



HISTOIRE DES ITALIENS

PAR

M. CÉSAR CANTU

TRADUITE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR

M. ARMAND LACOMBE

D'APRÈS LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME IX

.PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

rue Jacob, 56



HISTOIRE
DES ITALIENS

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE
DES ITALIENS

PAR

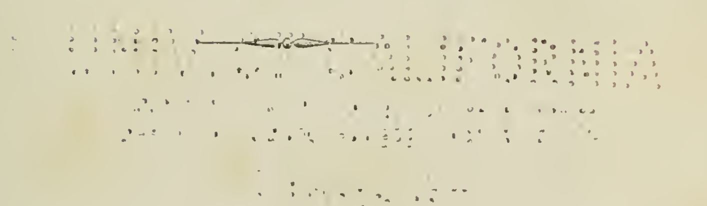
CÉSAR CANTU

Traduite sous les yeux de l'auteur

PAR M. ARMAND LACOMBE

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME NEUVIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXI

HISTOIRE

DES ITALIENS.

LIVRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE CXLIX.

TABLEAU POLITIQUE. — SIXTE-QUINT. — ORGANISATION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE DE ROME.

L'enfantement laborieux de la société moderne était désormais accompli. Les communes avaient prêté leur concours aux rois pour former de vastes monarchies avec les débris des juridictions féodales entre lesquelles s'était fractionnée l'autorité souveraine, et pour faire dominer une volonté unique, appelée la loi, qui maintînt au dedans la tranquillité, au dehors l'influence. Après avoir tant déclamé contre les républiques, leur incurable turbulence et les petites guerres du moyen âge ; après avoir tant redouté qu'un État italien ne prévalût sur les autres, on peut se rassurer maintenant : ils sont tous nivelés par la servitude, et se trouvent dans l'impuissance de se nuire mutuellement, mais aussi de résister aux autres. Les principautés se consolidèrent, mais sans produire l'unité, et la tyrannie ne donna point le repos.

Dès le moment où la réforme eut divisé l'Europe en deux camps, le prêtre cessa de pouvoir commander partout, et si une province protestante nuisait à un pays catholique, il fallait nécessairement la réprimer ; de là sortit un nouveau besoin du pouvoir monarchique, qui remplaça l'autorité ecclésiastique, à l'avantage peut-être de l'ordre, mais non de la liberté. La nécessité de l'ordre fit oublier ou fouler aux pieds les priviléges, réunir de grosses

armées, dompter les aristocraties, étouffer toutes les résistances particulières; l'Église elle-même fut contrainte de se défendre contre la force, qui finit par en triompher. Introduire l'égalité, abattre les tyrannies féodales, réveiller chez les hommes la conscience de l'unité au moyen d'une politique nationale, rendre l'instruction accessible à tous, faire participer à l'industrie les classes inférieures, étendre l'idée de la parité de droit et de la condition civile, tels sont les services qui font estimer la monarchie des peuples; mais lorsqu'aux bouleversements succède l'ordre, un génie, comme Constantin, Charlemagne ou Napoléon, sait faire servir à son but toutes les activités; d'autres ne savent que recourir aux violences, à la compression, et voilà ce qu'on fit en Italie au seizième siècle. — O Dante! vous auriez pu voir que la paix du despotisme triomphant est la paix du sépulcre.

Le commerce, loin de fleurir après que s'apaisèrent les tumultes, périt dans l'atonie universelle. Des jours incertains et tristes succédaient aux temps orageux; on ne voyait ni la vigueur individuelle du sixième siècle, ni les vastes aspirations du huitième, et la scène, agitée naguère par les passions, était occupée par des intérêts immédiats et mesquins. La patrie manquant, on vit disparaître l'énergie du guerrier, l'habileté du politique, la liberté de l'écrivain; au culte de la commune se substitua l'égoïste point d'honneur, aux batailles le duel, aux vives croyances les formes légales et des opinions, au droit public catholique une politique d'habileté, dépourvue de tout idéal, fondée non sur la raison, mais uniquement sur le fait, non dirigée par le sentiment, mais par le calcul et la force. Cependant, la religion faisait encore bouillonner toute l'Europe, qui souffrit jusqu'à la moitié du dix-septième siècle pour se donner l'organisation dont elle dut s'accommoder jusqu'à la révolution française.

L'Angleterre, violemment entraînée à un schisme qui attribuait au roi l'omnipotence même dans les choses de la religion, le maintenait par de féroces lois pénales; bien plus, elle faisait deux révolutions qui, anéantissant le droit divin des rois, devaient changer la dynastie, éterniser l'oppression du peuple irlandais, établir et consolider les priviléges des propriétaires, mais élever la nation au comble de la grandeur politique et commerciale, à cette liberté civile qui ne livre au gouvernement que la moindre partie de l'activité individuelle.

Les Pays-Bas, soulevés contre l'Espagne, soutinrent une guerre très-longue; enfin, une partie fut ramenée sous la domination

autrichienne, et l'autre s'assura avec le culte réformé l'indépendance, qui lui valut une merveilleuse prospérité commerciale. L'Allemagne, divisée en deux factions religieuses, devenues factions politiques, avait perdu la suprématie du moyen âge. L'empereur était encore à la tête des catholiques; mais, loin d'assurer leur triomphe, il vit les troubles aboutir à la guerre de Trente ans, pendant laquelle ce centre de l'Europe fut parcouru et ravagé par des armées pires que des bandes de brigands.

Dans la France même, les huguenots se soulevèrent, au point d'en venir à une guerre ouverte. Henri III, expulsé de sa capitale, fut assassiné ; Henri de Navarre, héritier des droits à la couronne, abjura pour l'obtenir, et, par un édit de tolérance, plaçait auprès des catholiques les réformés, avec des priviléges, des forteresses, des soupçons, en décomposant ainsi l'unité du royaume, jusqu'au moment où Louis XIV révoqua cet édit ; la France joua le premier rôle en Europe, en se déclarant la protectrice des catholiques dans le même temps où elle soutenait les réformés en Allemagne pour abaisser les empereurs.

Ces monarques étaient électifs, et bien qu'ils s'intitulassent empereurs romains, ils ne s'inquiétaient pas de la consécration pontificale, comme ils négligeaient d'intervenir dans les affaires d'Italie. On les prenait toujours dans la maison d'Autriche, qui à ce titre d'honneur joignait le royaume de Bohême, bouleversé par la réforme; le royaume de Hongrie, qui la constituait le boulevard de la chrétienté contre les Turcs; la Styrie, le Tyrol, qui en faisait une voisine dangereuse pour Venise. Située au cœur de l'Europe, elle occupait le premier rang, surtout après que l'Autriche et le Tyrol marchèrent d'accord; mais la guerre de Trente ans la fit descendre de la position offensive au rôle défensif. Cette puissance combinait sa politique avec celle de l'autre branche, à laquelle obéissaient l'Espagne et une grande partie de l'Amérique et des Indes orientales, vaisseau immense, dont la proue touchait aux Philippines, et la poupe aux Antilles.

Philippe II, qui avait succédé à Charles-Quint dans le royaume 1556-98.
d'Espagne, trouva les idées, les intérêts, la religion de toute l'Europe bouleversés par la réforme, et consacra toutes ses forces au rétablissement du passé. Les doublons qu'il tirait des mines américaines couraient partout afin de soudoyer des opposants aux réformés. Ses armées combattaient dans tous les pays ; or, comme après un siècle de convulsions il représentait la réac-

tion, il devint le but des armes et des diatribes de tous les novateurs du monde, lesquels s'entendirent pour en dire tout le mal possible, au point d'inventer l'épisode tragique de son fils don Carlos; ils l'ont représenté comme l'inventeur de la politique mystérieuse, comme un fantôme assis sur les confins du moyen âge, entouré de ténèbres éclairées seulement par les flammes des bûchers, afin d'empêcher le progrès de la pensée et de la liberté.

Tranquillement superbe, profondément religieux, éminemment Espagnol, il montra une tendresse et un respect exemplaires à son père, dont il respecta même les faiblesses, au point de chercher et d'élever son bâtard, qui devint ensuite fameux sous le nom de Jean d'Autriche. Infatigable au travail, il apostillait et corrigeait les lettres de ses secrétaires, écrivait de sa main, et bien, quoique longuement; il vit le siècle d'or de la littérature espagnole, bien qu'il ne la favorisât point; il n'était pas guerrier et pourtant sous son règne les Espagnols livrèrent quelques-unes des plus grandes batailles de l'histoire. Ferme dans les revers, sans jamais être enivré par les succès, lorsque l'amiral auquel il avait confié la flotte dite l'*invincible armada* vint lui annoncer que la tempête l'avait dispersée, il lui dit seulement : *Duc, je vous avais envoyé contre les ennemis, non contre les éléments;* il reprit la plume, et continua d'écrire. Il lisait la vie de son père quand on vint annoncer la victoire de Lépante; au lieu de manifester une grande allégresse, il fit cette réflexion : *Don Juan a beaucoup risqué; de même qu'il a vaincu, ainsi il pouvait succomber.* Toutefois, il sut rendre hommage au duc de Savoie; lorsque après sa victoire de Saint-Quentin il se présenta pour lui baiser la main, Philippe l'embrassa en lui disant : *C'est à moi à baiser la vôtre, qui a ait œuvre si belle.*

Ce roi voulait tout voir, et c'est pourquoi il hésitait à se décider; une fois qu'il avait pris une résolution, il ne reculait plus. Persuadé que Dieu le destinait à rétablir la religion catholique, il considérait les dissidences non-seulement comme des hérésies, mais comme un crime de lèse-majesté divine et humaine, et se croyait obligé, comme il le fit, de les combattre partout, sans jamais venir à composition. Il chercha même à se rendre maître de la France et de l'Angleterre pour les maintenir dans le catholicisme; mais il se vit enlever les Pays-Bas par la réforme; il épuisa ses finances, mécontenta ses sujets et détruisit le prestige de sa puissance.

Après lui, la cour espagnole, séparée du peuple, emprisonnée par

les cérémonies, ne connut l'opinion et les événements que par le moyen de rapports infidèles, et les hommes qu'à travers la défiance, tombant ainsi dans l'oisiveté. Philippe II avait eu pour ministre Granvelle, un des hommes d'État les plus habiles, qui, obligé de se retirer devant l'exécration des Flamands, devint vice-roi de Naples, puis cardinal à Rome. Sous Philippe III, le duc de Lerme exerça le pouvoir; sous Philippe IV, ce fut le comte duc Olivarès, fils d'un vice-roi de Naples, le ministre de ce siècle le plus puissant et le plus laborieux, mais le moins scrupuleux et le moins fortuné. Charles II, moins que roi et moins qu'homme, termina la dynastie autrichienne en Espagne. 1700.

Tels furent les dominateurs d'une grande et belle partie de l'Italie. Tandis que les peuples d'Europe se constituaient régulièrement, même à la suite des secousses douloureuses mais fécondes de la réforme, la nation italienne était morte; d'abord centre de la politique, du commerce et de la culture intellectuelle, elle ne fut plus qu'un jouet ou bien une récompense. Les étrangers, tantôt par des conspirations, tantôt par des hostilités, avaient attenté à sa liberté; car ils sentaient qu'ils ne pourraient tant qu'elle vivrait étendre leur propre domination. Dans ce contact, toujours nuisible, qu'il s'agît d'amis ou d'ennemis, les Italiens comprenaient le danger qui menaçait leur indépendance; mais chacun songeait à la sienne propre, non à celle de la nation; chaque État croyait être en mesure de l'emporter par la force sur les étrangers, comme il les surpassait en civilisation, et de cette manière tous tombèrent.

Afin de guérir les *plaies gangrenées*, les politiques de l'école de Machiavel avaient désiré une *main forte*, une principauté qui employait la force et l'astuce pour réprimer les petits seigneurs, en établissant une justice égale, des lois pour le bien de tous, et par tous observées; mais la force triomphante détruisit la liberté, sans produire ni l'unité ni même le repos, et fonda violemment des gouvernements de fait. Sans doute, le flambeau du génie ne s'était pas encore éteint en Italie; mais il pâlissait devant le soleil, qui avait déjà fait son apparition. Après avoir exercé la triple suprématie des armes, de la religion, des idées, l'Italie s'aperçoit qu'elle n'a plus en elle-même la raison de ses mouvements, qu'elle reçoit du dehors l'impulsion de ses actes, le germe de ses pensées, et que son histoire idéale est interrompue par l'interposition étrangère; il faut donc, au lieu de s'élancer vers le progrès comme un géant, qu'elle travaille à sa conservation. Elle échouera même

dans cette tâche. Cette nation, qui avait au moins consolé ses derniers moments par de beaux actes de courage et la nouvelle gloire des arts, ne fit plus que rétrograder. A l'intérieur, on ne voyait que des gouvernements faibles, et par suite violents; au lieu de pouvoir imposer l'obéissance aux brigands, encouragés par le voisinage des confins, ils étaient obligés de la subordonner à des conventions. Les commotions, semblables à des convulsions de cadavre, qui le secouent de temps à autre, avaient pour objet, non de conquérir de la gloire ou la liberté, mais de rassasier la faim, de repousser d'avides exacteurs ou d'inexorables inquisiteurs. La littérature se contentait d'imiter, et comme elle avait perdu le sens des beautés simples, elle s'égarait dans une emphase laborieuse; les beaux-arts dégénéraient en une misère fastueuse.

Le nouveau droit public, qui fixait des règles pour les successions, occasionna des guerres plus longues et plus déplorables que les caprices des républiques. Les petits seigneurs étaient soumis aux princes; dans la Romagne même, la noblesse batailleuse faisait place à une noblesse pacifique, dérivée de parents des papes. Quelques seigneurs se résignèrent aux chaînes, dont ils se firent une parure glorieuse; plusieurs se mêlèrent encore de trames et de soulèvements; d'autres, fortifiés par les persécutions, par l'exil et les souffrances, portèrent au dehors une activité qui ne trouvait plus à s'exercer dans leur patrie, ou bien mirent au service des tyrans de leur pays, afin de passer de la classe des opprimés dans celle des oppresseurs, leur habileté dans les armes et les intrigues.

Les armées permanentes, qui avaient remplacé les bandes, avec la fidélité au drapeau et l'obéissance absolue, auraient dû procurer le repos aux citoyens, même dans la chaleur des guerres; mais comme on ignorait encore l'administration militaire, et qu'on pourvoyait mal aux approvisionnements, à la paye, à la discipline, les soldats vivaient de rapines, se mutinaient souvent, occasionnaient toujours des misères, qui faisaient détester également amis et ennemis.

Seulement, il devint difficile de déterminer quels étaient les amis ou les ennemis de l'Italie, dès qu'elle ne fut considérée que comme une proie. Les traités ne concernaient que ses dominateurs, et l'histoire négligeait les habitants pour s'occuper du sol, militairement occupé.

L'Espagne possédait Milan, l'État des présides, le Siennois, le marquisat de Finale, la seigneurie de Pontremoli, l'île de Sar-

daigne et les Deux-Siciles. Ces possessions pouvaient donner quatre millions d'écus d'or, mais une grande partie des revenus se trouvait engagée; le reste était consumé par les garnisons, les troupes de terre et de mer, d'autant plus que l'on comptait jusqu'à cinquante galères. Mais elle n'avait pas les moyens de s'attacher les seigneurs et de récompenser ses partisans, ni de lever des fantassins et des cavaliers; les tribunaux, les vacances des fiefs et des bénéfices, les largesses qu'il fallait faire à la cour pour se la rendre favorable, étaient pour elle d'utiles ressources. De l'Allemagne, dominée aussi par des Autrichiens, elle ne pouvait amener des armées en Lombardie qu'en traversant le territoire vénitien ou celui des Grisons, ou bien par mer et Gênes; elle s'efforçait donc d'avoir ces voisins pour amis, ou d'étendre le M lanais jusqu'à la mer, ou bien de le rattacher au royaume de Naples, au moins par sa prédominance sur les petits princes.

La France, qui avait perdu l'État de Naples sous Louis XII, la Lombardie sous François Ier, le Piémont sous Henri II, faisait obstacle aux agrandissements de l'Espagne en s'alliant avec les Vénitiens et les Grisons. Dès lors les deux puissances fomentaient les mécontentements intérieurs, donnaient asile et secours aux fugitifs ou aux conspirateurs, briguaient dans l'élection des papes, achetaient les princes, indépendants de nom, mais que leur faiblesse mettait à la discrétion des étrangers.

Le duc de Savoie était encore prince de l'Empire germanique, mais n'intervenait pas dans les diètes. Ses revenus s'élevaient à huit cent mille écus, et, si Botero n'exagère point, il pouvait lever trente mille fantassins dans le Piémont, et sept mille cavaliers dans la Savoie; il possédait deux galères en mauvais état, entretenues par l'ordre de Saint-Lazare. Les Savoyards voyaient avec déplaisir le duc vivre en Piémont, depuis que son attention se concentrait sur l'Italie, dont il désirait obtenir quelque lambeau en mettant son alliance aux enchères. Si le voisinage et la conformité de caractère l'attiraient vers la France, il se rappelait que cette puissance avait dominé sur ses prédécesseurs; il écoutait donc volontiers l'Espagne, qui le caressait afin de l'amener à fermer tout passage à quelque nouveau Charles VIII, et l'on sentait le besoin de le rendre fort dans l'intérêt de l'équilibre et pour qu'il gardât les portes de l'Italie.

Venise avait environ quatre millions d'écus de revenu; mais elle dépensait beaucoup pour se défendre contre les Turcs et les Uskoks et protéger Brescia, Bergame, Vérone contre l'ambition

de l'Espagne. Elle armait jusqu'à quatre-vingts galères, prenait à sa solde des seigneurs et des princes; comme elle manquait de soldats et de blé, elle avait l'autorisation de lever des troupes dans les États pontificaux, et tirait le grain du Levant, d'Urbin, de la Mirandole. Les yeux fixés sur l'Orient, comme avant-garde de la civilisation européenne, elle s'efforçait de maintenir l'équilibre dans la Péninsule, en faisant opposition à l'Espagne, ennemie naturelle des républiques et des peuples indépendants (1).

A Venise, la tyrannie du gouvernement avait maintenu la tranquillité, tandis qu'à Gênes la désunion des principaux citoyens causait la ruine du gouvernement; la première en se déclarant neutre faisait preuve de faiblesse, mais elle échappait aux graves inconvénients dont souffrait Gênes, qui comme protégée par l'Espagne devait se sacrifier à ses intérêts et à ses caprices. La prospérité des deux républiques ne pouvait venir que de la mer; toutefois, elles furent moins affaiblies par les nouvelles voies du commerce que par les vexations des seigneurs d'Italie, qui les obligeaient à se mêler de leurs querelles ou bien à se préserver de leurs embûches.

Les conquêtes turques avaient fait perdre à Gênes ses possessions du Levant : Salonique et la Macédoine en 1421, Péra en 1453, Métclin en 1465, Caffa et d'autres villes de la Crimée en 1475, Totatis et Samastro en 1461, après la chute de Trébizonde; elle ne put donc se soutenir dans son commerce de l'Orient qu'au moyen de traités avec les princes musulmans, c'est-à-dire avec de plus grandes dépenses, accompagnées d'une moindre sécurité. Elle restait maîtresse de sa Rivière et des îles de Corse et de Caprée; ses revenus s'élevaient à cinq cent mille écus; mais elle dépensait beaucoup pour les employés et l'entretien des six galères; tous ses impôts étaient engagés à la banque de Saint-Georges. Par Sarzane, qui avait appartenu à la Toscane, et par la Corse, autrefois possession des Pisans, elle excitait l'ombrage du grand-duc et du roi d'Espagne quand il eut acquis Finale; mais elle devait redouter davantage l'avidité de duc de Savoie, qui se vantait de pouvoir mettre sur pied soixante mille hommes, meilleurs sur mer que sur terre comme habitant les côtes de la Méditerranée. Ses nobles, très-riches, avaient des possessions dans l'État de Naples et le Milanais; quelques-uns se faisaient marins, et ser-

(1) Dans la correspondance du résident vénitien à Rome, voir la lettre du 18 décembre 1569.

vaient le roi d'Espagne ou d'autres princes; d'autres se livraient au commerce, surtout des tissus de soie, les plus estimés de la chrétienté (1).

Lucques restreignait de plus en plus son aristocratie. Une *rote* de cinq jurisconsultes étrangers décidait les contestations entre citoyens; elle avait cent dix mille écus de revenu, et comptait trente mille habitants, qui s'occupaient principalement de l'industrie de la soie. Son territoire, étendu mais montueux, ne produisait pas assez de blé pour sa consommation; la Carfagnana, pour laquelle elle était en lutte avec le duc de Modène, lui fournissait de bons soldats. Elle redoutait l'ambition du grand-duc; mais elle trouvait un appui dans Gênes et l'Espagne, qui veillaient l'une et l'autre à ce que la Toscane ne s'agrandît pas.

Désormais, on parlait des anciennes républiques comme d'une maladie dont on était guéri. Les républiques de Pise, de Florence et de Sienne constituaient le grand-duché de Toscane, dont le revenu était d'un million et demi d'écus. Le Siennois abondait en produits, tandis que les Florentins devaient se les procurer par le commerce et l'industrie; un grand nombre de taxes, sans parler des impôts variés, enrichissaient le trésor, comme le huit pour cent sur les dots, les ventes et les achats d'immeubles, le dixième du montant des loyers et l'argent donné par les plaideurs; au besoin, on obligeait les nobles à faire des prêts, qui ne dépassaient pas cinq mille ducats, remboursables au moyen des contributions. L'État enrôlait trente-six mille soldats, avec exemption pour les prêtres seuls, qui pouvaient encore porter des armes dans la ville et jouissaient d'autres priviléges. L'île d'Elbe était bien fortifiée, et Pise avait un bon arsenal.

Le duc de Mantoue avait trois cent soixante mille écus de recettes; du Montferrat, réuni à ses domaines, il en tirait deux cent mille, qu'il dépensait à le fortifier. Il mettait sur pied des troupes nombreuses et d'excellents cavaliers, pour combattre à la solde des autres.

(1) D'après des notes du doge Matthieu Senarega, qui se trouvent dans la bibliothèque royale de la Ligurie, Gênes en 1597 comptait 61,131 habitants, dont 2,319 pauvres secourus par la commune; 589 prêtres ou moines, 1,278 religieuses, 28,740 soldats, non comprise la milice étrangère. Les recettes s'élevaient à 428,264 livres; l'État dépensait 383,172 livres, et la commune 32,000; les galères coûtaient 164,873, et la Corse 198,595. Dans les mêmes archives est l'état des biens des grandes familles de Gênes en 1636, dressé quand on imposa la taxe de un pour cent; il y en a quatorze qui avaient de 1,012,777 à 3,928,333 livres.

La maison d'Este ne tirait guère de Modène et de Ferrare plus de cent mille écus, dont elle comptait quatre mille à l'empereur, son seigneur suzerain; mais la vente des titres de comte, de marquis et de chevalier lui produisait quatre mille écus; pour ajouter encore à ses revenus, elle fabriquait de mauvaise monnaie, et tolérait les juifs, surtout à Carpi. — « Ce duc (écrivait l'ambassa-« deur vénitien en 1575) a dans la ville et la campagne des mi-« lices excellentes, qui se composent de plus de vingt-sept mille « hommes. Il pourrait armer une bonne et nombreuse cavalerie « de nobles, lesquels aiment beaucoup le service militaire, comme « des gens qui font des armes leur unique occupation et ont pres-« que toujours vécu au milieu des guerres... Lorsque son excel-« lence, en 1566, alla en Hongrie au service de l'empereur, il n'y « eut pas dans tout le camp de troupes plus belles, ni meilleures, « ni mieux organisées, bien que tous les princes italiens luttassent « à l'envi pour montrer à l'empereur leurs forces et leur gran-« deur. »

L'Italie comptait donc onze États; sans parler d'autres princes, semblables plutôt à des barons, bien qu'ils jouissent de la souveraineté et du droit de battre monnaie, il y avait le prince de Guastalla, le marquis de Castiglione, les princes de Massa, de Carrare, de Correggio, outre les princes romains qui ne battaient pas monnaie (1). La principauté de Monaco, convoitée par les Génois et le

(1) *De principatibus Italiæ*, 1628, dans le recueil elzévirien des *Républiques*.

Dans les archives de Médicis, parmi les *Carte strozziane*, case 320, est un manuscrit, avec le titre *Rapport anonyme des recettes*, *dépenses*, *forces et manière de gouverner de tous les princes d'Italie*, qui semble appartenir à la première partie du dix-septième siècle. Selon ce compte rendu, l'état pontifical, en temps de guerre, tirait

De l'Ombrie.................	fantassins	10,000	cavaliers	3,000
De la Romagne.............	»	20,000	»	4,000
De la Marche (bons soldats)...	»	15,000	»	2,000
De Bologne et de Ferrare......	»	25,000	»	6 000
	Totaux.	70,000		15,000

Il avait cinq galères, mais pouvait en armer huit.

En 1675, Grégoire Leti (vol. II de l'*Italia regnante*) attribuait à l'État papal un revenu de trois millions d'écus; en comptant les forces des diverses provinces et les canons des forteresses, il présentait ces chiffres :

Hommes en état de porter les armes..............	400,000
Garnisons, fantassins et cavaliers.................	4,000

duc de Savoie, entretenait des navires de course pour châtier quiconque passerait sans payer les droits de navigation.

Venaient ensuite d'autres barons, tels que, pour ne citer que les principaux : les comtes de Bevilacqua et les Pic de Ferrare; les Malvezzi, les Riario et les Pepoli de Bologne; les Orsini, les Colonna, les Conti, les Savelli, les Gaetani, les Cesi et les Cesarini de Rome, vassaux de l'Église; les Martinengo, les Pesaro et les San Bonifazi dans la république vénitienne; les Spinola et les Doria dans la république de Gênes; les Verrua, les Guerrieri et les Castiglioni dans le Mantouan; les Salviati et les Corsini en Toscane; les Bentivoglio dans le Modenais; dans le Parmesan, Lupo de Soragna, l'État Pallavicino, dont Busseto était le chef-lieu, et l'État Lando qui avait pour chef-lieu Borgotaro, les Sanseverino de Sala, les Sanvitali de Colorno; dans les possessions de l'Espagne, les marquis de Marignan, les Trivulces, les Borromées, les Caravaggio, les Visconti, les Serbelloni, les Afaïtati en Lombardie, et dans l'État de Naples les Davalos, les Sanseverino, les Caraffa, les Caraccioli, les Piccolomini, les Gesualdi, les Loffredi, les Aquaviva, les Lancia; les Spinelli, les Castrioti, les Tolède. Ces petits

Exercés aux armes et toujours prêts pour la guerre, mais restant chez eux sans aucune rétribution, sauf quelques priviléges...........................	80,000 fantassins.
outre 3,500 cavaliers.	
Sans surcharger les sujets, on peut sur ce nombre armer et payer en temps de guerre, outres les garnisons..	30,000 —
et 3,000 cavaliers.	

Outre les armes de ces 83,500 hommes exercés aux armes, il y en avait dans les forteresses de Ferrare, de Bologne, du château Sainte-Ange, au Vatican, à Ancône et à Ravenne pour 60,000 soldats; les munitions étaient en abondance. Les armes se fabriquaient dans l'État, et spécialement à Tivoli. Alexandre VII avait établi et doté une fabrique. A Civita-Vecchia, outre beaucoup de munitions, se trouvaient douze galères bien armées. « Avec tout cela, disait Leti, il fallait être bon prince et non simple prêtre, parce que la première force de l'État dépend de la valeur et de l'énergie du pape.

Recueillant tout ce qu'il avait écrit séparément sur les princes d'Italie, ce Leti donnait à la Péninsule, beaucoup moins peuplée qu'aujourd'hui,

Hommes en état de porter les armes.	1,972,000		
Sous les armes pour la guerre active.	369,000 fantassins,	32,000 cavaliers.	
Garnisons, fantassins et cavaliers...	27,400		
Milices qui peuvent être soudoyées sans surcharger les sujets, sur le total de 401,700................	149,500	—	16,000
En mer 100 galères, et 14 navires à voile bien armés.			

princes, faibles par eux-mêmes et ne sachant pas se rendre forts par l'Union, avaient pour politique de s'appuyer sur les ennemis de l'indépendance italienne.

Le libéralisme consistait à résister, je ne dis pas aux rois, mais aux gouverneurs du Milanais ou bien aux vice-rois de Naples; ce but, on l'obtenait en embrassant le parti des Français, non par une adhésion sincère, mais tortueuse, mensongère et suivie de honteuses défections. Aux princes d'Italie (car on ne s'adressait pas aux populations) la France disait : « Ne voyez-vous pas que « l'Autriche vous traite comme des vassaux? Maîtresse des deux « extrémités de la Péninsule, elle vous dicte orgueilleusement sa « volonté; elle traverse vos États avec ses troupes, les fait hiver- « ner sur vos domaines, et attribue à ses représentants les pre- « miers honneurs... Malheur à vous si la France cessait de vous « protéger; plus rapprochée de vous par ses mœurs, elle est « l'ennemie naturelle de vos maîtres; de même qu'elle sauve- « garde l'Allemagne contre le pouvoir arbitraire de l'empereur, « elle vous préserve de la tyrannie espagnole. » Le cardinal Richelieu surtout, qui gouverna longtemps la France comme mi-
1642. nistre de Louis XIII, ne semblait agir que pour sauver l'Europe « de l'oppression des Espagnols, de la tyrannie de la maison d'Autriche, dont l'avidité insatiable la rend ennemie du repos de la chrétienté ». Il veut lui faire restituer ce qu'elle a *usurpé* en Italie, et garantir les Italiens contre son injuste oppression (1); dans ce but, il engageait de longues guerres et se jetait dans un labyrinthe de négociations.

Quatre systèmes politiques, d'Espagne, de Savoie, de Venise, et des papes, exerçaient donc leur influence sur l'Italie; il en résultait un jeu de bascule qui fit naître, avec des intrigues sans fin, des guerres interminables, toutes suscitées par les étrangers, celle du pape avec les Farnèse étant seule d'origine italienne. Ainsi se perpétuaient les divisions, au point de rendre ennemies les unes des autres ces petites populations, qui n'avaient pourtant qu'un seul ennemi.

Rome, depuis qu'elle avait cessé d'être la capitale du monde, n'était plus alimentée par les tributs de toute la chretienté, mais seulement par le patrimoine de l'Église, qui venait ainsi à l'appui de l'influence spirituelle, et que les nouvelles constitutions défendaient de démembrer, comme on le faisait en faveur des neveux.

(1) *Testament politique.*

Les papes, déchus de puissance autant qu'ils avaient gagné en respect, loin d'être en mesure de disputer aux empereurs la suprématie du monde, ne pouvaient même se flatter de jouer le premier rôle en Italie, depuis que les étrangers y avaient pris racine ; bien qu'ils fussent favorables à l'Espagne comme catholique et voisine, ils avaient de fréquents démêlés avec cette puissance pour des questions de territoire ou de juridiction.

L'État papal comprenait l'Ombrie ou légation de Pérouse, les légations de la Romagne, de Bologne, de Spolète avec la marche d'Ancône, outre le duché de Bénévent dans le royaume de Naples, et le comtat Venaissin dans la Provence. Il comptait pour vassaux de grands princes, tels que le roi de Naples, le duc de Parme et de Plaisance, celui d'Urbin ; il avait des contrées fertiles, bien que la malaria en infectât quelques-unes, comme Ravenne, Bagnacavallo, Lugo, Bologne, outre les marais Pontins. Ces pays et le tribut des vassaux fournissaient dix-huit cents écus d'or ; mais la majeure partie était absorbée par l'intérêt dû aux monts-de-piété, outre les sommes prodiguées aux magistrats et aux neveux, ou affectées au rachat de fiefs qu'on abolissait. La liste particulière du pape était grossie par les riches dons que l'on faisait aux bureaux de la Daterie (1); en outre, il avait les meilleurs moyens de ré-

(1) Les grands dons étaient communs à toutes les cours, et pour traiter une affaire on les prodiguait à ceux qui pouvaient en favoriser la solution. Voigt, dans l'*Histoire de Prusse*, dit que ce pays tous les ans faisait don au pape de 4,000 ducats d'or; de 100 *doppie* (pièce d'or romaine, de la valeur environ de 17 fr.) au cardinal de Fargis, son neveu; de 20 à celui d'Albano; de 487 ducats d'or et de 25 *doppie* à divers individus de son entourage, outre ce qu'on donnait à des avocats, notaires, estafiers, etc. L'ambassadeur venait donc toujours avec une grande provision d'objets à distribuer. Jean de Felde, chargé de l'ambassade de Rome en 1391, avait apporté 25 coupes d'argent, 15 plats du même métal et un grand nombre d'anneaux. Le même Voigt parle du don des douze apôtres en or, fait par l'ordre Teutonique à Léon X, qui les vendit ensuite ; il donne la liste des cadeaux faits dans le quinzième siècle à la Noël, sans dire l'année. Nous la rapportons à cause des prix :

1. Pour une pièce de velours bleu au pape.................	83 ducats.
2. Pour un vase doré au même...........................	64
3. Pour la fourrure d'hermine d'un manteau, au même.......	14
4. Pour 13 tasses d'argent, aux camériers du pape..........	117
5. Au protecteur de l'ordre................................	110
6. Pour confitures données aux cardinaux..................	70
7. Pour confitures données aux auditeurs..................	31
8. A deux avocats...	24
9. A deux procureurs......................................	20
10. Au maître des écuries du pape.........................	3

compenser, puisqu'il donnait sans s'imposer aucune charge personnelle, et conférait une dignité égale à celle des rois. Tout cela rendait le pontife puissant, et Botero ajoute : « Je ne dis rien de « l'autorité qu'il puise dans la religion, rien de l'intérêt que les « autres princes de l'Italie ont à la conservation de l'état ecclé- « siastique, dont l'abaissement serait leur ruine; rien de l'em- « pressement que les princes étrangers mettraient à défendre « l'Église par désir de gloire et raison d'État. Dans la guerre de « Ferrare, il mit dans un instant vingt mille hommes sur pied, ce « que ne pourrait faire aucun prince d'Europe. »

Ce pays approvisionnait de blé Venise, Gênes, Naples, et l'on estima, en 1589, qu'il s'en exportait annuellement pour cinq cent mille écus, outre le lin fourni par Faenza et Lugo, le chanvre par Cento et Butrio dans le Pérousin, le lin et le chanvre par Viterbe.

Tout le territoire produisait de bon vin; mais celui de Césène, de Montefiascone, de Faenza, d'Orvieto, de Todi et d'Albano, avait une réputation particulière. Amelia et Narni expédiaient des raisins secs; Rimini, de l'huile; Bologne et Forli, de la guède et du pastel; la Campanie, des chevaux; San Lorenzo et la Campagna, de la manne. Le Latium, vers Sermoneta, Terracine et Nettuno fournissaient du gibier et de gros sangliers; il faut y joindre le poisson, les salines d'Ostie, de Comacchio et de Cervia, l'alun de la Tolfa, des mines de marbre, des forêts inépuisables de glands et de bois de construction, ainsi que d'autres riches productions.

Ancône avait des relations de commerce avec les Grecs et les Turcs, Paul III ayant permis à tout marchand infidèle ou hérétique de venir trafiquer dans ses États, avec des priviléges, exemption du saint office et faculté d'être jugé par les tribunaux ordinaires (1). Jules III étendit ces concessions; mais Paul IV en

11.	Aux portiers..	30
12.	Pour un cheval donné................................	30
13.	Une selle pour ce cheval....................	1
14.	Un cheval au protecteur de l'ordre, au cardinal de Novare, au protonotaire Hermann Dwerg; deux au prieur qui introduit les personnes auprès du pape.	

(1) *Universis et singulis mercatoribus, cujuscumque nationis et professionis vel sectæ, etiam Turcæ, Judæi, vel alii infideles essent, ad civitates, terras, castra et loca Marchiæ anconitanæ, cum familia ac mercibus ac bonis eorum quibuscumque vel sine illis, veniendi, aut in eis standi, manendi, et negotiandi, ac ab illis pro eorum libito voluntatis abeundi et re-*

exclut les judaïsants, c'est-à-dire les infidèles de l'Espagne, et du Portugal. Quelques maisons d'Ancône faisaient tous les ans pour cinq cent mille ducats d'affaires, et cette ville voyait arriver des marchandises de tous les pays.

Situé au milieu de l'Italie, ce pays est moins exposé aux invasions de l'étranger et plus en mesure d'inquiéter ou de tenir en paix l'Italie; ses ports ne suffiraient pas à recevoir une flotte qui viendrait l'assaillir, et la malaria serait mortelle à tout ennemi qui camperait sur ces côtes. Le pape armait douze galères, et pouvait enrôler cinquante mille fantassins et quatre mille cavaliers, outre les soldats que lui devaient ses vassaux; mais, le gouvernement une fois organisé, il ne soldait que cinq mille hommes, la plupart suisses. La capitale, il est vrai, ne se trouve pas au centre de l'État; les forteresses sont insuffisantes, les voleurs pullulent, et le commerce a peu d'importance; on néglige la culture du mûrier, et la population, très-faible, se met au service des autres. Il n'y avait plus de constitutions provinciales, mais des corps privilégiés, comme les nobles, les citoyens, les municipalités, surtout dans les villes, qui, fortes de leur soumission volontaire, faisaient valoir les franchises stipulées. Un grand nombre d'entre elles administraient leur patrimoine, levaient des soldats et des tributs, assignaient des salaires; on appelait *libertas ecclesiastica* cette relation spéciale de droit public.

Pendant les vacances, fréquentes et prolongées, les cités relevaient la tête, et les anciens seigneurs cherchaient à recouvrer leur domination; puis les villes et les seigneurs devaient être toujours aux aguets de crainte qu'un parent du pape ou quelque cardinal n'obtînt des droits à leur préjudice, afin de s'en racheter à prix d'argent ou par des remontrances et parfois de vive force; Faenza fêtait chaque année le jour où, en bataille rangée, elle chassa les Suisses de Léon X, et Jési celui où elle s'affranchit de la tyrannie du prolégat. Ancône, au contraire, fut refrénée par des troupes et une forteresse; Pérouse, pour avoir refusé de payer l'impôt du sel, fut interdite et domptée par les armes de Pierre-Louis Farnèse, qui abolit ses anciens priviléges (1).

cedendi, etc. Bulle du 21 février 1547. Voir le *Voyage* de Montaigne et les *Rapports* d'ambassadeurs et de Botero.

(1) Tonduzzi, *Hist. de Faenza*, p. 605.

Baldassini, *Mémoires historiques de la très-ancienne cité de Jesi*; Jesi, 1744, p. 256.

. Les gouverneurs pouvaient être laïques, mais les villes aspiraient à l'honneur d'avoir des ecclésiastiques. L'autorité souveraine, comme dans l'État vénitien, appartenait donc aux communes, qui souvent avaient d'autres communes sous leur dépendance. A Venise, les nobles prédominaient, à Rome la curie; mais tandis qu'à Venise le corps souverain considérait le droit de gouverner comme un héritage de ses aïeux, dans la cour romaine, l'introduction de parents et de compatriotes du nouveau pape changeait les éléments à chaque conclave. A Venise, les emplois étaient conférés par le corps, à Rome par le chef : là, des lois sévères refrénaient les gouverneurs; ici, la seule espérance de l'avancement les tenait dans le devoir; là, en un mot, la stabilité; ici, des changements continuels, résultat d'une volonté arbitraire.

Rome ressemblait à une ville de princes; chaque cardinal, les Barberini, les Farnesi, les Chigi, les Panfili, d'autres familles anciennes et nouvelles y tenaient de véritables cours. Il y en avait alors cinquante qui comptaient plus de trois cents ans de noblesse; trente-cinq, plus de deux cents; seize, un siècle; les Orsini, les Conti, les Colonna, les Gaetani, et ces Savelli qui délivraient tous les ans un condamné à mort, et dont les femmes ne sortaient que dans des carrosses fermés, avaient une origine très-ancienne (1).

SARACINELLI, *Notices historiques de la cité d'Ancône;* Rome, 1675, II, page 335.

MARIOTTI, *Mémoires historiques, civils et ecclésiastiques de la cité de Pérouse et de son comtat;* Pérouse, 1806, p. 113.

Sur tout cela voir RANKE, *Die Fürste und die Volker*, etc.

(1) Selon Grégoire Leti (*Vie de Sixte-Quint*, part. II, l. 4), les revenus des principales familles romaines à l'avénement du pape Sixte étaient les suivants :

Des Colonna, don Marc-Antoine, grand connétable du royaume de Naples, duc de Pagliano, prince de Sonnino...........	120,000 écus.
Le duc de Zagarola, prince de Gallicano, comte de Zarno...	30,000
Le prince de Palestrina, chevalier de la Toison d'or........	25,000
Des Orsini, don Paul Jourdain, duc de Bracciano, grand d'Espagne..	100,000
Don Jean Antoine, duc de San-Gemini, chevalier du Saint-Esprit..	50,000
Don Berthold, marquis du mont San-Sorino, comte de Pitigliano..	200,000
Don Latino, prince de Matrice........................	12,000
Don Virginio, duc de Gravina, qui épousa la petite-nièce de Sixte..	18,000
Des Savelli, don Frédéric, prince d'Albo et du saint-empire romain..	50,000

De la campagne où elles conservaient les coutumes féodales, ces familles vinrent à Rome lorsque les monts prospéraient, parce que chacune en avait érigé, en déléguant aux créanciers les revenus de leurs domaines; mais ces établissements déclinèrent dès que le crédit et les intérêts eurent diminué.

Les Romagnols avaient toujours fourni les meilleurs soldats; mais le gouvernement cherchait à les détourner des habitudes guerrières. Le peuple de la classe infime et moyenne se livrait à des occupations tranquilles; les nobles, chargés de l'administration municipale, sans éducation, étrangers à l'industrie, aux arts, s'agitaient au milieu d'étroites commotions. Les titres de Guelfes et de Gibelins, ils les appliquaient à des dissensions nouvelles; il n'y avait ni ville ni famille qui ne fût agrégée aux uns ou aux autres, et chaque faction se distinguait par le vêtement, « par la manière de couper le pain, de mettre la ceinture, de porter le panache, une touffe ou bien une fleur au chapeau ou à l'oreille »; pour assouvir leurs haines, les nobles s'entouraient de spadassins. Les seigneurs campagnards offraient volontiers l'hospitalité, déployaient un grand luxe, entretenaient des relations et des intelligences avec ceux de la cité, mais plus encore avec les possesseurs des terres, qui dépendaient d'eux à la manière patriarcale. Quelques familles de la campagne, qui étaient restées libres, sou-

Le duc de Riccia	20,000
Le duc de Sermoneta	20,000
Le duc de Sermoneta des Gaetan d'Espagne	50,000
Le duc de Carpineta de la maison Conti	18,000
Don Lottarino Conti, prince de San-Gregorio et duc de Palo.	12,000
Don Georges Cesarini, duc de Civitanova	30,000
Le duc Sforza, duc de Segni, prince du saint-empire romain.	40,000
Don Grégoire Buoncompagni, duc de Sora, marquis de Vignola, comte d'Arpino, neveu de Grégoire XIII	45,000
Don Antoine Farnèse, duc de Farnèse	12,000
Don Ange Altemps, duc de Gelasi, comte de Soriano	24,000
Don Frédéric Cesis, duc d'Acquasparta	70,000

En outre, on trouva cinquante familles chacune avec un revenu de cinq à dix mille écus au plus, et de mille au moins. Il y avait aussi :

Monastères réguliers vivant dans la pauvreté	316	
— de religieuses	67	
— de réguliers avec revenu	128	
lequel, pour tous ensemble, était de		168,300 écus.
— de religieuses avec revenu	34	
qui était de		66,410

tenaient l'une ou l'autre faction, et dès lors on cherchait à gagner l'amitié du chef.

Les désordres du moyen âge renaissaient donc, et l'on y appliquait les mêmes remèdes. Parfois, les gens paisibles se constituaient en associations, comme la *Sainte-Union*, de Fano, qui s'était formée pour réprimer les assassins et les voleurs (1), avec serment de maintenir la tranquillité, même au péril de la vie. Ces associations se répandirent dans toute la Romagne sous le nom de *Pacifiques*, et l'on constitua une espèce de magistrature populaire, qui ajoutait à la force du pouvoir public, non moins que les rivalités des communes. L'ancienne indépendance succombait sous l'administration régulière, et l'État se fondait non sur l'ordre, mais sur les inimitiés et le soupçon, sur l'opposition entre la force et la loi. Ces jalousies détournaient l'attention des cités de leurs droits municipaux ; en effet, chaque faction, au lieu de refréner le légat, cherchait à gagner son amitié, et le contraignait non à rendre à tous justice égale, mais à se prononcer pour les uns ou les autres.

Les seigneurs autrefois, s'ils voulaient donner de la valeur au sol, devaient s'empresser de reconstruire les villages à mesure qu'ils tombaient en ruine ; mais quand on les eut dépossédés, ou qu'ils se furent transportés dans les cités, ces villages restèrent abandonnés, et le désert les remplaça. La peste de 1590 et de 1591, qui fit périr soixante-dix mille habitants, dépeupla les bourgades et les châteaux de la Romagne, de l'Ombrie, et les campagnes restées incultes devenaient à leur tour une cause de dépopulation. Cet état de choses favorisait le brigandage, profession que les mécontents embrassaient, en se glorifiant, comme d'une vertu, de cet abus de la bravoure ; ils comptaient dans leurs rangs des prêtres ou des moines, qui s'étaient soustraits au joug, et quiconque aimait l'existence prodigue du coquin. Les seigneurs du voisinage les accueillaient, d'autres les employaient à des vengeances particulières, achetaient leurs dépouilles pour les revendre avec profit, ou bien spéculaient sur les sauvegardes qu'ils procuraient aux gens menacés.

On voyait des brigands s'installer dans les presbytères pour vivre aux dépens des curés, ou bien obliger les moines à leur prodiguer le pain destiné aux pauvres : ils publiaient des bans au nom du peuple romain ; sur les routes les plus fréquentées, ils dé-

(1) Amiani, *Memorie di Fano*, p. 609.

valisaient les voyageurs, de telle sorte que les trafiquants n'osaient pas se rendre aux marchés; ils pillaient les magasins au cœur même de Rome, et arrêtaient les courriers; les personnes qui avaient la réputation d'être riches ne se trouvaient plus en sûreté; quiconque avait un ennemi voyait ses biens dévastés, ses maisons envahies, ses filles souillées, assassinées. Divisés en factions, qui se distinguaient par des signes, ils égorgeaient des maris afin que les veuves pussent épouser des individus du parti opposé; ils contraignaient de jeunes filles riches à se fiancer à de misérables bandits, ou les tiraient du couvent pour s'approprier les dots. Raffinant sur la cruauté, ils établissaient dans les bois des tribunaux, où l'on désignait les personnes à dévaliser, celles qu'il fallait tuer, en indiquant le genre de torture qu'on leur infligerait ou la somme qu'elles devraient donner pour leur rachat. Dans Rome même, les seigneurs entretenaient bon nombre « de ces *bravi*, propres à tout faire excepté le bien, qui même ne savent que menacer ou frapper, bâtonner l'un, tuer l'autre, couper le nez ou l'oreille à celui-ci et à celui-là ».

Les bans se multipliaient; mais quiconque avait employé la force de la loi et la justice contre quelqu'un de ces *bravi* ne devait plus espérer de trêve jusqu'au moment où il expiait son courage par un châtiment terrible. Les agents de police tombaient égorgés sur les places publiques. En 1583, les sbires arrêtèrent un bandit dans la maison des Orsini; mais à leur départ ils sont assaillis par un Orsini, par un Savelli, par un Rusticucci avec leurs estaffiers, qui les somment de relâcher le prisonnier, parce qu'il a été appréhendé dans un lieu de franchise. Le bargel refuse, les agresseurs s'obstinent, et Orsini frappe d'un coup de baguette le bargel, qui ordonne de faire usage des armes; Rusticucci tombe mort, et les deux autres sont blessés mortellement.

Les vassaux des Orsini, dans les jours suivants, « comme en temps de vacance du siége pontifical, » massacrent tous les sbires qu'ils rencontrent, même jusque dans le palais du pape, lequel dut attendre que cette furie s'apaisât; puis il envoya au supplice le bargel lui-même et quelques-uns des perturbateurs (1).

(1) Leti, *Vie de Sixte-Quint*, part. II, liv. I, ch. 3. Dans la correspondance du résident vénitien à Rome, entre une foule d'anecdotes semblables, on lit qu'un Diedi de Ravenne, s'étant épris d'une jeune fille Rasponi, obtint ses faveurs, puis l'épousa. Le frère de celle-ci, se tenant pour offensé, réunit un soir environ cent hommes, et pénétra dans la ville en escaladant les murailles; muni de flambeaux, il assaillit la maison des Diedi, égorgea les époux, un frère cha-

« Cet accident (dit l'ambassadeur vénitien) sera pendant longtemps un obstacle aux exécutions futures de la justice. » La correspondance de cet ambassadeur nous apprend aussi qu'un Caffarelli, gentilhomme, s'amusant avec d'autres jeunes gens, fit rouler du haut de l'escalier d'Aracœli un tonneau rempli de pierres, qui écrasa et blessa beaucoup d'individus endormis en cet endroit; qu'un certain Vincent Vitelli, un soir qu'il rentrait chez lui, fut assailli et tué par sept individus armés, que soutenaient une trentaine d'autres, disposés dans le voisinage (1). A chaque instant, il mentionne des scènes semblables.

Alphonse Piccolomini, duc de Montemarciano, puissant feudataire, commença dès sa jeunesse à piller, soit comme soldat ou bandit; entouré d'une troupe de *bravi*, il exerça d'atroces vengeances sur les Baglioni de Pérouse. Grégoire XIII l'excommunia et confisqua ses biens; ne voyant alors dans les gouvernements que de l'arbitraire, dans les populations qu'une honteuse lâcheté, il se mit en guerre ouverte avec la société. Tous les voleurs qui se trouvaient dans la Toscane et la Romagne, il les réunit autour de lui, pour en fournir à quiconque en avait besoin. A Montabboddo, qu'il avait envahi, il fit supplicier ses adversaires, au milieu des danses sauvages de ses bandits; il envoya dire aux habitants de Corneto de se hâter de faire la moisson, parce qu'il devait brûler celle de Latino Orsino; ayant arrêté un courrier, il lui enleva ses lettres sans toucher à l'argent.

Les voisins, que Grégoire avait indisposés par sa tenacité à faire valoir les droits pontificaux, le virent dans l'embarras avec plaisir, et lorsque les bandits étaient serrés de près, ils leur offraient un asile: la force et les excommunications étaient donc impuissantes. Sérieusement attaqué, Piccolomini se retira sur le territoire toscan; puis, ennuyé de son oisiveté, il recommença ses déprédations en 1581. Le pape dut alors traiter avec ce brigand, et, par l'intermédiaire du grand-duc, il lui restitua ses biens, avec un pardon général pour lui et les siens. Piccolomini fit une entrée solennelle

noine, une sœur et le père du mari, des serviteurs et même l'individu qui lui avait servi d'espion et de guide; puis il quitta l'État pontifical, 25 février 1576.

On y parle beaucoup de Piccolomini et des siens. — « Dernièrement, ils se sont établis par force dans un palais du seigneur Bonello, afin de protéger les gens qui moissonnaient quelques terres confisquées à Piccolomini, lequel a cent quatre-vingts bravi, qui vont où il leur plaît. Lui-même, ayant laissé croître ses cheveux, jette partout l'épouvante avec son visage horrible, errant tantôt ici, tantôt là, etc. » 1581.

(1) Correspondance du 10 septembre 1583; 16 août 1586.

dans Rome, logea dans le palais des Médicis, et présenta pour l'absolution une si longue liste d'assassinats, que le pape en fut saisi d'horreur, surtout quand on le somma de les absoudre, sous menace de voir assassiner son propre fils.

Marc Sciarra commettait les mêmes méfaits dans les Abruzzes; il se faisait appeler roi Marcone, et à la tête de six cents bandits, qui donnaient la main à ceux de l'État pontifical, il répandait au loin l'épouvante; enfin, il pilla Vasto et Lucera, dont il fit périr l'évêque, et continua ses ravages pendant sept ans, se moquant de quatre mille soldats envoyés contre lui par le vice-roi comte de Miranda.

Les papes, en s'opposant aux réformés et aux Turcs, soutenaient la haute représentation de la chrétienté. Grégoire XIII s'efforça de maintenir la ligue contre les musulmans; il secourut d'argent l'empereur et les chevaliers de Malte, se déclara pour l'indépendance de l'Irlande, et se réjouit du massacre de la Saint-Barthélemy. Afin de couvrir les dépenses de ses entreprises, il n'avait plus les tributs de toute la chrétienté; toutefois, comme il ne voulait pas se procurer d'argent au moyen de nouveaux impôts ou de concessions spirituelles, il songeait à supprimer certains priviléges d'étrangers et des abus de la noblesse, à réclamer beaucoup de châteaux tombés en déchéance ou pour lesquels on ne payait pas, à racheter même ceux qui étaient vendus ou hypothéqués; mais en élevant les droits sur les marchandises il détourna le commerce d'Ancône, et provoqua un mécontentement qui finit par une résistance ouverte.

On lui érigea une statue, « pour avoir aboli le droit sur la farine, orné la ville de temples et d'œuvres magnifiques, et distribué huit cent mille écus aux pauvres avec une rare bienfaisance; pour avoir établi dans la ville et partout, afin de répandre la religion, des séminaires destinés aux nations étrangères; pour sa charité envers toutes les nations, grâce à laquelle des ambassadeurs du roi du Japon étaient venus, après trois ans de navigation, des îles les plus éloignées du nouveau monde, offrir obéissance au siége apostolique, et le pape les reçut à Rome comme il convenait à la dignité pontificale (1). »

(1) *Le langage du pape est italien, sentant son ramage boulognois, qui est le pire idiome d'Italie, et puis de sa nature il a la parole mal aysée. C'est un beau vieillard. . . le plus sain et vigoureux qu'il est possible de désirer. . . d'une nature douce, peu se passionnant des affaires du monde, grand bâtisseur... Il n'est nulle fille à marier à laquelle il n'aide pour*

Après sa mort, les bandits reparurent partout, et commirent avec audace toutes sortes d'iniquités. Les moines du couvent de Popolo, révoltés, se défendirent contre les sbires appelés par le prieur, en tuèrent quelques-uns, puis s'enfuirent après s'être emparés des objets les plus précieux. Désolé de voir une chapelle de la Minerve dépouillée des riches ornements dont il l'avait couverte, le père directeur en mourut de chagrin; cinq maisons de cardinaux furent pillées, et même celle de Farnèse, bien qu'il y eût six gardes et plus de trente courtisans. Quelques nobles, avec des bandes de soixante, de cent individus, volaient, ravissaient des femmes et les violaient, si bien que Rome paraissait une forêt. Les vice-légats, les gouverneurs et les auditeurs profitaient de la vacance pour extorquer de l'argent aux provinces, délivrer les criminels, vendre la justice, accorder des indults.

1585. Réprimer tant de désordres fut le but principal du nouveau pape Sixte-Quint, de Montalto près d'Ascoli, et nommé Félix Peretti; il était gardien de pourceaux, lorsqu'un de ses oncles, franciscain, se chargea de son éducation et le fit moine. Associé aux hommes pieux qui travaillaient à la restauration de l'Église, il parvint successivement aux postes les plus élevés. Inquisiteur sévère, chaud défenseur des droits pontificaux, il secourait les pauvres, bien qu'il vécût d'aumônes comme cardinal moine, et sa conduite toute chrétienne lui acquit la vénération. Loin d'aspirer à la papauté, il semblait ne songer qu'à la mort; dans les visites qu'il fit avant d'entrer au conclave, « il crachait à chaque pas, poussait tous les deux pas des soupirs arrachés par la douleur, et se reposait tous les trois pas, » comme dit Grégoire Leti dans une *Vie* sottement romanesque (1669). Dans le conclave, les suffrages s'éparpillaient; enfin, les cardinaux, à contre-cœur pour ainsi dire, votèrent pour lui. Alors Peretti, qui semblait d'abord n'avoir qu'un soufle de vie, rajeunit tout à coup, jeta son bâton, et répondit à ceux qui lui en faisaient l'observation : *Jusqu'à présent, j'ai marché le corps incliné, parce que je cherchais les clefs; les ayant trouvées, je regarde le ciel.*

Il parlait sans ménagement de ses prédécesseurs, surtout de Grégoire XIII, et citait le mal qu'ils avaient fait (1); n'ayant pas à

la loger... Ses réponses sont courtes et résolues, et perd-on temps de combattre sa réponse par nouveaux arguments. En ce qu'il est juste, il se croit; et pour son fil mesure, qu'il aime furieusement; il ne s'ébranle pas contre cette sienne justice. MONTAIGNE.

(1) Voir les importantes dépêches vénitiennes publiées par Mutinelli.

subir l'influence de parents, écoutant le peuple qui demandait abondance et justice, il appliqua son vigoureux génie, son caractère impérieux et violent à relever la papauté, même extérieurement. Il licencie une grande partie des troupes et des agents de police; mais il veut que « les décrets soient exécutés sans égard pour qui que ce soit, et que l'on comprenne que Sixte règne ».

Avant tout, il fallait remplir le trésor et détruire les brigands. Chaque nouveau pape était dans l'usage de grâcier un grand nombre de coupables, de sorte que durant le conclave les contumax se constituaient prisonniers, certains d'obtenir leur pardon. Malheur à eux ; car cette fois le pontife voulut exercer une justice sévère, et le jour de son couronnement, la foule qui se rendait au Vatican par le pont Saint-Ange vit pendus aux créneaux du château quatre jeunes gens coupables d'avoir porté des armes courtes. Dans la cavalcade de possession à Saint-Jean de Latran, il menaça de châtiment quiconque la troublerait par ses prétentions ; tout individu qui susciterait du scandale par des rixes, des paroles, des injures, une insolence quelconque, devait être puni : le noble de trois ans de prison; la personne ordinaire, de cinq ans de galères ; la femme, de la fustigation.

Le chanoine Carelli, auquel il devait sa première élévation, avait un neveu poursuivi pour rapt; Sixte fit pendre le coupable devant la maison de sa victime, permit à l'oncle de l'ensevelir en terre sainte, et lui donna l'évêché d'Amantea. Il fit dresser une liste de tous les vagabonds, gens de main, spadassins, oisifs, et renouvela les bans qui mettaient à prix la tête des brigands ; mais ce fut la famille ou la commune, et non la chambre qui dut payer la récompense; il voulut encore que la commune ou le seigneur sur les terres duquel on commettrait un vol réparât le dommage occasionné.

Le gouvernement napolitain, sur les frontières duquel les brigands avaient coutume de chercher un refuge, le seconda efficacement; l'impunité promise à quiconque livrerait un de ses camarades, mort ou vif, répandit la terreur parmi ceux qui faisaient trembler auparavant. Le prêtre Guercino, qui se faisait appeler le roi de la campagne, écrit à monseigneur Odescalchi de lui envoyer trois cents ducats, le menaçant, en cas de refus, de ravager ses terres; monseigneur a recours au pape, qui fait arrêter et mettre aux galères le messager. Aussitôt arrive une autre lettre de Guercino, qui menace Odescalchi de cent coups de poignard,

ses domaines de dévastation et d'incendie, ce qui l'oblige à supplier le pape de rendre la liberté au messager. Non content d'obtenir cette faveur, il s'efforce d'apaiser le pontife, qui finit par absoudre Guercino de quarante-quatre assassinats; mais le misérable vient à peine d'être pardonné, qu'il tue quatre de ses ennemis (1). Sixte alors eut sa tête, payée deux mille ducats, et la fit exposer couronnée sur le pont Saint-Ange.

Un certain Della Fara attire les gardes hors de la porte Salara, les bâtonne et les charge de faire ses compliments au pape ; Sixte ordonne à ses parents de le lui livrer, sous peine d'être tous pendus ; et comme il parle sérieusement, il est obéi. Trente individus s'étaient réfugiés près d'Urbin. Le duc de cette ville leur envoya une charge de vivres, mais empoisonnés. Le comte Jean Pepoli de Bologne fut étranglé en prison, pour avoir laissé échapper un bandit de son château ; des mères et des femmes de brigands subirent la peine de mort, comme coupables de les avoir abrités. Un Transtévérin était trop jeune pour être envoyé au supplice : *Eh bien, dit Sixte-Quint, je lui prête quelques-unes de mes années.*

L'adultère et la connivence des maris furent punis de mort : il voulut que les nobles payassent les vieilles dettes aux marchands, et défendit aux seigneurs de recommander les criminels; les juges durent s'acquitter de leurs fonctions avec zèle, lui adresser des rapports sérieux et lui fournir même la liste des fainéants, des vauriens et des querelleurs qui se trouvaient dans leur juridiction; il songeait encore à expulser de Rome quiconque ne justifierait pas de moyens légitimes d'existence. Il défendit les *vivat* que la plèbe faisait entendre derrière les papes; mais il punit sévèrement les pasquinades. Pasquin disait un jour qu'il avait la chemise sale depuis que sa blanchisseuse était devenue princesse ; Sixte voulut connaître l'auteur de cette pasquinade, et comme il ne le pouvait autrement, il promit la vie sauve et mille *doppie* s'il se révélait lui-même. L'avidité trahit le poëte ; Sixte lui fit compter l'argent, mais couper les mains et percer la langue. Ce fut avec cette sévérité orientale, qui, selon le dicton vulgaire, *n'aurait pas fait grâce à Jésus-Christ lui-même,* qu'il parvint en moins d'un an à rendre la tranquillité au pays ; on lui frappa des médailles avec les mots : *Perfecta securitas,* et *Vade, Francisce, repara domum meam quæ labitur.*

(1) Dépêches vénitiennes du 16 janvier 1584.

Inexorable pour les fautes individuelles et la violation des lois, il se montrait indulgent dans les actes généraux, et bienveillant pour quiconque obéissait. Non content d'offrir pour les disettes d'alors deux cent mille écus, fruit de ses épargnes selon sa déclaration, il établit des greniers de réserve pour maintenir l'abondance à Rome. Tous les ans il affectait trois mille écus au rachat de chrétiens chez les Turcs. Il fonda l'hospice près du pont Sixte, « afin de réunir ensemble tous ceux qui mendient sans qu'on sache s'ils ont un motif légitime pour le faire ; là, en examinant dans chacun l'état du corps et la force de l'esprit, on pourra découvrir les paresseux non malades et faire disparaître des rues les fainéants qui, par des maladies et une pauvreté dissimulées, s'abandonnent à la paresse, enlèvent les aliments aux véritables besoigneux et, après avoir feint d'être malades pendant quelques heures, se livrent dans d'autres moments à la bonne chère, sains et robustes (1) ». A la pieuse confrérie instituée par Grégoire XIII, pour assister les détenus, il permit de choisir un visiteur des prisons, qui aurait le droit, tous les premiers lundis de carême, de délivrer un condamné même passible de la peine capitale.

Sixte-Quint fixa le nombre des cardinaux à soixante-douze, dont sept évêques suburbicaires, c'est-à-dire de Velletri, Porto Santa-Ruffina, Civita-Vecchia, Frascati, Albano, Palestrina, Sabina ; cinquante cardinaux-prêtres, les autres diacres. On distinguait les cardinaux princes, qui vivaient avec un grand faste et regardaient les autres comme inférieurs ; les cardinaux politiques, qui s'enrichissaient en dirigeant les affaires ; enfin, les cardinaux pauvres, la plupart moines, entretenus par les papes ou les cardinaux supérieurs, et qui se livraient à l'étude et aux exercices de piété. Sixte, bien qu'il rehaussât leur dignité en face des potentats, désirait les soumettre aux décrets comme les autres ; en un mot, il voulait qu'ils fussent princes ailleurs, mais sujets à Rome.

Leurs sept congrégations de l'index, de l'inquisition, de l'exécution et de l'interprétation du concile, des évêques, des ordres réguliers, de la signature et de la consulte, accrurent d'importance, et huit autres leur furent adjointes, une pour fonder de nouveaux évêchés, une autre pour les rites ; les autres étaient chargées de matières temporelles, les subsistances, l'entretien des routes, l'allégement des impôts, les constructions

(1) *Bullarium romanum;* tome II : *Const. Sisti* V, 56.

militaires, l'imprimerie du Vatican, l'université de Rome. La congrégation du bon gouvernement dirigeait les intérêts économiques de la commune. La *sacra Consulta* révisait les affaires criminelles, et réprimait les excès des barons et des gouvernants. Le tribunal des deux signatures, c'est-à-dire de grâce et de justice, statuait sur les recours présentés au pontife pour simple grâce ou bien en matière mixte, comme la restitution entière.

L'Église s'était toujours entourée d'ordres collégiaux, avec délibérations précédées de discussion; ces consultes et la sacrée Rote, qui assistaient le pape, quelques-unes comme évêque dans les choses diocésaines, d'autres pour les affaires de l'État, le plus grand nombre pour le gouvernement de l'Église universelle, avaient donc une apparence républicaine; mais elles ne pouvaient résister à une volonté absolue comme était celle de Sixte-Quint. Il enrichit sa famille avec l'argent qu'il disait provenir de ses épargnes, et fit entrer par des alliances deux de ses neveux dans les familles Colonna et Orsini, avec privilége pour les maris de se tenir près du trône quand le pape officie, et un rang supérieur à tous les gentilshommes romains. Dès lors, par envie ou par le sentiment de leur infériorité, les seigneurs se séparèrent des *nobles du trône;* ils formèrent même des ligues, qui sous ces deux noms continuaient à se combattre.

Restait l'autre plaie, celle des finances. D'après les plaintes unanimes des étrangers sur l'or qui avant la réforme s'expédiait à Rome, on croirait que la chambre en regorgeait; mais il en arrivait si peu dans les mains des papes, que Pie II dut se restreindre à un repas par jour et emprunter deux cent mille ducats pour l'expédition contre les Turcs. En 1471 on comptait jusqu'à six cent cinquante charges vénales, dont le revenu était évalué à cent mille écus (1); les produits restaient donc dans les mains des acheteurs. Dans les moments d'urgence (outre la ressource particulière des indulgences) on ne savait que créer des charges et des titres nouveaux : Sixte IV en avait abusé outre mesure; Innocent VIII, contraint de mettre en gage la tiare, institua un nouveau collége de vingt-six secrétaires pour soixante mille ducats; Alexandre VI créa 80 expéditionnaires de brefs, chacun pour sept cent cinquante écus; Jules II en ajouta cent pour les archives au même prix, et il fut loué pour avoir su trouver de l'argent en toute occurrence. Le splendide Léon X introduisit

(1) Manuscrit Chigi, cité par RANKE, liv. IV, 2.

douze cents charges, de la valeur desquelles les acheteurs recevaient l'intérêt leur vie durant; il faut donc voir dans ces opérations moins des ventes que des emprunts ou des rentes viagères, qui s'élevaient jusqu'au huitième du capital, lequel était amorti par une légère augmentation sur les taxes de la curie, et par l'excédant de tout ce qu'on retirait des municipes, des mines d'alun, du monopole du sel et de la douane de Rome.

Aujourd'hui que l'on considère comme habileté de faire des dettes, et comme prospère le pays qui en a le plus, on ne voudra point condamner ces expédients, qui remplissaient les caisses du trésor sans grever de nouvelles charges l'État le moins imposé, d'autant plus qu'il n'entretenait pas de grosses armées, cette cause de ruine. Mais aussitôt que les caisses de l'État cessèrent d'offrir un excédant, les finances s'écroulèrent; soit à cause de la réforme ou de l'obstacle que les princes mirent à l'exportation de l'argent, Léon X les laissa tellement épuisées qu'Adrien VI dut surimposer chaque feu d'un demi-ducat. Clément VII recourut même à un emprunt simple de deux cent mille ducats à dix pour cent, *monte non vacabile*, ou, comme nous disons aujourd'hui, dette consolidée, transmissible aux héritiers, assurée sur les douanes.

Les papes qui vinrent ensuite grossirent ce capital : Paul III, renonçant à élever le prix du sel, établit le *subside*, impôt direct qu'il promettait d'abolir plus tard, et qui se trouvait déjà dans d'autres pays, à Naples sous le nom de *donativo*, à Milan sous celui de *mensuale*, etc. Ce subside était de trois cent mille écus, qui furent répartis sur les provinces, sans exemption pour aucune. Les villes firent de vives réclamations; Bologne s'en racheta moyennant une somme payée comptant; d'autres voulurent une remise partielle ou totale, de telle sorte que la caisse reçut à peine la moitié. Quoi qu'il en soit, les recettes de l'État, qui sous Jules II étaient de 350,000 écus, sous Léon X de 420,000, sous Clément VII de 500,000, se trouvèrent à la mort de Paul III de 706,423 écus.

Dans les temps qui suivirent, comme il fallut aider les catholiques contre les protestants ou les Turcs, de nouveaux expédients devinrent nécessaires, et l'on frappa d'une taxe la farine, la viande, d'autres objets de consommation, dont le produit était assigné aux créanciers; ainsi, les charges croissantes des sujets profitaient bien peu à la chambre, et l'État pontifical resta grevé autant que les autres. Selon Leti, les revenus ordinaires des papes

étaient de 1,273,344 écus d'or (1); les recettes extraordinaires, amendes et droits de chancellerie, produisaient encore 413,480 écus. Sixte V les accrut par de nouveaux impôts, par le recouvrement de vieilles créances, par l'aggravation des amendes, en faisant payer aux juifs la protection qu'ils obtenaient du gouvernement, et au moyen d'une économie dont il se vantait avec raison. Il restreignit les dépenses et les offices de cour; le nombre des charges vénales fut porté à 36,550, dont la vente produisit 5,547,630 écus (2), et Sixte les greva toutes d'impôts; il accrut les *monti*, *vacabili* ou non, mit des taxes sur les vivres les plus indispensables, et altéra même les monnaies.

Il avait trouvé le trésor épuisé, et dans un an il eut une économie d'un million d'écus d'or; il en fut de même pour les quatre années suivantes. A peine se trouvait-il un million, qu'il le déposait dans le château Saint-Ange, en le consacrant à la sainte Vierge et aux Apôtres, comme autrefois les Hébreux conservaient leurs trésors dans le temple. Dans la bulle, en assurant que ce trésor était le fruit de ses épargnes, il établissait qu'on ne pourrait y toucher que pour recouvrer la Palestine, et seulement alors que l'armée aurait franchi la mer; ou bien pour une

(1) Dans cette somme, la douane de Rome figure pour......	182,450 écus.
— d'Ancône....................................	15,500
— de Civita-Vecchia............................	1,977
Les mines d'alun de la Tolfa........................	31,780
Les redevances d'Espagne, d'Urbin, de Ferrare, de Parme et d'autres feudataires du patrimoine de Saint-Pierre.....	35,500

Parmi les titres que l'on vendait étaient ceux des chevaliers Piani, du Lis, des saints Pierre et Paul, de l'Éperon d'or, de Lorette.

(2) Leti, part. III, l. V, selon lequel ces charges, outre l'honneur, donnaient sept, dix et jusqu'à quatorze pour cent. Le même, part. III, l. III, dit : « Quand « un pape veut, il fait des miracles, et Sixte fit toujours des miracles parce qu'il « gouverna avec la tête et la poitrine; on a donc dit de lui qu'il avait la tête de « fer, le cœur de Mars, la poitrine de bronze, la main d'acier, le pied de Mercure. Bien qu'il ne puisât jamais dans l'Évangile la douceur de la colombe, il « n'en suça qu'avec plus d'ardeur la prudence du serpent et peut-être son na- « turel; car il ne lança jamais son venin contre personne avant d'être blessé. « Il n'entreprit jamais une chose sans avoir mûrement réfléchi sur les moyens « qu'il devait employer pour l'accomplir; de là vint qu'il réussit toujours dans « ses entreprises, ce qu'on peut regarder comme un miracle en lui; en effet, il « ne formait pas ses desseins aveuglément, mais avec les cent yeux d'Argus; « après les avoir formés, il employait cent bras comme Briarée pour les mener « à bonne fin. » Les ambassadeurs disaient donc avec raison : *Sixte nous donne à tous de terribles soufflets, mais avec une si grande force d'esprit, qu'il faut dire* amen *sans se plaindre.*

grande disette ou la peste, si quelque province chrétienne était menacée de tomber au pouvoir des infidèles, ou si un prince faisait la guerre à l'État de l'Église, mais toujours dans les cas d'extrême nécessité. Grever le pays et faire des emprunts pour amonceler des capitaux improductifs est une erreur pardonnable dans un temps où l'on ne savait pas que l'argent n'a de valeur qu'autant qu'il est mis en circulation (1).

A l'aide de ces moyens, il parvint à rendre à la tiare quelque splendeur. Caressé par les rois à cause de son argent, il fit taire leurs prétentions, et chacun d'eux lui fut aussi dévoué qu'il s'était montré hostile à son prédécesseur. Outre plusieurs anciens droits qu'il rendit à Ancône, il accorda des priviléges aux cités de la Romagne, à Fermo un archevêché, un évêché à Tolentino et à sa ville natale de Montalto. Il fit de Lorette une cité, améliora l'administration civile, multiplia les dépenses extraordinaires qui se couvraient d'abord avec cent quarante six mille écus, et en consacra pour les constructions seules plus de trois millions deux cent mille. L'agriculture fut favorisée, et chacun, sous menace de châtiments, dut planter des mûriers. Il encouragea les industriels qui s'occupaient des étoffes de soie et de laine; enfin, il résolut de dessécher les marais Pontins et d'Orvieto, dépensant deux cent mille ducats pour creuser le lit de la rivière qui conserve son nom; il aurait voulu que chaque nonce eût dans la ville où il résidait un palais qui lui appartînt.

A côté de tant de parcimonie et d'une manière de penser si positive, ses projets grandioses et fantastiques frappent de stupeur. Il fit construire dix galères, et destina soixante dix-huit mille écus pour la marine. Il conçut l'espoir de détruire l'empire ottoman, et traita dans ce but avec la Perse, les Druses et quelques chefs arabes; il équipa ses galères, auxquelles l'Espagne devait en joindre d'autres, tandis qu'Étienne Bathori partirait de la Pologne pour rompre la première lance. Ce projet évanoui, il songea à conquérir l'Égypte, avec l'intention de réunir par un canal la mer Rouge à la Méditerranée, afin de ramener le commerce dans son ancienne voie; en attendant l'occasion de recouvrer la Palestine, il se proposait d'enlever le saint sépulcre pour l'ériger à Montalto, près de la sainte maison de Lorette. On dit même qu'il ouvrit des

(1) Les grosses dettes contractées par Urbain VIII et Innocent X font croire que ces millions étaient dépensés. Dans le mois de mars 1793, Cacault écrivait à la Convention de France qu'il y avait encore au château Saint-Ange un million d'écus du trésor de Sixte-Quint.

négociations avec Henri III afin de lui faire adopter un de ses neveux pour héritier : tant il se persuadait que la chrétienté devait entrer facilement dans ses desseins.

Imbu des doctrines de l'autorité spirituelle et de l'idée que le pouvoir royal dérivait de celui du peuple et de l'Église, il insistait sans cesse auprès de l'empereur pour qu'il ne tolerât point les calvinistes, et cherchait, pour le triomphe de l'orthodoxie, à confédérer ce monarque, les États catholiques d'Allemagne et le roi d'Espagne ; mais en France il vit succomber la Ligue, et bien qu'il eût de l'estime pour Henri IV, il l'excommunia ; puis, comme la prédominance espagnole lui causait de l'ombrage, il inclina vers la France. Ainsi, craint et respecté des cabinets européens, il fut le dernier pape qui prit une part active aux vicissitudes politiques. A la nouvelle de la conversion du marquis de Bade Hochbourg, il fit une procession nu-pieds, à la suite de laquelle il mourut, et son nom resta populaire, comme il arrive des caractères forts ; on lui attribua même des institutions et des mesures antérieures à son règne.

On peut dire qu'à cette époque la ville de Rome se renouvela. Les longs désastres des premiers temps de l'invasion, la barbarie, les guerres intestines et, peut-être plus que tout le reste, la translation du saint-siége à Avignon l'avaient rendue déserte. Quand les papes y retournèrent, elle n'était habitée que par des bouviers, descendus de leurs collines inhospitalières dans les plaines qui bordent le Tibre ; là, ils s'étaient logés dans de misérables taudis, qui formaient des rues étroites, fangeuses, obscurcies par les saillies des toits et des arcades jetées d'une maison à l'autre. Les anciens édifices tombaient en ruine ; les chèvres paissaient sur le Capitole, et les génisses erraient dans le Forum romain, d'où les noms de Monte Caprino, Foro Boario, Campo Vaccino ; de l'Église de Saint-Sylvestre à la porte des Peupliers (*del Popolo*) on ne rencontrait que des vergers et des marais, où l'on allait à la chasse des canards sauvages.

Nicolas V, le premier, résolut d'orner Rome d'édifices en rapport avec sa majesté ancienne et sa grandeur nouvelle ; ses successeurs suivirent son exemple, surtout Jules II et les Médicis. De nouvelles constructions peuplèrent les deux rives du Tibre, que Sixte IV avait réunies par le pont qui porte son nom. On peut dire que Jules II, sans parler des merveilles du Vatican et de la Chancellerie, rebâtit la ville basse et la rue Julia, parallèle à celle de la Lungara. Les cardinaux et les princes élevaient des palais à

l'envi, et ceux des Riario, des Chigi, des Farnèse, des Orsini égalèrent en beauté les constructions antiques, qu'elles surpassèrent en commodité.

Le sac de Rome et la peste la dépeuplèrent de nouveau; mais sous Pie IV on se remit à construire, et les palais se relevèrent sur les collines abandonnées. Ce pape agrandit la ville en formant le bourg Pio, répara la vieille enceinte du Vatican, refit la porte Popolo, et de celle qui conserve son nom il ouvrit une rue qui s'étendait jusqu'à Montecavallo. Il rendit à l'usage public la rue Aurelia, améliora celle qui mène à la campagne de Rome, fit terminer dans le palais du Vatican la salle de réception, la magnifique cour du Belvédère et deux réservoirs d'eau; il construisit le séminaire romain, donna à Venise le palais de Saint-Marc, fit restaurer les églises qui donnaient leur titre aux cardinaux, et les basiliques nouvelles n'avaient rien à envier aux anciennes. Sur le nouveau Capitole s'éleva par ses soins le palais des Conservateurs, d'après le plan de Michel-Ange, lequel édifiait aussi sur le Viminal la Chartreuse des Anges, à laquelle il adaptait les admirables débris des thermes de Dioclétien.

Sixte-Quint, lorsqu'il n'était encore que le cardinal Montalto, chargea le Luganais Dominique Fontana de faire la chapelle de la crèche de Sainte-Marie-Majeure; mais, privé des pensions du pontife, il fit suspendre les travaux. Toutefois, Fontana, enthousiasmé pour son œuvre, offrit de la continuer à ses frais; Sixte fut très-sensible à cet acte de générosité, et lorsqu'il occupa le siége pontifical, non-seulement il le chargea de terminer cette chapelle, remarquable par les élégantes proportions de la coupole et le palais voisin (villa Negroni), mais il lui confia la direction de tous ses travaux, de sorte que leurs noms sont associés.

Les sept collines ne pouvaient se repeupler tant qu'elles manquaient d'eau. Pie IV avait déjà conduit l'*Acqua Vergine;* puis Sixte-Quint, entreprenant un travail digne des anciens maîtres du monde, amena dans la ville, d'une distance de vingt-deux milles, l'*Acqua Felice,* qui après avoir parcouru (comme disait le Tasse) les ténèbres de son long sentier, jaillissait vive et limpide, pour contempler Rome telle que la vit Auguste. Il fit aplanir le terrain près de la Trinité des Monts, et disposer l'escalier qui réunit cette hauteur à la place d'Espagne; il ouvrit la rue *Felice* et les autres qui se dirigent vers Sainte-Marie-Majeure, en plaçant au carrefour les quatre fontaines. Il agrandit l'imprimerie grecque et orientale, ainsi que la Bibliothèque du Vatican, à travers la cour du Belvédère,

avec des peintures et des inscriptions qui représentent les fastes de ce pape, les conciles généraux, les plus fameuses bibliothèques, les hommes célèbres par leur savoir et leurs inventions, de telle sorte qu'elle devint la plus belle du monde. Le long du Tibre, il construisit le grand hôpital pour deux mille pauvres, toujours secondé par le même architecte, qui sur la fontaine de *Termini*, une des plus belles parmi les très-belles de Rome, indiqua le miracle de Moïse. De Fontana sont encore la façade de la basilique de Latran vers Sainte-Marie-Majeure, et le palais pontifical, masse grandiose avec des ornements sobres et corrects ; la partie du palais du Vatican qui regarde Rome ; des travaux autour du Quirinal, sur la place agrandie duquel il dressa les deux colosses qui portent inscrits les noms de Phidias et de Praxitèle.

Des anciens obélisques, il restait debout celui du Vatican, à moitié enseveli; afin de le transporter devant la nouvelle basilique de Saint-Pierre, on consulta tous les mathématiciens, et parmi cinq cents avis, savants ou bizarres, on préféra celui de Fontana. Comme il paraissait trop jeune, bien qu'il eût quarante-deux ans, on voulait confier le transfert à Amannati et à Della Porta ; mais il obtint du pape d'être chargé lui-même de cette opération, qui était sans exemple dans la mécanique moderne. L'obélisque, avec son revêtement, pesait un million et demi de livres; il fallait l'enlever de son socle, l'étendre sur les chars, le redresser et l'asseoir sur la nouvelle base. Sixte choisit pour cette opération un mercredi, jour, disait-il, où tout lui réussissait. Une anxiété générale régnait dans la ville ; dans la crainte que le bruit n'empêchât les commandements des chefs, personne, sous peine du gibet, ne dut faire entendre une parole; l'architecte se trouvait placé entre la gloire et les châtiments dont l'avait menacé le terrible pontife. On avait déjà transporté l'obélisque, qui s'élevait sur sa base; mais les câbles ne pouvaient assez se rapprocher pour le dresser entièrement, lorsqu'un paysan s'écria du milieu de la foule : *De l'eau aux cordes !* Excellent conseil, qui les empêchait de se rompre et les raccourcissait; bientôt les cloches et le canon du château annoncèrent le succès de cette entreprise, qui fut considérée comme la plus insigne du siècle. Sixte fit son architecte chevalier et noble, lui donna cinq mille écus d'or, outre le matériel qui avait servi à l'érection de l'obélisque, et lui assigna dix titres de chevalier de Lorette, avec deux mille écus d'or de pension, transmissibles à ses héritiers. Le paysan qui avait affronté le gibet pour donner un bon avis demanda en récompense que son village natal eût le pri-

vilége de fournir Rome de branches d'olivier pour la fête des Rameaux (1). Sixte, heureux d'avoir accompli ce que les autres pontifes avaient tenu pour impossible, annonça le fait aux princes et au monde, et fit même frapper des médailles. Plus tard, il érigea les autres obélisques de Latran, de Sainte-Marie Majeure, de la place du Peuple, et la coupole de Saint-Pierre s'arrondit dans les airs.

Si Michel-Ange avait déjà employé les pierres du Colisée pour édifier le palais Farnèse, et détaché une architrave du temple de la Paix pour en faire la base du Marc-Aurèle, il n'est pas étonnant que Sixte, peu sensible au beau classique, ne se fit pas scrupule d abattre le *Settizonio* de Sévère, afin d'en transporter les colonnes à Saint-Pierre. Il se proposait de démolir le tombeau de Cecilia Metella et d'autres encore, dans lesquels il ne voyait que des encombrements disgracieux; il détruisit le palais des papes, vénérable par son antiquité et ses formes caractéristiques, pour lui substituer le palais de Latran, œuvre dénuée de toute signification. L'Apollon et les Venus lui semblaient des ornements indignes du Vatican: il toléra une Minerve au Capitole, mais après avoir converti sa lance en croix. A l'effet d'enlever aux colonnes Trajane et Antonine leur caractère profane, il les surmonta des statues de saint Pierre et de saint Paul; en outre, il fit incruster sur l'obélisque un morceau de la vraie croix, afin que les monuments de l'impiété fussent soumis au symbole de la foi dans les lieux mêmes où tant de martyrs avaient souffert pour elle.

La population de Rome, qui sous Paul IV s'élevait à peine à quarante-cinq mille âmes, arriva sous lui à cent mille, gens de toutes nations, dont les costumes divers offraient un coup d'œil bizarre, et qui faisaient la cour à différents cardinaux, dans l'espoir que leur patron parviendrait au rang suprême ou bien à des fonctions honorables et lucratives. Les favoris et les parents

(1) Fontana décrivit lui-même la *Manière employée pour transporter l'obélisque du Vatican*. Sur cette opération, on consulta même le Milanais Camille Agrippa, philosophe et mathématicien, qui publia les *Nouvelles inventions sur la manière de naviguer*, et d'autres ouvrages; il conduisit l'*Acqua Vergine* sur le mont Pincio.

Adamini de Montagnola, compatriote de Fontana, et le français Montferrand ont érigé à Saint-Petersbourg, il y a peu d'années, la colonne en l'honneur d'Alexandre I[er]; c'est le plus grand monolithe du monde.

Le fût seul pèse	293,820 kilog.
avec le reste	423,500
L'obélisque ne pesait	337,000
avec le reste	375,922

de chaque pontife constituaient une noblesse nouvelle et de nouvelles fortunes.

1590. Quatre papes se succédèrent en seize mois. Urbain VII (Jean-Baptiste Castagna) se montra digne de régner durant les treize jours de son pontificat. Piccolomini, qui ne pouvait rester en repos, s'était réfugié en France; puis, cédant aux instances de l'Espagne, brouillée avec la Toscane, il ravagea le territoire de Pistoie à la tête de cinq cents bandits. Repoussé par la force, il se tint caché à Plaisance, jusqu'au moment où le Milanais Nicolas Sfondrati, cardinal de Crémone, fut élu pape sous le nom de Grégoire XIV; alors, suivi du terrible Sciarra et de trois cents brigands, il s'approcha de Rome, qu'il soumit à des contributions; le gouverneur saisit une voiture chargée d'argent, de poudre et d'arquebuses, qui leur était envoyée par un ambassadeur résidant à Rome (1). Des troupes de Naples et de la Toscane se joignirent à celles de Rome pour le réprimer, et lui tuèrent, en bataille rangée, cent de ses bandits; puis, le comte Énée Montecuccoli, envoyé par Alphonse d'Este, débarrassa le pays de ces misérables. Piccolomini, arrêté à Staggia, fut pendu par l'ordre du grand-duc, bien que l'Espagne et le pape l'eussent réclamé comme leur vassal; Sciarra se soutint encore, jusqu'au moment où il jugea prudent de quitter le pays, et beaucoup de brigands passèrent au service de Venise contre les Uskoks.

Ces pirates aggravaient les maux de la disette qui désolait alors la Péninsule. Le pape rendit aux églises le droit d'asile, et, pendant les quelques mois de son règne, il dépensa trois millions d'écus; favorable à la ligue catholique qui repoussait du trône de France Henri IV calviniste, il fit encore de nouveaux sacrifices, et, pour la soutenir, il envoya des troupes commandées par son neveu
1592. Hercule Sfondrati, duc de Montemarciano. Mais Clément VIII (*Hippolyte Aldobrandini*) successeur d'Innocent IX (*Jean-Antoine Facchinetti*) eut la consolation de voir Henri rentrer dans le giron de l'Église. Dans son opinion, ce roi n'allait à la messe que pour acquérir la couronne; toutefois, sollicité par saint Philippe Neri, par le cardinal Baronius et d'autres, il accepta cette conversion qui pacifiait la France et la ramenait au catholicisme; cet événement fut donc célébré par une fête solennelle, et une colonne en perpétua le souvenir.

Clément VIII visita toutes les églises et les monastères (1);

(1) De Maisse, ambassadeur à Venise, écrivait au roi le 4 octobre 1592 : *Il*

il ne se servait des consultes qu'afin de publier ce qu'il avait délibéré lui-même; les barons furent soumis à la justice, et il établit des impôts sans consulter les contribuables. Un grand nombre de fidèles accoururent au jubilé qu'il ouvrit; mais, au lieu d'être, comme autrefois, une occasion de profits énormes pour Rome, les prélats durent montrer leur charité en prodiguant les aumônes. Le saint-père disposa dans la rue Borgo un palais, où il logeait pendant dix jours les prélats et les prêtres; lui-même les visitait souvent, et les servait à table ou leur lavait les pieds. L'archiconfrérie de la Trinité accueillit environ deux cent cinquante mille individus et deux cent quarante-huit confréries du dehors. Des nobles, ecclésiastiques et séculiers, servaient à l'envi les pèlerins, parmi lesquels figurèrent *incognito* de grands princes, et, par curiosité, beaucoup d'hérétiques, dont quelques-uns se convertirent.

Un condamné pour dettes se réfugie dans le palais du cardinal Farnèse, et les agents de police l'y poursuivent malgré les immunités; mais les gentilshommes du cardinal les maltraitent et font sauver le coupable. Le pape, en colère, ordonne de procéder avec toute rigueur; les barons romains et l'ambassadeur d'Espagne défendent Farnèse, et ce conflit aurait fait naître un tumulte si le cardinal n'avait pas eu la prudence de se retirer, suivi de ses nombreux partisans. Les démarches de Ranuccio Farnèse de Parme apaisèrent le pontife, et le peuple cria : *Vivent les Farnèses!* mais le cardinal et les siens, bien que pardonnés, ne se hâtèrent pas de revenir (1). Cet événement attrista les derniers jours du pape, pendant lesquels il se laissa diriger par le cardinal Aldobrandini, son neveu; sa maison, qui comptait alors trois cardinaux et beaucoup de seigneurs, ne tarda point à s'éteindre.

Baronius l'aurait emporté dans le conclave, si ses écrits ne lui avaient pas suscité l'opposition de Naples; on élut donc Léon XI 1605.
des Médicis, parent de la famille royale de France, et qui mourut au bout de vingt-sept jours; il eut pour successeur Paul V (*Ca-*

ne se parle à Rome que des réformations. Le pape va en personne visiter les cellules des moines, et les va trouver jusque dans le lit. Il les veut faire comme frères égaux et en commun, et réduire trois monastères en un : chose qui leur sera difficile à supporter, étant accoutumés dans leurs aises et commodités.

(1) On lit dans Nores, au contraire, que le sbire fut assailli par un chien, et que Gabriel Foschetti, majordome du cardinal Farnèse, fut pris et décapité le mercredi saint de 1592. Muratori place le fait dans l'année 1604.

mille Borghèse), contraire au parti français. Très-studieux, de mœurs irréprochables, doux dans ses rapports, il sent la dignité de la tiare, obtenue d'ailleurs sans bassesse, et se propose de relever l'autorité morale du catholicisme. Il canonise saint Charles, approuve les ordres du Carmel et de Saint-Lazare, et veut qu'on enseigne dans tous les ordres religieux le latin, le grec, l'hébreu, afin qu'ils rivalisent avec les universités d'Allemagne; il exige résolûment la résidence des cardinaux, défend avec chaleur les droits du saint-siége, tels qu'ils résultent des décrétales, et donne la dernière main à la bulle *In cœna Domini*. Ce zèle pour les droits ecclésiastiques fit naître un conflit bruyant entre lui et Venise, qui prétendait soumettre les ecclésiastiques aux châtiments communs. La république brava sans fléchir les monitoires et les excommunications, que le pape alors eut la prudence de tempérer; dans toutes les autres occasions, il rechercha la paix et la répandit. Très-somptueux en fait d'arts, il orna, outre le Quirinal, les basiliques du Vatican et de Libère. Afin d'approvisionner le Transtevère, il amena de Bracciano l'*Acqua Paola;* mais il enrichit sans mesure ses neveux, qui élevèrent sur le Pincio et hors de Rome des constructions magnifiques; les domaines de Pincio avaient été confisqués à l'ancienne famille Cenci. Le duc de Sulmona accumula cent mille écus de revenu; le cardinal Borghèse, despote de la curie, conférait à des parents tous les riches bénéfices qui vaquaient.

1621. Grégoire XV (*Alexandre Ludovisi*), incapable et débile, tout occupé de piété, de gens de lettres et d'académies, laissa les rênes à son neveu Lodovico Ludovisi. Cet usage d'un *cardinal patron* était devenu général; Ludovisi, jeune homme d'intelligence, ami de l'argent, des plaisirs, de la pompe, de la justice, sut bien diriger les affaires et louvoyer au milieu des écueils. Sa maison acquit la principauté de Piombino, et l'héritage de celle de Venosa joint à de nombreux fiefs dans le royaume de Naples lui constitua un revenu de quarante mille ducats.

Ignace de Loyola et François-Xavier furent alors canonisés; frère Jérôme de Narni, prédicateur remarquable, donna l'impulsion à la congrégation, alors instituée, *de propaganda fide*, d'où partaient d'intrépides missionnaires pour répandre l'Évangile dans le monde entier. Un grand nombre d'Italiens affrontaient aussi le martyre des longues et obscures souffrances, terminées quelquefois par les outrages et la mort. Pour n'en citer que quelques-uns, je dirai que les capucins s'appliquèrent principalement à la con-

version des Africains, et le Bergamasque Jean Bellotti de Romano écrivit les *Apostoliques journées, dans lesquelles il représente une partie de ses fatigues pendant les missions faites au profit des âmes des noirs infidèles.* Le Placentin Denis Carli, compagnon de Michel-Ange Guattini de Reggio, qui mourut en Afrique, publia ses voyages à Bologne, avec des aventures souvent peu sérieuses, et des observations superficielles, mais candides ; comme il était question de pays inconnus, ils furent traduits dans toutes les langues (1).

Le Modénais Jean-Antoine Cavazzi laissa la description des royaumes de Congo, de Matamba et d'Angola. Le Sorrentin Jérôme Merolla, qui vécut six ans parmi les nègres du Congo, travailla, sur l'ordre de la Propagande, sinon à détruire, du moins à rendre moins cruelle la traite de ces infortunés. François-Marie Maggi de Palerme, clerc régulier, après huit ans de missions en Syrie, en Perse, en Mésopotamie, en Géorgie, apporta à Rome la connaissance des idiomes de ces pays, et dédia à Urbain VIII, *Syntagmata linguarum orientalium.*

Les missions de la Chine sont la véritable épopée des jésuites, et l'on peut dire qu'ils en firent la découverte; ce ne fut pas leur faute si elle échappa à notre civilisation. Saint François-Xavier, le premier qui la visita, y conduisit le père Paul de Camerino. Le père Matthieu Ricci de Macerata, envoyé dans ces contrées avec deux autres Italiens, Roger et Pasio, y fonda les premières missions; connaissant qu'il devait faire preuve de savoir, il traça une mappemonde dans laquelle il plaçait la Chine au milieu, et composa dans cette langue un catéchisme peu long ; il enseigna la chimie et les mathématiques; ses quinze ouvrages sont les premiers que des Européens aient écrits en chinois, et ce peuple jaloux en a mis quelques-uns parmi ses livres classiques. Dans le but de faire disparaître la répugnance qui, dans un peuple éminemment historique, repoussait le christianisme, il avait cru devoir tolérer les coutumes et les opinions des Chinois tant qu'elles ne blessaient point la véritable foi; cette tolérance, plus tard, fut l'accusation la plus violente que formulèrent contre les jésuites ceux-là même qui continuaient à se déchaîner contre l'intolérance catholique. Le Sicilien Nicolas Lombardi, auteur de tra-

(1) *Le Maure transporté à Venise, ou bien Relations des mœurs, rites et religion des peuples de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe;* Reggio, 1672.



vaux importants sur Confucius, remplaça Ricci comme supérieur de ces missions.

Le Milanais père Jérôme Ro, après avoir prêché beaucoup d'années dans le Chan-si, fut appelé à la cour, afin de s'occuper de la compilation du calendrier impérial, ce qu'il fit avec le célèbre père Schall ; il refusa dignités et faveurs, ne demandant que protection pour les chrétiens; il écrivit en chinois plus de cent ouvrages de piété et d'astronomie. Le Napolitain père François-Sambiasi y fut employé comme astronome et ambassadeur. Frère Castiglione, peintre, s'étant fait convers dans l'ordre des jésuites, fut envoyé à Pékin, et cette cour l'employa même comme architecte. Martin Martini de Trente fit paraître l'*Atlas Sinensis* (1655), l'œuvre la plus complète que l'on eût encore vue sur le grand empire, et traduisit divers ouvrages en chinois. Le Sicilien François-Brancato publia en Chine beaucoup d'écrits, et spécialement l'*Amusement des Anges* (1637), catéchisme resté classique.

Louis Buglio, de Palerme, fut missionnaire à Goa, au Japon, en Chine, et mourut à Pékin, en 1682, laissant en chinois quelques ouvrages. Jules Aleni, de Brescia, professeur de mathématiques à Macao, pénétra dans l'empire, où il écrivit et prêcha durant trente-six ans; on l'appelait le Confucius d'Occident. Le Sicilien Prosper Intorcetta, avec le père Martini et quinze autres jésuites, fut missionnaire en Chine et déploya un zèle immense. Dans la persécution de 1664, il subit la bastonnade et l'exil ; la fureur une fois calmée, il vint à Rome pour obtenir de nouveaux collaborateurs, qu'il encouragea jusqu'au moment de la persécution de 1690, pendant laquelle il affronta les tribunaux sans fléchir. Il écrivit différents ouvrages en chinois et en latin, particulièrement sur les doctrines de Confucius, et mourut très-âgé, en 1696. Le père Paul-Antoine Mainardi, de Turin, qui vécut jusqu'en 1767, fut également très-estimé dans la Chine.

Hippolyte Desideri, jésuite de Pistoie, pénétra dans le Thibet, traversa des pays inconnus avec un courage indicible et souffrit des maux infinis. Le père Della Penna, de Maccrata, avec d'autres capucins, vécut longtemps dans ces pays, dont il exposa l'histoire et les mœurs, mais surtout la religion, à laquelle il trouvait de nombreuses ressemblances avec la nôtre. Plus tard, le père Percoto, d'Udine, traduisit les livres dogmatiques des Birmans, parmi lesquels il avait prêché, et traita du gouvernement et de la religion des pays d'Ara et de Pégu. Le père Joseph-Marie Bernini de Carignan, parcourut l'Inde, décrivit le Népal, com-

posa des dialogues en langue indienne, et traduisit divers ouvrages de ces contrées. Le Napolitain Antoine-Ardizzoni y fut envoyé comme missionnaire avec le père François Manco et d'autres clercs réguliers; il demeura huit ans à Goa, puis vécut longtemps à Lisbonne, où il écrivit en portugais différentes choses.

Le jésuite Constantin Beschi arriva en 1700 à Goa; après avoir travaillé beaucoup dans le royaume de Madure, écrit un grand nombre d'ouvrages, entre autres, en l'honneur de la Vierge, un poëme de trois mille six cent quinze quatrains avec des commentaires à chacun, il fit des grammaires et un dictionnaire tamulo-français. Le Génois Jean-Philippe exerça quatorze ans l'apostolat dans le Tonking, décrivit le pays et traita de ses missions. Le Milanais Christophe Borro donna une relation de la nouvelle mission des jésuites à la Cochinchine, et méditait sur les moyens d'ouvrir une nouvelle route pour se rendre en Orient par le côté occidental. Alexandre Valignani d'Imola fut surnommé l'apôtre de l'Orient, où il alla en 1573; il parcourut plusieurs fois le Japon et l'Inde.

André Borromée, théatin milanais, envoyé en 1652 dans la Mingrélie et la Géorgie, s'y livra pendant onze ans aux travaux de la conversion, et en laissa une relation. Le Crémonais Alexandre-Botto prêcha en Arabie. Charles François-Breno de Valcamonica, mineur réformé, composa des livres pour les missionnaires de l'Orient. Galano Clément, théatin de Sorrente, travailla douze ans dans l'Arménie, recueillit beaucoup de chartes, d'actes et de documents, qu'il fit ensuite imprimer à Rome, en latin et en arménien (1), et composa même une grammaire de cette langue. Dans ce pays, Paul-Marie Facentino rendit d'importants services aux chrétiens, établit de nouvelles missions, écrivit pour les nouveaux convertis, et, de retour à Rome en 1620, il fut supérieur des missions des dominicains.

Le Calabrais Piromalli, dominicain, convertit un grand nombre de monotélites, et fut chargé par le pape de réunir les Arméniens de Pologne et de Russie; outre des travaux de controverse, il présenta à Urbain VIII une grammaire et un lexique arméniens. Ignace de Gesù, carme déchaux, écrivit sur les Mandayes, chrétiens qui vivaient près de Bassora. Thomas Obicini, minorite novarais, pendant sa mission en Orient, composa une grammaire

(1) *Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine d'après l'autorité des pères et docteurs arméniens.*

arabe, louée pour son mérite, et un dictionnaire syriaque, rempli de fautes. Nous devons une grammaire de la langue géorgienne et une autre de celle des Turcs, outre plusieurs œuvres ascétiques, à François-Marie Maggi, théatin de Palerme, qui visita les couvents de ses frères en Orient et surtout dans la Géorgie; il établit à Caffa une maison de théatins. Pierre Foglia, médecin à Capoue, s'étant fait carme sous le nom de Matthieu de Saint-Joseph, fut missionnaire en Syrie, puis dans l'Inde, exerça même la médecine et recueillit beaucoup de notions botaniques, dont il fit profiter les savants. Le théatin Archange Lamberti donna une relation de la Mingrélie. Jean-André Carga de Frioul, de l'ordre des prêcheurs, travailla dans le Levant, et fut évêque de Syrie, où il périt en 1617, martyr des Turcs.

François-Joseph Bressoni, jésuite romain, prêcha dans le Canada et parmi les Hurons; pris par les Iroquois, il fut vendu aux Hollandais après avoir été mutilé; à peine guéri de ses blessures, il retourna parmi les Hurons, auprès desquels les signes de son martyre le rendaient plus vénérable. Après la destruction de cette peuplade, il revint en Italie, où il s'adonna à la prédication, et publia une courte relation des missions dans la Nouvelle-France. Philippe-Salvatore Gilli, jésuite romain, prêcha pendant dix-huit ans sur les bords de l'Orénoque, sept ans à Santa-Fé de Bogota, et donna la description de ces pays. Une dissertation du cardinal Zurla atteste combien la géographie est redevable aux jésuites.

Nous n'avons mentionné qu'un petit nombre des religieux qui, sans autre espérance que le paradis, sans autre ambition que le salut des âmes, vécurent parmi les peuples sauvages ou tombés dans l'enfance; mais nous n'avons pas cru devoir oublier ces héros de la foi et de la vérité, et nous nous sommes reposé sur leurs trophées avant de raconter les trop grandes misères de leur patrie et de la nôtre.

CHAPITRE CL.

Savoie. — Emmanuel-Philibert. — Charles-Emmanuel. — Gênes. — Conjuration de Vachero.

Le duché de Savoie, la principauté du Piémont avec le comté de Nice, la suprématie sur les marquisats de Saluces et de Mont-

ferrat, sur Genève et le pays de Vaud, la Bresse, le Bugey, le pays de Gex, composaient l'héritage des descendants de Humbert Blanches-Mains. Les terres d'outre-mont se divisaient en bailliages militaires avec un juge, et souvent un percepteur. En deçà des Alpes, le Canavais et le val de Suse formaient un bailliage, et le val d'Aoste, un autre; les autres pays, dont les principaux étaient Turin, Carignan, Pignerol, Moncalieri, Cumiana, Cavour, Vigone, Villafranca, se trouvaient sous le capitaine du Piémont.

Les conquêtes du siècle précédent avaient réduit les autres États italiens aux limites qu'ils devaient conserver désormais. La Savoie, outre l'inconvénient d'être morcelée, était entourée de grandes puissances; les ducs visèrent donc à l'arrondir par une politique habile et les forces militaires, qu'ils commandaient eux-mêmes. Vassaux de l'empereur, ils profitaient de cette condition pour obtenir des priviléges toutes les fois qu'il avait besoin d'eux; les jalousies des voisins leur offraient, par les alliances ou les petites guerres, une occasion de s'agrandir, de même que les mariages opportuns.

Amédée VIII, qui ajouta beaucoup à l'État, obtint le titre de duc de Savoie (1); il établit la succession par droit de primogé- 1416.
niture avec représentation à l'infini, de manière que l'héritage ne fût plus divisé. Des commissaires ecclésiastiques et laïques, parmi lesquels le chancelier Jean de Beaufort et le secrétaire Nicolas Festi furent chargés par lui de compiler des statuts généraux dont l'application ne pût être entravée par aucun statut local; dans le préambule, il avertissait que les lois doivent être réformées selon les besoins nouveaux, les nouvelles malices et les modifications que subissent les choses humaines.

A cette époque, le service militaire était d'obligation publique dans la Savoie, et Amédée comptait vingt-sept mille hommes en état de combattre; mais on s'exemptait à prix d'argent, et il n'y eut de véritable armée nationale que sous Emmanuel-Philibert, vers 1560. Nice fournit encore des forces maritimes, et le duc Lodovico armait des navires en 1460.

(1) Selon le cérémonial alors fixé, les barons, les chevaliers et les damoiselles devaient lui dire : *Monseigneur mon frère;* et le duc leur disait : *Beau frère, belle sœur*. Dans les solennités, il précédait son frère d'un demi-pas, et s'il était à cheval, de la longueur du cou de son cheval. On lui servait les plats couverts; les chevaliers et les dames en les lui présentant, et en se retirant, devaient incliner un peu les genoux. Voir CIBRARIO, *Origines et progrès des institutions de la monarchie de Savoie:* Turin, 1854.

Amédée, renonçant presque entièrement aux affaires, se retira à Ripaglia sur le lac Léman, et se laissa élire antipape; puis il ne voulut déposer la tiare qu'à de bonnes conditions, dont l'une fut que la Savoie ne verrait pas d'étrangers promus aux dignités
1440. ecclésiastiques. Son fils Lodovico, paresseux et dissolu, entouré de mimes, gouverné par sa femme, Anne Lusignan de Chypre, qui s'enrichissait, elle et les Chypriotes, avec l'argent de la Savoie, fut contraint de recourir à l'onéreux et déshonorant patronage de Louis XI, son gendre. Les feudataires, tenus en bride par les trois Amédée, se voyant alors négligés, multiplièrent les trames et les soulèvements, qui amenèrent des supplices, des noyades dans les lacs, des exils et une plus grande exaspération dans les partis guelfe et gibelin. Philippe, fils du duc, par haine contre la faction candiote, bouleversa l'État et fit périr Georges de Varax.

Le désordre fut accru par Lodovico, qui assignait de gros apanages à ses fils nombreux, dont chacun s'attribuait l'autorité princière, au point d'absoudre les coupables à prix d'argent, d'accorder des délais aux débiteurs, et autres abus. Après ces faits, qu'importe si Lodovico protégeait les lettres et, suivi des princes, allait parfois écouter les professeurs de l'université. Sous ce duc, pour la première fois, quelques Piémontais furent appelés à de hautes fonctions : ainsi parvinrent au poste de chancelier de Savoie Jacques Valperga de Masino, qui après un long procès fut noyé dans le lac de Genève, avec confiscation de biens, puis reconnu innocent; Antoine de Romagnano, qui dut se soustraire au supplice par la fuite.

1465. Amédée IX, son successeur, fut le modèle des époux et le surveillant sévère des mœurs; malheur à qui blasphémait ! Il éloignait de son service tout libertin, s'agît-il de son premier ministre, et voulait que les causes des orphelins et des pauvres fussent examinées les premières dans son conseil. Un grand nombre d'indigents étaient nourris dans son palais, bien qu'ils eussent un aspect dégoûtant; afin d'épargner de nouveaux impôts, il envoya son propre collier à l'hôtel des monnaies; comme on lui faisait l'observation que cet argent aurait pu lui procurer une armée et des citadelles, il répondit : *Les aumônes sont les meilleures fortifications, et pour que l'abondance règne, il faut donner beaucoup aux pauvres*. Ces vertus lui valurent l'honneur des autels; mais son règne fut troublé par ses frères et les nobles, dont les dissensions incessantes éclatèrent en guerre civile quand il tomba
1472. malade. Ces luttes continuèrent sous la régence de Yolande de

France, sa veuve, troublée même par les invasions de divers peuples : les Suisses, qui lui enlevèrent le pays de Vaud et Fribourg; les Bourguignons, qui enfermèrent la régente dans une forteresse; les Milanais, qui, sous le prétexte de la défendre, occupèrent le Vercellais. Après la mort de Yolande, qui fut bientôt suivie de 1482.
celle de son jeune fils Philibert, Charles, son successeur, dut recouvrer l'autorité par les armes; sa mort, qui fut prochaine, donna lieu à une nouvelle régence, que les compétiteurs se disputèrent 1490.
au milieu du sang. Les marquis de Saluces, les comtes de la Bresse et de la Chambre se soulèvent à l'envi. L'ambition de Philippe, frère du défunt, bouleverse le pays; enfin, à la mort du jeune Charles II, son neveu, il obtient le pouvoir, mais lui-même cesse de vivre au bout de dix-huit mois. 1496.

Son fils, Philibert II le Beau, essaya de s'affranchir des liens 1498.
de la France, resserrés par les troubles passés, mais pour tomber sous l'influence de sa femme, Marguerite d'Autriche; il vit l'invasion des Français avec Louis XII, dont il eut à souffrir durant six années d'une obscure domination. Son frère, Charles III le Bon, 1504.
qui régna cinquante ans, passait les matinées entières à entendre des messes et à visiter des églises. Il ne manquait pas d'intelligence, mais la fortune ne lui sourit jamais. Le pays fut troublé par l'hérésie, ravagé tour à tour par les Suisses, les Français et les Impériaux; en outre, Berne, appelée au secours de Genève, qu'il avait sottement menacée de réduire à l'état d'un village de Savoie, lui enleva le Chablais, le pays de Vaud, Genève et Gex, où elle introduisit la réforme malgré lui. François Ier de France le dépouilla du reste de ses possessions, parce qu'il favorisait son beau-frère Charles-Quint et avait autorisé Frédéric II Gonzague, duc de Mantoue, à recueillir en héritage le Montferrat; il est vrai que 1533.
le beau-frère impérial lui donna le comté d'Asti et le marquisat de Ceva.

Des discordes intestines bouleversaient principalement Mondovi, Chieri, Fossano; il n'y avait pas de milices nationales, et l'argent manquait pour solder des troupes mercenaires. Les nombreux apanages des cadets ducaux avaient dépecé l'État, écrasé en outre par d'exorbitantes pensions aux veuves, par les dettes contractées pour soutenir les prétentions d'Amédée VIII à la papauté, de Ludovico au royaume de Chypre, et pour gagner l'amitié des Suisses, sans parler des fréquents passages de troupes (1). Sa femme,

(1) Charles III disait à l'empereur Charles-Quint que *par trois fois que*

Béatrix de Portugal, lui écrivait qu'on laissait manquer à ses enfants, un jour le pain, l'autre le vin : Les nourrices, ajoutait-elle, ne touchent pas de salaire depuis deux ans; le marchand de volaille, déjà créancier de mille florins, refuse de continuer les fournitures, et le boucher de même. Ses joyaux, de la valeur de cinquante mille ducats, étaient engagés à Gênes pour dix mille; pour rémédier à cette pénurie, il n'y réussit qu'en aliénant des terres et des droits domaniaux (1). Lorsqu'il mourut, Charles ne possédait que Nice, Cuneo, Verceil et Aoste; Verceil même fut alors occupée par les Français, et les populations, insouciantes, avides de jouissances, se jetaient dans les brigues et les nouveautés religieuses, non par sentiment de piété, mais pour s'affranchir de tout frein.

La Savoie fut tirée de cet abîme par Emmanuel-Philibert Tête de fer. Jeune encore, il avait pris du service dans les armées de l'empereur, et s'était immortalisé par la victoire de Saint-Quentin; à la paix de Câteau-Cambrésis, il recouvra les domaines de ses aïeux, de sorte que la Savoie dès ce moment joue un rôle dans les destinées de l'Italie, et cherche à s'affranchir de la dépendance de la France. Bien qu'il fût très pénible à cette puissance d'abandonner les beaux pays cisalpins, elle consentit, afin de gagner le duc, qui lui promettait mille fantassins et trois cents chevaux payés, à lui céder Turin, Chivasso, Chieri et Villanova d'Asti; plus tard même, elle lui abandonna Pignerol et Savigliano, qu'elle occupait jusqu'au moment où l'on aurait vérifié les droits de Louise de Savoie, aïeule de Henri II. Emmanuel, par la cession à Berne du pays de Vaud, s'assura tout ce qu'il possédait au sud du Léman et du Rhône. Il aspirait à recouvrer Genève; mais Berne, Soleure et la France en stipulèrent l'indépendance. Par l'acquisition de Tende, il s'assura le passage des Alpes maritimes à travers une population fière et violente; par l'achat d'Oneglia, il s'étendit dans la Rivière de Gênes. Il chercha à obtenir du sénat vénitien la qualité de fils de Saint-Marc, par laquelle il aurait eu le second poste dans les solennités.

l'armée de l'empereur y a été, ce Piémont a été mangé, pillé, composé et rançonné en toute extrémité, et non point en un seul lieu, mais généralement par tout le pays.

(1) Le 29 mai 1613, le cardinal Maurice de Savoie écrivait à son père, Charles-Emmanuel, qu'il avait eu la plus grande difficulté à trouver 50 écus; que le prince de Carignan manquait de vêtements et des autres choses les plus nécessaires; par sa lettre du 29 septembre 1614, il lui disait encore qu'on ne pouvait trouver d'or pour faire les chaînes qu'on devait donner aux ambassadeurs suisses.

Persuadé qu'un pays qui veut se constituer a besoin d'être bien défendu, il fit terminer par le fameux Pacciotto d'Urbin la citadelle de Turin, dont François des Orologi avait déjà tracé le plan, et celles de Bourg-en-Bresse et de Cuneo, plus une autre en face de Genève. Ce même Pacciotto, le Pérugin François Vitelli et le Milanais Rusca fortifièrent Nice, Villafranca, Sommariva, Suse, Mondovi et Montmeillan; avant ces travaux, l'État pouvait être perdu en vingt-quatre heures. Il fit réorganiser les milices par Anton de Leva, de Plaisance; chaque commune dut avoir ses hommes, exercés à des époques déterminées, et qu'on attirait par des priviléges. Les feudataires lui fournissaient quatre compagnies de cavaliers; il eut alors sur pied trente-six mille hommes, qu'il payait et armait, en excluant tout à fait les soldats étrangers. Une flottille fut établie à Villafranca. Les chevaliers de Saint-Maurice, institués par Amédée VIII dans un but tout honorifique, il les réunit à ceux de Saint-Lazare destinés à la surveillance des hôpitaux ; à l'imitation des chevaliers de Malte et de Saint-Étienne, ils durent entretenir trois galères contre les Turcs, et Philibert se réserva perpétuellement, pour lui et ses successeurs, la grand-maîtrise de l'ordre. Devenu fort, il put intervenir dans tous les debats d'alors; la France l'employa dans ses guerres de religion, et l'Espagne pour défendre le Milanais (1).

(1) L'ambassadeur vénitien Jean-François Morosini, dans un excellent rapport de 1570, vante les galères d'Emmanuel-Philibert de Savoie comme étant des meilleures du Ponent; après de curieux details sur leur organisation, les marins et la chiourme, il ajoute :

« Le prince négocie toujours debout ou bien en marchant. Il reste peu au lit; ses paroles sont brèves, mais pleines de substance. Bien que maigre, il est tout nerfs; il a dans les yeux et dans tous les mouvements du corps une grâce qui excède presque l'humanité. Dans toutes ses actions, il a une gravité et une grandeur merveilleuses, et vraiment il parait né pour dominer. Il parle italien, français, espagnol, allemand et flamand avec tant de perfection, qu'on le dirait né parmi les peuples de ces diverses langues. Il reçoit lui-même les suppliques; car il veut que la justice soit distribuée aux pauvres comme aux riches. Il tient beaucoup à sa parole; au lieu de gentilshommes d'introduction et de chambre, il ne se sert que de chevaliers de Saint-Maurice pour amener les nobles en sa présence. A table, il se fait lire des abregés d'histoire, qu'il aime infiniment; puis, il se retire pour s'occuper d'artillerie, de modèles de forteresse, de feux d'artifice avec d'habiles artificiers qu'il entretient. Il se plaît aux entretiens des hommes instruits, quelle que soit leur profession, et discute avec eux. Dans l'Allemagne, on le considère comme Allemand, parce qu'il est de la maison de Saxe; les Portugais voient en lui un Portugais, à cause de sa mère, et les Français un Français, à cause des alliances de famille anciennes et nouvelles; mais lui, il est Italien, et veut être tenu pour tel. »

Il comptait à peine sept cent mille sujets dans le Piémont, cinq cent mille dans la Savoie, pauvres, inertes, sauf à Nice; mais tous, Savoyards et Piémontais, nobles et plébéiens, protestants et catholiques, étaient adhérents fougueux des factions guelfe et gibeline (1). Les dépenses pour la guerre de France avaient épuisé les familles. Les seigneurs de la Chambre, les comtes de Guier, de Rinavia et d'Antormon occupaient le premier rang parmi les maisons de Savoie; dans le Piémont, celles de Piossasca, de Luserne, de Valperga et de Saint-Martin s'étaient confédérées les premières avec la maison de Savoie. Les seigneurs de Collegno avaient vingt-quatre châteaux avec trente mille écus de rente et juridiction qui emportait droit de mort. Les grands qui avaient servi la France la regrettaient; ceux qui s'étaient dévoués pour la Savoie ne se croyaient pas assez récompensés. Emmanuel ne pouvait même compter sur les ministres, parce que les uns inclinaient pour l'Espagne, les autres pour la France, trouvant plus avantageux de servir les étrangers que de se montrer Italiens. Quand il voulait percevoir les impôts, il fallait qu'il employât les chefs de faction, le comte Masino ou celui d'Arignano, monseigneur de Racconigi ou celui de la Trinité. Au milieu du bouleversement, l'homme sent le besoin de l'ordre, dût-il l'obtenir au préjudice des libertés.

Le pays conservait encore la représentation des états, ecclésias-

(1) Boldu, ambassadeur vénitien, écrivait en 1561 : Les anciennes fonctions guelfe et gibeline, que l'on voit encore dans certaines parties du pays, sont des causes de divisions et de troubles. A l'entrée que fit son altesse à Mondovi, 2,000 individus de ces partis furent sur le point de s'égorger. »

Voici ce que disait Morosini : « Les sujets du duc ne savent que cultiver la terre, et ils le prouvent bien par leurs maisons, dans lesquelles on ne voit pas de meubles pour quatre deniers. Je parle des hommes de la campagne et du peuple; car, au lieu de lits pour dormir, ils ont certains sacs remplis de feuilles d'arbres, vivant dans ce monde précisément comme le jour où ils y entrèrent. Les Piémontais naissent bons soldats; mais, à l'imitation des nobles, ils ne s'occupent ni d'industrie ni de commerce, et laissent les étrangers s'enrichir à leurs dépens. Ils n'ont d'autre souci que de manger, boire et se divertir, et que votre sublimité me croie, il n'est pas d'artisan qui ne veuille manger du gibier et se donner des jouissances. Le duc fait tous ses efforts pour les réveiller, mais sans beaucoup de succès. Les habitants de la Savoie sont timides et lâches, ne s'adonnent à aucune profession, pas même à celle des armes; ils montrèrent cette répugnance, alors que le duc ordonna l'organisation d'une milice, pour laquelle il dépensa plus de 6,000 écus en armes; en effet, au bout de quelque temps, on trouva qu'ils avaient fait des marmites et des broches avec les morions et les corselets. Les nobles et les feudataires (de la Savoie) sont altiers, orgueilleux, et ne valent guère mieux que la plèbe. »

tique, noble, bourgeois. Appelés à voter au prince les subsides extraordinaires, ils se prévalaient de ce droit pour s'ingérer dans les autres affaires, comme les successions, la nomination du grand chancelier. Ils s'intitulaient *pères* et *tuteurs* du prince, contrôlaient ses actions, examinaient les cas de guerre et de paix ; en un mot, c'était une représentation nationale, bien qu'irrégulière et sans garantie.

Emmanuel-Philibert, habitué aux commandements militaires, s'irritait de voir les états l'enrayer dans ses réformes ou lui faire obstacle dans ses projets ; la chambre des comptes de Turin ayant refusé d'admettre un contrat qu'il avait souscrit, il lui écrivit de le faire sans délai : — « Autrement, disait-il, nous vous ferons « connaître à vous et à tous que nous voulons être obéi, et que « nous pouvons châtier nos sujets, quel que soit leur rang, qui « oseraient nous résister ou le tenteraient ; car nous savons que « nous faisons bien. » Enfin, il supprima cette représentation (1), et ne maintint à Carignan que le sénat sur le modèle des parlements de France, avec le droit d'enregistrer les lois et les grâces du prince. Son conseil d'État recevait les suppliques de grâce, et pouvait même casser les décisions des tribunaux.

Après s'être affranchi de tous les obstacles, il soumit ses sujets à de lourds impôts, qui furent communs à toutes les classes ; il porta à cinq cent mille écus les recettes, qui sous ses prédécesseurs arrivaient à peine à soixante ou soixante-dix mille. Afin d'en concentrer l'administration, il nomma, outre un contrôleur général, le Génois Negrone de Negro trésorier général, lequel introduisit dans le maniement des deniers publics de l'ordre et de la régularité. Pieux dans ses actes, il confia l'éducation de ses fils à ceux qui jouissaient alors de la plus grande réputation de savoir et de vertu, les jésuites ; il voulut qu'on appprît à lire dans le catéchisme et l'office, non dans les vers lascifs d'Ovide, et chargea le sénat de la censure des livres imprimés.

Les religieux furent déclarés inhabiles à succéder ; les couvents de moines ne purent devenir acquéreurs de propriétés, et tous les vingt ans ils durent payer le sixième de la valeur de leurs biens ; il fonda une université à Mondovi, transférée plus tard à Turin,

(1) Emmanuel Tesauro attribuait à l'abolition des états la cause des guerres civiles du Piémont dans le dix-septième siècle. *Origine des guerres civiles du Piémont*, etc., *par le comte et chevalier, grand'croix, don Emmanuel Tesauro, qui sert d'apologie contre Henri Spondano ;* Cologne, 1673, ap. Jacques Pindo, p. 12-13.

dans laquelle enseignèrent le jurisconsulte Aïmone Cravetta de Savigliano, Jean Argentaro, chef d'école médicale, le philosophe Augustin Bucci, le Français Cujas, Panciroli de Brescia, Menochino de Pavie, le Portugais Goveano. Il appela les imprimeurs Torrentino et Bevilacqua, choisit pour secrétaire Annibal Caro, et pour conseiller Nicolas Balbo. Le commerce maritime fut encouragé; il créa une magistrature pour le négoce, une autre pour les eaux, améliora les races chevalines, favorisa le trafic des étoffes de soie, et ordonna de planter des mûriers, presque inconnus jusqu'alors. Comme il diminua les droits d'entrée, le transit des marchandises entre l'Italie et la Flandre s'effectua par ses États; mais il ne pouvait exporter que des bestiaux et des fromages; car l'industrie était encore au berceau, et l'on tirait tout des foires de Genève et de Paris.

Le 30 octobre 1561, il abolissait les derniers restes de la servitude, taille ou mainmorte, *angarie* et *perangarie* (impôts vexatoires); chacun put tester ou contracter librement, et tous ses sujets jouirent ainsi des mêmes franchises. Agissant à la moderne, il défendit l'usage des armes, excepté pour les chefs des compagnies joyeuses et des maîtrises; il fut interdit de servir, d'étudier et de prendre le grade de docteur hors de l'État; les conventicules politiques, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de cercles ou de clubs, et qu'on appelait alors *abbayes*, furent prohibés; dans les causes politiques, on ne put traiter avec le fisc. En un mot, c'était un gouvernement absolu, tempéré seulement par la prudence du prince; au moyen de cette organisation militaire du pays, il voulait avoir des forces pour servir l'allié que les circonstances présenteraient : ne pas adhérer à l'Espagne plus qu'à la France, étrangères l'une et l'autre, mais à celle qui lui offrirait le plus d'avantages; ne pas rester neutre entre les parties belligérantes, mais épouser la cause de l'une ou de l'autre; ne songer nullement aux intérêts d'une ville ou d'un pays quelconque, mais à ceux de l'État, telles furent les maximes qu'il introduisit et transmit à ses successeurs.

Le pays se trouvait déjà façonné aux institutions monarchique, et un prince national était le bienvenu après les outrages des étrangers, d'autant plus qu'il ne s'abandonna point aux vengeances; aussi, les sujets, naguère portés vers la France, à laquelle ils ressemblaient tant par les institutions civiles et politiques, apprécièrent l'homme qui les affranchissait du joug étranger, et commencèrent à se considérer comme Italiens, bien qu'ils fussent di-

visés en Savoyards, Piémontais et Niçards. Un mot profond sortit de la bouche d'Emmanuel : — *L'individu qui reçoit l'injure, la pardonne souvent; celui qui la fait, jamais.*

Ce fut ainsi qu'il aplanit les voies à Charles-Emmanuel, surnommé le Grand, titre que lui valurent sa manie de s'agiter et d'agiter, son obstination à poursuivre ses desseins malgré des revers et des outrages, son adresse à profiter des erreurs et de la faiblesse des autres pour se consolider; peu soucieux de sa réputation et de sa dignité, il songeait avant tout au succès. Chétif de corps, grandiose dans ses projets, joignant à beaucoup de courage une politique très-clairvoyante, il connaissait les manéges de tous les cabinets, tandis qu'on disait que son cœur était rempli d'abîmes comme le sol de son pays; il parut devant Cordova, gouverneur de Milan, avec la devise expressive d'une casaque, qui lui allait bien de quelque côté qu'il la tournât. Il fonda des églises, des hôpitaux, des galeries, et construisit des forteresses; protecteur des lettres et des sciences, il écrivit lui-même les *Parallèles* entre les grands hommes anciens et modernes, outre le *Grand Héraut*, compilation d'armoiries, et fit rédiger l'*Iconocosme* ou histoire du monde. Il employa beaucoup Joseph Cambiano, grand maître d'artillerie, qui écrivit un excellent *Discours historique*, espèce d'histoire universelle, dans laquelle il s'étend beaucoup sur les faits récents dont il avait été témoin actif. Alexandre Tassoni, bien accueilli de ce prince, raconte qu'il « dînait entouré de cinquante ou soixante évêques, chevaliers, mathématiciens, médecins ou gens de lettres, avec lesquels il discourait diversement selon la profession de chacun, mais toujours avec promptitude et une merveilleuse vivacité d'esprit; qu'il s'agît d'histoire ou de poésie, de médecine ou d'astronomie, d'alchimie ou de guerre, ou d'une connaissance quelconque, il en parlait très-sensément et même dans plusieurs langues. » Il eut dix fils naturels, et reconnut comme seigneurs du sang ceux que des femmes libres lui avaient donnés. 1580.

Les marquis de Saluces au pied du mont Viso s'étaient reconnus dépendants des comtes de Savoie; mais ils durent souvent se faire vassaux des rois de France, et, lorsque Charles III fut dépouillé, ils alternèrent entre cette puissance et l'Autriche. Le marquis Lodovico, qui avait été vice-roi de Naples, mourut en 1504 en laissant quatre fils, dont aucun n'eut d'enfants par maléfices (dit-on) des ministres de la France, à laquelle le dernier fit une cession forcée. A cette époque, la France était déchirée

par les guerres de religion, et le duc Lesdiguières, général de Henri, roi de Navarre, tenait les meilleures forteresses du Dauphiné, d'où il menaçait le territoire de Saluces. Charles Emmanuel souffrait d'être obligé d'entendre à Turin le tambour français que l'on battait à Carmagnole; il s'allia donc, au préjudice de la France, avec Philippe II dont il avait épousé la fille Catherine (1). Les gouverneurs furent, les uns corrompus, les autres effrayés,
1588. et le duc occupa ce marquisat, où il recueillit beaucoup de canons et de munitions; si le roi se plaignait de cette invasion déloyale, accomplie dans ces moments orageux, il assurait n'avoir agi que pour empêcher le marquisat de tomber au pouvoir d'un huguenot et d'un rebelle, comme Lesdiguières.

Ce général appelle contre la Savoie Genève et Berne; mais Charles lève des troupes, demande des secours et de l'argent au nom de la religion catholique dont il se dit le boulevard, reçoit des auxiliaires du Milanais et bat les hérétiques. Puis, lorsque
1590. Henri fut assassiné, il envahit la Provence, accueilli triomphalement par les catholiques; il convoitait Marseille pour s'en faire une barrière; mais le grand-duc de Toscane, en occupant le château d'If en face du port de cette ville, fit échouer son entreprise. Alors Charles Emmanuel traita le grand duc de marchand, de meneur d'intrigues, d'écrivassier, de poltron, de vassal de la France; à son tour, le grand duc lui reprocha d'être insatiable, ambitieux, esclave de l'Espagne, et de faire le métier de bourreau.

Marseille, néanmoins, fut assurée à la France, et la guerre portée en Savoie; enfin, lorsque le roi de Navarre, devenu Henri IV,
1598. 2 mai. et Philippe II terminèrent à Vervins la guerre de quarante ans, le Saluçais ne fut point cédé à Charles Emmanuel qui l'ambitionnait tant, mais remis à l'arbitrage du pape. Les deux parties luttaient à Rome pour faire valoir leurs droits; mais Charles s'obstinait à poursuivre la guerre; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun résultat, il se rend à Paris avec un cortége de nobles, et se jette dans les intrigues les plus compliquées. Appuyé par les favoris et les maîtresses du roi, il le pousse à conquérir le Milanais, dans l'espoir d'en arracher quelque lambeau; en même temps, il trame

(1) Qu'il fut stipulé dans le contrat de mariage que le premier fils hériterait du Milanais avec le titre de roi de Lombardie, c'est, à mon avis, un rêve de Litta dans les *Familles célèbres*. Dans le traité pour l'élection de Léopold Ier, le duc de Savoie se fit confirmer le titre de vicaire impérial.

avec le maréchal de Biron contre Henri, et négocie avec Fuentès, gouverneur du Milanais, pour obtenir de meilleures conditions. Pour tous ces motifs, le roi lui déclara de nouveau la guerre; après s'être emparé du fort de Sainte-Catherine en Savoie, d'où le duc menaçait Genève, il le donna à cette Rome des protestants, qui le démolit avec joie. La Savoie fut envahie, et Montmeillan assiégé, tandis que les Espagnols, sous le prétexte d'aider le duc, occupaient Carmagnole. Écrasé sous la pression d'amis et d'ennemis, Charles dut accepter la médiation du pape; la paix de Lyon lui assura Sa- 1601.
luces, moyennant la cession du Bugey avec le pays de Gex, la Bresse et les rives du Rhône de Gênes à Lyon. Il enlevait ainsi aux Français la clef de l'Italie, en interposant les Alpes entre eux et la Péninsule; cependant, il ne cessait de se plaindre de ce traité, parce que l'échange lui avait fait perdre en étendue de territoire, tandis que l'on disait en France : — « Le roi a fait la paix en duc, et le duc en roi; le roi a traité en marchand, et le duc en prince. »

Les Italiens, la France une fois repoussée, se sentirent à la discrétion de l'Espagne, et reprochaient à Charles Emmanuel ce malheureux échange; toutefois, comme il arrive de l'individu qui est armé parmi les gens désarmés, on voyait en lui le restaurateur de la nationalité, l'épée de l'Italie, en le sollicitant d'agir par lui-même et d'assurer l'indépendance nationale. Charles, en effet, ne mesurant pas son ambition à ses forces, ne désarma point même après la paix; tantôt, il attaquait le Milanais, et tantôt la France. De l'Espagne, il obtenait des pensions pour chacun de ses fils, qu'il envoyait à cette cour; en même temps, il proposait des alliances de famille à Henri IV, lequel, bien qu'il connût ses manœuvres hostiles, voulait mettre à profit son intelligence, sa force et sa position.

Dans son fameux *Plan*, dont le but unique était l'humiliation de la maison d'Autriche, il méditait de fondre le Piémont, le Montferrat, le Milanais, sous le nom de royaume de Lombardie, afin de créer un État fort pour garder les Alpes : le Crémonais devait être cédé au duc de Mantoue en échange du Montferrat; on donnerait à Venise la Sicile, sous le haut domaine du pontife, qui deviendrait également roi de Naples; Ferrare et Bologne, détachées des possessions papales, entreraient comme villes libres dans la république italienne, composée de Gênes, Parme, Modène, Mantoue, Massa, la Toscane; le chef immédiat en serait le pape, qui recevrait seulement, tous les vingt ans, l'hommage d'un crucifix de la valeur de dix mille ducats; la Sardaigne restait à la

couronne d'Espagne, et la Savoie à la France. C'était là un rêve comme tant d'autres, qui s'appuyait sur des commissions, des diètes, des armées, n'autorisait en Italie que la religion catholique, et faisait de la guerre contre les Turcs une charge commune (1); mais la mort d'Elisabeth d'Angleterre, puis celle de ce même Henri, victime d'un assassin, firent évanouir ce projet.
1610. 14 mai. Le meurtre de ce roi semblait devoir abattre Charles Emmanuel et ne lui laisser d'autre désir que de se faire oublier; mais son ambition pouvait-elle manquer d'aliments?

Comme prince d'Allemagne, il avait cherché à se faire élire empereur à la mort de Mathias; à la mort de Henri III, il aspira au trône de France; maintenant, flatté par des prédictions astrologiques, il voulait épouser la veuve de Henri IV pour devenir l'arbitre de ce royaume; mais il fut refusé. La France qui, estimant son courage, méprisait sa mauvaise foi, eut vent qu'il traitait avec l'Espagne; abandonné de tous, il eut recours à Venise, qui ne l'écouta point, et le pape l'exhortait à déposer ces hautes prétentions. Le duc, bien qu'il ne courbât la tête devant personne, dut envoyer son fils offrir des excuses à la cour espagnole, laquelle, excitée par Fuentès, chercha même à le renverser pour lui substituer son fils, Victor Amédée, né en Espagne; on dit encore qu'elle tenta de l'empoisonner par la main du duc de Toscane, qui consentit d'abord, puis se repentit et envoya le contre-poison : assertions ordinaires des partis. Ainsi disparut le danger d'une guerre que les Italiens avaient crue imminente, et Charles Emmanuel frémissant cherchait de quel côté il pourrait tourner son ambition inquiète.

Les Médicis, dont les pères étaient marchands alors que les princes de Savoie portaient la couronne, se vantaient d'être princes indépendants à l'époque où Emmanuel Philibert combattait ou gouvernait la Flandre au service de l'Espagne; de là, une rivalité continuelle entre les deux maisons, l'une puissante par les armes, l'autre célèbre par une civilisation bien plus raffinée. Les Médicis, ne pouvant obtenir le titre de roi d'Étrurie, recherchèrent celui

(1) Selon le plan d'alors, les puissances auraient dû fournir pour l'armée commune contre les Turcs :

Le pape...........	fantass.	8,000	caval.	1,200	canons	10	vaisseaux	10
Lombardie........	—	8,000	—	1,500	—	8	—	6
Venise.............	—	10,000	—	1,200	—	10	—	25
République italienne.	—	10,000	—	1,200	—	10	—	8

de grands-ducs, et, comme tels, prétendirent avoir le pas sur les ducs de Savoie, lesquels se mirent alors en quête de quelque titre royal; Charles essaya même de faire valoir sur l'île de Chypre les droits que les Lusignans lui avaient transmis. Trente-cinq mille chrétiens de cette île lui promettaient de s'insurger contre les Turcs aussitôt que ses navires apparaîtraient; mais les Turcs, informés de ces menées, en firent périr un grand nombre, et beaucoup furent emprisonnés; Charles, toutefois, et malgré la vive opposition des Vénitiens, s'intitula roi de Chypre.

Ne pouvant oublier que ses prédécesseurs avaient perdu Genève, 1602.
il tenta de l'enlever par une audacieuse escalade; déjà même 12 décembre.
deux cents hommes avaient pénétré dans la ville, quand ils furent découverts et tués : entreprise racontée longuement par les historiens, chantée par les poëtes (1), rappelée par les chants populaires et un jeûne annuel, comme si Genève avait échappé au péril d'être catholique et esclave. Ce fut la dernière tentative de conquêtes transalpines; résolus de s'agrandir en Italie, les ducs voyaient l'importance d'avoir un pied sur la mer, et Charles Emmanuel convoitait Gênes.

Cette république en déclin ne comprenait pas encore que le bonheur d'un pays vient, non de fréquentes innovations, mais de

(1) Vincioli Vinciolo avait déjà préparé une *canzone* sur l'expédition de Genève, et qui fut publiée, bien qu'elle eût un mauvais résultat :

Sola speme d'Italia e primo onore
D'Europa, alto stupor del secol nostro,
Saggio invitto guerrier, folgore e scoglio
Di Marte, che di senno e di valore
Sei dei principi altero e raro mostro,
Che in verde etade hai mostro
D'esser nato a domar l'antico orgoglio
Del barbaro vicino, et di quegli empj
Che, fuggendo il tuo scettro, ebber ardire
Fabbricar nuova fede e nuova legge. . .

C'est ainsi qu'il parle à Charles Emmanuel; il le félicite d'avoir vaincu l'impie Breton, le Gaulois audacieux, le Belge infidèle, le Germain envieux; il le félicite encore de ce que Dieu « a frappé par ses mains le haut tyran qui régnait entre les Alpes et les Pyrénées, » c'est-à-dire Henri IV. Il se déchaîne contre tous les peuples mécréants, et pousse le duc à tomber sur Genève.

Dans le traité de Bruzolo de 1610, le duc combinait une ligue avec Henri IV, par laquelle il s'assurait le Milanais quand il aurait été conquis, à la condition de céder à ce roi la Savoie, de détruire le fort de Montmeillan et de lui livrer deux forteresses du Milanais : protection désintéressée!

l'affermissement de ses institutions. La liberté qu'elle avait reçue d'André Doria était toute au profit des aristocrates; eux seuls dirigeaient l'État, et seuls ils composaient le sénat des Douze, qui élisaient le doge, biennal comme eux; les deux cents du petit conseil sortaient encore de leur classe, et tous les patriciens, à vingt-deux ans révolus, entraient dans le grand conseil. Comme tout État qui possède des richesses sans avoir la force de les défendre, Gênes excitait l'avidité; du reste, elle s'affaiblissait par les discordes inévitables entre les divers ordres et les grandes familles.

1547. Après la conjuration de Jean Louis Fiesco, la loi de Garibetto avait mis des bornes à la faculté d'agréger des plébéiens aux *alberghi,* mais sans assoupir les haines entre les anciens nobles et les bourgeois. Les premiers, dits du *Portique de Saint-Luc,* étaient liés entre eux par le prêt fait à l'Espagne, qu'ils favorisaient pour ce motif; au contraire, les nouveaux admis, ou du *Portique de Saint-Pierre,* préféraient la France, voulaient que les gens nouveaux fussent agrégés sans restriction, et donnaient la main aux insurgés de la Corse.

Gênes, en général, était bien disposée pour l'Espagne, soit par gratitude envers Charles-Quint qui l'avait rendue à la liberté, soit à cause de Doria et de Spinola qui commandèrent ses armées, soit parce que les rois de ce pays, outre qu'ils employaient ses navires pour transporter des troupes en Italie, faisaient de gros emprunts à ses négociants, qu'ils payaient avec le produit des impôts du Milanais et du royaume de Naples. Dans les maisons, on parlait espagnol, et c'est en espagnol que l'on prêchait au peuple; mais Philippe II, tandis qu'il caressait les Génois comme lui étant nécessaires pour consolider sa domination sur l'Italie, songeait peut-être à l'acquisition de la Ligurie, encouragé par le grand-duc de Toscane, lequel en espérait une partie. Don Juan, le fameux bâtard d'Autriche, qui commandait la flotte espagnole dans la
1571. Méditerranée, se flatta de l'espoir de s'emparer de la ville et de la soumettre à son autorité personnelle; mais les nobles nouveaux, accusant les anciens de cette tentative, soulevèrent le peuple qui le repoussa hors des murs.

Grégoire XIII, d'accord avec l'empereur, s'entremit de la paix, fit réformer le statut et rappeler les bannis. Les noms des Portiques de Saint-Pierre et de Saint-Luc furent abolis, et l'on appela nobles tous ceux qui participaient au gouvernement; les citoyens de cette catégorie déposèrent les surnoms des *alberghi*, pour reprendre leurs surnoms particuliers. On établit un collége

de douze gouverneurs et un autre de huit procureurs, avec un grand conseil de quatre cents membres et un petit de cent, choisis dans le premier. Barthélemy Coronato, qui, dans les tumultes passés, avait affecté la tyrannie, à laquelle il cherchait alors à parvenir par la voie des complots, paya de sa vie ses tentatives. Jean-Baptiste Vassallo de Portofino, qui avait gagné les bonnes grâces de Marie des Médicis, reine de France, revint avec son beau-frère le médecin Grégoire Leveretto pour donner Gênes aux Français; la trame fut découverte, mais la ville prit de grandes mesures, parce que la France prêtait la main aux conspirateurs.

Plus tard, Jean-Paul Balbo, membre de la nouvelle noblesse, jeune homme ambitieux et riche, résolut de profiter du mécontentement contre les nobles anciens. A cette époque, Gênes négociait avec l'Espagne l'achat de Pontremoli, ville principale de la Lunigiana avec une juridiction de soixante-dix milles de circuit et soixante-seize villages, passage favorable pour le Milanais, la Toscane et le territoire de Gênes. L'Espagne en demandait quatre-vingt mille ducats, et la république, pour les réunir, songeait à vendre la noblesse à de nouvelles familles. Balbo, instruit de ce projet, excita l'envie populaire; le grand-duc de Toscane mit des entraves à la négociation, et Pontremoli lui-même allégua que, comme fief impérial, il ne pouvait être vendu sans l'assentiment de l'empereur. Balbo considéra le fait comme son triomphe, et se mit à conspirer pour occuper Gênes, se faire seigneur de la Ligurie et de la Corse sous la protection de la France; mais, dénoncé par un complice, il parvint difficilement à s'enfuir.

Sur la Rivière, outre une cinquantaine de terres restées fiefs impériaux immédiats, et dits les *Langhe*, la maison Del Carretto avait conservé le Finale, fief impérial également; mais, comme ce domaine lui occasionnait des conflits incessants avec Gênes, elle le vendit à l'Espagne. Cette puissance, depuis longtemps, convoitait ce fief comme une source abondante de sel; en outre, elle pouvait y faire aborder ses troupes, et les conduire par les montagnes sur le territoire d'Alexandrie, sans être obligée de demander le passage à Gênes; elle incorpora donc le Finale au duché 1598.
de Milan. Ce marché souleva les plaintes de Gênes, qui finit par racheter le fief à l'empereur moyennant six millions de livres génoises.

Gênes, en augmentant le nombre de ses petits fiefs, se préparait des entraves. Scipion Del Caretto avait vendu au duc de Savoie le

marquisat de Zaccarello, fief d'un faible revenu dans un pays montagneux et stérile, mais qui conduisait de l'Apennin dans la plaine d'Albenga, et permettait ainsi de troubler la domination ligurienne; l'empereur annula cette vente, confisqua le fief comme relevant d'un homicide, le mit aux enchères, et Gênes l'acheta au prix de cent soixante mille thalers.

Charles Emmanuel, mécontent, poursuivit avec plus d'ardeur ses desseins ambitieux, et demanda des secours à la France, tou-
1624. jours prête à servir les ennemis de l'Autriche ; avec ce connétable de Lesdiguières, dont il s'était montré l'ennemi résolu, il forma le projet de conquérir et de partager le Milanais, le Montferrat, la Corse, outre le territoire de Gênes, dont la ville et la Rivière du Levant resteraient à la France comme passage vers le Milanais et la Toscane; la Savoie devait avoir la Rivière du Ponent. Les armements trahissent ces conventions secrètes, et l'Italie se déchaîne contre cet ambitieux qui la jette dans de nouvelles guerres, et l'expose aux coups des protestants.

Gênes, en présence du danger, eut recours au gouverneur de Milan, et se fortifia le mieux possible; mais l'attaque paraissait si formidable que des citoyens proposèrent d'abandonner la Rivière pour se borner à défendre la capitale; d'autres conseillèrent de soutenir Savone et Gavi, et les riches Génois ne lui manquèrent pas dans le besoin, puisque le prince Doria offrit quatre cents arquebusiers, Jean-François Serra deux cents, Pierre-Marie Gentile cent, dévouement qui trouva de nombreux imitateurs.

Les Savoyards et les Français firent irruption sur le territoire, mais n'osèrent attaquer une ville toujours résolue quand il fallait défendre l'indépendance; en attendant, il arriva de l'or et des galères d'Espagne et de Naples, avec des soldats de Lombardie, dont le gouverneur obligea Charles-Emmanuel à déloger, lui enlevant dans Acqui les vivres et les munitions, enfin les ornements et les costumes préparés pour le triomphe. La France, qui lui avait promis des soldats et des navires, conclut avec l'Espagne la
1626. paix de Monson, sans le prévenir ni lui, ni Venise, ni le pape (1).

(1) Le maréchal de Créqui écrit à Louis XIII : *Le duc de Savoie accuse monsieur le connétable de n'avoir pas voulu laisser prendre la ville de Gênes, parce qu'il entretenait des intelligences secrètes avec les principaux magistrats. Je ne dissimulerai point à votre majesté que nous pouvions prendre Gênes, mais on n'a pas cru que le service de votre majesté le permît. Monsieur le duc de Savoie se serait mis en possession de la ville, et aurait voulu la garder pour lui. Si votre majesté veut entreprendre*

Le duc, irrité, dut chercher à nuire à la France en se raccommodant avec l'Espagne; en effet, tandis que l'abbé Alexandre Scaglia, son rusé ministre, intriguait contre Richelieu, Charles ré-

une guerre avantageuse en Italie, envoyez-y, sire, sous la conduite d'un de vos bons généraux, une armée nombreuse et supérieure à celle de Savoie, de manière que vous puissiez faire la loi à monsieur le duc, et qu'il ne prétende pas disposer de tout à sa fantaisie.

Les lettres de d'Ossat, obscur Français, devenu cardinal pour son mérite, surtout à cause de l'abjuration de Henri IV, jettent beaucoup de lumière sur cette époque. Il fut d'abord secrétaire du cardinal d'Este en 1582, puis directeur de l'ambassade française, enfin ambassadeur à Florence, à Venise, à Rome. Amelot de la Houssaie, publiciste éminent, accompagna ces lettres de notes, lesquelles font connaître la condition de l'Italie et les personnages qui figurèrent sur ce théâtre.

D'Ossat se montre très-hostile à Charles Emmanuel, auquel il suppose les desseins les plus pervers. Dans sa lettre CCXXII, il avertit Henri des projets de ce duc contre lui, et ajoute : *J'ai horreur de vous ajouter une autre chose, que gens de qualité m'ont dit qu'il attend avec plus de désir et d'espérance que tout cela; mais je ne dois et ne puis vous faire plus longuement. C'est le succès et événement des embûches et assassinats qu'il a dressés et apostés en diverses façons contre la vie de votre majesté, dont Dieu vous préservera, et le confondra lui, comme il mérite moyennant la précaution, dont votre majesté et vos serviteurs useront. Ces choses ne se disent pas par tenants et aboutissants; mais le naturel et la façon de procéder de l'homme les rendent trop vraisemblables, et méritent que votre majesté et tous ses serviteurs y prennent garde.* Et dans la suivante : *Monsieur de Savoie vous a meshui fait assez connaître qu'il n'a point de conscience, ni de crainte de Dieu, et moins soin de son honneur et réputation, ni aucune vergogne des hommes.*

Le pape lui ayant demandé son avis sur la guerre entre la France et la Savoie, il insiste pour que le pape la prévienne en obtenant que le duc restitue Saluces, pays dû à la France, et nécessaire à l'équilibre de l'Italie, où le roi d'Espagne, autrement, dominera en despote. Passant en revue les caractères des combattants, il dit : *Monsieur de Savoie est de telle complexion qu'il veut prendre l'autrui et sur plus grands qu'il n'est, et ne veut point rendre; veut encore contracter et faire des accords, promettre, signer, confirmer et reconfirmer, et ne point tenir, ni rien exécuter, prenant pour galanterie de violer la foi. . . Avec tout cela il pense de se maintenir en cette façon de procéder par son bel esprit, fertile en toutes sortes d'inventions et de déguisements, et par les forces d'Espagne, et par l'autorité de votre sainteté sachant le respect que le roi vous porte, et l'extrême désir que vous avez de conserver la paix.*

Tous les princes d'Italie étaient contraires à l'acquisition de Saluces, et offraient de l'argent pour que Henri rompît le pacte. D'Ossat la considère toujours comme une usurpation, et ne peut s'en consoler; il rappelle au roi que, en le laissant au duc, *il perdrait beaucoup la réputation, qui est celle par laquelle les rois et princes se maintiennent bien plus souvent que par toutes leurs forces et moyens.* Le duc le savait bien, puisqu'il disait : *La réputation est la pupille de la principauté.*

veillait dans Gênes les factions des nobles anciens et des nouveaux. Dans les cercles, ces factions faisaient opposition à tout acte du conseil, et combattaient toutes les sentences des tribunaux ; « Aussi le sénat (dit Della Torre), dans ses délibérations, eut plus souvent égard à ce qu'en aurait pensé et dit la place des Banques, qu'à ce qu'exigeait l'intérêt du gouvernement ; le sénateur, par la crainte de compromettre la faveur à laquelle il devait sa dignité, n'osait plus parler librement, et retardait le moment de prendre une résolution. »

Un des personnages les plus bruyants de ces cercles était Jules-César Vachero, nature superbe, enrichi par le commerce et les dés, coupable de meurtres et de viols, et ne pouvant supporter d'être soumis à ceux qu'il regardait comme inférieurs à lui par le mérite. A l'exemple de ses pareils, invoquant la patrie et la liberté, il harcelait le sénat pour qu'il éludât, par le choix de célibataires, vieux ou pauvres, le décret de 1576 en vertu duquel on devait admettre, chaque année, dix plébéiens parmi les nobles.

Charles Emmanuel le jugea propre à troubler Gênes, et ne rougissant pas de s'associer aux menées de quelques misérables, il le fit exciter par un certain Jean-Antoine Ansaldi, personnage de la même valeur, et cher aux jeunes gens parce qu'il déclamait contre la noblesse. Instruits à l'école de Machiavel, et comptant sur le duc qui promettait des soldats et envoyait des épîtres, les conspirateurs résolurent d'assaillir le sénat avec les Polcévérasques, d'égorger les citoyens du livre d'or, de rendre au peuple la liberté, les magistratures, les honneurs, de nommer doge Vachero et de réformer la constitution ; mais la conjuration fut découverte, et
1628. l'on arrêta Vachero qui, féroce jusqu'au dernier moment, périt sur le gibet. Le duc, qui avait levé le masque, et menacé même d'user de représailles, dut se borner à faire des vœux et subir la honte de ses tentatives. Gênes ensuite, par la médiation du roi d'Espagne, paya à Charles cent soixante mille écus d'or et garda Zaccarello, objet de son ambition, en assurant l'impunité aux

Amelot de la Houssaie, dans les notes à la lettre LVII de d'Ossat, dit de Charles Emmanuel : *Ce duc était si ambitieux, si entreprenant et si déloyal, que l'on se défiait autant de lui quand il avait de bonnes intentions, que lorsqu'il en avait de mauvaises. Tous les historiens de son temps ont loué hautement sa valeur militaire, son intrépidité, sa libéralité, sa pénétration, son expérience, mais ils l'ont tous accusé d'avoir été sans foi.* Siri, dans ses *Mémoires secrets*, le cardinal Bentivoglio dans ses *Mémoires*, et le procureur Baptiste Nani s'expriment de la même manière sur le compte de ce prince.

conjurés qui s'étaient réfugiés à Turin; chaque année, heureuse d'avoir échappé à son avide voisin, elle célébrait sa délivrance le jour de la fête de saint Bernard (1).

Ses longues guerres avaient fait sentir à Gênes la nécessité de se fortifier; elle s'entoura donc d'une quatrième enceinte qui, pendant huit milles, de la Lanterne à la vallée de Bisagno, serpente sur les crêtes des montagnes : travail d'une immense difficulté; mais le nom du duc de Savoie suffisait pour alimenter la haine et la persévérance. Toute autre construction fut suspendue; dix mille ouvriers concoururent à cette œuvre, qui coûta dix millions, et 1631.
que l'on considéra comme l'une des plus remarquables de toute l'Europe. L'ingénieur fut Vincent Maculano de Plaisance, déjà inquisiteur, puis cardinal et presque pape, et que l'on chargea aussi de fortifier Malte. Gênes cherchait à dompter les corsaires; de même qu'elle portait sur le rivage les reliques de saint Jean-Baptiste pour apaiser les tempêtes, ainsi elle s'efforçait de vivre en paix avec les puissances qui excitaient ses factions intérieures, et de rester neutre au milieu des prétentions et des guerres de la France, de l'Espagne et de l'Empire.

Dans une époque où les titres avaient tant de valeur, Gênes résolut, pour affermir son indépendance, de se donner un titre royal à l'occasion de la Corse, et d'en investir la Vierge. Dans la cérémonie, le doge remit le sceptre et la couronne à l'archevêque, qui l'accepta pour la mère de Dieu; acte en fut dressé, et, sur les

(1) Un fait particulier peut servir à faire connaître la nature des relations internationales. On sait que l'Angleterre s'était soustraite au pape et au catholicisme. Le roi d'Angleterre avait séquestré les fiefs de Robert Dudley, duc de Northumberland; le duc s'adressa à l'empereur, dans lequel il voulait voir encore un seigneur souverain comme il l'était au moyen âge, et l'empereur publia une bulle qui annulait la confiscation. Cette bulle fut confirmée par le pape qui chargea le vicaire général de l'archevêque de Florence d'instruire et de juger la cause entre le duc et le roi. Le vicaire décida que le duc devait être réintégré dans ses droits, et recevoir une indemnité de huit millions deux cent mille livres sterlings; l'effet de cette sentence pouvait atteindre tout Anglais non catholique par voie d'arrestation, d'exécution, de séquestre (1626). Mais, pour la faire exécuter, il fallait de la force; or, Dudley à qui elle manquait, résolut de vendre ce titre à quelque prince puissant, afin qu'il pût le faire valoir en temps de guerre. Il l'offrit donc au duc de Savoie, lequel, après quelques tentatives, jugea plus prudent d'en informer le roi d'Angleterre, en le prévenant de veiller à ce qu'il ne lui arrivât point comme sous Urbain VIII, alors qu'on avait nui aux sujets anglais par des séquestres de grande valeur. SCLOPIS, *Relations politiques entre la dynastie de Savoie et le gouvernement britannique*, 1853.

pièces de monnaie, on remplaça l'ancienne légende de Conrad II par le nom de Marie avec ces mots, *Et rege eos*. Le doge devait porter des vêtements de pourpre, le manteau royal et la couronne; le titre d'excellence fut attribué aux sénateurs et aux gouverneurs de la Corse, aux ambassadeurs et aux généraux des galères; la demeure de la seigneurie s'appela Palais-Royal. Les citoyens ne lui inspiraient pas la même jalousie qu'à Venise; ils pouvaient acquérir des richesses et des États chez les princes étrangers, des titres, des commandements de terre et de mer, sans être exclus du conseil suprême. Toutefois, en 1607, parut une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes et au *discolato* (carreau) de Lucques; en effet, le petit conseil dut se réunir à certaines époques, et chaque membre écrire le nom de tout individu qu'il croyait dangereux pour la patrie; si quelqu'un figurait dans quatre billets, il était relégué pour deux ans : iniquité qui empêchait les actes énergiques, sans prévenir les attentats des ambitieux.

Au milieu de la confusion qui régnait dans la cité, la banque de Saint-George continuait à être un modèle d'ordre et de bonne administration. En 1627, le roi d'Espagne empruntait à des particuliers de huit à dix millions, assurés sur le galion qu'on attendait de l'Inde; or, le galion n'arriva point, et le roi ne donna que des cédules qui, négociées, perdaient beaucoup. Un nouveau retard fut apporté aux payements, qu'il fit ensuite en monnaie rognée, très-inférieure à sa valeur effective. La confiance en resta ébranlée, et beaucoup de Génois tombèrent en faillite; néanmoins, le comte duc demandait à faire de nouveaux emprunts, en invoquant les anciens services rendus par l'Espagne à la république.

Gênes, peut-être, connut avant toute autre nation la véritable nature de la monnaie; en effet, elle établit que les dettes se paieraient en monnaie courante, mais avec l'augmentation calculée d'après la plus value de l'écu effectif, à partir du jour où l'on avait contracté la dette.

L'inquisition religieuse fut tempérée; mais la république exerçait une justice très-rigoureuse. Dans la capitale, dans toute ville du district, l'église principale avait une boîte, où chacun pouvait jeter une accusation, avec la seule obligation de signaler les témoins du fait. Toutes les semaines, elle était ouverte par les magnifiques procurateurs, qui procédaient contre les personnes dénoncées. Des châtiments sévères menaçaient les blasphémateurs, que l'on condamnait parfois aux galères; quiconque ne dénonçait pas les crimes de lèse-majesté, n'en eût-il que le plus léger indice,

était puni de mort; on démolissait les maisons des coupables, et une colonne infamante s'élevait sur leur emplacement : la mort pour l'adultère, pour un enfantement supposé, pour la bigamie, pour quiconque envoyait un cartel de défi, pour l'empoisonnement; pour les philtres, on infligeait la fustigation, la marque au front, ou bien l'on coupait une oreille ou le nez, et l'on prononçait l'exil perpétuel; pour les sortiléges, la mort, et le magistrat punissait les complices à son gré.

CHAPITRE CLI.

GOUVERNEMENT ESPAGNOL EN LOMBARDIE ET DANS LES DEUX SICILES.

Les pays soumis à l'Espagne, privés d'activité nationale, ne peuvent nous offrir que le tableau de honteuses souffrances sous un gouvernement militaire, tout occupé de récolter, non de semer; de les tenir dans le devoir au moyen de garnisons et de forteresses; de les contraindre à fournir des hommes et de l'argent, non dans leur intérêt, mais pour l'avantage et la force générale de la monarchie.

Il était irrévocablement admis que le roi devait gouverner d'une manière juste et paternelle, mais sans autres limites que les priviléges traditionnels de certains ordres et de quelques corps. Philippe II avait créé à Madrid un conseil supérieur d'Italie, dans lequel siégeaient, avec les régents espagnols, deux ministres napolitains, un milanais, un sicilien; mais à cette grande distance, ils connaissaient mal les besoins du pays, et leur action devenait illusoire, tandis que l'autorité souveraine était transmise aux gouverneurs et aux vice-rois, qui dirigeaient à la fois l'administration et la guerre, avec un pouvoir presque aussi absolu que celui des pachas modernes; en effet, ils pouvaient lever des soldats, disposer des emplois, publier des décrets, intervenir dans la justice civile et criminelle, faire grâce, correspondre directement et par ambassadeurs avec les puissances étrangères. Indifférents au bien de l'État, ils songeaient avant tout à se signaler; dans ce but, ils s'occupaient souvent de questions de guerre, et plus souvent encore ils soulevaient des conflits de juridiction avec les États voisins, avec les autorités locales, avec les archevêques qui, depuis le concile de Trente, avaient ravivé les prétentions ecclésias-

1562.

tiques (1). Parfois, ils suivaient une politique différente de la cour d'Espagne; un gouverneur, dont le roi avait cassé la décision, la maintint en s'écriant : *Le roi commande à Madrid, moi à Milan.*

Les gouverneurs, presque toujours espagnols et soldats la plupart, arrivaient dans un pays dont ils ne connaissaient ni les mœurs, ni les usages; ils y trouvaient une telle complication de lois, de règlements, de priviléges, qu'il aurait fallu, seulement pour les connaître, de longues années et une volonté sérieuse, et néanmoins, durant les cent cinquante ans de la domination espagnole en Lombardie, il y eut trente-six gouverneurs. A leur arrivée, ils publiaient, afin de confirmer ou de modifier celles de leurs prédécesseurs, une ordonnance générale, dans laquelle ils comprenaient confusément des prescriptions religieuses, économiques, judiciaires, sanitaires, sur les subsistances et la monnaie; puis, de temps à autre, ils faisaient divers décrets sur des objets tout particuliers, sans aucun esprit d'ensemble. Il est pénible de songer qu'ils devaient être rédigés par des Italiens, de telle sorte que cette tradition d'abus était moins imputable à l'étranger qu'aux indigènes.

Le secrétaire d'État Arosteghi disait : « En temps de guerre, « j'aimerais mieux être gouverneur de Milan que roi d'Espagne, « parce que celui-ci gouverne au moyen des consultes et des con- « seils, tandis que la conduite de la guerre dépend de la volonté « souveraine du gouverneur (2). » L'intérêt des gouverneurs les portait donc à perpétuer les guerres, ce qu'ils obtenaient d'autant plus facilement, que c'était par elles seulement que l'Espagne pouvait satisfaire sa manie de paraître la première nation du monde (3).

(1) Le 5 juin 1615, un concordat, divisé en quinze chapitres, eut lieu entre le tribunal ecclésiastique milanais et le séculier.

(2) Pierre Gritti, *Rapport sur l'Espagne lu au sénat de Venise le mois d'octobre* 1620.

(3) Les attributions des gouverneurs sont exprimées dans cette patente de nomination délivrée au gouverneur Spinola :

Philippus, Dei gratia Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Hierusalem, etc., rex, archidux Austriæ, dux Burgundiæ, Brabantiæ, Mediolani, etc. comes Habspurgi, Flandriæ et Tiroli etc.

Quandoquidem, gubernatoris et capitanei nostri generalis dominii nostri Mediolanensis munere ad præsens vacante, conveniens necessariumque sit illud viro nobilitate, auctoritate, fortitudine, prudentia, et experientia insigni committere : cumque hæc omnia et aliæ quamplurimæ egregiæ virtutes in te, Marchione de los Balbases Ognato, ordinis aurei velleris, commendatore majore Castellæ, nostri consilii status, exercitus Germaniæ

Le Milanais, « gros corps à moitié écorché, chargé de guè-

generali ductore, belgicæ classis præfecto, Statuumque Flandriæ exercitus generalis tribuno, pariter inveniantur : considerantes præterea multa magnaque, quæ in prædicto Belgio regi domino et parenti meo nobisque maxima utriusque satisfactione exhibuisti, tot optimis effectibus et insignibus, ut patet, victoriis in illis dominiis præclara tua fortitudine, cura et nostri obsequii affectu obtentis : gubernans deinde, atque auctoritate et honore nostro, tot tantisque occasionibus et inceptis, quæ illic aggressus et assequutus es, suffulciens; Nobis insuper in pace etiam deserviens, atque graviores res et majoris ponderis ac momenti, quæ sese præbuerunt, negotia pertractans; quibus omnibus tui semper sanguinis obligationi respondens cumulate satisfecisti; confidentes te etiam in posterum iisdem affectu et amore, quibus adhuc (uti nobis de te spes concepta pollicetur) permansurum : Idcirco te eligere et designare decrevimus, ut, vigore præsentium, ex nostra certa scientia, motu proprio, animo deliberato, ac de regiæ nostræ potestatis plenitudine, eligimus, et assignamus capitaneum nostrum generalem præfati nostri Mediolanensis status Insubriæ, seu Lombardiæ, et regionis Pedemontanæ, exercitusque ibi nunc conscripti, et quotquot deinceps conscribentur. Et talem te creamus et constituimus cum prædictorum tuorum officiorum, ac munerum, et aliorum quorumcumque, a te in præsentia obtentorum, retentis, cumque stipendiis et omnibus ac quibusvis actionibus, prærogativis, auctoritatibus, immunitatibus, potestatibus, exemptionibus, jurisdictionibus, indultis, privilegiis et aliis quibuslibet gratiis, quæ cæteris nostris capitaneis generalibus, qui ibi præfuerunt, servantur, et consuetudine sunt servatæ : ut hoc subeas onus, et juxta rerum statum et necessitatem ea dirigas, quæ tibi videantur expedire, cuncta ordinans et disponens pro summo tuo nostri obsequii desiderio, cum in dicto exercitu inpræsentiarum erecto, et in aliis ubicumque reperti fuerint, aut ingredientur, tum etiam in dicto nostro Mediolanensi statu, et in eo et eis jurisdictionem et auctoritatem exercens, quæ tui prædicti muneris ratione ad te spectat. Eliges præsertim equitum turmas, et officium commissarii generalis equitatus ordinarii, et quæcumque alia, quæ anteac a nostris capitaneis generalibus in dicto munere apparuerint electa : augmenta stipendiorum, et annua subsidia pro tempore (quæ vulgo Entretenimientos *vocantur) prout patebit ex exemplaribus seu bilanciis ipsius status, confidentes te hac auctoritate et potestate usurum, ut nostro obsequio et nostrarum facultatum utilitati magis expediat. Ad cujus rei effectum, tibi omnem eam potestatem et facultatem concedimus, quæ in simili casu est necessaria. Quapropter tribuno nostro generali exercitus, omnibus et quibusvis capitaneis nostris generalibus tam peditum quam equitum cataphractorum et equitum expedictorum, militiæ tribunis, colonnellis, commissariisque generalibus, capitaneis item privatis eorum vice gerentibus, signiferis, militibusque nostri prædicti exercitus, qui modo sunt, aut in posterum fuerint, cujuscumque qualitatis, status, ordinis aut conditionis sint, nec non rationum scribis, sive rationalibus, thesaurariis generalibus, cæterisque nostris officialibus, ad quos ratio stipendiorum solutionis pertinet, aut pertinere potest; quibuscumque etiam principibus tam æcclesiasticis, quam secularibus, præsulibus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, nobilibus, gubernatoribus, præfectis*

pes (1), » comprenait l'ancien duché, la principauté de Pavie, les comtés de Crémone, Alexandrie, Tortone, Côme, Novare, Vigevano, Lodi, Bobbio, avec un million six cent mille habitants,
1547. et confinait avec les républiques de la Suisse, de Gênes, de Venise. Don Ferrant Gonzague, l'un des Italiens les plus espagnolisés et les plus despotes, fut qualifié de nouveau fondateur de Milan, parce que, nommé gouverneur de cette ville par Charles-Quint, il en améliora les rues et ceignit même les faubourgs d'une muraille de huit milles, comme s'il était possible de défendre une aussi grande cité, assise dans une plaine; les entrepreneurs des travaux firent de tels bénéfices, qu'ils lui construisirent, par reconnaissance, une villa somptueuse.

Afin de nous borner à quelques gouverneurs, sauf à parler ensuite plus longuement de Fuentès, Carassena ne sut montrer combien il avait à cœur le bien public qu'en interdisant aux prostituées d'aller en carrosse; quant à Fuensaldaña, il se contenta de prohiber la danse après minuit, avec défense aux hommes de se déguiser en femme et réciproquement. Le comte de Ligne fit mieux de proscrire la loterie qui se répandait alors; « car, disait-il, outre qu'une foule d'individus pauvres et désireux d'améliorer leur sort,

quarumcumque civitatum, communitatum, et locorum, eorumque personis privatis, dicimus, injungimus, constituimus ac jubemus, ut tibi tamquam capitaneo nostro generali pareant, obediant; te colant et observent et tua adimpleant et exequantur mandata et ordines : tibique veluti Nobis ipsi assistant : hæc enim est nostra voluntas. Præcipimus similiter virtute præsentium quibuscumque personis et officialibus, ad quos attinet solutionum rationes seu computa colligere, ut liberi et absque ulla difficultate vel contradictione suis adscribant libris quicquid secundum nomina aut librancas (*ut vulgo dicunt*), *manu tua signatas apparuerit solutum. Omnes supradicti, et quilibet eorum tibi morem gerant; te in honorem habeant, et tamquam nostrum capitaneum generalem tractent, omniaque tibi conferant, quæ cæteris nostris capitaneis generalibus in præfatis Mediolanensi statu, Lombardia et Pedemonte conferre consueverunt, omni dubio et difficultate remotis. Nec huic rei contrafaciant, vel alios contrafacere patiantur quavis de causa aut ratione, si gratia nostra illis chara; sub nostræ indignationis pœna, et alias subeundi, arbitrio nostro reservatus. Sic enim serio statuimus. In cujus rei testimonium præsentes dedimus literas, manu nostra subscriptas, sigilli nostri impressione munitas et a don Joanne de Billela, nostri concilii status consiliarii, ejusdemque consilii signaturam super intendenti subsignatas. Datum Matriti die decima quarta mensis julii, anno a nativitate Domini millesimo sexcentesimo vigesimo nono : regnorum autem nostrorum nono.*

Io el Rey. De Iu. de Billela.

(1) TASSONI, dans les *Philippiques*.

sont entraînés, avec l'espoir du gain, à convertir en argent tout ce qu'ils ont pour le risquer à ce jeu de hasard, la loterie est cause que beaucoup tombent aveuglément dans des sortiléges et des observations superstitieuses de songes, qui enchaînent les consciences, avec offense de Dieu grave et scandaleuse (1). »

Le duc d'Ossuna, différent de celui que nous verrons figurer à Naples, mais non moins funeste, fit son entrée avec une pompe 1670.
mémorable même dans ce siècle fastueux. Des escadrons de cavaliers, la cuirasse sur la poitrine, le casque en tête et le pistolet à la main, ouvraient la marche; venaient ensuite cent bêtes de somme, couvertes d'écarlate à galons d'or, qui portaient les bagages de la famille; chacune d'elles, avec des brides de soie et d'or, était conduite par un palefrenier habillé d'écarlate et d'or, ayant un panache au chapeau. Le même caparaçon couvrait les destriers du duc, suivis des carabiniers en beau costume et des gentilshommes milanais, plus richement vêtus encore, avec une nombreuse escorte de laquais. On voyait ensuite trois carrosses du duc, avec la caisse et les roues élégamment sculptées, le bois tout doré; le premier, où se trouvaient sa femme et ses filles, avait des clous d'or, et les autres, d'argent; l'or brillait partout dans l'intérieur. Le duc, suivi de lanciers et d'autres soldats, chevauchait entre le premier carrosse et un escadron de gardes suisses.

Afin de suffire à ce luxe et à celui qu'il déploya dans la cour, il volait et vendait les charges; à son départ, il laissa au trésor des dettes considérables, tandis qu'il amassa cinq cent mille onces d'argent, fruit de riches dons. Le comte Trotti, pour être nommé général, lui donna quatre-vingt mille écus de Gênes. Un serviteur d'Ossuna ayant frappé un petit chien de la princesse Trivulce, les domestiques de cette dame tuèrent l'offenseur. Le duc envoie le capitaine de justice pour arrêter les meurtriers; mais leur maîtresse, qui était Espagnole, expédie quelqu'un à Madrid pour se plaindre qu'on eût violé l'immunité de sa maison; arrive un

(1) La loterie fut introduite à Gênes, à ce qu'il paraît, au commencement du seizième siècle : spéculation privée, qui allait encore dans d'autres pays exploiter la crédule avidité. Les princes de Savoie la prohibèrent, non dans un but moral, mais dans l'intérêt du fisc. Charles-Emmanuel II, qui en 1655 l'avait défendue sous peine de cinq ans de galères, avec confiscation, permettait en 1674 à César Chiapissone de l'introduire dans ses États, à la condition qu'il fournirait cinq dots de cent livres chacune, pour être données à de pauvres jeunes filles. En 1696 on l'affermait moyennant 7,500 livres.

rescrit qui enjoint de lui rendre les prisonniers, avec ordre au capitaine de faire des excuses pour avoir osé arrêter des homicides dans une maison noble. Dans l'impossibilité de découvrir l'auteur des fréquentes pasquinades dont on l'accablait, le gouverneur eut recours à un nécromancien; après avoir consulté ses talismans, le sorcier dénonça un moine comme le coupable, un moine heureusement; car, ne pouvant être puni par le tribunal séculier, il fut seulement exilé.

La controverse théologique sur l'immaculée conception de Marie soulevait de bruyants débats; le duc d'Ossuna invite les décurions comasques à la célébrer par une messe solennelle, afin de jurer pendant l'office qu'ils croient à ce mystère et
1672. sont prêts à le soutenir de tout leur pouvoir. Quelque étrange que dût paraître cette manière de résoudre des discussions inextricables, les Comasques se présentèrent en grand nombre dans leur cathédrale; mais les chanoines mettent en avant leurs priviléges, et refusent de donner aux pères dévots de la patrie des coussins pour s'agenouiller; l'officiant même refuse de descendre du *Sancta sanctorum* pour recevoir le serment, et la tentative pour assoupir l'ancien conflit en fait naître un nouveau. Le duc réprimande les uns et les autres; il appelle à Milan les plus proches parents des chanoines, et les tient en prison : argument habituel pour résoudre les difficultés.

Une fois, il donna une soirée, dans laquelle il réunit la principale noblesse ; le fait parut étrange et scandaleux, tant les citoyens avaient l'habitude de rester isolés. Le gouverneur Vaudemont, tête française, introduisit l'usage de réunions fréquentes à la cour, et les jardins de la Bellingera, situés un peu au dehors de la Porte Renza, virent les scènes de ceux d'Armide. Les femmes commencèrent alors à reparaître dans les cercles; mais comme c'était au moyen d'une surveillance jalouse, non par l'éducation et la vertu, qu'on avait voulu sauvegarder leur pureté, elles passèrent bien vite de la sauvagerie au libertinage; à la jalousie, qui rendait les nobles féroces, on substitua le *sigisbéisme*, qui les rendit ridicules.

Louis XII, après la conquête du Milanais, y avait institué, sur le modèle du parlement de Paris, un sénat composé d'un président, de quatorze jurisconsultes, sept secrétaires, dont chaque province avait fourni un membre. Tribunal suprême et gardien de la loi, il avait le droit d'enregistrer les constitutions et les grâces du prince, en examinant si elles ne contenaient rien de

contraire à la justice et aux coutumes; il pouvait les repousser jusqu'à trois fois, et commençait ensuite une opposition, qu'il poussait avec vigueur. Ce sénat était donc une représentation nationale; mais elle se composait de légistes, qui avaient soutenu la suprématie absolue de la couronne pour abattre la féodalité, et ne savaient maintenant qu'obéir; déguisant le despotisme sous la vanité de leurs formes, ils subordonnaient la liberté à leurs prétentions, et la couronne ne tenait aucun compte de leurs remontrances, au lieu d'engager une lutte sur le droit qu'ils avaient de les faire.

Les anciens statuts de la république et des duchés avaient été recueillis par Lodovico Sforza, et complétés par Charles-Quint, qui les publia sous le nom de *Nouvelles Constitutions*, sauf des modifications, qui les adaptaient au nouvel ordre de choses; mais le sénat pouvait déroger à certaines dispositions de ces statuts, et même en formuler de contraires : autorité exorbitante, qui jointe à la suprématie sur la justice donnait au président du sénat une importance excessive et lui offrait le moyen de faire de grands bénéfices. Les principes du gouvernement, comme les droits et les intérêts des particuliers, étaient donc incertains; on ne voyait partout que des abus, qui souvent se corrigeaient l'un l'autre.

Milan était administré par un conseil composé des principaux nobles, indépendant du roi, avec lequel il traitait par l'intermédiaire d'ambassadeurs. Le vicaire de *provision* ou podestat exerçait aussi quelque partie de juridiction, au moins de police, et parfois même de législation, droit fort éparpillé. Ainsi se formaient deux gouvernements parallèles; celui de la commune aurait suffi pour réprimer les excès du gouvernement royal si, dès que la vie commune fut restreinte aux affaires municipales, ses membres eussent déployé dans ce milieu du courage et cherché à jouer un rôle, au lieu d'ambitionner des distinctions, des charges et ce lustre que donne le voisinage du trône.

Toutefois, ces traditions d'autorité, de bonté et de bienfaisance qui rayonnaient sur les seigneurs, jointes au respect et à la docilité du peuple, auraient pu maintenir le pays dans un état prospère, si le fisc ne l'avait épuisé par des charges toujours croissantes, dans l'intérêt de la caisse militaire, non du bien public; imposées avec une ignorance égale à la cupidité, ces charges tarissaient les sources de la prospérité publique, punissaient l'industrie, décourageaient l'agriculture, et l'on peut dire qu'elles

furent la cause de toutes les erreurs et de toutes les misères de l'époque.

Selon les constitutions de Charles-Quint, il était défendu d'aliéner, pour aucun motif, des régales et des droits appartenant à la chambre; tout au contraire, même sous son règne, on affermait ou l'on vendait différents revenus, puis on mettait la main sur les produits assignés aux acheteurs; par suite, on imaginait de nouvelles contributions, pour les vendre encore, et l'on vendait la perception des dons futurs, car les dons étaient la forme habituelle des impositions extraordinaires. Le plus infime homme de peine devait la taille, qui s'élevait jusqu'à vingt écus; des droits d'entrée pesaient sur tout objet de consommation, sur toute production. Depuis l'année 1620 jusqu'en 1630, on inventa dix nouveaux droits : « Il n'y a ni maison ni chose quelconque qui soit exempte de quelque charge; il n'y a chose, quelque minime et vile qu'elle soit, touchant les comestibles, les vêtements, la demeure, qui ne supporte des charges et des impôts (1). » De 1610 à 1650, l'État paya plus de deux cent soixante millions d'écus d'or, c'est-à-dire environ douze cent millions de francs; enfin, les impôts dépassaient le produit des biens, et Milan, qui encaissait un million et demi de livres, devait en payer deux millions et cent mille, de telle sorte qu'il réduisit l'intérêt à deux pour cent, et payait en cédules.

Les communes, qui d'abord étaient libres, c'est-à-dire royales, se voyaient inféoder à quelque seigneur à prix d'argent; puis, on les amenait à se racheter, pour les inféoder de nouveau. On retenait la paye des milices et le traitement des magistrats, qui étaient obligés de se dédommager au détriment du peuple et des solliciteurs. Les négociants devaient faire des prêts, et les décurions répondre pour les dettes des communes; les personnes et les biens des étrangers étaient soumis à de lourdes charges, et l'on pressurait les banques publiques, alimentées par des dépôts particuliers (2). Enfin, les dettes s'accumulèrent au point, qu'une banqueroute publique fut déclarée en 1671.

Le capital reproductif épuisé, les fabriques cessèrent, la campagne resta inculte, les communes furent écrasées par les dettes, et l'État à chaque instant dut faire entendre des plaintes au mo-

(1) Gavazio Della Somaglia, *Allégement de l'État de Milan*, 1653.

(2) Philippe II d'Espagne donna en dot à sa fille, qui épousa le duc de Savoie, soixante mille ducats par an à prélever sur les revenus du Milanais, et huit mille sur ceux de Naples.

narque lointain, qui ne les écoutait point. Les nombreux oisifs et les privilégiés vivaient sur le produit de quelques travailleurs; de là de partielles disettes de grains, que la difficulté des communications transformait en cruelles famines. Les riches n'avaient pas de quoi doter leurs filles, et ne pouvaient acquitter les legs pieux ; ils démolissaient leurs maisons pour n'être pas obligés d'en payer les impôts, ou les laissaient vendre à vil prix par les créanciers.

Il ne faut pas croire que l'argent passât en Espagne ; quel besoin en avait-elle, quand l'Amérique lui fournissait tous les ans dix-huit millions d'or ? Il allait s'engouffrer dans les coffres des fermiers des contributions publiques, qui pressuraient le peuple avec une inexorable avidité et accumulaient d'immenses fortunes en expropriant les débiteurs du fisc. Les gouverneurs et les magistrats voulaient profiter de l'heureuse occasion de s'enrichir; aussi disait-on que les ministres royaux faisaient maigre chère en Sicile, mangeaient à Naples, dévoraient à Milan ; en outre, il fallait des sommes considérables pour alimenter les guerres en Italie, dans lesquelles se complaisaient les gouverneurs et les grands d'Espagne.

Cet arbitraire légal, qui fait taire la raison et le sens commun devant l'intérêt du gouvernement ou de quelques particuliers, parce qu'il veut se mêler de tout, éteignit, à titre de protection, cette liberté qui est la vie du commerce ; il aggravait les droits sur les matières premières, prohibait l'exportation, non-seulement du blé, mais encore de la soie et du drap. Tantôt il défendait d'élever des troupeaux, dans la crainte que le foin ne renchérît au détriment du service de sa majesté; tantôt il interdisait tout négoce avec les Français, parce qu'ils étaient de mauvais chrétiens. Des règlements infinis renfermaient chaque art dans une maîtrise, et chaque maîtrise était soumise à mille prescriptions minutieuses : le tisserand ne devait pas unir le coton à la laine ; le marchand de draps ne pouvait tenir des étoffes de fil, et puis marques, visites, contrôles sans fin, avec menace, dans le cas d'infraction, du fouet, de la corde, de la prison, des peines en un mot qui n'atteignaient pas les voleurs. En 1588, on défendit l'exportation de la soie, dans l'espoir qu'elle se convertirait en étoffes dans le pays; la culture, au contraire, en fut entravée. Un lourd droit d'entrée sur l'indigo ruina les teinturiers. Un décret de 1654, qui sent le socialisme moderne, obligeait les négociants à donner du travail aux ouvriers, sous peine de trois secousses de corde et d'une amende de deux cents écus d'or.

En raison de l'importance des matières et des frayeurs populaires, on multipliait les mesures à l'égard des grains et des autres denrées propres à la nourriture. Au lieu d'augmenter le nombre des vendeurs et de diminuer les distances, on en voulait peu, et ils devaient se tenir en certains lieux : que les meuniers sachent qu'ils ne peuvent décharger leurs mulets dans les routes ni s'asseoir sur les sacs, et qu'ils fassent marquer chaque mulet; dans leur maison, qu'ils ne gardent ni crible, ni blutoir; que les aubergistes n'achètent de vin qu'à quinze milles de Milan, et que personne n'en exporte hors de l'État sans une autorisation du gouverneur; que les portefaix et les *brentadori* s'abstiennent, durant les contrats, « d'indiquer, de faire des gestes, de recevoir de l'argent pour honoraires ou pots de vin, et qu'ils restent à douze coudées de distance des marchés; » défense de tenir sur la glace des poissons et des poulets, parce que, « bien qu'ils semblent se conserver, ils perdent de toute manière de leur qualité ».

Les propriétaires étaient tenus de faire connaître la quantité de leurs récoltes (si l'on avait observé cette prescription, on n'aurait jamais récolté assez pour vivre pendant six mois); il était interdit de fixer le prix du grain avant qu'il ne fût coupé et battu; l'exportation hors de l'État faisait encourir la peine de mort; tous les ans, il fallait, avec une puérile prévoyance, remplir les greniers aux frais du trésor; le froment, une fois qu'il avait paru sur le marché, devait y rester jusqu'à ce qu'il fût vendu, ce qui obligeait à des ventes simulées. Les boulangers ne pouvaient se livrer au trafic du blé, avec obligation de s'approvisionner au moins à douze milles au delà de Milan et de se borner à quinze charges chaque fois; défense aux conducteurs de grains de se trouver plus de six ensemble, et mille écus d'amende au boulanger qui vendrait du pain à un propriétaire : règlements qui, accroissant les vexations, nuisaient tous au commerce. Si l'on y ajoute, outre l'abus de vendre fort cher l'autorisation de cuire du pain et de le faire d'une once au-dessous du poids réel, la prétention des gouverneurs ou des commandants de certaines places de trafiquer seuls des grains, on s'étonnera que les disettes ne fussent pas perpétuelles.

L'imprévoyance et la multiplicité de ces prescriptions faisaient qu'on ne les observait point; car l'homme qu'on vexe est contraint de recourir à des subterfuges et à des mensonges là où la loyauté n'a aucun prix, à des gains illicites là où les bénéfices honnêtes sont entravés. Or, comme toujours, ces règlements insensés engen-

draient l'immoralité et le délit, ou mieux encore les commandaient. Afin de réprimer la contrebande, qui est l'inévitable correctif des lois absurdes de finances, le gouverneur permettait de délivrer un individu condamné pour une cause quelconque, eût-il encouru la peine capitale, à quiconque prendrait et livrerait, ou tuerait un contrebandier en flagrant délit, « c'est-à-dire s'il le trouvait conduisant du blé hors de l'État, quand il ne serait pas au-dessous de quatre *stara.* » Du reste, la loi elle-même nous fait savoir pompeusement que ces ordres n'étaient point observés; que « ni peines ni mesures ne peuvent refréner la fraude, et que les commissaires s'entendent avec les contrebandiers ».

La conséquence fut le dépérissement de la population, des fabriques et du commerce; l'agriculture, privée de tous les moyens d'exploitation et de capitaux, souffrit encore beaucoup. La seule place de Milan, en 1580, faisait pour trente millions d'affaires; les tissus d'or et d'argent lui donnaient un profit de huit cent mille livres, de trois millions les étoffes de soie, et de quatre-vingt mille la vaisselle d'argent. Mais de 1616 à 1624 Milan compta vingt-quatre mille ouvriers de moins, et les manufactures de draps descendirent de soixante-dix à quinze. En 1611, à Crémone, treize cent cinquante marchands payèrent deux mille quatre cent cinquante et une livres de taxes; en 1648, ils se trouvaient réduits à quarante-quatre, qui n'étaient point en état d'en payer six cent soixante et une; sa population, de quarante-six mille âmes en 1584, arrivait à peine à treize mille en 1669, et celle de Casalmaggiore, de vingt mille, descendit à six mille cent.

Trente mille perches de terrain furent abandonnées aux inondations du Pô, et peut-être une plus grande quantité à celles de l'Oglio, du Serio, de l'Adda. Toutes les villes pourraient nous offrir un tableau semblable. En 1668, le sénat, dans une plainte au trône, disait : « La culture des champs est interrompue, et les habitants, sans espoir d'un meilleur sort, se sont enfuis à l'étranger; les droits excessifs ont paralysé le commerce; Pavie, Alexandrie, Tortone, Novare et Vigevano n'offrent qu'un triste désert et d'immenses ruines d'édifices; le pain, le pain même manque aux citoyens. » Ce gouvernement laissait du moins la liberté de se plaindre; en effet, on publia beaucoup de consultations, de rapports et de gros volumes pour révéler des plaies auxquelles l'État ne songeait point à remédier ou ne savait comment le faire.

Lorsque Philippe IV, le 30 mars 1631, demanda par quels moyens on pourrait ramener la prospérité dans l'État, les Mi-

lanais répondirent qu'il fallait : 1° payer les soldats avec les fonds du trésor; 2° réduire le taux de l'intérêt des dettes publiques; 3° enlever aux créanciers de l'État l'action solidaire en vertu de laquelle ils pouvaient séquestrer les biens d'un individu quelconque de la commune débitrice ; 4° faire concourir aux charges les ecclésiastiques ; 5° réduire à de justes proportions les impôts excessifs. Ces propositions de réforme, qui d'ailleurs n'avaient pour objet que le mal immédiat, les Espagnols se contentèrent de les recevoir ; mais il n'était nullement question de réclamer de bonnes lois, de faire disparaître les entraves et les actes arbitraires, d'assurer les propriétés, de rendre publics les tarifs.

La loi manquait de ses éléments essentiels, l'uniformité et la certitude d'application; car il y avait exemption tantôt pour les militaires, tantôt pour les prêtres ou les nobles, tantôt pour les membres de certaines corporations ou les employés de la cour. Quelques charges pesaient sur les campagnards, non sur les citoyens; d'autres, sur l'étranger, non sur l'indigène, et parfois sur l'habitant de tel pays. Dans certaines localités, l'homme marié ne payait pas comme le garçon nubile et le veuf, le fermier comme le chef de famille et les serviteurs. L'impôt se mesurait tantôt d'après la quantité de sel consommé, tantôt d'après le nombre des chevaux de logement; parfois, les vivants devaient acquitter la contribution pour les morts, les individus présents pour les fugitifs. Comme il était admis que l'État retirait plus d'avantages des habitants des cités que des campagnards, on réservait beaucoup de faveurs pour les premiers ; la moitié du grain récolté devait être apporté dans la ville, et une fois qu'il avait paru sur le marché, on ne pouvait plus le retirer.

Les grands seigneurs prétendaient à l'immunité pour leur maison et son voisinage, pour les lieux même et les boutiques où ils exposaient leurs armoiries. Les ecclésiastiques se montraient encore plus exigeants : non-seulement ils réclamaient l'immunité pour leurs personnes, leurs maisons, les églises et les lieux sacrés, mais ils voulaient soustraire à la justice séculière et au fisc quiconque leur donnait le bras. Bien plus, Frédéric Borromée avait proposé de soumettre au tribunal ecclésiastique tous les membres des confréries, ce qui aurait soustrait au bras séculier la population entière.

Au temps de l'archevêque Litta, un sicaire tua près de Saint-Georges in Palazzo le chevalier Hubert de l'Otta ; arrêté, il ne put indiquer la personne dont il s'était fait l'instrument, parce qu'il ne

connaissait pas l'intermédiaire qui l'avait amené du Bergamasque, lequel avait d'ailleurs pris la fuite. Un certain Landriani, alors en procès avec la victime, fut soupçonné et poursuivi; mais il se réfugia dans l'église de Saint-Nazaire, d'où le gouverneur le fit arracher, même de l'autel. Litta se plaint alors de la violation de l'immunité; n'étant pas écouté, il menace de lancer des interdits, et fait signifier un premier monitoire, puis un second, toujours sans effet; le troisième est déchiré par les hallebardiers, et l'on blesse le prêtre qui le portait. Le conflit s'envenime; le gouverneur, Ponce de Léon, menace de faire pendre Landriani à la porte de l'archevêché si le prélat fulmine l'excommunication; enfin, le président Arese s'interpose et cherche à calmer les deux pouvoirs; mais il avançait peu, lorsqu'une grande dame, avec un attelage à six chevaux, se présente au gouverneur, lui déclare que c'est elle qui a fait tuer le chevalier pour une insulte qu'elle en a reçue, et se retire. Landriani fut remis en liberté.

La noblesse, qui avait adopté le faste espagnol, croyant s'avilir par les affaires mercantiles, retira du commerce ses capitaux pour les convertir en biens-fonds. Des majorats et des fédéicommis enchaînaient ses richesses; pleine d'orgueil, elle éludait la justice au moyen de ses priviléges, ou bien la bravait à visage découvert. La vie commune supprimée, il serait utile d'étudier l'histoire des familles, qui, à la différence de celles d'aujourd'hui, étaient encore quelque chose dans l'État. L'autorité qui leur était attribuée par la constitution communale, les pouvoirs étendus du sénat, la répartition arbitraire des impôts offraient à quelques-unes le moyen de s'enrichir; puis, elles prenaient à ferme des revenus, faisaient des prêts, achetaient des régales, et parvenaient ainsi à d'immenses fortunes.

Les lois sur les droits d'aînesse et les fidéicommis empêchaient la division de ces fortunes; puis, les collatéraux, par vanité, accumulaient les richesses sur un fils seul pour donner du lustre à la famille. Ce fut ainsi que les nobles finirent par établir une espèce de domination sur le peuple, qui se considérait comme sujet de ces privilégiés plutôt que du roi; ils auraient pu facilement changer l'État, si leur condition ne leur avait pas offert de tels avantages, qu'ils ne pouvaient désirer de s'en faire une autre.

L'usage leur interdisant d'employer leurs énormes capitaux dans le commerce, ils les prodiguaient en luxe, en constructions, en magnificences princières : clinquant sur leur nullité. Tous voulaient de riches habitations, des villas somptueuses, sans négliger

d'enrichir leur église paroissiale et les chapelles de leurs aïeux ou leurs tombeaux; enfin, ils se distinguaient par des actes d'une libérale bienfaisance, pour lesquels leurs noms sont encore bénis. Un grand nombre de gens de lettres, un plus grand nombre de prélats appartenaient aux familles principales; la plupart se livraient à l'étude des lois, afin de plaider gratuitement et de s'ouvrir la voie aux magistratures; d'autres s'adonnaient à la médecine, que la noblesse pouvait exercer sans déroger, comme le démontrèrent de longs et sérieux traités.

Les nobles achetaient au trésor des pays et des terres, sur lesquels, sauf la justice supérieure du sénat, ils étaient presque souverains (1). Chaque famille conservait certaines distinctions personnelles, dérivées traditionnellement de l'époque où l'État était une agrégation de familles : par exemple, à Milan, les Confalonieri accompagnaient l'archevêque lorsqu'il faisait son entrée, et portaient son baldaquin; les Litta à cette occasion devaient faire balayer les rues; les Serbelloni, outre que l'un d'eux devait participer à toutes les ambassades et aller à la rencontre du gouverneur jusqu'à Gênes, portaient les armoiries de la ville et avaient double vote dans le conseil des soixante; les Pusterla possédaient trente-cinq villas et tout un quartier dans la ville. Jean Pierre Carcano laissa en mourant un fils de trois ans; durant les dix-huit an-

(1) Étaient feudataires, les Visconti à Gallarate, à Dairago, à Pontirolo, à Binasco, à Olgiate Olona, Ossona, Canonica; les Marliano, à Busto; les Taverna, à Landriano; les Arconati, à Dairago; les Fossati, à Nerviano; les Castelli, à Parabiago; les Missaglia, à Seregno; les Bigli, à Saronno; les Gallarati, à Concesa; les Mariani, à Mariano; les Pietrasanta, à Galliano et Paderno; les Cusani, à Chignolo; les Branda, à Castiglione, à Appiano et dans le Varesotto; les Trivulce, à Settala; les Médici, à Melegnano; les Biumi, à Binasco; les Grivelli, à Agliate; les Sirtori, à Torrevilla; les Brebbia, à Barzago; les Airoldi, à Lecco; les Sfondrati et les Dal Verme, à Nibionno; les Durini, à Monza; les Archinti, à Ficino; les Visconti Sforza, à Caravaggio; les Monti, dans la Valsassina; les Aresi, à Osnago, à Meda et Barlassina; les Borromée, à Valcuvia, à Brebbia, à Robecco, à Arcisate, sur le territoire d'Alexandrie, sur le lac Majeur; dans le Pavesan, les Mandelli, les Beccaria, les Belgiojoso, les Isimbardi, les Gattinara; dans le Crémonais, les Melzi, les Del Mayno, les Schinchinelli, les Rosalès, les Schizzi, les Affaitati, les Salazar, les Stampa; sur le territoire d'Alexandrie, les Spinola, les Trotti, les Stampo, les Bonelli, les Pallavicini de Gênes; dans le Tortonais, les Cavalchino, les Marini, les Spigno; dans le Comasque, les Gallio, ducs d'Alvito, les Grivelli, les Alberti, les Lambertenghi, les Riviera; dans le Novarais, les Tornielli, les Bolognini, les Caccia, les Serbelloni, les Cicogna; sur le territoire de Vigevano, les Litta, les Trotti, les Taverna, les Barbavara; dans le Lodigian, les Crivelli, les Serbelloni, les Trivulce, les Modroni, les Somaglia, les Masserati, etc.

nées qui devaient s'écouler jusqu'à sa majorité, il disposa de ses revenus comme suit : un tiers pour la construction de la cathédrale, un pour l'hôpital de Milan, un pour de pieuses institutions. La part qui revint à l'hôpital suffit pour édifier la grande cour et les salles correspondantes. Barthélemy Arese, président et fils d'un président du sénat, possédait peut-être un huitième de la Lombardie ; après avoir construit des palais, des villas, des églises et des monastères, il laissa de quoi enrichir les deux familles Litta et Borromée (1). L'un des membres de cette dernière maison faisait d'un écueil aride du lac Majeur la délicieuse Isola Madre, œuvre de roi.

Mais ce n'était point une noblesse d'ancienne juridiction ; constituée uniquement sur des concessions royales, elles se trouvait impuissante contre le souverain. Son intervention se bornait à des recommandations, à des appuis de clients et de parenté, à une assistance de corps et de richesses. Les nobles qui ne se jetaient pas dans quelque révolte bruyante remplissaient leur vie au moyen de vaines chicanes sur le point d'honneur, de cérémonies, de réceptions, de vengeances héréditaires et calculées, de sollicitations pour obtenir un emploi. Afin d'empêcher l'éclat domestique de s'évanouir, ou bien pour que l'aîné pût jouer un grand rôle, ils se rendaient tyrans dans leur famille en condamnant les cadets à une dépendance pauvre et honteuse. Or, comme il n'y avait pas d'autres occasions de briller, et que l'estime se mesurait d'après les dépenses, on déployait un luxe qui faisait un étrange contraste avec la misère publique ; des carrosses, de nombreux serviteurs, des villégiatures fastueuses, des chasses bruyantes et des fêtes imitées de celles de la cour attestaient la distance entre le noble et le plébéien (2). Le seigneur, à cause de ce

(1) Grégoire Leti a écrit une vie romanesque d'Arèse; entre autres choses, il raconte qu'un de ses camériers accumula de grandes richesses en se faisant donner dix sous par chacun de ceux qui présentaient un mémoire pour le président.

(2) Le duc de Rohan, en 1600, dit de Milan : *Sous cet État et celui de Naples les gentilshommes ne sont point marchands, comme par tout le reste de l'Italie, et sont fort somptueux en riches habillements et pour eux et pour leurs chevaux; appliquent toute leur industrie à faire quelque jour de parade et particulièrement au carneval, que leurs riches habillements suppléent au défaut de leur bonne mine, ce qui a tellement fait adonner les artisans à bien travailler, qu'ils se sont rendus excellents, chacun en leur métier, surtout ceux d'Italie ; de façon que qui veut avoir de belles armes, de belles étoffes, de beaux harnais de chevaux, de toute sorte de broderie,*

luxe, d'une faute, d'un événement extraordinaire, dérangeait-il ses affaires, il ne pouvait y remédier en vendant une partie de ses biens, puisqu'ils étaient enchaînés par les droits d'aînesse et les fidéicommis ; il devait donc attaquer le capital circulant, dépouiller les champs de leurs moyens d'exploitation, ou bien réduire dans sa maison les dépenses de première nécessité, offrant ce mélange de magnificence et de lésinerie qui est le caractère de cette époque.

D'autres profitaient de l'indolence du gouvernement pour opprimer la misérable plèbe ; entourés d'une bande de *bravi*, ils vivaient comme des princes dans un château qui s'élevait au milieu de leurs domaines, soit parmi les montagnes, sur les bords d'un fleuve ou sur les confins. De temps à autre les nobles malfaiteurs, dont les terres étaient contiguës, se livraient des combats, et plus souvent se concertaient entre eux pour leur sûreté réciproque, et pour mieux tyranniser les voisins, ou braver l'autorité, malgré laquelle ils assaillaient parfois les ministres, enlevaient les podestats, bâtonnaient les agents de police, traversaient les villes au son des trompettes. Dans les cités, chaque palais était une espèce de forteresse, protégée par le droit d'asile, par des portes solides et des serviteurs ; non-seulement il servait de refuge au maître souillé de méfaits, mais à ses partisans et à cette clientèle de *bravi*. Des bans sévères étaient publiés contre des personnes même de grandes familles : les Martinenghi de Brescia, les Visconti de Bregnano, les Benzoni de Crême, les Seccoboretta de Vimercato, les Barbiano de Belgiojoso, les comtes de Parco, les Torello, les Tiene, un marquis Malaspina, un marquis Spigno, les chevaliers Cotica et Lampugnani, et tant d'autres qui exerçaient dans la carrière du crime le courage auquel avaient manqué de meilleures occasions.

Des malfaiteurs pour s'assurer l'impunité endossaient leur livrée et leur prêtaient le secours de leurs bras ; d'autres, armés de pied en cap, avec des cheveux flottants et de longues barbes, parcouraient la campagne en la rançonnant, et envahissaient même les bourgades. Le gouvernement les signalait par centaines à la vengeance privée, excitant les citoyens à les assaillir, à les tuer, afin de mériter une récompense ; mais la répétition des menaces en atteste

et bref de tout ce qu'on peut souhaiter, il n'en faut point chercher ailleurs si Milan n'en fournit.

Il dit de la citadelle que *c'est la plus accomplie que j'aie jamais vu, n'y manquant rien à mon jugement, sinon que la garnison n'est pas française.*

l'inutilité, tandis que le voisinage des États limitrophes offrait aux bandits une grande facilité pour échapper aux poursuites. Leur nombre et leur audace accrurent donc toujours, au point qu'il fut permis à chacun, en 1663, d'avoir des fusils pour les attaquer, avec promesse de trois cents écus à quiconque en tuerait un. La garde urbaine fut instituée contre eux, et l'on plaça des sentinelles sur les clochers pour annoncer leur approche : « Néanmoins chaque jour, à toute heure, on entend dire qu'ils ont commis des meurtres, des sacriléges, des violences, dévalisé des voyageurs, pillé des maisons, non-seulement dans des bourgades et des lieux ouverts, mais dans la ville même; ils se livrent à ces méfaits avec d'autant plus de confiance, qu'ils sont sûrs d'être aidés par leurs chefs et leurs fauteurs; puis, grâce aux ruses qu'ils emploient, aux intelligences qu'ils disent avoir avec les notaires, les bargels et les sbires, ils espèrent que leurs crimes resteront ignorés, et qu'eux-mêmes seront impunis. »

Et pourtant, il y avait des soldats en grand nombre, mais ils étaient un nouveau fléau pour le pays, qu'ils n'auraient pas su défendre au besoin. Logés dans les maisons, ils volaient et violaient; comme il arrivait souvent qu'ils ne recevaient aucune paye, ils s'en dédommageaient sur les paisibles habitants; ils ruinaient le pays, soit en exigeant sans bruit des bras, des chars et des fourrages, soit en le saccageant avec audace. Lorsque la guerre du Piémont fut terminée, plusieurs corps espagnols, licenciés, se retirèrent dans le comtat de Seprio et sur le territoire de Gallarate, vivant de pillage, attaquant les villes et tenant Milan dans une longue épouvante; enfin, moyennant une contribution de cent mille écus, produit d'une taille, ils consentirent à faire partie des garnisons impériales. Le gouverneur Legañès publia contre eux un ban très-sévère, mais inefficace, puisque, dix mois après, lui-même parle « des plaintes qui lui arrivent chaque jour de toutes les parties de l'État ». Ses successeurs répètent de temps à autre la même formule, ce qui nous prouve le peu de confiance qu'inspiraient les troupes de l'époque.

Au milieu de pareils éléments, quiconque n'opprimait pas devait se voir opprimé par les tyrans, alors très-nombreux : on ne pouvait éviter la violence qu'en l'employant soi-même; pour échapper aux outrages, il fallait en commettre. Le spectacle de la torture, qui était continuellement appliquée sur les places, même à titre de correction, et par des magistrats inférieurs, rendait les esprits sauvages et féroces; les supplices fréquents de la fustigation,

du tenaillement, de la mutilation, du gibet, du feu, raffinés au gré du juge et parfois du bourreau, concouraient au même résultat.

Il était naturel que les études dépérissent. « Comme (dit Ripamonti (1), si les lettres et la sainte religion fussent aux prises, le bon latin était négligé. Plus d'humanités ; un jargon hideux offusquait les sciences, qui n'avaient pour mobile que le gain sordide et l'ambition. Les citoyens et les nobles ne cultivaient plus les belles-lettres ; on ne s'adonnait à l'étude des lois et du droit que pour obtenir des magistratures, des richesses et des commandements. Les jurisconsultes, de même que leurs ouvrages avaient troublé et entravé le genre humain, bannirent la bonne latinité ; car dans leurs épîtres et leurs pompeuses réponses on ne trouve rien de digne et d'antique. Les médecins étaient pires encore. Il n'y avait ni réunions ni académies pour occuper publiquement un si grand nombre de citoyens et d'ecclésiastiques. La jeunesse avait pour lycées les places, les boutiques, les bancs publics, des jeux inutiles, des chevauchées et autres éléments de la paresse. C'est ainsi que, au milieu du repos, s'habituant aux délicatesses et au bien-être, l'inertie et l'oisiveté triomphaient de ceux qui avaient vaincu des armées puissantes ».

« Nos citoyens, ayant non-seulement accumulé, mais encore inventé de nouveaux plaisirs durant la longue paix, se plongeaient dans la mollesse, oublieux du savoir et de la voie étroite qui mène au salut. La plèbe, rétive aux préceptes du vrai, accourait là où il y avait du lucre, des jeux de hasard, des danses, des amusements, des spectacles, surtout pendant les jours de fête. Les nobles oppresseurs et la jeunesse, leur future héritière, occupaient leur esprit des richesses et des choses vicieuses au moyen desquelles on les dissipe ; de là des inimitiés et des meurtres. Les clercs s'adonnaient au négoce et aux femmes ; quelques-uns portaient les armes, et la plupart la demi-toge, ou bien ils étaient les associés et les ministres des laïques ; non contents de participer au péché, ils l'enseignaient, négligeant les temples et les choses sacrées, pour faire des œuvres qu'il est beau de taire. »

Ainsi, des malheurs inconnus à l'histoire pesaient sur chacun au sein de sa propre famille, dégradaient le sentiment, éteignaient toute résolution magnanime : de là ignorance cruelle et riche in-

(1) Histoire milanaise en latin. Tout au contraire, Boccalini, dans la *Pietra del Paragone politico*, loue les Milanais, « vertueux Italiens, lesquels, par la merveilleuse fécondité de leur esprit né pour l'invention de choses élégantes, méritent d'être appelés par Apollon les aînés des lettres ».

dolence, de là ces nobles tyrannisés et tyrans à leur tour, de là cette lâcheté dans les écrivains, dont l'ennui n'est racheté par aucune opposition généreuse aux iniques volontés, et qui négligent de rappeler à la postérité que la nation d'abord, puis l'individu souffrirent sans l'avoir mérité et sans vengeance. La plèbe, condamnée à l'ignorance, au besoin, au travail ingrat et, par suite, aux fautes, se précipitait dans des émeutes, non dans un but élevé, mais afin d'obtenir le pain à meilleur marché et quelque diminution dans les impôts.

Dans les pays gouvernés démocratiquement, les classes avaient été nivelées de manière qu'aucune ne restât privilégiée, si ce n'est par des concessions royales, que l'on pouvait abolir en vertu du même droit qui les avait faites; au contraire, dans les pays de gouvernement royal ces priviléges de corps s'affermirent, parce qu'ils dérivaient du caractère même du peuple et de son histoire. Ce fait établissait une grande différence entre la Lombardie et le royaume de Naples, où Charles-Quint n'avait pas détruit les ordres d'origine ancienne, l'importance des tribunaux, les grandes dignités de la couronne; pour l'administrer, on y envoyait des vice-rois, dont nous voyons comme un type dans Pierre-Alvarez de Tolède, père du fameux duc d'Albe. Espagnol au fond de l'âme, il aurait voulu soumettre l'Italie et sur ses ruines fonder une province espagnole. Attentif surtout à réprimer les violences privées, à organiser la justice, il pacifia le royaume, bouleversé par quarante ans de désordres. Grâce à son désir de tout voir et de donner audience à tous, les subalternes perdirent l'audace que leur donnait la certitude de l'impunité; il fit enlever les armes des maisons, réprima les conflits et les rapts fréquents : peine de mort pour le vol nocturne et le duel, pour quiconque après deux heures de nuit était surpris avec des armes ou faisait usage d'échelles de corde; les intrigues amoureuses menèrent donc à la potence.

Afin de faire disparaître les faux témoignages, infamie très-répandue, il condamnait à mort celui qui se parjurait deux fois. Un jour, il voulut que tous les habitants de Naples mangeassent du pain fait avec des tubercules d'une certaine plante; puis il suspendit son décret, en disant qu'il avait voulu faire une expérience pour un cas de besoin. Il abattit l'écueil de Chiatamone, ainsi que les portiques et les baraques des rues, tanières d'assassins et de prostituées; ces femmes durent habiter des lieux déterminés. Il réprima la licence des *vendangeurs,* qui pendant

l'automne, disaient des insolences ou des grossièretés à ceux qu'ils rencontraient (1); outre les *ciambellerie* (charivaris) qui troublaient les premières soirées des veuves remariées, il fit taire les bruyantes lamentations des funérailles. Les juifs étaient accourus dans le royaume, surtout après leur expulsion de l'Espagne; il les chassa, pour complaire aux individus dont les intérêts souffraient de leur concurrence; afin d'offrir une ressource contre les usuriers, dont le nombre s'était accru, il institua le Mont-de-Piété. Il fit battre une bonne monnaie, avec défense de l'exporter hors du royaume, et réorganisa la chambre royale pour suffire aux besoins de la guerre. Les prêtres durent toujours faire usage de vêtements ecclésiastiques; il voulut que le viatique fût porté avec un pallium et des torches, et lui-même l'accompagnait, suivi de la cour.

Ce vice-roi, pour faire de Naples une digne métropole, l'entoura de nouvelles murailles, qui comprirent une partie du mont Saint-Elme et Pizzofalcone; c'était l'agrandir de deux tiers. Le château Saint-Elme fut réparé de manière à répondre aux nouveaux besoins de la guerre, et reçut une citerne qui égalait la merveilleuse piscine de Baïes; il ouvrit la rue de Tolède, agrandit l'arsenal, amena des eaux, institua l'hôpital et l'église de Saint-Jacques apôtre, dans laquelle Jean de Nola, le meilleur sculpteur de l'époque, lui prépara son tombeau. Il assainit les marais qui infectaient la Terre de Labour, avec un fonds pour l'entretien de l'égoût. Afin de protéger les côtes contre les Turcs, il construisit des fortins et entoura les villes de remparts; les gens cessèrent alors d'affluer à Naples et de laisser la campagne déserte. Les Abruzzes et Capoue furent également fortifiées; en outre, comme les habitants, effrayés par des bruits souterrains et les pluies de cendres, voulaient abandonner Pouzzoles, il y fit une rue, un palais, des tours, des fontaines, des bains, empêchant ainsi qu'elle pérît comme Cumes et Baïes.

Ces diverses dépenses et les besoins de la guerre le contraignirent à surcharger les sujets; chaque feu, qui, selon une convention

(1) A l'époque de ces amusements, une compagnie de comédiens vint à Acerra, et fut aussitôt assaillie par les railleries des vendangeurs; les premiers repondirent, mais ils durent céder devant les fines moqueries d'un certain Pucio d'Aniello. Les comédiens lui proposèrent donc d'entrer dans leur bande, et Pucio par ses bouffonneries attirait beaucoup de monde à leurs représentations. Quand il fut mort, d'autres l'imitèrent, et l'on prétend que c'est de là qu'est venu le personnage de *Pucinicllo* ou *Pulcinella*.

faite avec Charles-Quint, devait fournir un demi-ducat seulement, en payait alors deux, outre les dons. Qnand il s'agissait de rendre la justice, il ne tenait compte ni des asiles ni des priviléges de classe; il envoya au supplice des personnages importants, comme le commandeur Pignatelli, qui, fier de son entourage, avait jusque alors bravé la justice et puni ceux qui portaient plainte; malgré les sommes énormes qu'on lui offrit, il fit décapiter sur la place du château un comte de Policastro et un certain Mazzeo Pellegrino. Le gibet n'épargnait pas même les nobles; par son ordre, un de ses serviteurs égorgea trois jeunes gens de famille, coupables d'avoir assailli des sbires qui arrêtaient un pauvre; il envoya des soldats pour enlever du monastère, où elle s'était réfugiée, la fille du prince Stigliano, fiancée à son fils (1). Une ambassadeur écrivait que quatre-vingt mille personnes avaient péri par la main du bourreau, sous la vice-royauté de Pierre de Tolède.

Mécontents de cette justice impartiale, le marquis Del Vasto, le prince de Salerne et beaucoup de barons proposèrent à Charles-Quint le don inouï d'un million et de demi de ducats, pour qu'il éloignât Pierre de Tolède; mais cette offre eut pour effet de consolider son autorité. L'élu du peuple, interrogé par l'empereur sur la condition des Napolitains, lui répondit que, pour les voir contents, il fallait qu'on procurât l'abondance sans vexations, que chacun pût vivre tranquille avec une bonne justice, et qu'on supprimât les nouvelles charges mises par le vice-roi; il fut déposé. Pierre de Tolède jouit de la pleine autorité pendant vingt ans; il mourut au moment où il entreprenait la guerre contre Sienne.

A son exemple, ses successeurs (2) s'occupèrent de multiplier

(1) *Trésor politique*, tome II, p. 317; Conti, *Storia de' suoi tempi*, livre II, 37.

(2) Parmi les vice-rois, un seul fut Napolitain, le comte de Santa-Séverina; de même, il n'y eut à Milan qu'un seul gouverneur milanais, le cardinal Théodore Trivulce. Voici la liste des vice-rois de Naples :

1501 Don Gonzalve de Cordoue.
1507 Don Juan d'Aragon, comte de Ripacorsa.
1509 Don Ramon de Cardona.
1522 Charles de Lannoy.
1527 Don Hugues de Moncade.
1528 Philibert de Châlons, prince d'Orange.
1529 Le cardinal Pompée Colonna.
1532 Don Pedro Alvarez de Tolède.
1553 Le cardinal Pacheco.
1555 Ferdinand de Tolède, duc d'Albe.

1559-71. les travaux publics. Le duc d'Alcala ouvrait la route de Naples à Reggio, à la Pouille, à Pouzzoles; il en fit une autre qui, de la porte Capuana de la capitale, se dirigea vers Poggio Reale et Capoue; on lui dut encore la fontaine du Môle à quatre issues, les ponts de la Cava, de Fusaro, de Lagno, de Rialto, de Saint-André. La porte Pimentella dans la ville, et le fort Pimentello dans l'île d'Elbe, la porte et la fontaine Medina, le palais à Pausilippe rappellent les noms d'autres vice-rois. Le pont de Pizzofalcone est l'œuvre du marquis de Monterey. Le comte d'Olivarès fit construire par Dominique Fontana des greniers et des aqueducs. Le comte de Lemos bâtit le palais royal, et son fils celui de l'université, toujours sous la direction de Fontana, et ces travaux coûtèrent cent cinquante mille ducats. Le fondateur ouvrit avec une solennité extraordinaire cette université, à laquelle il donna des statuts et des insignes, en prescrivant que les chaires fussent conférées au concours, accompagné de discussions. S'il faut en croire

1559 Don Perafan de Rivera, duc d'Alcala.
1571 Le cardinal Granvelle.
1575 Don Inigo Lopez Hurtado de Mendoza, marquis de Mondejar.
1579 Don Juan de Zuniga, prince de Pietraporsia.
1582 Don Pedro Giron, duc d'Ossuna.
1586 Don Juan de Zuniga, comte de Miranda.
1595 Don Henri de Guzman, comte d'Olivarès.
1599 Don Ferrant Ruiz de Castro, comte de Lemos.
1603 Don Juan Pimentel d'Herrera, comte de Benavente.
1610 Don Pedro de Castro, comte de Lemos.
1618 Don Pedro Tellez y Giron, duc d'Ossuna.
1621 Le cardinal Borgia de Candie.
Le cardinal Zapata.
1622 Don Antoine de Tolède, duc d'Albe.
1629 Don Ferrant Afan de Ribera, duc d'Alcala.
1631 Don Emmanuel de Guzman, marquis de Monterey.
1637 Don Ramire Guzman, duc de Medina las Torres.
1644 Don Juan de Cabrera, amiral de Castille.
1646 Don Rodrigue Ponce de Léon, duc d'Arcos.
1648 Don Inigo Velez, comte d'Oñate.
1653 Don Garcia de Haro, comte de Castrillo.
1659 Don Gaspard Bragamonte Guzman, comte de Peñaranda.
1664 Don Pascal, cardinal d'Aragon.
1666 Don Pedro Antoine d'Aragon.
1672 Don Antoine d'Alvarez, marquis d'Astorga.
1675 Don Ferrant Fayardo, marquis de los Vélès.
1683 Don Gaspard de Haro, marquis du Carpio.
1687 Don François Bénavidès, comte de Saint-Étienne.
1696 Don Louis de la Cerda, duc de Medina Cœli.

Giannone plutôt que les faits, ces vice-rois furent tous remarquables par une sage politique; les règlements de tous portent le cachet de la plus haute intelligence, et tous s'attachèrent à détruire les jeux, les bandits, comme tous surent prévenir les disettes.

Dans certains cas, les vice-rois devaient prendre l'avis d'un conseil de jurisconsultes, composé de trois Espagnols et de huit Italiens, avec un secrétaire d'État; or, comme ce conseil absorba les anciennes attributions des commissions d'État et de cour, toutes les affaires se trouvèrent sous la main du vice-roi. Comme grand connétable, il commandait l'armée et avait une cour personnelle, avec un grand justicier pour les causes criminelles, civiles, féodales; un grand camerlingue chargé des recettes et des dépenses; un grand protonotaire, gardien des écrits royaux, et qui portait le premier la parole dans les assemblées; un grand chancelier, garde-sceaux; un grand sénéchal, maître de la maison royale, surintendant des haras, des forêts, des chasses, outre qu'il surveillait les préparatifs des solennités.

En conséquence, le caractère des vice-rois exerçait une grande influence sur la direction des affaires publiques; car ils pouvaient être guerriers ou pacifiques, doux ou sévères, actifs ou paresseux, amis du progrès ou stationnaires. Il leur appartenait de proposer aux emplois, dont beaucoup étaient fort lucratifs, ce qui leur offrait l'occasion de faire des marchés avantageux. Toujours étrangers, ignorant les usages et les besoins du pays, à peine commençaient-ils à les connaître, qu'ils recevaient un changement; aussi, disait-on que, des trois années qu'ils occupaient d'ordinaire leur poste, ils passaient la première à faire justice, la seconde à faire de l'argent, la troisième à se faire des amis pour être maintenus.

Selon la réforme de Tolède, les tribunaux supérieurs étaient au nombre de trois : le sacré conseil de Sainte-Claire, qui, composé de dix conseillers italiens et de cinq espagnols, l'un desquels remplissait les fonctions de président, jugeait les affaires en troisième instance; la cour de Vicaria pour les faits criminels et l'appel des causes civiles; la chambre royale pour les affaires fiscales. Venaient ensuite des tribunaux inférieurs, et chaque province avait des vicaires.

Des emplois publics, une partie se vendait, et l'on conférait l'autre à des intrigants. Philippe IV mettait en vente jusqu'au droit le plus précieux, celui de la justice, « *parce qu'il convenait*

à son service d'amasser le plus d'argent possible (1). De temps à autre, il arrivait d'Espagne des inspecteurs avec des pouvoirs très-étendus, au point qu'ils étaient parfois indépendants du vice-roi; le peuple s'estimait heureux quand il pouvait obtenir qu'ils fussent étrangers, tant il se méfiait des indigènes.

Le parlement, comme dans la Sicile et la Sardaigne, continuait avec les trois *bras;* mais le clergé fut tenu dans l'humiliation, et, pour affaiblir l'opposition, on sema la jalousie parmi les autres ordres au moyen des titres et du faste.

Ces ordres étaient les barons ou feudataires, les nobles et le peuple. Le roi Martin inféoda beaucoup de terres, qu'il voulut ensuite racheter, mais en vain; le roi Alphonse, pour alimenter la guerre de Naples, inféodait et vendait; aussi, sur quinze cents cinquante communes, cent deux à peine restaient domaniales, et certains barons possédaient jusqu'à trois cents terres. Les Espagnols persévérèrent dans ce déplorable système; en 1559, sur seize cent dix-neuf communes, cinquante-trois seulement appartenaient au domaine royal, et en 1586 soixante-sept sur dix-neuf cent soixante-treize, non compris les bourgs et villages privés de représentation municipale.

Quelques gros fiefs avaient fait retour à la couronne, comme le duché de Bari, lequel appartint, depuis le temps de François Sforza, à la famille qui domina sur Milan, jusqu'à la mort de Bonne Sforza, reine de Pologne, qui le laissa à Philippe II avec la principauté de Rossano; mais il en restait encore d'importants, comme la principauté de Salerne des San-Severino, et celle de Tarente des Orsini : cette famille possédait quarante-quatre localités dans les Abruzzes; les comtes de Celano, trente-quatre; ceux de Matera, vingt-cinq, et beaucoup les Acquaviva, les Carracciolo, etc. Il y avait encore quelques feudataires étrangers, tels que les Farnèses de Parme, princes d'Altamura dans la Pouille, et ducs de Civita de Penna dans les Abruzzes; les Medici, princes de Capestrano; les Gonzagues, princes de Molfetta et ducs d'Ariano; les Cibo, ducs d'Ajello.

Le gouvernement souffrait d'être contraint de partager l'autorité avec les feudataires, d'autant plus qu'ils faisaient obstacle à la perception des impôts, son but suprême; cependant le besoin d'argent l'obligeait d'en créer de nouveaux. Charles-Quint avait

(1) Voir le ban publié par le vice-roi à Palerme, le 28 mai 1621; c'est un monument caractéristique.

permis aux communes de se racheter et de se placer sous l'autorité de la couronne; beaucoup le firent à des prix énormes, comme Amalfi, qui donna deux cent seize mille cent soixante ducats, et Soma sur le Vésuve, cent douze mille; mais, pour couvrir ces dépenses, il fallait contracter des dettes, et pour, les payer, elles hypothéquaient les biens communaux, quelques droits d'entrée, ou inféodaient une partie de leur territoire; aussi, pauvres et tourmentées, elles se revendaient, heureuses si elles tombaient au pouvoir de quelque bon seigneur. Parfois le gouvernement lui-même donnait en fief les communes auxquelles il avait déjà vendu la liberté, sans écouter leurs réclamations, à moins qu'elles ne payassent au fisc une somme égale à celle que leur vente devait produire.

Les barons avaient l'entier et double empire, qui appartenait non-seulement aux anciennes maisons, mais à vingt-sept nouvelles, puis à beaucoup de prélats, et le gibet dressé attestait leur droit. Ces privilégiés jugeaient aussi les causes civiles, et nommaient les magistrats, ce qui les rendait les arbitres des biens et de la vie des citoyens. Les individus dépendant d'un seigneur devaient moudre à son moulin, cuire le pain à son four, et ne pouvaient ni vendre leur vin, ni voyager sans son autorisation. Le 29 mars 1536, l'empereur avait établi une commission pour examiner sans appel les devoirs des vassaux; mais les chartes présentées par les communes ne furent rendues que sous le règne de Murat.

Les grandes fonctions étaient la plupart héréditaires dans les familles ou achetées comme un titre : ainsi la charge de connétable appartenait aux Colonna de Paliario; celle de grand justicier aux Piccolomini d'Amalfi, puis aux Gonzagues de Molfetta, enfin aux Spinelli de Fuscaldo; celle de grand amiral aux Cardona; celle de camériers, aux d'Avalos et aux Del Vasto; celle de protonotaire aux Doria de Melfi; celle de chancelier aux Caracciolo d'Avelino; celle de sénéchal aux Guévara de Bovino. Dans la première moitié du dix-septième siècle, beaucoup de titres furent vendus à des prix élevés; en 1675, il y avait cent dix-neuf princes, cent cinquante-six ducs, cent soixante-trois marquis et des comtes à l'infini. Les nouveaux nobles étaient odieux aux anciens, parce qu'ils les éclipsaient. Afin d'obtenir ces titres, ils faisaient des emprunts ruineux, intentaient des procès, éternisés par les trop fameux avocats, et retombaient dans leur vaniteuse pauvreté.

Les habitants de Naples étaient distingués en nobles et peuple,

lequel se divisait en vingt-neuf *piazze*, dites aussi *ottine*, parce que chacune élisait huit citoyens, espèce de municipe avec un capitaine. Les nobles étaient distribués dans les *siéges* de Nido, Capuana, Montagna, Porto, Portanuova; peut-être les deux premiers représentaient la noblesse féodale ou le baronnage, et les autres, les simples nobles. Les parvenus, qui ne pouvaient se glisser parmi les nobles, restèrent avec le peuple en l'aidant à acquérir des droits et une représentation en lutte avec les nobles; du reste, les nobles soutenaient un point uniquement parce qu'il était combattu par le peuple, et *vice versa*. Ces dissidences se manifestaient surtout à l'occasion des dons au roi, qu'une classe prodiguait afin d'obtenir la bienveillance royale au détriment de l'autre : jalousies dont profitèrent les Espagnols, comme l'avaient déjà fait les Angevins et les Aragonais.

Cinq *élus* ou syndics étaient choisis parmi les nobles, et un parmi les citoyens, lequel prenait le titre d'excellence; il était investi le jour du *Corpus Domini*, et jouissait d'une grande autorité; il votait avec les députés de la noblesse, prononçait sur les affaires de police, nommait le notaire de la ville et les employés de l'octroi; comme il représentait une population considérable, dont il était le tribun et parfois le martyr, il exerçait une grande influence. Dans la disette de 1582, la multitude en accusa l'élu Starace, l'arracha du lit où il gisait malade sans lui épargner les insultes, et l'égorgea. Le vice-roi, en s'attribuant le droit de choisir l'élu parmi six candidats proposés, fit encore un serviteur docile de ce représentant du peuple. Tous les élus veillaient ensemble sur les priviléges que Ferdinand le Catholique et Charles-Quint avaient concédés à la cité, et que chaque nouveau roi confirmait. Un de ces priviléges reconnaissait aux Napolitains le droit d'appeler devant leur tribunal tout habitant du royaume, tandis qu'eux-mêmes ne pouvaient être cités que devant leur propre tribunal (1).

Les nobles, dont la puissance extérieure diminuait chaque jour, cherchaient à se relever au moyen des choses municipales, dans lesquelles s'exerçaient leurs rivalités et leurs haines; peu à peu les siéges avaient remplacé l'ancien parlement, que les vice-rois ne réunissaient que lorsque les siéges leur refusaient de l'argent, motif unique désormais des convocations, et qu'il fallait, par con-

(1) Camillo Tutini, *De l'origine et de la fondation des siéges de Naples*, 1644; œuvre capitale.

séquent, décréter de toute manière. Le parlement assemblé, on exposait les besoins de la couronne; quelques membres disaient que le pays était épuisé; on en convenait, mais le service royal avait un besoin absolu de telle somme, et il fallait se la procurer, c'est-à-dire voter un nouvel impôt. Il y avait donc une constitution, mais sans garantie, puisque le vice-roi pouvait l'éluder, et faire arrêter les députés des siéges et même les élus. Le marquis de Monterey les relégua pour sept ans à Caprée, parce qu'ils avaient envoyé, à son insu, un ambassadeur à la cour; le comte d'Olivarès en fit arrêter deux des plus illustres, et le comte de Lemos défendit aux siéges de se réunir sans sa permission spéciale.

Le comte de Benavente, pour gagner le peuple, avait taxé le pain à si bas prix, que la municipalité de Naples dut contracter de gros emprunts pour offrir aux boulangers une indemnité de deux mille ducats par jour. On lui envoya une députation qui lui dit, par la bouche de son membre le plus âgé, César Pignatelli : « Sans la joie que nous fait éprouver la naissance de l'infant, nous serions venus en habits de deuil; » le vice-roi lui répondit : « Je ne sais ce qui me retient de vous faire jeter par la fenêtre, » et lui ordonna de garder les arrêts dans sa maison.

Le duc d'Albe, en 1625, imposa une taxe extraordinaire de deux carlins par feu sans consulter les siéges; apprenant qu'ils voulaient envoyer une députation au roi, il les fit appeler et les menaça, s'ils l'osaient, « de leur couper la tête et de la mettre sous ses pieds. » En 1638, on envoya des moines et des femmes au duc de Medina pour le supplier de recevoir la députation de la ville, faveur qu'il accorda; mais l'historien Capecelatro, pour lui avoir parlé avec hardiesse, fut condamné à une amende de huit cents ducats et à huit jours de prison, outre un procès criminel qui fut ensuite assoupi. Les députations, si elles parvenaient à la cour, devaient la gagner par de riches dons, et le plus qu'elles pouvaient obtenir était le déplacement du vice-roi.

Monterey, passionné pour les représentations scéniques, en voulait presque tous les jours, soit en public, soit dans la cour ou dans les maisons des nobles; il y en avait à chaque solennité, et la nuit de Noël, « au sortir d'un spectacle, il se rendit à la messe, mêlant les saints mystères aux fables des histrions (CAPECELATRO). » Au théâtre, chose inouïe, il voulut une loge uniquement pour lui et sa femme. Dans une course en felouque pour visiter Mergellina et le Pausilippe, il emmena deux prodiges de l'époque, Cincio Pulcinella et Ambroise Bonomo Coviello, acteurs dont les

bouffonneries faisaient accourir tout Naples. Une compagnie espagnole, qui, en 1636, vint jouer aux frais de Monterey, coûta pour le voyage seul de quatre à cinq cents ducats; mais, comme personne n'allait au spectacle, le vice-roi enjoignit à tous les officiers et employés d'y assister chaque jour, sous la menace de faire une retenue sur leur solde. En attendant, il négligeait les affaires publiques, et il s'abandonna tellement à cette passion que, lorsqu'on l'envoya guerroyer en Portugal, il retenait la paye des soldats pour salarier des comédiens.

Il avait une autre passion, celle des tableaux; en effet, l'art de Verrès fut encore une plaie de la vice-royauté, les Espagnols voulant enrichir leurs palais de Madrid des chefs-d'œuvre italiens. Medina en enleva tant qu'il put à la ville, et, parmi les autres, la Vierge au poisson de Raphaël; comme le prieur de Saint-Dominique se plaignait de cette spoliation, il le fit accompagner à la frontière par cinquante hommes à cheval; il prit à la même église un tableau de Luc de Leyde, à Sainte-Marie de la Sainteté un Raphaël, aux Incurables un Jules Romain; à titre de compensation, il bâtit la fontaine qui porte encore son nom. Il fut imité par Monterey; don Pedro d'Aragon emporta même des sculptures, et il aurait enlevé la belle fontaine de Dominique d'Auria à Sainte-Lucie, si les pêcheurs ne l'en avaient empêché.

La femme de Monterey était sœur du comte Olivarès; en conséquence, elle manifestait les plus hautes prétentions, et répétait aux dames qu'il fallait s'adresser non pas au vice-roi, mais à elle, si l'on voulait obtenir des faveurs; Monterey ayant accordé un poste de juge au mari d'une jolie femme, elle la frappa de ses pantoufles, qu'elle ne quittait jamais.

Faire de l'argent était le suprême, sinon l'unique but, du gouvernement. La taxe des feux, en 1505, avait produit au fisc 393,517 ducats; quarante-cinq ans après, elle en donnait 700,000, et, vingt-cinq ans plus tard, l'ambassadeur l'évaluait à 1,040,248. Selon le même, les recettes du royaume étaient de 2,355,000 ducats, auxquels il fallait en ajouter 600,000 pour les dons ordinaires, 225,000 pour les droits de pâturage dans la Pouille, 214,500 pour les douanes, 375,252 pour la dîme du clergé. En 1640, la taxe des feux était le double du chiffre de 1505.

Le couronnement, les langes du nouveau-né, les pantoufles de la reine, l'expédition d'Afrique, la guerre d'Allemagne, les succès et les revers étaient des occasions de réclamer les dons; chacun de ces tributs était accompagné de la promesse qu'il n'en serait plus

exigé à l'avenir, et l'on s'empressait d'en inventer un nouveau. En 1643, après les plus graves malheurs, il fut payé en dons onze millions, ou du moins on les décréta. On prétend que, depuis Ferdinand I[er] jusqu'à Charles II, le royaume consuma, en dons seulement, 90,784,000 ducats, dont 61,869,787 à la charge des communes, 14,893,000 des feudataires, 14,020,233 de la ville de Naples, outre 512,000 distribués aux vice-rois. On retirait beaucoup des *arrendamenti*, c'est-à-dire des prohibitions qui frappaient l'huile, le fer, le sel, la soie, qu'on ne pouvait exporter ou importer qu'en payant. Les compositions pour les délits rendaient environ soixante mille ducats.

Charles-Quint avait promis et juré que ni lui ni ses successeurs ne mettraient d'impôts sur les Deux-Siciles sans la permission du saint-siége ; dans le cas où ils le feraient, le peuple était autorisé à prendre les armes, et pourtant, aucun vice-roi ne s'abstint de grever le peuple de charges, toujours plus lourdes et plus absurdes. Monterey, pour lever des troupes destinées au service de son roi, perçut quarante millions de ducats en contributions extraordinaires; Medina, son successeur, en recouvra pour quarante-sept millions, et quand il partit avec un gros trésor, il disait : « J'ai laissé l'État dans une telle condition, qu'il n'y a pas quatre familles en mesure de donner un bon dîner. » Lorsque l'amiral de Castille lui succéda, onze millions de ducats d'or étaient absorbés par le seul intérêt des impôts, dont on avait vendu le montant à quatre-vingt-dix mille personnes, de sorte que, de ces énormes contributions, il n'entrait pas un carlin dans le trésor. Ce vice-roi s'en plaignit à la cour ; mais, ayant reçu pour réponse d'envoyer de l'argent, il dut imposer pour un million et cent mille ducats de nouvelles taxes, prélevées (puisque toutes les autres ressources manquaient) sur les loyers. Le peuple fit entendre de tels murmures qu'il jugea prudent de les suspendre; mais « les ministres espagnols, raillant sa timidité, le traitèrent d'homme de peu de hardiesse, incapable de gouverner un couvent de moines (Giannone), » et ils le remplacèrent.

Les absurdes lois sur les douanes poussaient à la contrebande, et celle-ci ruinait les négociants honnêtes, tandis que les fraudeurs arrêtés, ou finissaient par se corrompre en prison, ou bien acceptaient un rôle infâme pour obtenir la liberté. Outre les exactions, outre les vols des vice-rois et de leurs adhérents, méfaits qui ne retombaient sur le roi que parce qu'il ne les empêchait pas, il arrivait des princes qu'il fallait accueillir par des

fêtes; puis, quand les vice-rois partaient, on devait leur faire des dons pour avoir si bien administré.

Pour faire face à tant de dépenses, on vendait les impôts, s'enlevant ainsi le moyen de les abolir; puis, afin de satisfaire à de nouveaux besoins, on en créait de nouveaux, que l'on vendait encore; on vendait les terres domaniales, les communes se grevaient de dettes, et la seule ville de Naples devait quinze millions de ducats, dont elle payait l'intérêt avec le produit de droits exorbitants. On introduisit le papier timbré à la manière d'Espagne : enfin, il fut question d'imposer un grain par tête et par jour aux cent trente mille individus qui vivaient à la journée; un et demi aux cent trente mille qui exerçaient une profession médiocre; deux aux personnes titrées, gentilshommes, marchands et autres riches citoyens. Il faut y joindre les règlements sur les comestibles; comme on avait, dès 1496, commencé à déterminer le prix du pain et des macaronis, il fallut fournir de la farine et des grains. Dans un pays très-fertile, on ne trouvait pas de quoi manger : « Ici nous mourons de faim (écrivait un ambassadeur en « 1621); à midi on ne trouve pas de pain dans les boutiques, « parce que la plèbe effrayée s'en pourvoit à l'aube, et souvent « au delà de ses besoins; on pense que le vice-roi veut infliger « une peine à quiconque en achètera plus qu'il n'en peut con- « sommer dans la journée (1). »

Après avoir vendu fiefs, titres, terres, il ne restait qu'à inventer de nouvelles taxes sur les fruits, les chapeaux, les souliers, le pain, les raisins secs, les olives, les légumes, le cuir, la soie, le vin et les tonneaux, le sucre, le sel et les viandes salées; en un mot, comme le disait Campanella, on payait pour garder sa tête sur le cou. Ces charges étaient d'autant plus lourdes qu'elles n'atteignaient pas les nobles et le clergé. Sous le poids de tant d'impositions, il fallait se grever de dettes, et l'on introduisit les monts, c'est-à-dire des emprunts cumulatifs, que l'on demandait aux universités, aux communes, aux particuliers, aux barons, et qui devenaient une nouvelle complication et un nouveau mal.

La perception étant fort difficile, on affermait les impôts, surtout

(1) Correspondance du résident du duc d'Urbin. Dans un ban, souvent répété avec quelques variantes, nous lisons : — Comme il est venu à notre connais- « sance que, par l'avidité de quelques personnes puissantes et des vendeurs, « le prix du blé et de l'orge a subi, depuis la récolte, une hausse excessive, au « grand dommage des pauvres de tout le royaume etc... voulant remédier, comme « il convient, à une chose d'un si grand préjudice pour le royaume, etc. »

à des Génois. Ces Italiens très-actifs, et que la pratique des affaires commerciales dans leur pays avait de bonne heure familiarisés avec les opérations des finances, les dirigèrent dans tous les pays ; déjà, au temps de Philippe II, les banques, les billets de l'État et les dettes publiques de tout le royaume se trouvaient dans leurs mains. Ils plaisaient à l'Espagne, parce qu'ils étaient solides; mais le peuple les abhorrait, parce qu'ils se montraient inexorables. Le duc d'Ossuna voulait que Naselli prît la ferme de la douane de Foggia ; comme il refusait en alléguant pour excuse qu'il en avait déjà beaucoup, il reçut l'ordre de quitter le pays dans deux jours, sous peine de la vie. Ce vice-roi demandait une avance de deux cent mille ducats sur un impôt ; les fermiers ayant répondu ne pouvoir la faire, il leur saisit provisoirement trois cent mille ducats (1).

Afin de remédier au désordre des finances, le gouvernement avait recours à la funeste ressource d'une monnaie de bas aloi, suspendait le traitement des employés, et allait même jusqu'à mesurer le pain aux familles (2). L'argent était devenu si rare, que

(1) Zazzera, *Gouvernement du duc d'Ossuna.*

(2) Le résident du grand-duc écrivait le 27 juillet 1606 : — Ici, l'on est sans pain ni vin, avec de nouvelles impositions. »

3 septembre 1608. — Ici, l'on compte les hommes par quartiers et maisons ; le besoin est si grand, que l'on donne cinq *tornesi* de pain par bouche; qui en veut davantage doit l'acheter aux boulangers étrangers, et celui qu'ils font est en très-petite quantité. »

23 avril 1607. — La disette est si grande dans le royaume, qu'il vient des communes entières à Naples, demandant dans les rues du pain ; tant de pauvres sont arrivés, qu'il est à craindre que cette ville ne soit empestée, car les gens meurent dans les rues. »

François Palermio a publié dans les *Archives historiques* un précieux recueil de documents sur la condition économique du royaume de 1522 à 1647. Dans une lettre du résident du duc d'Urbin, nous lisons, 31 décembre 1611 : — Le « seigneur comte de Lemos, par de douces manières, a prié les employés de se « contenter de six mois de traitement, en les prévenant qu'il ne force personne, « mais qu'il verra de bon œil ceux qui le feront, et les autres non ; il a ajouté la « promesse que les uns seront bien payés à l'avenir, et les autres mal. Aussi, tous « s'empressent de se conformer aux désirs de Son Excellence, et il en est qui per- « dent trois ou quatre mille ducats, sans avoir pareille somme au monde. »

17 juillet 1621. — Ici, la monnaie est si rare, que mille ducats ne valent « pas 400 écus d'argent, parce que c'est une monnaie petite, rognée et fausse ; « le créancier, dans l'impossibilité de faire passer cette monnaie, est obligé de « supporter une perte de six et de six et demi pour cent. »

4 février 1622. — On ne saurait exprimer la confusion et le dommage in- « croyable qui vont augmentant dans cette ville et tout le royaume, à cause des « *zanette* de cinq grains. Qu'il suffise de dire qu'on ne peut avec cette monnaie,

l'on payait, en 1573, vingt pour cent; quatre ans après, trente-deux et demi sur Rome, et trente pour cent sur Venise en 1621 (BIANCHINI). Les Génois faisaient donc d'énormes bénéfices dans les opérations de banque; on regarda comme un malheur public la faillite de la maison Mari, qui aurait entraîné la ruine de toutes celles de Naples, si le vice-roi n'avait reculé d'un mois les échéances.

Lorsque toutes les autres ressources lui manquaient, le gouvernement avait recours aux emprunts forcés. En 1605, le comte de Benavente en imposa un aux banques; mais, comme elles se plaignaient, il prit soixante mille ducats à six établissements de bienfaisance, avec promesse de donner huit pour cent.

La banque de la dette publique se trouvait souvent sans fonds; en 1622, le cardinal Zapata réduisit les capitaux déposés à deux tiers de leur valeur, et, en 1625, on suspendit les affaires pendant plusieurs jours. Bien plus, quelques communes achetèrent le droit de *se révolter au nom du roi*, pour se mettre à l'abri des vexations du fisc.

L'armée de la monarchie espagnole étant uniforme, les soldats italiens guerroyaient dans toute l'Europe, dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, tandis que les garnisons de la Péninsule se composaient de Wallons, d'Allemands et d'Espagnols. Quatre mille fantassins sous un mestre de camp et un auditeur formaient le *terzo de Naples;* la cavalerie comptait mille cuirassiers et quatre cent cinquante hommes armés à la légère (1). On prétend que Monterey, dans

« et l'on n'en voit pas d'autre, se procurer de quoi vivre. Si cela dure encore, « les gens mourront de faim, parce que les comestibles sont hors de prix, et, « ce qui est pire, on n'en trouve pas. »

(1) Ainsi s'exprime la Relation elzévirienne, qui donne le nombre des tours du littoral, comme suit :

Dans la Terre de Labour		32
Dans la Principauté citérieure		69
Dans la Basilicate		7
Dans la Calabre citérieure		27
—	ultérieure	50
Dans la Terre d'Otrante		65
—	de Bari	16
Dans l'Abruzze citérieure		7
—	ultérieure	6
Dans la Capitanate		22

D'après cette Relation, le royaume de Naples rendait deux millions cinq cent mille ducats, y compris un million deux cent mille que le peuple accorde au roi

l'espace de six ans, mit sur pied quarante-huit mille fantassins et cinq mille cinq cents cavaliers, la plupart indigènes, avec deux cent huit canons, soixante-dix mille fusils et d'autres armes, des galères, des navires de transport, des munitions et tout le matériel nécessaire; vers la fin de son administration, il frappa la capitale d'une contribution de quinze millions de ducats, dont la plus grande partie fut employée à des ornements et à l'entretien de troupes; en outre, si les flottes françaises s'approchaient, la ville elle-même devait s'armer pour sa propre défense.

Alcala institua les bataillons nationaux, pour la formation desquels tous les cent feux devaient fournir quatre fantassins et un cavalier; ces miliciens, dont le nombre s'élevait à vingt-quatre ou trente mille, n'étaient tenus à servir que dans le pays, et recevaient une paye en temps de guerre. Le roi Alphonse avait introduit des chevaux d'Espagne, dont la belle race n'a pas encore dégénéré.

Ferdinand le Catholique, dans le but de favoriser l'industrie locale, greva l'importation des étoffes, et les étrangers ne purent établir de fabriques dans le royaume qu'en vertu d'un privilége; non-seulement Naples, mais Aquila, Téramo, Ascoli, Arpino, Isola de Sora, Piedimonte d'Alife et la Calabre en fournirent beaucoup. La culture de la soie prit une si grande extension, que la moitié de la population de Naples s'occupait à tisser des étoffes de toute qualité, jusqu'à des brocarts d'or, que les Vénitiens avaient enseigné à faire; la cour et la noblesse en consommaient une grande quantité, soit pour les habits, soit pour l'ornement des maisons. Toutefois, loin de s'agrandir sous l'influence des nouvelles voies ouvertes au commerce et de la facilité des communications, cette industrie fut restreinte par d'absurdes règlements. Le vice-roi, duc d'Arcos, en 1647, non content de l'entourer de mille entraves, l'interdit aux provinces; la vente, la teinture et le tissage de la soie furent réservés « aux acheteurs et aux industriels de la douane royale de Naples, » auxquels, en conséquence, les producteurs durent vendre les cocons. En 1685, il fut défendu d'introduire de nouvelles inventions dans ce genre d'industrie, avec ordre de n'exposer sur le marché que des étoffes travaillées à la mode ancienne et aux prix d'autrefois.

On s'étonne que cet art n'ait pas succombé sous de pareilles

tous les deux ans à titre de don, et 31 grains que paye chaque feu pour les logements, 7 grains pour les gardiens des tours, 9 pour l'entretien des routes et 5 pour les bargels de la campagne; mais les recettes suffisent à peine pour couvrir les dépenses.

mesures, et nous devrions répéter ici ce que nous avons dit de la Lombardie à propos de l'imprévoyante action du gouvernement. En 1618, il fut défendu, sous peine des galères, de dorer des cadres ou tout autre objet, jusqu'à ce qu'on eût fini de dorer le nouveau galion. Entre mille autres, qu'il suffise de citer le ban, conforme à beaucoup d'autres antérieurs, que les élus de la ville de Naples publièrent au mois de novembre 1649, portant 1° que nul aubergiste ou vendeur de vin en barils ou en bouteilles tienne ou vende des vins gâtés, aigris, piqués, tournés ou de tout autre mauvaise qualité ; 2° qu'il ne mélange pas le vin nouveau avec le vieux; 3° qu'il ne vende pas une qualité pour une autre ; 4° qu'il donne la juste mesure, avec des bouteilles marquées par le *credenziere;* 5° qu'il ne vende pas de pain au-dessous de la mesure courante, et n'en tienne pas qui soit fait chez lui; 6° qu'il n'achète pas de viandes, de tripes ou d'autres marchandises durant la nuit, mais seulement après une heure de jour, afin que les citoyens puissent faire leurs provisions; 7° qu'il n'achète pas de poissons ni sur mer ni sur terre dans le royaume de Naples, ni pendant la nuit, mais qu'il aille le chercher aux pierres à onze heure du soir, ou, dans le carême, une heure avant midi, et, les autres vigiles, à deux heures de l'après-midi, afin que les citoyens puissent se pourvoir; 8° qu'il ne vende, le jour comme la nuit, ni de viande ni de poisson cru, ni même de cuit pour le porter dehors; 9° qu'il n'achète pas de filets de porc la nuit, mais seulement le jour et après les dix-neuf heures. » Chaque prescription est accompagnée de graves menaces de peines pécuniaires et corporelles, « et autres châtiments laissés à notre volonté selon les bans anciens. »

Le commerce et l'industrie tiraient peu de profit de côtes si favorables, de terrains si fertiles; les servitudes rurales nuisaient à l'agriculture, et les bergers menaient paître des troupeaux peu nombreux sur des campagnes qui auraient suffi à nourrir un peuple. François Bobbi écrivait au duc de Florence, le 11 novembre 1549 : — Les routes, non-seulement dans ce royaume, « mais partout jusqu'à Rome, sont détériorées de telle sorte, « qu'il est impossible, sans une suite au moins de cent chevaux, « d'aller d'ici là. »

De graves inconvénients résultaient aussi de la multitude des moines, propagateurs d'une dévotion irrationnelle et de miracles infinis, possesseurs de domaines et de quartiers étendus dans les villes ; car les légistes soutenaient que les propriétaires de maisons

et de terres confinant aux monastères devaient les leur céder à prix d'expert. A côté de cette misère publique, on s'étonne de la richesse des églises, parmi lesquelles il suffit de citer la chartreuse de Saint-Martin et la chapelle de Saint-Janvier : la première, tout en marbre sculpté, ornée de mosaïques, avec les autels émaillés de pierres fines, les balustrades en marbre et en porphyre, offre partout des fleurons, des rosaces et des broderies capricieuses; dans l'autre, outre l'inestimable trésor, il fut dépensé pour les seules peintures trente six mille ducats et un million pour les différents travaux; quelques années avant l'insurrectiou de Masaniello, l'autel de l'Annonciation, œuvre grandiose de Fanzaga, absorba, dans ce même édifice, deux cent mille ducats, et l'on sacrifia des trésors pour un ciboire dans l'église des théatins.

Les dépenses des congrégations et l'ambition des gouverneurs donnaient à Naples un aspect de magnificence et de beauté. Au temps de Monterey, cette ville comptait vingt mille édifices, quarante-quatre mille feux, trois cent mille habitants, et consommait par jour quatre mille boisseaux de blé; tous les mois, il se dépensait trente-cinq mille ducats en légumes ou verdure; chaque année, il fallait cent mille *staïa* d'huile (six mille quatre cents hectolitres) quinze mille *centinaïa* de viande salée, vingt mille de poisson, six mille de fromage, cent mille bêtes de boucherie; outre la vente des particuliers, les seuls magasins publics débitaient par an trente mille tonneaux de vin. Les droits sur les fruits rendirent quatre-vingt mille ducats. La douane recevait environ six mille caisses de sucre, deux mille de cire blanche, trois cents d'épiceries, vingt-mille *centinaïa* d'amandes. On dépensait pour les étoffes étrangères environ quatre cent mille ducats, deux cent mille pour celles de l'Italie, trois cent mille pour toiles de lin de la Vénétie, deux cent mille pour toiles de Hollande, cent cinquante mille pour ouvrages d'or et d'argent.

L'introduction des épingles produisait annuellement un bénéfice de quarante mille écus. Le pays exportait beaucoup en objets de luxe, étoffes de soie et d'or pour habits et tapisseries, broderies et choses semblables. Il suffisait de parcourir Naples pour s'apercevoir combien cette ville était riche : outre les ouvriers qui étalent leurs marchandises dans les places, outre ceux qui ont des fabriques chez eux, dans chaque rue, chaque passage, on trouve une foule de gens qui se pressent, se heurtent et portent sans cesse des fardeaux; entrez dans les églises où l'on prêche, et la multitude les remplit; allez dans les tribunaux, et l'on s'étonne de tant de

bruit; les rues sont remplies de gens à pied, à cheval, en carrosses, de sorte qu'il en résulte un bourdonnement pareil à celui d'une ruche (1). Le commerce et les offices lucratifs, l'attrait des largesses, l'abondance des aumônes et la facilité des escroqueries augmentaient la population de la ville; il y avait beaucoup de maisons étrangères, surtout de Génois, comme les Spinola, les Mari, les Serra, les Ravaschieri.

Mais ces accroissements étaient au préjudice des provinces, abandonnées à elles-mêmes. Le peuple, toujours oisif, était mal nourri, querelleur, prompt à prendre les armes, et lâche néanmoins; or, comme tous les individus qui souffrent, il désirait les nouveautés et les choses frivoles, toujours mécontent du gouvernement, mais non du roi. Le parjure et le faux témoignage étaient si communs que, lorsqu'on voulait introduire l'inquisition espagnole, on fit observer qu'il n'y aurait plus de sécurité pour personne, attendu la facilité d'attester le mensonge. Les faux monnayeurs étaient nombreux; on rognait même les pièces de monnaie, et l'on voyait des prêtres, des moines, des nobles et des femmes se livrer à ces opérations frauduleuses. Le vice-roi Zapata fit pendre Lisco d'Ausilio qui, après avoir exercé dix-huit ans cette coupable industrie, s'était fait un revenu de quarante mille ducats.

Les nobles se plaignaient de voir donner à des étrangers tant d'emplois, créés pour eux par les rois précédents; mais ils n'avaient ni assez de force pour lutter contre l'Espagne, ni assez de générosité pour fraterniser avec le peuple. Malgré leur susceptibilité sur le point d'honneur, ils ne reculaient pas devant de honteux méfaits; pour se faire octroyer des titres ou la prééminence, ou bien pour obtenir de rester couverts devant le roi, comme les grands d'Espagne, ils avaient recours à de longues brigues; ils se faisaient un mérite de leur oisiveté, méprisaient l'industrie, et négligeant de surveiller personnellement leurs intérêts, ils ne s'occupaient que de chasses, de fêtes, d'exercices chevaleresques. Le peuple, dont leur faste orgueilleux les éloignait de plus en plus, ils le tyrannisaient à l'aide de leur nombreuse clientelle. Le prince de Colla lança à un docteur, pour avoir négligé de lui donner le titre d'excellence, une clochette qui alla briser la tête d'un vieillard; ils votaient sans mesure les impôts,

(1) Jules César Capaccio, *Il forestiere*, Naples 1634.

dont les exemptaient leurs privilèges, ou qu'ils prenaient à ferme, afin de s'engraisser de la misère publique.

Quelles mœurs pouvait-on attendre d'une servitude accompagnée de désordre? On laissait un libre cours aux passions haineuses et violentes, je n'ose pas dire avec la pensée de décomposer les éléments de la nationalité, mais tel était certainement le résultat. Une commune abhorrait l'autre, et des inimitiés séparaient les familles comme les cités; le nom des anciens partis angevin et aragonais fut ressuscité pour leur rappeler qu'ils s'étaient haïs une fois, et qu'ils devaient se haïr encore. Les liens domestiques se relâchaient, à moins qu'il ne s'agît de soutenir de puériles distinctions.

Des femmes de familles principales ne rougissaient pas d'être ouvertement les maîtresses du vice-roi, comme la marquise de Campolattaro de la maison de Capoue, la princesse Conca des Avalos. Les intrigues des vice-reines venaient compliquer les faits journaliers, et quelques-unes offraient des exemples de scandales; dans le carnaval de 1639, la femme de Medina donna dans le palais un bal masqué, où figurèrent avec elle, dans une nudité mythologique, vingt des plus jolies napolitaines. Les bals, les mascarades, les spectacles étaient les amusements recherchés par les vice-rois; à leur entrée, ou pour célébrer les événements mémorables de la cour, « on ouvrait les cataractes de la joie afin d'en verser des torrents d'allégresse. »

Il était défendu aux courtisanes, sous peine de fustigation, de se montrer dans la ville en carrosse, ni en barque sur les rivages du Pausilippe, ni de passer la nuit dans les hôtelleries; mais leur nombre était considérable, et les nobles fréquentaient leurs maisons, nouvelle occasion de querelles, de duels et de meurtres, comme les joutes, les courses, les combats d'animaux, les promenades. Les souvenirs du temps sont remplis de duels, au point de jouer le plus grand rôle dans la vie des jeunes nobles. Quelques-uns entraient dans l'armée, et la plupart servaient à la cour, mais sans y trouver autant d'éclat et de puissance que les Français; au lieu d'une dynastie nationale, à laquelle ils pussent consacrer leur loyauté, ils se faisaient les courtisans d'un vice-roi étranger, éphémère et subalterne lui-même. Si par hasard ils se souvenaient de l'âge féodal, alors que leurs pères ressemblaient à des rois, ce n'était que pour y puiser des titres à de frivoles prétentions; les vice-rois se plaisaient à les humilier, et des personnages de haute naissance, arrêtés par les sbires, emprisonnés

pour dettes, furent poursuivis judiciairement et condamnés aux peines ordinaires.

Des bans fréquents étaient publiés contre les jeux de hasard; néanmoins, les nobles risquaient des centaines de ducats sur les cartes ou les dés. En 1631 Jean Jacques Cossa, duc de Sainte-Agathe, en perdait quarante mille au taroc, et Vincent Capece se fit un revenu de plus de soixante mille ducats en prêtant de l'argent pour le jeu (1). Outre les tripots privilégiés, on jouait dans les maisons particulières ; au temps du second duc d'Alcala, Barthélemy Impériale perdit un soir six mille ducats dans celle du chevalier Muzio Passalacqua, et pourtant, dit le chroniqueur, il était Génois.

D'autres, en guerre ouverte avec la société, formaient des bandes qui, protégées par quiconque ne voulait pas en être victime, rançonnaient les voyageurs, s'associaient aux fréquentes émeutes d'alors, et affrontaient non-seulement les sbires, mais encore les soldats. L'abbé César Riccardo qui, en 1660, tua le duc de Saint-Paul, parcourait les environs de Nola et même de Naples, où il entrait et tuait sans être connu ; il dévalisait les courriers dont il brûlait les lettres, empêchait le transport de la neige, et menaça d'arrêter les pourvoyeurs de blé si on ne lui obtenait pas son pardon. Ses bénéfices doublaient, lorsque les prélats se mettaient en route pour se rendre au conclave; afin de le réprimer, on nomma un commissaire de la campagne, avec pleins pouvoirs de poursuivre sommairement les attentats commis dans la Terre de Labour, c'est-à-dire dans les environs de Naples.

Bans civils, monitoires ecclésiastiques, promesses de trois cents ducats par tête, raffinements de supplices, on avait recours à tous les moyens ; mais comment détruire les bandits, lorsqu'ils étaient protégés par les grands qui se servaient d'eux ? Et quel juge eût osé condamner un noble et se faire des ennemis de tous ses parents ? Les vice-rois eux-mêmes acceptaient des cadeaux pour les protéger; puis le grand-duc ou le pape les prenait à sa solde pour nuire à ses ennemis. Urbain VIII jeta sur le territoire de Sienne Tagliaferro avec une grosse bande d'assassins ; le grand-duc Ferdinand II prit à son service César Squilleta, surnommé Frà-Paul, qui recruta dans le royaume tous les brigands qu'il put trouver; Jules Pezzola, un de ses pareils, en réunit cinq cents, avec lesquels il mit à feu et à sang les environs de Rome; un cer-

(1) Guerra et Bucca, *Diurnali*.

tain Pagani, à la tête d'un millier de ces malfaiteurs, dévasta Rieti et Spolète.

Un nonce se plaignait que les monastères fussent le refuge le plus habituel des bandits; les bénédictins de Montevergine, à Avellino, s'entendaient avec eux, et si la justice violait les asiles, des conflits s'élevaient entre les deux autorités. Sous le duc d'Alcala, Jean-Vincent-Dominique, baron de Pellascianello et chef de bande, fut arrêté dans une église et condamné à mort; malgré les réclamations du nonce et de l'évêque en faveur de la sainteté de l'asile, et malgré les murmures du peuple qui attendait sa grâce, le coupable subit le supplice.

Les conflits juridictionnels avec les évêques, défenseurs ardents des prétentions curiales, et qui ne croyaient pas *l'exequatur* royal nécessaire aux bulles de Rome, renaissaient fréquemment et produisaient de graves désordres. Les gens de lettres, selon leur habitude, favorisaient le gouvernement, et le peuple était pour la liberté. Giannone déclame avec chaleur contre les prétentions des moines et des prêtres qui, en vertu de la bulle *In Cæna Domini*, s'opposaient à l'augmentation des charges publiques; il dit qu'ils donnaient l'absolution à quiconque trompait le fisc, parce qu'on les avait imposées sans l'autorisation papale (1).

Sous l'administration du cardinal Granvelle, les moines arrêtèrent un voleur dans l'église de Saint-Laurent, et après l'avoir bien bâtonné, ils le livrèrent aux bargels de l'archevêque. Le sacrilége était un cas mixte, c'est-à-dire que l'on présumait que le jugement appartenait à l'autorité qui *prévenait;* mais Granvelle, comme il s'agissait d'un laïque, réclama plusieurs fois le coupable, et, sur le refus de l'archevêque, il le fit enlever par force de la prison. Le vicaire, sur l'ordre de l'archevêque, excommunia tous ceux qui avaient participé au fait, et le cardinal fit barbouiller ou déchirer les affiches de l'excommunication, juger et pendre le coupable; en même temps, il enjoignit au vicaire de sortir du royaume, et voulut qu'on arrêtât les consulteurs, les huissiers, le chancelier, en un mot quiconque avait participé à la publication de l'anathème. Dans un cas semblable à Milan, le pape avait exigé que les excommuniés se rendissent à Rome pour obtenir l'absolution;

(1) Livre XXXIII. La condition des Deux-Siciles nous est révélée fidèlement par Frédéric Badoero dans le rapport qu'il lut au sénat vénitien en 1557, à son retour de son ambassade auprès de Charles-Quint (*Relazione d'ambasceria veneta*, vol. III, première série).

mais alors Philippe II, approuvant la conduite de Granvelle, défendit de subir cette humiliation; le pape eut beau se plaindre, il dut se borner à soumettre les excommuniés à l'absolution privée.

Les jurisconsultes napolitains se firent une grande réputation en soutenant l'autorité royale. Chioccarello, laborieux compilateur, recueillit en dix-huit volumes tous les écrits favorables à la juridiction princière contre les usurpations cléricales, outre une infinité de décisions, surtout de la rote romaine et du sacré conseil de Naples : questions, controverses, conseils, allégations, avec des citations interminables et des conclusions générales, il n'oublie rien. Sur ses traces, Giannone traite des jurisconsultes, dont le nombre était considérable, parce que cette profession devint une source d'honneurs et de lucre, alors que le développement des affaires et la complication des lois firent multiplier les juges, les rotes et les tribunaux. Au premier rang brillait Vincent de Franchis, régent du conseil suprême d'Italie, dont les décisions étaient citées dans toute l'Europe.

Ce royaume fournit encore de vigoureux penseurs, dignes de figurer parmi les rénovateurs de la science, comme Bernardin Telesio, frère Giordano Bruno, frère Thomas Campanella, dont nous parlerons longuement. Ce dernier s'occupa beaucoup de politique et d'économie, en favorisant la domination espagnole et papale; cependant on le compte parmi les martyrs de la liberté et de l'indépendance nationale. En effet, s'appuyant sur l'astrologie, sur l'Apocalypse, sur les prophéties de sainte Brigide, de l'abbé Joachim, de Savonarola, de saint Vincent Ferreri, il prédit que le
1599. dix-septième siècle apporterait de grands changements dans le royaume de Naples; soit que son langage exprimât ses convictions, ou qu'il employât les armes du temps, il fut écouté, ou bien les hommes habiles se servirent de lui pour tenter un mouvement dans la Calabre.

Frère Denis Ponzio de Nicastro avait rompu la tête à un convers, désobéi à son supérieur qui le reléguait dans un couvent, et pris les armes avec des bandits pour venger le meurtre d'un oncle; s'étant arrêté à Stilo, patrie de Campanella, il entend parler de ses prophéties, et se met à les répandre de manière à paraître son interprète, comme d'autres bandits dont se servait Campanella pour combiner des associations. On crut donc qu'ils conspiraient pour la rénovation politique du pays, en prêchant une république qui aurait pour centre Stilo, pour moyens de réussite la parole de trois cents moines et de quatre évêques conjurés, avec les ar-

mes de dix-huit cents brigands ; du reste, ils tuaient quiconque leur résistait, et nommément les jésuites. Le vulgaire se persuade facilement qu'une oppression parvenue au comble est sur le point de finir : les rivalités de la France, qui encourageait les mécontents et les ambitieux, faisaient concevoir des espérances ; les conspirateurs ne dédaignèrent pas de recourir au pacha Cicala ; mais ils se virent prévenus, et l'on arrêta tous ceux qui ne purent s'échapper ; conduits à Naples sur les galères, deux furent écartelés pour l'exemple, d'autres brûlés, pendus, condamnés à ramer.

A notre époque, dans Vallintelvi sur le lac de Côme, nous avons vu quelques prêtres organiser un soulèvement contre Napoléon, à coup sûr moins sérieux que celui-là; cependant, ces prêtres sont morts sur le gibet, quand ils méritaient à peine d'être enfermés dans un hôpital de fous ; mais alors les ecclésiastiques étaient protégés par les immunités, et les moines comme Campanella, au lieu de comparaître devant les tribunaux du pays, obtinrent d'être jugés par le saint-office. La conspiration eut les conséquences ordinaires : fuites, morts, amendes. Le parlement, afin d'attester la fidélité du royaume, décréta au roi un don d'un million deux cent mille ducats, et un autre de vingt-cinq mille au vice-roi, qui avait sauvé le pays d'un si grand de péril (1).

Les malheurs de Naples étaient communs à la Sicile, deux cadavres attachés au même gibet. Au seizième siècle, le problème des destinées de l'Italie n'avait pas encore reçu de solution définitive ; mais le sort de l'île était déjà fixé ; dépouillée de son indépendance, elle subissait d'avance les maux de la servitude, de laquelle parurent inséparables les famines, les soulèvements, les partis de familles.

L'historien Hugues de Moncade, le premier qui réunit le titre de vice-roi à celui de capitaine général du royaume et des îles, 1516.
eut à combattre contre le peuple révolté, et le réprima d'une ma-

(1) Comme il arrive de toutes les conspirations qui échouent, on a mis en question l'existence de celle-là. Botta ne fait que copier élégamment Giannone, qui a copié matériellement Parrino Guillaume. Libri, dans l'*Histoire des mathématiques*, vol. IV, p. 151, assure qu'*il est difficile de ne pas voir en Campanella un martyr de l'indépendance italienne !*

Au ch. CLVIII, nous parlons avec étendue de Campanella comme philosophe et politique ; mais nous devons faire observer ici qu'il était si loin de songer à l'indépendance de son pays, que, comme on peut le voir dans son traité *De la monarchie d'Espagne*, il enseignait à cette puissance la politique qu'elle devait suivre pour conserver ses possessions dans la Péninsule et s'y rendre forte.

nière atroce. Hector Pignatelli, qui le remplaça, loin de ramener la tranquillité, provoqua par ses rigueurs de violents tumultes à
1517. Catane, imitée bientôt par la ville de Palerme, où Jean-Luc Squarcialupo conspira, souleva le peuple, égorgea les conseillers, bouleversant et saccageant l'île entière; le vice-roi ne sut y opposer qu'une autre conjuration, grâce à laquelle Guillaume Ventimiglia parvint à tuer Squarcialupo et un grand nombre de factieux; les autres furent successivement envoyés au supplice.

Les haines s'envenimèrent, et François Ier les attisait. Pompilio Imperatori et ses frères, exclus du pardon, s'entendirent avec Marc-Antoine Colonna pour s'emparer de l'île; mais ils furent découverts et fournirent d'autres victimes au bourreau. A Sciacca, depuis un demi-siècle, il existait entre les Luna et les Perollo une
1529. opiniâtre inimitié, qui finit par éclater en guerre ouverte, accompagnée de féroces vengeances; enfin, les Luna durent se réfugier à Rome auprès de Clément VII, leur oncle.

L'île ne put jamais se résigner au joug; puis, les courses des pirates, les éruptions de l'Etna, les dévastations des bandits et des soldats se renouvelaient à chaque instant. Le commerce intérieur avait disparu, les campagnes voisines de la mer étaient incultes et dépeuplées; bien qu'on eût beaucoup dépensé pour construire des forteresses, munir les côtes, faire des libéralités aux soldats qui les défendaient, on voyait encore le pays dévasté d'une manière déplorable.

La domination des *îles*, c'est-à-dire les Gerbi, Malte, Cozo et Tripoli, récente conquête, était une lourde charge pour la Sicile; enfin, Charles-Quint céda Malte aux chevaliers de Saint-Jean qui, chaque année, devaient faire hommage d'un faucon au vice-roi. La Sicile fournit beaucoup d'hommes et d'argent pour fortifier la Valette, et fut d'un grand secours dans l'expédition de Tunis; aussi Charles-Quint, à son retour, ayant débarqué dans l'île, jura à Palerme de lui conserver ses priviléges, et reçut un don de deux cent cinquante mille écus. En effet, les parlements restaient intacts, avec le droit de libre délibération, et les rois juraient la constitution, de manière que la nation se trouvait distincte du roi.

Dès 1513, l'inquisition avait été introduite dans l'île; les habitants, loin de la repousser comme sur terre ferme, l'avaient crue nécessaire contre les excès des magistrats, et beaucoup se soumettaient volontairement à sa juridiction (1). L'inquisition com-

(1) Voir le rapport de Frédéric Badoero dont nous avons parlé plus haut.

mença bientôt à agir, non-seulement avec une pleine indépendance, mais comme supérieure au gouvernement; elle excommunia même la grande cour avec l'archevêque, et il fallut que le gouverneur, duc de Feria, envoyât mille soldats contre le palais où les pères inquisiteurs s'étaient fortifiés. Ces mesures de vigueur ne les refrénèrent point; en 1641, ils donnèrent le premier spectacle d'un *auto-da-fé* où l'on vit figurer le français Varron, calviniste, un Maure baptisé du nom de Tedesco, et un certain Favolara, augustin calabrais. Frère Diégo La Matina, homme d'une force herculéenne, condamné aux galères par le saint-office, s'efforça de pervertir ses compagnons; enfermé dans une prison, il rompit ses menottes, se précipita sur l'inquisiteur qui était venu faire la visite, et le tua; pour ce meurtre, il fut brûlé publiquement en 1658. Il est fait mention, en 1724, du supplice de Gertrude-Marie Cordovana, bénédictine béguine, et de frère Romuald, augustin laïque, coupables de quiétisme.

En vertu de la monarchie dite pontificale, le roi avait dans l'île l'autorité réservée aux papes; ce qui produisait de graves dissentiments avec la cour romaine, attendu que les vice-rois abusaient souvent de ce privilége pour attribuer au tribunal du pays les causes directement (*per viam saltus*), et non-seulement par charge (*per viam gravaminis*). Ils y nommaient des juges séculiers, ne souffraient pas qu'on fît appel de ses décisions à Rome, et Pie V, comme Grégoire XIII, eut, à ce sujet, de longs démêlés avec Philippe II.

En 1558, le tribunal du consistoire y fut institué; puis on réforma les jugements intérieurs, en coordonnant les appels. Alors tombèrent les grandes charges de la couronne; le grand justicier, le grand camerlingue et les grands chanceliers furent remplacés par les présidents de la cour, du consistoire et du patrimoine; il ne resta que le grand sénéchal, fonction purement honorifique, et le protonotaire qui, dans les assemblées, portait la parole au nom du roi.

La féodalité, que Roger et Frédéric II avaient consacré tous leurs efforts à détruire, fut consolidée par les Aragonais qui, dans la lutte, voulaient être soutenus par les grands. Le roi Jacques, à son couronnement, créa quatre cents chevaliers, et Frédéric, plus de trois cents, sans parler d'un grand nombre de comtes; peut-être les trois quarts des communes servirent à constituer des fiefs (1). Charles-

(1) Gregorio, dans la *Bibliotheca aragonensis*, rapporte une *Descriptio feudorum sub rege Frederico*, qui donne la mesure de la puissance des feudataires,

Quint introduisit même des ducs et des princes, de telle sorte que la noblesse féodale y conservait une grande puissance. Le prince de Butéra, le personnage le plus éminent de la Sicile, arborait l'étendard royal dans les solennités publiques, comme ayant succédé aux gonfaloniers de l'île; il pouvait encore, à l'imitation des compagnies royales, armer un escadron avec trompettes, tambours, enseignes. Tel était « Louis Roger Ventimiglia et Sanseverino de la famille des Normands, des Souabes et d'Aragon, par la grâce de Dieu vingt-deuxième comte des Ventimiglia, marquis de Lozana, des Alpes Maritimes, comte d'Ischia majeure, Procida, Lementini, dix-huitième comte-marquis de Geraci, prince de Castelbuono et de Belmontino, marquis de Malte et de Montesarcio, duc de Ventimiglia, baron de San-Mauro, de Pollina, Bonanotte, Rapa, Calabro, Rovitella, Miano, Tavernola, Plocabiava et Mili, premier comte en Italie et premier seigneur dans l'une et l'autre Sicile, grand d'Espagne de première classe, prince du saint empire romain, gentilhomme de chambre, avec exercice, de sa royale majesté. »

Hercule-Michel Branciforti et Gravina, outre les dix-neuf fiefs qui composaient la seigneurie de Butéra était prince de Pietraporzia, duc de Sainte-Lucie, marquis de Militello, Val de Noto et Barrafranca, comte de Mazzarino, Grassoliato, Baccuja, baron de Radali, Belmonte, Pedagaggi, Randazzini, avec ses bourgs et appartenances, seigneur des terres de Niscemi, Grand-Michel, du lac Biviere de Lentini, des fiefs de Braccaleri, Gibilixeni, Sijuni avec la tour de Falconara (1).

La Sicile eut aussi des vice-rois bienfaisants et surtout fastueux. Garcia Tolède fit construire à Palerme le môle et la rue principale qui a conservé son nom, un arsenal à Messine, une forteresse à Malte, deux châteaux à Agosta. Marc-Antoine agrandit l'université de Catane, et orna Palerme de belles portes; mais tandis que l'on

possesseurs chacun de beaucoup de châteaux, entre autres les familles Ventimiglia, Palizzi, Sclafani, Barresi, Passaneto, Chiaramonte, Montaperto, Lanza, Rubeo, Tagliavia, et trois maisons aragonaises, les Alagona, les Moncades, les Peralto. Chaque fief embrassait plusieurs territoires, seigneuries et cités, dont chacun aurait pu constituer un fief. Ainsi, au comté de Modica appartenaient Modica, Raguse, Chiaramonte, Monterosso, Scicli, Comiso, Spacaforno, Giarratana, Biscari, Odogrillo, Dorillo et autres lieux; dix-neuf fiefs réunis formaient la seigneurie de Butera; en outre, la chambre de la reine possédait Syracuse, Paternò, Mineo, Vizzini, Lentini, Castiglione, Francavilla, Villa Saint-Étienne, Avola, Pantellari et autres lieux, soumis à l'administration de la reine.

(1) Pour des exemples de cette nature, voir VILLABIANCA, *Sicilia nobile*, part. II, tome I.

élevait encore beaucoup d'églises somptueuses et de mauvais goût, les routes devenaient impraticables et les ports ne pouvaient plus servir. Palerme demandait en vain à contracter un emprunt pour faire une jetée sur son port grandiose; on répétait en vain que, « faute de ponts sur beaucoup de fleuves, il se noyait chaque année une infinité de personnes, d'où venait la perdition de tant d'âmes malheureuses... au détriment du service de Dieu et la conscience de Sa majesté. « Le vice-roi, écrivait le résident du grand-duc, use de tous les artifices pour tirer beaucoup d'ar-
« gent de ce royaume, qui désormais est entièrement ruiné... La
« mauvaise administration qu'ont toutes les villes les pousse à
« des résolutions désespérées..; pour un vers ou pour toute au-
« tre chose, on demande de l'argent, et cette soif inextinguible
« épouvante... Les forteresses ont été reconstruites fort souvent;
« car le vice-roi du royaume et les autres ministres semblent s'être
« proposé pour but de démolir celles que le prédécesseur a éle-
« vées, afin de les faire réédifier selon leur désir; ce qui est tout
« à la fois pour les villes une cause d'incroyables dépenses, et
« pour les ministres un moyen facile de s'enrichir. » L'industrie prospère des sucres périt dès le jour où l'on reçut celui d'Amérique, tout en maintenant les droits sur le sucre exporté.

La nécessité d'approvisionner la Goulette en Afrique offrait aux vice-rois un prétexte de faire renchérir et d'acheter le vin, les huiles, les salaisons, le blé, qui recevaient ensuite une autre destination. En un mot, on prétend que, durant les deux cent-vingt-sept ans de la domination des vice-rois, l'île aurait payé à l'Espagne onze cent trente millions de ducats, c'est-à-dire environ cinq milliards de francs.

Les pestes, les famines et les énormes exactions étaient encore accompagnées des courses incessantes des Turcs, contre lesquels on entretenait vainement de nombreuses galères. Faut-il s'étonner si le peuple se soulevait continuellement? or, dans ces inutiles insurrections, on entendait toujours ce cri : *du pain!*

Nous devons dire toutefois que ces maux et ces plaintes, résultat de vices semblables, étaient communs aux autres pays. Sous les ducs de Savoie, le peuple souffrit au delà de toute mesure. En France, dans l'assemblée du 15 janvier 1648, l'avocat général disait : « Depuis dix ans la campagne est ruinée, et les paysans sont
« mis sur la paille après avoir vendu leurs meubles pour acquit-
« ter les impôts auxquels ils ne peuvent satisfaire; des millions
« d'individus sont obligés de vivre de son et d'avoine, et n'at-

« tendent de protection que de leur propre impuissance. Ces in-
« fortunés ne possèdent plus rien que leurs âmes, parce qu'on
« n'a pu les vendre aux enchères. Les habitants des villes, après
« avoir payé la subsistance et les quartiers d'hiver, les étapes, les
« emprunts, le droit royal et la confirmation, ont encore la taxe
« des propriétaires... Tout le pays est accablé, épuisé par tant
« d'impositions extraordinaires, qui produisent une misère, dont
« les remèdes sont aussi insupportables que le mal... » Les hommes d'État remarqueront sans doute que la faculté arbitraire de pressurer les peuples ruinait tous les pays, tandis que l'Angleterre, avec le seul droit d'examiner les dépenses et de voter l'impôt, parvint au plus haut degré de liberté civile.

CHAPITRE CLII.

FUENTÈS. LE DUC D'OSSUNA. CONJURATION DE BEDMAR. MASANIELLO.

1601-10. Le plus célèbre parmi les gouverneurs de Milan fut don Henri d'Azevedo, comte de Fuentès. D'un caractère superbe et dédaigneux, il gourmandait publiquement les magistrats, embarrassait l'administration et la justice par son intervention immédiate, infligeait la bastonnade et les galères sans consulter le sénat, et faisait grâce à d'insignes malfaiteurs. Dans les emplois, il plaçait les individus les plus rampants; mais, comme le payement des honoraires était à ses yeux une faveur, ceux qui ne pouvaient les obtenir en cherchant à lui plaire, se laissaient corrompre pour se dédommager. Il n'acceptait point de cadeaux; mais il puisait à son gré dans le trésor public, et permettait à ses secrétaires de recevoir des dons et de malverser. Au moyen d'espions, il était informé des moindres bagatelles, donnait audience à tout le monde, mais interrompait les solliciteurs après les premiers mots, et les renvoyait sans leur donner satisfaction.

Dans le but d'acquérir de la réputation, il se constitua l'adversaire du roi le plus renommé de l'époque, Henri IV de France; il disait souvent qu'il mourrait heureux s'il perdait la vie en le combattant, et lorsqu'il apprit sa fin déplorable, il en ressentit une telle joie, qu'ayant reçu le courrier à minuit, il fit lever son confesseur et tous ses domestiques pour leur annoncer cette nou-

velle. Henri IV avait dû soutenir la guerre pour amener la paix, et Fuentès perpétuait la guerre sans autre motif que d'empêcher la paix. Il eut continuellement sur pied une armée de trente mille hommes, entretenus par les sujets qui devaient, outre le logement, fournir un franc par individu et deux par cheval. On appelait cela prêt et anticipation; pour rembourser cette avance, on imposait ensuite une taxe, que les sujets devaient payer, mais sans qu'on leur fît aucune restitution.

Dans le traité de Lyon avec la France, on avait mis la clause que Fuentès ne serait pas tenu de licencier les troupes qu'il avait sous les armes, parce qu'il voulait s'en servir pour d'autres expéditions; à la tête de cette armée, il tenait donc les voisins dans l'effroi, tandis qu'il protestait sans cesse de son désir de vivre en paix. Son roi, dont il avait suscité les soupçons, lui ordonna vainement d'envoyer cette armée dans les Pays-Bas. Les décurions milanais se plaignaient des nouvelles charges, il les mit en prison; le roi le blâmait d'avoir usurpé les attributions du sénat en appliquant des peines, il répondit : « Je veux faire à ma guise, et qui préfère d'autres moyens, peut venir prendre mon poste, et me laisser retourner chez moi. »

Fuentès, sous le prétexte que l'empereur Wenceslas l'avait investie à Jean Galéas, prétendit enlever la Lunigiana au grand-duc; il envoya donc des troupes, tandis qu'il citait ce duc et les Malaspina à la chambre de Milan pour qu'ils renonçassent à ces juridictions. Le grand duc répondit en prenant les armes, et Fuentès se désista. Néanmoins, dès que la France eut renoncé à Saluces, les politiques s'aperçurent que l'Italie se trouvait à la discrétion de l'Espagne (1); Fuentès voulut profiter de cette faute en occupant le marquisat de Finale situé entre le Saluçais et Gênes, et qui mettait la Lombardie en communication avec la mer, de sorte qu'il pouvait avoir des troupes d'Espagne sans traverser le

(1) « Le grand-duc et d'autres princes détestaient la paix de Henri IV avec la Savoie, parce que, en renonçant, avec le marquisat de Saluces, à toutes les places que la France avait en Italie, on portait un trop grand préjudice à la liberté de ce pays, où l'on ne laissait que la puissance espagnole, sans aucun frein qui la modérât... Toute l'Italie devenait visiblement esclave. Le comte de Fuentès, se moquant de la France, construisit des forteresses sous les yeux, non-seulement des Grisons, mais des Vénitiens. Tous les princes d'Italie sentaient bien qu'on les mettait peu à peu sous le joug, et pourtant, ils n'osaient pas montrer qu'ils s'en apercevaient en voyant que les portes étaient fermées, de même que les passages par où les secours pouvaient venir. » *Observations sur l'historien politique indifférent.*

territoire des Grisons ou celui des Vénitiens. Déjà, en 1571, Albuquerque l'avait envahi durant une insurrection, alléguant pour excuse la crainte de le voir occupé par les Français; mais l'empereur, qui en était seigneur direct, le réclama sous la promesse d'y tenir une garnison allemande. L'octogénaire Del Carretto le possédant alors, Fuentès le lui enleva avec Monaco et Novare, sans tenir compte des réclamations des princes, très-vives surtout de la part du duc de Savoie, qui le convoitait depuis longtemps.

A l'extrémité du lac de Côme, Fuentès construisit un fort appelé de son nom, pour dominer le passage vers les Grisons, maîtres alors de la Valteline et alliés de la France et de Venise. Il en voulait ériger un autre à Soncino pour intercepter les communications entre Venise et les Suisses; dans le même temps, le vice-roi de Naples se disposait à bâtir un fort à Longone, qui aurait commandé à Portoferrajo et à Livourne des Toscans, à Civita-Vecchia du pape, à la Corse de Gênes; en outre, au moyen d'une citadelle avancée en mer, il devait imposer aux Hollandais et aux Anglais qui fréquentaient Livourne, et favoriser les communications de l'Espagne avec l'Italie.

En un mot, « Fuentès, dit Boccalini, s'occupa moins de gouverner le peuple que de semer de funestes jalousies et la zizanie; » mais il le loue d'avoir été « un prodige que l'Italie n'avait pas encore vu, un officier espagnol ennemi de l'argent (1). »

Don Pedro Tellez y Giron duc d'Ossuna, un des seigneurs de la cour espagnole les plus renommés par son intelligence et sa vivacité, peut faire pendant à Fuentès. Ses saillies déplurent à Philippe II et aux courtisans de Philippe III, qui l'appelait le grand tambour de la monarchie. Éloigné de la cour, il fit la guerre en Flandre, voyagea dans l'Angleterre et la France; Jacques Ier se plaisait à discuter avec lui sur la langue latine, et son esprit charmait Henri IV. Rappelé et comblé d'honneurs, il obtint qu'on reconnût l'indépendance de Hollande, et s'opposa à l'expulsion

(1) Ce témoignage contredit ce qu'on racontait alors, qu'il avait retenu huit mois de paye aux soldats et gagné un million d'or (Lettres du cardinal d'Ossate CCLXXXIV). Don Carlos Colonna, dans l'*Histoire de la guerre de Flandre*, livre VIII, assure que, en quittant le gouvernement des Pays-Bas, il refusa les présents qui lui furent offerts par les villes, pour n'accepter qu'une poignée d'épée où ses entreprises étaient représentées en relief d'or. Son désintéressement, dit Boccalini (*Pietra del Paragone politico*), fit qu'Apollon le reçut au Parnasse.

des Maures ; mais cette tolérance et quelques plaisanteries le brouillèrent avec l'inquisition, à laquelle il put échapper, et fut envoyé en Sicile comme vice-roi. 1610.

Avisé, somptueux, esprit fort, habile à nouer des intrigues, recherchant les nouveautés et disposé, comme tous ceux de son temps, à se servir de toute l'autorité qu'on lui avait concédée, et même à la dépasser, il employait de vulgaires moyens pour accomplir des projets gigantesques. Il entretenait l'allégresse parmi la multitude, faisait donner de fréquentes représentations, et voulait qu'il y eût des mascarades pendant le carnaval ; un jour, il envoya dehors quatre chars avec du vin, des jambons et d'autres mets, qu'il laissa saccager par la plèbe ; une autre fois, il ordonna que *tous* les habitants de Palerme sortissent masqués le mardi gras ; enfin il fit un jour arrêter et conduire enchaînés à Palerme les magistrats de Messine. Un prêtre criminel, qui s'était réfugié dans une église, fut arrêté et pendu par ses ordres ; l'archevêque l'ayant excommunié, il fit dresser le gibet devant la porte de l'évêché, avec menace de pendre quiconque entrerait ou sortirait, et force fut de l'absoudre. Il réprima les bandits et les courses des Turcs, releva les vieilles fortifications et concourut grandement aux expéditions de 1613 et 1614, dans lesquelles l'Espagne se signala par des victoires ; il fit environ cinquante mille Turcs esclaves, délivra dix-sept mille chrétiens, et distribua aux pauvres une bonne partie du butin.

Rappelé en Espagne, il fut bientôt envoyé comme vice-roi à 1618.
Naples, où il arriva avec douze galères, dont trois lui appartenant, et deux cents personnes. Il disait dans sa première proclamation : « Parmi les autres choses blâmables, nous comptons le mépris que « la noblesse témoigne à la plèbe, d'où naît la haine de celle-ci « contre celle-là, au détriment de la tranquillité publique. Il dé« plaît particulièrement au peuple d'entendre les nobles et les « personnes titrées se servir en parlant du vulgaire, de l'expres« sion *canaille*. Que chacun fasse son devoir ; que la glèbe res« pecte la noblesse, et que celle-ci s'abstienne de la mépriser... « Dans ce royaume, il y a beaucoup d'ecclésiastiques, qui fra« ternisent souvent avec les séculiers et se familiarisent trop « avec eux ; comme ils oublient ainsi les obligations que leur im« pose leur caractère, et se permettent, sous le prétexte qu'ils « ont le droit de censurer les vices, de parler en public avec une « arrogante pétulance de ceux auxquels ils doivent honneur et « respect, qu'ils sachent, étant eux-mêmes des sujets du roi, que « nous veillerons avec un soin particulier à ce qu'ils soient respec-

« tés ou châtiés selon leur manière de se conduire : » paroles qui résonnent agréablement aux oreilles de la plèbe.

Les ecclésiastiques qui spéculaient sur les testaments furent réprimés; il abolit une taxe sur chaque livre de pain, concédée aux jésuites, et il ne voulut pas que l'inquisition espagnole s'établît sur le continent. « Il fit publier un ban par lequel il défendait aux soldats, sous peine de la vie, de tirer l'épée hors du fourreau pour chercher querelle, et cinq ans de galères menaçaient quiconque, n'étant pas militaire, les séparerait; » il envoya au gibet deux frères soldats qui, pour se défendre, avaient mis l'épée à la main. Un tumulte s'élève-t-il au milieu d'une fête, il condamne aux galères deux individus qui se disputent; en traversant un marché, entend-il le peuple se plaindre d'un marchand ou d'un douanier, il lui fait donner cinquante coups de bâton; un forçat lui crie-t-il que son argousin le tient aux fers au delà du temps prescrit, le vice-roi fait désenchaîner le galérien et mettre à sa place l'argousin : justice sommaire, dont Dieu nous préserve.

Deux charlatans débitaient des contre-poisons, et le duc leur ordonne de prendre des poisons, puis leurs antidotes; l'un meurt, et celui qui survit reçoit un collier d'or et des priviléges. Un arracheur de dents, qui lui en rompt une dans la bouche, est envoyé aux galères. Un jour, la foule étant trop pressée à une représentation, il ordonne à tous de sortir du théâtre, sous peine de cinq ans de galères pour les vilains, et de cinq ans de relégation pour les nobles. Dans une réception de grands nobles, il s'introduit quelqu'un moins titré que les autres; il le fait prendre et bâtonner rudement. Les prévenus étaient appelés dans sa chambre, et là, dit le chroniqueur, par des paroles douces ou sévères, il leur arrachait des aveux sur lesquels il les condamnait; s'il ne réussissait pas, il leur faisait appliquer, en sa présence, la bastonnade par l'argousin.

Ses créatures, nommées aux divers emplois des cités, pillaient en toute sécurité; les habitants de Reggio étant venus se plaindre d'un certain Aledo qui les volait, il les traita de misérables, en les menaçant des galères pour oser dire du mal d'un homme qui avait sa confiance; aussi, comme les populations redoutaient de porter des doléances, « ces employés eurent toute liberté de pressurer le pauvre peuple, et ils volaient impunément dans tout le royaume, de telle manière qu'on ne saurait le décrire. » Cet Adelo étant venu à Naples avec quatre-vingt mille ducats et beaucoup de joyaux, le duc lui dit : « Ils font besoin à sa majesté », et,

après l'avoir dépouillé par cette justice railleuse, il le renvoya « à son office pour faire pire (1). » Le prince de la Conca et le marquis de Campolattaro, chargés par lui de visiter les châteaux du royaume, prélevèrent pour leur compte cent mille ducats, et l'on n'écouta point les réclamations; bien plus, Campolattaro, accusé d'avoir favorisé le meurtre d'un moine, fut envoyé comme général contre les insurgés de la Flandre. Sa femme gagnait des ducats par milliers en faisant obtenir des faveurs à l'un et à l'autre.

Une fois, on prit des galères turques chargées de sucre, qui fut vendu à un droguiste. Un musulman promit, à la condition qu'on lui rendrait la liberté, de révéler un grand secret, et il apprit que beaucoup d'argent et de bijoux, destinés au Grand Seigneur, étaient mêlés à ce sucre. On arrêta donc le droguiste, bien qu'il déclarât n'avoir rien trouvé; mais il ne vit d'autre moyen d'échapper que d'envoyer à la femme de Campolattaro une obligation de mille ducats. Le duc l'ayant fait appeler, lui montra cette obligation comme témoignage de sa culpabilité, et bien qu'il jurât que sa famille avait réuni cette somme à grand peine, il le fit mettre à la corde, « attaché à une petite corde neuve, qui tourna sans cesse tant qu'il resta suspendu; après avoir supporté la torture une heure et demie, invoquant toujours le nom de la Vierge Marie, sans répondre autre chose aux questions qu'on lui adressait, il fut détaché et mis en liberté ».

On vit alors de nombreux procès de sorcellerie, parmi lesquels nous citerons le suivant. La maîtresse d'un prêtre lui révéla un maléfice fait par dame Victoire Mendoza pour que le duc d'Ossuna n'aimât qu'elle, sa fille et son gendre; en effet, ces derniers étaient parvenus à une grande faveur, ce qui les rendait orgueilleux. Le duc, informé de cela, alla trouver dame Victoire et, le poignard sur la gorge, la contraignit à faire des aveux; puis, il raconta l'affaire à sa femme, aux prières de laquelle il attribuait cette découverte, et celle-ci ne cessait de remercier Dieu d'avoir rompu ce charme. L'accusée, pourtant, était la fille du duc d'Albe, la femme du duc d'Ozeda; c'est pourquoi le duc, qui l'aimait du reste, ne songea point à la punir, exécutant la loi sur d'autres sorcières et leurs maris (ZAZZERA).

(1) Comme la plus grande partie de tout ce qui précède, ces paroles sont tirées du journal de Zazzera, flatteur du duc au commencement. Grégoire Leti a écrit une vie romanesque d'Ossuna.

Ces grandes misères étaient entremêlées de fêtes somptueuses, parce que les villes de Milan, de Palerme et de Naples, avaient chacune une cour, avec des ambassadeurs, des représentations, un faste, une protection des lettres. Le *Don Juan* de l'espagnol Tirso de Molina, fut joué à la cour du comte de Lemos et traduit en italien ; une compagnie de la Péninsule le représenta à Lyon, ville moitié italienne où le connut Molière qui sut l'imiter avec un mérite supérieur. A la cour d'Ossuna vivait Quevedo, espèce de Voltaire aux plaisanteries inépuisables et rempli de bon sens, avec lequel il tempérait la fougue d'Ossuna, qui l'employait ensuite comme son agent secret dans toute l'Italie. On multipliait donc les représentations théâtrales, les splendides cavalcades, les processions solennelles, les courses sur mer, les festins, les mascarades, les divertissements, les joutes, le tout accompagné de rafraîchissements, de gâteaux et de riches dons ; souvent même on laissait la plèbe et les cavaliers saccager l'appareil des fêtes. Tantôt, douze chars, remplis des mets les plus appétissants, au point de valoir chacun cinq cents ducats, sont disputés entre trois cents hommes qui, en caleçons seulement et oints de poix, se jettent dessus et les saccagent ; « ce qui fut un spectacle aussi nouveau que beau, et que le peuple accueillit par des cris d'allégresse. » Tantôt quatre vingt-dix dames vêtues en Ischiotes apportent chacune des présents au palais ; tantôt, c'est un banquet pour dix mille personnes, et surtout pour les vingt-cinq courtisanes les plus fameuses de Naples, servies pompeusement, et « son excellence voulut les voir et plaisanter avec elles. » Parfois, la vice-reine donnait un bal où ne figuraient que des femmes nobles, qu'elle habillait à ses frais ; d'autres fois, on représentait dans quatre parties de la cité les quatre saisons, avec des emblèmes, les fruits et les occupations de chacune. Toutes les fois que le vice-roi et sa femme se présentaient dans les solennités, on leur offrait beaucoup de paniers de fruits et de confitures, qu'ils faisaient jeter aux gens du peuple, lesquels se précipitaient dessus « en foule, non sans coups de poings et de pieds, se traitant les uns les autres comme des chiens enragés, au grand divertissement de son excellence et des dames ; » pour raviver cet amusement, le vice-roi jetait de l'argent ou bien un collier d'or mis en morceaux. La fête était relevée par le bouffon du duc, qui tantôt le couvrait de la toge pour se moquer de la magistrature, ou tantôt le chargeait de juger les procès, dans lesquels, aux sentences grotesques, il ne manquait jamais d'ajouter pour lui de bonnes épices.

Le duc d'Ossuna caressait ainsi la plèbe ; il distribuait aux pauvres ses honoraires, et souvent il délivra de ses propres deniers des prisonniers pour dettes. Il envoya vingt-sept barons à la mort et abolit quelques droits odieux à la plèbe ; un jour qu'un employé de la halle pesait les légumes pour les taxer, il lui coupa sa balance d'un coup d'épée, en disant : « Les fruits de la terre sont un don de Dieu et le prix des sueurs du pauvre. » On peut se figurer combien il devait être cher aux *lazzaroni.*

Au sein de la paix, il prenait à sa solde des Français et des Wallons, et construisait des navires ; il comptait vingt gros galions, autant de galères, seize mille soldats, et secourut les Autrichiens dans la Lombardie et l'Allemagne. Afin de couvrir ces dépenses, il ne vendait rien du patrimoine royal, mais recourait à des impôts extraordinaires ; il fit des emprunts forcés, saisit les biens des négociants étrangers, et logea chez les particuliers les soldats, qui volaient avec impunité, sans épargner les ornements des églises ; il se vanta d'avoir fait entrer au trésor un million cent mille ducats.

Ces forces, jointes à des richesses immenses et à une parenté toute-puissante, « lui inspirèrent un désir ardent de régner, non plus comme ministre d'un grand roi, mais comme souverain d'un vaste royaume (Leti) ; » il chercha donc à s'entendre avec les potentats d'Italie, surtout avec Charles-Emmanuel, adversaire inquiet de l'Autriche, peut-être avec Venise, avec les Uskoks et les Turcs, certainement avec la France ; mais cette dernière puissance, bien qu'elle désirât troubler le royaume de Naples, ne semble pas avoir prêté l'oreille à ses propositions, peut-être parce qu'elle se défiait de sa sincérité.

Venise était mal vue de l'Espagne, non-seulement comme puissance rivale et comme république, mais parce que, surtout après sa bruyante lutte avec le pape, elle représentait l'opposition, c'est-à-dire les idées protestantes ; on se plaignait de ce qu'elle appuyait les non-catholiques, traitait avec la Hollande, envoyait de l'argent et des munitions aux réformés dans la guerre de Trente ans (1) ; l'ambassadeur espagnol posait donc cette alternative : *Aut Roma aut Carthago delenda est.*

(1) En 1603, le nonce à Venise se plaignait de ce que l'ambassadeur d'Angleterre faisait prêcher publiquement dans sa maison ; c'était, il est vrai, en anglais, ajoutait-il, mais il pourrait bientôt le faire en italien. La seigneurie répondit que, vu la grandeur du roi d'Angleterre et l'importance de son amitié, on ne pouvait interdire à son ministre l'exercice de son culte ; seulement, il serait

Les Uskoks, c'est-à-dire les réfugiés, en illyrien, disaient être les chrétiens qui, après avoir abandonné les provinces à mesure que les Turcs les envahissaient, s'étaient enfuis de la Croatie, de l'Albanie et de la Dalmatie sur les côtes les moins accessibles de l'Adriatique. Un Hongrois, seigneur de Clissa, forteresse au-dessus de Spalatro sur la côte dalmate, avait donné asile à un grand nombre de ces fugitifs; de cette retraite, ils faisaient des courses contre les Ottomans, jusqu'à ce qu'ils furent expulsés de cette citadelle réputée inexpugnable. Segna (*Zengh*), dans l'intérieur du golfe de Quarnero, au milieu de fonds inaccessibles à de gros navires, était réclamée par les Hongrois et menacée par les Turcs; l'empereur, pour la conserver, permit donc aux Uskoks de l'occuper. Très-habiles à naviguer à travers ce labyrinthe d'îlots et sur ces bas-fonds, ils ne pouvaient vivre qu'en faisant la course; mais, non contents de prendre les navires turcs, ils molestèrent aussi ceux des chrétiens; puis, fortifiés par tous les Italiens ou Autrichiens qui voulaient exercer leur courage ou poursuivre leur carrière de méfaits, ils mirent à sac les villes de la Dalmatie, et se moquaient des bâtiments armés pour les détruire.

Le pape, d'autres potentats de l'Italie et l'empereur reprochaient depuis longtemps à Venise d'avoir usurpé la domination exclusive sur l'Adriatique, au lieu de la laisser libre à tous les riverains; mais, disait-on, puisqu'elle s'en proclame la souveraine, qu'elle la débarrasse au moins des pirates. Le Grand Turc la sommait « de mettre ses sujets à l'abri des vexations incessantes; » les chevaliers de Malte et ceux de Saint-Étienne s'en faisaient un prétexte afin de piller les navires vénitiens, à titre de représailles. Venise se plaignait à l'empereur Maximilien, qui faisait pendre quelques Uskoks; mais il trouvait dans leur audace un auxiliaire utile pour réprimer les Turcs. Lorsqu'il eut besoin de leurs bras pour combattre ce peuple, il les protégea ouvertement, et les pirates continuèrent leurs dévastations avec plus de hardiesse; dans cette guerre plus atroce que d'habitude, les adversaires rivalisaient de supplices cruels, comme il arrive lorsque chacun, pour se défendre, est réduit à se faire justice soi-même.

1617. Les Vénitiens, ne se trouvant plus en sûreté dans leur propre golfe, et pressés d'ailleurs par le Grand Turc de détruire ces bri-

prié de ne pas admettre d'étrangers. WICQUEFORT, *l'Ambassadeur*, 416. Cet écrivain dit que la *République de Venise est admirable en toute sa conduite et en toutes ses maximes.*

gands, entrèrent dans le Frioul autrichien, assiégèrent Gradisca, démolirent différentes bourgades sur les bords de la mer, refuge des Uskoks, et s'allièrent avec les Provinces-Unies et le duc de Montferrat, ennemis de l'Autriche. Le Milanais avait alors pour gouverneur don Pedro de Tolède, homme austère, prompt à commander, mais faible quand il fallait exécuter; il destitua le grand chancelier, bien qu'il fût nommé par le roi, et refusa de lui rendre son poste malgré les ordres formels de la cour. Très-brave, mais peu habile, il fut heureux d'une occasion de guerre, et s'empara de Verceil; de son côté, le duc d'Ossuna entre dans l'Adriatique avec ses galères, capture quelques bâtiments véni- 6 septembre. tiens, se décerne le triomphe et prend pour devise le cheval avec ces mots : *Victorieux sur mer et sur terre.*

La paix de Paris suspendit la guerre; l'Autriche recouvra les villes qu'elle avait perdues, et refréna les Uskoks, dont la plupart furent transportés sur le territoire voisin de ses frontières. Cette puissance aurait dû rendre ses prises et payer une forte indemnité; mais elle réclamait sans cesse, et rejetait les torts sur Tolède et Ossuna, qui refusaient, disait-elle, de congédier les troupes et de restituer Verceil avec les galères.

En effet, le duc d'Ossuna ou bien Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar, ambassadeur espagnol à Venise, fit écrire, probablement par Welser, un *Examen de la liberté vénitienne*, très-injurieux pour cette république. Paul Sarpi, chargé par la Seigneurie d'y répondre, déclina cette mission, bien qu'il fût l'adversaire passionné de Rome; alors on recourut aux plumes du Hollandais Gross-Winkd et du Génois Raphaël de la Torre. Le duc d'Ossuna disait même à Paul V qu'on ne devait pas considérer les Vénitiens comme des chrétiens, puisqu'ils avaient souvent fait des traités avec les Turcs, expulsé les jésuites, lutté contre le pape et favorisé les hérétiques de France et de Hollande.

Les esprits s'aigrissaient et les soupçons commençaient à naître, lorsque le conseil des Dix fit arrêter et périr quelques étrangers. Que s'était-il passé? Le peuple, au milieu de ces jugements ténébreux, proclame que les prisonniers et les morts sont par centaines; qu'on a découvert une conjuration tramée dans le but d'incendier la ville, d'anéantir la république, et que beaucoup de nobles se trouvent compromis; or, comme le marquis de Bedmar quitta la ville dans cet intervalle, on présuma qu'il était l'auteur du complot. Conjectures sans fondement, d'autant plus que les relations avec l'Espagne ne furent pas interrompues, et que le gouverne-

ment ne publia aucune information, se contentant d'ordonner des actions de grâces à Dieu pour avoir sauvé la république.

Ce mystère, comme on se l'imagine, donna lieu aux suppositions les plus frivoles, et les caprices des chroniqueurs à l'affût de nouveautés furent adoptés par les historiens : il resta la croyance que le duc d'Ossuna avait comploté d'anéantir Venise, d'y mettre le feu, d'égorger le doge et les sénateurs, d'occuper la terre ferme ; qu'il s'entendait, dans ce but, avec beaucoup de Français, avec Tolède et Bedmar, et que tout était sur le point de réussir, lorsqu'un traître ou le hasard avait fait échouer la tentative. Les critiques ultérieurs ne purent rien éclaircir; mais il paraît qu'une trame fut ourdie, œuvre de quelques mercenaires renvoyés de France après les guerres civiles et passés à la solde de Venise, mais surtout d'un certain Jacques-Pierre, Normand, homme de main et très-habile corsaire, qui, pour gagner des partisans, promettait des secours de la part de l'Espagne; mais la chose, découverte au commencement, fut éventée par la mort de quelques personnes, non de centaines, comme l'ont dit les romanciers et les rhéteurs (1).

(1) Jean-Baptiste Palavino, secrétaire, fit deux communications au sénat sur la conjuration, le 17 mai et le 17 octobre 1618, d'où il résulte que Tolède devait en même temps surprendre Crême. Dans le *communiqué* du 26 septembre du conseil des Dix, il est dit : « La machination a été trouvée certaine, fondée sur la vérité, et sans aucun doute imaginable. » Dans le conseil des Dix, les consulteurs frère Paul et Servilio Treo firent leurs objections, c'est-à-dire présentèrent la défense, à laquelle il fut répondu ; on prit le parti de faire tuer Jacques-Pierre en secret, « suivant en cela la coutume d'autres princes, anciens et modernes, contre des rebelles de cette qualité, pour la destruction desquels la plus grande célérité a toujours été regardée comme lenteur. »

Le rapport officiel le plus étendu est le *communiqué* fait par ledit conseil aux sages du collége, le 11 octobre 1618, et que nous avons reproduit dans l'*Histoire Universelle*. Là, Pierre Dardaino, secrétaire des Dix, termine ainsi : « Par décret des Dix, on a fait périr au dehors le capitaine Giacpier, Langlade et Rosetti, secrétaire de Giacpier. Dans cette ville, ont subi le dernier supplice Rinaldi et les deux frères Bulléo, et finalement Jean Bérard et Jean Forniero; ont été relâchés et mis en liberté le capitaine Baldissera, Juven, Arsilia sa femme, et quatre autres, tous Français, qui avaient été retenus par le traité de Crême. Il reste encore six ou sept individus incarcérés et fortement soupçonnés, dont le procès sera fait sans retard. »

Quevedo, dont nous avons parlé, trempa dans cette intrigue, sur laquelle il écrivit ; voir *Lince d'Italia*. Daru en a fait un roman d'un nouveau genre, en supposant que Venise était d'accord avec le duc d'Ossuna pour le porter au trône de Naples, et que la trame ayant été découverte, elle avait envoyé au supplice des centaines de personnes innocentes ou qui pouvaient la révéler. Vittorio Siri, dans les *Mémoires secrets*, cite des interrogatoires et des lettres rela-

Mais l'Espagne était-elle vraiment impliquée dans ce complot? Les gouvernements d'alors écoutaient et favorisaient quiconque tentait de nuire à leurs ennemis; d'ailleurs, il semble prouvé que l'appui de l'Espagne, dont les conjurés se vantaient, n'était pas une pure jactance, bien que la prudence des Dix le dissimulât pour éviter une rupture. Bedmar passait pour un des hommes les plus habiles et les plus instruits de son pays; très-versé dans l'histoire, de manières distinguées, doué d'une intelligence aux conceptions grandioses, il savait gagner l'estime et l'affection, si bien qu'il fut retiré de Venise pour être nommé gouverneur de la Flandre, puis cardinal bientôt après. Mais, comme nous l'avons vu, le duc d'Os-

tifs à cette affaire. Beaucoup d'autres documents furent publiés par Tiepolo dans les notes de Daru; mais il s'appuyait sur un *Sommaire de la fameuse conjuration*, entièrement fabuleux, qui se trouve dans la bibliothèque impériale de Paris. Botta dit : « Plus de cinquante personnes furent suppliciées, immense boucherie digne d'une immense trahison. »

Cet écrivain, le perpétuel panégyriste de Venise, accepte, comme le vulgaire, le roman de Saint-Réal. Voir Ranke, *Ueber die Verschwörung gegen Venedig in Jahr* 1618, Berlin, 1832.

Dans la correspondance des agents du duc d'Urbin à Naples, publiée dans les *Archives historiques*, tome IX, page 229, sous la date du 14 avril 1617, on lit : « Les choses qui se font importent peu ou beaucoup à Votre Altesse, et je ne puis les taire, bien qu'on ne puisse les écrire sans péril. On arma ici huit galions ou gros navires, sans connaître d'abord dans quel but; mais on apprit ensuite, de la bouche même du duc, qu'on les avait armés pour les envoyer dans le golfe contre les Vénitiens. A cette même fin, quatre autres furent armés, et Son Excellence emprunta à la ville l'artillerie qui se conservait à Saint-Laurent. Comme cet armement avait blessé le pape, on dit que Son Excellence lui écrivit que les Vénitiens méritaient d'être châtiés pour leurs nombreuses fautes, etc.» Dans une lettre de Dolisti au duc de Toscane, 8 janvier 1618, il est dit que le duc d'Ossuna, étant à table avec beaucoup de barons, se vanta qu'*il aurait arrangé la cervelle* des Vénitiens.

D'autre part, l'idée d'un accord du duc d'Ossuna avec Venise ressortirait d'un entretien du maréchal Lesdiguières, chef des protestants, avec Ange Contarini, ambassadeur vénitien, lequel le rapportait ainsi dans sa dépêche du 4 janvier 1620 : « J'avais imaginé un beau coup, c'est-à-dire l'entreprise du duc d'Ossuna quand il voulait se rendre maître de Naples; c'est moi qui la fomentais et qui suggérais les moyens pour la faciliter. Si le duc de Savoie, ainsi que je l'avais conseillé, lui avait envoyé sept ou huit mille fantassins, et que la république eût accepté deux ou trois ports dans l'Adriatique, que le duc d'Ossuna avait offert de lui livrer, la chose était faite ; en effet, il suffisait de le faire déclarer, et cette déclaration garantissait tout, arrêtait la mobilité de d'Ossuna, confondait les Espagnols, excitait d'autres pensées, éveillait d'autres intérêts et favorisait merveilleusement les progrès d'Allemagne. »

Voir encore une dépêche, 5 juin 1618, de Reniero Zen, ambassadeur vénitien auprès du duc de Savoie.

suna épiait toutes les occasions de nuire à Venise, et s'efforçait de rompre la paix ; il laissait même entendre qu'il ne tarderait point à détruire cette république ; pour atteindre ce but, se proposait-il de recourir à des complots ? c'est ce que nous n'osons affirmer.

Il s'aventurait d'autant plus qu'il avait marié une de ses filles au fils du duc de Lerme, ministre tout-puissant de Philippe III ; fort de cet appui, il ne dissimulait pas son ambition, graciait des condamnés à mort, prodiguait les dons et les aumônes, soutenait la plèbe contre la noblesse, et caressait Jules Genovino, élu du peuple, homme factieux qui aurait volontiers saisi l'occasion de faire main basse sur les nobles et d'obtenir pour le peuple égalité de priviléges.

Les prêtres, dont il ne respectait pas les immunités, les nobles, dont il réprimait les abus, et les gens pieux qu'il scandalisait par ses mœurs dissolues et ses railleries irréligieuses, faisaient donc entendre des plaintes contre le duc d'Ossuna. Les princes d'Italie, grandement suspects, demandaient qu'il fût éloigné ; mais comment en avoir raison ? La cour lui envoya l'ordre de désarmer, et le duc, loin d'obéir, augmenta ses forces sous le prétexte d'une expédition contre les Turcs ; comme il comptait peu sur les troupes espagnoles, il les dissémina dans les provinces et sur le littoral, et prit à sa solde des Français et des Uskoks. A la nouvelle que la cour lui envoyait un successeur, il dit : « Je le recevrai avec vingt mille hommes. » Sa femme lui conseillait d'obéir ; il lui jeta un plat d'argent à la tête. Il mit plus d'activité dans ses intrigues avec le maréchal Lesdiguières et Charles-Emmanuel ; il se rattacha les nobles par des charges et des dons, les jésuites en prenant un confesseur dans leur ordre, la multitude en laissant impunis ses méfaits ; à la cour impériale, il promit un secours de vingt mille fantassins, de deux mille chevaux et de deux millions en or, s'il était prorogé dans la vice-royauté ; à Madrid, il prodiguait l'argent et les promesses, en montrant le danger de l'éloigner au moment où Venise et les Turcs redoublaient de menaces. Ayant fait venir à Naples son fils et sa femme, il les fêta sans mesure, étala les joyaux des rois, mit la couronne sur sa tête, et demanda aux personnes qui l'entouraient si elle lui séyait bien ; le prince de Bisignano lui répondit : « Elle va bien, mais sur le front du roi. »

1621. Le cardinal Borgia, son successeur désigné, fut donc contraint d'occuper Naples par surprise ; « il entra de nuit dans Château-Neuf ;

le matin, les canons, gros et petits, commencèrent à tirer, et le duc, éveillé par la tempête de tant de coups, faillit mourir de douleur. » Ainsi s'exprime l'agent du duc d'Urbin, qui ajoute : « C'est un des plus grands fous qui aient jamais gouverné ce royaume... Il emportera avec lui deux cent mille ducats d'or, sans compter l'argent qu'il a dissipé et prodigué... (1). » De retour à Madrid, il fut accueilli magnifiquement et presque en triomphe par le gouvernement faible et corrompu ; mais, cette année même, le roi et le ministre ayant changé, il fut emprisonné avec ses secrétaires et ses amis. Dans un procès qui dura trois ans, les témoignages des Siciliens lui furent très-favorables, tandis que les Napolitains le chargèrent sans pitié ; enfin, on apprit qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. Son fils, quelques années après, fut envoyé en Sicile comme vice-roi.

La France suivait de près ces incidents et leur donnait de l'importance ; mue par sa rivalité avec l'Espagne, elle fomentait le mécontentement, en promettant d'appuyer quiconque se soulèverait contre cette puissance. Dans le royaume de Naples surtout, le gouvernement français donna la main plusieurs fois à des insurrections (2). En 1644, le marquis de Saint-Chaumont, ambassadeur de Louis XIII à Rome, écrivait longuement sur des trames en faveur d'un seigneur italien, qui ne voulait être connu que de Richelieu, pour tenter un coup de main sur le royaume. « A quelque point de vue que l'on se place, il y aurait avantage pour la France, ne fût-ce que pour donner de l'embarras à ses ennemis, et les empêcher d'en tirer des secours d'hommes et d'argent pour la conservation des autres États. »

L'imprévoyance du gouvernement et ses exigences inexplicables occasionnaient trop souvent des troubles intérieurs ; mais les bruyantes démonstrations avaient toujours le même résultat, c'est-à-dire de bonnes paroles tant que le tumulte durait, puis le gibet et les galères. Sous Tolède, il y eut un soulèvement excité par les droits sur les comestibles ; Fucillo, chef du peuple, monta au palais afin de présenter les réclamations de la multitude ; mais on le vit bientôt pendu au balcon entre deux flambeaux, et la foule fut dispersée à coups de bâton. A l'époque où le premier duc d'Ossuna était vice-roi, la cherté du pain fit soulever la plèbe ; accusant l'élu Jean Vincent Starace d'être d'accord avec le duc, elle

(1) Correspondance du 5 et 7 juin 1620.
(2) Voir Daru, *Hist. de Venise*, livre XXXI, vers la fin.

le tua, et, après lui avoir arraché le cœur et les entrailles, elle les suspendit dans différentes parties de la ville avec les lambeaux de son corps. Le vice-roi laissa calmer cette fureur en prodiguant les promesses; puis, excité par les exemples mêmes de Sixte-Quint, il fit arrêter les chefs du peuple, et tenailler, déchirer, écarteler jusqu'à trente-sept individus; cinquante-huit furent envoyés aux galères, et plus de mille exilés; en outre, on démolit par ses ordres la maison d'un pharmacien accusé d'être un artisan de troubles, et l'on éleva sur l'emplacement une colonne infamante, autour de laquelle étaient placées, dans des niches grillées, les têtes des principaux agitateurs. En 1584, le vice-roi ayant imposé un ducat pour chaque tonneau de vin, le capucin Lupo s'y opposa résolûment, et le peuple, excité par lui, ne souffrit point cette charge excessive.

A chaque nouvel impôt, les plaintes et les réclamations se renouvelaient, ce qui n'empêchait pas qu'il en fût créé sans cesse de nouveaux; on disait proverbialement que le peuple de Naples se gouvernait avec *Farina, Forca, Festini* (potence, farine, festins). En 1622, « le jour de l'Épiphanie, le cardinal vice-roi était allé à l'archevêché... et l'infâme populace, imputant au gouvernement ce qui lui vient de ses propres péchés, non-seulement menaça de paroles, mais de voies de fait Sa Seigneurie illustrissime... Voyant le pain manquer, le peuple commit ces excès... Si, l'été passé, quand cet impôt fut repoussé, on avait pendu une douzaine de ces misérables, en prenant au hasard, puisqu'on ne trouvait pas les chefs, on ne lui manquerait pas de respect aujourd'hui... A cause de la faim, la plèbe s'est soulevée trois fois cette semaine... j'apprends que demain il sera fait justice d'un grand nombre des perturbateurs, et que plusieurs périront sur la roue, supplice trop épouvantable... Outre que les revenus du roi ont été mangés en herbe, le royaume est réduit à une si grande misère... (1) »

Le cardinal mentionné plus haut était Gaspard Borgia de Candie, fameux vendeur de justice, mais qui « se tenait en garde contre cette canaille, disposée à tout supporter excepté le manque de pain, sans lequel elle n'estime pas la vie (2). » Traduit du langage diplomatique, cela signifie que la *vile plèbe*, croyant avoir le droit de vivre, voulait obtenir, à un prix tolérable, le pain de ceux qui se croyaient le droit d'en fixer la valeur; la cherté du

(1) Correspondance du résident d'Urbin, dans les *Archives historiques*.
(2) Ib. 28 janvier 1623.

pain et l'altération de la monnaie occasionnèrent donc plusieurs soulèvements. Les *zannette*, petite monnaie, étaient rognées tellement par les spéculateurs que personne ne voulait les accepter, pas même au poids. Le vice-roi crut remédier à ce désordre en les abolissant ; mais les banques en avaient pour quatre millions et demi de ducats, et les particuliers pour de fortes sommes ; cette mesure les ruina donc, et, comme la *zannetta* ne fut pas remplacée par une autre monnaie, le commerce se trouvait entravé : nouvelle cause de tumultes.

Le cardinal Zapata, successeur du vice-roi précédent, se promenait hors de la ville, quand un pauvre, tenant quatre pains à la main, l'accosta en lui disant : « Voyez, seigneur, quel mauvais pain nous mangeons ! » Le cardinal lui dit : « Va-t'en en paix, chef du peuple. » L'homme répondit avec hardiesse qu'il ne l'était pas, et le vice-roi commanda de l'arrêter ; aussitôt le prisonnier se met à vociférer, une multitude accourt « criant en face au cardinal : Ah ! *zannettaro* cornu, et, par les pierres dont elle accabla les estafiers, fit relâcher le pauvre ; Sa Seigneurie illustrissime s'enfuit dans son carrosse, et rentra dans la ville (1). » Ces insultes firent incarcérer trois cents personnes, et dix furent condamnées à périr sur la roue, après avoir été tenaillées sur des chars dans les lieux publics ; on suspendit aux murailles, pour servir de proie aux oiseaux, les lambeaux de leurs cadavres, et leurs têtes, placées dans des cages de fer, figurèrent sur les portes les plus fréquentées ; seize individus furent condamnés aux galères, et leurs maisons démolies, bien qu'ils ne les habitassent qu'à titre de locataires ; tous les autres, après avoir subi d'horribles tortures, recouvrèrent la liberté.

Les soulèvements continuèrent toute cette année, et se multiplièrent dans le mois de février suivant ; « si les Espagnols ne s'étaient pas rendus forts dans les corps de garde, on aurait vu se renouveler les vêpres siciliennes. » Dans le mois de mars, il y eut

(1) Même correspondance, du 29 avril 1622. Giannone, livre XXXV, 5, écrit : La *vile plèbe* qui veut se rassasier, sans s'inquiéter de l'inclémence du ciel ni de la stérilité de la terre, *voyant le pain lui manquer*, commença à faire du bruit et à *perdre tout respect* envers les ministres qui présidaient aux subsistances. » Plus loin, il parle de ce pauvre qui, s'étant approché avec un pain du carrosse de Zapata, lui dit : « Voyez, Excellence, quel pain on nous fait manger. » Et parce que le cardinal sourit, le vulgaire lui dit *témérairement* en face : — Il ne faut pas en rire, Excellence, car c'est chose à faire pleurer, » et continua en lui faisant entendre des paroles *pleines d'outrages*.

Tel était, ô lecteurs plébéiens, le libéralisme du siècle passé.

trois insurrections en une semaine; au mois de mai, mêmes tumultes, et beaucoup de personnes « de la populace » furent mises à la roue, eurent la main coupée, et l'on brûla leurs maisons.

La guerre de la Valteline, puis celles de Gênes, de Mantoue et de la Catalogne exigeaient des secours, et les vice-rois enrôlaient des malfaiteurs ou des paysans, dont bien peu retournaient dans leur patrie. Le comte Olivarès ordonna, même en temps de paix, que l'on tînt prêts vingt mille fantassins et cinq mille chevaux pour accourir partout où besoin serait; cette mesure imprévoyante réduisait le pays à l'impossibilité de fournir des troupes au moment où le danger les réclamerait. Sous la vice-royauté de Monterey, on tira du royaume, non-seulement pour la Lombardie, mais pour la Catalogne et la Provence, jusqu'à quarante mille hommes de pied et cinq mille cinq cents chevaux, avec une valeur de trois millions et demi d'écus; en outre, on fortifia tout le royaume par peur des Français, et l'escadre fut portée à seize galères, avec deux cent huit bouches à feu.

Afin de couvrir ces dépenses, on accumulait les dettes; les revenus que les étrangers possédaient dans le royaume étaient saisis, et l'on faisait de même à l'égard des rentes affectées aux naturels sur des produits fiscaux. Les communes se voyaient contraintes de se charger de dettes, et l'on vendait des terres jusque alors royales, bien que les possesseurs résistassent par la force. Ponce de Léon ayant été envoyé par le vice-roi pour obliger les communes à payer ce qu'elles devaient, le juge de la vicairie ne trouva pas même un lit pour se coucher; l'un des habitants qui faisait connaître la misère de tous et l'impossibilité de payer, reçut cette réponse : « Qu'ils vendent l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, et qu'ils payent. »

Telle était la misérable condition faite à la plus belle partie de l'Italie. En vain l'on députait des prêtres et des moines pour obtenir, au nom du Seigneur du ciel, des adoucissements de la part des seigneurs de la terre; une seule réponse était faite : les nécessités de la guerre.

1622. Le duc d'Albe, pendant sa vice-royauté, subit des pestes, des tremblements de terre et la guerre; néanmoins, « il eut le courage d'affronter les *faits* (*Giannone*), et son cœur magnanime et généreux se révéla dans les fêtes pour la naissance d'une fille du
1629. roi, et les monceaux d'or qu'il distribua. » Le duc d'Alcala, son successeur, dut engager son argenterie, parce que l'Espagne mit du retard à lui envoyer les galères qui devaient le transporter;

puis, entraîné par le besoin de lever sans cesse de nouvelles troupes pour la funeste guerre de Lombardie, il vendit, malgré leur violente opposition, les juridictions qui restaient encore.

Le duc de Médina, qui laissa son nom à une porte, à une fon- 1637.
taine et à un magnifique palais au Pausilippe, tira du royaume trente millions de ducats; sommé d'en rendre compte, il soutint qu'un vice-roi n'y était point obligé, et il se vantait d'avoir laissé le pays dans un tel état qu'il n'y avait pas quatre familles capables de faire un bon repas. Le brave amiral de Castille, son successeur, 1644.
trouvant les caisses vides et le gouvernement exigeant, déclara qu'il n'avait pas le cœur de voir un cristal si précieux se briser dans ses mains; mais on répondit à ses remontrances qu'il était fait pour gouverner un couvent de moines, et il céda son poste à 1646.
don Rodrigue Ponce de Léon, duc d'Arcos.

Les Turcs infestaient les côtes, et les brigands l'intérieur du pays; les gentilshommes troublaient la ville par des duels quotidiens, et des querelles qui ressemblaient à de véritables batailles; ainsi, Hippolite de Costanzo et don Joseph Caraffa, après s'être défiés, se mirent en campagne, suivis chacun de cinq cents partisans. La nature venait encore aggraver ces malheurs; en 1631, des comètes étranges, des feux dans les airs, un enfantement monstrueux et du sang qui découlait des autels semblèrent préluder aux épouvantables éruptions du Vésuve, dont les cendres furent poussées au delà de l'Adriatique, et aux tremblements de terre de la Calabre, lesquels, outre la mort de dix mille personnes, causèrent la ruine d'une vaste campagne et de la ville de Nicastro. « Tout cela n'est rien (prêchait alors le médecin Sassonio) en comparaison de ce qui reste à souffrir; le royaume et le monde en seront abîmés, la mer sortira de son lit, il pleuvra des pierres et les montagnes vomiront des flammes; » il effraya tellement que beaucoup d'habitants abandonnèrent leur patrie.

Sous le règne de Philippe IV, un navire chargé de marchandises et de chrétiens rachetés en Barbarie, porta la peste en Sicile en l'infectant tout entière. Philibert de Savoie, qui en était le vice-roi, l'archevêque Giannettino Doria, le sénat, c'est-à-dire la magistrature municipale, firent de vains efforts pour arrêter la marche du fléau; ses ravages croissaient chaque jour, jusqu'au moment où un homme pieux découvrit dans une grotte du mont Pellegrino le corps de l'ermite Rosalie. Cette découverte parut un miracle, et les citoyens gravissaient en foule cette côte délicieuse; la terre, l'eau, les cailloux de la grotte devenaient des reliques. L'image de la

sainte était suspendue dans toutes les maisons et les boutiques; or, tandis que l'on craignait de voir la peste rendue plus funeste par la fatigue et le contact, la consolation puisée dans ce pèlerinage devint un préservatif, et peut-être abrégea le fléau.

On parvint ainsi jusqu'en 1647, époque où tout était bouleversé : l'Allemagne saignait encore des blessures qu'elle avait reçues dans la guerre de Trente ans; la France élevait des barricades contre son roi, et l'Angleterre dressait un échafaud pour le sien; dans le Levant, les hostilités des Turcs contre Candie se ranimaient. En Espagne, le comte duc Olivarès fit prendre le titre de Grand à son pauvre roi Philippe IV, et voulait qu'il le méritât par l'acquisition de nouveaux pays; dans ce but, il fallait dépouiller les populations de toute liberté afin de les pressurer sans opposition. Ses mesures irritèrent les Catalans, qui se soulevèrent pour revendiquer le droit de disposer d'eux-mêmes; il perdit le Portugal, acquis sous Philippe II, et fut contraint de reconnaître l'indépendance des Pays-Bas.

1647. Les révolutions sont contagieuses. La Sicile souffrait alors d'une famine, calamité fréquente, dont la faute était imputée au vice-roi Los Velez. A Messine, les habitants demandèrent du pain à grands cris; le vice-roi accourut et leur imposa silence par des
20 mai. gibets. La populace de Palerme s'attroupa d'une manière plus sérieuse, et assaillit la maison du préteur en menaçant d'y mettre le feu. Les théatins et les jésuites se jetèrent au milieu de la foule soulevée avec le saint sacrement, en promettant le pain à bon marché et la suppression des droits onéreux; mais ils échouèrent. Les registres furent déchirés, les exacteurs insultés, les débiteurs, les bandits et les Turcs délivrés de prison, et l'on mit la ville à sac. Le peuple avait pour chef un certain Antonino Pilosa, hardi provocateur de tumultes, mais qui savait en même temps les modérer et les diriger vers un but. Les nobles, sortis à cheval, répandaient de bonnes paroles, et décidèrent le vice-roi à supprimer les droits sur le vin, la farine, la viande, le fromage; mais le peuple, qui se défiait, prit François Ventimiglia, descendant des anciens Normands, et le proclama roi. Déclinant ce périlleux honneur, il s'offrit comme conciliateur entre le gouvernement et la plèbe; mais la lutte allait commencer. Les corporations des artisans, menacés de pillage, font cause commune avec les nobles et les ecclésiastiques; tous prennent les armes et répriment les insurgés. La potence fit le reste; cependant le désordre dura plusieurs semaines.

Joseph Alesi, batteur d'or, élu capitaine général du peuple, après avoir enlevé de l'arsenal des fusils et des canons, assaillit le palais, résolu à chasser les Espagnols et à constituer un gouvernement démocratique. Le vice-roi s'enfuit sur les galères ; les nobles, affranchis de beaucoup de charges, attachés à la cour par des emplois et des honneurs, et craignant du reste la dépréciation des valeurs qu'ils avaient dans les banques publiques, se réunirent pour comprimer les rebelles ; Alesi les apaisa par des promesses, si bien qu'ils se joignirent aux magistrats pour le nommer syndic perpétuel, avec un traitement de deux mille écus. Enorgueilli de sa nouvelle dignité, le batteur d'or se faisait traîner dans un carrosse doré, avec un cortége de gens armés ; il perdit donc la faveur du peuple, qui lui reprochait de s'être laissé corrompre, ou de ne songer qu'à ses intérêts, et raillait son luxe. Les classes supérieures reprennent alors le dessus ; Alesi, abandonné de tous, est trouvé dans un égout, et sa tête, avec treize autres, est portée en triomphe dans la ville.

D'autres pays de la Sicile étaient bouleversés à la même époque : à Agrigente, l'évêque ne put se sauver qu'en donnant tout ce qu'il avait ; Messine, pour faire l'opposé de Palerme, sa rivale, accablait les Espagnols d'honneurs, mais demandait la suppression des droits onéreux. Toutefois, les barons parvinrent à réprimer les tumultes ; le vice-roi, de retour et sans crainte, fit raser les maisons des révoltés, et crut, par le gibet, rendre sa vigueur à la justice ; en même temps, il publiait une amnistie générale, avec promesse d'abolir certaines taxes et de donner de meilleurs règlements ; mais l'Espagne le trouva trop faible, et tels furent les dégoûts dont on l'abreuva, qu'il en mourut de chagrin.

Le cardinal Théodore Trivulce, qui avait déjà gouverné le Milanais avec prudence et courage, lui fut donné pour successeur ; au lieu de se réfugier dans le château, il débarqua au milieu de 17 novembre.
la foule qui, flattée d'une telle confiance et satisfaite d'avoir un vice-roi italien, l'accompagna joyeuse, en criant : « Paix et livre nouveau. » Le vice-roi, par des promesses et son affabilité, captiva les esprits, tandis qu'il punissait sans pitié quiconque relevait la tête.

Naples vit des troubles dont les conséquences furent plus graves. Le cardinal Mazarin, alors ministre de France, et héritier de la haine de Richelieu contre la maison d'Autriche, avait fait plusieurs tentatives sur le royaume des Deux-Siciles ; en 1640, notamment, il espéra surprendre Naples, grâce à des intelligences qu'il s'était

ménagées avec le marquis d'Acaja, lequel fut découvert et livré au bourreau. Les Français vinrent braver l'ennemi jusque sur la plage de la Chiaja; mais ils furent repoussés. Six ans après, à l'occasion de la querelle avec le pape pour les Barberini, Mazarin prépara un nouvel armement à Toulon, avec le projet de faire une diversion du côté du Piémont, alors en guerre, afin de se procurer quelque possession dans les maremmes du royaume de Naples; mais, pour diminuer l'envie qu'aurait excitée une telle acquisition, il désignait comme roi de ces conquêtes futures Thomas de Savoie, qui avait des partisans dans le pays, et auquel fut confié le
1646. commandement supérieur de la flotte. Abordant avec dix galères, trente-cinq navires, soixante-dix petits bâtiments, six mille fantassins et six cents chevaux, les Français s'emparèrent du fort, des salines de Talamone, de Saint-Étienne, et mirent le siége devant Orbitello.

Le vice-roi de Naples, qui était chargé de la défense de ces forts, y avait expédié Charles de la Gatta, vaillant capitaine. Les navires espagnols et siciliens attaquèrent les Français dans les eaux de
14 juin. Talamone, et les deux flottes se firent beaucoup de mal, sans engager toutefois une lutte sérieuse; mais de nouveaux renforts contraignirent à la retraite les Français, qui perdirent beaucoup de canons et l'amiral de Brézé. Une nouvelle expédition sous les maréchaux Lameilleraie et Plessis-Praslin enleva Piombino à Lodovisi, neveu du pape, puis Portolongone; ainsi fut vengé l'honneur de la France, qui restait maîtresse d'un port pour débarquer à son gré des troupes sur le territoire de Naples, contre laquelle elle expédiait des navires et tramait avec les barons mécontents.

Laisser prévaloir les Français, ou faire mourir de faim les Napolitains, telle était l'alternative à laquelle se trouvait réduit le duc d'Arcos; pour sauver l'honneur de l'Espagne, il dut pressurer le pays, déjà épuisé, et contraignit le parlement à lui voter un million de ducats. Cet argent ne pouvait être obtenu qu'au moyen des taxes; or, comme elles étaient toutes vendues, et qu'on ne savait pas en imaginer de nouvelles, on rétablit le droit sur les fruits, très-recherchés de la plèbe dans un climat chaud, et fournis en abondance par la nature; ce droit lui était donc odieux. Jules Genovino, autrefois l'élu du peuple et l'agent du duc d'Ossuna, comme nous l'avons dit, avait été, à la chute de ce vice-roi, condamné à une prison perpétuelle dans Oran; mais, par l'envoi à Philippe IV d'un modèle en bois de la forteresse du Peñon, il obtint

sa liberté, et se rendit à Naples, où il se fit prêtre pour être en sûreté, et mieux profiter des désordres. Dans ce but, il poussa quelques moines à déclamer contre les droits sur les fruits; on affichait des placards, un entre autres sur lequel était représentée la Sicile avec ces paroles de l'Évangile : *Je vous ai donné l'exemple; comme j'ai fait, faites vous-mêmes;* lorsque le vice-roi passait, on lui criait : A bas les droits.

Le jour de la Vierge du Carmine, la jeunesse, brandissant des roseaux et guidée par des chefs, avait coutume d'assaillir un château de bois sur la place du marché. Au nombre de ces chefs se trouvait Thomas Aniello d'Amalfi (1), pêcheur de vingt-cinq ans, réduit à la misère depuis que les douaniers avaient surpris sa femme passant en contrebande un bas rempli de farine. D'un caractère vif et hardi, il était connu des seigneurs chez lesquels il portait sa marchandise, mais plus encore de la plèbe, comme il arrive de quiconque montre de l'énergie et de la fierté, de la justice et de la sincérité; souvent, il était chargé de prononcer sur les contestations du peuple, qui même lui demandait des conseils. Excité par Genovino et les moines, un jour qu'il passait devant le 1647.
palais avec sa bande munie de cannes et de harpons, chacun d'eux montra aux seigneurs de la cour les parties que l'homme cache. Une autre fois, un paysan, qui n'avait pas un denier, et se trouvait obligé de payer la taxe, jette à terre et foule aux pieds les figues qu'il avait apportées : une grande rumeur s'élève autour de lui; les uns ramassent les fruits, les autres rient, plusieurs frémissent, et tous vocifèrent comme on vocifère à Naples; Masaniello survient avec les jeunes gens aux roseaux, défend le campagnard, brave les agents chargés de percevoir les droits, et déclare qu'on ne veut plus tolérer cette charge insolite. Le magistrat s'enfuit, le tumulte s'accroît, et, comme toujours, on commence par brûler les registres et les bureaux des receveurs; puis, le peuple va défiler devant le palais du vice-roi, en protestant de son dévouement pour le souverain, mais en blâmant la mauvaise administration du royaume.

Effrayé par cette masse de peuple qui rugit, le vice-roi trouve ses réclamations fort légitimes : on exige qu'il abolisse la taxe sur les farines, et il cède; on exige encore qu'il rétablisse le privilége de Charles-Quint, et, comme une longue tolérance en avait

(1) Natif de Naples. Voir *Volpicella*, *Della patria e famiglia di Tommaso Aniello.*

fait oublier le contenu, on réclame l'original; le gouverneur accorde tout avec un pardon général, et promet une pension à Masaniello s'il apaise le peuple. Le pêcheur refuse de se séparer de ses frères, et, dans quelques heures, il se trouve maître de la ville; il oblige alors chacun à prendre les armes, délivre les contrebandiers et les débiteurs du fisc, supprime les droits onéreux, et commande aux boulangers de faire la livre de pain de quarante onces pour quatre grains; puis, il désarme les forts, et laisse brûler cent tripots de jeu, avec les soixante-dix maisonnettes et le mobilier des agents du fisc, après en avoir retiré les portraits du roi, qu'il place aux coins des rues entre des flambeaux allumés; tous criaient *Vive le roi*, alors qu'ils méconnaissaient son autorité.

Dans des occasions semblables, chacun de nous a vu prodiguer au peuple, sombre et menaçant, les promesses et les caresses; mais les vaincus, qui ont concentré leur colère au moment du danger, se réservent toujours de la décharger sur sa tête aussitôt qu'il sera devenu tiède et calme. Le vice-roi, tandis qu'il amuse les *lazzaroni* par des négociations, envoie jusqu'à cinq assassins contre Masaniello; mais le peuple les égorge, du sang passe au sang, et se livre à de cruelles vengeances. « Le prince de Cella-« mare s'est enrichi par l'achat des impôts qu'on créait; à mort! « Le duc de Maddaloni ne payait pas le poisson que j'apportais « chez lui, et me répondait par des insultes; à mort! Le prince « de Caraffa m'a contraint une fois de lui baiser le pied; je veux « le lui couper et le manger. Mort aux brigands! mort à qui-« conque se couvre du manteau, parce qu'il peut cacher les « armes d'un traître! mort à celui qui n'expose pas l'image du roi « et de saint Janvier! »

Masaniello déployait du courage, et sa conduite n'était pas dépourvue de prudence; mais le prêtre Genovino le poussait aux exagérations, et révélait ses desseins au vice-roi. L'archevêque Filomarino, selon sa coutume, absolvait, bénissait, sauvait quelques innocents, et, grâce à ses démarches, Masaniello fut appelé à une entrevue par le vice-roi. Le pêcheur voulait se rendre à cette audience avec les caleçons et le bonnet de sa profession; mais le cardinal, après avoir menacé de l'excommunier, le contraignit à prendre un manteau de brocart et un chapeau à l'espagnole. Les lazzaroni ne pouvaient se rassasier d'admirer leur héros transformé, qui, à cheval et l'épée nue, se dirigea vers le palais. Avant d'y entrer, il rassura la multitude : « Je n'ai agi que pour le

bien de tous; aussitôt que je vous aurai rendus à la liberté, je reprendrai mon ancienne profession, sans vous demander autre chose qu'un *Ave Maria* de chacun à l'heure de ma mort. « Or, comme tous le lui promirent à grands cris, il continua en les exhortant à ne déposer les armes qu'après avoir obtenu ce qu'ils demandaient : Méfiez-vous des nobles, et si j'étais retenu trop longtemps dans le palais, mettez-y le feu. » 1647.

Le vice-roi lui fit l'accueil le plus courtois que puissent suggérer la peur et la perfidie; il exprima son étonnement de trouver tant de bon sens dans un pêcheur sans éducation, et voulait lui donner un collier d'or qu'il refusa plusieurs fois, se contentant d'en accepter un de peu de valeur comme témoignage de sa bienveillance; il l'appelait *mon fils*, en ajoutant : *grâce à toi, aujourd'hui le roi peut se dire roi.* Masaniello, à son tour, lui toucha plusieurs fois la barbe, en lui disant de n'avoir aucune crainte; comme le peuple, qui redoutait quelque violence pour son chef, s'agitait tumultueusement, Masaniello parut au balcon, et à peine eut-il mis le doigt à la bouche, qu'il obtint le silence de cinquante mille lazzaroni, et leur dispersion immédiate. Sa femme, avec un enfant dans les bras, se présenta devant l'épouse d'Arcos, et lui dit : « Vous êtes la vice-reine des dames, et moi la vice-reine des bourgeoises. Mon mari gouvernera le peuple, et le vôtre les Espagnols. »

Les conférences se poursuivirent, et le traité conclu entre le vice-roi et « le chef du très-fidèle peuple de la très-fidèle cité, » fut lu à la porte de la cathédrale, Masaniello l'expliquant de point en point à la foule; puis chacun le jura sur l'Évangile et le sang de saint Janvier. Masaniello prononça un discours, mélange de choses extravagantes et sensées; il vanta la condescendance du vice-roi et les dispositions pacifiques de l'archevêque; puis, il voulait quitter là même son incommode vêtement de cérémonie pour reprendre ses caleçons et le chapeau de *lazzarone*. Loin de chercher à s'enrichir, il se vantait de sa pauvreté; parfois, quand il haranguait le peuple, il ôtait ses habits pour montrer son dos décharné et son ventre vide, comme preuve de la sobriété qu'il avait conservée au milieu de l'abondance.

Lorsque les chevaliers allaient lui faire la cour, il leur disait :

(1) Il est en 24 articles, avec 5 autres ajoutés, et se trouve dans Lunig, tome II, p. 1368. On y trouve la promesse d'abolir les impôts qui *n'auraient pas été vendus*. Or, à ce moment, tous étaient vendus.

1647. « Hors d'ici, car je ne veux d'autre compagnie que celle des gens aux pieds nus comme moi. » Une fois, le héraut, parmi les autres *vivat* que le peuple soulevé faisait entendre, cria « *Vive Masaniello!* Le pêcheur indigné le saisit par les cheveux, qu'il lui coupe avec son épée, et le menace de lui faire pire s'il crie autre chose que *Vive le roi et le fidèle peuple de Naples.* Un homme du peuple vient lui dire : « Méfie-toi tant que n'auras point les clefs du château ; » Masaniello, saisissant un trousseau de clefs, les agite sur ses épaules, en lui disant « : Voici les clefs de Saint-Elme. » Un individu masqué lui murmure ces mots à l'oreille : « Il me semble que la fortune te prépare une belle couronne ; — Que dis-tu ? je ne convoite d'autre couronne que celle de la Vierge, et je n'ai qu'un seul désir, celui de supprimer les impôts trop lourds qui écrasent la ville. Je suis un pauvre homme, et aussitôt que j'aurai assuré le pays au roi, je reprendrai mes filets. »

Les flatteurs du peuple s'efforcent vainement d'en faire un héros; il était peuple, avec ses défauts et ses qualités : mélange bizarre, mais non singulier, de vanité et de bonhomie, de courage et de pusillanimité, il ne s'élevait qu'à l'idée de payer peu, d'avoir le pain à bon marché, d'obtenir du roi justice et quelques réformes. Il disait à l'archevêque « : Excellence, serai-je roué ? Excellence, « je suis un grand pécheur, et je veux me confesser. Pour moi, « je ne demande rien ; cette affaire terminée, je reviens à mes « poissons. » Mais élevé par la plèbe, il ne pouvait rien refuser à la plèbe ; après avoir autorisé quelques supplices, il prit goût au sang, prodigua l'argent des autres et décréta des monuments comme un roi. Il élevait un tribunal sur la place, recevait les accusations, et jugeait le plus souvent d'après la physionomie ; auprès de lui se dressait la potence, l'unique peine qu'infligeait le pêcheur inhumain ; puis il parcourait Naples comme un furieux, heurtant les gens de son cheval et les frappant sans distinction, tantôt fronçant les sourcils et menaçant, tantôt jetant les sequins à pleines mains ; enfin il noyait dans le vin le peu de raison qui lui restait.

Sa conduite extravagante fit supposer que le vice-roi l'avait rendu insensé au moyen de poisons (1). Les hommes sages sont

(1) Les historiens partiaux ont vu de la folie là où il y avait toute autre chose; par exemple, de Santis raconte que Masaniello criait au peuple : « Tu ne seras point en sûreté tant que tu n'auras pas fait un pont de Naples jusqu'à l'Espagne pour te faire entendre de Sa Majesté ; » mais Capecelatro rapporte comme symptôme de sa folie, qu'il avait projeté de construire un pont de Naples jusqu'à

indignés, tandis que la populace s'attache à lui davantage ; le fatal 1647.
Genovino le surveille de près, et, dans le couvent du Carmine, où il était allé pour se confesser, les sicaires du gouvernement parviennent à l'égorger. Le peuple, qui l'idolâtrait la veille, traîne alors son cadavre dans la fange ; mais le lendemain, les boulangers ayant voulu faire le pain de vingt-quatre onces, son affection pour Masaniello lui revient ; il pleure, vocifère et lui fait des funérailles comme roi n'en eut jamais, car il fut pleuré par quatre-vingt mille citoyens. Les honneurs militaires lui sont rendus par ceux-là même qui l'avaient assassiné, et quarante mille soldats, avec les tambours au son lugubre et les fusils renversés, traînent les bannières dans la boue et accompagnent son cadavre au milieu du bruit des cloches et des canons. Le cercueil était recouvert d'un drap mortuaire brodé de couronnes et de palmes, avec l'épée et le bâton de général. Quatre mille prêtres et moines dirent des messes pour le repos de son âme ; puis il fut attesté que la tête rattachée au buste avait remué les yeux et parlé ; que sa main avait saisi un rosaire et donné la bénédiction : dans une semaine, pêcheur, tribun, roi, égorgé, sanctifié.

Cet assassinat n'apaisa point la révolte ; au contraire, dans toutes les provinces, la plèbe se souleva contre les barons : à Cassano, contre le prince d'Ajerto ; à Salerne, à Avellino, contre les Sanseverino ; à Serracapriola, à Procida, à Ischia, contre les Del Vasto ; à Celano, contre les Piccolomini ; à Carniola, contre le prince de Stigliano ; à Nardo, contre un certain Conversano de la famille Ac-

l'Espagne. Les meilleures histoires contemporaines sont celles de De Turri, de Thomas De Santis, et la *Partenope liberata* du docteur Donzelli, grand partisan de Masaniello. Le comte de Modène, Français, compagnon du duc de Guise, écrivit des mémoires qui ont été publiés en 1826 à Paris, par le marquis Fortin, avec addition du catalogue raisonné de tous les ouvrages relatifs au soulèvement de Masaniello ; ils sont au nombre de 58, en italien, en français, en anglais, en espagnol, en allemand. Depuis cette époque, on a publié dans le même but divers écrits, parmi lesquels le *Diario di Francesco Capecelatro contenente la storia degli anni* 1647 1650, Naples 1850, avec des notes précieuses du marquis Angelo Granito. Un examen des historiens napolitains de ce temps a été fait par Alfred de Reumont, à la fin de son ouvrage *Die Carafa von Maddaloni*, Berlin 1851. D'autres en ont fait un sujet de dissertations érudites, de récits passionnés, grâce aux allusions ; nous citerons entre autres *Insurrection de Naples* en 1647 *par le duc de Rivas, ouvrage traduit de l'espagnol et précédé d'une introduction par le baron Léon d'Hervey Saint-Denys*, Paris 1849. Dans les milliers de lettres imprimées et dans celles, en plus grand nombre encore, qui restent inédites, se trouvent beaucoup d'espagnolismes, de fréquentes niaiseries et un style de parquet, mais peu de métaphores scientifiques.

quaviva, dit le Borgne de la Pouille, qui, vainqueur de l'émeute, envoya tous les coupables au supplice sans respecter ni le rang ni la dignité; il fit pendre par les pieds un vieillard de soixante-dix ans, arquebuser vingt-quatre chanoines, et placer leurs têtes avec les bonnets sur les stalles du chœur. Les maisons des victimes furent démolies, et leurs biens confisqués produisirent une somme de dix mille ducats; il commit encore d'autres atrocités, qui lui ont valu jusqu'à nos jours l'exécration populaire. Les Abruzzes et la Calabre étaient toutes en armes : malheur aux fermiers ou percepteurs des droits! malheur aux riches en général! les maisons, les moulins étaient détruits, et l'on égorgeait sans pitié; les factions assoupies se réveillaient pour accroître le désordre; dans Eboli, un parti, après avoir feint de se réconcilier avec l'autre, en massacra toutes les familles.

Naples se trouvait elle-même dans le plus grand désordre. L'abolition des droits réduisait à la misère des milliers de familles qui les avaient achetés, et dont ils étaient l'unique ressource : un jour, toutes les femmes accouraient au mont-de-piété pour retirer leurs gages; le lendemain, les étudiants réclamaient une diminution sur le prix du doctorat; puis les mendiants assaillaient les chartreux sous le prétexte qu'ils restreignaient les aumônes; d'autres se jetaient sur les boutiques des boulangers et des marchands de vin; tantôt le peuple applaudit, tantôt il accuse. De temps à autre des réconciliations s'effectuent; mais les *ministres du démon* soufflent la défiance dans l'esprit de la plèbe, et la haine se ravive pour recommencer les meurtres, le pillage et l'incendie (1).

Du premier besoin de pain on passait à quelque aspiration plus élevée. Le duc d'Arcos cherchait à éluder les priviléges que la peur lui avait arrachés, et le peuple prétend que les concessions ne sont pas assez claires; on les rend plus explicites, et il en réclame d'autres; il exige qu'on l'assimile à la noblesse pour les suffrages, et commence à déclamer contre les Espagnols, qu'il massacre partout où il les rencontre. François Toratto, prince de Massa, après avoir rendu des services signalés à Tarragone, avait obtenu des récompenses, dont il s'était vu dépouillé plus tard; il éprouvait donc un vif ressentiment contre les Espagnols. La plèbe cherche à le gagner; nommé capitaine du peuple, il

(1) Ban du 24 juillet 1647, du duc d'Arcos, par lequel il défend de brûler les maisons et de piller.

obtient de plus larges conditions; mais les provinces demandent ce qu'obtient la capitale, et tous sont alléchés par l'idée flatteuse de ne plus payer d'impôts.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV et grand amiral d'Espagne, jeune homme de dix-huit ans, envoyé avec de gros navires mais peu de munitions pour relever la fortune espagnole en Italie, conduit la flotte devant Naples. Arcos appelle au château, 1647.
sous prétexte de conférer avec eux en assemblée, les principaux Octobre.
citoyens, les retient comme otages, et, secondé par les navires, bombarde la ville; le peuple capitule et dépose les armes. Comme Naples, depuis longtemps, n'avait vu aucun membre de la famille royale, elle fêta bruyamment Don Juan, qui se radoucit et fit des promesses; mais le vice-roi, dans la crainte qu'on ne voulût obtenir l'indépendance par son intermédiaire, inspira des soupçons au jeune héros pour le rendre hostile au peuple; puis, lorsque le tumulte fut apaisé, les troupes descendirent en ordre des châteaux, d'où les boulets et les bombes plurent sur la ville.

La fureur pousse les Napolitains trahis à se défendre; ils résistent, massacrent, repoussent les agresseurs. Les soldats ne pouvant triompher au milieu de ce labyrinthe de rues barricadées, Arcos demande au cardinal Filomarino de s'interposer; mais le prélat refuse, indigné d'avoir servi d'instrument au massacre de son troupeau (1). Le peuple, passant de l'effroi à la fureur, et transformant la question fiscale en question politique, publie, selon la coutume, de ces manifestes dans lesquels il jure mort à la noblesse, et fait appel au monde pour venir au secours de la justice; il arbore une bannière rouge, et menace de mort quiconque parlera de la paix, ou proposera de se jeter dans les bras de la France. Le prince de Massa excitait son courage et dirigeait la défense, mais avec l'hésitation de l'homme qui soutient une cause dans laquelle il n'a pas foi; or, comme il cherchait à opérer une réconciliation ou bien à traîner en longueur le conflit, il perd la confiance, est tué, pendu, et son cœur envoyé à sa femme. Alors on proclame capitaine Janvier Anese, arquebusier courageux et, par haine contre les nobles plus que contre le roi, professant des idées républicaines; il cherche à rallier les provinces aux mêmes principes, et comme la plupart donnent leur adhésion, il com-

(1) Comme témoignage des impressions du moment, voir une lettre curieuse, parmi tant d'autres, du jésuite Magnati au cardinal Brancaccio, du 12 octobre 1647.

1647. mence une guerre civile contre les barons, et le royaume se remplit de vociférations, de vols, d'atrocités.

Le vice-roi avait invité tous les barons à se rendre en hâte dans la capitale, pour défendre la cause commune; les ducs de Montesarchi, de Salsa, de Conversano, et surtout le prince Diomède Caraffa de Maddaloni vinrent en effet, après avoir réuni des bandes. Caraffa, chef d'une grande famille et possesseur d'une fortune princière à seize ans, s'abandonna sans contrainte à son tempérament et au courant de l'existence habituelle des grands; par des amours bruyants, par de bruyants duels et plusieurs meurtres, il acquit la réputation d'un gentilhomme accompli. Sa maison était pleine de *bravi*, toujours prêts à intervenir dans tout désordre pour offenser ou défendre, braver la loi, frauder le fisc, empêcher les sbires d'agir et vexer le peuple. Avec son frère don Joseph et les familles San-Felice et Liguori, il tyrannisait les habitants des environs du bourg des Vergini, comme les Caracciolo de Santobuono, les Minutolo, les Capecelatro molestaient ceux du voisinage de Saint-Jean de Carbonara; d'autres les imitaient ailleurs.

Joseph Caraffa, parce qu'il était de mauvaise humeur, fit tuer en peu de jours trois personnes, et deux autres furent blessées dangereusement; Diomède ordonna de casser la tête à un marchand parce qu'il se trouvait en contestation avec un autre, son protégé. Monterey, afin de réprimer ce duc de Maddaloni, qui avait alors vingt ans à peine, envoya cent soldats pour l'arrêter dans une de ses maisons de campagne du Pausilippe; mais, prévenu à temps, il s'enfuit; alors on lança contre lui un mandat d'arrêt, suivi bientôt de fortes amendes, et des soldats furent placés, à ses frais, dans ses maisons et ses fiefs; on calcule qu'il devait payer cent mille ducats en peu d'années. Néanmoins, fidèle au devoir féodal, il servit l'Autriche dans la guerre de Trente ans; dans celle d'Urbain VIII, il conduisit huit compagnies de ses vassaux pour Maddaloni, dix pour Arienzo, six pour Cerreto. Il passait pour un des nobles les plus généreux; chevalier aux actes grandioses, il était splendide et libéral : tenue de maison, serviteurs, carrosses, chevaux, barques, tout, chez lui, portait le cachet du grand seigneur; il disait que les nobles ont la raison de famille, de même que les rois ont la raison d'État.

Masaniello avait contre lui une haine particulière; aussi, dans le premier soulèvement, ses magnifiques palais furent brûlés, son frère et d'autres de ses parents massacrés. Afin de se venger, il se

mit en campagne, et fut un des premiers qui guerroya contre Naples, sans jamais interrompre les hostilités. D'accord avec d'autres barons, il faisait intercepter les vivres dirigés sur la ville, et pourvoyait les châteaux; les troupes régulières finirent donc par l'emporter, et la cause royale triompha. Naples, alors réduite aux dernières extrémités, et après s'être vainement offerte au pape comme seigneur suzerain du royaume, songea à recourir à cette France qu'elle avait naguère maudite, et dont les ambassadeurs avaient attisé ce feu pour nuire à l'Espagne. Il est vrai que les Napolitains ne voulaient pas se soumettre à cette puissance, mais en être aidés pour se constituer en république : en république avec l'appui d'un roi! 1647.

Henri, duc de Guise, d'une grande maison française et descendant des princes d'Anjou, anciens seigneurs de Naples, fut condamné pour crime de lèse-majesté, puis absous; renommé pour ses galanteries, il était venu à Rome pour faire casser son mariage afin d'épouser une coquette. Là, il fut rencontré par quelques pêcheurs envoyés au pape avec le titre d'ambassadeurs; beau, affable, riche et brave autant que les rebelles se l'imaginent facilement, ils le regardèrent comme envoyé de Dieu, et le prièrent de délivrer leur pays. Autant par vanité que pour servir la France, il accepte, en prodiguant les vanteries et les promesses; mêmes promesses et vanteries de la part des députés de la *royale république* de Naples, lesquels l'assurent qu'il y trouvera cent soixante-quatorze mille fantassins tout équipés, beaucoup de chevaux et de munitions, et de trois à quatre millions, outre des joyaux et des métaux. Mais le duc arrive avec vingt-deux personnes seulement, y compris les députés napolitains et les serviteurs, avec très-peu d'argent emprunté à gros intérêts, quelques barils de poudre, et ne trouve rien que du courage et du désordre. Qu'importe; les insurgés ne s'inquiètent jamais de l'arithmétique, et la joie est au comble; les attaques recommencent contre les Espagnols, qui possèdent les châteaux et la moitié de la ville, et les nobles sont repoussés de la campagne.

Le duc, proclamé « général de la sérénissime royale république 1648.
de Naples, » fit renaître la joie par d'heureuses entreprises (1); il envoya des émissaires dans tout le royaume, et attira même beaucoup de nobles dans le parti populaire. S'il eût proclamé la

(1) Voir les *Mémoires* du duc, qui raconte sur un ton de fanfare, selon sa coutume, l'accueil que lui fit Naples.

1648. république, en y faisant participer les autres provinces du royaume et les citoyens avec les nobles, il aurait peut-être mis fin à la domination espagnole; mais, sans parler de son ambition, fidèle à la mauvaise habitude des Français, il blessait les citoyens par ses relations galantes avec leurs femmes, et quiconque parlait mal de lui était puni de mort (1); il souffrait avec impatience d'avoir pour égal Janvier Anese, qui, à son tour, ne voulait pas être son inférieur, et s'indignait de le voir différer toujours, malgré sa promesse, la nomination du sénat.

Néanmoins, le courage monta jusqu'à l'enthousiasme quand on découvrit la flotte française, et chacun bénissait la France qui venait établir une république en Italie. Si ces vingt-neuf vaisseaux bien munis, et commandés par le duc de Richelieu, petit-neveu du cardinal, eussent attaqué la flotte espagnole dépourvue de tout, ils l'auraient certainement battue; mais Richelieu, après avoir débarqué quelques munitions de guerre, mit à la voile, parce que Mazarin, qui n'attendait rien de la tête légère du duc de Guise, ne voulait pas engager la France dans une guerre.

Le duc de Guise écrivait à Mazarin : « J'ai lieu d'être affligé de « me voir abandonné par votre protection dans le moment le plus « critique. J'ai risqué ma vie sur la mer; j'ai gagné à notre cause « presque toutes les provinces du royaume; j'ai soutenu la guerre « quatre mois sans poudre ni argent, et ramené à l'obéissance un « peuple affamé, auquel, pendant tout ce temps, je n'ai pu donner « que deux jours de pain; j'ai échappé cent fois à la mort, dont « je suis menacé par le poison et les révoltes. Tous m'ont trahi, « et mes serviteurs les premiers; la flotte ne s'est montrée que « pour me discréditer auprès du peuple. Mais ce qui m'afflige le « plus, c'est de voir qu'on ait fait entrer mademoiselle Pons,

(1) Le jésuite Magnati, nommé plus haut, écrivait le 18 mars 1648 : « Le duc de Guise est pâle comme un mort, amaigri, épuisé par la crainte d'être assassiné; c'est pourquoi, il a cherché un refuge dans la maison du prince de Santo-Buono, défendue par des canons, de la cavalerie et de l'infanterie, afin de se mettre à l'abri de ceux qui trament sa mort. Le matin du 13 de ce mois, il a envoyé une des compagnies des lazzaroni à la maison d'Antonello Mazzella, élu du peuple, qui a été conduit dans la sellerie, décapité, dépouillé, traîné, puis pendu par un pied sur le marché, sans avoir pu se confesser. On dit que Ciccio Gensale, gendre de Mazzella et nommé naguère conseiller de la république, a été contraint d'aider les autres à traîner le cadavre de son beau-père; puis, la maison, riche par l'argent et le mobilier, on l'a pillée jusqu'aux clous. Lorsque les tumultes commencèrent, Mazzella se retira à Procida, sa ville natale, d'où le peuple l'enleva violemment pour le faire élu, *ipso renitente*.»

« ma maîtresse, dans un autre couvent que celui où je l'avais 1648.
« priée de se retirer; c'était l'unique récompense que je deman-
« dais pour mes fatigues, et sans elle je ne fais cas ni de la fortune,
« ni des grandeurs, ni même de la vie; désespéré, je renonce à
« tout sentiment d'honneur et d'ambition, ne pensant qu'à mourir
« pour ne pas survivre à un chagrin qui me fait perdre le repos
« et la raison (1). »

Arcos avait reçu d'Espagne les pouvoirs les plus étendus pour traiter et faire les concessions qu'il jugerait utiles; le roi lui disait : *Vous arrangerez les choses de manière que mes sujets obtiennent la plus grande satisfaction possible, et soient protégés et maintenus dans la paix et la justice que je leur désire, et dont je suis tenu de les faire jouir.* Le vice-roi faisait publier fréquemment l'amnistie la plus large; mais, comme on le savait odieux à tout le monde, ennemis et amis, parce qu'il était la cause de tous ces maux, il fut rappelé et remplacé par le comte d'Oñate. A force d'argent, de promesses de pardon et de concessions, ce vice-roi Avril.
sème la division parmi les révoltés, brouille les moines avec le peuple, et s'empare de la ville, après en avoir fait sortir par ruse le duc de Guise. Il était secondé par Anese et les autres chefs du peuple, lesquels s'apercevaient que la révolte ne faisait que fortifier la noblesse, et qui lui remirent la clef de la tour du Carmine, où l'on trouva la correspondance du duc de Guise. Alors toute la ville retentit d'acclamations en faveur de l'Espagne (2), comme naguère elle avait retenti de malédictions contre elle; la tranquil-

(1) Voir les *Mémoires* de la Motteville, qui fait un triste portrait de ce héros théâtral. Le 23 avril 1648, Mazarin écrivait au grand prince de Condé : *Il me faut travailler incessamment pour soutenir les affaires de Naples, lesquelles, faute de conduite de celuy qui les a entre les mains, sont tous les jours en estat d'estre entièrement ruinées. Dieu pardonne à qui en est cause; car pour moi je ne vois rien que je ne prévisse bien lorsque je fis tous mes efforts pour empêcher le voyage de monsieur de Guyse dans le dit royaume.*

(2) Ce fut un magnifique spectacle de voir les embrassements, les baisers et l'allégresse de tous, sans excepter personne, ni sexe, ni religieux, ni tout autre individu; tous baisaient la terre de notre quartier qui les avait délivrés des mains des lazzaroni, et ce qui étonnait le plus, c'était de voir les embrassements que les Italiens échangeaient avec les Espagnols, en criant les larmes aux yeux : *Vive l'Espagne qui nous a délivrés des lazzaroni et des Français.* Beaucoup voulaient baiser les pieds des Espagnols... Le duc de Guise, informé de ce qui se passait, se rongeait les poings en disant : — *Je mérite cela et pire, pour m'être fié à un peuple aussi barbare et aussi inconstant.* Lettre du 6 avril au cardinal Brancaccio.

lité revint, et ceux qui avaient préféré la vie tumultueuse des rues se remirent à leur profession. Le duc de Guise s'enfuit sous un travestissement, fut arrêté et conduit en Espagne; grâce à l'intercession des princes, il obtint sa liberté au bout de quelques années, et la révolution finit comme toutes celles où la prudence ne guide pas le courage et la fureur.

Si la France voulait expulser sa rivale, c'était le moment de faire un grand effort; mais les secours que le duc de Guise avait sollicités chaudement n'arrivèrent qu'après la fin de la scène, et quand l'ardeur populaire avait cessé. Alors, comme toujours, on crut que le premier frémissement de la défaite serait utile à la reprise des hostilités; Mazarin, connaissant qu'il s'agissait « de l'affaire la plus importante que l'on pût concevoir (1), » chercha à rallumer le feu, sans dire qu'il voulait établir une république à Naples. Inclinant à lui donner un roi modéré et ami de la France, il jeta les yeux sur Thomas de Savoie, à un fils duquel il avait marié sa nièce Olympe Mancini; il lui fournit une belle flotte et des troupes de débarquement, auxquelles se joignirent beaucoup

(1) Mazarin, dans une lettre au maréchal du Plessis-Besançon du 16 juillet 1648, appelait l'expédition de Naples l'*affaire de la plus grande importance qui se puisse concevoir*. Le 15 août il écrivait encore au même Plessis et au prince Thomas : *Jamais la conjoncture n'a été plus favorable pour causer une révolution dans ce royaume, pourvu que l'on vous y voie en état de l'appuyer, les principaux de la noblesse étant dans la dernière méfiance des Espagnols, et ayant refusé à don Juan d'Autriche de se rendre près de lui, et les peuples ayant ajouté à la haine implacable qu'ils avaient déjà contre cette nation, dont ils ont donné de bonnes marques depuis un an, le désespoir et la rage de s'être laissé tromper et de voir ostensiblement que les Espagnols leur préparent des chaînes et un joug bien plus dur.* — Deux cents ans plus tard, nous lisions des lettres de la même teneur.

Pastoret et Fortia ont publié de Mazarin d'autres lettres relatives à cette affaire. Il écrivait notamment à Fontenay : *Je regrette fort qu'on ait imprimé les lettres où vous traitez ce peuple de république. Heureusement ils ont souscrit la leur des mots*, Votre très humble servante, la république de Naples; *ce qui les a rendus ridicules, et c'est beaucoup. Ces imaginations de république seraient de tout point funestes, car on ne peut chasser les Espagnols tant que la noblesse tiendra pour eux, ou que la république pourra mettre le pouvoir aux mains du peuple. Ainsi point de république : beaucoup de promesses générales, en se gardant toujours le moyen de profiter des événements sans contrevenir à sa parole; et puis du temps, du temps surtout. La patience doit finir cette affaire aussi bien qu'elle l'a commencée.*

Il ressort de cette correspondance que, non-seulement la conduite du duc de Guise, mais sa capture, arrivée le 1er avril, était encore ignorée de Mazarin le 22 de ce mois.

d'exilés, qui conduisaient les étrangers contre leur patrie, en leur promettant que le pays se soulèverait pour les favoriser. Cependant personne ne bougea ; repoussé par les forces royales, Thomas dut se retirer, et les Espagnols recouvrèrent Piombino et Portolongone.

Les Espagnols devinrent alors d'autant plus cruels, que la peur leur avait arraché plus de concessions ; ils décapitèrent Anese, bien qu'il eût trahi pour eux les Napolitains, et firent mourir sur le gibet les plus distingués de ses compagnons ; on vit de ces procès honteux qui déshonorent ordinairement toute restauration. Quiconque s'était soustrait par la fuite à la potence, fut condamné à l'exil et à la confiscation des biens ; enfin, on pendit le bourreau lui-même, convaincu d'avoir reçu de l'argent pour faire souffrir davantage les malheureuses victimes. Diomède Caraffa, qui avait été le chef du parti royal, fut condamné, sous d'autres prétextes, à de fortes amendes, puis incarcéré, enfin transféré en Espagne, où il mourut. Les brigands, qui n'étaient plus soudoyés par les seigneurs, contraints de se tenir dans les bois, y mouraient de privations et d'inanition. Les rigueurs d'Oñate parurent excessives à la cour elle-même, qui le remplaça par le comte de Castrillo.

Plusieurs peintres avaient pris part à cette révolution, ou en 1653.
furent victimes. Falcone, pour venger un parent tué par un soldat espagnol, forma la compagnie de la Mort, dans laquelle il fit entrer la plupart de ses collègues et de ses élèves, Coppola, Porpora, Micco, Spadaro, Po, Mastuzzo, les deux Fracanzano, Cadagora, Vacari père et fils. D'autres l'immortalisèrent par leurs travaux, comme Salvator Rosa, Spartaro, Julien Finelli, sculpteur de Carrare, François Fracanzano, qui essaya de faire une autre révolution ; mais il fut découvert, et par grâce d'Oñate, le poison, au lieu du gibet, termina ses jours.

Don Juan d'Autriche, dans la capitulation, outre le pardon complet de tous les crimes de lèse-majesté, et même des délits ordinaires commis durant les troubles, bien que les coupables fussent déjà dans les fers ou les galères, et que la partie lésée ne se fût point désistée, abolissait tous les impôts ; cette exagération insensée réduisait à la misère des milliers de familles qui les avaient achetés ; ils furent donc rétablis, mieux réglés, et l'on assigna la part qui revenait à la caisse militaire.

Un grand nombre de nobles étaient encore fugitifs ou bannis ; d'autres nourrissaient de profondes rancunes, tournaient leurs

regards vers la France (1), et lorsque Henri de Guise eut recouvré la liberté, ils le sollicitaient de faire une nouvelle tentative.
1654. Mazarin lui permit d'organiser une expédition pour son compte, avec promesse de l'assister s'il réussissait. Après s'être procuré de l'argent par tous les moyens, le duc de Guise fait voile de la Provence avec sept vaisseaux, quinze navires marchands, six galères et six tartanes; mais il en perd beaucoup dans le trajet. Bien que, dans l'intervalle, le vice-roi Castrillo se fût préparé à la défense, sans négliger de promettre sa grâce à quiconque se comporterait loyalement, le duc débarque à Castellamare, et Naples
Novembre. serait tombée en son pouvoir s'il avait pu accélérer sa marche; mais, dépourvu de vivres, n'étant pas secondé comme il l'espérait, abhorré des habitants aux dépens desquels il nourrit ses troupes, il est contraint de retourner en France avec les hommes qui lui restent, après avoir saccagé le pays. L'Espagne jeta de nouveau sur ce désordre son manteau, brodé d'armoiries et fourré d'épines.

Cette révolution avait profité à l'Espagne par l'abaissement de l'aristocratie, tombée sous les coups du peuple, ou victime des châtiments légaux; dès ce moment, la richesse et l'influence des grandes maisons commencèrent à diminuer, et beaucoup de familles espagnoles s'introduisirent dans les siéges. Désormais, l'Espagne pouvait se dire libre dans la domination du royaume de Naples, et pourtant elle ne l'améliora point. En 1658, on demanda, pour la naissance d'un héritier du trône, un don de trois cent cinquante mille ducats, mot oublié depuis 1648; pour trouver cet argent, on mit un droit sur le pain, et l'on reprit le vieux système de créer des impôts, de les vendre et d'en inventer de nouveaux. Les bandits et les faux monnayeurs reparurent, et les voleurs dévalisèrent, comme autrefois, les habitants dans les rues de la cité; les feudataires, après avoir perdu la force de résister, recouvrèrent le pouvoir arbitraire de commettre des abus.

1656. La peste (qui accompagnait presque toujours les maux de ce siècle pompeux et malheureux) sévissait en Espagne; cependant, le vice-roi, pour les *nécessités de la guerre*, en tirait des troupes, qui apportèrent le fléau. Bien qu'il eût défendu de dire que le mal

(1) En 1652, le comte d'Argenson, ambassadeur à Venise, écrivait « qu'avec l'aide de Dieu, il était question d'enlever subitement aux Espagnols le royaume de Naples, de faire réussir un complot ourdi de longue main. » En 1662, on parlait de semblables machinations; il en fut de même en 1676, et dans la suite pareillement.

était contagieux, il n'en fit pas moins de nombreuses victimes dans une ville populeuse et sale, où chaque jour voyait mourir des milliers d'individus. Des champs entiers et les carrières furent remplis de cadavres; les galériens turcs durent ensevelir les morts, et quand ces fossoyeurs manquèrent, les cadavres sans sépulture occasionnèrent de nouveaux décès. On espéra être sauvé par sœur Orsola Benincasa, morte naguère en odeur de sainteté; au lieu de cassettes, on offrit des barils remplis de pièces de monnaie, pour élever un monastère à ses religieuses. Le peuple, en outre, accusait les Espagnols de répandre des poisons et des onguents; aussi, disait-il, il meurt plus de pauvres que de riches. Il voyait partout des empoisonneurs et du poison; dans sa fureur, il égorgea beaucoup de malheureux, et d'autres furent poursuivis judiciairement, comme un certain Victor Angelucci, coupable d'autres méfaits, mais que l'on offrit comme une victime au préjugé. Le fléau se répandit dans les provinces, et pénétra dans Gênes, qui préférait à l'interruption de son commerce cette terrible éventualité; il envahit également Rome, où l'on crut que les Espagnols l'avaient introduit, afin de punir le pape d'avoir reçu l'ambassadeur du Portugal soulevé. En un mot, le peuple attribuait la peste physique à ceux qui étaient véritablement sa peste morale.

CHAPITRE CLIII.

Guerre de la Valteline. Succession de Mantoue et du Montferrat. Mazarin.

Ce qui précède suffit pour faire connaître les dispositions des gouvernants de l'Espagne, et cette administration qui ne s'occupait nullement du bien-être du peuple; d'un autre côté, l'Italie, impuissante par elle-même, se trouvait ballottée entre la France et l'Espagne, celle-là révolutionnaire par intérêt, celle-ci matériellement conservatrice, « toute gentillesse, toute compliments dans les apparences, mais, pour quiconque y regarde de près, tout orgueil, tout avarice, toute cruauté. Ses mains, d'une longueur disproportionnée, elle les étend partout où elle trouve plus d'avantages, sans distinguer l'ami de l'ennemi, l'étranger du parent. Propre à dominer des esclaves, incapable de gouverner des hommes libres, elle n'est jamais plus à craindre que lorsqu'on la voit, la

couronne à la main, prodiguer les caresses, remplies de prétextes de religion et de sainte charité envers le bien-aimé prochain. »

C'est ainsi que s'exprime l'ingénieux Trajan Boccalini, qui dit ailleurs : «Si l'Italie voulait examiner avec soin cette paix dont peut-être elle se vante, elle reconnaîtrait qu'elle doit s'affliger de ce lent venin qui la consume, autant qu'elle déplore, au milieu du désordre et des ravages patents des guerres étrangères, les maux de ses amis. » Le même écrivain fait dire par la France à l'Espagne : « Avec cette liberté qui est propre à ma nature, je veux vous dire que la tentative de subjuguer toute l'Italie n'est pas une affaire aussi aisée que vous le croyez, comme je le vois; en effet, lorsque j'ai eu le même caprice, je me suis convaincue, à mon grand dommage, que les Italiens sont une race d'hommes dont l'œil est toujours ouvert pour vous échapper, et qui ne s'habituent jamais au joug de l'étranger. Bien que, ingénieux comme ils sont, ils adoptent facilement les usages des vainqueurs, l'ancienne haine se conserve très-vive dans leur cœur. Grands marchands de leur servitude, ils en trafiquent avec tant d'habileté, qu'il leur suffit de prendre des caleçons à la sévillane pour vous forcer à croire qu'ils sont devenus bons Espagnols; pour nous autres, ils n'ont qu'à se mettre un grand collier de Cambrai, et ils nous persuadent qu'ils sont de véritables Français; mais, lorsque d'autres veulent examiner la chose de près, ils montrent plus de dents que n'en ont cinquante paquets de scies (1). »

Les intérêts et les passions de tous se trouvèrent aux prises dans deux faits qui occupèrent longuement les diplomates et les guerriers : le soulèvement de la Valteline et la succession du Montferrat.

Nous avons dit (ch. CXLVIII) comment la réforme religieuse pénétra dans la Valteline, et quelles en furent les conséquences. Cette vallée, agrandie par l'annexion des pays de Bormio et de Chiavenna, fit partie du duché de Milan, jusqu'à l'époque où les ducs furent contraints de la céder aux Grisons. L'Autriche ne pouvait se consoler de cette perte ; en effet, comme la Valteline se développait du nord au midi entre la Lombardie et le Tyrol, bordée à gauche par les Grisons et, à droite, par la Vénétie, elle aurait facilité l'envoi des troupes de l'Allemagne en Italie et *vice versa*, tandis qu'elle devait fermer aux Français le passage sur le territoire vénitien. Pour ouvrir ces diverses communications à leurs

(1) *Pietra del paragone politico.*

troupes, Venise, l'Espagne, la France et la Savoie avaient bouleversé sans cesse le pays même des Grisons, intrigant et achetant les familles des Planta et des Salis, coryphées des partis contraires.

Les Grisons avaient fait avec le Milanais une convention de bon voisinage et de libre transit des marchandises qui leur seraient adressées, en s'engageant à s'opposer au passage de toute armée ennemie qui voudrait attaquer le Milanais : mais, lorsque les Salis, partisans de la France, eurent prévalu, ils formèrent avec Henri IV 1603.
une ligue offensive et défensive, dans laquelle aucune exception n'était faite en faveur du Milanais. Les Espagnols s'en indignèrent, et le gouverneur comte de Fuentès les fit menacer; comme il ne fut point écouté, il construisit un fort au lieu même où la Valteline et la vallée de Chiavenna débouchent sur le lac de Côme; de là, avec ses canons, il pouvait donc arrêter les armées et les marchandises de la Rhétie, mais surtout le blé que celle-ci tire de la Lombardie. Fuentès ne tint aucun compte des réclamations des Grisons, d'autant plus qu'il vit une nouvelle offense dans leur ligue avec les Vénitiens. Cette ligue expirait en 1615, et les Vénitiens envoyèrent à Coire pour la renouveler; mais, d'un côté, ils étaient traversés par la France, qui voulait seule tenir les Grisons dans sa dépendance, et, de l'autre, par l'Autriche, dont ils avaient encouru l'aversion à cause de la guerre des Uskoks. Mais les protestants, à la tête desquels se trouvait Hercule Salis, défendaient les intérêts vénitiens par haine contre la catholique Espagne; se 1618.
soulevant en tumulte, ils expulsèrent l'ambassadeur français et les partisans de l'Autriche; puis, criant à la corruption, à la superstition, ils établirent un tribunal féroce (*Strafgericht*) qui jugea, bannit, infligea des amendes, fit périr ses adversaires, parmi lesquels il comptait les fervents catholiques, et notamment Nicolas Rusca, vénérable archiprêtre dans la Valteline.

Cette vallée souffrait surtout de la mauvaise administration de ses maîtres; en outre, sans parler de l'impudence avec laquelle les magistrats vendaient la justice, pour recouvrer le prix de leurs charges, achetées aux enchères, les esprits étaient exaspérés par les dissentiments religieux. En effet, les individus qui venaient du pays des Grisons pour la gouverner, calvinistes la plupart, favorisaient leurs coreligionnaires, inquiétaient les catholiques, et troublaient le culte sous le prétexte spécieux de la liberté. Les persécutions amenaient des réactions; aux supplices, on répondait par des coups de couteau, jusqu'au moment où les Valtelinais tramèrent et réalisèrent un massacre général des protestants. 1620. Juillet.

Le duc de Feria, gouverneur de Milan, connaissait le complot, à ce qu'il paraît, et promettait de venir promptement au secours de l'insurrection; mais, lorsqu'elle eut éclaté, il hésita à pénétrer dans la vallée, prévoyant que son intervention occasionnerait un vaste incendie. En effet, les Grisons armèrent pour ramener à l'obéissance la vallée rebelle, et publièrent des proclamations, des accusations, des justifications, des récriminations. La résolution des insurgés encouragea les princes à les soutenir; l'empereur envoya des troupes sur les confins du Tyrol, l'Espagne sur ceux du Milanais, et l'on commença une guerre qui dura plusieurs années. Les Grisons réoccupèrent la Valteline; mais ces efforts extérieurs étaient paralysés par les luttes intérieures des catholiques et des protestants. Les premiers, vaincus par leurs adversaires, et, par suite, persécutés et bannis, recoururent aux Autrichiens, qui envahirent le pays des Grisons; cette intervention rendit la supériorité au parti catholique, qui, réagissant avec violence, comme il arrive d'ordinaire, étouffa la liberté.

Les indigènes ne tardèrent point à s'affranchir, et chassèrent les envahisseurs qu'ils ne purent massacrer; les Autrichiens accoururent pour se venger, et s'ils étaient parvenus à se fixer dans la Rhétie et à la réunir au Tyrol, « on pouvait dire que c'en était fait de la liberté de l'Italie, étranglée par ce lacet (Nani). » Peu s'en fallut qu'ils réussissent, attendu que la France, par envie contre Venise, avait donné la main à la faction autrichienne; toutefois, cette république lui répétait combien elle nuirait à ses propres intérêts en laissant la Valteline à l'Espagne, qui dès lors exclurait perpétuellement les armées françaises de l'Italie, tandis qu'elle
1622. assurait le passage aux siennes. La raison d'État fit donc conclure une ligue entre la seigneurie vénitienne, le roi de France et le duc de Savoie; puis on fit sonner si haut ces mots pompeux, d'indépendance d'États, d'équilibre rompu, qu'on imagina de livrer les forteresses de la vallée aux troupes pontificales : solution dérisoire, surtout après la mort de Grégoire XV, qui peut-être songeait à faire de la Valteline un apanage pour ses neveux les Ludovisi; quant au pape Urbain VIII, il se montrait disposé à toute
1623. espèce d'accord avec les Grisons, pourvu que la religion catholique fût conservée dans la Valteline.

Mécontente de ces arrangements, la France réunit en congrès, dans Avignon, les ministres de Venise, de Savoie, d'Angleterre, de Hollande, de Danemark et d'autres États, afin d'aviser aux moyens de réprimer l'Autriche. Le résultat fut que Richelieu,

ministre tout-puissant de Louis XIII, confia une armée au marquis de Cœuvres, lequel, en parlant avec emphase d'affranchissement et d'indépendance, amena les ligues Grises à jurer l'ancienne alliance, et occupa la Valteline, sans que les papalins lui fissent obstacle. Le duc de Feria accourut pour lui fermer le passage du Milanais, en opposant des constructeurs génois à ceux des Vénitiens, qui avaient préparé à Cœuvres une flotte sur le lac de Côme. La lutte continua quelque temps, jusqu'au moment où la paix fut conclue entre l'Espagne et la France; par le traité de Monson, il fut convenu que la Valteline serait rendue aux Grisons, aux conditions stipulées en 1617, et avec exclusion de toute autre religion que la catholique. Ce traité mécontenta tout le monde : les Valtelinais, qu'on remettait sous un joug dont leur courage les avait affranchis; les seigneurs de France, pour l'abandon de la vallée qu'ils avaient prise sous leur protection; le pape, parce qu'il avait été fait à son insu; les Grisons, à cause de la restriction imposée. La paix fut donc suivie d'un frémissement d'armes général, compliqué, ainsi que nous l'avons dit, de la tentative du duc de Savoie contre Gênes, et de la guerre de Mantoue.

1626.

Nous avons vu Louis Gonzague remplacer les Bonaccolsi dans la seigneurie de Mantoue avec le titre de capitaine. Jean-François, en 1433, obtint de l'empereur Sigismond le titre de marquis, puis de vicaire perpétuel, ce qui équivalait à la souveraineté. Ses successeurs conservèrent la réputation d'habiles guerriers, et, après avoir formé un corps de braves, ils le mettaient au service de quiconque les payait. François II créa une race de chevaux qui furent longtemps recherchés, même en Angleterre : il combattit avec le pape, avec la France, avec Venise, dont il commandait les armées à la bataille de Fornoue; puis, dans la ligue de Cambrai, il servit contre cette république et, fait prisonnier, il déposa les armes pour aller gouverner en paix son pays. Son troisième fils fut ce don Ferrant Gonzague, dont nous avons parlé souvent; son fils aîné, Frédéric II, qui lui succéda, obtint que Charles-Quint, en 1530, érigeât son pays en duché, avec addition de la seigneurie de Guastalla (1).

1484.

1519.

(1) Guastalla, dont le nom signifie écurie des gardes (*Ward Stall*), fut bâtie par les Longards sur le Crostolo; après une liberté orageuse, elle fut annexée au Milanais par Luchino Visconti, et Jean-Marie l'inféoda à Guido Torello en 1406. Philippe Marie y ajouta le château de Montechiarugolo dans le Parmesan près d'Enza, où domina une branche des Torelli, relevant des Farnèse, jusqu'à ce que le comte Pio fut envoyé au supplice par le duc de Parme, en 1612. De

1533. La race des Paléologues une fois éteinte avec Jean Georges, le duc de Savoie, le marquis de Saluces, et ce Frédéric Gonzague, comme époux de Marguerite, petite fille du dernier duc, réclamèrent le Montferrat. Charles-Quint, qui prétendait en disposer comme fief impérial, prononça en faveur des Gonzague pour empêcher l'accroissement de la maison de Savoie; les Gonzague furent
1536. donc marquis de Montferrat pendant près d'un siècle, jusqu'au moment où François IV, époux de Marguerite, fille de Charles
1612. Emmanuel I[er] de Savoie, ne laissa que Marie, jeune fille de trois ans. Le cardinal Ferdinand prit la tutelle de cette enfant, sa nièce, puis le titre de duc de Mantoue; mais Charles-Emmanuel, invoquant des droits féodaux, réclamait le Montferrat pour lui-même, ou, comme fief féminin, pour sa petite-fille, avec addition d'une somme considérable, à titre de dot et d'indemnité. La vérité, c'est que cette province fertile, maîtresse du Pô et à deux pas de Turin, lui convenait au dernier point; mais les Espagnols, qui la trouvaient trop voisine de Milan, et redoutaient de la voir dans les mains de ce prince inquiet à cause de la forteresse de Casale, la plus importante de l'Italie après Palmanuova, mettaient autant de fermeté à combattre ses prétentions. Malgré les conseils des hommes prudents qui cherchaient à le détourner d'une entreprise dont toute l'Italie serait bouleversée, outre qu'elle aurait pour résultat de lui aliéner la France et l'Espagne, Charles-Emmanuel

Salinguerra, frère de cette victime, sortirent les Torelli de France et les Cholek Poniatowski, dont le dernier fut roi de Pologne. La branche aînée, souveraine à Guastalla, finit en 1522 avec le comte Achille, homme de mœurs dépravées. Ludovica Torello, la dernière survivante, voyant ses parents lui disputer le comté, le vendit à Ferdinand, fils cadet de François II Gonzague de Mantoue (1539), alors vice-roi de Sicile; après avoir fondé à Milan les *Angéliques* et les *Dames de la Guastalla*, elle s'y retira pour vivre dévotement, et mourut en 1569. Ce Ferdinand fut un capitaine illustre, et contribua à la victoire de Saint-Quentin. César, son fils, épousa Camille, sœur de saint Charles Borromée, dans les bras duquel il mourut, en 1577. Ferdinand II, son fils, fit ériger, le 2 juillet 1621, par l'empereur Ferdinand II, le comté de Guastalla en duché. A l'extinction de la ligne principale, il réclama tout le duché de Mantoue; mais à la paix de Cherasco, il n'obtint que Dossolo, Luzzara, Suzzara et Reggiolo, villes qui lui rapportaient, 6,000 écus. Ferdinand III n'eut que deux filles (1678), dont une épousa Vincent Gonzague, duc de Melfi et d'Oriano, qui eut tout cet héritage, élevant même des prétentions sur tout le Mantouan; mais lorsque l'empereur réserva ce pays pour sa maison, il ne laissa au duc de Guastalla que les principautés de Bozzolo et de Sabionetta, avec les villes d'Ostiano et de Pomponesco, autrefois apanage d'autres familles éteintes. Vincent laissa (1714) deux fils qui se succédèrent : Antoine Ferdinand (1729) et Joseph Marie (1746), avec lesquels finit la ligne.

persista dans ses projets; il ourdit mille intrigues, fit échouer tous les accommodements proposés, et, sans compassion pour les autres ni crainte pour lui, il menaçait et proclamait qu'il voulait assurer la liberté italique, de laquelle, à l'entendre, il était désormais le seul appui.

Ses menées auprès de l'Espagne ayant échoué, et sommé par le duc de Lerme d'*obéir*, il n'hésite plus; se trouvant à la tête de vieilles troupes, avec de l'argent pour enrôler des Suisses et des Bourguignons, il surprend le Montferrat qui se croyait garanti par la paix et la protection de l'Espagne, occupe Trino, Alba, Moncalvo, dans lesquels il commet les excès et les cruautés d'un 1613.
ennemi.

La question qui paraissait toute simple se compliquait encore de l'éternelle dispute sur la prépondérance étrangère en Italie. Le pape criait sans cesse *Paix, paix!* les Vénitiens et le grand-duc, à qui les accroissements de l'Espagne faisaient ombrage, soutenaient Ferdinand Gonzague; le roi de France les imitait, et tandis qu'il conseillait au duc de renoncer à une entreprise qui troublait la tranquillité publique, il envoyait aux Gonzague un de leurs parents pour les défendre. Louis, troisième fils de Frédéric II, par son mariage (1565) avec Henriette de Clèves, héritière du duché de Nevers, était devenu la souche des Gonzague de Nevers et de Rethel; il acquit de la réputation par ses talents et son courage, et bien que Sully le raille parce qu'il « faisait la campagne d'hiver dans un bon carrosse, avec un manchon pour garantir ses mains du froid, » il prit une part active dans les guerres de religion et laissa des mémoires importants sur l'époque. Charles, son fils, envoyé pour secourir son parent, se jeta dans Casale.

Le grand duc lui envoie des troupes, les Vénitiens de l'argent, et l'empereur Mathias ordonne au duc de Savoie de renoncer à son usurpation, sous menace, en cas de refus, de le mettre au ban de l'empire; l'Espagne fait assaillir le Piémont par le gouverneur de Milan, et débarquer des troupes sous les ordres de l'amiral Philibert, son propre fils; mais ni les exhortations ni les menaces n'arrêtent Charles Emmanuel, qui envoie des manifestes et des messagers, outrage ou caresse les ambassadeurs. « Gonflé d'ambition et bouillant de mépris (dit un historien), il était résolu à incendier l'Italie pourvu que les débris et les cendres restassent à son profit : si les troupes espagnoles l'attaquaient, il menaçait d'appeler en Piémont l'armée française; si le pape l'engageait à se tenir tranquille, il déclarait qu'il inonderait la province d'héré-

tiques; si les Vénitiens secouraient Ferdinand, il se vantait de soulever les Turcs et de pousser dans l'Adriatique des corsaires étrangers. » En attendant, il multiplie ses démarches dans tous les sens; il flatte les uns en faisant vibrer le grand nom d'Italie; les autres, il les excite en réveillant leur jalousie et leur cupidité. Quand il se trouve dans une situation critique, il cède; mais aussitôt il reprend ses prétentions, et accuse d'insatiable avidité les Espagnols qui, à leur tour, le dénoncent comme un ambitieux et un intolérable perturbateur de la tranquillité italique; plutôt que de se soumettre à un acte qui entraîne la moindre humiliation, il se résigne à voir les armes et l'épidémie frapper à la fois ses domaines et ses sujets.

Tous les regards se fixèrent alors sur Emmanuel, dans lequel on voyait l'espoir de la nation. « L'Italie entière, écrit Siri, par la plume et la parole, se répandait en louanges et panégyriques en faveur de Charles; on n'entendait partout que des expressions d'allégresse et des applaudissements de ce qu'il avait ravivé dans sa personne l'ancienne valeur latine, et chacun souhaitait qu'il eût un jour la gloire d'affranchir l'Italie et de lui rendre sa grandeur (1). » Le poëte Marini exhortait Venise à ne pas faire la paix avec l'Espagne, mais à s'unir à ce duc pour délivrer l'Italie du joug étranger; Chiabrera le louait d'avoir « fermé les Alpes neigeuses au pied ennemi; » Fulvio Testi, après avoir décrit les souffrances de l'Italie, la consolait par l'espoir qu'il tirerait une juste vengeance des outrages dont on l'avait abreuvée, et sollicitait le duc à ne plus temporiser, afin d'accomplir la grande œuvre; un poëte, au nom de Charles, lui répondait de n'avoir aucune crainte, que sa politique et ses armes auraient toujours pour objet le bonheur de l'Italie. Tassoni écrivait les *Philippiques* contre l'Espagne, en flagellant la noblesse italienne, « infectée de pensées impies et serviles : si le Turc venait en Italie, il aurait pour fauteurs beaucoup de nobles, plus empressés de courber la tête sous le joug que les étrangers de les recevoir en sujétion; car tous blâment la servitude étrangère, mais tous l'adorent, les uns par ambition, les autres par avarice, beaucoup par crainte. » Il les exhortait à s'unir à Charles-Emmanuel et à secouer le joug, comme avaient fait les nobles de la Belgique et de l'Allemagne. Personne ne fut écouté, et ni la nation ni les autres princes ne travaillèrent pour l'indépendance.

(1) *Memorie recondite*, III, p. 367.

Une vive mésintelligence régnait alors entre les Impériaux et les Vénitiens à cause des pirates de Dalmatie. Les deux branches autrichiennes d'Espagne et d'Allemagne, qui semblaient d'accord pour soumettre l'Italie entière, poussaient les galères du duc d'Ossuna et les Uskoks à ravager les côtes de Nice et celles de l'Adriatique. Il importait donc à Venise que Mantoue ne tombât point dans les mains des Autrichiens qui, par cette acquisition, l'auraient entourée de toutes parts; l'abbé Scaglia, rusé ministre du rusé Charles Emmanuel, put donc obtenir de cette république, non des secours manifestes, mais des subsides. La France elle-même finit par se déclarer pour le duc de Savoie, et les épées fameuses du maréchal Lesdiguières et de Charles Emmanuel compromettaient l'honneur de l'Espagne. Toutefois, par le traité de Pavie, conclu par la médiation du roi de France, le Montferrat et Mantoue furent assurés à Ferdinand. Charles Emmanuel, loin de faire aucune acquisition, eut de la peine à recouvrer Verceil qu'on lui avait enlevée; mais comme il avait affronté les Autrichiens avec peu de forces, sa réputation militaire grandit beaucoup, au point que les Bohêmes, soulevés contre l'Autriche, songèrent à l'appeler au trône de leur pays.

Mais les successions vacantes devaient être, pendant un siècle, la désolation de l'Italie. Ferdinand de Mantoue, marié à Catherine, sœur du grand-duc, eut pour successeur Vincent II, son frère et cardinal aussi, qui lui-même, quelques mois après, mourut sans 1620 27.
laisser de fils; il fut le dernier de la branche aînée d'une race qui avait donné une épouse à Ferdinand II, une autre à Ferdinand III, empereurs, une troisième au roi de Pologne. Les vices des derniers Gonzague les avaient déshonorés (1); cependant, Mantoue, grâce à

(1) La maison Gonzague se subdivise en plusieurs branches, et son histoire n'est pas plus honorable que celle des autres dynasties italiennes. Paule Malatesta, femme de François Gonzague, convertit à la foi chrétienne un juif, en l'autorisant à porter son nom de famille. Eusèbe Malatesta, comme se fit appeler ce juif, obtint du marquis de Mantoue des faveurs et une haute position, et dès lors se donna pour véritable descendant de Malatesta. Antonia Malatesta, femme de Rodolphe Gonzague, seigneur de Castiglione, ne voulut pas souffrir cette usurpation; il la dénonça donc à son mari comme tramant sa mort, et Frédéric la fit décapiter sur la place de Luzzara. La mort de cette femme, belle et mariée depuis deux ans, excita la compassion du peuple; mais il ignora le motif de son supplice.

La branche des marquis de Castiglione des Stiviere fut illustrée par don Ferrant Gonzague, qui servit utilement par les armes et dans les gouvernements les Impériaux et l'Espagne. Il fut marié à Marthe Tana de Santena de Chieri, dame favorite d'Isabelle de Valois, qui épousa Philippe II. De ses deux fils,

son indépendance, avait joui d'une grande prospérité, qu'elle n'oublia jamais (1), d'autant plus qu'elle subit alors toute espèce de maux. En effet, on vit surgir tout à coup divers prétendants : pour le Montferrat, Marie, nièce de Vincent, sa sœur Marguerite,

l'aîné, après avoir renoncé au siècle pour se faire jésuite, fut vénéré sous le nom de saint Louis. Rodolphe, le cadet, qui domina à sa place, réclamait le marquisat de Solferino, que son oncle Horace, mort sans enfants, avait laissé à Vincent Gonzague de Mantoue; il voulait encore le marquisat de Castelgoffredo, possession d'Alphonse, un autre de ses oncles, qui lui destinait pour épouse sa fille unique. Mais comme Rodolphe était marié secrètement à Hélène Aliprandi, les deux familles se brouillèrent; Alphonse fut assassiné (1596), et Castelgoffredo occupé subitement par des soldats de don Rodolphe, qui imposa silence par la terreur. Cependant, quelques individus se conjurent, le tuent et remettent Castelgoffredo au duc de Mantoue. Marthe, qui avait un fils saint et l'autre excommunié, gouverne Castiglione comme régente, jusqu'au moment où l'empereur en investit François, son troisième fils, qui ne se fait point aimer; ses sujets se révoltent, lui tuent ses enfants, blessent Marthe, qui guérit pourtant, et peut voir, avant de mourir, son fils Louis vénéré sur les autels. François dut ensuite céder Castelgoffredo au duc de Vicence; mais il ne fut point aimé de ses sujets qu'après sa mort, arrivée en 1616.

Castiglione delle Stiviere fut déclarée cité impériale par l'empereur Mathias, diplôme du 23 octobre 1612, et le culte de saint Louis y attirait une grande foule. Les sujets de Ferdinand furent longtemps en état de rébellion contre lui; enfin, les Impériaux l'expulsèrent en 1692, et ce pays fut occupé tour à tour par les Autrichiens et les Français. Ferdinand mourut à Venise; son fils, marié à une Anguissola, alla vivre pauvrement en Espagne, comme ses enfants, servant à la cour et dans les armées, jusqu'au moment (1773) où Louis vendit à l'Autriche la principauté de Castiglione, le duché de Solferino, le marquisat de Medole, moyennant une pension annuelle de dix mille florins, réversible sur les fils aînés. Ce Louis fut homme de lettres et cultiva les Muses; avec lui finit cette branche des Gonzague.

La branche de Novellara, descendant de Feltrino, frère cadet de Louis qui fut chef du peuple mantouan en 1328, s'éteignit en 1728.

Cette maison fournit des femmes illustres : Hippolyte, duchesse de Mandragone (1563), chantée par Bernardo Tasso et d'autres; Lucrèce, mariée à Jean-Paul Fortebraccio Manfrone (1576) qui nous a laissé dans les lettres des témoignages de son savoir et de son courage; Isabelle, duchesse d'Urbin, celle que le pirate Barberousse chercha à enlever (1566); Catherine, duchesse de Longueville (1629), qui fonda l'ordre des Carmélites à Paris; Marie-Louise, femme de Casimir V, roi de Pologne (1667), dont elle soutint le courage et seconda l'habileté pour rétablir l'ordre dans le royaume.

(1) Depuis un temps reculé, les juifs habitaient Mantoue; mais une grave persécution fut suscitée contre eux à l'occasion des prédications de frère Barthélemy de Solutivo en 1602. On dit que les juifs s'étaient moqués de lui, et le peuple en fureur en pendit un certain nombre par les pieds; il fut question de les expulser tous, puis on décida qu'ils porteraient un signe au chapeau, et l'on résolut de construire le *ghetto* (quartier affecté aux juifs) qui se termina en 1610.

duchesse veuve de Lorraine, et Charles Emmanuel; pour le Mantouan, Ferrant Gonzague, prince de Guastalla, et Charles de Nevers, qui se procura de nouveaux titres en épousant Marie, l'unique héritière survivante de cette branche éteinte.

Tous se préparent à la lutte au moyen des complots, des protections et de l'argent. Le comte-duc Olivarès, arbitre de la politique espagnole, inclinait à reconnaître l'héritier légitime de Mantoue; mais Cordova, qui gouvernait provisoirement le Milanais, désirait, comme font tous ces soldats, y rester en se montrant nécessaire; il fit donc voir à la cour de Madrid qu'il serait très-nuisible d'établir dans deux positions militaires importantes un prince vassal de la France, que cette puissance aurait introduit de nouveau en Italie après un demi-siècle d'exclusion; enfin, soit qu'il eût ou non des ordres, il tenta de surprendre Mantoue, mais en vain.

Charles Emmanuel, parmi les compétiteurs, se montre le plus ardent; il remet en avant ses prétentions, et, tandis qu'il conspirait naguère contre l'Espagne pour ravir le territoire de Gênes et le partager avec les Français, maintenant il est d'accord avec les Espagnols pour se partager le Montferrat. L'empereur, qui désire humilier la France, fait valoir sa haute suzeraineté, et somme le duc de Nevers de s'en remettre à sa décision. Le pape, bien qu'il appelât Charles « le défenseur de la liberté italienne, » et l'exhortât à faire par lui-même, devait caresser l'empereur à cause des guerres de religion qui bouleversaient alors l'Allemagne (1). Les Vénitiens, qui avaient à peine arrangé l'affaire des Uskoks, n'osaient pas le contrarier; mais le duc de Nevers résolut de se défendre, et fortifia solidement Mantoue et Casale; puis, engageant son patrimoine, il acheta en France douze mille fantassins et quinze cents chevaux.

L'importance du duc de Savoie fut mise en évidence par l'empressement de la France, de Venise et de l'Espagne à solliciter son alliance. Les Espagnols l'emportèrent, et le duc, se retournant contre l'armée qui venait de la France, la met en déroute au col de l'Agnello. Cordova, proclamant, comme son but, le bonheur 1629.

(1) Urbain VIII disait à l'ambassadeur d'Agliè: «Le duc de Savoie, qu'on peut appeler le défenseur de la liberté, doit avoir la gloire de terminer seul ce débat sans l'intervention de la France et de l'Espagne; et même alors qu'il ne pourrait y arriver sans intermédiaire, il faut qu'il ait recours à nous ou à tout autre prince non étranger, et qui n'ait pas en vue d'édifier sa monarchie sur la ruine des autres. » Lettre du 26 février 1628.

des populations, le désir de les délivrer de la tyrannie, et autres promesses toujours répétées, toujours éludées et toujours crues pourtant, entre dans le Montferrat avec huit mille fantassins et deux mille cinq cents chevaux, et met le siége devant Casale. Les Montferrins, dévoués à leurs anciens maîtres, et façonnés aux combats dans les tumultes précédents, résistent avec intrépidité; les Casalasques soutiennent le siége, de manière que Cordova est obligé d'y engager toute son armée; en attendant, il laissait Charles Emmanuel occuper non-seulement Trino et les autres pays qui lui étaient destinés, mais encore quelques-uns de ceux dont l'Espagne devait rester maîtresse; mais il dissimulait dans la crainte que le duc ne trahît la cause espagnole. En effet, Charles écoutait diverses propositions, et peut-être envoyait-il des vivres aux Casalasques, dont il aurait vu avec regret la forteresse tomber au pouvoir des Espagnols : « ainsi les campagnes de Casale, dans lesquelles don Gonzalo espérait trouver le Capitole de ses triomphes, servirent de tombeau pour y ensevelir sa réputation et celle des armes espagnoles. »

Lorsqu'il reçut son changement, le peuple milanais lui jeta, à son départ, des trognons de chou; la conduite de la guerre et, incidemment, le gouvernement de la Lombardie furent confiés à
Né en 1569. Ambroise Spinola. Cet illustre Génois, séduit par l'éclat des prouesses que des Italiens accomplissaient en Flandre, était allé y combattre; nommé général d'Espagne, son influence et l'argent lui permirent de réunir beaucoup d'aventuriers même italiens. Après un siége mémorable qui avait occasionné la perte de cent mille hommes, il prit Ostende et la place forte de Bréda; il enseigna à substituer aux navires à voiles des galères, avec lesquelles il méditait un débarquement en Angleterre. On le jugea digne de lutter contre le plus grand général d'alors, Maurice de Nassau; seulement, son adversaire défendait la liberté, tandis qu'il portait les armes contre elle. Mais tant de gloire vint s'évanouir devant Casale; quoiqu'il apportât deux millions en argent, et fût muni des pouvoirs les plus étendus, jusqu'au droit de faire la paix ou la guerre, il trouva la place si bien défendue par le marquis de Thoiras, qu'il mourut du chagrin que lui causa ce premier revers de ses armes.

Louis XIII avait prodigué les promesses au duc de Nevers; quand il eut pris la Rochelle, dernière forteresse qui restait aux protestants, il descendit en personne par le mont Genèvre pour faire lever le siége de Casale, tandis que le duc de Nevers et les

Vénitiens faisaient irruption dans le Milanais. Charles Emmanuel, défait à Suse, dut encore laisser aux Français cette clef de l'Italie.

Ce duc occupait déjà les pays que son pacte avec les Espagnols lui avait attribués; dès lors, comme il n'avait plus rien à espérer de ces alliés, il écouta Richelieu, qui combina entre lui, Venise et Mantoue une ligue pour affranchir l'Italie : le pape devait fournir huit cents chevaux, le roi de France deux mille, Venise douze cents, Mantoue six cents, et chacun le décuple de fantassins; on dit même que Charles Emmanuel s'entendait avec le fameux général allemand Waldstein, pour tenter d'accord un mouvement qui portât le dernier coup à la maison d'Autriche.

Charles avait à peine conclu son traité, qu'il revint à ses dispositions hostiles envers les Français, lesquels, en fortifiant Pignerol, manifestaient l'intention de prendre racine dans les lieux d'où les avait arrachés Emmanuel-Philibert; il se plaignait de n'avoir pu, avec leurs concours, enlever ni le Montferrat ni Gênes, et il refusa le passage à leurs troupes. En un mot, sentant que les Espagnols et les Français avaient besoin de lui, il se montrait perfide envers les uns et les autres : il promettait à ceux-ci de ravitailler Casale, à ceux-là de trouver des prétextes pour s'en dispenser; d'Avigliana, il menaçait de fermer le passage à Richelieu, et, du Pô, de faire irruption dans le Milanais; mais cet interminable jeu de bascule tourna à son détriment; en effet, Richelieu, en costume de chevalier, et suivi des maréchaux de Bassompière, de Créqui, de Schomberg, placés sous ses ordres, traverse la Doire et le défait à Avi- 1630.
gliana.

La succession de Mantoue et du Montferrat engageait donc l'Europe entière, attendu l'agrandissement ou l'abaissement qui devait en résulter pour la maison d'Autriche. Les catholiques auraient dû se tenir unis pour faire face aux protestants dans la lutte qui fut appelée guerre de Trente ans. La durée de cette guerre amena en Allemagne une transformation des armées; comme la féodalité ne fournissait pas de soldats pour de longues expéditions, ils étaient recrutés par une nouvelle espèce de capitaines d'aventure, pourvus d'argent par les princes. Les corps de troupes se composaient d'abord de valets (*bube*), puis d'écuyers (*knappe*) et formaient une lance (*lanzknecht*), d'où le nom de lansquenets. Tout leur dévouement était pour le capitaine, non pour l'empereur, duquel ils ne recevaient ni solde ni récompenses; pour se dédommager de leur paye, incertaine et faible, ils pillaient amis comme ennemis. Leur engagement expiré, ils pouvaient mendier

par privilége impérial, sauf à glaner comme vétérans là où ils avaient laissé quelque chose comme soldats.

L'empereur Ferdinand II, qui devait ses victoires uniquement à la ligue catholique, dont le duc de Bavière était le chef, et Tilly le bras, aurait voulu une armée personnelle ; mais il n'avait pas les moyens de la former, lorsque Albert Waldstein, pauvre gentilhomme de Bohême, lui en offrit une. Après avoir étudié à Padoue l'astrologie sous Argoli, Waldstein combattit dans la Hongrie sous le célèbre George Basta de Mantoue, dans le Frioul, dans la guerre des Uskoks, puis encore en Hongrie sous le Napolitain Jérôme Caraffa de Monténégro; devenu puissant, il crut lire dans les étoiles le pronostic d'une grandeur suprême, vers laquelle tendaient tous ses efforts, sans souci de l'empereur ni de l'Église. Les études occultes donnaient à son existence un caractère mystérieux; ayant levé à ses frais une grosse bande de lansquenets de toutes nations et de tous cultes, qu'il s'attachait par le pillage de l'Allemagne, et nommé duc de Friedland, il devint l'arbitre de l'empire.

Un grand nombre d'Italiens combattaient sous ses ordres, tels que Torquato Conti, Belgiojoso, Savelli, Collatto, Aldobrandini, Ernest et Raymond Montecuccoli, Piccolomini, Strozzi, Diodati, Serbelloni, Colloredo, Galasso, Isolani, qui furent ensuite enrichis par les domaines enlevés aux rebelles de la Bohême. Des artistes italiens, mais surtout l'architecte Jean Pieroni et le peintre Baccio de Bianco, construisirent et ornèrent ses palais; il faisait un cas particulier des soldats et des officiers napolitains qui servaient avec lui, comme Orsini, Caraffa, d'Avalos, Caracciolo, Brancani, Toraldo, Tuttovilla, Liguori.

Les protestants lui opposèrent Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui, après avoir relevé leur fortune en Allemagne, menaçait, nouvel Attila, de descendre en Italie (1). Le catholicisme se trou-

(1) Gustave périt vainqueur à la bataille de Lutzen en 1632, où combattaient Borso et Foresto d'Este, Matthias et François des Médicis, Ernest Montecuccoli de Modène, Octave Piccolomini, duc d'Amalfi, Louis et Annibal Gonzague, un Strozzi. Lucques, les ducs de Modène et de Toscane avaient envoyé à l'empire des secours d'hommes et d'argent. L'empereur employa, pour faire tuer Waldstein, Octave Piccolomini d'Aragona, duc d'Amalfi, poussé par l'envie ou la fidélité. Les Italiens rendirent hommage à Waldstein, même après sa disgrâce; le comte Gualdo Priorato, qui avait combattu sous lui, raconta sa vie et en parla beaucoup dans son histoire; ainsi firent Victor Siri, Bisaccioni, le Brescian père Ricci, Paganino Gaudenzio, plusieurs poëtes et orateurs. Dans quelques lettres d'Octave Bolognesi au duc de Modène, qu'on a publiées récemment dans les

vait donc dans un grand péril ; cependant, la politique l'emportait sur le sentiment religieux, on préparait la guerre contre le pape, puis la France et l'Autriche se combattaient sans pitié pour un pays qui n'appartenait ni à l'une ni à l'autre. Le comte duc Olivarès déclare que la dignité de la couronne espagnole est engagée dans l'affaire de Mantoue ; Ferdinand II compulse les droits historiques sur Rome, veut examiner l'acquisition d'Urbin, et, d'ailleurs, *il y a cent ans qu'on n'a point saccagé Rome, qui se trouvera plus riche qu'alors*. A Vienne, on tenait ce langage : *Nous montrerons aux Italiens qu'il y a encore un empereur ; allons engager la partie avec eux*.

Les faits suivaient les paroles ; en effet, Charles de Savoie, dans l'espoir d'un agrandissement, saluait du titre d'altesse Waldstein, auquel Ferdinand promit la marche de Trévise et le titre de duc de Vérone s'il déchaînait sur l'innocente Italie ces lansquenets qui, depuis trois ans, bouleversaient la non moins innocente Allemagne. Parmi cette lie d'aventuriers, la plupart luthériens, habitués à ne vivre que de pillage, sans patrie ni honneur de drapeau, sans autre sentiment que l'avidité, excités dans leur atroce brigandage par le plaisir de faire du mal aux catholiques, on choisit les plus vaillants, c'est-à-dire les plus voleurs et les plus impitoyables ; quand ils furent rassemblés à Lindau sur le lac de Constance, l'empereur les dirigea vers l'Italie par le territoire des

Archives historiques (*Nouvelle série*, tome III, p. 80) nous lisons : « Dieu a voulu renverser Friedland par le moyen de l'astrologie ; il avait chargé l'astrologue Jean-Baptiste Seni, de Gênes, d'examiner s'il pouvait compter sur Piccolomini dans une grave affaire où il voulait l'employer ; ayant reçu pour réponse que les figures se rapportaient si bien, qu'ils devaient être d'accord toute leur vie, Waldstein, qui ne croyait pas à Dieu, mais à l'astrologie, communiqua sans hésitation à Piccolomini ses projets de rébellion. » D'après les mêmes lettres, Piccolomini disait que Waldstein songeait à renverser entièrement la maison d'Autriche, à ériger Milan en république, ou bien à le donner au duc de Savoie. Le Priorato se plaint que « de tant de partisans de Waldstein, aucun ne le défendit ; mais, à peine mort, tous crurent se faire un mérite d'exagérer ses actions ; ceux qu'il avait le plus obligés, ses amis les plus intimes, ses confidents les plus chers parlaient contre lui comme les plus grands ingrats. » Octave Piccolomini reçut ses biens de la valeur de quatre cent mille thalers, et le titre de prince de l'empire ; il s'était conduit en héros à la bataille de Lutzen, et Max est une invention de Schiller, puisqu'il ne laissa point de fils. Octave écrivit une relation de Waldstein, qu'il accuse de tous les méfaits. Dans le manifeste publié par la cour de Vienne, il est déclaré qu'aucune législation sensée, ni les lois de l'empire n'exigent une procédure et une sentence régulières *in criminibus proditionis perduellionis vel lesæ majestatis notoriis*, et que, dans ces cas, *executio instar sententiæ est*.

Grisons, tandis qu'on lui supposait le dessein de les pousser contre la France.

Leur nombre s'élevait à trente-six mille ; ils étaient commandés par Mérode, Collalto, Corrada, Furstemberg, Altringer, Galasso, Baldironi et autres capitaines, dont les mères répétaient les noms pour effrayer leurs enfants. Tandis que la France déclamait et promettait de sauver l'Italie, les lansquenets traversèrent la Valteline, ruinée déjà par les guerres de religion, et descendirent en Lombardie, laissant partout l'outrage et la désolation, demandant avec hauteur, exigeant avec férocité, recueillant les malédictions des amis et des ennemis. Le pape, dans la crainte qu'ils renouvelassent les scènes du connétable de Bourbon, construisit à la hâte, entre Modène, le fort qui porta son nom, et réunit pour sa défense des troupes nombreuses. Le duc de Mantoue, qui n'aurait pas même eu de quoi manger sans les secours de Venise, se réfugia à Crispino ; les lansquenets assiégèrent sa ville, et quoiqu'ils fussent certains que le manque absolu de vivres l'obligerait à se rendre au bout de quelques jours, ils l'emportèrent d'assaut pour la mettre
18 juillet. au pillage. Les Allemands, pendant trois jours, firent à Mantoue tout ce qu'il est possible de dire ou d'imaginer de pire : les richesses accumulées durant trois siècles par les Gonzague, richesses telles qu'elles excitaient l'envie des plus grands monarques, devinrent la proie de ces misérables ; les femmes allemandes remplaçaient leurs haillons par les vêtements les plus splendides qu'elles trouvaient, et, insultant aux victimes, déployaient leur faste nouveau au milieu du sang et des lamentations; on mangea même de la chair humaine rôtie. Le dommage fut estimé à douze millions d'écus, sans parler des merveilleux chefs-d'œuvre (1),

(1) On croit que ce fut alors qu'on enleva la Table isiaque, le monument égyptien réputé le plus insigne avant les dernières découvertes, et qui se trouve maintenant dans le musée de Turin ; mais on nie qu'elle soit authentique; une magnifique Sardoine représentant une panégyrie, qu'on voit aujourd'hui dans le musée de Brunswick, disparut aussi à cette époque. Les tableaux du palais de Mantoue furent portés à Prague, où Christine de Suède les acheta pour les transférer à Rome ; là, ils furent achetés par le duc d'Orléans, régent de France.

La continuation du *Fioretto delle cronache di Mantova* de Giunta, dit, en 1630, qu'à Mantoue, pendant le siége, le froment se payait vingt-quatre écus le sac ; une livre de vingt-trois onces de pain, trois livres quatre sous; un pot de vin, six livres ; une livre de fromage, huit livres ; une livre d'huile, vingt-quatre ; de lard, six ; un œuf, cinq livres. La double d'Italie de vingt-neuf livres en valait cent cinquante, et le sequin de Venise de seize livres dix sous, monta à soixante-douze livres.

ni de ce qui n'a point de prix, les violences et les profanations. Le *pieux* Ferdinand d'Autriche fut immensément affligé de ces atrocités, et plus encore la *très-pieuse* Éléonore Gonzague, sa femme; mais, en attendant, le peuple, dépouillé de tout, dut payer une contribution de cent mille doubles imposée par l'inexorable Altringer, qui menaçait de la bastonnade tout retardataire.

Pour comble de maux, ces bandes ignobles et sales, dans leur marche très-lente, laissèrent la peste. La Lombardie conservait encore le souvenir de celle de 1576, désignée par le nom de Saint-Charles qui en fut le héros; elle fit alors beaucoup de ravages, et parut ensuite un précurseur effrayant de plus grandes calamités. Une grave disette, produite par des neiges extraordinaires, avait disposé les corps à l'infection qui, venue de l'Allemagne par Bellinzona et Oleggio, envahit le Milanais, puis le reste de la Lombardie et de l'État de Venise. Cette république craignait d'avouer le fléau, qui aurait éloigné subitement le commerce et les étrangers. Les professeurs de Padoue, notamment les fameux Mercuriale et Capodivacca, soutinrent que le mal qui sévissait alors n'était pas contagieux, attendu que sa diffusion eût été beaucoup plus rapide, et qu'il n'aurait pas envahi seulement les habitations pauvres et malsaines; à l'appui de leur témoignage, ils offraient de soigner les malades; ils recommandaient, en conséquence, de renoncer aux précautions qui effrayaient, comme aux barques blanchies à la chaux dans lesquelles on transportait les cadavres et les objets infectés.

La peste fit alors des ravages plus sensibles, et l'on prit de sages mesures, mais trop tard : dans chaque sestier, trois personnes de haut rang furent chargées de veiller à la salubrité publique; une patricienne, une bourgeoise, une femme du peuple, dans chacune des soixante-douze paroisses, durent pourvoir aux besoins des malades; on prononça des peines très-sévères et jusqu'à celle de mort contre quiconque transporterait des effets d'une maison à l'autre; les fourniers étaient tenus de recevoir par les fenêtres le pain à cuire et de le remettre par cette voie quand il était cuit : plus d'écoles, de chiffonniers, de gueux, de religieuses et de moines mendiants, et défense de jeter des immondices; il fallait vider, la nuit, les égouts et les fosses d'aisance; on ne pouvait orner les églises qu'avec les tapisseries ordinaires; il était défendu de donner à boire et à manger dans les tavernes; les maisons infectées ou soupçonnées de l'être étaient soumises à diverses prescriptions. Aussitôt que les signes funestes se manifestaient sur

quelqu'un, on le transportait, quelle que fût sa condition, dans l'île Sainte-Marie de Nazaret où, par le conseil de Bernardin de Sienne, on avait construit, le siècle précédent, un hôpital pour les pestiférés et le service de la quarantaine.

Le nombre des malades ayant augmenté, on les mettait dans de vieilles galères. La charité des prêtres, les soins des médecins et des infirmiers, l'abondance des eaux, des remèdes, des vivres et du linge, la sollicitude des personnes qui veillaient à la salubrité publique, les sépultures et l'enlèvement des ordures coûtèrent des sommes considérables, et pourtant on ne put diminuer le mal, qui fut accompagné des désordres ordinaires. Depuis le mois d'août 1575, jusqu'au mois de mars de 1577, il périt cinquante mille personnes. La magnifique église (*palladiana*) du Rédempteur fut érigée ensuite pour acquitter le vœu de la délivrance.

La peste avait pénétré à Milan dans le mois d'août, et ne cessa que vers la fin de décembre; elle fit dix-sept mille victimes, qui reçurent de l'argent et des consolations de Saint-Charles, lequel disait ensuite : — Ce n'est pas notre prudence qui, au commen-« cement de la peste, est restée surprise et confuse; ni la science « des médecins, qui n'est pas même arrivée à comprendre les « causes de ce mal, et encore moins à trouver des remèdes suf-« fisants; ni les soins donnés aux malades, abandonnés misérable-« ment : c'est la grande miséricorde de Dieu, qui a frappé et « guéri, flagellé et consolé. » Pour accomplir un vœu, on éleva la rotonde de Saint-Sébastien. A cette occasion, des livres furent publiés, et l'on prit des mesures accompagnées de décrets, pour le cas où le fléau reparaîtrait; mais tout fut inutile, lorsqu'il sévit de nouveau au bout d'un demi siècle.

Sur le passage de ces hideux lansquenets, qui avaient traversé la Valteline, le lac de Côme, la Brianza, la Geradadda, on trouva des cadavres couverts de bubons purulents. Le peuple était déjà effrayé par une comète apparue depuis peu, et qui, disait-on, annonçait la guerre et la peste. Les médecins démontrèrent l'imminence du danger, et les villes sollicitèrent des mesures préservatrices; mais des devoirs plus impérieux, la guerre, préoccupaient les gouverneurs (1) : celui de Milan répondit qu'il n'y pouvait rien, attendu que le passage de cette armée « était nécessaire au service

(1) *Sed belli graviores causæ :* réponse que l'historien Ripamonti met dans la bouche du gouverneur Cordova, et qu'on répète à chaque instant avec plus ou moins d'impudence.

et aux intérêts de sa majesté impériale, et qu'il valait mieux s'exposer au péril redouté que de perdre la réputation de l'empereur (1) ; » Arconati, président du sénat, « ne voulait pas croire qu'il en pût venir un très-grand mal. »

Ainsi, on laissa le fléau se propager dans la Lombardie et envahir Milan, où il fit bientôt cinq mille victimes par jour. La tradition populaire et divers écrits ont conservé vivant le souvenir de ce désastre, dans lequel, pour nous résumer, cette ville perdit environ cent mille habitants, et proportionnellement la campagne et les cités de province : en vain, la charité chrétienne offrit des secours inépuisables ; en vain, la commune dépensa plus de deux millions, et le cardinal Frédéric Borromée, un million deux cent mille. La peste ne sévit pas seulement dans le Milanais, mais dans l'Italie entière ; à Turin, il périt onze mille individus, dix mille à Côme, soixante-quinze mille à Gênes, quatre-vingt mille à Venise, et six cent mille dans les possessions de terre ferme ; il atteignit ensuite le reste de la Péninsule, où il enleva un tiers de la population (2), et beaucoup de villes restèrent désertes, au point qu'il leur fut impossible de jamais se relever. Ce fut le coup de grâce porté à cet infortuné pays, où l'on ne trouva plus de remède

(1) Tadini, *Ragguaglio. . . della gran peste contagiosa.* Sur tous ces faits, voir notre *Lombardie dans le dix-septième siècle.*

(2) Un récit de la peste de Florence en langue vulgaire par Luc Targioni, un autre en latin par le docteur Alexandre Righi, publiés par Targioni Tozzetti, *Voyages*, vol. IV, p. 298-316, portent à neuf mille les victimes pour Florence et le voisinage.

Les chroniques vénitiennes mentionnent des pestes dans les années 954, 958, 1007, 1010, 1073, 1080, 1093, 1102, 1118, 1137, 1149, 1153, 1157, 1161, 1165, 1169, 1170, 1172, 1177, 1182, 1203, 1205, 1217, 1218, 1248, 1249, 1263, 1275, 1277, 1284, 1293, 1301, 1307, 1343, 1347 (la fameuse mort noire qui fit disparaître cinquante maisons nobles), 1350, 1351, 1357, 1359, 1360, 1361, 1382, 1393, 1397, 1398, 1400, 1413, 1423, 1424, 1427, 1428, 1447, 1456, 1464, 1468, 1478, 1484, 1485, 1498, 1503, 1506, 1510, 1511, 1513, 1527, 1536, 1556, 1565, 1575, 1576, 1580, 1629, 1630. Il mourut quarante-six mille cinq cent trente-six personnes, et, en y comprenant Murano, Malamocco, Chioggia, quatre-vingt deux mille cent soixante-cinq. Ap. Gallicioli.

Parmi les nombreux écrits sur la peste de 1630, il faut remarquer *Andrea Taurelli j. c. de peste italica libri duo*, Bologne 1641, où il traite, selon le système d'Aristote, des causes et des accidents de ce fléau, mais surtout pour Bologne, à laquelle il consacre un chapitre entier. On avait avancé que les jésuites s'étaient abstenus de soigner les malades. Torelli dément le fait, puisque à la page 110, il rappelle que les capucins, les chartreux et les jésuites se dévouèrent avec une grande charité au soulagement des pestiférés ; parmi les jésuites, il nomme spécialement, *ut cœteros omittam*, le père Orimbelio, théologien et prédicateur, chef de l'hôpital, et Jean-Baptiste Martinengo de Brescia.

à la dépopulation, à l'abandon de la campagne, à la négligence des arts industriels, à la prostration des esprits qui succombaient sous le poids d'un malheur irréparable et général, ou s'affaissaient dans le doute d'une immense perversité.

En effet, les hommes qui ne peuvent se plaindre de Dieu ont besoin de se déchaîner contre leurs semblables et de voiler de passions haineuses leur découragement; on commença donc à croire que le mal était propagé au moyen de préparations mortelles, œuvre d'une malice politique mêlée de projets diaboliques, et payées par de grands seigneurs, les Français peut-être, ou le duc de Savoie pour mieux s'agrandir, ou le gouverneur Cordova pour se venger des insultes dont les Milanais l'avaient poursuivi, ou quelque ambitieux qui espérait s'élever sur la ruine universelle. Cette croyance prit une extension effrayante; l'autorité, égarée par l'opinion populaire, fit le procès de quelques individus signalés comme empoisonneurs, et les condamna à d'horribles supplices : iniquité légale qui donnait raison à la fureur populaire. Elle érigea même une colonne *infâme,* qui devait rappeler à la postérité, non leur scélératesse, mais la barbarie des jugements ou la faiblesse des juges, lesquels immolaient jusqu'à la légalité aux préjugés du peuple et à la peur (1).

L'atroce incapacité ou l'ambitieuse obstination des maîtres de l'Italie restaient insensibles devant ces horribles misères; la guerre du Montferrat ne cessa que lorsque la peste eut decimé voleurs et volés, et rendu inculte et désert le pays que les étrangers se disputaient.

Charles Emmanuel, désolé de voir tant de menées aboutir à la
1630. perte de ses précieuses possessions et au ravage de son État,

(1) Sans parler des chroniqueurs et de ceux qui écrivaient sous l'impression de la terreur, des historiens penseurs adoptèrent cette croyance : le grave Nani dans son *Histoire de Venise*, et, plus tard, Giannone, qui n'a pas l'ombre d'un doute sur le fait, et ne blâme point les moyens de répression. Bien plus Charles Botta, médecin, dans son *Histoire d'Italie en continuation de Guicciardini*, livre XXI, écrit : « Une voix s'était élevée dans toute l'Italie, *voix non vaine, mais justifiée par les faits*, que des scélérats la parcouraient avec le dessein d'y répandre la peste, qu'ils communiquaient aux eaux publiques et aux eaux bénites par l'Église. Quoi qu'il faille croire de ce mode de communiquer le venin pestiféré, *il est certain que ces hommes abominables faisaient cela*, soit qu'ils voulussent seulement se ménager les moyens de voler, soit que véritablement ils empoisonnassent les eaux dans le but le plus criminel. Plusieurs de ces *monstres* furent découverts à Milan et, *comme ils le méritaient*, envoyés au gibet; on rasa leurs maisons, et des inscriptions infamantes les rappelèrent au souvenir. »

mourut à Sevigliano; il laissait une réputation détestable, quoique loué par ceux qui admirent l'ambition de s'agrandir et le dessein d'unifier l'Italie par l'expulsion des étrangers, même alors que les moyens sont ruineux et plus propres à la morceler et à la soumettre aux étrangers. Victor Amédée, qui lui succéda avec des pensées plus modérées et plus loyales, était le beau-frère du roi de France ; toutefois, il dut le combattre d'abord, ce qu'il fit avec une certaine habileté. Les Français, commandés par le maréchal de Thoiras, ne pouvaient délivrer Casale, ni les Espagnols le prendre; en attendant, on combattait partout, et le pays était dévasté.

Jules Mazarin, né à Piscina dans les Abruzzes, vint étudier à Rome, où son père (1) servait en qualité de gentilhomme échanson dans la maison Colonna. Jérôme, de cette famille, qui fut ensuite cardinal, charmé de la vive intelligence du jeune homme, l'emmena avec lui en Espagne et lui fit suivre les cours de l'université d'Alcala, d'où il revint pour assister son père, accusé de meurtre. Plus tard, lorsque le connétable Colonna leva des troupes pour le pape, Mazarin obtint une compagnie de fantassins. Torquato Conti, qui commandait les forces de l'Église dans la Valteline, le chargea de négocier avec les deux généraux de l'Espagne et de la France; un rapport qu'il rédigea sur ces affaires révéla sa capacité au pontife. De retour à Rome, il chercha à entrer au service du cardinal neveu; mais, comme il avançait peu à la cour, il se livra à l'étude du droit. Lorsque Jean François Sacchetti, commissaire général des troupes pontificales dans la Valteline, fut chargé de la guerre de Mantoue, Urbain VIII voulut expressément qu'il se fît assister de Mazarin, dont l'habileté se manifesta soudain dans ses négociations avec les Français et les Espagnols; aussi, quand Sacchetti reçut une autre destination, il fut laissé dans le nord de l'Italie, où son activité se déploya pour ramener la paix; courant des uns aux autres pour vaincre les répugnances, il parvint à faire conclure une trêve en vertu de

(1) Pierre de Sicile. Le connétable Colonna lui donna en mariage une de ses filleules et le gouvernement d'une de ses terres. Un autre fils de ce Pierre fut archevêque d'Aix, avec cinquante mille écus, puis cardinal et vice roi de Catalogne. Voir *Negoziati di monsignor Giulio Mazzarino*, en appendice à l'*Histoire d'Italie* du Brusoni; Elpidio Benedetti, *Vita del Mazzarino;* Priorato, *Istoria del ministero del cardinale Mazzarino*; Cologne, 1666, et d'autres écrits publiés récemment.

laquelle Casale fut donné aux Espagnols, et la citadelle aux Français.

1630-31. La paix de Ratisbonne, complétée par le traité de Cherasco sous la médiation d'Urbain VIII, suivit bientôt cette trêve : les stipulations portaient que les Français et les impériaux sortiraient d'Italie, et que l'empereur donnerait au duc de Nevers l'investiture du Mantouan et du Montferrat, sauf à tenir garnison à Mantoue et à Caneto ; que le duc de Nevers céderait à la Savoie Trino, Alba et autres villes du Montferrat, qui devaient produire un revenu annuel de dix mille écus, puis Luzzara et Regginolo au duc de Guastalla; que la France conserverait Pignerol, Bricherasso, Suse et Avigliana, mais à la condition de les abandonner le jour où le Mantouan et le Montferrat seraient assurés au duc de Nevers. Le funeste Casale fut restitué à ce duc, et lorsqu'il retourna à Mantoue, les princes lui remontèrent sa maison saccagée : le grand duc lui fournit les meubles et les tapisseries; le duc de Parme, l'argenterie de table; le duc de Modène, cent paires de bœufs avec autant de cultivateurs. Les parties intéressées se déchaînèrent contre cette paix : pour les Espagnols, elle portait atteinte à leur réputation en Italie; les Français s'indignaient d'abandonner encore ces portes de l'Italie; le duc de Mantoue, si solennellement protégé par la France, trouvait qu'on avait démembré la meilleure partie de son héritage; on était donc sur le point de reprendre les armes, lorsque Mazarin courut au milieu des troupes en marche, criant paix à tous, et finit par calmer les esprits.

Victor-Amédée, malgré son mauvais vouloir, dut céder aux Français Pignerol et le val de Perosa, afin que Richelieu ne lui contestât point la partie du Montferrat qu'il avait obtenue; mais la jalousie entre Richelieu (1) et le duc d'Olivarès, l'un ministre omnipotent de Louis XIII, l'autre de Philippe IV, tous les deux préoccupés de se nuire dans les diverses parties de l'Europe et d'agrandir leurs maîtres, ne tarda point à remettre aux prises l'Autriche et la France.

(1) Richelieu faisait grand cas d'Ange Cornaro, ambassadeur de Venise en France, et le consultait dans les questions les plus difficiles; lorsque son temps fut expiré, il pria la république de prolonger sa mission. Vicquefort cite beaucoup de Vénitiens distingués comme ambassadeurs : Aluise Contarini, qui exerça toute sa vie de pareilles fonctions et fut envoyé au congrès de Münster, Ange Contarini, l'historien Jean-Baptiste Nani, Guillaume Soranzo, etc., outre l'abbé Scaglia et le cardinal Alexandre Bichi, lequel aurait pu jouer le premier rôle auprès de Richelieu s'il avait été plus fin.

Les princes d'Italie, indépendants de nom, assujettis de fait, s'attachaient à l'une ou à l'autre de ces puissances. « Le duc de Parme (dit un contemporain), celui de Modène, les Génois et les Lucquois sont faibles. Le grand-duc, ayant épuisé son trésor dans les guerres passées de l'Allemagne, médiocrement soucieux des charges de la guerre, entouré de peu de conseillers, inexpérimentés, n'est point en état de faire une opposition sérieuse; d'ailleurs, il est obligé de servir, au moins en apparence, les intérêts des Espagnols. Les Vénitiens, séparés du siége apostolique, que peuvent-ils faire, sinon crier à haute voix : *Soyez attentifs!* mais sans fruits. Les États du pape sont cernés par les Espagnols; il ne peut rien seul; en dissidence ouverte avec Venise et le grand-duc, avec qui formera-t-il une ligue, sans crainte d'être abandonné au plus fort du danger? Ainsi les princes de l'Italie se trouvent dans l'impossibilité de résister vigoureusement. Ils pourraient demander aide au roi de France; mais, afin de prolonger leur existence de quelques heures, ils font comme ceux qui aiment mieux mourir par le poison que par le fer; ils craignent plus l'épée française que la lime espagnole (1). »

Richelieu, décidé à relever la fortune française en Italie, et craignant que le duc de Savoie ne s'entendît avec les Espagnols pour recouvrer Pignerol, lui posa l'alternative d'une alliance ou de la guerre. Victor fut donc obligé de conclure à Rivoli, avec la France, un traité pour conquérir ensemble le Milanais et le partager, en faisant un remaniement de toute l'Italie : la Savoie devait avoir le territoire alexandrin, tout le Milanais et le lac Majeur, en cédant Crémone au duc de Mantoue, créature des Français, lequel renoncerait au Montferrat; d'autres avantages étaient assurés à Octave Farnèse, duc de Parme, qui, mécontent du voisinage incommode des Espagnols, avait réuni des troupes et reçu les Français dans Plaisance. Urbain VIII favorisait l'entreprise; cependant il cherchait toujours à ramener la paix par l'entremise de Mazarin, alors secrétaire de monseigneur Pancirolo, légat *a latere*, et qui ne cessait de prendre des informations et de faire des rapports; mais la Toscane, qui ne se sentait pas exposée, s'en inquiétait médiocrement, et les autres oscillaient. Venise, qui avait plus à cœur de maintenir l'équilibre entre la France et l'Autriche que de faire des acquisitions ou d'affranchir l'Italie, jouait le rôle de pacificatrice.

1635. 11 juillet.

(1) Manuscrit de 1634 de Pierre Nores.

Personne n'agissait avec bonne foi. Au moment où Victor-Amédée s'alliait avec la cour de Paris, son frère Maurice, cardinal, renonçait au protectorat de la France pour devenir le protecteur de l'empire, et Thomas, son autre frère, passait au service de l'Espagne; on crut que le duc, dans la pensée de se ménager un accès en trois lieux, était d'accord avec ses frères. Les Français, las de tous les ennuis que Charles-Emmanuel leur avait causés, s'étaient arrêtés au projet d'occuper la Savoie (1); pour avoir un autre passage vers l'Italie, outre Pignerol, ils songèrent à la Valteline, dont le sort n'était pas encore fixé; afin d'empêcher l'Autriche d'envoyer par là des secours au Milanais, ils fortifièrent le parti français parmi les Grisons, et dépêchèrent dans la Valteline le duc de Rohan, gentilhomme de grand renom et chef des réformés. Sans en donner avis, le général français traverse la Rhétie, occupe la Valteline pour *en protéger la liberté*, et fait la guerre de montagnes en capitaine consommé. Des Lombards accourent du lac de Côme, des Tyroliens de Tonale, des Allemands de Braulio, afin de *plumer les coqs*, comme ils disaient, sauf à traiter le pays en ennemi; mais Rohan les met en déroute, s'établit dans la vallée qu'il gouverne en maître, et contraint les indigènes de remettre à la décision du roi leurs différends avec les Grisons, bien qu'ils sussent que la France et, par religion, son général penchaient en faveur des Grisons. Toutefois, ces derniers n'acceptèrent pas l'accord proposé. De la rive orientale du lac de Côme, Rohan tente de faire une pointe dans le Milanais, pour donner la main aux Français que le maréchal de Créqui y amenait du Piémont. Homme de chasse, plus que de guerre, ce maréchal, aidé par Farnèse, duc de Parme, assiége Valence avec une bonne armée, mais avec autant d'insuccès que d'incapacité. Après avoir franchi le Tésin à Buffalora, en détruisant le *Naviglio*, il campe dans la bruyère, désireux au moins de saccager Milan; mais ses tentatives ont un résultat si déplorable, qu'on l'accuse de s'être laissé corrompre par l'or autrichien : vieille phrase.

(1) Une note de l'époque, qui se trouve dans la *Correspondance des agents toscans* à l'année 1636, dit : « Le projet est que le duc de Savoie devienne roi de Naples; que le cardinal son frère reste prince du Piémont; qu'on laisse aux Français la Savoie, Nice et Villefranche; que le duc de Mantoue soit duc de Milan; que le duc de Parme en ait une partie plus rapprochée de ses États, et qu'on laisse à la maison Barberini un État dans le royaume, en le constituant libre. » Viennent ensuite les moyens qu'on devra employer. *Archives historiques*, tome IX, p. 318.

Si l'on songe que les troupes, même amies, recevaient une paye très-faible et souvent retardée, de manière que les soldats exigeaient impérieusement des vivres des particuliers ou des feudataires, dans les maisons desquels ils se logeaient, on comprendra quelle était la misère de populations, qui ne savaient jamais jusqu'où arriveraient leurs exigences.

Victor Amédée, généralissime de la ligue, se conduit avec hésitation par mauvais vouloir, et parce qu'il jalouse Créqui; les Français sont donc obligés de se retirer, et les deux alliés s'accusent l'un l'autre du mauvais succès de l'expédition. Le duc de Parme, qui avait osé se commettre avec l'Espagne, se trouva exposé aux ressentiments de cette puissance et du pape son suzerain, qui se contenta de lui ordonner de déposer les armes; le duc de Modène, aidé par des troupes venues de Lombardie, envahit et ravagea ses domaines, jusqu'au moment où le pape rétablit la 1636.
paix : les Espagnols obtinrent Sabionetta, et le pays fut ruiné. François de Modène reçut des Espagnols la principauté de Correggio, enlevée à Siro sous le prétexte qu'il avait altéré la monnaie.

D'autre part, grâce aux conditions que Louis XIII avait imposées à la Valteline, l'Espagne prévalut parmi les Grisons, toujours partagés entre elle et la France, puis les excita à chasser les Français. Rohan accourut; mais, cerné par les insurgés, et ne recevant pas de secours de Richelieu qui l'enviait, il dut rentrer en France. Il ne resta plus aux Valtelinais qu'à remettre leur sort à l'arbitrage de l'Espagne. Un conseil ecclésiastique de Madrid décida qu'on pouvait replacer sous la domination d'hérétiques une population catholique, pourvu qu'elle fût garantie, dans l'exercice de sa religion, contre toute vexation; et la vallée, après tant de souffrances et de sang, rentra sous le joug des Grisons.

Le Piémont excitait bien plus la convoitise de la France et de 1637.
l'Espagne, qui le troublèrent jusqu'aux entrailles. Victor-Amédée mourut à Verceil, encore dans la force de l'âge, et si subitement qu'on soupçonna Créqui de l'avoir empoisonné (1). Comme son fils, Charles-Emmanuel II, n'avait que quatre ans, l'Espagne et l'Autriche travaillent pour en donner la tutelle à ses oncles Tho-

(1) Adélaïde-Henriette, fille de Victor-Amédée, épousa, en 1650, Ferdinand électeur de Bavière; il paraît qu'elle attira à cette cour les familles Piossasco, Pardo, Lugo, Monasterolo, Simeoni, qui furent la souche de maisons bavaroises. Un certain Garnérin, président du sénat de Chambéry, alla se fixer également dans ce pays, et fut l'aïeul du comte de Montglas, ministre du premier roi de Bavière.

mas et Maurice, qui leur sont dévoués; d'un autre côté, les Français appuient Madame Royale, c'est-à-dire sa mère Christine, fille de Henri IV et sœur du roi de France, lequel aurait dès lors tenu le Piémont sous sa dépendance. De là, de longues intrigues de la part des confesseurs, qui eurent toujours une grande influence dans cette cour. L'empereur exige que Christine fasse valoir ses droits devant lui; comme elle refuse de souscrire à cet acte de vasselage, il se prononce en faveur des oncles qui, convoitant l'héritage de leur neveu ou du moins la régence, se résignent au vasselage de l'empereur, reçoivent des garnisons espagnoles dans toutes les forteresses et subissent d'autres conditions fort dures; bien qu'ils compromettent l'indépendance de l'État, ils font courir le bruit que Madame le sacrifie aux Français. La vivacité française, la lenteur espagnole, les divisions intestines sont la source de maux et de périls incessants. Des Franco-Piémontais combattent des Hispano-Piémontais; les villes, sous des enseignes ennemies et toutes étrangères, se font la guerre l'une à l'autre; les campagnes et les vignobles sont ravagés à l'envi; des prêtres et des moines se mêlent aux partis et les excitent; les trahisons alternent avec la force ouverte. La mer aussi est souillée de massacres; la flotte espagnole, qui se rendait à Finale pour débarquer des hommes destinés à la Lombardie, est assaillie en vue de Gênes par celle des Français, et chacune d'elles perd son général.

1639. Legañès, gouverneur de la Lombardie, tout en déclarant qu'il ne vient dans le Piémont que pour le garantir de l'oppression française, détruit Brême, au siége de laquelle avait péri Créqui, prend Verceil après une glorieuse résistance, et enlève Cherasco; le prince Thomas s'empare de Turin, mais les discordes locales empêchent d'assiéger la citadelle, où Madame s'était jetée. Richelieu vole au secours de la sœur de son roi, mais dans un but intéressé; profitant de sa position critique pour obtenir des concessions en faveur de la France, il essaya, même par les menaces, de l'amener à lui livrer ses enfants et la forteresse de Montmélian,
1640. ce qu'elle refusa. Casale, toujours convoité par les Espagnols, voit encore de rudes batailles, où Henri de Guise, le comte d'Harcourt, et le maréchal de Turenne viennent déployer leur habileté renommée. Legañès, occupé autour de cette place, ne peut secourir
17 novembre. Thomas, qui est contraint, après un siége mémorable de rendre Turin au maréchal d'Harcourt (1), et la régente y revient.

(1) On prétend qu'à ce siége, pour la première fois, le Bergamasque François

Le conseiller, le soutien et l'ami de Christine était toujours le comte Philippe d'Aglié, odieux pour cela à Richelieu. Le gouverneur français l'invite un jour à un bal, le fait arrêter et conduire à Vincennes; ainsi, les amis étaient non moins funestes que les ennemis. La paix était faite; mais la France ni l'Espagne ne veulent évacuer les pays qu'elles occupent, les deux oncles demandent des places fortes pour leur sûreté, et les hostilités recommencent à chaque instant. Les nobles profitaient de cet état de choses et de la faiblesse d'une princesse belle, légère, adulée, pour opprimer le peuple et malverser.

L'infatigable Richelieu suscite des ennemis à l'Espagne en Catalogne, en Portugal, dans la petite principauté de Monaco. Dans ce lambeau de la délicieuse rivière ligurienne, appartenant à la maison Grimaldi, l'Espagne, dès 1605, avait une garnison par concession de l'infant Honoré II; mais, comme elle ne payait point les soldats, le prince était contraint de les entretenir, et cette charge lui faisait désirer de s'en débarrasser; dans ce but, il s'entendit avec les Français, enivra la troupe espagnole et en fit un massacre. Les Français mirent une garnison de leurs soldats dans la principauté, dont ils ne sortirent plus, et conférèrent au prince le titre de pair de France et le duché de Valentinois.

Un traité nouveau du duc Thomas avec l'Espagne entraîna de nouvelles hostilités. Au siége d'Ivrée, d'Harcourt disait aux soldats : « Enfants, sauvez les murailles pour le roi, tout le reste est à vous. » Chaque fortin, chaque bicoque fut assaillie et défendue; Madame se réconcilia donc avec ses beaux-frères, qui s'apercevaient trop tard qu'on n'achète pas un trône avec le bras de l'étranger. Dans le traité de Turin, elle fut reconnue tutrice; toutefois, les édits devaient se faire « avec l'assistance des princes beaux-frères et l'avis du conseil. » Maurice, rentré dans le siècle et devenu l'époux de Louise, sœur du duc, fut nommé gouverneur de Nice, ou plutôt il régna sur cette ville; Thomas, sur Ivrée et Biella; tous les deux exigeaient du Piémont des sommes considérables pour contenter les mercenaires avec lesquels ils avaient écrasé le Piémont. Louis XIII les prenait sous sa protection et à sa solde, pour qu'ils molestassent les Espagnols; en effet, ceux-ci furent attaqués de toutes parts, et les Piémontais comme les Français occupèrent beaucoup de villes lombardes.

Zignone imagina de lancer dans la ville des bombes remplies de poudre et de sel, dont elle manquait entièrement. Là fut tué un capitaine allemand, lequel se trouva être une femme.

1642-43. Richelieu mourut à cette époque, et peu après Louis XIII, dont il avait été l'âme. Louis XIV, encore enfant, monta sur le trône sous la régence d'Anne, qui avait pour ministre Jules Mazarin, dont les Français n'ont dit tant de mal que parce qu'il était Italien. Cependant, nous l'avons trouvé naguère habile négociateur à Cherasco; il se montra également bon capitaine dans la Valteline, et, bien qu'il fût assez brave pour affronter une épée dans les duels et la fusillade dans une mêlée, il préféra la carrière ecclésiastique comme plus propre à conduire aux positions élevées. En effet, les grands politiques se formaient alors dans l'Église, qui développait les facultés de l'homme et le relevait par la dignité du rang. Une fois revêtu de la soutane, il devint le compilateur du cardinal Barberini aux appointements de huit cents écus, puis il fut nommé vice-légat à Avignon, enfin nonce extraordinaire en France.

De retour à Rome, les Espagnols le persécutèrent comme favorable aux Français; ce fut alors que Richelieu, qui avait appris à l'estimer comme ennemi, l'appela en France. Louis XIII lui accorda des lettres de naturalisation et le proposa pour le chapeau rouge; il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire au duc de Savoie et comme plénipotentiaire à Hambourg. Richelieu, qui l'avait chargé spécialement des affaires d'Italie, le recommanda avant
1648. de mourir comme capable d'accomplir son œuvre. En effet, il parvint à conclure la paix de Westphalie, après trente ans de guerres religieuses, et lorsque cent cinquante ambassadeurs, depuis quatre ans, avait fait des efforts impuissants pour atteindre ce but; la carte de l'Europe fut alors remaniée, et l'on substitua aux alliances momentanées et à la force un droit général des gens, arbitraire en partie, mais avec des garanties tirées des fondements de l'ordre social.

Mazarin, après avoir conquis le cœur de la reine pour dominer son esprit, poursuivit avec persévérance le dessein de Richelieu d'affaiblir les Autrichiens au dehors, et d'abattre au dedans les petits seigneurs afin de consolider la monarchie : œuvre plus difficile pour lui parce qu'il était étranger, sans racines ni appui, avec un roi pupille. Il triompha de l'élégante rébellion de Paris appelée la Fronde, et celle-ci se vengea de son vainqueur en souillant sa mémoire d'un déluge d'épigrammes consignées dans les *Mazarinades*. La vérité, c'est que, sans vouloir modifier le système de Richelieu, il acheva de le réaliser; il conclut les deux grandes paix de Westphalie et des Pyrénées; la moitié de la France était sou-

levée, et néanmoins, sans faire mourir un seul homme, il fit triompher la monarchie; il sut l'empêcher de tomber dans les excès, et porta ce royaume au plus haut degré de sa puissance intellectuelle et territoriale. Dissimulé, plus avide du pouvoir que de la gloire, il agissait par calcul, non par sentiment, et la vanité ne faussait point son jugement; sacrifiant l'amour-propre à l'ambition, il entrait dans les intérêts et les vues des hommes qu'il voulait persuader, et cherchait moins à inspirer le respect pour lui que le mépris pour ses adversaires; il recourait à des expédients souvent vulgaires, à la duplicité plus qu'à la réflexion, et les promesses ou la moralité le trouvait sans scrupules; insensible aux sentiments affectueux comme aux injures, il cédait sans regret, pourvu qu'il pût ensuite rentrer dans sa voie et parvenir à son but. Doué d'un jugement net et droit au milieu des jugements passionnés, il avait un esprit prévoyant et fécond, bien que son regard, dans les vastes desseins, n'eût pas une grande portée; car il était plus actif que créateur, et faisait consister l'art de régner dans l'habileté des négociations; volonté flexible et non faible, il adopta pour devise : *Le temps et moi*. Richelieu immola ses ennemis sans pitié, tandis qu'il n'offensa jamais personne pour son propre compte; il écartait les obstacles au lieu de les briser, et professait la maxime qu'il faut acheter le monde. Il rechercha sa propre grandeur, sans doute; mais cette grandeur était celle du gouvernement, et le gouvernement était nécessaire.

Mazarin devant tout au roi, se montrait dévoué au roi; mais sa qualité d'étranger fut sa pierre d'achoppement, la cause de son impopularité, car il comptait peu d'amis même parmi ses créatures. Moins grand que Richelieu, mais non moins habile, si sa conduite ne fut pas la plus honnête, elle fut la plus utile à la France, qui ne saurait ne pas le compter parmi ses ministres les plus éminents. Il mourut à cinquante-neuf ans, laissant plus de cent mil- 1661.
lions : par son testament, il donnait au pape six cent mille francs pour la guerre contre les Turcs; quatre cent cinquante mille à la duchesse de Modène, fille de la Martinozzi, sa sœur, qui eut dix-huit mille francs de revenu pour continuer et accroître ses aumônes; à sa nièce Olympe Mancini, qui fut la mère du prince Eugène, trois cent mille francs, outre cent cinquante mille pour la survivance d'intendant de la maison de la reine; à la couronne, dix-huit gros diamants et des tapisseries sur les dessins de Raphaël; à Paris, le collége Mazarin avec deux millions et la bibliothèque; en outre, une partie de son palais devint la bibliothèque du roi.

Nous avons trouvé et nous trouverons Mazarin continuellement mêlé aux événements de l'Italie, où il ne cessa jamais de combattre l'Espagne, soit dans la maremme toscane, soit en Lombardie,
1664. notamment sur l'Adda; avec la duchesse de Savoie, il conclut le traité de Valentino, par lequel il lui remettait toutes les places, excepté la citadelle de Turin. Le duc Charles-Emmanuel II put alors entrer dans sa capitale; les troupes savoyardes prirent même Vigevano, et agirent constamment d'accord avec l'armée française. Mais l'inquiet duc Thomas, qui convoitait toujours une principauté, portait en tous lieux son courage et ses intrigues. On le crut complice d'un certain moine Gandolfo et d'autres qui, accusés d'avoir tramé pour empoisonner Madame et le jeune duc, furent punis de mort; Madame parvint donc à lui enlever Ivrée. Le pied toujours dans deux étriers, ce Thomas, quand il était du parti espagnol (dit
1656. Albert Lazzari), trouvait le moyen de servir les Français, et lorsqu'il combattait avec les Français, il savait se rendre utile aux Espagnols.

Au moment où la France se trouvait absorbée par les troubles de la Fronde, les ministres de Milan et de Naples s'entendirent pour expulser les Français de Piombino et de Portolongone, acquis naguère, et réussirent dans leur tentative. Dans le même temps, Carasena, gouverneur de Milan, tentait de les chasser du Piémont, et promit à la régente Marie de Montferrat de lui céder Casale aussitôt qu'il l'aurait occupé, à la condition qu'elle romprait son alliance avec la France. Elle y consentit, et Carasena
1652. prit Trino et Crescentino, ravagea tout le pays entre le Pô et la Doire, affirmant toujours que les acquisitions seraient faites au profit du duc de Mantoue. La force et la corruption délivrèrent Casale de la garnison française; mais, tandis que la ville se flattait d'être rendue à un pouvoir italien, elle se trouva occupée par des Allemands et des Espagnols. De là, des luttes prolongées et sans
1659. résultat définitif, jusqu'au moment où Mazarin, après avoir repris le dessus en France, rétablit les choses et conclut la paix des Pyrénées. Dans le traité, il ne fut question des Italiens qu'en tant qu'ils étaient amis ou ennemis des deux puissances : on stipula que les rapports entre la Savoie et Mantoue continueraient à être réglés par le traité de Cherasco; que le duc de Monaco rentrerait en grâce et recouvrerait ses possessions; que le roi de France restituerait à celui d'Espagne les places de Mortara et de Valence sur le Pô; que l'Espagne accueillerait amicalement le duc de Modène, et pardonnerait aux Napolitains qui avaient porté les armes dans les guerres passées, ou qui étaient bannis.

Mais il était dans les destinées que Mantoue, dans ce siècle, devait toujours compromettre la paix de l'Italie. Charles de Nevers laissa ses domaines à son neveu Charles II, qui eut pour successeur Charles III encore enfant. Vicieux comme son père, dont l'exemple l'avait corrompu, dissipant en fêtes l'argent, en débauches la santé, il perdit l'espérance d'avoir des enfants. Sa suc- 1637.
cession fit donc renaître les querelles passées ; comme il paraissait 1665.
que la femme du duc de Lorraine, fille de l'impératrice issue des Gonzague, serait appelée à hériter du Montferrat, l'empereur travailla pour lui assurer cette succession, même du vivant de Charles III. Ce duc, tourmenté par les divers aspirants, préféra Louis XIV, et fit partir le comte Mattioli de Bologne, avec carte blanche, pour régler l'affaire avec le ministre Louvois, avec lequel il convint de livrer Casale à la France. Mais à son retour, Mattioli dévoila ce manége au comte de Melgar, gouverneur de Milan ; Louvois, pour se venger de cette perfidie, lui tendit un piége, parvint à le faire arrêter, l'enferma dans Pignerol, et puis le pro- 1679.
mena de prison en prison, accompagné de Saint-Mars, chargé de le garder, jusqu'à ce qu'il mourut à la Bastille en 1703. On a cru voir dans ce comte le personnage mystérieux connu sous le nom de *Masque de fer*, sur lequel on a tant écrit de romans.

Le traité ne put se conclure ; mais Louis, toujours avide, amena, par les caresses et les menaces, le duc de Mantoue à permettre que Catinat s'introduisît avec une garnison dans la forteresse de Casale. Ce lâche duc, souillé de tous les vices, et qui n'aspirait qu'à jouir, au milieu de sales voluptés, des fêtes du carnaval à Venise, s'attira par ce fait le mépris général. En vain, il protesta de son innocence ; en vain, il jura sur l'hostie consacrée qu'il n'avait reçu aucune somme d'argent : les Vénitiens, auprès desquels il s'était réfugié, le dépouillèrent de tous ses honneurs et de ses priviléges, avec défense à leurs nobles d'avoir des relations avec lui. Plus tard, lorsque la guerre éclata, le commandant français le fit arrêter, et Casale resta aux Français jusqu'en 1695.

CHAPITRE CLIV.

LA TOSCANE.

Les pays se trouvaient donc sous le régime militaire. La Toscane avait des princes et un gouvernement qui ne valaient pas mieux

probablement; mais, comme ils voulaient la paix et confondaient leur intérêt avec celui des sujets, elle eut moins à souffrir, et couvrait sa décadence d'une grandeur posthume. Le grand-duc Cosme Ier écrivait au duc d'Este : « Avec ces grands princes, nous « devons toujours considérer leurs fins; il faut aussi nous aider en « nous avertissant l'un l'autre et en nous opposant à leurs vues in- « justes, de manière à ce que nous ne soyons pas mus par notre « prédilection pour la France ou l'Espagne, mais par l'unique bien « général de l'Italie, notre patrie. » Nous l'avons vu, après avoir détruit la république par la force et l'astuce, consolider son autorité au moyen d'actes cruels et humains, caressant les artistes et les hommes de lettres, permettant à tous de lui écrire, mais punissant de mort quiconque s'obstinait à réclamer les anciennes institutions. Si rétablir la paix et la justice au prix de la liberté, c'est un mérite, il l'eut, et les Toscans, hors de Florence, étaient contents de lui. Mais les nombreux émigrés, exhalant leur colère par le dénigrement, cette dernière consolation des vaincus, le déshonorèrent par les accusations les plus noires, qui, répétées dans le siècle dernier par les fauteurs de la maison d'Autriche, laquelle avait succédé aux Médicis, et dans le nôtre par ceux qui détestent la principauté, lui valurent d'être représenté dans les histoires, les romans et les tragédies, comme un Tibère.

De cinq enfants qu'il eut d'Éléonore de Tolède, deux et la mère furent enlevés par l'épidémie; mais la malveillance fit courir le bruit que don Garzia, dans une rixe, avait tué son frère Jean, cardinal; que le père, furieux de ce meurtre, avait égorgé l'homicide, et qu'Éléonore en était morte de chagrin. On ajoutait que Cosme avait marié son fils à une femme enceinte de ses œuvres, et qu'il aimait sa fille Isabelle plus qu'il ne convient à un père. Pendant la construction de la galerie qui, à travers les maisons de la moitié de la ville, réunit le palais Pitti aux *Uffizi*, il entra dans la maison Martelli, où il connut Camille, dont il obtint les faveurs; mais cette femme se recommanda à Pie V, sur les instances duquel il l'épousa sans lui accorder toutefois ni titre ni honneurs. Le jour de sa mort, son successeur la contraignit de s'enfermer dans le couvent des *Murate*, où elle jeta un tel désordre, que les religieuses obtinrent qu'elle fût transférée ailleurs; elle mourut dans un état d'imbécillité.

Cosme obtint le titre de grand-duc, et jouit de l'autorité suprême jusqu'à sa mort, arrivée en 1574; il laissa le gouvernement à son fils François-Marie, qui, n'ayant ni ses talents, ni sa prudence,

s'abandonna à l'Autriche, tandis qu'il se déshonorait par des amours scandaleuses. Le Vénitien Barthélemy Capello avait eu Blanche de Pellegrina Morosini; belle, jeune et mal surveillée depuis la mort de sa mère, cette fille s'éprit du Florentin Pierre Bonaventuri, comptable à la banque des Salviati à Venise; or, une nuit qu'elle était sortie pour lui parler en laissant la porte entr'ouverte, un boulanger, qui se rendait de grand matin à son travail, ferma les deux battants, croyant qu'on avait négligé de le faire par oubli. 1565.
Dans l'impossibilité de rentrer chez elle sans être remarquée, elle 28 novembre.
s'enfuit avec son amant, et tous les deux se rendirent à Florence, où ils se marièrent. Le conseil des Dix, sur les instances de Capello, et supposant qu'on l'avait enlevée pour sa riche dot, mit à prix la tête de Bonaventuri et de ses complices, proscrit Blanche et lui confisqua six mille ducats qu'elle tenait de sa mère. A Florence, elle attira les regards, et, par des philtres ou des prestiges, comme on disait, elle gagna le cœur de François-Marie. L'époux outragé, pour se venger, courtisa Cassandre Ricci, mariée à un Bongianni; enfin, Robert des Ricci, avec douze autres, l'assaillit sur le pont Sainte-Trinité et le tua, tandis que des individus masqués égorgeaient Cassandre dans son propre lit.

Blanche demanda vengeance au grand-duc; mais, non content de laisser aux assassins le temps de se réfugier en France, il ne dissimula point qu'il avait eu connaissance du fait. Quelque temps après, Jeanne d'Autriche, sa femme, dont la jalousie avait donné plus de retentissement à sa conduite scandaleuse, mourut soit d'avortement, soit du chagrin de cette intrigue, et le peuple murmura qu'on l'avait empoisonnée. En effet, deux mois après, il 1578.
épousait Blanche secrètement (1), et, le deuil fini, il annonçait officiellement son mariage à la seigneurie de Venise. Or, celle-ci, sur les instances du duc, nomma chevaliers de la *Stola* d'or le père apaisé et le frère de Blanche; puis, non contente d'abolir la sentence et le procès, elle la déclara véritable et particulière *fille de la république*, en lui envoyant une couronne ducale. Alors gens de lettres et savants lui dédièrent des ouvrages; Speron Speroni la loua en vers, comme la loua le pauvre Torquato Tasso (2),

(1) Bonaventuri fut tué au commencement de 1570; la grande duchesse mourut le 10 avril 1578; le mariage avec Blanche eut lieu le 5 juin.

(2) Torquato l'appelle *sublime donna;* il en chante *la nobilità ch'è del valor colonna;* louant les mérites insignes du grand-duc, il lui trouve un discernement sans pareil, grâce auquel, comme Pâris, il sut préférer Blanche, qui a

qu'elle protégea largement, et à qui elle donna une coupe d'argent; bien plus, Sixte-Quint lui envoya la rose d'or.

Blanche, entourée de gens vulgaires, juifs, sorciers, devins, distillateurs, se maintint par les intrigues au poste qu'elle avait acquis par des moyens honteux; on disait tout bas qu'elle apprenait à faire des enchantements et des sortiléges pour conserver l'affection de son mari et l'influence qu'elle avait sur lui; on supposait aussi qu'elle cherchait le moyen d'avoir des fils, et, comme elle ne put satisfaire ce désir, elle en supposa un, dont on l'accusa d'avoir fait périr la mère.

Son frère Victor travaillait avec plus de profit, s'ingérant dans les affaires et vendant les faveurs; ayant demandé au duc trois mille écus à prêt, il altéra les chiffres de manière à porter la somme à trente mille; la fraude fut découverte, et le grand-duc le chassa. La cour se modelait sur le maître: Pierre, frère du grand-duc, poignarda sa femme pour cause d'infidélités, qu'il avait trop provoquées par les siennes; Isabelle, sa sœur, peu de jours après, fut étranglée par son mari au milieu des embrassements conjugaux.

Le grand-duc François mourut le 20 octobre 1587, et Blanche le lendemain, victime, dit-on, du cardinal Ferdinand de Médicis, qui ne souffrit point qu'on la déposât dans le caveau ducal; ses armoiries et ses portraits furent enlevés de partout, et le sénat vénitien défendit de porter son deuil. Le fils supposé ne fut pas reconnu. Barthélemy resta fort riche, mais déshonoré, parce que ce gain « ne convenait pas à la grandeur d'âme d'un généreux noble vénitien, dont la seule fin est la véritable gloire, qu'une seule tache peut salir (1). » Pellegrina, fille de Blanche Capello, épousa
1598. le comte Ulysse Bentivoglio, Bolonais, qui, offensé par elle, la fit égorger près de Bologne avec deux femmes et le cocher dont elle était accompagnée.

1587. Le cardinal Ferdinand, successeur de son frère, trouva des trésors acquis par le trafic des diamants et deux maisons de banque établies à Venise et à Rome. Persévérant dans les habitudes de famille, il gagna beaucoup, dans une grave disette, en faisant

vero candore, anzi splendor sereno, e vero e casto amore; il ne cesse de vanter cette

> Casta beltà ch'alto giudizio elesse,
> Pudica moglie in lieta pace e santa,
> Che di candore et d'onestà s'ammanta.

(1) Molino, ap. Cicogna, *Iscrizioni venete*, t. II.

venir de l'Angleterre et du Nord une grande quantité de blé. Quatre de ses navires, munis de patentes anglaises et hollandaises, faisaient en Amérique une contrebande active au préjudice de l'Espagne ; or, comme il employait un million d'écus, il écrasait toute concurrence. Ces richesses lui donnaient de l'importance même au dehors ; il pourvut d'argent l'empereur contre les Turcs, et de troupes le prince de Transylvanie ; par haine contre l'Espagne, il envoya secrètement de l'argent à Henri IV, et chercha à le réconcilier avec le pape ; aussi, l'ambassadeur espagnol à Rome excita le fameux chef de bandes, Alphonse Piccolomini, à envahir la Toscane ; mais Ferdinand le prit et le fit pendre malgré toutes les 1591.
réclamations.

Les fabriques continuaient à prospérer ; les serges de laine, les étoffes de soie, d'or et d'argent, qu'on exportait pour l'Angleterre ou l'Amerique, produisaient trois millions d'écus ; on achetait chaque année pour trois cent mille écus de soie grége. Les opérations hasardeuses de banque n'avaient pas cessé non plus ; aussi plusieurs maisons furent-elles ruinées par la banqueroute de Philippe II. Mais déjà les nations cherchaient à se passer du concours immédiat des marchands étrangers ; telle fut surtout la pensée de Sully, l'habile ministre de Henri IV, sous le règne duquel on vit cesser le commerce actif avec la France, et se fermer à Lyon les dernières maisons de Florence. Un grand nombre de Toscans, qui faisaient le négoce au dehors, rentrèrent alors dans leur patrie pour se livrer à l'agriculture ; tels furent, entre autres, les Corsini et les Gerini, qui vinrent de Londres, et les Torrigiani, de Nuremberg. Les Ximénès, marchands portugais, se firent Florentins. La culture du mûrier fut favorisée, et le grand-duc donnait aux propriétaires des plants de ses pépinières. L'olivier et la vigne se propagèrent, et l'on rechercha le luxe des jardins, ornés de plantes rares de l'Asie et de l'Amérique ; les Gaddi, les Salviati, les Strozzi, les Acciaïuoli, les Riccardi voulurent que leurs jardins rivalisassent avec ceux du prince, et l'horticulture parut une science de gentilhomme ; beaucoup de plantes de l'île de Crète enrichirent la botanique toscane, et Joseph Casabona en apporta de l'Ida non moins que du mont Baldo ; on doit à Matthieu Caccini le jasmin arabe, dit jasmin des Indes. Le Florentin François Carletti, envoyé à Sévilie par son père, négociant, pour apprendre le commerce, fit en Afrique le trafic d'esclaves, ensuite en Amérique, puis dans les Indes, au Japon et dans la Chine ; dépouillé par les Hollandais,

il revint en Europe, et, sur les instances du grand-duc, il écrivit à Florence (1601) le récit de ses voyages, en homme inculte il est vrai, mais avec de bonnes observations; le premier, il donna des renseignements exacts sur le musc, sur la graine d'écarlate, la cochenille, et enseigna l'usage du chocolat. Philippe Sassetti, négociant érudit, qui a laissé de bonnes lettres, spécialement relatives à ses longs voyages dans l'Europe et l'Asie, envoyait de ces pays au grand-duc des raretés précieuses.

Grosseto avait été au pouvoir des Français jusqu'en 1559; Ferdinand, pour l'améliorer, lui procura des eaux salubres au moyen de six citernes, creusa des fossés et démolit des pêcheries; il en allégea les impôts, construisit des maisons, fit élever les fortifications avec la belle citadelle et les bastions aux angles des murailles hexagones. A Pise, il répara la primatiale incendiée en 1595, réunit plusieurs sources d'eau salubre pour les conduire dans la ville, où il construisit un collége, la loge des banques et le canal Navicelli vers Livourne. On peut dire qu'il créa tout le val de Chiana; il ménagea un écoulement aux eaux du Fucecchio quand il débordait, fit des canaux et des digues dans la maremme de Sienne, et protégea le littoral au moyen des navires de l'ordre de Saint-Étienne; cette flotte, dans la mémorable expédition com-
1607. mandée par Jacques Inghirami contre Bone, prit onze enseignes, mille cinq cents esclaves et beaucoup d'armes. Avec *les métaux enlevés au féroce Thrace,* dans une autre bataille de l'Archipel, Jean Bologne fondit la statue de Ferdinand pour la place de l'Annonciation.

Résolu, juste, actif, sincère, mais prudent néanmoins, le troisième grand-duc favorisa les sciences naturelles et mathématiques, fonda le musée d'histoire naturelle à Pise, raviva l'université de Sienne; parfois, il réunissait dans ses appartements les hommes les plus instruits, et, en présence de ses fils, il leur faisait entamer des discussions sur la physique, les mathématiques et la littérature. Lorsqu'il était cardinal, il avait ouvert à Rome l'imprimerie de la Propagande, et acheté la Vénus, l'Émouleur, l'Hermaphrodite, les Lutteurs et la Famille de Niobé pour la maison de campagne qu'il fit bâtir sur le Pincio. Émile des Cavalieri, gentilhomme romain, chargé de l'inspection des arts divers, chercha à leur donner une forte impulsion; sans parler des travaux d'orfévrerie, de bijouterie et de mosaïque, les fabriques de cristaux et de faïence rivalisèrent avec celles de Faenza, d'Urbin, de Fossignano et d'Arbisola. Les fonderies de Jean Bologne

servirent à toute l'Europe, de même que les jardiniers florentins; Ferdinand aimait à donner aux cours et aux ambassadeurs étrangers des objets d'art italiens, mais surtout des ouvrages en pierres dures.

Ce même Cavalieri associa la musique aux œuvres de théâtre, entremêlant le dialogue d'ariettes; puis, comme on se figura que la musique, chez les anciens, accompagnait la représentation, le Romain Jules Caccini, maître de chapelle, composa des airs, et Jacques Peri inventa des harmonies pour le récitatif. La *Daphné* d'Octave Rinuccini fut représentée en 1594, puis l'*Eurydice* du même auteur lorsque Marie de Médicis épousa Henri IV, en 1600, enfin l'*Ariane* en 1608.

Cosme I[er] avait ordonné que la somme de cinquante mille écus, destinée aux funérailles du prince, fût appliquée aux orphelins; Ferdinand l'imita, et ses libéralités devinrent le fondement du riche établissement des Innocents. Dans le traité de cession de Sienne, il avait été stipulé que l'Autriche approuverait les mariages des grands-ducs; mais Ferdinand, par son mariage avec une princesse de Lorraine, s'affranchit de cette obligation. Dans le reste même, il agit avec une politique indépendante; en vingt-trois ans, il ne changea point de ministres, et, tandis que l'Espagne et la Savoie se ruinaient en armements, il laissa à sa mort dix millions de ducats, plus de deux millions en pierreries. 1609.
Jean de Médicis, son frère naturel, se montra vaillant capitaine dans les guerres de la France et de la Hongrie.

Cosme II, son fils, avait été soigneusement élevé par Celso Cittadini, Jean-Baptiste Strozzi et Galilée; mais, faible de caractère et de santé, il abandonnait les affaires à sa femme, à sa mère, à Curzio Pichena, ministre de son père, et bornait sa gloire à ménager des traités de paix, à combiner des mariages entre les princes. Au milieu des douleurs de la goutte, il voulait sans interruption des fêtes, des banquets, des jeux, des spectacles; ce fut donc à cette époque qu'on introduisit dans le palais Pitti une société de nains et de bouffons, et que des chevaux mêmes parurent sur la scène.

Ferdinand avait soutenu tous les pachas révoltés contre la Porte et Shah Abbas de Perse. Les Druses, tribu qui s'était réfugiée sur le L ban, et professait une religion mêlée d'islam et de christianisme, résistèrent aux Turcs; après s'être rendus indépendants, 1613.
ils choisirent pour chef Fakr-Eddyn, qui, avec une poignée de braves, tint tête aux musulmans. Effrayé par de nouveaux pré-

paratifs, Fakr-Eddyn s'enfuit à Livourne avec sa favorite, sa fille, son vizir et beaucoup de richesses, offrant de faire hommage de son État aux princes chrétiens et de combattre pour eux en terre sainte, s'ils voulaient l'aider à défendre ses propres domaines. Le roi d'Espagne ordonna au vice-roi, le duc d'Ossuna, de le rétablir dans ses États, qu'il parvint en effet à recouvrer et à étendre, grâce aux dissensions des musulmans; continuant ses relations amicales avec le grand-duc, il attira dans son pays beaucoup d'ouvriers toscans. Plus tard, il se laissa persuader de se rendre à Constantinople, où Amurat IV le combla d'abord d'hon-
1635. neurs, puis le fit étrangler. Ses descendants continuèrent à dominer sur le Liban. Le grand-duc conçut alors la pensée d'organiser une ligue, qui devait embrasser toute la chrétienté; bien que ce projet échouât devant l'indifférence de l'Europe, absorbée dans les rivalités de la France et de l'Espagne, il en prit occasion de rééquiper la flotte toscane, qui conduisit à Livourne de riches prises.

Cosme fit preuve d'amour public plus que de prudence en défendant, par son testament, à sa femme et à sa mère, désignées comme regentes, de laisser résider à Florence des ambassadeurs, surtout de l'empereur ou des rois de France et d'Espagne, ni aucun prince étranger; il prescrivait en outre de n'admettre aucun étranger dans les emplois, de choisir exclusivement les confesseurs parmi les franciscains, et de ne rien prendre dans le trésor royal pour faire des prêts ou des opérations commerciales.

1621. Les régentes de Ferdinand II, sans respecter ces intentions, remplirent la cour de luxe, d'intrigues, de moines, de discussions théologiques, et prodiguèrent les titres de ducs et de marquis à des serviteurs mêmes du palais; par le trafic du blé de la maremme de Sienne, elles ruinèrent cette province, et, tandis que Cosme économisait trente mille écus par an, il fallut attaquer le trésor.

Le grand-duché se composait d'abord des domaines des républiques de Florence et de Pise, excepté les îles d'Elbe, de Pianosa, de Monte-Cristo, et le district de Piombino, souveraineté réservée aux Appiani. Cosme I[er], en 1546, avait acheté des comtes de Noceto la citadelle Sigillina dans le vicariat de Bagnone; en 1549, des Malaspina, le fief de Filattiera; en 1551, le château de Corlaga; au nom de sa femme Éléonore de Tolède, il acquit également Castiglione de la Pescaïa et l'île de Giglio; en 1557, il obtint le territoire de Sienne, moins Orbitello et le reste des Présides,

réservés par l'Espagne, de laquelle il acheta en outre le château de Porto-Ferrajo et ses environs dans l'île d'Elbe. François Ier acquit en 1574 Luzuolo et Ricco, et en 1578 Groppoli avec d'autres districts dans la Lunigiane. Ferdinand Ier acheta des Orsini les comtés de Pitigliano et de Sorano, *allumettes des guerres d'Italie*, comme les appelait Cosme; puis, Cosme II acquit du comte Sforza Santafiora le comté de Scansano en 1615, celui de Castell' Ottieri en 1616, du comte Ottieri, et, en 1618, des Malaspina, Terrarossa dans la Lunigiane. Enfin, en 1633, Ferdinand Ier acheta du comte Sforza le comté de Santafiora, et, en 1650, au prix de cinq cent mille écus, du roi d'Espagne, le district de Pontremoli, autrefois fief impérial des Fieschi, puis confisqué pour le duc de Milan (1).

Les formes républicaines duraient encore; le peuple était représenté par un conseil de deux cents citoyens, parmi lesquels on choisissait quarante-huit membres dits le sénat, dont quatre, à tour de rôle et pour trois mois, composaient le conseil du duc, et représentaient avec lui la seigneurie. Dans le reste se conservaient les magistratures républicaines, que le sort désignait parmi les citoyens propres aux grandes fonctions. Les deux cents avaient le droit de valider ou d'invalider les actes solennels et législatifs; le duc avait le droit de leur proposer toute espèce de lois; mais lui-même et ce conseil ne pouvaient prendre aucune résolution qu'avec l'approbation du sénat.

Les deux conseils se maintinrent toujours, bien que les deux cents, à la fin, ne fussent chargés que d'expédier des suppliques de monastères, de délivrer des certificats de bourgeoisie ou des saufs-conduits, de délibérer sur les répudiations, les émancipations et autres affaires semblables. Malgré les noms et les formes d'autrefois, la volonté du prince était l'unique loi; les Médicis n'imitèrent pas les monarchies dans leur tâche ordinaire d'unifier les ordres et les offices : les territoires de Sienne et de Florence restaient des pays distincts; les villes continuaient à se haïr pour une liberté que toutes avaient perdue; il y avait autant de statuts que de villes, de bourgades ou de corporations.

(1) Pierre Léopold, en 1770, acheta des Malaspina de Mulazzo le territoire de Calice et de Veppo dans la Lunigiane; mais cette province resta immédiate jusqu'en 1815. L'île d'Elbe fut unie au grand-duché par le traité de Lunéville de 1801; les Présides en 1808; en 1814, la principauté de Piombino, toute juridiction baronniale des feudataires impériaux de Vernio, Montauto et Mont Sainte-Marie cessant alors. Le territoire lucquois fut agrégé en 1847.

La magistrature suprême se composait de cinq sénateurs, d'un auditeur et d'un chancelier, choisis parmi les jurisconsultes les plus éminents de l'Italie, et présidés par un lieutenant du duc. On comptait un grand nombre de tribunaux, la plupart de marchands et d'artisans, avec des attributions mal définies, et dès lors fonctionnant difficilement, outre qu'ils entraînaient beaucoup de frais : un tribunal de huit conservateurs veillait sur l'observation des lois, jugeant quiconque les transgressait; celui de la marchandise se composait de six négociants, et celui des dîmes s'occupait de tout ce qui concernait le fisc; les causes criminelles étaient du ressort de celui des Huit de la garde et de la *balia;* celui du parti guelfe avait dans ses attributions les rivières, les ponts et les rues; il faut y joindre le tribunal des Neuf, ceux des archives, des capitaines d'Or Saint-Michel, de la douane, etc., à tel point qu'il y avait dans la seule Florence soixante-douze tribunaux. Cosme II rendit permanente la Consulte, chargée d'examiner les règles de droit, et qui ne tarda point à étendre sa juridiction; sous les régentes surtout, elle remplit les affaires de prétentions fiscales, juridiques ou théologiques, et ouvrit la porte à l'arbitraire.

A l'intérieur, les diversités se multipliaient à l'infini. Pistoie et Pontremoli étaient gouvernés par la *Pratica* secrète, et ne pouvaient choisir leurs propres magistrats. Monte-Sansovino, les comtés de Pitigliano, de Sorana, de Scansano dépendaient de deux surintendances avec pouvoir arbitraire, qui déléguaient dans ces villes, comme podestats, leurs créatures. On envoyait dans les cités un gentilhomme pour vicaire, ou bien dans les villes et les bourgades un citoyen pour podestat, qui amenait un notaire, un greffier, un juge, avec le conseil et le concours desquels il administrait; mais les riches ne se résignaient pas aux petits gouvernements, les pauvres avaient trop de motifs pour abuser, et un contrôle rigoureux ne réprimait pas les extorsions.

Les impôts étaient multipliés et vexatoires, et quiconque tardait une heure à les payer, subissait une augmentation de vingt pour cent au profit de l'exacteur. Pour les contrats, on exigeait sept et trois quarts pour cent, et si l'on ne les donnait pas, l'acte restait nul. Les magistrats des greniers de réserve spéculaient sur le blé, s'engraissant ainsi de la sueur du pauvre. Comme la Toscane maintenait la supériorité des habitants de la ville sur ceux de la campagne, les étrangers étaient sacrifiés aux priviléges des premiers. Le mont-de-piété, qui venait en aide aux orphelins et aux

veuves moyennant un intérêt modéré, se mit à prêter à la besogneuse Espagne, dont elle reçut en échange des marchandises; dès lors, devenu maison de banque et de commerce, il concentra les capitaux, et ruina, grâce à son monopole, toute concurrence. Survint la famine, puis la peste de 1630, qui suspendit pour toujours les fabriques; le trésor épuisé recourut au mont-de-piété, auquel il emprunta huit cent mille ducats, qui furent ainsi soustraits à l'industrie.

Des règlements minutieux et des prescriptions ombrageuses entravaient tout : on déterminait les plantes à cultiver, la manière de manipuler le pain, les lieux où l'on devait vendre le poisson et les denrées; il n'était pas permis de sortir du pays pour se procurer sa nourriture; en 1651, on défendit de porter au dehors l'industrie de la soie, sous peine de mort, et l'ouvrier qui aurait émigré pouvait être tué impunément (GALLUZZI). En attendant, grâce à l'activité des Anglais et des Hollandais, le commerce d'économie cessait, les fabriques languirent, le peuple mendiait ou se livrait à des actes de friponnerie. La terre elle-même devenait stérile, la cherté du sel nuisait à l'élève des troupeaux, et l'on se livrait à la fraude, qui amenait la ruine d'un grand nombre de familles; le peuple, pour échapper au mauvais air des maremmes, se réfugiait à Piombino, à Orbitello, dans la Romagne.

La cour substitua un faste somptueux à l'ancienne simplicité bourgeoise; elle eut un théâtre, des nains, des bouffons, étendit les chasses réservées, et les accorda même à des gentilshommes; l'exemple des princes changea les mœurs. François Ier, en appelant autour de lui les feudataires du duché, fit naître l'ambition des charges, pour lesquelles on abandonna le commerce; les Orsini, les Savelli, les Gonzague recherchèrent les titres de marquis et de comte, et des formules serviles s'introduisirent dans les lettres (1). Les titres de cour l'emportèrent sur les dignités de la magistrature, et un sénateur fut moins considéré qu'un chambellan; en conséquence, pour donner du lustre aux familles, on accumula des richesses et, contrairement à l'ancienne coutume républicaine, on restreignit les droits des femmes aux successions; l'autorisation de porter des armes fut accordée aux grands seuls, qui en abusaient pour insulter les autres. A la corruption palliée s'unissait la cruauté manifeste; les *bravi* pullulaient, et les immunités comme les asiles des églises arrêtaient le cours de la

(1) RINUCCI, *Ricordi storici*.

justice. Ce caractère propre et tranché, cette finesse, cette intelligence à la fois prompte et profonde, cette simplicité qui n'excluait pas l'audace, cette minutieuse attention dans les affaires mercantiles qui n'étouffait point le génie du beau, ce cachet dans le langage, dans la manière d'écrire, dans les constructions, par lequel une chose accuse infailliblement le caractère florentin, disparurent pour faire place à des usages rudes et dédaigneux.

1627. Ferdinand II, s'étant mis à gouverner par lui-même, essaya de faire oublier les écarts de la régence, et d'introduire le goût dans le luxe, l'urbanité dans les manières. Excellent homme, plein d'égards pour ses frères et ses parents, dans la peste de 1630, il parcourait la ville pour distribuer des secours; élevé dans le respect des savants par le grand Galilée, au lit de mort duquel il assista, il insinuait aux nobles l'amour des arts. Au théâtre, ayant vu Chiabrera, il voulut l'avoir à côté de lui pendant toute la représentation; l'académie du Cimento le voyait souvent parmi ses membres; il attira à Florence l'Allemand Jean-Baptiste Bulinger, l'Écossais Thomas Dempster, érudit d'une mémoire de fer, mais bizarre, vigoureux, intrigant, écrivain désordonné, qui traita des antiquités étrusques; le naturaliste Nicolas Sténon et d'autres savants étrangers, Torricelli, Viviani, Bellini, Redi et Magalotti illustrèrent les universités de Pise, de Florence, de Sienne. De nouvelles académies se fondèrent; on renouvela celle des Immobiles, la première qui se proposa d'amuser le public avec le théâtre de la Pergola. Les maremmes furent assainies, les eaux thermales recueillies; la culture du ver à soie et de quelques plantes nutritives s'étendit, les oranges et les citrons de la Toscane acquirent de la réputation. Des hommes éminents parcoururent le monde pour étudier la nature et recueillir des objets rares; alors on fonda le cabinet de physique et une ménagerie d'animaux à Baboli, le musée des fossiles et des testacées, etc., que le prince enrichissait en échangeant contre les dons les essences et les remèdes sortis de son laboratoire.

Livourne était un bourg à peine mentionné dans les beaux temps de Pise, mais dont les Florentins ne tardèrent pas à comprendre l'importance (1). Le duc Alexandre y fit construire la vieille for-

(1) Dans les *Archives des riformagioni* est ce décret du 7 août 1465 : — « Considérant que l'œuvre du canal et du port de Livourne, au jugement de « toute personne intelligente, est chose magnifique et très-digne, et qu'elle sera « avec le temps, lorsqu'elle sera terminée, de grande commodité et utilité pour

teresse, et Cosme Ier un môle, œuvre de Vasari, avec un nouveau canal; c'était là qu'on équipait les galères pour les chevaliers de Saint-Étienne. François Ier jeta, avec une grande solennité, les fondements des nouvelles murailles, élevées sur le plan de Buontalenti, et terminées par Ferdinand Ier avec de belles portes, des ponts en pierre, des monuments bien appropriés et toute sorte d'édifices, outre le lazaret et le grand môle (1) qui joignait, dans une longueur de cent coudées, la Lanterne à la terre ferme; ce duc, qui appelait Livourne *ma dame*, put donc s'en considérer comme le fondateur. Il chercha à étendre vers l'Espagne et le Ponent le commerce qui n'avait pas de débouchés dans le Levant; il garantissait la personne et les biens de quiconque s'établissait à Livourne, véritable *asile* où l'on ne dirigeait aucune poursuite contre les délits, quels qu'ils fussent, commis antérieurement; aussi y voyait-on accourir un grand nombre d'individus chargés de dettes, des corsaires enrichis, des juifs et des chrétiens nouveaux d'Espagne et de Portugal, des catholiques fuyant l'Angleterre, des Grecs fuyant la Turquie, des Corses mécontents des Génois, des émigrés de toute l'Italie et de la Provence.

Ferdinand II construisit le quartier nommé Venise, à cause de sa ressemblance avec cette ville, et régla mieux la franchise du port, où il donnait asile, au milieu de la guerre générale, à tous les navires, même ennemis; Livourne ne s'agrandit donc pas, comme les capitales, au détriment de tout le pays, mais par le moyen des étrangers; les riches y faisaient le commerce, et le loyer des magasins produisait au grand-duc cent mille écus. Ce même Ferdinand avait obtenu de la Turquie un sauf-conduit pour ses sujets dans toutes les échelles de la Porte; il essaya de fonder une société mercantile avec les négociants de Lisbonne, auxquels les Toscans auraient fourni quatre millions de ducats, assurés sur la magistrature des capitaines du parti guelfe; mais, dans la pensée que sa marine était superflue ou trop faible, il vendit tous ses navires à la France, 1647.
et la Toscane cessa dès lors d'être une puissance maritime.

Dans la guerre de Castro, Ferdinand, allié de Venise et de

« notre ville... désirant qu'elle ne reste point inachevée... on nomme une com-
« mission de cinq officiers, etc. etc.»

(1) Le môle de Livourne fut construit sur le plan de Rupert Dudley, comte de Northumberland, famille persécutée en Angleterre et accueillie par Cosme II à Florence; ce fut dans cette ville que Rupert publia l'*Arcano del mare*, magnifique collection de cartes géographiques et hydrographiques, traitant aussi de la science des longitudes et de la navigation.

Modène contre les prétentions pontificales, remplit la Toscane de gens d'armes, c'est-à-dire de bravaches et de vauriens de toute l'Italie, appelés à renforcer son armée. Le pire de tous fut le Napolitain Tibère Squilleti, surnommé frère Paul, parce qu'il commença par être franciscain et finit par le métier d'assassin. Livourne était le rendez-vous de gens pareils, qui, du royaume et de la Lombardie, accouraient en sûreté dans cette ville, où les recruteurs ne leur manquaient pas.

Les relations entre la Toscane et la France devinrent plus fréquentes, grâce aux deux reines fournies par la maison des Médicis. Catherine, fille de Laurent, duc d'Urbin, et de Madeleine de la Tour d'Auvergne, et cousine de Clément VII, épousa, en 1533, Henri II; restée veuve, elle fut régente pendant la minorité de ses trois fils, qui régnèrent successivement. Elle était étrangère, et ce titre la fit dénigrer par les Français; elle fut régente alors que les factions luttaient avec le plus d'animosité, et cette circonstance lui valut des adversaires acharnés, qui la représentèrent comme le type de l'astuce et de la férocité italiennes, d'une politique égoïste, d'une froide cruauté, lui imputant toutes les fautes de ses fils, et même le massacre de la Saint-Barthélemy. Ces accusations ont été acceptées par l'histoire, écrite avec légèreté, esclave de l'opinion étrangère, et qui la représente avec des regards féroces, au milieu de fils bourreaux et d'une cour de scélérats; récemment encore, Michelet l'appelait un ver vomi par le cimetière de l'Italie.

Belle, majestueuse, dans la vigueur de l'âge, instruite par les malheurs de sa famille et les siens, irritée par les humiliations dont l'avait abreuvée un époux qui lui préférait sa maîtresse en titre, elle ne déposa plus le deuil après sa mort, et ne se déshonora jamais par des habitudes dépravées, bien qu'elle les tolérât dans les autres. Aimée de ses enfants, quoiqu'elle leur fît sentir une autorité despotique, incomparable dans l'art de fasciner les esprits, elle tenait la cour la plus splendide de l'Europe, où les grands accouraient, attirés par les demoiselles d'honneur dont elle avait porté le nombre à cent cinquante, et par toute sorte de plaisirs; en effet, elle savait les amuser tantôt par des fêtes, des cavalcades et des chasses, tantôt par des ballets qu'elle tirait elle-même du *Roland Furieux* ou de l'*Amadis*. Elle protégeait les artistes et les gens de lettres, et savait à l'occasion se mettre à la tête d'une armée (1). L'historien Brantôme, bien qu'il lui soit très-hostile,

(1) Correr, ambassadeur vénitien, en 1569, écrivait d'elle ce qui suit : —

n'attaque pas ses mœurs, et dit qu'elle dépensait autant que le pape Léon et Laurent de Médicis. Magnifique en toutes choses, elle se distinguait encore par la grâce et le goût : on l'accusait d'accumuler des trésors, et, quand elle mourut, on ne lui trouva

Cette reine tient du caractère de ses ancêtres; toutefois elle désire perpétuer sa mémoire par des constructions, des bibliothèques, des collections d'antiquités. Elle a tout commencé, puis elle a jugé convenable de tout abandonner, pour songer à autre chose; princesse humaine, polie, elle est gracieuse avec chacun. C'est pour elle un principe de ne laisser aucun individu s'éloigner d'elle sans le contenter, ce qu'elle fait du moins par des paroles, dont elle est fort prodigue. Dans les affaires, elle se montre assidue, à tel point qu'elle excite un étonnement général, parce qu'aucune chose, quelque petite qu'elle soit, n'est faite ni traitée sans son intervention. Elle ne mange ni ne boit, et dort à peine sans avoir quelqu'un qui lui rompe la tête; courant çà et là au milieu des armées, elle fait, sans épargner sa vie, ce que les hommes devraient faire. Malgré tout cela, elle n'est aimée de personne dans ce royaume, ou si elle l'est, c'est de peu. Les huguenots disent qu'elle les amusait par de belles paroles et des accueils hypocrites, puis qu'elle s'entendait avec le roi catholique et machinait leur perte. Les catholiques, au contraire, répètent que si elle ne les avait point agrandis et favorisés, ils n'auraient pu faire ce qu'ils ont fait. Bien plus, en France, aujourd'hui, chacun élève des prétentions; tout ce qu'on s'imagine, on le demande avec hardiesse, et s'il arrive un refus, on crie et l'on déverse la faute sur la reine, parce qu'il semble, comme elle est étrangère, qu'elle ne donnerait rien du sien, quoiqu'elle donnât tout. C'est à elle encore, comme si elle gouvernait d'une manière absolue, sans l'avis et le conseil des autres, qu'on a toujours attribué les déterminations, relatives à la guerre ou à la paix, qui ont déplu. Je ne dirai pas que la reine soit une sibylle, qu'elle ne puisse faillir, et qu'elle n'ait pas une trop grande confiance en elle-même; mais je dirai que je ne sais pas quel est le prince, même le plus sage et le plus rempli d'expérience, qui n'eût pas perdu la tête en se voyant une guerre sur les épaules, dans laquelle on ne pouvait distinguer l'ami de l'ennemi; il faut ajouter l'obligation pour lui de réclamer le concours et les conseils des personnes de son entourage, alors qu'il les aurait connues toutes intéressées et peu fidèles en partie. Je répète que je ne connais pas de prince, doué même de toute la prudence possible, qui ne se fût égaré au milieu de tant d'obstacles et d'ennemis; il ne faut pas être surpris si cela est arrivé à une femme étrangère, sans amis, épouvantée, qui jamais n'entendait une seule vérité. Je me suis étonné qu'elle ait pu conserver sa raison, et ne se soit pas entièrement livrée à l'un des partis, ce qui aurait été la ruine de ce royaume; en effet, elle a conservé aussi ce peu de majesté que l'on voit aujourd'hui dans cette cour, et je l'ai plainte au lieu de l'accuser. Je le dis à elle-même dans une bonne intention; Sa Majesté me fit part de toutes les difficultés dans lesquelles elle se trouvait, et me les a souvent rappelées depuis. Je sais positivement qu'on l'a vue plus d'une fois pleurer dans son cabinet; puis, faisant un effort sur elle-même, elle s'essuyait les yeux, et se montrait dans les lieux publics avec un air riant, afin que les individus qui jugeaient de l'état des choses d'après la disposition de son visage, ne fussent point égarés. Puis, elle se remettait aux affaires et, ne pouvant faire à sa guise, elle s'accommodait partie à la volonté de celui-ci, partie à la volonté de celui-là; c'est ainsi qu'elle faisait de ces emplâtres qui lui ont valu dans le monde une réputation peu honorable. » *Rapports*, II, 154.

rien, ou plutôt dix mille écus de dettes. Dans le gouvernement, elle déploya une habileté remarquable, puisée dans ce sentiment d'une grande responsabilité qui s'élève au-dessus des considérations secondaires et des calomnies des partis; alors qu'elle avait le cœur rongé d'amertume, elle savait dire de douces paroles; en voulant se maintenir au pouvoir, elle conserva la France, qui menaçait de tomber dans la tyrannie ou d'être morcelée, et se montra plus Française que les Français eux-mêmes. Henri IV disait au président de Groulard : « Pardieu! que pouvait faire une pau-« vre femme restée avec cinq enfants sur les bras, et devant les « deux familles de Navarre et de Guise, avides d'usurper la cou-« ronne? Ne devait-elle pas jouer d'étranges rôles pour tromper les « uns et les autres, et sauver néanmoins, comme elle fit, les princes « ses fils, qui régnèrent successivement grâce à la sage conduite « d'une femme aussi habile? Je m'étonne qu'elle n'ait pas fait « pire (1). » Il est vrai que la politique peut excuser des faits que la morale condamne sans rémission, et la politique de Catherine ne valait pas mieux que celle de Machiavel.

Henri IV, plusieurs fois, avait eu recours, pour de l'argent, au grand-duc Ferdinand Ier, qui lui prêta beaucoup en exigeant, outre l'intérêt, une garantie; à cet effet, il s'était emparé des îles d'If et de Pomègue en face de Marseille; pour les recouvrer, Henri envoya à Florence Arnaud d'Ossat, cardinal ensuite, qui reconnut au grand-duc, après de longs débats, une créance d'un million cent soixante quatorze mille cent quatre-vingt-sept louis d'or payable en douze ans. Henri, pour éteindre cette dette, lui demanda en mariage sa nièce Marie, qu'il obtint avec un surplus de six cent mille écus de dot. L'épouse, en 1600, partit de Livourne pour Marseille sur des navires étrangers, la France n'en ayant pas, et de cette ville elle se dirigea sur Paris au milieu de fêtes continuelles qu'on lui offrait à l'envi. Dans Avignon, alors cité papale, elle entra sur un char tiré par deux éléphants, avec un cortége de deux mille cavaliers; il y eut sept arcs de triomphe et sept théâtres, car les Avignonnais se vantaient que leur ville avait tout en nombre de sept, sept paroisses, sept palais, sept couvents vieux, sept monastères, sept hôpitaux, sept colléges, sept portes; outre les harangues et les vers, on lui offrit un grand nombre de médailles en or avec son effigie et celle de la ville. A Lyon, elle

(1) *Mémoires de Groulard*, dans le second volume de la collection de Petitot, p. 384.

rencontra son mari, qui lui trouva beaucoup moins de beauté que dans son portrait, de l'embonpoint, des yeux fixes, des manières disgracieuses, un caractère obstiné; de son côté, elle le trouva trop vieux, et ne sut jamais vaincre la répugnance qu'on lui avait inspirée alors qu'il était hérétique.

Ce mariage ne fut donc pas heureux. Henri, coureur de femmes, ne l'aima point même après qu'elle l'eut rendu père; Marie, entraînée par la jalousie, lui faisait d'incessantes querelles, et lorsqu'il fut assassiné, elle éprouva peu de regrets. Nommée régente de Louis XIII, âgé de neuf ans, elle changea de politique, incli- 1610.
nant vers l'Espagne; médiocre d'esprit et de cœur, elle se laissa diriger par Éléonore Galigaï, sa sœur de lait, et par son mari, le Florentin Concino Concini, qui acheta le maréchalat d'Ancre en Picardie, et obtint divers gouvernements; défenseur énergique de Marie dans la lutte qu'elle devait soutenir contre les grands feudataires, les princes du sang et les protestants, dont l'opposition finit par une guerre civile, Concini devint odieux comme quiconque résiste, et fut accusé de basse ambition; toute la cour conspira contre lui, et persuada au roi pupille de s'en débarrasser. Il fut donc assassiné, et son cadavre subit les outrages du peuple; la 1617.
maréchale, accusée d'avoir attiré en France des juifs, des magiciens, des astrologues et fait des talismans pour subjuguer la reine, fut soumise à un procès encore plus lâche qu'imbécile. — *Le philtre que j'ai employé est l'ascendant que tout esprit supérieur acquiert sur un esprit faible*, répondit la Galigaï, qui supporta dignement les stupides accusations et la mort ignominieuse (1).

Marie, objet de la compassion alors qu'elle gémit dans une prison, et abhorrée quand elle fut à la tête du gouvernement, devina les mérites de Richelieu et le fit nommer cardinal et ministre; mais elle en éprouva l'ingratitude et dut s'exiler, occupée sans cesse de brigues et de menées jusqu'à ses derniers jours : durant sa vie et même après sa mort, elle fut jugée par le côté le plus 1642.
vulgaire.

Les mauvais traitements que Louis XIII fit subir à sa mère, et l'assassinat du maréchal d'Ancre brouillèrent le grand-duc et la France. Le parlement de Paris comprit dans la confiscation des biens de Concini deux cent mille écus qu'il avait au mont-de-piété de

(1) Guido Bentivoglio, homme de lettres et prêtre, raconte la mort du maréchal d'Ancre, bien qu'il ne lui soit pas hostile, avec l'indifférence de Machiavel. *Lettres diplomatiques.*

Florence, et envoya quelqu'un pour s'en emparer. Cette saisie d'argent déposé sous la foi publique, sans un jugement rendu dans le pays même, répugnait au droit public, et la Toscane s'y opposa; mais la cour de France se tint pour offensée dans sa propre dignité, et en fit une grosse affaire.

Ferdinand II, bien qu'il vécût en mauvaise intelligence avec sa femme Victoire d'Urbin, lui abandonna l'éducation de Cosme III, qui fut élevé au milieu d'ignorants, lesquels le détournèrent des lettres et des sciences pour le nourrir de théologie; aussi, dans son long règne de cinquante-trois ans, montra-t-il qu'il avait trop dégénéré de son père, mort en 1670. Il ne rapportait pas de connaissances de ses voyages, mais le mépris de son pays et le faste étranger. La vive Marguerite d'Orléans, qu'il avait épousée en 1661, méprisait ce lourd dévot, les Médicis, les Rovere et la Toscane; éprise d'un autre, elle abhorrait d'être mère, et ses obsessions furent telles que son époux dut lui permettre de retourner en France. Renfermée dans le monastère de Montmartre, elle y mit le feu, et, entre mille autres extravagances, elle écrivait à son mari : « Ce qui m'afflige, c'est que nous irons tous les deux dans la « maison du diable, et que j'aurai le tourment de vous y voir « encore... Je vous jure par ce que je hais le plus, et c'est vous, « que je m'entendrai avec le diable pour vous faire enrager et « me soustraire à vos folies... A quoi vous sert la dévotion? quoi « que vous fassiez, soyez une fleur de vertu, Dieu ne veut pas de « vous, et le diable vous repousse. »

Cosme, néanmoins, en était jaloux ; haineux, dissimulé, inexorable, il passait d'un faste excessif à de pieux exercices, à des processions, et envoyait des offrandes à de lointains sanctuaires. Il construisit des églises, mit en vénération saint Cresci, dont il rehaussa l'église à Valcava dans le Mugello, bannit un servite qui déclarait apocryphes les actes de son martyre, et suscita ainsi une controverse, dans laquelle intervinrent les beaux esprits pour se railler. Il entretenait une correspondance avec les cours des princes protestants, dans l'espoir de les convertir à la foi romaine. Le jubilé l'amena à Rome; afin de pouvoir toucher les saintes reliques, privilége des chanoines, il se fit conférer cette dignité, et, revêtu de l'habit de cet ordre, il les montra au peuple (1). Dans un voyage entrepris pour visiter, à la suite d'un vœu, le tombeau de saint Charles à Milan, il fut reçu splendide-

(1) Du reste Henri IV lui-même voulut être et fut chanoine de Latran.

ment par les princes ; Ranuccio II de Parme construisit exprès le théâtre Farnèse, dont Pozzi, évêque de San-Donnino, composa les allégories, et sur lequel on donna des représentations plus dignes de souvenir que l'histoire du pays.

Les grands-ducs avaient obtenu le premier rang après la république de Venise, c'est-à-dire la préséance sur toutes les républiques et les duchés; mais, lorsque les honneurs royaux furent conférés au duc de Savoie, Cosme réclama tant et fit tant de dépenses que l'empereur lui accorda le même grade, et dès lors il prit le titre d'Altesse royale. Il prodiguait les dons, et protégeait les princes étrangers auprès de la cour romaine, ce qui le faisait paraître le premier prince de l'Italie; il savait encore gagner les ministres étrangers. Les cours de toute l'Europe faisaient le plus grand cas de ses vins; il recevait en échange des plantes pour ses jardins, des médailles et des objets rares pour ses musées; les missionnaires d'Orient lui envoyaient des Indiens, le czar deux Kalmouks, le roi de Danemark deux Groënlandais.

Pour suffire à toutes ces magnificences, il recourait alternativement à d'absurbes mesures financières et à de mesquines économies; en outre, les principales charges étaient vendues ou données par intrigues de prêtres et de courtisans. Cosme voulait que les procès fussent expédiés promptement ; il lui fallait encore sur les places, et dans les rues des supplices féroces ; mais les puissants trouvaient toujours le moyen de les éviter avec de l'argent. Il répandait partout des espions pour connaître l'état des mœurs, et frère Dominique de Volterra, par ses ordres, faisait des tournées en équipage de cour afin de prendre des informations sur les habitudes vicieuses et de les corriger. Les discordes parmi les familles, il croyait les apaiser par des mariages forcés, qui ne faisaient que multiplier le nombre des malheureux; bien plus, il défendit aux jeunes gens de fréquenter les maisons où se trouvaient des jeunes filles à marier.

A cette occasion, nous devons citer un fait dont parla toute l'Europe. Le chevalier Robert Acciaïuoli aimait Élisabeth Marmoraï, femme du capitaine Jules Berardi ; elle était modeste et vertueuse autant que son amant se distinguait par son esprit éclairé et l'élévation de ses sentiments. Devenue veuve, tout le monde crut qu'ils se marieraient ; mais le cardinal Acciaïuoli voulait faire entrer Berardi, son neveu, dans quelque famille romaine, dont l'influence pût l'aider à devenir pape. La persuasion et les menaces ayant échoué, le cardinal eut recours au grand-duc pour qu'il em-

pêchât ce mariage, et Cosme, incapable de rien refuser à un cardinal qui pouvait un jour occuper le saint-siége, fit enfermer Élisabeth dans un monastère. Comme il arrive d'ordinaire, l'amour du jeune homme ne fit que s'accroître ; ne pouvant aborder la veuve, il l'épousa par lettre, s'enfuit à Mantoue, publia l'acte et demanda qu'elle lui fût livrée. Le grand-duc, l'archevêque et les parents refusèrent. Les meilleurs jurisconsultes de la Lombardie déclaraient ce mariage légal ; mais ceux de Florence ne lui donnaient que la valeur de fiançailles. Lorsque le saint-siége vint à vaquer, Acciaïuoli envoya le récit du fait et ses allégations à tous les cardinaux, ce qui enleva à son oncle tout espoir de papauté. Le grand duc s'irritait de voir son injustice rendue publique ; toutefois, il remit en liberté Élisabeth, qui courut à Venise rejoindre son époux, afin d'en partager les peines et la persécution ; mais comme toute l'Italie, par l'intérêt qu'elle prenait au sort des époux, blâmait le grand-duc, celui-ci demanda à la république de les lui livrer, sous le prétexte qu'ils avaient manqué de respect et d'obéissance à leur souverain. Ils s'enfuirent vers l'Allemagne, déguisés en moines ; mais ils furent reconnus à Trente et conduits en Toscane. Acciaïuoli, privé de ses biens, fut condamné à passer sa vie dans la forteresse de Volterra, et sa femme menacée du même traitement si elle persistait à soutenir la validité de son mariage ; mais elle faiblit, et préféra l'existence solitaire à la prison éternelle avec son mari (1).

Redi conseillait la promenade au grand-duc comme remède aux maux occasionnés par l'intempérance ; or, comme la galerie était le lieu de ses exercices, il y réunit tout ce que sa famille possédait de rare, et fit venir de Rome la Vénus avec les au-
1723. tres chefs-d'œuvre. Il vécut jusqu'à quatre-vingt et un ans.

Le cardinal François-Marie, frère de Cosme, fut sécularisé ; mais Éléonore de Gonzague, qu'il épousa, ne voulut jamais se laisser approcher par ce vieillard épuisé qui, regrettant les doux loisirs de sa première existence, mourut en 1711. Ferdinand, fils aîné de de Cosme, élevé par Redi, Viviani et le cardinal Noris, rendit par les vices son âme et son corps incapables d'aimer sa femme, et mourut à cinquantre-trois ans. Jean Gaston, le fils cadet unique survivant, fut malheureux dans son mariage comme tous les Médicis ; sa femme, duchesse du Lauenbourg, grossière, peu aimée, détestant l'Italie, ne voulut jamais sortir de sa Bohême ; quant à lui, pour

(1) GALLUZZI, livre VIII, ch. 10.

se distraire des misères qu'il voyait et prévoyait, il fréquentait les tavernes, jouait et se plongeait dans tous les vices; il abolit les *pensions sur le Credo*, comme le peuple les appelait, assignées à des Turcs, des juifs, des protestants convertis au catholicisme, et qui servaient à couvrir l'imposture et l'inertie. Les pénitences firent place à des fêtes, aux galanteries, aux femmes, aux réjouissances du carnaval, et la princesse Violante encourageait cette nouvelle existence; les nobles jouaient la comédie dans leurs maisons de campagne, allaient à la cour vêtus à la française, au lieu de porter l'habit de gala, et causaient familièrement avec le duc.

Désespérant d'avoir des héritiers, et se considérant tout au plus comme usufruitier du pays, Jean Gaston en négligea la gloire et la prospérité; abandonné aux caprices d'un laquais, il ne réunit le conseil d'État que trois fois pendant les quatorze ans de son règne. Il fut d'abord économe; mais, comme on lui dit que les dépenses du souverain profitent aux sujets, il prodigua l'argent pour les joyaux, les constructions, les chefs-d'œuvre, les garçons libertins, accablant le peuple sous le poids des impôts croissants, rendus moins supportables par le terrible froid de 1709. Chacun prévoyait de pires calamités; en effet, les prétendants qui, dans leur avidité, se partageaient déjà l'héritage du grand-duc encore vivant, tendaient la main à chaque douleur de tête qu'il avait, et voulaient mettre des garnisons dans le pays. Cosme III, afin de prévenir ces maux, avait fait reconnaître le principe que Florence recouvrait toute sa liberté à l'extinction de sa famille, à laquelle, légitimement ou non, on avait attribué ces pays par le diplôme de 1530; mais, en ressuscitant la république, Sienne se serait détachée du grand-duché, de même que les fiefs de la Lunigiane. Les Farnèse mettaient en avant leur parenté; puis, si l'Angleterre et la Hollande l'appuyaient, il rencontrait une vive opposition dans l'Autriche. Cosme chercha donc à transmettre le pouvoir à sa fille Anne, femme de Guillaume, prince palatin; mais Charles VI déclara que la Toscane, fief impérial, lui ferait retour quand elle vaquerait, et soutint par des troupes ses prétentions contestées. Gaston proposa de réunir la Toscane à Modène, qui avait pour duchesse une descendante de Cosme Ier, et l'empereur ne se montrait pas éloigné de cette combinaison; mais il survint des guerres qui firent obstacle à la réalisation de ces projets.

Ainsi, les destinées de l'Italie étaient surbordonnées à des ca-

prices, à des ambitions, à des prétentions d'héritage, et ces hontes se qualifiaient de paix.

CHAPITRE CLV.

CONDITION MATÉRIELLE ET MORALE. OPINIONS. ESPRITS EXTRAVAGANTS.

Soixante-dix ans de paix, de 1559 à 1629, loin de guérir les plaies, ne firent que les envenimer (1). La source des richesses fut tarie; une oppression systématique succédait aux violences de la guerre, et la guerre finissait sans amener la tranquillité, puisque le pays était parcouru par des mercenaires rapaces, ou des soldats étrangers qui répandaient la peste et la ruine. Partout des princes besogneux et des populations misérables : ceux-là songeaient avant tout à prélever de grosses contributions, et ceux-ci n'étaient mus que par la crainte de mourir de faim. Les soulèvements presque annuels de Naples, ceux de Milan, de Palerme et de Fermo, les défenses d'exportation, les tarifs qui fixaient le prix des denrées, l'institution de préfets pour les subsistances donneraient à croire que l'homme était réduit à de purs instincts.

Les échanges, si fréquents d'abord, entre les divers États par le moyen des ambassadeurs, du commerce, des magistratures, des guerres, des études, une fois interrompus, chacun se renferma dans son pays, qu'il aimait par habitude, par commodité. La longanime prudence ou l'astuce diplomatique se concentra dans les cours, disposées à recourir à la perfidie, aux trames, à la tyrannie; de là, des projets immenses appuyés sur de faibles moyens, et, au lieu de la grande ambition qui édifie sur elle-même, cette petite ambition qui s'amuse à des puérilités, ou manifeste par des actes violents l'absence de solides qualités. Aucune mesure ne paraissant excessive pour conserver la foi catholique, la peur des

(1) Frédéric Schlegel, dans le *Tableau de l'Histoire moderne*, ch. 9, admire l'ordre introduit alors dans les affaires d'Italie par Charles-Quint, « auquel l'Italie doit l'heureux repos dont elle jouit dans les temps postérieurs. » — A aucune époque, l'Italie ne fut aussi tranquille et ne jouit d'autant de sécurité que dans le seizième siècle. Au milieu d'un si doux repos, il semblait, etc. » Ainsi s'exprime TIRABOSCHI, *Hist. de la littérature italienne*. — Sauf le royaume de Naples... nous pouvons avancer que tout l'espace de temps qui s'écoula de 1559 à 1600 doit être compté parmi les plus heureux dont jouit l'Italie, et il en fut ainsi jusqu'en 1625. » DENINA, *Révolutions d'Italie*, XXII, 4.

réformes fit entourer l'enseignement de prescriptions restrictives, qui l'abaissaient; à la confiance et à la spontanéité nécessaires surtout dans le temps où la nature se dévoile davantage, on substitua l'action perpétuelle de l'autorité effrayée. Les colléges se convertirent en monastères, comme plus tard en casernes, de telle sorte que si l'on avait les avantages de la piété et des habitudes modestes, l'éducation civile manquait souvent; les liens domestiques, qui peuvent être la sauvegarde non-seulement des enfants, mais surtout des parents, se relâchaient partout; les âmes, ou s'affaiblissaient inévitablement, ou s'irritaient contre la règle et l'autorité, pour se déchaîner ensuite en violences.

La gravité, mot introduit alors, fait blâmer un manque aux convenances autant qu'un délit, et donne à tous une empreinte uniforme; la régularité se charge d'éteindre la vivacité, de substituer (comme on le dit des archevêques Borromée) le rosaire à l'épée.

Le courage physique, la conception vive et prompte, si on les développe, rendent un peuple grand; comprimés, ils dégénèrent en astuce et en férocité; pareillement, la vive intelligence se perd elle-même si elle repousse le calcul. Exclus des affaires de la patrie, les Italiens mettaient leurs talents au service des étrangers; leur nom, au dehors, continua donc à être honoré, et leur littérature était imitée par les Anglais et les Français, comme eux-mêmes imitaient celle des Espagnols. En France, la bonne société se modelait sur le type italien, et la langue s'italianisait; les soldats qui avaient fait les campagnes d'Italie voulaient en parler avec des termes italiens, et disaient *infanterie, cavalerie, embuscades, sentinelles, escarpes, brave* même; mais les Italiens y étaient mal vus, parce qu'ils se glissaient dans tous les emplois (1), et l'on imputait au machiavélisme italien tous les maux de la guerre civile et de religion.

(1) Au temps de Mazarin, on chantait :

Si vous n'êtes Italien
Adieu l'espoir de la fortune;
Si vous n'êtes Italien
Vous n'attraperez jamais rien.

Dans les lettres du cardinal d'Ossat, on rencontre de fréquents italianismes : *Aigrir les matières, ne pouvoir mais, marcher de bon pied en une affaire, entrer en mauvais ménage, instiguer, occurrences, mauvaise satisfaction, scopes, ayant tardé plus qu'il ne soloit; m'embrassa, me tenant serré une bonne pièce* (buona pezza); *il me tournait à dire encore; la religion pâtit*

Le sentiment religieux se raviva beaucoup, surtout dès qu'il devint la base de l'éducation; il renaissait à travers les désordres de la vie, de manière que l'on voyait se réfugier dans la dévotion les hommes qui avaient mené une vie tyrannique ou souillée de vices. La politique professait des maximes plus saines, empruntées à la révélation; les arts et les lettres puisaient aux sources ecclésiastiques, et la physique elle-même s'appuyait continuellement sur des principes d'ordre religieux. Un grand nombre d'individus obtinrent les honneurs des autels, et à ceux dont nous avons déjà parlé nous ajouterons le Padouan Grégoire-Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Bergame, puis de Padoue, où il fonda, avec la bibliothèque, le célèbre séminaire pour les études philologiques; le jésuite François-Jérôme de Grottaglia, qui, pendant quarante ans, prêcha sans relâche, mais brièvement et avec onction, aux soldats, aux galériens, aux pêcheurs, aux prostituées, qu'il ramenait aux sacrements abandonnés, à tel point que de huit à dix mille personnes communiaient à la fois.

Joseph de Copertino près de Brindes, laïque franciscain, employé aux travaux les plus vils, tout humilité et pénitence, reçoit les ordres bien que dépourvu d'instruction; mais l'inquisition et ses supérieurs conçoivent des doutes sur ses miracles et ses extases, et le croient hypocrite; l'humble religieux souffre même des reproches pour des fautes qu'il n'a point commises. Sébastien Valfré de Verduno, dans le diocèse d'Alba, montra dès son enfance une grande charité; devenu oratorien, il écrivit le *Moyen de sanctifier la guerre*, la *Brève instruction pour les personnes simples*. Il opéra beaucoup de conversions à Turin, dont il ne voulut pas être archevêque; bien qu'il vécût toujours dans les hôpitaux, il entretenait, avec des évêques et des théologiens, une correspondance sur des questions importantes. Véronique Giuliani de Mer-

trop en temps de guerre. Réciproquement, le français était peu connu en Italie, parce que lui-même s'exprime ainsi à chaque instant : *Le cardinal d'Ascoli me fit lire et expliquer en italien la lettre : monsieur le cardinal Lancelot me fit lire et interpréter en italien la lettre que votre majesté lui écrivoit*, etc. Et à Venise : *Je bailli au duc les lettres de votre majesté avec une traduction en langue italienne, laquelle j'avais faite sur la copie que vous m'en aviez envoyée*. Dans les archives de Venise, on trouve la correspondance de diverses cours, et surtout de celle d'Angleterre, écrite en italien. L'ambassadeur français parlait au sénat de cette république par l'intermédiaire d'interprète, ce que ne faisait pas celui d'Espagne; le doge, répondant au premier, s'excusait s'il n'avait pas bien compris, s'il ne comprenait pas bien le français, etc., etc.

catello prit l'habit de capucine, eut des visions, éprouva des souffrances extraordinaires, reçut les marques de la couronne d'épines, et le Christ imprima ses plaies sur son corps; le saint Office refusa de croire à ces prodiges, son confesseur l'humilia de toutes manières, et pourtant il dut avouer que Dieu l'honorait de faveurs spéciales. Nous trouverions dans les cloîtres Pacifique de San Severino, Bonaventure de Potenza, Bernard d'Offida, Thomas de Cora qui, ne pouvant obtenir de passer aux Indes, se fit missionnaire dans le pays, où il opéra de nombreuses conversions. Bernard de Corleone en Sicile, ennuyé de la profession de cordonnier, embrassa la carrière des armes; mais, jeté en prison pour cause d'indiscipline, il revint aux sentiments pieux, se fit capucin et fut un modèle de vertus.

Mais, comme la grave dévotion ouvrait seule la voie aux fonctions et aux honneurs, elle dégénérait en hypocrisie ou bien en sombre superstition. On voyait se multiplier les pratiques conventionnelles et les petites dévotions de sacristie, d'où le cœur est absent, et qui laissent l'âme sans aliment; les dogmes n'excitaient ni attention ni résistance, parce que, fût-ce par simplicité ou par irréflexion, on adoptait des formules de foi qu'il suffisait de répéter. Toutefois, le nom d'hérétique inspirait une telle horreur, qu'on ne voulait pas lire les meilleurs ouvrages des Allemands et des Anglais d'alors, ni faire le commerce avec les Hollandais et les huguenots. La dévotion, cependant, n'empêchait pas les desseins pervers, les brigands se couvraient de reliques, et l'on obtenait des indulgences pour accomplir quelque méfait (1). Les eglises étaient exposées non-seulement aux vols des bandits, mais aux profanations, soit comme rendez-vous d'amants, soit comme champs clos de querelles, qui amenaient même l'effusion du sang. En 1630, on donna dans la cathédrale de Palerme une grande représentation sur la délivrance de Jérusalem; les jésuites, en l'honneur d'une infante d'Espagne née alors, jouèrent, outre une cène qui coûta six cents ducats, une comédie où le public intervint avec des nuées remplies de danseurs et d'autres appareils. Les bénédictines de dame Albina représentèrent aussi un drame, dans

(1) « Le duc de Savoie, ces jours derniers, a obtenu du pape que tous les soldats de son armée pussent, une fois durant leur vie et une autre à l'article de la mort, être absous de tous les péchés et cas réservés au saint-siége... Cette demande m'a donné à penser qu'il veut les faire combattre non-seulement dans une guerre légitime contre les infidèles, mais pour soutenir quelque misérable dessein qu'il peut avoir. » D'Ossat, *Lettre* CCLVI.

lequel, avec l'autorisation du pape, elles avaient introduit même des hommes : occasions de nouveaux scandales dans les églises.

Des convenances d'état et souvent même la violence ou la séduction des familles poussaient les jeunes gens dans les monastères ; les parents se débarrassaient ainsi des cadets pour assurer la fortune des aînés. Des faits romanesques rendirent fameuse Virginie, fille du comte de Leyva, seigneur de Monza ; forcée de prendre le voile, elle se souilla de graves méfaits jusqu'au moment où le repentir la jeta dans un genre de vie très-austère. Arcangela Tarabotti, renfermée dans Sainte-Anne de Venise à l'âge de onze ans, « ne fut religieuse ni par l'habit ni par les mœurs, celui-là follement mondain, celles-ci mondainement folles ; » bien qu'on ne lui eût enseigné ni à lire ni à écrire, elle s'appliqua à l'étude pour se soustraire à l'ennui, et composa des ouvrages, entre autres *la Simplicité trompée ou la tyrannie paternelle* (1) et *l'Enfer monacal ;* dans ces livres, désordonnés mais passionnés, elle révèle la violence dont elle a été la victime, maudit les pères qui forcent la vocation de leurs enfants, et, par des arguments appuyés d'autorités sacrées et profanes, elle soutient la liberté de la femme dans le choix d'un état. Gagnée par les pieuses exhortations du patriarche Frédéric Cornaro, elle se résigna d'abord à son état, et finit par en être heureuse ; « elle abandonna la pompe des habits, qui avait pour elle tant de charmes. » En expiation de ses œuvres précédentes, elle écrivit des livres dans un sens opposé, comme *le Paradis, la Lumière monacale, la Voie pavée pour aller au ciel, les Contemplations de l'âme aimante, le Purgatoire des femmes mal mariées ;* sur le point de mourir, elle supplia qu'on mît au feu ses autres écrits.

Marc-Antoine, comte de Vignanello, et Octavie Orsinie avaient donné le jour à Clarisse ; malgré son goût précoce pour les vanités, elle dut entrer comme religieuse dans le couvent de Saint-Bernardin de Viterbe, sous le nom de sœur Hyacinthe. Remplie de caprices et de dédains, elle voulut avoir une chambre distincte, qu'elle orna avec somptuosité. Tout entière aux choses mondaines, elle remplissait avec distraction ses devoirs religieux ; mais, atteinte d'une grave maladie, elle envoya chercher un confesseur qui, pénétrant dans sa chambre, et frappé de ce luxe incompatible avec son état, la menaça des feux de l'enfer. Sœur Hyacinthe

(1) L'édition elzévirienne de 1654, dédiée à Dieu, avec l'épigraphe : *La dévotion forcée n'est pas agréable à Dieu*, est très-rare.

résolut alors de réparer le scandale de sa conduite, demanda pardon à ses compagnes et donna à la supérieure tout ce qui lui appartenait; revenue à la santé, elle se livra entièrement aux austérités et aux macérations. Une épidémie ayant éclaté, elle institua un hôpital et les oblates de Marie, qui devaient mendier pour les convalescents, les prisonniers et les pauvres honteux.

Les mœurs et l'instruction du clergé s'améliorèrent par suite des pressantes recommandations du concile de Trente; cependant, les mémoires contemporains nous montrent combien il conservait encore des habitudes séculières et de sa dépravation d'autrefois; en effet, à l'ombre de ses priviléges raffermis, il courait sans vergogne après les biens de ce monde, au point de tenir des boutiques et de convertir en magasins les églises et les presbytères. Dans leurs visites pastorales, les évêques trouvaient des prêtres publiquement concubinaires, ou poussant la violence jusqu'à dévaliser les voyageurs sur les routes; quelques-uns même abritaient à l'ombre des autels les assassins et la contrebande. Trois prévôts des Humiliés chargèrent le diacre Farina de tuer saint Charles, qui échappa miraculeusement; le prévôt de Seveso avait fait de son église une caverne de voleurs, et les sépultures cachaient les victimes de ses fureurs criminelles.

Rome, dès que l'immoralité y diminua, devint une arène d'intrigues et d'ambitions. Lorsque les cardinaux étaient ministres d'Espagne, de France, gouverneurs, *condottieri* d'armées, comme Richelieu et Mazarin, Lavalette, Albornoz, Trivulce, Granvelle, Grimani, Borgia, Zappata d'Aragona; lorsque chaque État en avait un à Rome qui, comme son protecteur, devait intriguer et s'agiter dans son intérêt; lorsque la politique avait pour but essentiel d'acquérir de la puissance à la cour pontificale en gagnant les prélats les plus influents, et surtout ceux des familles princières de l'Italie, pouvait-on en attendre une piété édifiante et l'étude de la science de Dieu? Les maisons de Savoie et d'Este, les Gonzague, les Farnèse, les Barberini, les Altieri avaient toujours un ou plusieurs cardinaux, qui luttaient souvent de magnificence avec le pape; parfois même, la première jeunesse passée, ils déposaient la pourpre pour se marier. Le cardinal Aldobrandini, quand il passa en France comme nonce, en 1600, reçut mille écus par jour, outre ses revenus, et une somme considérable pour ses premières dépenses (1). En 1670, le duc de Parme

(1) D'Ossat, *Lettre* CCXLIII. Le cardinal François Barberini entretenait auprès

envoya, pour complimenter le nouveau pape, Clément X, le comte de San Secondo, qui se rendit à l'audience avec dix-huit prélats et cent cinquante carrosses. Le cardinal Albert d'Autriche (dit le chevalier Dolfin dans sa relation de Rome), toujours au milieu du bruit des armes et des tambours, fait tant parler de lui, qu'il mérite plutôt d'être compté parmi les célèbres capitaines que parmi les prélats.

Le cardinal Renaud d'Este aspirait à devenir le protecteur de l'empire; mais, las des tergiversations des Espagnols, il se tourna du côté de la France, qui fut heureuse d'acquérir ce prélat, fort par son caractère et ses relations de famille. Il venait à peine d'être nommé le protecteur de cette puissance, lorsque parut à Rome l'amiral de Castille, ambassadeur d'Espagne, qui non-seulement ne l'invita point à sa cavalcade, mais réunit des forces dans son palais; le cardinal en fit autant, et toutes les fois qu'il sortait, il s'entourait de *bravi* et de nobles venus de Modène. Les seigneurs et le pape s'interposèrent vainement, et l'on s'attendait chaque jour à un conflit; en effet, les carrosses de ces deux hommes orgueilleux s'étant rencontrés près de Gésu, on entendit un coup de pistolet. Le peuple se met à fuir, les hommes de l'amiral font feu, blessent plusieurs innocents, puis s'enfuient eux-mêmes, laissant découvert l'amiral, qui parvient à se retirer sans blessures, mais plus furieux que jamais. Il envoya demander de l'argent et des hommes au vice-roi de Naples, qui refusa de seconder ses vaines bravades. Le pape parvient à les réconcilier, et le bon peuple de Rome applaudit bruyamment au cardinal, qui avait si bien soutenu l'honneur de la France.

Les conflits de préséance, surtout entre les ambassadeurs de France et d'Espagne, étaient continuels. Le concile de Trente en fut troublé autant que par les hérésies; car le pape, dans la persuasion qu'il tournerait contre lui et peut-être contre l'Église celui qu'il renverrait au second rang, n'osait pas se prononcer; enfin, les guerres civiles l'amenèrent à préférer le roi Très-Chrétien, parce qu'il y avait plus à craindre une apostasie

de Henriette de France, reine d'Angleterre, des agents qui, outre leurs fonctions de ministres pontificaux, cherchaient à y rétablir la religion catholique.

Dans cette voie travailla surtout le comte Charles Rossetti, qui s'efforçait d'obtenir la liberté de conscience et de culte pour les catholiques, et même de convertir le roi. L'archevêque de Cantorbéry se montrait disposé à se retirer à Rome si on lui assurait la pension de quarante-huit mille livres; mais le peuple de Londres en ayant eu connaissance, assaillit Rossetti, qui dut prendre la fuite. WICQUEFORT, *l'Ambassadeur*.

de sa part. Le jour du couronnement de Grégoire XIV, Albert Badoero, ambassadeur de Venise, prétendit qu'il devait figurer immédiatement après celui de l'empereur, et avant tous les autres; or, comme le sénateur de Rome réclamait ce poste, il déclara qu'il n'assisterait point à ce couronnement; le pape ordonna donc au sénateur de quitter Rome avec deux gonfaloniers qui l'accompagnaient. Le prélat Centurione, archevêque de Gênes et prolégat, rencontre le cocher de Saint-George, neveu du pape, et le bâtonne parce qu'il refuse d'écarter le carrosse vide; Saint-George en porte plainte au pape, et, ne se trouvant pas satisfait, quitte la ville et l'État, bien que le pape envoie quelqu'un pour le rappeler (1).

Le Portugal s'était soustrait à la domination espagnole, et, par suite, on le considérait comme rebelle; ayant envoyé l'évêque de Lamego comme ambassadeur à Rome, le marquis de los Velez, ambassadeur d'Espagne, exigeait qu'il ne fût pas reçu, mais vainement; toutefois, conformément à des prescriptions qui réglaient sa conduite, il fut tenu, dans le cas où il rencontrerait l'ambassadeur espagnol, d'abaisser les rideaux de son carrosse. Los Velez, informé que l'évêque était allé visiter monseigneur de Fontenay, envoya chercher des armes, qu'il distribua parmi les siens avec ordre, si les rideaux du Portugais n'étaient pas baissés, de couper les jarrets des chevaux. L'évêque, prévenu de ces menaces, s'entoura de gens armés, et les deux rivaux s'étant rencontrés, une fusillade commença, qui fit périr des deux côtés des individus et des chevaux. Rome alors se mêle à la lutte; il faut envoyer des soldats; les querelles se multiplient, et les deux ambassadeurs se retirent dans des directions opposées.

Dans la peste de 1656, le vice-roi ne permet l'entrée de Naples qu'avec une autorisation des ministres royaux, et l'archevêque publie qu'il faut pour les ecclésiastiques la permission épiscopale; le vice-roi refuse, un conflit s'engage, et, en attendant, il mourait chaque jour quinze mille personnes. Puis, il vient parfois de l'Espagne un décret qui enjoint de reconnaître par serment, dans toutes les églises, dans toutes les écoles, l'immaculée conception de la Vierge Marie; les évêques protestent contre cette ingérence du gouvernement, qui prétend statuer sur des matières de leur compétence; les dominicains refusent de professer une

(1) D'Ossat, *Lettres* de 1598. Ces lettres sont remplies de semblables prétentions.

pieuse croyance, combattue par eux; les professeurs trouvent qu'on porte atteinte à la liberté de l'enseignement, et Rome conteste aux rois le pouvoir de proposer une croyance théologique.

De grands problèmes moraux et politiques ne furent ni posés ni discutés parmi les Italiens; mais de puérils débats sur le cérémonial, des disputes d'hérédité, des querelles entre des évêques et des gouverneurs, ou bien avec le pape pour les juridictions, occasionnèrent des troubles continuels et des guerres parfois; il y avait de fréquents duels sur les voies publiques, et des villages étaient assaillis à main armée; on se faisait un bonheur d'être compté parmi la haute et la basse domesticité de l'Espagne, et d'obtenir des titres empruntés à la table, aux chasses, aux écuries, aux antichambres royales; chacun conservait avec un soin jaloux ceux qu'il avait reçus par héritage, les petites distinctions, et prétendait à des priviléges dont les inférieurs avaient à souffrir, et qui rappelaient ce que les nobles avaient été, sans faire connaître les motifs de leur déchéance. Aux processions, aux cérémonies, magistrats, prêtres et maîtrises luttaient pour le vêtement, le siége, le pas. Combien de fois à Naples ne furent-elles pas retardées, jusqu'à ce que le maître des cérémonies eût prononcé! en attendant, les uns et les autres avaient les armes à la main, et les soldats ne pouvaient empêcher les collisions. Parfois on se mettait en marche; mais un jour qu'on avait signifié que les nobles titrés auraient un poste distinct, les nobles non titrés éteignent leurs petits cierges et s'en vont; tantôt on réunit le conseil, mais le syndic se retire parce qu'il trouve qu'on ne lui a point réservé un siége convenable; tantôt, dans une solennité, le gouverneur quitte l'église, irrité parce qu'il voit mettre un petit tabouret sous les pieds de l'archevêque; une fois, c'est toute la noblesse qui sort de la messe, parce que le vice-roi a fait asseoir près de lui un de ses neveux; parfois encore, un ambassadeur ne peut être reçu, parce que son rang dans la noblesse espagnole l'autorise à traiter le vice-roi d'égal à égal.

Une princesse meurt, et des commissaires royaux s'opposent aux funérailles, parce qu'elle a des armoiries et des insignes au-dessus de son rang, et le cadavre est mis de côté jusqu'à ce que les décisions arrivent d'Espagne. Les grands de Naples agitèrent longtemps la question relative à la faculté de se couvrir devant le roi, privilége de tout grand d'Espagne; en effet, Charles-Quint avait dit à quelques-unes des regnicoles, à d'autres non, les mots si désirés : *Couvrez-vous*. Dans les obsèques pour la reine d'Es-

pagne, célébrées à la cathédrale de Naples, l'archevêque veut qu'on donne le coussinet à tous les évêques présents ; le vice-roi s'oppose à cette nouveauté, la cérémonie est suspendue, et l'on transporte le somptueux catafalque dans la chapelle royale. Crémone et Pavie plaidèrent quatre-vingt-deux ans devant les tribunaux, sans parler des livres publiés à l'occasion, pour savoir laquelle devait avoir le pas sur l'autre ; enfin, le sénat de Milan, « après grave examen et avec maturité de conseil, décida qu'il ne décidait rien. » Le général Jean Serbelloni, combattant dans la Valteline en 1625, ne voulut pas ouvrir une dépêche dont l'adresse ne portait pas tous les titres qui lui étaient dus; il ignora par suite l'approche de l'ennemi, qui le mit en déroute.

Les titres étaient prodigués, ce qui caractérisait l'orgueil substitué à la fierté; tout noble obtenait l'*illustrissime* et l'*excellentissime,* et l'on donnait même aux plébéiens l'*illustre* et le *très-illustre*, qui suffisait à des princes dans le siècle précédent. Le comte Olivarès, vice-roi de Naples, défendit l'usage de ces titres, avec injonction de n'écrire que *seigneur duc, seigneur prince*, *seigneur comte* ou *docteur*; mais son décret ne fut point observé. Le pape, ne voulant pas que les titres dus aux cardinaux fussent communs à d'autres, leur donna celui d'*éminence*; mais il ne put empêcher qu'il ne fût pris par les électeurs de l'empire. Le conseil de la république de Saint-Marin, qui s'intitulait *illustrissime*, voulut se qualifier de *prince.* Combien de menées, combien d'argent dépensé de la part des princes pour obtenir un titre ou un rang supérieur à celui d'un rival (1) ! Pour cette vanité, quelle pompe et quelle solennité dans les ambassades ! Les pauvres Grisons eux-mêmes, en 1604, alors qu'ils recherchaient l'alliance de Venise, envoyèrent à cette republique sept ambassadeurs avec cent cinquante individus, qui furent tous défrayés par la seigneurie et reçus avec des honneurs tels, que personne, depuis Henri III, n'en avait obtenus de pareils ; des cavaliers et des fantassins accouraient à leur rencontre de toutes les villes ; toutefois, au lieu d'être accueillis par soixante gentils-

(1) Hubert Languet se moque de la vanité des princes italiens, qui demandaient le titre de roi à la cour de l'empereur : *Nam de ejusmodi nugis tanto conatu in hac aula agitur ab ipsis, ut nobis ampla materia ridendi præbeatur... Novit aula cæsarea uti vanitate Italorum ad sua commoda: quare non est quod Sabaudus speret se per Hispanum aut quemquam alium consecuturum id quod ambit, nisi multum pecuniæ in eam rem impenderit.* Lettre de Prague, août 1575, mars 1578.

hommes, comme les ambassadeurs des puissances, ils ne le furent que par quarante, et on ne les admit point aux Pregadi. Les prétentions des divers représentants constituaient une science très-compliquée; chacun d'eux, à son tour, réclamait des priviléges exorbitants, l'immunité pour les gens attachés à leur personne, pour leur maison et son voisinage, qui devenait ainsi un refuge de voleurs et un entrepôt de contrebande. Le comte de Cantecroix, ambassadeur impérial à Venise en 1606, faisait un lupanar de sa demeure, tenta d'assassiner sa femme, fit tuer le majordome et fabriquer de la fausse monnaie; la seigneurie obtint qu'il fût rappelé (1). Nous rencontrerons d'autres exemples.

Telle fut la source d'où sortit l'importance suprême attribuée au point d'honneur. Les duels pour des paroles offensantes et pour atteinte à l'honneur, inconnus des anciens, naquirent dans le moyen âge de la personnalité dominante et du droit *du poing* que chaque seigneur s'arrogeait; ils survécurent même à cet ordre de choses, dont ils étaient un fruit naturel et un correctif. Les princes, qui s'attribuaient les prérogatives royales, s'efforcèrent par tous les moyens de faire cesser le duel; le pape Jules II, au mois de juillet 1505, le défendit dans tous les domaines dépendant immédiatement ou médiatement de l'Église, « pour quelque raison que ce fût, même alors que les lois l'auraient permis. » Mais le 29 juin 1522, Charles-Quint tenant le parlement comme roi de Sicile, reçut une remontrance, ainsi conçue : En vertu d'un décret, quiconque dans le royaume se bat avec un autre par lequel il prétend avoir été offensé, est soumis à de graves peines, d'où naissent des inconvénients énormes et des supercheries, qui ont pour résultat des exils, des blessures et des morts; tous ces maux seraient évités si l'on abolissait ce décret, et si chacun pouvait venger son honneur par le duel; en effet, beaucoup s'abstiendraient d'offenser les autres, et l'injurié se vengerait en défiant son adversaire sans insulte ni fraude; en conséquence, on suppliait sa majesté d'abolir ce décret, et de laisser chacun venger son honneur. Le *bras* ecclésiastique ne voulut pas consentir à cette demande, qui dès lors fut repoussée (2).

Malgré les défenses, l'abus se maintenait; bien plus, dès que manquèrent les occasions publiques d'exercer le véritable courage, il resta celui de parade, et non-seulement l'acte, mais une doc-

(1) Wicquefort, *l'Ambassadeur*.
(2) *Capitola regni Siciliæ edita ab ill.* Fr. Testa, tome II, p. 57.

trine compliquée de la vengeance et du combat singulier entra comme une science dans l'éducation chevaleresque. Cinquante auteurs environ publièrent des traités sur la matière, avec appareil de syllogismes, en invoquant les oracles de la jurisprudence et les autorités de philosophes et de poëtes, sans même oublier les Saints Pères et cet évangile où il est écrit : *Si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue gauche, présentez encore la droite.* Possevino composa même un *oremus*, dont l'effet est de faire *acquérir de grandes forces* à celui qui le récitera avant d'en venir au combat, et dans lequel le duelliste promet à Dieu que, s'il lui arrive de tuer son adversaire, *il en aura beaucoup de regret.*

Dans ces livres, on commence par de subtiles définitions de l'honneur et de ses œuvres, cherchant à déterminer s'il se trouve dans l'*honorant* ou l'*honoré;* l'injure est considérée dans la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le temps, le lieu, le mobile, avec distinction des offenses tournées, retournées, compensées, redoublées, propulsées, répétées, ripostées, nécessitées, volontaires, volontaires-nécessitées et mixtes. La doctrine du *carico* (charge), c'est-à-dire l'obligation de manifester sa susceptibilité, de repousser, de contester, de prouver et de reprouver, avait une importance suprême : d'où l'aphorisme, que le « *carico* naît quelquefois de l'injure, mais jamais l'injure du *carico.* » On avait recours aux mêmes subtilités pour définir l'inimitié et le ressentiment ; puis venaient la vengeance transversale, l'avantage, la supercherie, l'assassinat, la voie indirecte, le mauvais moyen, la trahison, la perfidie, et les questions : quand faut-il prendre fait et cause pour d'autres? une injure est-elle effacée par une autre semblable? *Le Miroir d'honneur* énumère une série de présomptions, « en taisant néanmoins les cent et les mille autres que l'on pourrait ajouter. »

Cette science avait pour base le démenti, qui peut être affirmatif, négatif, général, particulier, conditionnel, absolu, privatif, positif, certain, stupide, singulier : général pour la personne, général pour l'injure, général pour l'une et l'autre; valide, invalide, dédaigneux, injurieux, suppositif, circonscrit, couvert, vain, nul, scandaleux, véritable, donné véritablement, faux, donné faussement ; il peut tomber sur la volonté, sur l'affirmation, sur la négation ; il y en a de légitimes, d'impertinents ou de ridicules, de désordonnés, de généraux sur des choses particulières, ou de particuliers sur des choses générales. Combien de subtilités pour distinguer les démentis valides de ceux qui ne l'étaient pas,

le demandeur démenti injuriant du prévenu menteur injurié, le demandeur provoquant du demandeur provoqué ! Puis, on discutait sur les moyens de prouver, de poursuivre, de maintenir, de vérifier, de défendre, de soutenir; sur le demandeur qui se feint prévenu ; sur le demandeur interprétatif qui oppose des exceptions de compensation ; sur le demandeur qui joue le rôle de prévenu provoqué pour la forme de ses paroles.

La discussion roule alors sur le fait de formuler une plainte, de la changer, de l'accroître, de l'établir, de l'abandonner, sur les exceptions dilatoires et péremptoires. On connaissait une cinquantaine de formules et de clauses différentes à mettre sur les cartels : quand et comment faut-il refuser, rejeter, repousser? quelles sont les armes des chevaliers? quel mouvement est honteux? de quelle pièce de l'armure la perte est la plus déshonorante? doit-on accepter le défi des vilains ou seulement des nobles? le choix des armes et la désignation du champ clos appartiennent-ils au provocateur ou bien au provoqué? Quel sera le vainqueur, si les deux combattants périssent? Les seconds, alors comme aujourd'hui, s'ingéniaient plutôt à exaspérer les adversaires, afin de pouvoir recueillir de l'honneur là où ils ne couraient aucun péril; mais s'ils parvenaient à les réconcilier, de nouveaux débats s'élevaient sur la satisfaction, sur la paix, générale ou particulière, externe ou interne, naturelle, civile, publique, domestique; sur les différences entre la paix, la réconciliation et le replâtrage, entre la satisfaction et la restitution, la peine et le châtiment, la confession, le repentir et l'humiliation, le pardon et la miséricorde, et sur les six manières de se rétracter.

Voilà sur quelles matières les contemporains de Galilée, de Torricelli et de Bacon exerçaient leur intelligence! et par ces travaux s'immortalisèrent Paride du Pozzo, Muzio, Jean de Legnano, Lancellotto Conrad, Jules Ferretti, Attendolo, Possevino, Camille Baldi, Bélisaire Aquaviva, Antoine Bernardi de la Mirandole, le Milanais Birago, Parisio, Jacques Castiglio, Pigna, Albergati, Gessi, Ansidei, Fausto, Romei, Roland Pescetti, Toninna. Dans le dialogue du jurisconsulte Marc Mantua, *sont décidées cent questions et plus;* dans la bibliothèque d'un gentilhomme devaient se trouver les *Cinquante cas* d'Olevano, le *Miroir d'honneur,* la *Paix en prison,* le *Démenti en jugement,* les *Conclusions du duel et de la paix, évangélistes de l'humaine réputation, dont les paroles servent à remplir de tant de dogmes de foi et d'honneur les marges des écrits chevaleresques.*

Chaque pays avait un grand praticien, chargé de résoudre les cas multiples que faisait naître le point d'honneur, d'apaiser les discordes, de régler les duels, de mettre par écrit son opinion que l'on appuyait de la signature d'autres duellistes; ainsi, cette génération pacifique avait continuellement l'épée à la main et des menaces sur les lèvres. A Milan, on voyait fréquemment les nobles se battre entre eux et avec les officiers espagnols; à ces combats prenaient part les seconds, les tiers, parfois même six ou huit individus de chaque côté. A Naples, le marquis de Monterey menaça d'une amende de deux mille ducats et d'un exil de cinq ans quiconque se battrait en duel; pour la seconde fois, la mort, et les témoins étaient punis d'une amende. En 1638 il y eut, pour affaires de femmes, en six jours, entre des jeunes gens distingués, cinq duels qui coûtèrent la vie à Ferrant Caracciolo et à Charles de Sangro, âgés de vingt ans. Peu de temps après, deux Pignatelli, avec leurs amis, se battirent contre Scipion Montfort, chevalier de Malte, et furent tués. Ces duels ressemblaient parfois à de véritables batailles; au mois d'octobre 1630, il y eut à Saint-Pierre de Maïella une mêlée régulière entre les Aquaviva et les Caracciolo, et les sbires ne purent les séparer avant qu'il restât un mort et une douzaine de blessés; les autres se réfugièrent à Saint-Antoine, où ils se défendirent en règle. Ces inimitiés s'abritaient quelquefois sous les noms des Guelfes et des Gibelins; mais au lieu de deux amants de la même femme, jaloux l'un de l'autre, se surveillant et se haïssant mutuellement, sauf à s'unir dans l'amour de la patrie, ce n'étaient que des rivaux de rancunes héréditaires, de vengeances quotidiennes, dévoués servilement à l'un ou à l'autre des ennemis communs; ainsi, à Bologne, les Pepoli restaient fidèles à la France, et les Malvezzi à l'Espagne.

C'était là, pour ainsi dire, le côté légal des querelles; mais d'autres, entourés de *bravi*, opprimaient les habitants des villes; ou bien, après avoir acheté un fief au trésor besogneux, ils s'y fortifiaient pour agir en maîtres, en sortir à l'improviste pour commettre des méfaits, et parfois se présenter à la cour avec un cortége qui était plutôt une menace qu'un signe d'honneur. Le gouverneur Fuentès promit une forte somme à celui qui livrerait mort ou vif François Secco-Borella, feudataire de Vimercate, coupable de violences et de meurtres infinis, entre autres de celui de Lucie Vertemate, qu'il tua parce qu'il ne put triompher de sa vertu; mais cette promesse, répétée souvent, indique que le criminel resta impuni. Jean-Paul Osio, seigneur d'Usmate, en 1608, de sa

maison à Monza, d'où ses regards plongeaient dans le couvent de Sainte-Marguerite, se fit aimer de sœur Virginie de Leyva; il pénétra souvent dans le monastère, parvint à l'enlever et tua une religieuse pour qu'elle ne révélât point le fait; bien plus, il emmena deux autres complices, dont il précipita l'une dans le Lambro et l'autre dans un puits, où elle découvrit plusieurs cadavres; retirée de là miraculeusement, elle servit de témoin contre le scélérat, qui fut condamné à mort par coutumace, et l'on démolit sa maison sur l'emplacement de laquelle se dressa une colonne infamante.

Jean François Rucellaï, en 1656, résident du grand-duc à Milan, y fut assailli en plein jour, et le gouverneur comme le sénat dut se borner à gémir. Au moment de partir, il annonça que tous ceux qui l'assisteraient seraient bien vus du roi; en effet, le marquis Annibal Porrone qui, à Milan, entouré de bandits, se moquait des bans qui mettaient sa tête à prix, envoya cent de ses affidés qui l'accompagnèrent de maison en maison pour faire ses adieux, puis l'escortèrent jusqu'à Plaisance. Ce Porrone signala sa jeunesse par une foule d'excès contre l'honneur et la vie des autres : il distribue des coups de bâton et d'épée; mis en prison, il trouve le moyen de s'enfuir; remis en liberté grâce à l'argent et sur les prières d'amis, il continue son genre de vie, et sa fameuse arquebuse fait taire la justice et les juges; puis il se retire dans un couvent, et là, comme sur le parvis, il se livre à toutes sortes de forfanteries, brave les recherches de la justice, et poursuit le cours de ses méfaits et de ses meurtres; enfin, il sortit de la ville et vécut longtemps à Venise, où peut-être il fut assassiné.

Bernardin Visconti, que ses crimes obligeaient de quitter Milan, le traversa suivi d'une bande de gens armés et au bruit des trompettes, passant devant le palais ducal et laissant aux portes un message d'injures pour le gouverneur; il se retira dans le château de Brignano dans la Geradadda, bâti sur les confins du Milanais, du Bergamasque et du Brescian, d'où il insultait l'autorité, entouré de féroces malfaiteurs, parmi lesquels, cuisinier, marmiton, valets même avaient les mains souillées de sang. Plusieurs bans le signalèrent à la vindicte publique, mais en vain, jusqu'au moment où il fut converti par les sermons de Frédéric Borromée.

Un certain Pinicelli de Busto, enrichi par la ferme des octrois, excitait l'envie des vieux seigneurs, d'autant plus qu'il osait visiter leurs carrosses quand ils entraient à Milan. Après en avoir fait examiner un du comte Dugnani, il vit, le lendemain, une bande

d'estafiers bâtonner ses agents; puis, Dugnani en personne lui signifia que, s'il le poursuivait en justice, il le payerait de la même monnaie, dût-il lui en coûter deux ou trois mille écus. Picinelli se le tint pour dit, et désormais on ne toucha plus aux carrosses de Dugnani. Le même seigneur devait quatre-vingt-dix livres à un marchand qui, ne pouvant les avoir autrement, lui envoya un sbire avec la citation; aussitôt Dugnani envoya faire le payement, et, par quatre vingt-dix coups de bâton distribués au sbire, il lui apprit à ne plus servir d'intermédiaire à la justice contre un chevalier. Il est vrai qu'à la suite d'une plainte portée contre lui, Dugnani dut chercher un asile dans un couvent, et dépenser deux mille écus pour échapper à des poursuites judiciaires; mais dès lors, chacun le respecta. Plus tard, il blessa grièvement un capitaine, ce qui l'obligea de se refugier de nouveau dans la même église, et de s'entourer de nombreux gardiens pour s'abriter contre les parents du blessé, jusqu'à ce que la justice fût satisfaite.

Nous avons déjà parlé des grands malfaiteurs toscans et romains; mais ils abondaient encore dans les pays de justice sévère, comme le territoire vénitien. Octave Avogadro de Brescia était chef de bandits, et proscrit par les Dix, le grand-duc et Henri IV sollicitèrent sa grâce (1). Le vendredi saint de 1609, Laurent Pignoria (dont les lettres sont des plus vives et des plus instructives) écrivait de Padoue : « Que dans les jours de la semaine « sainte, on voie ici certains faits tragiques, je ne sais à quoi « l'attribuer... Dans la nuit de dimanche, quelques individus, « après avoir pénétré dans la maison de Marc-Antoine Conradin, « l'ont égorgé, en enlevant sa femme, sa nièce et la domestique. « La cour les a fait poursuivre ; on a ramené les femmes à Padoue, « mais après avoir échangé des coups d'arquebuse avec les ravis- « seurs, qui sont tous parvenus à s'échapper, bien qu'on en ait « blessé quelques-uns. Conradin avait communié le matin, et pas- « sait pour un homme de bien. Le lundi au soir, Scola s'est vu « assailli dans notre paroisse par un coquin qui l'a blessé d'un coup « de pistolet au bas des jambes, de manière que s'il vit il restera « estropié de ces deux membres. Nous aurions à raconter plu- « sieurs attentats semblables, auxquels nous ne savons comment « remédier. »

L'Italie, ne formant pas une nation, cessa d'avoir des armées

(1) D'Ossat, *Lettre* CXLVIII.

permanentes; dès lors, son courage, qui ne fit jamais défaut, ne trouva plus d'occasions nationales pour s'exercer légitimement. Les Italiens figurèrent dans toutes les misérables guerres de cet âge; car on pouvait dire de l'Italie, comme de la Suisse, qu'elle n'avait point de soldats, mais en fournissait à tous. Nous en avons nommé beaucoup : nous pourrions ajouter Jean de Médicis, frère naturel du grand-duc, qui se montra vaillant capitaine dans les guerres de France et de Hongrie; le comte Guido Landi, qui combattit également dans la Hongrie, publia différents livres, parmi lesquels un voyage à Madère, et mourut dans les prisons de Rome, on ne sait pourquoi; Jacques Guazzimani de Ravenne, qui se signala contre les Turcs, composa des vers après la paix et recueillit ceux de divers poëtes. D'autres déployaient leur valeur au détriment de la société comme bandits; ce roi Marcone, cet Alphonse Piccolomini, ce Corsietto de Sambuco, issus de grandes familles, Mancino, Squilletta, Marc Turano et d'autres, auraient été, un siècle auparavant, recherchés comme capitaines, tandis qu'alors ils se voyaient proscrits comme bandits.

Outre les bandits, si nombreux, les individus chargés de les repousser devenaient également dangereux. Le comte de la Saponara, Napolitain, de la maison Sanseverino, revenait d'Espagne, en 1602, avec un équipage de simple gentilhomme; les receveurs de l'octroi du Pont Beauvoisin lui enlevèrent deux cent trente cinq ducats sous le prétexte qu'il était défendu de faire sortir de l'argent du royaume, bien qu'il démontrât que cette somme suffisait à peine pour les frais de voyage. En outre, on lui enleva beaucoup de bijoux et deux bracelets de diamants, dont il ne voulut pas qu'on fît mention dans le procès verbal, dans la crainte que ces gardes ne se débarrassent de lui par un assassinat (1).

Les soldats n'étaient plus des citoyens, et pourtant ils ne garantissaient pas la tranquillité des habitants, parce que, mal payés, mal tenus, ils offraient plutôt un ensemble de bandits organisés (2), méprisant la vie de l'homme et ses souffrances, d'autant plus que les dangers courus leur faisaient traiter avec insolence les gens pacifiques. L'impuissance du peuple, tenu désarmé par politique, inspirait de l'audace aux brigands et aux *bravi*,

(1) D'Ossat, *Lettre* CCCXIX.

(2) Voir une pétition des Milanais, 1645, à la cour, la *Storia arcana*, vol. I, p. 68 de Muttinelli, une *Course dans les archives vénitiennes* par l'auteur, la dépêche du 25 septembre 1618 du résident vénitien à Naples.

race commune à tous les pays, même à celui qui faisait observer le plus sévèrement la justice; en effet, le conseil des Dix, le 30 décembre 1648, ordonnait ce qui suit : « Que dans le délai prescrit « de vingt-quatre heures, tous les étrangers appartenant à une « autre juridiction, comme les sujets qui sont, à titre de *bravi*, « au service de particuliers, et tous ceux qui n'ont d'autre métier « ou profession que celle de *bravi*, sortent de cette ville, et, « dans deux autres jours, de l'État, sinon les seuls chefs de ce « conseil leur infligeront immédiatement et sans aucune rémis- « sion les peines les plus rigoureuses. Ceux qui emploieront cette « sorte de personnes avec ou sans salaire, les tenant ou non dans « leur maison, devront, dans le même temps, être inévitablement « soumis aux lois les plus sévères, et condamnés en outre à faire « déposer dans la caisse de ce conseil cinq cents ducats; les agents « qui arrêteront les *bravi* susdits toucheront, outre les bénéfices « des armes, les cinq cents ducats, plus les six cents livres de « *taglia* (somme qu'on donnait à ceux qui tuaient ou arrêtaient « les bannis, les rebelles, les malfaiteurs) promises sur les « biens du prisonnier, ou qui seront prélevées sur la caisse de ce « conseil, laquelle *taglia* devra revenir à l'accusateur ou dénon- « ciateur des coupables, et tout sera tenu secret. Si ceux qui « entretiennent cette détestable espèce de personnes ou leur don- « nent asile sont nobles, outre les peines ci-dessus, ils seront ex- « clus du grand conseil pendant cinq ans après leur libération. »

Le ton de ce décret nous révèle une autre plaie de ce temps, la détestable administration de la justice, déterminée par les lois arbitraires, incertaine dans l'application, diverse selon les personnes, atroce dans les moyens, bizarre dans ses variétés. La torture était toujours employée comme moyen de trouver la vérité, d'expier le crime, de ratifier les dépositions spontanées, et les juges, parfois même le bourreau l'infligeaient arbitrairement; les peines étaient atroces, et la mort, accompagnée d'horribles souffrances, s'appliquait très-fréquemment. Milan nous a laissé des catalogues qui contiennent les châtiments en usage depuis la moitié du quinzième siècle jusqu'à la moitié du dix-huitième, avec l'indication des crimes, le genre de la peine et des détails de supplices à faire frémir. Dans les premières années, le bourreau n'exécute pas moins de huit individus par mois, et non moins de deux ou trois sur la fin (1). A la date du 2 août 1570, on trouve

(1) J'ai parlé de ces catalogues dans *Milan et son territoire*, vol. II, p. 395; il en a été fait mention également dans l'*Italie musicale*, 1855, n° 31.

le supplice de trois prévôts humiliés, assassins de saint Charles; après avoir été dégradés, ils eurent les honneurs de l'échafaud tendu de noir et des torches allumées, puis furent pendus, et l'on coupa d'abord la main droite à Farina devant la porte de l'archevêché. Le 19 septembre 1596, un Ponzio des Franceschi, capitaine qui avait déserté à l'ennemi, périt sur le gibet et l'on dépeça son cadavre; la tête fut portée à la porte du Tésin, un lambeau à la porte de Verceil, un autre à la porte Orientale, et le reste, avec les entrailles, à Saint-Jean aux *Case rotte.*

Nous voyons dans ces catalogues, condamnés pour sortiléges, Jacques Guillaumet, Isabelle Arienti, Anne-Marie Pamolea, Marguerite Martignoni, Marie Restelli, Marthe Lomazzi, et, au 4 mars 1616, « Catherine de Médicis, qui avait épousé le sénateur Melzo : on dressa un échafaud élevé afin que chacun pût voir, puis on la brûla, et ce fut la première fois qu'on fit un échafaud. » Entre autres, on trouve « fait justice d'un certain François Famè, placé sur un char et tenaillé dans les rues de Milan; puis fut écartelée et décapitée la femme Camille Sellari, complice de Famè, lequel tua quelqu'un de sa maison et le porta sur la place du château; le corps de la victime fut mis à Saint-Vincent, et Famè étant allé dans cette église avec la Sellari, il coula du sang des blessures du mort, et l'on dit : *Voilà celui qui l'a tué.* »

La confrérie de nobles de Saint-Jean aux *Case rotte* assistait les condamnés, faisait dire des prières pour le salut de leur âme, et avait le privilége d'en délivrer quelques-uns. Le 12 juin 1681, « Antoine Rivolta, dit le Bustofante, fut condamné à être pendu pour avoir tué, la nuit, d'un coup de pistolet, Jacques Perugia, aubergiste de la Cervia, et mis dans le *consolatoire.* Le seigneur comte de Melgar, gouverneur, qui était préfet de l'école de saint Jean, prenant en considération le privilége royal qu'a cette école de pouvoir délivrer deux condamnés à mort dans les cas graciables, présenta une pétition au sénat, et obtint sa grâce. Le dit Rivolta, tout vêtu de blanc, sortit alors du consolatoire et fut conduit processionnellement à la cour royale, où étaient S. E. et toute la cour avec des chevaliers et des dames, et dit : *Grâces à Dieu et à Votre Excellence;* de là, il se rendit à l'église de Saint-Jean, où se trouvaient six trompettes de la ville qui appelaient tout le monde pour voir cette cérémonie. Des tapisseries et des tentures ornaient l'église, et l'argenterie brillait sur l'autel; on lui fit entendre la sainte messe, accompagnée d'une musique solennelle et de chants; puis, on chanta le *Te Deum*, et lorsque le recteur de la dite con-

frérie eut adressé au libéré une brève et pieuse exhortation *de bene vivendo*, Rivolta fut congédié. Conduit à l'oratoire pour satisfaire la curiosité des dames et des chevaliers qui s'y trouvaient réunis, il se régala de biscuits et de précieuses liqueurs de Bacchus; de là, il alla dîner dans la maison du syndic de ladite confrérie, et le repas fini, il fut congédié avec la paix du Seigneur. »

Du reste, les abus de justice étaient communs à tous les pays. Parmi les réformes que Campanella proposait à la monarchie espagnole, se trouvait la suivante : « faire disparaître cet abus des juges qui règne plus encore dans les plus grands, et que voici : bien qu'ils reconnaissent l'innocence du prévenu, ils le condamnent à quelque peine légère pour le diffamer lorsque la cause s'est répandue au loin; ce qu'ils font, disent-ils, pour donner de l'importance à la cause, tandis qu'il faut, au contraire, enlever tout éclat à la faute (ch. XIII). »

Le Piémont offrait de fréquents exemples de justice détestable (1), et surtout de pactes conclus avec les coupables pour les exempter du châtiment. Jacques Rasorio, marchand, accusé d'avoir introduit la peste à Turin, obtint sa grâce au prix de mille florins. Claude de Seyssel, archevêque de Turin, informait le duc Charles III que George de Romagnano et deux de ses frères, clercs, avaient fabriqué de la fausse monnaie, mais qu'il en avait reçu un don, pour lequel il voudrait bien leur faire grâce. Le président Blancardi, en 1673, après avoir dirigé une enquête passionnée contre Catalano Alfieri, se vantait d'avoir recueilli assez de preuves pour motiver une condamnation, qui procurerait au trésor cent cinquante mille ducatons. En 1688, la peine de mort et la confiscation furent prononcées contre les faux-sauniers; Charles Emmanuel II, en 1655, défendait la loterie sous peine de cinq ans de galères et de la confiscation. Parfois, on livrait le coupable à ses parents pour qu'ils lui donnassent la mort en particulier, afin d'éviter l'infamie du gibet. En 1710, un certain Bocalaro de Caselle fut tenaillé et pendu pour avoir fait une effigie en cire afin d'amener la mort du roi; en 1718, le chanoine Duret subit le dernier supplice pour avoir cherché des trésors à l'aide d'enchantements; on enferma dans le château de Miolans le marquis Risaïa pour arts magiques, un vannier qui avait dérobé une hostie afin de l'employer à des sortiléges, un certain François Freylino qui s'accusa lui-même et d'autres de maléfices contre le prince, mais

(1) Cibrario, *Institutions de la monarchie de Savoie*, p. 247.

avoua, sur le point de mourir, qu'il avait imaginé tout cela pour obtenir un emploi; en 1723, le comte André Dupleoz fut décapité à Aoste comme coupable d'avoir, au moyen de maléfices, attenté à la vie de sa femme.

Ces faits nous amènent à parler des victimes des croyances absurdes, populaires et scientifiques. Nous avons déjà mentionné la terrible bulle de Sixte-Quint, en 1585, contre la géomancie, hydromancie, pyromancie, onomancie, chiromancie, nécromancie, enchantements et sortiléges d'autre nom. Si l'on songe à toutes les erreurs qui naissaient de pareilles superstitions, aux moyens sacrilèges qu'elles faisaient employer, et qui manifestaient au moins l'intention du mal, on trouvera que les pontifes agissaient sagement en les poursuivant avec sévérité; mais il est facile d'apercevoir quelles conséquences découlaient de ces mêmes prohibitions. Grégoire XV assurait que les maléfices produisaient, outre la mort peut-être, des maladies, des divorces, la stérilité. Clément VIII, en 1598, atteignait à la soixante-troisième année de sa vie et à la septième de son pontificat, deux nombres climatériques, grâce auxquels le peuple se croyait menacé de toutes sortes de maux; ce pape répétait donc qu'il n'avait que soixante-deux ans, attendant que l'influence fût passée. Paul V apprit d'un astrologue qu'il vivrait peu; saisi de terreur, il congédia son cuisinier et son maître d'hôtel, s'entourait de mille précautions, n'osait recevoir aucun mémoire de gens inconnus, et voyait partout des embûches et du poison jusqu'à ce qu'il fut guéri par un remède semblable au mal; en effet, une consultation d'astrologues déclara que le temps de l'influence périlleuse était passé.

La cabale et autres futilités astrologiques dirigeaient les cures des médecins, même les moins esclaves des préjugés; l'astrologie judiciaire l'emportait encore sur l'astronomie, et l'illustre chancelier de France l'Hôpital disait que les mathématiciens et les astrologues dominaient à Rome (1). Paul Taggia, savant modenais, écrivait à Gualdo de Padoue : « Le mariage continue dans

(1) *Impia nam tota dominatur in urbe Mathesis,*
Chaldæi volitantque domos atque atria circum :
Tempus ab his, certique dies, horæque petuntur,
Et fortuna, salusque hominum dependet ab astris...
Quidam animos etiam pariter cum corpore nostro
Interitum sentire volunt, unaque resolvi;
Et veteris promissa, novæque uberrima legis
Vana putant, ipsum patriis detrudere regnis,
Si possint, Dominum conantur more gigantum.

la disjonction conjointe, bien que ne cessent pas les oraisons, les jeûnes, les aumônes et les exorcismes. Il n'y a de bon que ce qui est confirmé par le nœud et l'enchantement, soit dans le jeune homme ou la jeune fille ; nous pouvons donc compter sur un résultat heureux et très-prochain (1). » Félix Centino d'Ascoli, qui désirait voir pape son oncle le cardinal, trama contre les jours d'Urbain VIII au moyen de maléfices ; il forma donc une figure de cire qui, en se fondant, devait consumer la vie du pontife ; son secret ayant été trahi, on lui coupa la tête, et ses complices furent brûlés ou envoyés aux galères.

Capecelatro, un des meilleurs historiens, d'autant plus qu'il avait exercé diverses fonctions, lorsqu'il commence à décrire le soulèvement de Masaniello, fait la réflexion que ces fléaux ont été amenés par la mauvaise influence des étoiles ou bien par l'éclipse de soleil, arrivée à midi dans le signe du lion l'été précédent : « ce signe domine Naples, et Paul Cocurullo, célèbre astrologue, a prédit qu'il serait pour cette ville une cause de révolutions et de ruines dont elle souffrirait beaucoup. » Il fait remarquer lui-même que ce soulèvement s'est accompli le dix-septième siècle après Jésus-Christ, la dix-septième année après la fameuse peste, dans le dix-septième mois du gouvernement du duc d'Arcos, dans la septième année après 1640, dans le septième mois de l'année, dans le septième jour du mois, dans le septième jour de la semaine, à la septième heure du jour. On dit que les Espagnols, durant ce soulèvement, envoyaient des sorcières pour enchanter les postes ; le peuple arrêta trois vieilles, à l'une desquelles il coupa la tête, et jeta les autres dans une prison afin qu'elles fussent livrées à la torture ; on envoya des prêtres pour exorciser ces postes (2).

Catherine de Médicis avait amené en France Cosme Ruggeri, astrologue et magicien, qui devint renommé, dans cette cour, par des horoscopes, des talismans, des philtres pour inspirer de l'amour ou faire mourir. Catherine l'employait peut-être à ces opérations, ou plus probablement le chargeait d'espionner. Accusé

(1) 2 Janvier 1610 : voir aussi le ch. CXLIV.

Parmi les docteurs que choisit Frédéric Borromée pour la bibliothèque ambroisienne était Rusca, qui écrivit *De inferno et statu dæmonum ante mundi exilium, libri* V, *in quibus tartarea cavitas, cruciamentorum genera, ethnicorum de his opiniones, dæmonumque conditio usque ad magnum judicii diem varia eruditione describuntur;* Milan 1621.

(2) DONZELLI, p. 194.

de conspiration, il fut mis à la torture et envoyé aux galères en 1574, puis délivré. Sous Henri IV, on l'emprisonna de nouveau parce qu'il avait une figure en cire de ce roi, et la piquait tous les jours; mais les instances de courtisans et de grands seigneurs firent suspendre le procès. Chaque année, il publiait des almanacs, fut nommé abbé de Saint-Mahé, et, ce qui est plus étrange, historiographe. Au moment de mourir, il repoussa les consolations de la religion, en disant qu'il n'y a point d'autres diables que nos ennemis, lesquels nous tourmentent ici-bas, ni d'autre Dieu que le prince, qui peut nous faire du bien; on traîna donc son cadavre à la voirie (1).

Don Dominique Manuel Gaétan, comte de Ruggero, maréchal de camp du duc de Bavière, général, conseiller, colonel d'un régiment à pied, commandant de Munich, et major général du roi de Prusse, était né à Pietrabianca près de Naples; il apprit le métier d'orfévre, et fut initié, en 1695, à l'alchimie, probablement par le fameux Lascaris, dont il obtint la teinture blanche et jaune pour faire l'argent et l'or, mais en petite quantité. Suppléant par le charlatanisme à l'insuffisance des résultats obtenus, il annonça qu'il pouvait opérer en grand la transmutation des métaux, et, grâce à des expériences sur de petites quantités, il obtint du crédit. Après avoir parcouru l'Italie, il fit, durant quatre mois, d'excellentes affaires à Madrid, d'où l'envoyé de Bavière le décida à se rendre auprès de l'électeur, qui se trouvait alors gouverneur de Bruxelles; il excita l'admiration, et Maximilien, accordant pleine confiance à ses promesses magnifiques, lui donna des charges et des titres, outre une somme de six mille florins; mais ayant découvert qu'il n'était qu'un imposteur, il le fit jeter dans une forteresse, d'où il parvint à s'échapper au bout de deux ans. En 1704, il reparut à Vienne, et réussit avec tant d'habileté dans quelques opérations, qu'il frappa d'étonnement toute la cour. Léopold le prit à son service; mais la mort de cet empereur aurait interrompu sa fortune, s'il n'avait pas été employé par l'élec-

(1) La femme de l'amiral Coligny était accusée d'hérésie auprès du duc de Savoie, et de sorcellerie sur la dénonciation d'une possédée. Le cardinal d'Ossat en parle beaucoup dans ses lettres de 1597, et fait des démarches pour la sauver, en montrant que l'on ne doit point avoir foi au diable, père du mensonge, et que d'ailleurs il ne voudrait pas dénoncer ses propres serviteurs. En même temps, il croit s'apercevoir que le duc de Savoie n'aspire qu'à s'emparer des biens de cette femme pour *servir de partage à un tas de petits louveteaux qui se nourrissent au pié de ces monts*, faisant allusion aux nombreux fils naturels de ce duc.

teur palatin, auquel il promit, sans oublier l'impératrice, de donner, en six semaines, soixante douze millions, sauf à perdre la tête s'il ne tenait pas sa parole. Avant l'expiration du terme, il s'enfuit avec une jeune fille, pour se réfugier à Berlin, où il acquit de la faveur en se disant persécuté par l'Autriche ; le roi Frédéric, après avoir consulté son conseil qui ne trouva point de motifs pour les repousser, accepta ses propositions. Avec grand appareil de témoins, il fit quelques transmutations, constatées rigoureusement, et promit de fabriquer de la poudre de projection en assez grande quantité pour faire six millions de thalers ; à voir le grand nombre de ses dupes, et les honneurs qu'il obtint, il faut croire que c'était un prestidigitateur très-habile. Cependant, il ne réalisait point la promesse faite au roi qui, de son côté, ne lui donnait qu'avec mesure ; enfin Frédéric, informé de sa conduite antérieure, le fit enfermer à Custrin, puis juger comme n'ayant pu accomplir sa parole ; couvert d'un habit d'oripeau il fut pendu à Berlin, le 29 août 1709, à un gibet doré, comme coupable du crime de lèse-majesté. Frédéric, honteux ou de s'être d'abord laissé tromper, ou de l'avoir puni trop cruellement, défendit de prononcer le nom de la victime.

Le peuple continuait à se passionner pour les espiègleries des esprits follets, et les douloureuses convulsions des obsédés et des possédés; il cherchait dans le regard malin et l'enchantement les causes des maladies étranges, des tempêtes, des pestes, et en tirait vengeance soit au milieu de soulèvements, soit dans les jugements, surtout à l'occasion d'une épidémie. Les procès pour sortiléges, en devenant plus nombreux, confirmaient davantage la croyance vulgaire, à laquelle ne surent pas se soustraire ni des personnes très-pieuses, comme les cardinaux Borromée, ni même des penseurs. L'inquisition poursuivait moins les hérésies, désormais bannies de l'Italie, que les opinions erronées et les superstitions, répandues même dans des livres, dont il serait curieux plus qu'utile d'examiner le contenu (1). Mais, à cette époque principa-

(1) Dans la *Brève information sur la manière de traiter les causes du saint office à Modène* (Modène 1619) se trouve un catalogue des livres prohibés, particulier à ce pays, outre les catalogues généraux.

Un catalogue d'*opuscules et d'historiettes prohibés* plus étendu est joint au *Saint-Arsenal de la sainte inquisition*; Bologne, 1665; la plupart sont des prières et des histoires dévotes, presque toujours en vers; ce qui veut dire que l'on combattait plutôt les superstitions, et, dans ce but, on prohibait en général « tous les livres qui traitent de songes ou de leur explication, » d'astrologie judiciaire et de divination. Dans les *Règles du saint office*, réimprimées à

lement, on compila les *Arsenaux*, les *Pratiques* et les autres guides dans l'exercice de la sainte inquisition, qui, par cette publicité, montrait qu'elle était de bonne foi, et n'agissait pas autrement que les tribunaux ordinaires.

L'industrie manufacturière languit ; celle de luxe, jusqu'alors, avait exporté plus d'objets qu'elle n'en avait demandé à l'étranger. Les draps italiens, bien qu'ils ne fussent plus les seuls, soutenaient la concurrence de ceux de Hollande, de France et d'Angleterre ; Lyon ne faisait pas oublier les étoffes de soie de Bologne et de Florence (1); l'Italie occupait surtout le premier rang dans les beaux-arts, l'architecture et l'orfévrerie; c'était à l'Italie que l'on faisait les commandes, ou bien on appelait au dehors ses artistes, et tous ceux qui voulaient se perfectionner se rendaient en Italie. Ces avantages cessèrent aussi ; les produits des manufactures françaises devinrent une mode générale, et beaucoup de bras italiens restèrent inoccupés. Les vins, ou, comme on disait, les bouteilles de France furent recherchées; néanmoins, c'est à des Italiens, mais surtout à des Piémontais et à des Mantouans que la France doit l'introduction de la fabrication de l'acier et du cristal.

Bien qu'un antiquaire italien ait écrit qu'on avait trouvé dans les pyramides d'Égypte de la porcelaine de Chine, cet art ne remonte qu'à 170 ans avant Jésus-Christ ; les Portugais le firent connaître en Europe vers 1518, et François de Médicis se proposa de l'imiter, non sans succès; mais comme art, il se propagea seulement en Saxe dans l'année 1708. Les Italiens continuèrent à fabriquer la belle faïence de Castel Durando. Il paraît que les ouvrages en filigrane furent introduits alors, puisque Cellini n'en fait jamais mention, et que Baldinucci écrivait : « A notre époque, « a paru une autre belle invention de travail que l'on appelle de « fil en grain, qui sert à faire des coupes, des pointes et des poi-« gnées d'épée... »

Ce siècle fut souvent affligé d'horribles disettes, fléaux en partie occasionnés par les hommes, bien qu'il faille souvent n'en cher-

Milan en 1688, se trouve encore une liste de livres prohibés, qui contiennent presque toujours des oraisons ou de pieuses légendes.

(1) En France, Henri II fut le premier qui porta des bas de soie, et l'on cessa alors d'essuyer le nez avec la manche de l'habit; NAUDÈ, *Jugement de tout ce qui a été publié sur Mazarin. Un règlement pour ériger les manufactures en France, et arrêter le cours des étoffes de soie*, est bizarre; travail de Laffemas; Paris 1597. Une paire de bas de soie valait alors en France douze francs, qui équivaudraient à soixante-quatre aujourd'hui.

cher la cause que dans la volonté de Celui qui les envoie. Les bandits, si nombreux, enlevaient aux campagnards la sécurité nécessaire ; outre les autres peines prononcées contre les rebelles et les bannis, on défendait de cultiver leurs biens ; beaucoup d'individus, écrasés par les impôts, abandonnaient leurs champs, qui dès lors restaient en friche : les chasses, que l'on faisait avec un grand nombre de personnes et de chiens ; les prescriptions en vertu desquelles on devait laisser le gibier détruire les fruits de la campagne ; la négligence inhérente aux propriétaires eux-mêmes ou bien aux corporations ; l'abandon venu de la détresse du maître, à qui manquaient les capitaux pour satisfaire aux besoins agricoles ; l'accumulation des terres au profit des gens de mainmorte, préoccupés exclusivement d'en tirer le nécessaire, étaient des causes évidentes de dépérissement. De nos jours même, on aperçoit les traces des champs et des vignobles abandonnés à cette époque. Dans les chroniques de Mantoue, je trouve que les vignes, en 1561, gelèrent de telle sorte, que le vin se vendit cent livres le char, tandis qu'il ne valait auparavant que de neuf à douze au plus (1). Il restait le capital fixe des terrains fertilisés, des canaux d'irrigation et navigables, transmis par les temps de liberté ; mais le capital circulant, nécessaire pour le faire fructifier, était dispersé.

Il faut y joindre ce déluge de règlements sur les denrées alimentaires, qui ordonnaient, par exemple, de conduire toujours les grains vers la cité, et jamais dans un sens contraire ; d'y introduire la moitié de la récolte, de ne point accaparer de blé, de n'en pas faire le prix avant qu'il ne fût coupé et battu, de ne pas l'emporter du marché une fois qu'il y avait été conduit, et de marquer les mulets qui le transportaient ; puis venaient des prescriptions inconsidérées sur les meuniers, les vendeurs, les mesureurs, les courtiers ; on infligeait une peine très-grave au boulanger qui vendait du pain à un propriétaire, et il était défendu d'avoir dans les maisons privées ni blutoir ni crible. En outre, pendant les disettes, au lieu d'élever le prix des grains pour les attirer, on les tenait au dessous du cours ordinaire, moyen assuré d'aggraver le mal. En un mot, la loi, au lieu de se borner à procurer la sécurité, voulait étendre son empire partout où l'action du commerce et de l'industrie se faisait sentir ; les gouvernements étrangers et ceux d'Italie, les États pacifiques et guerriers, Rome

(1) Le char mantouan ordinaire se vendait quarante francs naguère, avant la maladie qui a ruiné les vignes.

comme Turin, Florence comme Naples et Milan, suivaient tous la même voie. L'introduction du blé de Turquie, qui remplaça utilement l'orge et tant de petits grains, fut d'un grand secours.

Malgré la répugnance des campagnards à changer leurs habitudes, la culture s'en répandit avec une étonnante rapidité ; mais cette plante nouvelle n'était pas soumise à la dîme et aux autres contributions perçues dès longtemps sur les autres ; le maître lui-même n'en recevait aucune portion, de manière que l'agriculteur en profitait seul, et ce n'est que fort tard qu'on trouve dans les contrats l'obligation d'en semer et d'en donner au propriétaire. Bien plus, la nouveauté plut tant que l'on négligea le froment. Les règlements de la république vénitienne nous apprennent surtout que l'on convertissait les prairies en terres à maïs; le fourrage pour les bestiaux manquait donc, les champs se détérioraient faute d'engrais, et il fallait introduire un grand nombre d'animaux de boucherie. A la même époque fut commencée ou étendue la culture du riz, et l'on prétend que Théodore Trivulce, en 1552, fit les premières expériences dans ses vastes possessions du bas Milanais. La pomme de terre était connue, mais non encore d'un usage populaire.

La population diminua d'une manière sensible; on en tirait des États voisins, ce qui n'est pas une augmentation, mais une transposition; on cherchait à l'accroître dans les villes par des priviléges, ce qui dépeuplait les campagnes et diminuait les avantages de la diffusion. Cette tendance absurde se manifesta, non-seulement dans les prescriptions relatives aux subsistances, mais encore à l'égard de l'ordre des jésuites, qui ne s'établirent pas dans la campagne, comme les bénédictins, les cisterciens, les franciscains, mais dans les cités, où, donnant une éducation étrangère aux arts manuels, ils ne s'occupèrent que des classes élevées. Les ordres anciens, il est vrai, consacraient leurs soins aux pauvres; mais s'ils dépensaient des trésors de charité dans les grands besoins du peuple, ils finirent par dégénérer en se recrutant presque uniquement parmi la plèbe, parce que les ordres nouveaux attiraient à eux les intelligences, et que la noblesse donnait du crédit et menait aux dignités.

Lorsque Philippe III, en 1609, expulsa les derniers restes des Maures, beaucoup d'entre eux s'établirent en Italie; mais, de leur côté, les ministres de ce monarque s'efforçaient d'attirer des Italiens dans l'Espagne dépeuplée, où passèrent, entre autres, cinq cents Génois. Les conquêtes des Turcs, à mesure qu'elles

s'étendaient, procuraient à l'Italie quelques habitants, et de petites colonies vinrent de la Syrie dans le royaume de Naples; près de Parenzo sur la côte de l'Istrie, Venise recueillit, en 1657, dix familles albanaises, qui formèrent le village de Pervi, où elles se multiplièrent, en conservant jusqu'à nos jours leurs rites, leurs usages et leur langue. La puissante famille des Stefanopoli, qui prétendait descendre des empereurs byzantins, fut obligée d'émigrer de Maïna; appelée par les Génois, elle s'établit à Paomia, un des lieux les plus agréables de la Corse, mais inculte et dépeuplé. Un grand nombre de Maïnottes la suivirent pour se soustraire aux Turcs; il s'en forma une population nouvelle, composée d'aristocrates et de plébéiens, c'est-à-dire des Stefanopoli et des Maïnottes, auxquels la république génoise assigna les territoires de Paomia, de Revida et de Salogna en fief perpétuel. Non contente de faire construire les églises et les maisons, elle fournissait les semences, qu'on devait lui restituer dans six ans : les colons exerceraient le rite grec, mais seraient soumis au pape; ils jureraient fidélité et payeraient les impôts à la république, qui leur enverrait tous les deux ans un recteur. Là, ils s'adonnèrent à l'agriculture, et bien qu'ils fussent d'abord vus de mauvais œil par les voisins, ils finirent par triompher des répugnances, et conservèrent les usages de leur pays.

Les pestes fréquentes exercèrent de grands ravages parmi les populations. Nous avons parlé de celle de 1576. Turin l'eut en 1599, et le duc, pour dédommager la commune des dépenses qu'elle avait faites, lui accorda un cinquième des successions vacantes faute de testaments. Tous les éléments de l'ordre social souffrirent de celle de 1630. En 1656, la peste sévit de nouveau à Gênes, avec le cortége ordinaire d'enchantements et d'empoisonnements; on supposait que l'huile de la lampe de Saint-Laurent guérissait, et l'affluence développait le fléau. Des médecins et des prêtres vinrent de Marseille; le doge Sauli resta ferme à son poste, et beaucoup de nobles dames, parmi lesquelles Laure Pinella et Sophie Lomellina, secouraient les malades; il ne resta dans la ville que six mille habitants, et la compassion des riches construisit alors l'*Albergo* des Pauvres. Les cadavres, triste souvenir à rappeler, furent amoncelés dans de vastes souterrains à l'Aquasola, qui servaient de magasins pour le blé; mais là, ils crevèrent par suite du gonflement, et un ruisseau de matière purulente vint ajouter à l'horreur de la ville attristée.

Outre ce fléau, l'homme avait à souffrir des inondations et des

tremblements de terre, qui se multiplièrent surtout vers la fin du siècle. En 1669, l'Etna dévaste une grande étendue de pays après d'horribles tremblements; à Nicolos, il se forme une crevasse de six pieds, sur une longueur de douze milles, et à San Leo huit gouffres, d'où sortent des masses épaisses de fumée; sur le mont Fusara, un autre abîme vomit un fleuve de lave qui, après avoir dévasté les campagnes d'alentour, se dirige sur Catane. Alors chacun de prier et de promener les reliques de sainte Agathe; on regarda comme un miracle que l'onde enflammée, après avoir parcouru quinze milles, se détournât de sa direction pour aller se jeter dans la mer, où elle forma deux montagnes; on calcula que le volcan vomit quinze millions de pieds cubes de matières, et l'on voit encore aujourd'hui les traces de ces horribles ravages.

Toute la Romagne, en 1672, fut agitée par des tremblements de terre, et des églises et des palais s'écroulèrent à Rimini, tuant ou blessant beaucoup d'individus. En 1688, de violentes secousses ruinèrent Bénévent, Cerreto et d'autres villes du royaume, renversant à Naples des édifices remarquables, la coupole de Gesù Nuovo et le portique de l'ancien temple de Castor et Pollux. Au mois de janvier 1693, des tremblements de terre se firent sentir en Sicile; Messine fut presque entièrement détruite; mais peu d'individus périrent, parce que la plupart s'étaient refugiés sous des tentes en plein air. La désolation fut horrible dans l'île entière, bien que nous la supposions exagérée : on dit qu'il périt sous les ruines de Catane seize mille personnes, quinze mille à Syracuse, huit à Augusta, où la foudre fit encore sauter la poudrière; Noto, Modica, Paormino, enfin soixante-treize villes furent ruinées, et quelques-unes détruites au point de ne laisser aucun vestige. Les éruptions de l'Etna couvrirent trois milles de tour; la Calabre et Malte souffrirent de graves désastres. Le 8 septembre de l'année suivante, un nouveau tremblement de terre bouleversa le royaume de Naples, renversa dans la capitale beaucoup de palais, et détruisit entièrement quelques villages dans la terre de Labour; il en fut de même, outre un grand nombre de victimes, à Capoue, à Vico, à Canosa, à Conza, à la Cava.

Le Tibre, en 1695, désola Rome, et ce désastre fut suivi d'une épidémie; puis, le Patrimoine de Saint-Pierre éprouva des tremblements de terre, qui détruisent Bagnarée, Celano, Orvieto, Toscanella, Aquapendente; la marche Trévisane fut également bouleversée, et quinze cents maisons s'écroulèrent dans la seule Asolano.

En 1698, survinrent d'épouvantables éruptions du Vésuve, dont les cendres couvrirent les toits et les rues jusqu'à un pied d'épaisseur; Torre del Greco et les environs furent dévastés, et soixante-mille campagnards se réfugièrent à Naples, alimentés par la charité de l'archevêque Cantelino. Cette même année, la poudrière de Turin sauta, causant d'immenses ravages dans la ville croissante; en 1702, de nouvelles secousses renversèrent Bénévent, avec quelques centaines de victimes, et il en fut de même à Ariano, Grotta, Mirabella, Apice. Dans l'année suivante, nouvelles inondations à Rome, suivies de tremblements de terre; Norcia, Spolète, Chieti, Monte Leone n'offrirent qu'un amas de ruines, et l'on eut à pleurer la mort de trente mille personnes. Dans la région alpine, Udine, le siècle précédent, avait été renversée par un tremblement de terre; vers cette époque, des plaintes commencèrent à s'élever sur l'imprévoyante coupe des bois, qui avait pour conséquence l'irruption des torrents et les éboulements. Le 14 août 1692, le mont Uda, dans le Frioul, se renversa sur le village de Borta, dont il ensevelit les habitants, et obstrua le Tagliamento, qui, formant un lac, inonda les campagnes et dévasta ces fertiles environs. Un autre éboulement, en 1618, avait enseveli, près de Chiavenna, le bourg de Piuro, sans épargner la vie d'un seul habitant.

Le récit des fêtes, des banquets, des parades et des chasses alternait avec celui des fléaux, des famines et des pestes; or, que le luxe accrût en proportion de la misère, c'est ce dont ne s'étonnera point quiconque sait que la richesse consiste dans la diffusion des choses nécessaires et utiles, tandis qu'alors elles se concentraient dans les mains de quelques personnes, qui pouvaient en faire étalage. A Rome, plus qu'ailleurs peut-être, et malgré de nombreux décrets, on déployait un faste excessif; Urbain VIII prohibait les habits indécents, défendait aux femmes de se faire enseigner la musique et le chant par des hommes, et prescrivait aux religieuses de n'avoir d'autres professeurs que leurs compagnes. Le cardinal Mellini, à son retour de sa nonciature d'Espagne, faisait son entrée à Rome avec cinquante quatre carrosses à six chevaux (1). Noris, nommé cardinal, écrivait : « Je n'occupe et

(1) *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*; Paris 1846, tome 210. Parmi les fêtes les plus somptueuses et les plus variées par leurs bizarres distributions, sont celles que Venise, en 1587, donna à la réception de quelques princes du Japon, probablement des imposteurs, qui étaient

« ne puis finir de monter ma maison, qui ne peut suffire aux « vingt-huit personnes qui forment ma cour. J'ai acheté cinq car- « rosses et j'ai huit chevaux ; j'ai dépensé environ mille écus dans « la chapelle, et je répète souvent avec Sénèque, *Ubi est animus* « *ille modicis contentus* ? Je n'ai pas de jambes pour faire des « courses, parce que les cardinaux ne peuvent aller à pied dans « les rues de Rome : je n'ai pas de mains pour écrire, parce qu'il « y a quelqu'un *ab epistolis* qui m'assiste ; ni pour boire, puisqu'un « autre individu *adest a potionibus*. Si je veux m'habiller, je suis « entouré de trois aides de chambre, et je ressemble à une statue « qu'on habille. Le pire, et ce qui est le plus étrange pour moi, « c'est que, les quatorze heures sonnées, la journée ne m'appar- « tient plus ; mais je dois l'employer soit à donner audience, soit « à assister aux séances de la congrégation ; aussi, puis-je dire « avec saint Paul, *Vivo ego, jam non ego* (1). »

On est frappé d'étonnement aux descriptions des solennelles réceptions qu'on voyait à Naples, à Milan, à Palerme ; et pourtant, on ne les prodiguait à des maîtres non aimés que par condescendance. L'infante Marie d'Autriche, devenue l'épouse de l'empereur au mois d'octobre 1630, se trouvait de passage à Naples, se dirigeant sur Vienne ; elle mit tant d'exigences dans le cérémonial, que les dames comprirent qu'elles seraient exclues la plupart de la fête du palais, parce que l'usage d'Espagne ne permettait qu'aux femmes des maisons régnantes ou aux épouses des grands d'Espagne de s'asseoir sur des coussins ; toutes les autres s'asseyaient par terre. On eut donc recours à l'expédient de ne pas faire comparaître la reine en public, mais *sous couvert*, c'est-à-dire dans une loge fermée par une jalousie : les dames prirent place sur un Parnasse entre des cyclopes et des nymphes, la Nuit, la Renommée et les colonnes d'Hercule ; la Nuit était traînée sur les champs Élysées par un char étoilé à quatre chevaux ; une quadrille de dix-huit chevaliers, moitié en soie couleur de chair et garnie d'argent, moitié en noir, guidaient la danse, suivie de l'ambassadeur impérial, du connétable et des jeunes gens de la plus haute noblesse ; venait ensuite la danse avec les dames. Les fêtes continuèrent quatre mois, ruinant le vice-roi et la ville. Lorsque l'impératrice partit, elle arriva le premier jour à Nola, le second

allés vénérer le pape à Rome. Voir SANSOVINO, *Venetia città nobilissima e singolare*, etc.

(1) Lettre de 1695 dans la collection *Clarorum venetorum ad A. Magliabechium*, tome I.

à Avellino, le troisième à Mirabella, le quatrième à Ariano, à Bovino et à Foggia les deux jours suivants, le septième et le huitième à Tormaggiore et à Serra Capriola, le neuvième et le dixième à Termoli et à Vasto, le onzième à Lanciano, le douzième à Ortona, puis à Pescara, à Atri, à Giulianova, aux Grotte, au port de Fermo. Elle s'arrêtait pour vénérer la Sainte Maison, et n'atteignit Lorette que le vingtième jour. Dans chaque lieu, on avait préparé à grands frais un logement pour la reine et sa suite (1).

Ce trajet nous montre avec quelle lenteur on voyageait alors. Le cardinal Bentivoglio, se rendant en France comme nonce, mit trois jours et demi de Ferrare à Gualtieri par le Pô, deux de Gualtieri à Crémone, et presque autant de Crémone à Pavie; les lettres entre Rome et Paris restaient un mois en route.

Une des récréations était la visite aux monastères. La princesse de Stigliano et sa nièce Anne Caraffa avec d'autres, ayant obtenu du pape l'autorisation de visiter celui de dame Regina, y envoyèrent pour le repas trois sangliers, quinze chevreuils, douze coqs d'Inde, autant de chapons, beaucoup de macaronis et d'autres provisions. Nous avons donné ailleurs le menu d'un dîner qui dut exiger plusieurs mois de préparation, et presque le jour entier pour le servir et le consommer (2).

En 1691, Ranuccio Farnèse, dans le mariage de son fils Odoardo avec Sophie de Neubourg, sœur de l'impératrice et des reines d'Espagne et de Portugal, déploya un tel faste que tout le monde en parla. Lorsque le duc de Parme, en 1700, tint sur les fonts baptismaux, au nom de l'empereur, un fils de Renaud d'Este, plus de cent coups de canon furent tirés; puis vinrent des illuminations et des fêtes qui durèrent plusieurs jours, et que termina un splendide carrousel.

En 1628, pour célébrer le jour de la naissance de Madame Royale de Turin, on représenta *le vaisseau de la Félicité et la fable d'Arion*. A l'ouverture de la salle royale, on vit apparaître au ciel, au milieu d'une musique bruyante, les dieux propices, dont chacun chantait un court récitatif, auquel répondait le chœur; puis vinrent les éléments, représentés symboliquement, l'eau par un navire, la terre par un théâtre, le feu par l'Etna, l'air par une

(1) Guerra et Bucca, *journaux napolitains*.

(2) *La Lombardie dans le dix-septième siècle*, où l'on trouvera d'autres particularités de mœurs.

Iris. Tout à coup le salon se remplit d'eau en guise de mer, et le vaisseau s'avance lentement portant à la proue un riche trône pour la cour; sur les deux flancs se voyaient les armes des provinces soumises au duc de Savoie, et, dans le milieu, une table pour quarante personnes qui, invitées par le dieu de la mer, furent servies somptueusement par des tritons, lesquels portaient les mets sur le dos de monstres marins. Dans le même temps, on représenta sur un écueil la fable d'Arion, œuvre du Bolonais Jean Capponi : la musique fit le prologue; au premier acte, Arion partait de Lesbos, sa patrie; au second, on le voyait assis et chantant sur le dos du dauphin; au troisième, il se trouvait à Corinthe, où il racontait au roi Périandre ses malheurs, en se faisant reconnaître des marins qui l'avaient trahi; à la fin, les sirènes formèrent un ballet, invention du duc Charles-Emmanuel (1).

On conservait encore beaucoup des fêtes du moyen âge, sauf à les modifier selon les lieux et le temps. Si le fameux Montecuccoli, dans un tournoi de Modène, tuait le comte Molza, à Gênes on célébrait les *Casazze*, où les corporations étalaient à l'envi des manteaux de velours et des broderies d'or si riches, que les rois n'en avaient pas de plus splendides; portant à la main de gros cierges, elles parcouraient les rues processionnellement, chaque confrérie précédée d'un crucifix, par la richesse et la beauté duquel toutes cherchaient à se distinguer, comme aussi par la manière de le porter sans broncher au milieu de ces ruelles étroites et à pente rapide. Les processions du vendredi saint, que l'on appelait de l'*Entierro* (enterrement), selon l'usage espagnol, étaient aussi très-solennelles.

Les représentations, en général, étaient préférées au théâtre. La musique, à cette époque, comme nous l'avons déjà dit, se perfectionna sous le double rapport de la théorie et de la pratique, et la passion en devint générale; mais la musique de salon et d'église était plus en vogue que celle de théâtre, et les sujets des opéras étaient sacrés généralement. Le premier opéra, à Palerme, fut, en 1692, *Sainte Rosalie*. Le *Rachat d'Adam*, ou le *Martyre du Christ*, de Philippe Orioles, était joué dans toute l'Italie. Dans l'*Impiété de la doctrine arienne, foulée aux pieds et convaincue par le glorieux martyre de saint Ernénegilde*, œuvre du capucin Frédéric de Palerme, on voit le saint

(1) Voir Arteaga.

viatique porté à ce roi prisonnier. Les Travaglini étaient les bouffons de cette île, comme Pulcinella de Naples.

A cette époque, crût la manie pour les chanteurs, que l'on commença d'appeler *virtuosi*; outre les frais de costumes, de scènes, d'éclairage, on les payait 200, 300 doubles et davantage. Ferdinand de Mantoue dépensa pour une cantatrice tout ce qu'il avait retiré de la vente de Casale et tout ce qui lui restait de précieux. Le séjour fortuné de ces femmes était Venise, qui voyait accourir de tous les pays des individus, attirés par les spectacles et la liberté du masque. A Rome même, on voyait de somptueux carnavals, lorsqu'ils n'étaient pas défendus par un pontife austère.

L'existence s'embellit de beaucoup de commodités; l'usage des carrosses s'étendit, et l'on introduisit le café (1), le quinquina le chocolat et même le tabac, apporté pour la première fois en Italie par le cardinal Sainte-Croix, lors de sa nonciature en Portugal (2). Les jardins même parurent exprimer un autre changement dans les mœurs, c'est-à-dire la substitution de la vie privée à l'existence publique; on les fit plus grandioses, en les ornant

(1) Dans le *Rapport* de l'ambassade à Constantinople de Jean François Morosini, baile de la république de Venise en 1585, on lit : — Tous ces gens sont très-vils, de mœurs basses, de peu d'industrie, de manière que la plupart passent le temps dans une grande oisiveté. Ils sont presque toujours assis, et, comme distraction, ils ont coutume de boire publiquement dans les boutiques et même dans les rues une eau noire aussi chaude que possible, que l'on tire d'une graine appelée *cavée*, qui a la vertu, disent-ils, de tenir l'homme éveillé; ce que font non-seulement des hommes de basse condition, mais encore des classes les plus élevées. D'autres mangent du haschich pour se rendre gais, quelques-uns de la thériaque ou du létifiant de Galien et autres choses semblables, de l'une desquelles il paraît qu'il est impossible que les Turcs ne fassent point usage. Ceux qui boivent du vin, le font de telle manière qu'ils ne cessent de manger ou de boire que lorsqu'ils sont dans l'ivresse. Ils ne se promènent jamais; ils se moquent même des chrétiens qui le font, et disent qu'ils sont fous de marcher sans nécessité. »

Un des premiers livres qui traite du café, est *De saluberrima potione Cahue, seu Cafè nuncupata ; discursus Faustini Naironi Banesii maronitæ*, Rome 1671. Prosper Alpino a donné de cette plante une excellente description.

(2) Castore Duranti disait :

Hanc Sanctacrucius Prosper, quum nuncius esset
Sedis apostolicæ Lusitanas missus ad oras,
Huc adsportavit, romanæ ad commoda gentis.

Presque à la même époque, Jean Nicod, ambassadeur français en Portugal, l'introduisait en France, où il fut appelé Nicotine, puis herbe de la reine, parce que Catherine de Médicis en faisait usage.

de cascades, de Kiosques, de moulins à vent, de grottes, de petits temples, de perspectives, de massifs d'arbres, avec des clôtures et des haies de charme ; toutefois, on ne cherchait point à imiter la nature, mais à faire que la nature servît à l'art. Les ermitages, les tours chinoises, les cabanes, les châteaux en ruine, les chapelles gothiques n'étaient pas encore en usage : on préférait les dispositions symétriques, les escaliers alternant avec de petites surfaces planes et des terrasses entourées de balustres; un demi cercle dit théâtre avec des niches, des vases; des statues et des cascades tombant de bassin en bassin et distribuées diversement; de véritables bois comme la forêt de pins de la villa Pamfili, et d'immenses prairies entourées de peupliers et de haies. On y ajoutait un *casino,* orné avec une recherche infinie, auquel conduisaient des allées de cyprès, et d'où l'on jouissait de quelque vue merveilleuse. Ce fut de cette manière que Jacques de la Porta disposa la Aldobrandini à Frascati; Annibal Lippi, les jardins du Quirinal; Algardi, la Pamfili à la porte Saint-Pancrace ; Marchione, la Albani, et Rome en avait d'autres encore. A Gênes, on trouvait la Groppallo, la Parravicini, la Doria ; à Vérone, le jardin Giusti; sur le lac Majeur, les îles Borromée. De ceux de la cour de Turin le Tasse tira l'idée des jardins d'Armide, si peu magiques.

Les riches n'avaient pas le goût de l'agriculture, sur laquelle il nous reste peu de renseignements. Le Brescian Augustin Gallo publia en 1550 les *Vingt journées de l'agriculture et des plaisirs de la villa*, dialogues prolixes et mal écrits, mais avec des connaissances pratiques; car l'auteur expose ce qu'il avait expérimenté lui-même, ou bien appris de personnes dignes de foi; Haller le traite donc avec trop de sévérité quand il dit ce *Verbosus senex omnia obvia, etiam aliena profert; non satisfecit neque in hortis, neque in agrorum cultu.* Il parle de la culture du riz et de celle du trèfle, que l'on ne voyait alors qu'en Espagne. Le Crémonais Jean-Baptiste Cassandri, dans l'*Économie, ou discipline domestique* (Crémone, 1616), traite de tout ce qui sert à faire prospérer une famille sous le rapport de l'âme et du corps. Le Bolonais Vincent Tanaro fit l'*Economie du citoyen à la campagne* (Bologne 1644), divisée en sept livres avec ces titres : *Pain et vin, la Vigne et les Alpes, la Volaille, le Jardin, le Verger, les Champs, la Lune et le Soleil*. Il ne semble pas qu'il fût lui-même agriculteur praticien; mais il recueillait des faits, et nous lui devons de bizarres particularités : par exemple, l'usage alors plus

répandu de soutenir la vigne avec des échalas; la riche culture des choux dans les pays de montagne; le fenouil de Bologne avec la tige aussi grosse qu'une cuisse. Les jonquilles se vendaient fort cher à Bologne, et c'était depuis peu qu'on y avait introduit les tubéreuses.

Marc Bussato de Ravenne, dans le *Jardin d'agriculture* (Venise 1592), s'étend sur la taille de la vigne et les greffes des arbres fruitiers, devançant La Quintinie, Normand et d'autres Français; il puise beaucoup dans les anciens, et son style est négligé. Le *Souvenir d'agriculture* (1567) de Camille Tarello donne de bons conseils, non empruntés aux anciens; entre autres, il recommande le double labour et la rotation, tout en prescrivant de consacrer seulement au blé un quart du fonds, et le reste à d'autres produits; il conseille de macérer le grain dans de l'urine ou bien de l'eau de chaux avant de le semer, de le répandre peu serré et de le recouvrir; il vante la culture du trèfle, et veut que l'on convertisse de temps en temps les prairies en terres à céréales. La découverte de la rotation agraire n'appartiendrait donc pas aux Anglais. Dominique Marie Clarici, d'Ancône, nous a laissé l'*Histoire et la culture des plantes qui sont, pour la fleur, les plus remarquables et les plus distinguées pour orner un jardin dans toutes les saisons de l'année* (Venise 1726), avec un volumineux traité des légumes.

Avant que Louis XIV répandît dans toute l'Europe le ton et les modes de France, on imitait l'Espagne dans le bien comme dans le mal, dans la littérature comme dans la manière de se vêtir. A Naples, on prêchait en espagnol, on jouait en espagnol au théâtre, et les écrits se remplissaient d'espagnolismes, comme aujourd'hui d'expressions françaises; dans les conversations, on entendait sans cesse *bacio le mani* (je vous baise les mains), *resti servida* (ayez la bonté), *buglie* (disputes), *convojare* (convoyer), *papelare* (feuilleter), *montiera* (bonnet), *far provecio* (être utile), *alboroto* (trouble) et tant d'autres (1). En effet, par une mauvaise habitude,

(1) Les termes espagnols correspondants sont : *Le beso a vd. las manos, quede vd. servido* ou *sirvase vd. bulla, convoyare, papeleare, montera, esser de provecho, alboroto* (*Note du rédacteur*).

En 1648, le prince de Roccaromana, décrivant une victoire qu'il avait remportée, disait : — Je suis presque mort de fatigue pour avoir *peleato* (*combattuto, combattu*) huit heures... je m'en réjouis avec votre excellence, le tout étant le résultat de votre *amparo* (*protezione*, protection). Le sergent Garzia mérite la place de l'*alfiere* (enseigne) mort, et je la lui ai promise; que votre excellence lui accorde ce grade. » Ap. CAPECELATRO, *Diarj*.

ancienne et nouvelle, les Italiens adoptent les défauts de leurs dominateurs, même alors qu'ils les abhorrent ou les méprisent : enflures espagnoles, subtiles fantaisies des Français, pipe allemande.

Nous avons parlé ailleurs en détail des usages de la Lombardie et du royaume. Florence, que nous avons vue avec Cacciaguida sobre et pudique, puis économe et laborieuse au temps de la république, enfin brillante par le savoir et le faste sous les premiers ducs, peut encore nous offrir beaucoup de couleurs pour faire le tableau des usages d'alors; l'un de ses citoyens aux mœurs antiques, notant sur les registres de sa maison les faits quotidiens, nous retrace ainsi le changement qui s'était opéré sur la fin du siècle (1).

« Dès qu'un mariage était conclu, les intéressés des deux côtés en informaient en personne les plus proches parents, ou, par un serviteur, les plus éloignés; ensuite, pour le jour où l'on devait faire sortir la jeune fille en habits d'épousée, on invitait les parents jusqu'au troisième degré, afin de l'accompagner à la messe; en sortant de la maison, on rencontrait quelques jeunes gens qui formaient un *serraglio* (barrière), afin de participer aux joies de l'épousée et de lui montrer qu'ils lui fermeraient le passage si elle ne leur donnait pas quelque chose. La jeune fille répondait à cela avec courtoisie, et leur donnait soit un anneau, des bracelets ou chose semblable; alors, celui qui avait parlé, la remerciait et se mettait à la servir, lui donnait le bras jusqu'au carrosse, ou la suivait à pied dans toute la rue. Lorsqu'elle était rentrée chez elle, tous les parents invités restaient au banquet, et l'on congédiait les jeunes gens du *serraglio*.

« L'anneau se donnait un autre jour, et l'on faisait à cette occasion une grande collation aux confitures blanches, suivie d'un festin avec bal, là où il y avait une salle assez vaste, ou bien l'on jouait au tricon si c'était la saison de veiller. Dans les banquets, pour se mettre à table, une personne, au bout de la salle, appelait par ordre de parenté, d'après une liste, chaque invité, qui se mettait ainsi à sa place sans confusion, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Au banquet, on voyait apparaître un messager envoyé par celui qui avait parlé dans le *serraglio ;* ce mes-

(1) Résumé tiré d'un écrit du chevalier Thomas Rinuccini, qui se trouve dans les *Souvenirs historiques de Philippe de Cino Rinuccini*, publiés à Florence en 1840.

sager rapportait à l'épousée dans un bassin orné de fleurs, ou bien avec des gants parfumés, le cadeau qu'il avait reçu d'elle; le marié renvoyait le bassin avec trente, quarante, soixante, et parfois cent écus, selon ses moyens, et cet argent servait pour un souper, une mascarade ou bien pour tout autre divertissement.

« Plus tard, on renonça au *serraglio*, parce que certains individus employaient l'argent pour leur usage personnel; on cessa également, pour se mettre à table, d'appeler les parents par ordre de rang, ce qui produisit deux désordres : d'abord, comme tous les invités ne sont pas en face des convives de leur rang, ils font tant d'efforts pour repousser les autres vers le bas de la table, qu'ils troublent et incommodent ceux qui ont déjà pris leurs places; ensuite, au lieu de beaucoup de parents, on invite des amis qui, à table, se mêlent avec les premiers, et parfois ces amis sont si nombreux, qu'ils excluent du banquet beaucoup de parents; ainsi va se perdant cette familiarité, qui devrait exister parmi les parents. On a encore mis de côté l'usage d'informer du mariage les parents en personne ou par l'intermédiaire d'autrui; on le fait aujourd'hui au moyen d'un billet formé d'un quart de feuillet, sur lequel on écrit : *N. fait savoir à votre illustrissime seigneurie qu'il a marié la N. sa fille ou sœur à Mr N., etc., etc.* On donne ces billets à un serviteur ou à toute autre personne attachée à la maison, qui les porte à leur adresse, et les laisse dans la maison de chacun; beaucoup même, pour s'épargner de la peine, ont commencé à faire imprimer ces billets.

« La cérémonie de l'anneau s'est presque toujours faite dans la maison, bien que certaines familles, par dévotion, aient voulu le donner dans l'église. Les épousées, ce jour là, s'habillaient de blanc, avec un vêtement qui avait les manches ouvertes jusqu'à terre; mais, plus tard, la couleur et la forme de ce costume ont été abandonnées, chaque épousée s'habillant comme les autres femmes, et avec la couleur qui est le plus de son goût.

« Aussitôt qu'un individu était mort, on faisait prévenir les parents, et l'on exposait le cadavre dans une salle, ou bien dans une chambre vaste, entre beaucoup de flambeaux; non-seulement le dit lieu, mais encore tout l'espace jusqu'à la rue était tendu de serge de laine noire, de manière que tous les passants étaient avertis qu'ils pouvaient entrer pour faire le signe de la croix sur le mort; dans le même temps, les parents se tenaient dans une chambre avec les fenêtres presque fermées, où ils recevaient la visite de condoléance des parents et des amis sans quitter leur

place pour les accueillir et les accompagner. A la tombée de la nuit, on portait à l'église le mort qu'accompagnaient des moines de quatre ou six ordres, et un certain nombre de prêtres, avec des cierges jaunes auprès de la croix et autour du cercueil; ordinairement, ces cierges étaient au nombre de dix-huit et de seize, de vingt-quatre et de vingt-huit, plus ou moins, selon la fortune du défunt; à l'église, pendant les oraisons ordinaires, on posait le cercueil sous une caisse portant des cierges jaunes, et puis on donnait la sépulture au cadavre. Dans la matinée du lendemain, on faisait les funérailles, auxquelles étaient invités tous les parents pour assister à la messe de *requiem;* les hommes se tenaient d'un côté, et les femmes de l'autre, sur des bancs tendus de noir et dans l'ordre du degré de parenté; au milieu se dressait un catafalque avec beaucoup de cierges de cire jaune. La cérémonie terminée, on accompagnait les plus proches parents du mort jusqu'à sa maison, si elle se trouvait près de l'église; sinon, chacun prenait congé à la porte de l'église. Dans cette cérémonie, les proches parents du défunt portaient un voile pendant de la doublure du chapeau, lequel voile arrivait au milieu de la poitrine.

« On commença ensuite, au lieu d'exposer le mort dans sa demeure, à l'envoyer de nuit et simplement à l'église la plus voisine de la maison, soit encore à la paroisse ou bien à la confrérie, où il restait exposé; puis on l'enlevait de là pour le porter à la sépulture de la manière que nous venons de dire. Cet usage fut encore changé; en effet, le mort resta seul dans la maison jusqu'au soir, pour être porté à l'église où, la matinée du lendemain, il était exposé à toutes les messes. Les parents mêmes ne furent plus invités aux obsèques, et l'on remplaça la cire jaune par la blanche; de même, au lieu d'appeler des moines de divers ordres, on n'en fit venir que d'un seul, mais il y eut un plus grand nombre de prêtres.

« Aujourd'hui, on garde simplement le mort dans la maison jusqu'au soir; puis, on l'envoie à la sépulture accompagné de moines d'une seule règle et du curé avec bon nombre de prêtres; autour du cercueil brûlent des cierges de cire blanche, qu'on distribue parmi les moines et les prêtres; mais, comme l'église où l'on porte le mort et la paroisse doivent avoir une certaine part de la cire, on cherche, avant la cérémonie, à les mettre d'accord pour éviter les conflits; à cet effet, on déclare le nombre des cierges qui se trouvent auprès de la croix et du cercueil, leurs prétentions étant basées là-dessus. A l'église, on met le cadavre sur une table tendue de noir, entre dix ou douze flambeaux avec

des cierges de cire blanche; les cérémonies ecclésiastiques terminées, il est enseveli, et on lui fait dire des messes de *requiem* plus ou moins, selon la charité des héritiers, dans la même église et dans d'autres, à leur volonté. On en fait part aux parents au moyen de billets écrits ou imprimés, comme on le pratique pour les mariages, avec cette addition : *Ne vous dérangez pas;* ce qui veut dire que les individus qui envoient ces billets de faire part, ne veulent pas recevoir chez eux de compliments de condoléance.

« A la naissance d'un enfant, le père invitait un gentilhomme et une femme noble pour être parrain et marraine, et ceux-ci allaient chercher à la maison la créature qui, dans les bras de la nourrice, était portée à Saint-Jean. Après la cérémonie, le parrain et la marraine mettaient au cou du nouveau-né un présent, qui était ordinairement un petit collier d'or avec un médaillon ou une relique; de retour à la maison, ils visitaient l'accouchée, et les aînés faisaient une collation aux confitures. Aujourd'hui, on ne fait plus de cadeau (seulement, les parrains gentilshommes donnent de l'argent aux gens de basse condition), et souvent même on se contente de choisir un parrain sans marraine; c'est le père qui porte à Saint-Jean le nouveau-né, accompagné de la marraine s'il y en a une, ou d'autres femmes de la famille; mais le parrain continue à visiter l'accouchée.

« Il a toujours été d'usage parmi la noblesse que les accouchées, surtout pour leurs premiers enfants, reçussent des visites, ce que faisaient aussi, pendant trois ou quatre jours, les jeunes mariées, et le bruit s'en répandait facilement dans la ville; passé ce temps, si quelque femme noble s'était présentée, un serviteur, qui se tenait à la porte, la congédiait sans la recevoir comme ayant commis une impolitesse. Cet usage continue, mais avec cette différence, que les mariées personnellement, et les accouchées par l'intermédiaire de leur belle-mère, de leur mère, d'une sœur ou de toute autre parente, accompagnaient toutes les dames jusqu'à la porte de la maison; toutefois, cette coutume ayant été considérée avec le temps comme très-incommode, on a cessé de descendre l'escalier; on fait de même aux festins que l'on donne au carnaval, soit dans d'autres temps de danse ou de divertissement; mais, dans d'autres occasions, on observe l'ancienne civilité de l'accompagnement.

« Tous les parents étaient invités à la vêture des religieuses, et l'on faisait l'offrande à l'offertoire de la messe; la religieuse, tournée vers le peuple, était auprès de l'officiant, et deux clercs se

tenaient à ses côtés chacun avec une sébile, dans laquelle, après l'avoir saluée elle-même, tous les parents déposaient un cadeau. Dans les monastères où se faisait la prise d'habit, on apportait le don à une grille de l'église. Cet usage du cadeau s'est ensuite perdu, et les parents s'invitent à la prise d'habit au moyen du billet écrit ou imprimé, comme dans les autres occasions.

« Au commencement du siècle, on faisait loyalement ce qui suit : quand on voulait être certain d'occuper une bonne place aux sermons du carême, et qu'on ne pouvait attendre à cause d'une occupation qui vous appelait ailleurs, ou d'une messe à laquelle on voulait assister, on laissait sur le banc quelque chose, comme un livre, une clef, un mouchoir ou toute autre chose; quiconque venait ensuite comprenait que la place était prise, ne touchait à rien, et le maître, à son retour, retrouvait sa place et l'objet qui la marquait. Cet usage a disparu, peut-être à cause du manque de bonne foi; un prédicateur qui attirait un grand concours ayant paru en 1676 dans la cathédrale, beaucoup de gentilshommes, pour être assurés d'avoir une bonne place, envoyèrent de bonne heure un de leurs valets avec la livrée, afin d'occuper un siége et de le leur garder.

« Vers la fin du siècle passé, l'usage des carrosses avait commencé à s'introduire; mais, dans les premières années du suivant, il n'était pas encore commun, et beaucoup de nobles n'en avaient pas; toutefois, à l'occasion des mariages ou sous autre prétexte, chacun, peu à peu, s'est donné ce luxe, et beaucoup ont un carrosse à quatre chevaux, à six même les plus riches. Dans le principe, les carrosses étaient petits, de cuir à l'intérieur comme à l'extérieur, et portant sur l'axe des roues, ce qui les rendait fort incommodes; puis, afin que les secousses fussent moins rudes, on les appuya sur les courroies, et finalement, les courroies ont été attachées à des arcs d'acier bien trempé qui, cédant au choc, font que ces véhicules sont très-commodes. Pour les plus riches, on les fait en velours noir et même de couleur, avec des franges au dedans comme au dehors, et le ciel doré à l'intérieur. Dans les solennités de la ville, on en vit quelques-uns de plus riches jusqu'à la moitié du siècle; c'étaient les coches, faits de velours le plus souvent de couleur rose, au dedans, et violette au dehors, avec huit boules dorées aux bouts; mais plus tard on y a renoncé entièrement. En 1670, il s'est introduit, mode venue de Paris, des carrosses appuyés sur des soupentes fort élastiques, et qu'on appelle dormeuses parce qu'elles sont très-commodes; comme les arcs pouvaient se rompre, on les a abandonnées.

« Dans presque toutes les maisons des nobles, il y avait un cheval de l'espèce des haquenées, ou bien un mulet destiné aux personnes qui ne pouvaient ou ne voulaient pas aller à pied ; dans la ville, on le couvrait d'un caparaçon d'armoisin, parfois même de velours, ou de drap bordé de velours, et, à la campagne, d'une selle de cuir. Mais les carrosses, en se multipliant, ont fait négliger entièrement ces montures, et seulement quelques amateurs ont un beau cheval pour se promener dans la ville. Lorsque les femmes allaient à la campagne, elles étaient à cheval, et un mulet portait les enfants dans deux paniers ; mais aujourd'hui elles voyagent en carrosse là où la route est bonne, sinon dans des litières de louage, dont le nombre est considérable aujourd'hui, tandis qu'au commencement du siècle il n'y en avait qu'une seule qui servait pour transporter un malade de la campagne à la ville. Quelques personnes des plus riches et des plus paresseuses ont des litières à elles pour s'en servir à la campagne.

« Au moment où j'écris, il paraît qu'il s'introduit une commodité venue de Paris, qui consiste dans un siége couvert soutenu par deux brancards flexibles, portant sur la croupe d'un cheval et, par derrière, sur deux roues. On a donné le nom de calèche à ce siége, et ces véhicules se sont tellement multipliés, qu'il s'en est trouvé dans la ville, en 1667, mille environ, et le nombre des litières a beaucoup diminué. Le premiers grands-ducs, pour aller dans la ville, se servaient du coche à deux chevaux, et Madame et l'archiduchesse avaient le carrosse à deux chevaux ; mais au-devant chevauchaient quelques gentilshommes au nombre de six ou huit, qui portaient le titre de lances-pesades. Le grand-duc Ferdinand abandonna le coche pour introduire le carrosse à quatre chevaux, avec deux laquais à cheval selon l'usage d'Espagne ; il fut imité par les dames sérénissimes, qui adoptèrent pour la ville le carrosse à six chevaux, et supprimèrent les lances-pesades. Lorsque le grand-duc sort dans la ville, le page de valise se tient à pied auprès de la portière ; mais à la campagne il est à cheval derrière le carrosse. Ce page portait autrefois sur le devant une valise, où se trouvaient un vêtement et toutes les choses nécessaires pour changer ; mais plus tard on négligea cette précaution comme superflue. Quand les sérénissimes vont dans la ville, le page de valise se tient à pied auprès de la portière ; mais à la campagne, il est à cheval.

« Excepté les chevaliers de Saint-Étienne et de Malte, et les gens attachés au service de la cour, personne ne portait l'épée au côté ;

les quelques gentilshommes qui en avaient la permission de S. A. S. portaient seulement le poignard. Ugo d'Alexandre Rinaldi fut le premier, en 1616, qui ceignit l'épée, et d'autres jeunes nobles, étrangers au négoce, l'imitèrent immédiatement; car S. A. S. a donné facilement à tous l'autorisation de porter l'épée, de telle sorte que la ville se remplit de spadassins; puis, cet usage disparut peu à peu, si bien qu'aujourd'hui l'épée est non-seulement abandonnée par les gentilshommes, mais encore par les chevaliers et les stipendiés de la cour. Très-peu d'individus même portent le poignard, bien que S. A. S. en accorde indifféremment la permission à chacun moyennant une certaine taxe par an; celui qui croit avoir besoin de se servir de l'épée, soit pour cause d'inimitié ou tout autre motif, la fait porter derrière lui par un serviteur, d'où il peut résulter quelque méfait.

« L'arquebuse, et seulement à mèche, non à pierre et rouet, n'était permise aux gentilshommes qu'à huit milles hors de la cité; mais aujourd'hui, S. A. S. l'accorde à tous, avec pierre et rouet, même à la porte de la ville, moyennant la taxe annuelle; il tolère même que beaucoup l'aient dans la ville, et s'en servent chez eux par passe-temps pour tirer aux martinets noirs. L'individu qui a quelque motif de crainte porte une jaque de mailles, et particulièrement la nuit; aujourd'hui, S. A. S. permet à chacun d'en avoir; car, autrefois, très-peu jouissaient de cette faculté. Tous les jeunes nobles qui affectent la bravoure, et se font suivre de serviteurs, ont introduit l'usage de faire porter une très-longue épée sous le bras de leur valet.

« Autrefois, les maisons n'avaient tout au plus que deux serviteurs : l'un, avec le titre d'économe, faisait les achats et tenait les comptes des dépenses; l'autre était chargé de l'intérieur de la maison, sortait avec la maîtresse, et s'occupait, selon le besoin, de toutes les autres affaires du dehors. Là où il y avait un carrosse, on entretenait en outre un cocher, auquel on donnait par mois dix livres; l'économe en recevait autant, l'autre serviteur huit, et tous s'habillaient à leurs frais. L'usage des livrées s'introduisit peu à peu, et l'on fournit le vêtement au cocher, ainsi qu'au serviteur qui accompagnait la maîtresse; enfin, on accrut le nombre des gens de service, et la haute noblesse aujourd'hui entretient divers serviteurs à livrée. Les femmes se faisaient accompagner par deux au moins, et les hommes par un; on leur donne, outre les habits, un écu par mois.

« Les servantes, autrefois, étaient au nombre de trois : une,

sous le nom de cuisinière, s'occupait de la cuisine; une autre s'appelait femme de *mezzo* (milieu), parce qu'elle accompagnait la maîtresse au dehors, balayait les chambres, faisait les lits, rendait tous les autres services nécessaires, et au besoin même aidait la cuisinière à faire le pain et d'autres choses; on leur donnait à chacune, outre ce qu'il fallait pour les dépenses, un demi écu ou quatre livres par mois. La troisième femme avait un peu plus d'éducation, et s'appelait matrone; hors de la maison, en carrosse et à pied, elle tenait compagnie à la maîtresse, et, dans l'intérieur, cousait pour elle, l'habillait et la peignait, bien que parfois une jeune fille fût chargée de ce dernier office. La matrone recevait par mois six ou sept livres, et, au bout de quelques années, on mariait la jeune fille en lui donnant de cent à cent cinquante écus de dot. Le service de la matrone est entièrement supprimé; en effet, les maîtresses, quand elles sortent, ne se font plus accompagner d'aucune femme, vont seules en carrosse, et à pied s'appuient sur un serviteur à livrée; mais les dames titrées les plus riches ont avec elles dans le carrosse une jeune fille appelée demoiselle, et s'appuient sur un serviteur âgé sans livrée, auquel on a donné le nom d'homme noir ou de chevalier. Les femmes des artisans, pour ne pas aller seules dehors, louent un boutiquier moyennant dix livres par mois, lequel, les jours de fête, les accompagne à la messe et ailleurs; le peuple appelle cet homme *dominicain*, parce que c'est le dimanche qu'il fonctionne.

« Les jeux d'exercice étaient, dans l'été, ceux de la balle *lesina* et de la pelote; on jouait à la balle *lesina* presque dans toutes les rues, parce que les jeunes nobles d'un voisinage se réunissaient après le dîner, et prenaient pour but le toit le plus commode de leur rue. Ce jeu n'existe plus aujourd'hui. Dans les maisons, et particulièrement en hiver, on joue aux tarots et au trictrac, lesquels jeux ont été rendus plus beaux avec le temps. Alors comme aujourd'hui, on jouait au mail, mais plus fréquemment. Le jeu des dés, bien que prohibé par les lois, était encore grandement en usage; mais aujourd'hui, parmi les jeunes gentilshommes, il en est bien peu qui le connaissent. Il s'est ouvert, depuis quelques années, une maison sur la place de la Sainte-Trinité, à laquelle on donne le nom de *Casino*, où toute la noblesse, selon la saison, se réunit le jour et le soir; on y joue, outre les jeux nommés plus haut, à la prime, au *tantio* et autres jeux semblables. S. A. S. permet cette maison publique de jeu, parce que, comme on n'y voit que des personnes de la première noblesse, il paraît qu'il ne

survient pas de ces cas pour lesquels les lois prohibent ces sortes de tripots.

« Autrefois, et particulièrement en hiver, les femmes jouaient au tricon ; mais la femme d'un ambassadeur de Lucques enseigna, dans une réunion, le jeu des *cocconetto*, qui finit par s'introduire peu à peu dans les autres soirées, et l'on a tout à fait renoncé au jeu du tricon. Les hommes, depuis quelques années, jouent au petit ballon avec le battoir, et quelques-uns même au ballon avec les brassards; mais peu de gentilshommes s'adonnent à cet amusement. Le jeu de la savate, étant fort ancien dans la ville, on cherche à le maintenir dans le carnaval ; mais autrefois, il faisait la récréation de personnes âgées et portant la barbe, tandis qu'aujourd'hui il n'amuse que la jeunesse.

« Ce siècle a vu tant de vanités dans les vêtements, qu'il devient impossible de les énumérer. Au commencement du siècle, chacun voulait adopter les modes d'Espagne ; à présent celles de la France dominent, et c'est de là que viennent tous les usages. Pour les hommes, l'habillement était toujours noir ; mais la jeunesse portait le pourpoint et les bas de couleur, avec des jarretières ornées de dentelle d'or ou d'argent, selon qu'elle assortissait mieux la dite couleur ; les hommes de trente à quarante environ portaient encore le pourpoint noir, mais les bas toujours de couleur. L'étoffe était selon les saisons, et le plus souvent, dans l'hiver, de serge de laine, ou de perpignan de Florence, ou de velours, et dans l'été de tabis, d'armoisin, etc., etc. ; on y ajoutait beaucoup de garnitures de satin et de tabis brodés, qu'on tirait ordinairement de Milan. Tous avaient pour chaque saison un vêtement de soie noire richement brodé, afin de s'en servir dans les occasions les plus remarquables, comme dans les réceptions des étrangers et autres cérémonies. De nos jours, chacun s'habille entièrement de noir, et l'on ne voit plus de bas de couleur, si ce n'est parfois à quelques-uns des jeunes gens les plus bizarres. On a complétement cessé de broder les habits et de les orner de ces garnitures brodées dont nous venons de parler ; de même, il n'est plus question de les garnir de franges en soie noire, comme on le faisait vers la moitié du siècle ; on s'est mis à les orner de rubans de satin ou de tabis en si grande quantité, que c'est chose monstrueuse de voir le nombre de coudées dont on les charge. Les hommes d'un âge mûr les portent noirs ; mais ils sont de couleur pour les jeunes gens, et souvent de couleurs variées, au point que le vêtement ressemble à un pré fleuri ; on met encore des rubans au cordon

du chapeau. Dans l'hiver, on porte du velours ou du drap de Hollande; dans l'été, de l'armoisin ou du taffetas de satin, et, dans les saisons moyennes, du petit velours ou de gros de Naples.

« Aux festins, aux joutes, aux cavalcades, aux cérémonies et autres occasions brillantes, jadis chacun aimait à figurer avec des chausses et le manteau doublés d'une toile d'or; avec les bottines de marocain noir et des éperons dorés, argentés ou brunis de noir, selon la doublure du vêtement; avec la fraise, que l'on portait même très-souvent hors de ces occasions solennelles. Mais, vers le milieu du siècle, toutes ces choses étaient presque abandonnées, et de nos jours elles ont entièrement disparu, au point qu'elles feraient rire si on les voyait à quelqu'un. Depuis quelque temps, la plupart des jeunes gens portaient des bas de couleur perlée, de manière qu'ils semblent avoir un costume à livrée; mais cet usage a peu duré. Sans tenir compte de la couleur du chapeau, ils se couvrent d'une perruque élégante, et se rasent tous la moustache; les rubans surchargent leur chaussure, et quelques-uns même y mettent des pierres précieuses. Les franges de soie noire pour garnir les habits sont revenues à la mode.

« Les nouvelles mariées se montraient en costume tout blanc; mais les autres femmes ne s'inquiétaient ni de la couleur, ni de la convenance du vêtement : en effet, celle-ci portait une robe jaune et une simarre jaune; celle-là, une simarre jaune avec une robe verte, et chacune faisait de même pour les autres couleurs. Les femmes âgées, si elles étaient mariées, portaient la simarre jaune, et la jupe de couleur; mais toute chose avait une riche garniture. Plus tard, on se préoccupa beaucoup d'assortir les habits, et l'on portait toute chose de la même couleur, au point qu'on aurait dit de quelques-unes qu'elles avaient fait un vœu (1). Aujourd'hui toutes s'habillent à la française; la simarre ou vêtement de dessus est noir, et la jupe de couleur, jupe qui varie selon le goût de chacune, et que l'on garnit richement d'or ou d'argent; le vêtement tout noir se porte relevé afin de laisser voir la jupe. Autrefois, elles portaient la touffe et la collerette à l'espagnole fort grandes, aujourd'hui hors d'usage; elles étaient fort décolletées, et beaucoup de frisons ornaient seulement leurs tempes. Les veuves se couvraient d'un manteau qui tombait jusqu'à terre, et se relevait sur l'épaule, à la manière d'une couchette; puis elles com-

(1) Il y avait un grand nombre de femmes qui, ayant fait un vœu, portaient un habillement de couleur sombre.

mencèrent à se couvrir la tête de la partie qui se reployait sur les épaules; finalement, elles ont entièrement renoncé au manteau, et s'habillent tout à fait de noir comme les femmes mariées, dont elles ne se distinguent que par une petite coiffe noire de crêpe; les jeunes ont une frisure, et portent sur le front un tour de cheveux blonds, appelée petite perruque, qui va très-mal à celle dont la chevelure est d'une autre couleur.

« Les prostituées, autrefois, avaient toutes un signe apparent qui révélait leur infâme profession ; c'était un ruban jaune attaché au cordon du chapeau, alors d'un grand usage; quand elles n'avaient pas de chapeau, elles mettaient un signe jaune aux tresses de leurs cheveux, et si on les avait trouvées sans cela, on les aurait fustigées. Moyennant je ne sais plus quelle taxe, elles laissèrent peu à peu cette marque; maintenant elle n'est plus en usage, et l'on ne les reconnaît qu'à leur impudence.

« Les juifs portaient tous jadis le chapeau rouge, excepté quelques négociants qui, par supplique, obtenaient de le porter noir. A présent, quel qu'en soit le motif, tous l'ont noir, et ne se distinguent pas des chrétiens.

« Au commencement du siècle, la salle et les chambres n'avaient d'autre ornement que du cuivre, qui était doré dans les maisons des plus riches, et les armoiries du maître se voyaient sur les portières des chambres; puis le satin et le damas servirent à parer les chambres principales; enfin les plus riches employèrent à cet effet le velours, des tissus d'or et des damas avec ganses d'or, les siéges et les portières étant de la même étoffe; quelques-uns même font tisser exprès les portières avec leurs armes. Maintenant les salles n'ont plus de parements, mais beaucoup de tableaux, dont les cadres sont grands et tout dorés, tandis qu'autrefois on les peignait en noir, avec deux ou trois filets d'or au plus. Il y avait ordinairement dans les salles une grande cheminée, avec un évier où se trouvait un seau de cuivre jaune pour se laver les mains avant de se mettre à table, et tout près un linge (conservé encore par les moines) pour s'essuyer; ces éviers et ces cheminées ont été murés, et, comme le nombre des serviteurs, ainsi que je l'ai dit, s'est accru, chacun se fait donner de l'eau par eux dans un bassin d'argent; l'hiver, ces mêmes serviteurs entretiennent un réchaud dans la salle. A table, on mangeait dans des plats de terre ou d'étain, et la plupart continuent à s'en servir, sauf à faire usage de soucoupes, de vases, de fourchettes, de cuillères et de salières en argent; mais toute la vaisselle, à présent, est d'ar-

gent chez les plus riches, qui ornent encore les chambres de vases d'argent et d'autres objets de luxe, qu'on place sur des tablettes et de petits bureaux en pierre et en ébène.

« Dans les salles, on voyait autrefois des escabeaux en noyer, avec des siéges en cuir dont le dossier portait en petit dessin les armoiries du maître; aujourd'hui, la plupart ont des bancs avec un dossier où sont représentées les armoiries ou la devise du maître, et ces bancs servent de coffres pour l'usage des serviteurs; si l'on y trouve encore des escabeaux, ils sont ornés de sculptures arabesques dorées.

« La coutume délicieuse de boire frais s'introduisit au commencement du siècle (ou peut-être se renouvela); mais on se procurait ce plaisir au moyen des puits, dans lesquels on descendait les flacons de vin quelques heures avant le repas. Les puits de certaines maisons, réputés pour être froids, servaient même souvent pour les voisins, qui envoyaient à ces puits leurs flacons, dont la plupart étaient en terre. Bientôt on se mit à faire en hiver des dépôts de glace, afin de l'employer durant l'été pour rafraîchir l'eau, le vin, les fruits et autres matières. La glace est entrée si bien dans les goûts, que beaucoup en font continuellement usage, même en hiver, et la consommation a pris un accroissement qui mérite d'être signalé; en effet, dans l'année 1609, Antoine Paul Santi, aide de chambre du grand-duc, prit la ferme de la glace moyennant quatre cents livres par an, et en 1665 elle fut affermée quatre mille trois cents. Pour citer un autre fait du dehors, à Pise, en 1605, on ne trouva personne qui voulût cette ferme pour cinquante écus, et aujourd'hui elle est de mille neuf cent cinquante; il est vrai que l'adjudicataire sert en outre Livourne. Lorsqu'il ne gèle pas en hiver, les fermiers, à Florence comme ailleurs, sont obligés de faire venir la glace des montagnes, et la déposent en temps opportun dans les excavations destinées spécialement à la conserver pour l'été. Les personnes les plus riches font préparer, pour les besoins de la journée, diverses boissons avec des odeurs de cédrats, de limons, de jasmin, de cannelle, etc., adoucies avec du sucre; dans les lieux les plus fréquentés de la ville, on trouve des boutiques où l'on vend ces boissons dans de petites carafes à la glace, ce qui procure à tous une grande commodité.

« En 1688, Florence adopta communément une boisson à l'usage de l'Espagne, qu'on appelle chocolat; un des marchands dont je viens de parler, vend aussi cette boisson dans de petites tasses en terre, et il paraît qu'elle est aussi bonne chaude que froide.

« Tout père de famille qui avait les moyens de le faire, tenait chez lui un prêtre pour instruire ses fils et les accompagner dehors; il y avait pour cela des sujets remarquables par le savoir et les bonnes qualités. Quant à ceux qui ne pouvaient avoir le maître chez eux, ils trouvaient différentes écoles publiques, où ils envoyaient leurs enfants avec un serviteur ou d'autres personnes. Les écoles tenues par les jésuites ayant acquis de la réputation, chacun leur a confié ses enfants pour ne rien dépenser, et l'on a renoncé aux écoles publiques; ce qui est pire, personne n'étudie, ou c'est le petit nombre, pour exercer la profession de maître, parce qu'elle a perdu toute importance; mais la plupart se contentent d'apprendre ce qu'il faut pour subir l'examen et devenir prêtres. »

Le nombre des personnes qui, de toutes les parties du monde, accouraient à Rome pour chercher fortune, avait beaucoup diminué depuis la réforme religieuse; en outre, les pèlerins de la science, de l'art et de la civilisation ne considéraient plus comme d'une importance suprême Venise, Florence et les autres cités italiennes, alors que grandissaient Madrid, Londres, Amsterdam, Paris; on vit des artistes égaler et même surpasser les grands maîtres de l'Italie, bien qu'ils suivissent leurs traces.

Néanmoins, quoiqu'on cessât de regarder l'Italie comme l'institutrice commune, on continuait de la visiter par respect traditionnel; sans parler des artistes, presque tous formés dans la Péninsule, nous citerons, parmi les nombreux voyageurs, l'ingénieux Michel Montaigne. Habitué à observer les hommes et les choses, à comparer l'ancien avec le moderne, il devrait nous offrir de fins jugements; mais préoccupé de sa santé, il parle continuellement de lui-même, au point d'inspirer le dégoût, si l'on ignorait qu'il ne destinait point à la publicité ce journal, dont il écrivit une partie en italien (1). Arrivé, en 1580, par le Tyrol, il est surpris à Vérone du maintien peu religieux qu'il observe dans les églises, où chacun tourne le dos à l'autel, le chapeau sur la tête, et ne songe à la messe qu'au moment de l'élévation. Que les auberges fussent très-inférieures à celles de France et d'Allemagne, c'est une plainte répétée par tous les voyageurs, bien que plus tard le président de Brosse la déclarât injuste. En général, il trouve qu'on mange dans des vases de terre, au lieu de se servir de mé-

(1) Il commence ainsi : Essayons de parler un peu cette autre langue, étant surtout dans cette contrée (Lucques) où il me semble entendre le parler le plus parfait de la Toscane. »

tal et d'étain; il met la cuisine italienne bien au-dessous de celle de France. Les cabaretiers font jusqu'à sept et huit milles pour aller au-devant des voyageurs, qu'ils s'efforcent d'attirer chez eux par l'offre de bonnes conditions; les maisons sont misérables avec leurs grandes fenêtres, de grossiers contrevents, des lits durs sans rideaux, et jamais de poêle; les visites et les douaniers le tourmentent sans cesse; à chaque instant il voit écrit : *Souvenez-vous des billets de santé*, que l'on exigeait pour cause de salubrité.

Padoue tire son existence des étudiants; mais les gentilshommes français qui accourent à cette université sont en si grand nombre que, vivant entre eux, ils n'apprennent pas les coutumes étrangères; beaucoup de familles même vont l'habiter à cause du bon marché. Quant à Venise, il en parle comme les autres; il compte dans cette ville cent cinquante prostituées, qui faisaient de grandes dépenses en meubles et vêtements, et la noblesse en entretenait publiquement; l'existence était peu coûteuse, parce qu'on n'avait besoin ni de chevaux, ni de serviteurs dispendieux. Les jeunes nobles (d'autres ont fait cette remarque (1)) vont au théâtre pour rire des bouffonneries et des acteurs, non moins que pour attirer eux-mêmes les regards; ils mènent des courtisanes dans les loges, font un bruit et des choses incroyables; non-seulement ils s'amusent à cracher sur le parterre, mais à y jeter la mouchure des chandelles, principalement sur les galants, et, pour le faire impunément, ils ont à la porte des bravi masqués.

Florence, au contraire, était la ville la plus coûteuse; les femmes avaient bonne mine avec des souliers blancs et le chapeau de paille, qui se vendait quinze sous, tandis qu'en France il aurait coûté quinze livres; il vante la beauté des prostituées, réunies toutes dans un même lieu; on laissait dix et quinze jours le blé sur la terre sans aucune peur du voisin; les paysannes elles-mêmes parlaient de l'Arioste.

A Sienne, sur la place la plus belle du monde, on disait la messe tous les jours, de manière que les artisans l'entendaient sans quitter leurs occupations. Le pays a pour ornement les portiques, sous lesquels, à Lucques, les seigneurs dînent dans l'été, et là, on joue beaucoup au ballon. Les logements étaient fort chers, parce que

(1) *La ville et la république de Venise*; Paris, 1680 : ouvrage anonyme dédié au comte d'Avaux, ambassadeur de France à Venise. Le *Voyage en Italie* du célèbre Burnet, évêque de Salisbury, mérite également d'être lu.

cette ville recevait peu d'étrangers; mais on fréquentait beaucoup les bains, sur lesquels Montaigne s'étend longuement. A Pise, chacun était occupé à travailler. Chez les nations libres, dit-il, on ne fait aucune distinction entre les personnes; les gens même de basse condition ont dans les manières quelque chose de noble, et, quand ils demandent l'aumône, ils ajoutent toujours quelques mots impérieux : « Faites-moi l'aumône, si vous voulez; faites-moi la charité, si vous savez. » A Rome, un mendiant disait : « Faites-moi du bien pour le salut de votre âme. »

A Rome, après une visite rigoureuse de ses malles, surtout à cause des livres, comme il avait encore quelque crainte, il loge *à l'Ours* : on dîne à deux heures et l'on soupe à neuf; on y voit moins de cloches que dans un village de France, et pas d'images; les églises sont moins belles que dans le reste de l'Italie et qu'en France; les habitations offrent si peu de sécurité, que celui qui a de l'argent le confie aux banquiers. Un prédicateur fut arrêté pour avoir prêché contre le luxe des prélats. Pendant le carnaval, il y avait des courses d'enfants, soit de vieillards nus, soit encore de juifs ou de chevaux avec des valets, ou d'ânes, ou de buffles; les gentilshommes et les dames couraient le quintan, et se livraient à d'autres exercices chevaleresques, dans lesquels ils déployaient une grande habileté; les femmes se montraient sans masque. Le menu peuple a beaucoup plus de dévotion qu'en France; mais il n'en est pas de même des courtisans et des riches; les démoniaques et les possédés y abondent. A la procession du saint-Visage, on alluma peut-être douze mille torches, et des files de Battus se flagellaient, tandis que d'autres venaient les réconforter avec du vin et des dragées, et laver avec du vin le bout de leurs lanières.

La ville était pleine d'étrangers, de manière qu'on ne s'étonnait pas de la variété des costumes et des usages. Il y vit arriver un ambassadeur du roi de Moscovie, avec des lettres adressées au grand gouverneur de la Seigneurie de Venise, dans la persuasion que cette ville se trouvait sous la dépendance du pape; invité à une cavalcade qui fut de cent cinquante à deux cents chevaux, cet ambassadeur sourit, en disant que dans son pays on les faisait de vingt-cinq ou de trente mille.

Le spectacle de tant de choses, les prédicateurs, les causeries des courtisanes qui faisaient même payer leur conversation, chassaient la mélancolie de Montaigne, lequel rechercha et obtint à grand'peine le titre de citoyen romain. Après quelque temps de

séjour, il ne trouvait plus aussi merveilleuse la beauté des femmes italiennes; toutefois, il n'en voyait pas autant de laides qu'en France ; leur tête et la partie du corps depuis la ceinture jusqu'en bas lui paraissaient d'une forme plus exquise ; il leur trouvait encore plus de majesté dans le maintien, des mouvements plus dignes et plus suaves, plus de richesse dans le costume, tout brillant de perles et de pierreries ; beaucoup d'entre elles apparaissent en public, mais séparées des hommes excepté dans les bals, où elles se comportent avec une grande liberté. Les hommes font usage de vêtements modestes, en noir et de serge de Florence ; ils ont les dehors un peu vulgaires, mais sont polis et gracieux, quoique les Français ne veuillent pas reconnaître ces qualités dans les hommes qui ne supportent par leurs impertinences. « Bien que (ajoute-t-il) nous fassions tout pour nous discréditer, les Italiens ont pour la France une vieille affection et du respect, de manière qu'ils traitent avec égard tous ceux qui le méritent, ou s'abstiennent de les offenser. »

De Rome à Milan, les muletiers employaient vingt journées, et l'on payait deux baïoques par livre le transport des marchandises. Toute la côte était bordée de tours pour repousser les pirates, dont l'approche était signalée en une heure de l'extrémité de l'Italie à Venise. Les dévots affluaient à Lorète, remplie d'*ex-voto* et de miracles. A Pavie, l'auberge du *Faucon* lui paraît la plus détestable possible ; dans cette ville comme à Milan, il trouve le bois à brûler fort cher, et les matelas rares. Milan, la cité la plus peuplée de l'Italie, pleine de toutes sortes d'artisans et de marchandises, ressemble à une ville française. Turin, petit, situé dans un lieu fort humide, est mal construit et désagréable (1), bien qu'un ruisseau coule au milieu de la rue et la nettoie ; la langue du peuple n'a presque d'Italien que la prononciation, et les mots sont français (2).

(1) Cette ville ne devait pas apparaître sous cet aspect au Milanais Pierre Paul Gileto, qui fit un poëme, *Torino in ogni parte ammirabile ;* Milan, Malatesta, 1669. Le même auteur écrivit un autre poëme de quatorze chants en octaves rimées, *Mondana politica, con varieta di successi significata*, adressé à Charles Emmanuel II.

(2) *Journal du voyage de Michel Montaigne en Italie en* 1580-1581 ; Rome, 1774. A Christophe Leuschner, qui venait en Italie, George Fabrizio adressait ces conseils :

Œnotri fugias ardentia munera Bacchi :
Sobria Aminæum temperet unda merum...

Parmi d'autres, le président Misson écrivit encore un Voyage en Italie (La Haye 1702), dans lequel abondent les railleries et les reproches contre les superstitions romaines ; cependant, lui-même remplit son *Théâtre sacré des Cévennes* de miracles, opérés en l'honneur des protestants qui avaient péri dans cette contrée.

Les puissantes individualités qui avaient paru à l'époque de la Renaissance s'effaçaient dans une régulière uniformité, rompue seulement par le désordre ou le méfait, par les *bravi* ou les artistes, dont l'existence fut souvent encore bizarre et agitée. Chiabrera tue un gentilhomme romain, Davila un autre, et lui-même est assassiné en voyage ; Torquato Tasso donne des coups de poignard ; Murtola et Marini se font la guerre soit à coups de fusil ou par l'espionnage ; Boccalini est tué à coups de petits sacs remplis de sable ; Annibal Bimbioli, professeur de médecine à Padoue, a le corps traversé, dans le palais épiscopal, par un Padouan de la maison Trivigiani ; Joseph Ortale, poëte sicilien, était appelé le chevalier sanguinaire pour son adresse dans l'escrime. Alexandre Stradella, fameux compositeur napolitain, séduisit la maîtresse d'un seigneur vénitien, qui mit à sa poursuite des sicaires avec ordre de le chercher partout ; ils l'assaillirent plusieurs fois, le poignardèrent à Turin, et, à peine guéri, l'assassinèrent à Gênes. Laurent Lorenzini, qui servait les amours de Louise d'Orléans avec le prince Ferdinand, fut tenu par Cosme III vingt ans dans une forteresse de Volterra, où il étudia les mathématiques et fit le dixième livre des *Sections coniques*. Muzio Oddi, convaincu de communiquer à la duchesse les secrets du conseil, expia ce délit ; le duc d'Urbin l'enferma pour sept ans dans une

Adriacæ blandæ sunt vultu et voce puellæ:
His si credideris, postea nullus eris.
Nec Daphnea tibi circumibit tempora laurus,
Ni vites cupidæ furta proterva Deæ.
Non colit illa Gnidum, non amplius illa Panormum ;
Tota habitat veneta mollis in urbe Venus.
Hanc quoque dum vitas, alias vitare memento :
Serpit enim ex illa latius urbe malum.
Uni etiam et noto tua pectora crede sodali :
Nec cole multiplices cautus amicitias...
Non inimicitias cum quoquam suspice ; lauda
Quod potes, et tacita cetera mente preme.
Nec studia illorum studiis tua præfer : in illis
Non vult ingenio cedere nemo locis.
Erga omnes facilis sis verbis ; credito paucis ;
Deque bonis studiis sit tibi sermo frequens.

prison, où, après avoir fabriqué de l'encre et du papier, il écrivit sur les mathématiques; délivré en 1609, il fut beaucoup employé comme ingénieur militaire.

Les attaques, les coups d'arquebuse et de poignard se rencontrent même dans la vie de l'homme le plus tranquille. A Venise, où il était défendu de porter des armes, il fut permis à frère Paul Sarpi de se faire accompagner par un moine laïque avec l'arquebuse. Élisabeth, fille du peintre André Sirani, formée par Guido et renommée par le nombre et le mérite de ses peintures et de ses gravures à l'eau-forte, fut empoisonnée à vingt-six ans. Jacques Torelli de Fano, mécanicien architecte, assailli un soir à Venise, perdit quelques doigts en se défendant.

Panigarola, fameux prédicateur milanais d'une mémoire prodigieuse, fut envoyé à Pavie, dès l'âge de treize ans, pour étudier les lois; il est curieux de l'entendre parler de la dissipation des étudiants d'alors : « Au bout de quelque temps (raconte-t-il « lui-même) il devint si déréglé, qu'il n'y avait ni querelle ni « rixe où il n'intervînt, et que chaque nuit il ne sortît armé « de chez lui. En outre, il accepta d'être chevalier et chef « de sa nation, office fort orageux, et après s'être lié avec des « factieux de Pavie, il ressemblait plus désormais à un soldat qu'à « un écolier. Toutefois, il ne manquait point d'entendre certains « jours ses maîtres... dont il suivait les leçons, bien qu'il les étu- « diât peu, avec le bonheur de l'intelligence, et les écrivait. Lors- « qu'il allait à Milan, il rendait si bon compte à son père de ses « travaux qu'il enlevait tout crédit aux paroles de ceux qui l'a- « vaient dépeint comme déréglé. Dans Pavie, à cause de ces que- « relles, il se trouva plusieurs fois en grand danger de perdre la « vie; entre autres, un jour que, près de Saint-François, il était « mêlé à une rixe entre des Placentins et des Milanais, dans « laquelle périt un frère du cardinal Della Chiesa, il n'échappa « à plusieurs coups d'arquebuse qu'en s'abritant derrière une « colonne, où l'on voit encore l'empreinte des balles. »

Dominique Moni de Ferrare, après s'être arraché à la vie austère des cisterciens, épousa une jeune fille qu'il aimait, et s'adonna à la philosophie. Comme il n'en retirait pas de quoi vivre, il se fit médecin; mais (dit-il lui-même) les pauvres vérités de la philosophie lui déplurent autant que la riche imposture de la médecine. Il s'appliqua aux lois, qui l'abreuvèrent encore de dégoûts; enfin, étant allé voir Bastarolo, qui peignait, il s'attacha entièrement à cet art, dans lequel il fut un

des plus féconds et non des plus médiocres; en peu de jours il concevait et terminait ses tableaux, qui se trouvent répandus dans tout le Ferrarais. La mort de sa femme lui laissa un violent chagrin; sous l'empire de sa mélancolie, il perça d'outre en outre un abbé romain qui l'avait heurté par hasard, et s'enfuit auprès du duc de Modène.

Barthélemy Dotti de la Valcamonica étant venu à Milan pour un procès, fut arrêté sur les ordres du sénat, qui fit brûler par les mains du bourreau quelques-uns de ses écrits, dans lesquels il satirisait les membres de ce corps; il parvint à s'échapper du château de Tortone, s'enfuit à Venise, où il prit du service, obtint le titre de chevalier, et finit par s'établir dans cette ville comme agent de sa vallée natale. Caressé pour ses railleries, mais craint et odieux en même temps, un soir que, en pantoufles et en robe de chambre, il revenait de chez un voisin, il fut assassiné.

Le comte Maïolino Bisaccioni, de Ferrare, eut également une existence fort aventureuse; se trouvant à la solde de Venise, il eut une affaire d'honneur avec un capitaine, puis une autre avec Alexandre Gonzague, sous lequel il avait combattu en Hongrie. Il abandonna la carrière des armes, et fut podestat dans le Modénais; accusé d'avoir tiré un coup d'arquebuse à un adversaire, il se justifia; le prince de Correggio le fit administrateur civil et militaire de son pays, et le dédommagea par les honneurs d'un nouvel emprisonnement encouru pour des soupçons qu'il dissipa : il voulut l'avoir à sa table, dans son carrosse, et pour adversaire dans un tournoi. Revenu à la profession des armes, il défendit Vienne au siége de 1618; puis il fut employé dans des affaires importantes par Victor-Amédée de Savoie, jusqu'au moment où un nouveau duel lui valut d'autres disgrâces. Enfin, retiré à Venise, il obtint du roi de France des titres et des honneurs, qui ne l'arrachèrent point à l'indigence; il écrivit des nouvelles et des drames, un traité sur les appareils scéniques, un autre sur l'art de la guerre, quelques opuscules historiques, et une lettre violente *à un certain Fulvio Testi*, qui l'avait attaqué par un libelle infâme.

Si nous voulons encore continuer la revue de ces esprits hétéroclites, nous pouvons citer Paul Beni, littérateur renommé, mais qui se mêlait à toutes les querelles de ce temps; il défendit le Tasse, et croyait en général la langue moderne supérieure à l'ancienne et mieux ordonnée; dans cette persuasion, il

lança de sévères critiques à la Crusca, sans épargner Dante, Pétrarque, Boccace, et bien moins encore les vivants, qui lui répliquèrent fort durement. Paul Guidotto Borghesi, de Lucques, fut peintre, sculpteur, homme de lettres, astrologue, joueur d'instruments, musicien, architecte, mathématicien; en un mot, il posséda quatorze arts, chacun desquels aurait suffi pour l'enrichir, et qui tous ensemble ne le tirèrent pas de la misère. Il voulut essayer de voler, mais il fit une grave chute; il exécutait des groupes de plusieurs figures, loués par Marini et d'autres contemporains; rivalisant avec le Tasse, il lui opposa la *Jérusalem ruinée et détruite* en autant d'octaves.

Antoine Oliva de Reggio en Calabre, théologien du cardinal Barberini, qui l'expulsa pour cause d'immoralité, se met à la tête de brigands, et se voit bientôt arrêté; sorti de prison, il devient professeur de médecine à Pise, et, à la première leçon, débite un discours de Mureto comme sien; la supercherie découverte, il répond : « Je ne voulais pas mal dire, et je n'aurais su dire rien de mieux que les paroles de ce latiniste. » Néanmoins, il entra si avant dans les bonnes grâces du grand-duc, qu'il fut nommé un des neuf membres de l'académie du Cimento, dans laquelle toutefois nous ne trouvons de lui aucune œuvre importante; en effet, à l'exemple des charlatans, qui ne produisent rien, il n'avait que l'art de se faire croire un grand génie. Bientôt, de scandaleuses aventures le contraignirent de se réfugier à Rome, où, comme médecin, il eut accès auprès des cardinaux et des pontifes; enfin, reconnu comme l'un des fondateurs d'une société des Blancs, accusée de réunions obscènes, il fut arrêté par les ordres d'Alexandre VIII; soumis à une enquête et craignant un châtiment sévère, il se précipita d'une fenêtre.

Parmi les écrivains bizarres, nous distinguerons Thomas Garzoni de Bagnacavallo qui, à l'âge de onze ans, composa un poëme en octaves sur les amusements de l'enfance; puis, nommé chanoine de Latran, il acquit de plus grandes connaissances. Dans son *Théâtre des divers cerveaux mondains* (1583), il passe en revue les *cervelli*, les *cervellini*, les *cervelluzzi*, les *cervelletti*, les *cervelloni*, les *cervellazzi* (esprits ordinaires, évaporés, bizarres, remarquables, extraordinaires), subdivisant chaque espèce de manière à trouver le sujet de cent cinquante-cinq discours, où l'esprit est aussi fade que l'érudition indigeste et confuse. Dans la *Place de toutes les professions du monde*, il traite de cent cinquante-cinq professions, depuis le roi jusqu'aux savants,

aux enchanteurs, aux artisans, ajoutant pour chacun ce qui lui vient à la mémoire. Dans l'*Hôpital des fous incurables*, il examine les diverses folies dans trente-trois discours, chacun desquels est terminé par une prière à quelque divinité pour la guérison de l'espèce des fous dont il a parlé. La *Synagogue des ignorants* offre la même contexture; il définit l'ignorance, ses signes, les causes qui la développent et la maintiennent, les fonctions des ignorants, dont la principale est de censurer les hommes instruits, de les calomnier auprès des grands ou du monde. Dans la *Merveilleuse corne d'abondance consolatoire,* il fait l'éloge des cornes pour la consolation d'un mari infortuné. Dans la *Ménagerie des choses étonnantes du monde*, il distribuait en dix appartements les divers objets extraordinaires, monstres, prestiges, oracles, songes, et tout ce qu'il avait puisé dans ses lectures indigestes. Ces ouvrages acquirent de la renommée et furent traduits en français; mais personne aujourd'hui n'en supporterait la lecture.

N'oublions pas Jules-César de la Croce, né à Persiceto dans le Bolonais; pauvre orphelin élevé par un oncle maréchal, il ouvrit une boutique à Bologne; la passion d'écrire l'ayant envahi, il composa beaucoup d'ouvrages fort grossiers, parmi lesquels le *Berloldo* survivra à toutes les œuvres italiennes du même genre. Malgré les nombreuses éditions de ses livres, il ne renonça point à sa profession de maréchal, et ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il accepta une pension des seigneurs de Bologne.

Le Vénitien Vincent Bianchi demande l'autorisation de commenter gratuitement, dans l'université de Padoue, les *Dialogues de Platon ;* mais les réformateurs lui répondent que la loi exige qu'aucun professeur n'enseigne sans traitement. Le célèbre Du Fresne, alors ambassadeur de France à Venise, l'ayant recommandé aux ministres et au roi, il passe en France ; accueilli magnifiquement, il obtient la faculté de donner des leçons dans le collége des professeurs royaux et de traiter dans sa chaire des matières qui seraient le plus de son goût : distinction qui déplut aux Français. Il écrivit beaucoup de choses, et fut en correspondance avec Képler ; mais il croyait fermement à la prédiction des astres, et se vantait d'une grande naissance, relevée par de grands titres ; à l'entendre, il était comte et descendait des Comnènes impériaux, tandis qu'il avait pour père un comptable.

L'étrange érudit Théophile Raynaud de Sospello, jésuite, refusa l'évêché de Genève; à Chambéry, étant entré en correspon-

dance avec le père Monod, alors enfermé dans le château de Montmeillant par les ordres de Richelieu, il s'attira la colère de ce ministre, qui le fit arrêter et juger. Son innocence fut reconnue; mais comme les puissants ont l'habitude de persister dans leur opinion, pour ne pas avouer qu'ils ont eu tort, on l'emprisonna de nouveau; remis en liberté, il gagna les bonnes grâces du légat pontifical, et fut employé dans beaucoup de négociations. Il écrivit du premier jet, sans les polir, quatre vingt-treize ouvrages, et son intelligence satirique s'exerça contre les jansénistes; son immense érudition, il l'éparpillait à l'aventure, de manière que le titre ne correspond jamais à la matière qu'il traite : par exemple dans le traité de *la Rose bénite*, il parle du carême.

Nous remarquons la même extravagance dans Antoine Magliabecchi de Florence. Sa famille lui fit apprendre la profession de bijoutier; mais sa passion pour les livres lui attacha le cardinal de Médicis, et Cosme III lui confia la bibliothèque qu'il avait fondée. Dévorant les livres, il les examinait comme font les journalistes, c'est-à-dire en lisant le frontispice, la table des matières, la dédicace, la préface, jetait tout au plus un coup d'œil sur chaque division, et cela lui suffisait pour dire ce qu'ils valaient. Sa mémoire de fer retenait tout ce qu'il lisait; il se souvenait de la place que chaque livre occupait dans les tas, et, lorsqu'il cherchait, il trouvait aussitôt celui dont il avait besoin. Aussi, les savants recouraient à lui comme à une bibliothèque vivante, et Magliabecchi répondait d'une manière exacte et complète, au point de citer les mots et les pages : « Je n'ai jamais pris note (écrit-il à Fontanini en 1698) des choses que « j'ai lues, ce dont m'ont blâmé les princes sérénissimes eux-« mêmes. J'ai dans l'esprit diverses choses; mais je ne puis me « fier à ma mémoire, et il me devient presque impossible de les « trouver, parce que tous mes livres sont entassés confusément ... « pour en trouver un, il faut donc en remuer deux cents. Le « très-noble seigneur Rostgaard pourra l'attester; en effet, comme « il avait besoin du second volume de Libanius, je lui dis aussi-« tôt où je l'avais; mais il dut enlever d'abord environ cinq cents « livres in-folio, sous lesquels il était. Les renseignements que « vous désirez, je les ai dans l'esprit sans avoir besoin de les « chercher; mais, en aucune manière, je ne me fierais à ma « mémoire sans consulter les livres où je les ai lus. »

1633-1714.

Répondant à tous, il courait avidement après la renommée, et celle qu'il obtint fut très-grande; il donnait pour recevoir da-

vantage, louait en face, puis critiquait derrière; bien plus, il écrivait au grand-duc des lettres dans lesquelles il couvrait d'insultes et d'infamie les uns et les autres, en le priant de les brûler *par les entrailles de Jésus-Christ.* Autant il était poli avec les étrangers, autant il se montrait bourru et dédaigneux envers ses compatriotes, dont il excitait la jalousie, heureux de les voir se rabaisser entre eux. Il traitait Viviani d'âne, et satirisait Redi, Magolotti, Coccapani et d'autres; mais il trouva qui le mordit à son tour. Son plus long voyage fut jusqu'à Prato afin de reconnaître un manuscrit. Difforme, grossier, étranger à toute manière gracieuse, toujours solitaire sans même avoir un serviteur, couvert d'un habit sale et déchiré, ne changeant de chemise que lorsqu'elle tombait en lambeaux, il était cloué la journée entière sur son fauteuil, où il dormait et mangeait sans interrompre sa lecture; les restes de ses repas lui servaient à marquer certains passages, ou pourrissaient parmi les monceaux confus de ses livres, l'unique mobilier de sa maison. Il portait une chaufferette pour les mains, qu'il ne laissait pas même quand il allait voir le grand-duc; un jour, celui-ci ayant mis le feu à ses habits, Magliabecchi ne s'en aperçut que lorsqu'il sentit ses mains brûler. Il n'écrivit rien; pour nous, qui ne voulons mesurer la puissance que d'après les faits, nous croyons devoir le placer au nombre de ceux qui, pour conserver leur réputation, ont besoin de ne pas publier les choses qu'ils promettent.

Ferdinand Stocchi de Cosenza se vantait d'être astrologue, et de découvrir, au moyen de la cabale, les voleurs, les trésors cachés, les remèdes contre des maladies invétérées. A Charles Calà, avocat qui avait gagné assez de richesses par son talent pour devenir duc de Diano et marquis de Villanova, il fit croire qu'il avait découvert les fastes d'un de ses aïeux, descendant d'un roi et mort saint; outre des reliques que l'on plaça sur les autels, il inventa des documents qui furent exposés dans une *Histoire des Souabes et de la conquête des royaumes de Naples et de Sicile par l'empereur Henri VI, avec la vie du bienheureux Jean Calà, qui fut capitaine général dudit empereur* (Naples, 1660); mais un de ses complices dénonça la fraude en mourant, et l'on découvrit que les ossements étaient ceux d'un âne.

Parmi ces types bizarres qui semblent nés tout exprès pour les imaginations romanesques, nous n'oublierons pas le Lucquois Zamet, qui, s'étant rendu en France sous la protection de Catherine de Médicis, fut attaché à Henri III comme grand maître de la

garde-robe ; il plut par ses bons mots, et montra une si grande habileté dans l'intrigue, qu'il accumula bientôt des richesses, et devint l'ami de Mayenne, de Henri IV, de Marie de Médicis. S'étant appliqué aux opérations financières, il prit une grosse part dans les fermes, fit construire et orner un riche palais, et donna des banquets somptueux. Employé souvent comme négociateur dans les tumultes de la Ligue, il travailla également à la conversion de Henri IV, qui l'employait ensuite quand il voulait déposer la majesté royale, pour s'entretenir en particulier avec Gabrielle ou toute autre femme ; ce roi avait même recours à sa bourse soit pour acheter des amis ou des amies, soit pour payer les grosses sommes qu'il perdait au jeu.

Les seigneurs principaux se servaient encore de Zamet; ce fut dans sa maison que l'on agita la question de savoir si l'on accepterait le concile de Trente; les menées de Charles Emmanuel à Paris se firent avec son concours, et Marie de Médicis, lorsqu'elle arriva comme épouse du roi, mit pied à terre chez lui ; après la mort de Henri IV, il s'efforça de détruire la funeste influence de Concini sur la régente, dont il obtint la confiance, au point qu'elle allait souvent lui demander à dîner, et recevait les grands dans sa maison. Il obtenait des postes lucratifs, et savait, à force d'argent, se faire pardonner ses abus. Les grands et les femmes lui accordaient leurs faveurs; il fut seigneur, baron, conseiller, capitaine, surintendant des bâtiments de Fontainebleau et de la maison de la reine, en un mot ce qu'il voulut; lorsqu'on rédigeait le contrat de mariage de son fils, le notaire lui ayant demandé ses titres, il lui dit : « Qualifiez-moi seigneur d'un million et sept cent mille écus. » Ses descendants figurèrent parmi les maisons illustres de France.

Ce pays dut encore au banquier italien Tonti, en 1653, l'institution des placements à rentes viagères, dits *Tontines* de son nom. Le chevalier Tonti, son fils, entra dans la carrière des armes; ayant perdu une main dans un combat en Sicile, il concourut grandement, avec Lassalle, à la découverte du Mississipi; après la mort de celui-ci (1687), il resta dans ces contrées pour consolider les nouvelles possessions de la France, et les cantons qu'il peupla sur les rives du grand fleuve furent appelés Petites et Grandes Tontines.

Un rôle bien plus important fut joué par la famille que le cardinal Mazarin fit venir en France, dès qu'il se trouva à la tête de ce royaume; en effet, il eut besoin de se former un cercle d'amis

et de parents riches dans un pays où il était méprisé comme homme nouveau par une noblesse qui n'estimait rien le mérite personnel. Deux de ses nièces auraient pu devenir reines de France, s'il n'avait pas su mettre un frein à la bienveillance des rois : une, comme régente du duché de Modène, ne montra pas moins d'habileté qu'une femme quelconque de haute naissance; une autre devina le talent de La Fontaine, et l'encouragea dans la voie où il ne devait pas rencontrer de rivaux; une troisième devint la mère du prince Eugène de Savoie. Et si les prestiges de leur grâce enchanteresse ont fourni trop de sujets à la chronique, il faut reconnaître que, au lieu de bas instincts et d'un cœur dépravé, elles déployèrent de brillantes facultés, quoiqu'elles manquassent de direction, et ne souffrissent aucun frein dans leur impérieux besoin d'action.

1589-1619. Lucilio Vanini, prêtre napolitain, parcourut l'Europe sous divers noms et suivi de quelques compagnons; prêchant toute autre chose que l'Évangile, il se proclamait le disciple de Pomponace, de Cardan, d'Averroès, d'Aristote, *dieu des philosophes, dictateur de la sagesse humaine, pontife suprême des sages;* il disait encore que le diable est plus fort que Dieu, puisque chaque jour il arrive des choses que Dieu ne peut vouloir. Il met dans la bouche de divers interlocuteurs les critiques du christianisme, et feint de les entendre avec horreur, comme il feint encore de louer les jésuites, de se faire l'apologiste du concile de Trente et d'être l'ennemi acharné de Luther ; et cependant, tour à tour panthéiste et matérialiste, il fait la guerre au christianisme, d'abord en philosophe dans l'*Amphiteatrum æternæ Providentiæ*, puis en physicien dans les soixante dialogues sur les *Arcana naturæ.* Dans le premier ouvrage, expliquant ce qu'est Dieu, il agite le problème de la providence et de la fatalité, et, bien qu'il affecte de combattre Cardan et les athées, il met en relief leurs arguments; les preuves de la providence, il les réduit aux oracles, aux sibylles, aux miracles, qu'il décrit par leur côté faible avec un air de bonne foi qui ne peut faire illusion. Physiquement, il fait dériver l'homme de la putréfaction et du perfectionnement successif de l'espèce; en force même, dit-il, les animaux le surpassent parfois; on ne saurait donc affirmer qu'il leur est supérieur par destination, et le mieux que l'on puisse faire, c'est de vivre et de jouir. « Le temps que l'on passe à ne point aimer est un temps perdu; » la morale, selon lui, n'a de fondement que dans les lois.

Après avoir traversé l'Allemagne, il entra dans la Bohême,

pépinière des doctrines qui occasionnaient la guerre de Trente ans; là, il eut une controverse avec un anabaptiste, étonné de voir les chrétiens s'égarer dans des discussions subtiles; à Amsterdam, il discuta avec un athée; à Genève, avec les réformés, et, comme il craignait pour sa sûreté, il se rendit à Lyon. La peur du bûcher le fit sortir de cette ville pour aller à Londres, où « il s'attira la persécution des protestants, et fut emprisonné pendant quarante jours, préparé à recevoir la couronne du martyre, à laquelle il aspirait avec une ardeur indicible (1). » Remis en liberté, il vient en Italie, et ouvre à Gênes une école très-fréquentée; mais ses doctrines soulèvent bientôt un tel scandale, qu'il est contraint de se réfugier à Lyon; puis, il se fait moine en Gascogne, édifie par les prédications, la confession, la dévotion, jusqu'au moment où, reconnu vicieux, il est expulsé.

A Paris, il trouva un asile dans la maison du nonce Robert Ubaldini, qui lui ouvrit sa riche bibliothèque, d'où Vanini tirait ce qu'il y avait de pire, afin de le répandre parmi les jeunes médecins et poëtes; aussi, dit le père Mersenne, son adversaire déclaré, on comptait à Paris cinquante mille athées. La Sorbonne condamna ses *Dialogues sur la nature*, et Vanini alla s'établir à Toulouse, où il tenait des réunions secrètes et cherchait à faire des prosélytes parmi les jeunes gens; or, comme la fermentation des guerres de religion ajoutait au danger de ces doctrines, il fut dénoncé au parlement; un gros crapaud qu'on lui trouva dans un bocal fournit un nouveau motif de grave suspicion, et, condamné comme magicien et athée, il eut la langue coupée et périt dans un bûcher : double accusation que la raison ne saurait accepter. Durant le procès, il avait professé les meilleures croyances; condamné, il se déclara impie, refusa les consolations de la religion, et se vanta d'être plus intrépide que le Christ, qui avait sué d'angoisse.

Ferrant Pallavicino, fils aîné d'une illustre maison de Modène, 1618 44.
chanoine régulier à Milan, vanté pour son savoir, se livrait à de vulgaires amours, prodiguait l'argent, écrivassait; s'étant retiré à Venise, il adressait à ses amis des lettres comme venant de Lyon, de Paris, d'ailleurs, racontant des voyages supposés : « Comme « on me voit occupé de toute autre récréation que celle d'écrire, « chacun est saisi de surprise, d'autant plus que je publie un « grand nombre d'ouvrages. Cet étonnement me dédommage

(1) *Amphiteatrum*, p. 118.

« surabondamment (1). » En effet, il fabriquait une foule de livres, histoires sacrées et profanes, nouvelles, panégyriques, épithalames, parfois ascétique, toujours ampoulé, confus, obscur et se plaisant aux descriptions lascives; par exemple, dans les *Beautés de l'âme*, traité spirituel, au chapitre XIII, il discourt sur la beauté des gorges. Les mêmes taches se retrouvent dans la *Suzanne*, le *Joseph*, le *Samson*, la *Bethsabée*.

Il parla des Espagnols avec un mépris violent, et des grands en général avec arrogance, ce qui lui valut la réputation de libéral. En Allemagne, il vit attaché à la roue un calviniste, avec lequel il se mit à discuter sur les choses de l'âme; convaincu par cet adversaire, désormais il couvrit d'outrages les choses et les personnes sacrées. Son *Divorce céleste amené par les dissolutions de l'épouse romaine, et consacré à la simplicité des gens scrupuleux* (1643), fut traduit en plusieurs langues par les protestants; Grégoire Leti le continua probablement, pour le diviser en trois livres : Les *Mœurs dissolues de l'adultère*, le *Procès des bâtards de celle-ci*, le *Concours de diverses Églises aux épousailles du Christ* (1679). Dans le *Courrier dévalisé*, il vomit toutes sortes de calomnies contre le pape, les cardinaux, les jésuites, tous les gouvernements, les gens de lettres, avec des obscénités et de fétides saillies. Il le fit imprimer en secret, et la Seigneurie de Venise l'emprisonna; remis en liberté, il se déchaîna plus que jamais contre les princes, le pape Urbain VIII et les bonnes mœurs; entre autres choses, il composa la *Rhétorique des p......, dédiée à l'université des courtisanes les plus célèbres*. Un certain de Brèche, de Paris, soudoyé par les Barberini, feignant d'être son ami, lui persuada de se rendre en France, où il pourrait, lui disait-il, faire imprimer d'autres livres irréligieux; conduit ainsi à Avignon, ville du pape, il fut arrêté, jugé et décapité quatorze mois après, à l'âge de vingt-six ans. Aussitôt parurent deux dialogues intitulés l'*Ame de Ferrant Pallavicino*, œuvre peut-être de Jean-François Loredano, où l'on foule aux pieds le pape, les prélats, les gens de lettres et les bonnes mœurs.

1630-1601. Le Milanais Grégoire Leti fut encore un adversaire des doctrines catholiques; après avoir dissipé sa fortune en voyages, et s'être imbu des principes de la réforme, il professa le calvinisme à Lausanne, puis enseigna à Genève, où il obtint le droit de cité en écrivant contre l'Église catholique. Ses médisances soulevèrent

(1) Préface du *Prince hermaphrodite*.

bientôt contre lui de vives animosités; « une inquisition plus horrible que celle de Rome » fit brûler le *Niveau politique*, l'*Itinéraire*, le *Vatican languissant*, comme renfermant des propositions contraires à la foi, aux bonnes mœurs, à l'État, et son titre de citoyen lui fut enlevé. A Paris, afin d'obtenir la faveur de Louis XIV, il publia son panégyrique ampoulé *La renommée jalouse de la fortune*. Il se rendit en Angleterre, où, dit-il, du schisme de Henri VIII « sont nées tant de calamités pour cette île et ces populations, que l'on peut dire que, depuis cette époque, les bourreaux n'ont pas eu un moment de repos; c'est un miracle si l'on traverse la Tamise sur de l'eau et non sur du sang (1). » Il obtint de Charles II bon accueil et mille écus pour écrire l'*Histoire de la Grande-Bretagne*; mais il le fit de telle façon, qu'il dut encore s'éloigner, et dès lors il injuria ceux qu'il avait flattés auparavant. En Hollande, l'érudit Le Clerc, épris de sa fille, le fit nommer historiographe de la ville d'Amsterdam, où il mourut subitement.

Nouvel Arétin, vivant du trafic de la louange et de la satire, il laissa peut-être cent volumes d'histoires, non méditées et prolixes, sur la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Espagne, Charles-Quint, Philippe II, le duc d'Ossuna, le président Aresi : fouillis de balivernes, où la haine alterne avec l'adulation. Il se vantait d'avoir toujours en même temps trois ouvrages sur le métier, et lorsque les matériaux lui manquaient pour l'un, il s'occupait de l'autre; mais, comme dit Bayle, il ne songeait qu'à entasser des volumes et à multiplier les dédicaces : rapsode sans une ombre de critique, et d'une telle irréflexion que, bien qu'il habitât la Hollande, il dit que l'Escaut et le Rhin passent par Rotterdam. La Dauphine lui ayant demandé si les nombreuses méchancetés qu'il avait écrites de Sixte-Quint, de Philippe II, d'Élisabeth, étaient vraies, il répondit qu'une chose bien imaginée plaît autant et plus que la vérité. Mais il ne sut pas même donner au mensonge la parure de l'esprit et du style; écrivain toujours négligé et ennuyeux, ridiculement prétentieux, grotesquement hyperbolique, mou, prolixe, personne ne le lirait jamais, s'il n'était recherché pour les indécentes diatribes dont il salit ses œuvres, surtout contre Rome. Ses *Précipices du siége apostolique*, le *Massacre des protestants innocents*, la *Vie de dame Olympie Maldachini*, l'*Examen de la vie d'Alexandre VII avec son voyage dans l'autre monde*, *Rome pleurante*, le *Népotisme*, le *P.......me romain*, l'*Am-*

(1) *Vie de Sixte-Quint*, livre 1er.

bassade de Romulus aux Romains furent répandus et traduits par un sentiment de malveillance; un libéralisme fangeux, insultant au bon sens et comptant sur le grand nombre de lecteurs qui en manquent, a pu seul naguère louer et reproduire ses œuvres, parce qu'il injurie lâchement des papes et des prêtres dans de secondes éditions de livres, où il les avait d'abord lâchement adulés (1).

1617-85. Le Milanais Joseph-François Borri entra dans la cour du pape comme chimiste et médecin; sali des pires turpitudes, il n'évite le châtiment qu'en feignant d'être corrigé. Alors, il commence à se dire inspiré par le ciel pour réformer le monde, rétablir la pureté dans la foi et les mœurs, faire entrer tous les hommes dans un seul bercail; l'armée pontificale, dont il serait le capitaine avec une épée que lui avait donnée saint Michel, exterminerait, disait-il, tous ceux qui refuseraient d'obéir. Selon une étrange religion qu'il imagine, la Vierge Marie était de nature divine, présente elle aussi dans le saint sacrement, fille du Père, égale en tout au Fils et incarnation du Saint-Esprit, lequel et le Fils sont inférieurs au Père. Lucifer entraîna dans sa chute beaucoup d'anges, qui voltigent dans les régions de l'air, et, par leur intermédiaire, Dieu créa la matière et les animaux brutes; les hommes, au contraire, ont une âme inspirée et divine. La création ne fut point un acte de libre volonté; mais Dieu s'y trouva contraint. Les fils conçus dans le péché, en conservent la souillure.

Après avoir fondé une Église, il exigeait de ses disciples, qu'il appelait Raisonnables ou Évangéliques, des vœux d'union fra-

(1) « L'hiver, je crois qu'il fait froid, parce que, dans ces temps, je n'ai jamais senti de chaleur qu'auprès du feu...», page 151 de la *Vie d'Aresi*. Il appelle Louis XIV « l'invincible parmi les guerriers, le héros parmi les Césars, l'auguste parmi les monarques, le prudent parmi les politiques; » et il s'écrie: « O Louis! ô planète qui éclaire l'univers, ô brillant horizon de la religion chrétienne, et qui pourra jamais fixer les regards, s'il n'a ceux de l'aigle, sur un soleil aussi élevé, sur un mérite qui ne s'éclipse jamais, sur un Jupiter terrestre aussi majestueux ? » *La Renommée jalouse de la fortune*, 1680.

Dans la préface de la *Vie de Cromwell*, écrite par Leti lui-même, on lit: « On peut dire que les œuvres publiées par le seigneur Leti jusqu'à cette année 1692, sont au nombre de quatre-vingts, sans y comprendre le *P.......me moderne*, le *Conclave des P.......*, le *P.......me de Rome*, le *Parloir des religieuses*, le *Ruf... du bossu de Rialto;* on attribue ces ouvrages au seigneur Leti, qui pourtant ne s'en reconnaît pas l'auteur, et lorsque ses amis l'interrogent sur cette matière, il répond: *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris, Domine...* Il a fait encore imprimer en italien beaucoup d'épithalames, comme le *Lit fleuri*, le *Transport d'amour*, la *Citadelle assiégée*, le *Voisin avoisiné*, l'*Horloge sonore* et autres vers. »

ternelle, de secret inviolable, d'obéissance au Christ, aux anges, de fervent apostolat de pauvreté; en conséquence, ils remettaient tout leur avoir à Borri, qui, par l'imposition des mains, leur communiquait la mission divine. Ses enseignements étaient voilés de mystère et de formules initiatrices; mais, quand Alexandre VIII fut élu pape, il dut se réfugier à Milan, où il continua à faire des prosélytes. On doit s'étonner que l'inquisition l'ait laissé prêcher si longtemps; toutefois, lorsqu'on découvrit qu'il cherchait à soulever contre les Espagnols Milan et l'Italie, pour étendre plus loin les conquêtes, il devint l'objet de poursuites plus rigoureuses. Condamné par contumace au feu et à la confiscation, il s'était enfui à Strasbourg, d'où il put gagner Amsterdam, où il fut bien accueilli comme une victime de l'inquisition; mais discrédité bientôt, il eut recours à l'astrologie et à l'alchimie pour gagner de l'argent.

Ses doctrines sont déposées dans la *Clef du cabinet du chevalier François Borri, grâce à laquelle on voit diverses lettres scientifiques, chimiques et très-curieuses, avec différentes instructions politiques, et autres choses dignes de curiosité, et beaucoup de secrets très-beaux* (Cologne, 1681). Ces lettres sont supposées écrites à des princes, et traitent des secrets du grand art; il obtint de grosses sommes de la reine Christine de Suède afin de fabriquer de l'or, puis de Frédéric III de Danemark, pour lequel il écrivit même des instructions politiques. Mais, à la mort de ce roi, il dut se soustraire par la fuite à la haine de son successeur, et se dirigea par la Moravie sur la Turquie; arrêté comme complice des trames ourdies alors en Hongrie, l'empereur le fit livrer au nonce pontifical, qui l'envoya à Rome, où le saint Office lui imposa une publique et solennelle rétractation de ses erreurs, et le jeta dans les fers. L'ambassadeur de France, qu'il avait guéri, obtint qu'il fût transféré au château Saint-Ange, où il eut même un laboratoire, outre qu'il pouvait sortir quelquefois; il y mourut à l'âge de soixante-neuf ans. Ses disciples de Milan, « après une longue enquête, convaincus de partager ses hérésies, durent abjurer publiquement, et furent jetés pour des temps déterminés et facultativement dans les prisons de l'inquisition, avec d'autres pénitences encore et l'obligation de porter, comme signe de leurs fautes, un mantelet jaune sur l'épaule gauche. » C'est ainsi que s'exprime Brusoni (1), qui parle longuement des doctrines de

(1) *Histoire d'Italie;* Turin, Zappota, 1680.

Borri, « parce que véritablement aucun autre hérésiarque n'a publié autant et d'aussi extravagantes folies en matière de foi. »

Un très-petit nombre d'autres quittèrent l'Italie pour professer des doctrines contraires à l'Église, et, dans l'intérieur, il ne resta que les hérétiques des vallées vaudoises. En 1614, on découvrit dans le royaume de Naples une secte de mystiques dirigée par sœur Julie de Marco de Sepino, tertiaire de Saint-François, le père Agnello Arciero, crucifère, et le docteur Joseph de Vicari, qui, sous prétexte de dévotion, s'abandonnaient à des turpitudes. Les pères Théatins avaient signalé ces sectaires ; or, tandis qu'une foule d'individus les tenaient pour des saints, l'évêque de Calvi, comme légat de l'inquisition de Rome, commença le procès, au grand scandale de leurs nombreux partisans et des jésuites qui croyaient à leur vertu ; la cause s'engagea donc entre deux ordres puissants, et fut dès lors très-bruyante. Néanmoins, les trois chefs furent condamnés, comme hérétiques, à une prison perpétuelle.

Mais déjà le scepticisme et l'incrédulité se glissaient dans les esprits, et si l'erreur répandue par les réformateurs avait été vaincue, les jeunes gens puisaient le doute et l'indifférence dans Hobbes ou Bayle. Magalotti crut devoir s'opposer à ces nouveaux mécréants, et il écrivait par mode à un comte athée : « Vous avez « richesses, naissance, jeunesse, force, courage et cortége ; vous « vous voyez aimé de votre maître, estimé de vos généraux, « courtisé par les dames. Ajoutez la table, le jeu, les réunions, « les délices, les plaisirs et le bonheur. Grâce à celui-ci, lorsque « vous entrez en campagne, toutes les choses vous réussissent tou- « jours, parce que vous faites toujours votre devoir. Si vous vous « battez en duel, vous en sortez toujours avec l'avantage ; s'il « s'agit de faire une action d'éclat, vous êtes toujours le premier « appelé ; vous allez, vous battez l'ennemi, vous revenez et vous « garnissez d'écharpes toutes les toilettes des dames. Vous vous « mettez à table en grande compagnie, et la conversation roule « aussitôt sur la religion : vous entendez un brutal en parler avec « peu de respect ; un autre, qui tranche du libertin, citer avec dé- « rision un passage obscur de l'Écriture ; puis un autre intervient, « celui qui se dit philosophe, pour en signaler la contradiction « avec la corrompue raison naturelle.

« Vous riez et applaudissez, et, comme vous aimez tout ce qui « peut favoriser les exigences de votre cœur, le contentement peu « à peu, sans vous en apercevoir, vous tient lieu de persuasion. « En attendant, vous mangez et buvez joyeusement ; vous quittez

« la table bouillant de vin, de concupiscence et de vanité; vous
« rentrez chez vous à deux heures après minuit; pour la moindre
« chose vous levez la canne, et l'abattez sur la tête du page qui
« n'accourt pas assez vite vous éclairer, et du valet qui vient à
« votre rencontre alourdi par le sommeil. Parfois, vous blasphé-
« mez pour faire montre d'énergie; vous vous mettez au lit;
« pour attirer le sommeil, vous lisez un chapitre du *Traité théo-*
« *logico-politique* ou du *Léviathan*, vous dites aussitôt qu'ils ont
« raison, et avant de vous endormir vous commencez à rêver
« qu'Alexandre et César devaient être à peu près comme vous,
« mais non pas au-dessus certainement. Vous dormez jusqu'à
« midi; vous allez à l'église pour voir le beau monde, et vous af-
« fectez surtout l'irrévérence, parce qu'il vous semble qu'elle re-
« lève l'opinion qu'on a de votre esprit, de votre galanterie, de
« votre bravoure. A cet effet seulement, vous vous réjouissez
« qu'il y ait une religion au monde, afin de montrer avec osten-
« tation que vous n'en faites aucun cas : tels sont les fondements
« de votre athéisme. »

Quelques méfaits de cette époque ont obtenu une célébrité historique. Un trésorier de Pie V fit si bien qu'il laissa quatre-vingt mille écus de rente à son fils François Cenci, lequel abusa de sa fortune pour se plonger dans les plus sales débauches. Il évita une condamnation pour vice infâme moyennant une amende de deux cents écus, et d'autres encore au prix de cinq cent mille. Il haïssait sa femme et ses enfants, qui l'abhorraient à leur tour, et cherchaient à obtenir sa mort du pape en lui révélant ses infamies; deux de ses enfants ayant cessé de vivre, il ne voulut rien dépenser pour leurs funérailles, en disant qu'il attendrait que tous fussent morts pour faire une joyeuse fête. Il attenta à l'honneur de Béatrix, sa très-jolie fille, qui, après avoir subi des outrages obscènes et féroces, recourut au pape dont elle ne fut point écoutée; le père alors redoubla de sévices et d'obscénités envers cette fille, qui, pour se 1605.
mettre à l'abri ou se venger, s'entendit avec ses frères et sa mère pour le faire assassiner. Un amant de Béatrix promit de le tuer, puis recula malgré ses instances; mais deux serviteurs, gagnés par une forte somme, commirent le meurtre et s'enfuirent dans le royaume de Naples. Arrêtés et reconnus comme coupables, les Cenci avouèrent à la torture, sans excepter Béatrix, qui ne voulut pas néanmoins dénoncer les outrages que son père lui avait fait subir. D'habiles avocats, et surtout l'illustre Farinaccio entreprirent de la défendre, sans nier le meurtre toutefois; le pape Clé-

ment VII, qui d'abord s'étonnait qu'il se trouvât quelqu'un pour défendre des parricides, finit par s'intéresser à leur sort. Mais déjà, cette année, un certain Troïlo-Savelli, qui fut envoyé au gibet, s'était souillé d'un meurtre, et les frères Maximi avaient tué leur belle-mère et pris la fuite; puis, un de ces derniers, après avoir expérimenté un poison sur son cocher, le fit boire à son frère aîné pour rester chef de maison. Pendant que le procès des Cenci se poursuivait, Paul Santa-Croce assassina sa propre mère pour avoir son héritage. Le pape, aussi épouvanté qu'indigné de tant de crimes, laissa la justice avoir son cours, et Béatrix, sa mère et son frère Jacques subirent la mort; le plus jeune frère, informé du meurtre et non complice, dut assister sur l'échafaud à leur supplice. Guido Reni avait copié et nous a transmis le portrait de Béatrix, regrettée généralement pour n'avoir pas voulu révéler l'horrible infamie de celui qui avait cessé d'être son père; son confesseur, en montrant sa tête au public, dit : « Voici une victime de sa beauté. » De pompeuses funérailles et des pleurs répandues sur sa tombe fournirent aux écrivains un thème d'immense compassion, et parfois de blasphèmes audacieux contre le pontife, comme s'il avait résolu cette mort pour engraisser ses Borghèse des richesses de la famille Cenci.

Un grand nombre d'aventures et de procès naquirent de la jalousie. En effet, comme aux temps d'Athènes, la vie domestique n'existait pas encore au moment où l'existence publique dépérissait; ainsi, dans le siècle précédent, nous avons vu les femmes, par génie d'intrigue plus que par fureur de passion, chercher à devenir centre du mouvement social; or, comme il semblait que les dieux païens fussent revenus pour s'amuser au milieu des hommes, elles se faisaient pardonner leur libertinage par l'élégance, et en mêlant au philtre de la séduction le miel de l'art. Mais alors elles furent renfermées dans les maisons et ne figurent que dans les cérémonies; puis, comme la vie domestique était attristée par la dure arrogance d'un chef de famille, tyran de ses frères déshérités, et qu'un austère ascétisme se préoccupait de pratiques extérieures plus que du perfectionnement intérieur, on les regardait comme des esclaves prêtes à se révolter, ainsi qu'elles firent quand apparut le déplorable *sigisbéisme*.

Jacques Salviati, d'une riche maison de Florence alliée aux Médicis, mari de Véronique Cibo, de la famille des princes de Massa, courtisait une bourgeoise du nom de Catherine Canacci. Sa femme, poussée par la jalousie, gagne un beau-fils de Cathe-

rine, lequel lui coupe la tête et l'apporte à la princesse, qui la présente à son mari. Le gouvernement poursuivit les assassins, mais non pas la plus coupable.

Isabelle, fille de Cosme de Médicis et soupçonnée d'infâmes relations avec son père, épousa Paul Jourdain Orsini, duc de Bracciano; mais elle continua sa vie galante, tandis que son mari en faisait autant à Rome. Troïlo, frère du duc, s'éprit de sa belle-sœur, et tua de sa main un page à qui elle accordait ses faveurs. Paul, de retour chez lui, se rapprocha de l'épouse infidèle et, au milieu des embrassements conjugaux, l'étrangla avec un lacet.

Ce même Paul courtisait Victoire Acoramboni, femme de François Peretti, neveu du pape Sixte; mais tandis qu'il était favorisé par deux frères, deux soutenaient le cardinal Farnèse, l'autre amant sexagénaire. Orsini, pour se débarrasser du mari jaloux, le tua dans Rome, et voulait épouser la femme sans le moindre retard; mais il en fut empêché par le cardinal de Médicis, qui trouvait ce mariage trop inégal pour un de ses beaux-frères, et le pape Grégoire lui ordonna d'y renoncer sous peine de rébellion. Après la mort de ce pontife, auquel succéda Sixte, Orsini épousa Victoire, et, comme il craignait que le pape le punît du meurtre de son neveu, il se réfugia sur le territoire vénitien; il mourut bientôt subitement à Salò, en faisant son héritière de Victoire, au détriment de Virginio, qu'il avait eu de sa première femme Isabelle. Les Médicis se disposèrent à faire casser le testament; mais Lodovico Orsini, qui servait à la solde de Venise, trouva plus expéditif d'assaillir dans Padoue la maison habitée par Victoire, et de l'égorger avec un de ses beaux-frères. La ville aussitôt prend les armes; les Dix veulent punir ce crime, et Orsini, qui s'était fortifié dans sa maison avec des *bravi*, est pris par force et massacré.

Les assassinats et les empoisonnements figureront souvent dans notre récit. Les poisons que l'on distillait alors, comme l'*acqua tofana*, qui produisait son effet un an après qu'on l'avait bue, acquirent une sinistre renommée; il en fut de même de l'anneau de mort, qui devenait fatal à quiconque le portait, et de la clef que le prince Sovelli donnait à quelqu'un de sa connaissance pour ouvrir un meuble; cette clef avait une pointe imperceptible, qui piquait à peine la main, mais donnait la mort vingt-quatre heures après. La maison de Médicis passait pour avoir une redoutable habileté dans l'art de préparer des breuvages mortels. Ferdinand Tacca, fils du sculpteur, ayant transporté en Espagne un cheval en

bronze, son œuvre, fut employé, sur la demande du roi, par Louis de Haro ou le comte-duc, pour faire des poisons. L'ambassadeur florentin près de cette cour, en rendant compte de ce fait au grand-duc, ajoute que Tacca en distilla de deux sortes, l'une du tabac, l'autre de l'arsenic, et croit qu'ils devaient servir contre le duc de Medina-Sidonia, soupçonné de vouloir se faire roi de l'Andalousie, et contre d'autres grands personnages, craints par le comte-duc (1).

En résumé, dans le siècle précédent, on avait souffert de grands maux extérieurs; dans l'époque actuelle, c'était une décadence intérieure : alors, il s'agissait de cautériser et d'amputer; mais à présent le mal atteint les entrailles, et le principe de la vie est corrompu; l'invasion de l'oisiveté, des subtilités, de l'emphase, révélée par le mauvais goût, les paniers et les perruques, était le symptôme de cet état désespéré. Une ostentation ampoulée de sentiments non éprouvés, des actes hypocrites, des passions et des inimitiés ni assouvies ni domptées, rongeaient un peuple tombé dans la décrépitude au milieu de souffrances sans lutte, de misères dégradantes, et qui, énervant chaque individu au sein de sa famille, n'inspiraient aucune résolution magnanime, mais une haine impuissante ou une lâche résignation.

Aux anciennes mœurs, empreintes d'une noble familiarité, se substituait un faste insolent; à cette franchise un peu sauvage qui accompagne les instincts et s'abandonne à l'imagination, à la conscience, et qui est peut-être nécessaire pour sauvegarder la liberté, succédait un orgueil sans fermeté, une ambition sans vertu publique. Une adulation générale, une inertie sans repos, de l'étalage et du cérémonial dans les actes comme dans la manière d'écrire, dans les constructions comme dans la peinture, des aventures sans gloire, une religion intolérante et sombre, une administration ignorante, une patience insoucieuse, des études sans progrès, des misères qui n'excitent aucune pitié, tel est le spectacle qu'offre cette époque.

(1) Le rapport de cet ambassadeur nous offre un nouvel exemple de l'incroyable pénurie d'argent où se trouvait la cour espagnole. Le grand-duc Ferdinand II, en 1639, ayant fait exécuter par Tacca ce cheval de bronze pour le roi d'Espagne, le fit transporter par mer à Carthagène, à ses frais. Il plut beaucoup au roi et au comte duc; mais ils n'avaient pas d'argent pour l'envoyer à Buen-Retiro, où il devait être placé; ils n'en trouvèrent même qu'au moment où le grand-duc envoya l'ordre aux artistes de revenir. Le comte-duc chargea ce Tacca de faire quatre lions pour les mettre autour du cheval; le grand-duc lui permit d'accepter ce travail, mais en lui conseillant de se faire payer d'avance. Voir GAYE, *Correspondance*, III, 543.

Éloignés des intérêts sociaux élevés et des idées qui grandissaient dans le reste de l'Europe, les Italiens, atteints de léthargie au milieu de la brillante activité des autres peuples, ne contribuèrent pas aux conquêtes de la civilisation générale. Désormais, on n'acquérait de réputation qu'en reniant le caractère italien pour adopter les usages et les pensées de l'étranger. L'homme intérieur disparaît, ou se cache sous les formes extérieures; tout se rapporte au dehors, et l'on se préoccupe de la dévotion plus que de la foi, de la politesse plus que de l'honnêteté, des convenances sociales plus que de la moralité, du but pratique et momentané de la vie commune plus que du but idéal et éternel. En conséquence, l'esprit s'éteint; on entasse des règles et des arguments non pour déterminer si une action est honnête ou non, mais s'il est ou non permis de la faire; non pour établir le droit, mais pour indiquer les moyens de l'exercer. De même que l'eau dans les jardins, l'art et la vie devaient suivre des canaux artificiels : les combats, les prières, les vêtements, l'amour, le mariage, les prédications, la poésie, tout devait être conforme aux règles; en un mot, dans toutes choses, le sentiment et l'idée étaient subordonnés aux artifices de la forme.

Alors, il était permis à une classe d'accumuler sans mesure et sans fruit; alors, on accordait aux gouverneurs un pouvoir indiscipliné, irrationnel et odieux plus que tyrannique, parce qu'il enlevait toute limite à l'exaction, toute sécurité aux propriétaires; alors, l'autorité, ne se bornant pas à la justice civile et criminelle, se mêlait directement des arts et du commerce, de manière qu'elle entravait la justice, et se discréditait elle-même dans l'opinion publique; alors, il y avait sécurité dans la force, péril dans l'innocence. Le peuple, devenu grossier, était habitué à courber la tête silencieusement et stupidement sous le poids immense de ses maux; un réseau de convenances, plus funestes que l'inquisition et la police, enlaçait les seigneurs; les vices obscurs de la fainéantise et de la mollesse avaient pris une grande extension. Ces maux ne trouvaient en partie de remède que dans une piété plutôt étendue que profonde, dans le respect pour soi-même et la famille, dans quelque reste de coutumes patriarcales, qui donnaient encore aux maisons et à la cité une importance qu'on vit disparaître ensuite au milieu des systèmes de la concentration générale.

CHAPITRE CLVI.

BEAUX-ARTS.

Si, malgré cela, l'Italie conserva son nom et son caractère, il faut l'attribuer aux traditions, aux ordres municipaux, à l'Église, aux arts, à la langue et à la littérature; si l'on veut étudier l'Italie, non ses maîtres, c'est dans ces éléments qu'on doit la chercher. Mais, de même que la patrie n'avait pas de liberté à défendre et à acquérir, ainsi l'art n'avait aucune pensée propre à exprimer, et se mettait à contrefaire matériellement la nature, ou copiait servilement les travaux antérieurs, substituant l'intelligence à l'inspiration. Le mérite même des maîtres du grand siècle devenait nuisible aux élèves; en effet, à force d'admirer la grâce de Raphaël, le mouvement vigoureux de Tintoret, la magnificence de Paul Véronèse, la perspective de Corrége, ils pensaient moins à imiter le vrai selon ces artistes qu'à les copier, quelques-uns avec une imitation exacte, d'autres avec une imitation érudite qui exprime l'intelligence et le choix, mais laisse à désirer le génie et la grâce. Appelés à poursuivre et à compléter les travaux de ces grands maîtres, ils en reproduisaient les figures avec une promptitude capricieuse, exagérant leurs défauts et leurs beautés. Les imitateurs de Michel-Ange faisaient donc des Vénus qui ressemblaient à des Hercules, et ceux de Raphaël transformaient la grâce en mignardise; les Vénitiens et les Lombards voulaient toujours des raccourcis et de vives allures, qu'ils fussent ou non en rapport avec le sujet. Éblouis surtout par les merveilles périlleuses de Michel-Ange, ils voulaient *agrandir* le style, estimant tous les autres secs et pauvres; au lieu d'étudier par quels moyens il était parvenu à ces effets grandioses et à ce relief des figures, ils crurent que tout son mérite consistait dans l'anatomie, et dès lors ils en firent étalage, sans la déduire du vrai toutefois, mais en la façonnant d'après certaines conventions, qu'ils appelaient beau idéal. On ne s'inquiétait plus de la concordance dans l'ensemble, de la correction dans les détails, du fini dans l'exécution; chacun travaillait à la hâte, appliquant des formules identiques aux situations et aux sujets les plus divers. Si les artistes voulaient faire du nouveau, ils tombaient dans le bizarre; négligeant le vrai

pour le conventionnel, ils ne voyaient que trivialité dans un geste naturel, un pli simple : poses maniérées, draperies flottantes même dans des salles fermées, des gestes violents même alors que les sentiments étaient tranquilles, des cuisses et des bras musculeux bien qu'ils répugnassent à l'histoire comme à la dignité, voilà tout ce qu'ils offrirent désormais. Le plus expéditif était le plus considéré; barbouillant sans modèles, ni esquisses, ni carton, quelques-uns se vantaient de couvrir en un jour dix brasses de mur; Cambiaso, pour les surpasser, peignit à deux mains.

La sculpture, qui, chez les anciens, avait servi de guide à la peinture, suivit ses traces parmi les modernes, et s'égara avec elle surtout dès qu'elle se fit son auxiliaire pour les décorations; visant à l'effet au moyen de faciles conventions, on rechercha le pittoresque dans les draperies, les mouvements, les accessoires, avec des attitudes forcées, des contorsions, de l'anatomie et d'énormes draperies. Les sculpteurs faisaient consister le premier mérite dans la difficulté, la perfection de l'art dans l'exécution mécanique, et trouvaient la tarière plus admirable que le ciseau. A quelle époque, en effet, les marbres furent-ils travaillés avec plus de fini que par Algardi, Bernini, le Gros? mais on sacrifia au fini le beau sévère et correct; au lieu du sentiment qui respire dans les grossières tentatives des sculpteurs du quatorzième siècle, on eut des exagérations où l'homme ne se reconnaît plus lui-même.

« Les circonstances qui mettent à l'épreuve le génie et le mérite des artistes avaient grandement diminué dans toute l'Italie, » dit l'historien académique de la sculpture ; et pourtant, jamais on ne fit tant de constructions et de travaux, soit pour satisfaire au faste des seigneurs, à la pompeuse dévotion des jésuites, ou bien dans le but de recueillir cette gloire quand toute autre était interdite; il n'y a pas de ville qui n'offre le spectacle ennuyeux d'églises, de palais, de cours, de fontaines avec des formes baroques et des conceptions toujours subordonnées à la décoration. Rome poursuivit les travaux du siècle précédent, restaura les anciens, en entreprit de nouveaux : Sainte-Agnès, Saint-Charles, Saint-André, Sainte-Marie in Campitelli, la Victoire, les chapelles de Sainte-Marie Majeure, le palais de Latran, Saint-Jean des Florentins, le pont Saint-Ange, la fontaine de la place Novana, les villa Borghèse, Ludovisi, Pamfili, les palais de Monte Cavallo et de Monte Citorio et beaucoup d'autres furent construits et ornés à cette époque. De même que le gothique avait grandi dans les édi-

fices des franciscains, ainsi le baroque se donna carrière au service des jésuites, mauvais goût dont le Saint-Ignace et le Jésus sont des monuments remarquables. Les églises de la Sicile sont surchargées d'une pareille richesse, facilitée par les nombreuses pierres fines de l'île (chap. CLXII).

1543-1607. Nous avons indiqué les grandioses travaux que Dominique Fontana de Melide, près Lugano, termina à Rome durant les cinq années du pontificat de Sixte (1); après la mort de ce pape, Clément VIII, excité par les malveillants, lui enleva son poste d'architecte pontifical, en exigeant qu'il rendît compte des sommes par lui employées; mais le vice-roi comte Miranda le fit venir à Naples, où il redressa des rues, des palais, la place de Castelnuovo; dans l'archevêché, il fit les tombeaux de Charles I[er], de Charles-Martel et de Clémence; en outre, il construisit le palais royal, beaucoup d'autels, entre autres celui de la cathédrale d'Amalfi, et le magnifique *sottocorpo* de Saint-Matthieu à Salerne; mais parfois il sacrifiait la correction à la nouveauté. Son frère exécuta des digues pour contenir le Pô, fournit d'eau beaucoup de villages et de cités, en conduisit de Bracciano au Fontanone de Rome, et de là, à travers le pont Sixte, à l'autre cascade en face de la rue Julia.

1598-1680. Les premiers bustes du Napolitain Jean Laurent Bernini furent beaucoup loués pour le goût admirable et la facilité; les mêmes éloges accueillirent son groupe de *Daphné et Apollon*, qui offre la réunion de toutes les difficultés sans rien de conventionnel: le marbre ressemble à de la cire (2). Sa *Sainte Bibiana*, avec la *Sainte Cécile* de Maderno, la *Suzanne* de Fiammingo et le *Saint Bruno* de Houtton sont les meilleures sculptures de ce siècle. Énorgueilli de ses succès, il crut pouvoir s'ouvrir une voie qui ne fût ni l'ancienne ni celle de Michel-Ange; mais quoiqu'il eût l'intelligence de la beauté classique, au point de s'apercevoir que Pasquin appartenait aux meilleurs temps de l'art, il tomba de plus en plus dans le maniéré. Bien que personne n'ait manié le ciseau mieux que lui, il ne sut ni faire un choix dans les formes, ni

(1) Il lui présenta un dessin pour l'église de Montalto, et, comme ce pape le louait beaucoup, il lui dit : Ce n'est pas moi qui l'ai fait, mais un jeune Romain « qui était Jérôme Rainaldi », et lui demanda la permission de le lui présenter. Combien d'autres font précisément le contraire !

(2) Urbain VIII fit une bonne épigramme sur Daphné :

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ,
Fronde manus implet, baccas sed carpit amaras.

ennoblir l'expression, et donna des attitudes affectées; lorsque, dans un âge très-avancé, il revit ses premiers essais, il s'écria : « J'ai fait bien peu de progrès dans l'art, si dans ma jeunesse je traitais les marbres de cette manière. » Sa *Sainte Thérèse* dans l'église de Rome, érigée par Maderno pour la victoire de Lépante, exprime un évanouissement hystérique, rendu plus indécent par l'âge adulte de l'ange. Du reste, il visa toujours au pittoresque et au mignard; puis, comme son mouvement provenait non de l'inspiration, mais de la réflexion, il tombait dans l'affecté, et faisait des épigrammes en marbre comme en vers. Malgré les lois du style plastique, il sculptait comme on peint; il imprimait aux têtes le caractère des peintures contemporaines.

Dans le mausolée d'Urbain VIII, surchargé de lourdes draperies, un enfant presse d'une manière indécente le sein gonflé d'une Justice aux fortes mamelles, tandis que la Mort écrit sur son livre le nom du pontife. Dans celui d'Alexandre VII, on voit la Charité avec le sein comprimé, et le globe terrestre écrasé par une Vérité, dans un état de nudité blessante; un énorme tapis, retombant sur la porte située au-dessous, est soulevé par la Mort qui présente la clepsydre pour indiquer que la dernière heure a sonné : conceptions sans étude, ni pureté, ni convenance, mais alors très louées. Il excitait l'étonnement, et l'exciter devenait en lui un besoin. Urbain VIII, avant d'être pape, lui tenait le miroir pendant qu'il se représentait lui-même dans le *David;* à son exaltation, il lui dit : « Vous vous félicitez de voir pape Matthieu Barberini; mais il se croit bien plus heureux que Bernini vive sous son règne. »

En architecture, par son imagination docile et riche, comme par ses ressources inépuisables, il mérita d'être compté parmi les grands maîtres, quoiqu'il affectât la pompe plus que la véritable grandeur. Ayant un beau volume d'eau sur la place d'Espagne, mais sans pouvoir le faire jaillir, il imagina la *barcaccia* (barque) qui, en s'enfonçant, pèse sur le liquide, et le fait sortir par les orifices latéraux; au contraire, sur la place Barberini, comme il n'avait qu'un seul filet, mais d'un jet fort élevé, il fit un triton qui le souffle par la conque, d'autant plus beau qu'il est sans prétention d'élégance. Dans la fontaine de la place Navona, bien que sans unité de conception, l'obélisque, entouré de statues de fleuves, est vraiment grandiose. Innocent X resta deux heures à l'admirer pendant qu'on l'exécutait; il s'en allait en exhortant à la terminer promptement et à y conduire les eaux, lorsque tout à coup elles jaillissent avec abondance de toutes parts, et le pape

de s'écrier : « Cette surprise prolonge ma vie de dix ans. » L'extérieur du Noviciat des Jésuites à Monte Cavallo, sur un espace très-petit, avec une coupole ovale d'une extrême richesse, est le comble du style pittoresque.

Ce siècle aussi travailla beaucoup à Saint-Pierre du Vatican, qui, par le changement des pontifes, des artistes et du goût, manqua de cette unité qui constitue le mérite des œuvres comme de la vie; il ne fut plus l'expression de Dieu et de l'univers qu'il remplit, mais de la grandeur des pontifes. Barozzi de Vignole, qui remplaça Michel-Ange, respecta ses dessins, bien qu'il fût capable de les améliorer; Jacques de la Porta finit de la couvrir. Sixte fit clore en deux ans la voûte de la coupole, et Fontana, sous Clément VIII, plaça la lanterne.

Restait la nef; mais Paul V, soit qu'il ne voulût pas laisser profaner un morceau du terrain consacré par la tradition, soit que l'église lui parût insuffisante pour les grandes solennités, soit afin qu'aucun temple chrétien n'égalât en grandeur celui qui était le
1556-1629. premier en dignité, préféra le dessin de Charles Maderno, stucateur de Bissone; cet architecte avait déjà fourni le plan de divers palais chargés de stucs et révélant un art en décadence. Abandonnant le projet de Michel-Ange, qui était de jeter hardiment sa coupole dans les airs, Maderno ajouta trois arcades au bras oriental de la croix, ce qui la transformait de grecque en latine. L'harmonie des parties fut alors perdue, et cet immense monument parut plus petit qu'il ne l'est réellement; la façade élargie n'eut point la sévère beauté du reste de l'édifice, et nous ne disons rien de l'incorrection des formes et des détails; toutefois, il convenait mieux aux rites, surtout avec la loge d'où le pape bénit *Urbi et orbi.*

Bernini travailla plus que tout autre à Saint-Pierre; il posa les statues sur les pieds-droits de la coupole, et fit le grand autel haut de vingt-neuf mètres, c'est-à-dire autant que le palais Farnèse, avec des colonnes torses de onze mètres, comme les avait l'autel ancien, et un fouillis de franges, de festons, de volutes. Son talent se révèle tout entier dans la cathédrale de Saint-Pierre, masse rendue encore plus pesante par des cartouches mêlés confusément, et soutenue cependant avec un doigt par les quatre gigantesques docteurs, représentés dans une attitude théâtrale : conception épigrammatique (1).

(1) Charles Maderno entoura la confession de la grande balustrade, à laquelle sont attachées cent douze lampes en bronze doré. Le Luganais Charles Fon-

La colonnade de la place est le monument le plus magnifique qu'on ait élevé dans le but seul de faire du beau, et Bernini sut la mettre en harmonie avec la masse énorme de l'édifice et son bizarre frontispice; à cet effet, il disposa en quadruple demi-cercle vingt-quatre pilastres carrés et cent quarante colonnes de chaque côté, de la hauteur de treize mètres et surmontées d'une balustrade avec cent soixante-deux statues : le tout si rigoureusement calculé, qu'en se plaçant à un foyer de l'ellipse on n'aperçoit qu'une seule rangée. Chargé de faire l'escalier qui, par le vestibule, conduit à la salle royale, Bernini, sans toucher aux murs, tira de la difficulté un motif très-beau d'effet de perspective; on loue aussi ce mérite dans le Constantin en bas-relief, qui offre ce qu'on imaginait alors de plus parfait pour le héros et le cheval.

Comme Bernini était chargé de donner les commandes, il répandait le mauvais goût, d'autant plus qu'il y joignait de l'instruction, de l'esprit et de belles manières; aussi le comblait-on de louanges et de gloire (1). Un dessin convenable pour achever le

tana (1634-1714), élève de Bernini, et qui, s'il avait été moins incorrect, aurait pu se signaler dans de magnifiques travaux, tels que Saint-Michel à Ripa, les greniers publics à Termini, la coupole de la cathédrale de Montefiascone, le modèle de celle de Fulde, fut chargé par Innocent XI de faire la description de la basilique du Vatican. D'après ses calculs, on y aurait dépensé, jusqu'en 1694, quarante-six millions huit cent cinquante six mille écus romains, sans compter les modèles, les édifices démolis, les peintures, les ornements, les machines, ni un clocher de Bernini, dont la construction avait coûté cent mille écus, et la démolition douze. Le grand autel absorba vingt-deux millions, cinq cent kilogrammes de bronze, enlevé à la couverture du Panthéon, et cinq cent trente-cinq mille écus en main d'œuvre; la chaire coûta cent sept mille écus. Maderno conseillait d'abattre les maisons jusqu'au Tibre, de prolonger jusqu'à Saint-Jacques Scosciacavalli deux portiques terminés par un arc triomphal, et d'ouvrir des rues dans les environs : projet qu'on n'a point encore osé réaliser. Il s'efforce principalement de disculper Bernini d'avoir affaibli la coupole en creusant les piliers pour faire des niches et des escaliers; il fut prouvé, au contraire, que les architectes primitifs avaient laissé des vides pour sécher les massifs. Les explications ne parurent pas satisfaisantes, et, comme on craignait pour la coupole, de vifs débats s'engagèrent entre les architectes et les mathématiciens, qui fournirent, afin de la consolider, des projets tantôt ingénieux et tantôt ridicules. Le Padouan Jean Poleni donnait d'excellentes raisons pour rassurer les peureux; toutefois, par condescendance peut-être, il proposa de l'entourer de cinq grands cercles de fer, qui durent plutôt lui nuire, tant il fallut donner de coups de marteau pour les sceller.

(1) Les louanges mêmes sont caractéristiques. Fulvio Testi l'appelle « le Michel-Ange de notre siècle, en peinture comme en sculpture, et qui ne le cède à aucun des anciens dans l'excellence de l'art. C'est vraiment un homme à rendre fous les gens, parce qu'il sait beaucoup en littérature, outre qu'il a des bons

Louvre n'ayant jamais été présenté, Louis XIV fit demander Bernini comme l'architecte le plus fameux; bien qu'il eût soixante-huit ans, il se mit en route, et son voyage ne fut qu'une suite de fêtes et de triomphes. Ferdinand de Medicis lui prépara une entrée solennelle à Florence, un logement au palais, et lui fournit sa propre litière jusqu'aux limites de l'Italie; le duc de Savoie ne le traita pas avec moins de courtoisie; en France, les autorités lui rendaient des honneurs officiels, et les ministres et les courtisans des honneurs officieux, parce que le roi le voulait. Bernini employait avec les princes le genre d'adulation qui flatte le plus, c'est-à-dire celui qui se drape de franchise. Il reçut la reine Marie-Christine en casaque de sculpteur, et celle-ci la touchant, lui dit: « Elle est plus honorable que la pourpre. » Cette reine ayant loué une de ses statues, la Vérité, il s'écria: « Vous êtes la première tête couronnée à qui la vérité plaise; » et Christine: « Mais toutes les vérités ne sont pas de marbre. » Faisant le portrait de Louis XIV, il s'écria: Oh! miracle, miracle! un roi si actif et français est resté tranquille une heure entière! Une autre fois, il vint lui re-

mots et des saillies qui traversent l'âme. Lundi, il fait jouer une comédie, son œuvre, où se trouvent des choses à faire mourir de rire quiconque a fréquenté la cour, parce que chacun, petit ou grand, prélat ou chevalier, y joue son rôle. »

John Evelyn, dans les *Mémoires et Journal* du voyage qu'il fit alors en Italie, imprimé à Londres en 1827, dit que Bernini donna un opéra, musique et paroles composées par lui, pour lequel il construisit le théâtre, peignit les décorations, sculpta les statues, inventa les machines. Pour la fontaine du Vatican Jérôme Preti fit ces vers:

Ondosa mole ognor d'acque feconda
   A piè del Vaticano il capo estolle;
   L'alto di spuma è biancheggiante, e l'onda
   Benchè gelida sia, gorgoglia et bolle.
Quasi corona il marmo orna e circonda,
   Misto a perle stillanti argento molle;
   Cade un fiume dintorno e l'aria inonda,
   E par che procelloso ondeggi un colle.
Meraviglia di Paolo; i marmi e i monti,
   Nuovo Encelado santo, innalza e move,
   E trae, nuovo Mosè, da pietre i fonti.
E mentre è il ciel sereno, il nostro Giove
   Che i torrenti sotterra al cenno ha pronti,
   Gl'innalza, e senza nube i nembi piove.

Voir l'ouvrage: *Numismata summorum pontificum templi Vaticani fabricam indicantia, chronologica ejusdem fabricæ narratione ac multiplici eruditione explicata. . . a patre* Philippe Bonanni *Societatis Jesus;* Rome, 1696.

lever les cheveux sur le front, en disant : « Votre Majesté peut montrer son front à tout le monde, » et les courtisans aussitôt se coiffèrent *à la bernine*. Les dames lui ayant demandé quelles étaient les plus belles des Italiennes ou des Françaises, il leur répondit : « Elles sont également belles, mais les Italiennes ont du sang sous la peau, et les Françaises du lait. »

Son dessin pour le Louvre, malgré beaucoup de défauts, fut agréé; on posa la première pierre avec une grande médaille en or qui porte la façade de l'édifice; mais il ne voulut pas passer l'hiver à Paris, et aussitôt qu'il fut parti, on changea tout à son plan, soit à cause de la trop grande dépense, soit par rivalité nationale. Il est certain que la préférence donnée au dessin de Claude Perrault n'accusait pas la délicatesse du goût; ce traducteur de Vitruve appelle Bernini médiocre architecte, mais très-bon sculpteur (1), tandis que les Italiens lui reconnaissent un talent supérieur en architecture, mais faible en peinture et en sculpture. Récompensé magnifiquement, Bernini revint à Rome, pour laquelle il se sentait né, et continua de l'embellir jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ne se reposant qu'en changeant de travail.

François Borromini de Bissone, pendant qu'il s'occupait de 1578-1667.
sculpture à Saint-Pierre, connut Bernini, dont il attaquait la renommée par esprit de rivalité. Encore s'il l'eût fait pour le ramener dans la bonne voie et la suivre lui-même; mais les censeurs se gardent bien de critiquer les véritables défauts, et leur but n'est jamais de corriger l'artiste censuré. Déjà, le goût du nouveau enfantait des conceptions extravagantes, et l'on confondait le champ propre aux différents arts; or, Borromini tomba dans les extrêmes, reniant tout principe d'ordre, tout système traditionnel, pour obéir uniquement au caprice et faire l'opposé de ce qui autrefois paraissait être de bon goût. Les lignes droites furent bannies; il ne voulait que des lignes ondoyantes et tortueuses en tout sens, des cartouches et des angles saillants; par cela seul qu'il combi-

(1) Voltaire, avec son inconséquence ordinaire, écrit :

A la voix de Colbert, Bernini vint à Rome :
De Perrault dans le Louvre il admira la main ;
— Ah ! (dit-il) si Paris renferme dans son sein
De si rares talents, un si puissant génie,
Fallait-il m'appeller du fond de l'Italie ?

C'était Levau, successeur de Lemercier, qui dirigeait alors les travaux du Louvre; les intrigues d'une coterie, inspirée par Charles Perrault, détournèrent le roi d'employer Bernini.

nait ou transposait d'une manière bizarre, il se croyait un génie créateur; d'un accessoire ornemental, il formait un soutien, donnait une apparence légère à ce qui devait offrir une base solide, et substituait le faux à la réalité; il faisait de l'architecture une œuvre de marqueterie, un art d'orfèvre, une pure décoration, la partie essentielle à ses yeux, car il chargeait les édifices de franges et de découpures. Il fit un clocher à limaçon, un autre avec deux côtés convexes et deux concaves; il reploya en sens inverse la volute ionique; Saint-Charles aux quatre fontaines, il l'assit sur une figure indéfinissable, et tordit Saint-Jean de Latran. Ce Sénèque et ce Marini de l'architecture fut accablé de décorations et de pensions; mais se voyant blâmé par les bons artistes et Bernini, il tomba dans une humeur si noire qu'il se tua d'un coup d'épée.

Le goût du difficile sans beauté, de l'exagéré sans force, du bizarre sans nouveauté lui survécut et se répandit; car, trouver insuffisants les moyens simples, par lesquels se sont illustrés les grands maîtres, tel est le caractère essentiel de la corruption. Le baroque, naturalisme difforme et maniérisme de pensée, continuait à confondre le champ de la peinture et de la sculpture au détriment de l'une et de l'autre, qui tombaient dans la monotonie à force de courir après la variété. Les ordres anciens ne purent suffire aux nouvelles fantaisies; les colonnes se tordirent et s'entourèrent de branches de vigne en bronze; ici, elles semblent brisées en deux; là, elles tombent, mais un ange les soutient; ailleurs elles sont surmontées d'architraves roulées comme un cornet, de frontons brisés et tourmentés. Comme on voulait adapter aux églises d'Italie, élevées et vastes, les classiques façades des temples anciens, bas et étroits, il fallut superposer les ordres. Toutefois, les édifices baroques ont des cours, des escaliers et des salons remarquables, une construction solide, et sont parfois grandioses; car l'harmonie de l'ensemble offrait moins d'extravagance que les détails toujours maniérés, ondoyants, qui répugnent aux contrastes rationnels (1).

(1) Honoré Lunghi, dont le plan de Saint-Charles au Corso de Rome est bon et grandiose, fit un grand nombre de dessins. Son fils Martin travailla avec plus de caprice que d'art, et l'on vante son escalier du palais Ruspoli; bien qu'il fût d'un caractère étrange et brutal, il se laissait battre par sa mère, à laquelle il se contentait de dire. — « Ma mère, vous m'avez fait bien portant, et maintenant vous voudriez m'estropier. » Flaminio Ponzio, Jean Fiammingo, Constantin des Servi de Florence, Charles Lombardo d'Arezzo, le Romain Jean-Baptiste Soria, qui fit Saint-Charles des Catinari et la façade de Saint-Grégoire, ont laissé des

On voulait mettre des statues partout, les grouper, les asseoir sur les corniches, les dresser sur les balustrades, comme les cent soixante-deux de la colonnade de Saint-Pierre, les blottir dans les pendentifs des arcades comme aux Procuraties de Venise; on ne pouvait donc en soigner l'expression, et il fallait se borner à de faciles inventions. On introduisit avec les géants, des nains et des caricatures; de petits anges sans aucune expression touchante sont disposés sur les balustres et les autels, ou soutiennent une plate-forme sur laquelle se dresse la Vierge, comme dans le Rosario des Frari, ou bien portent d'une façon bizarre des symboles, des médaillons, des draperies. On multiplie les figures symboliques; ainsi, l'on voit sur l'autel de Saint-Ignace à Rome l'*Hérésie foulée aux pieds par la Religion, l'Impiété par la Foi;* il en est de même dans le chœur de Sainte-Madeleine des Pazzi à Florence, rempli de magnificences et d'allégories; outre le squelette, les figures de femmes qui représentent le mal jouent un grand rôle dans tous ces symboles. Les artistes ne recherchaient pas le repos propre aux statues, mais l'effet instantané des peintures; si les imitateurs de Michel-Ange couchaient les statues sur les frontons, maintenant on voulait leur donner des attitudes dramatiques, afin d'exprimer, au lieu de l'espérance, la sensation, la douleur, la surprise, l'extase, les angoisses du martyre. Or, comme le ciseau ne pouvait rendre les effets de la couleur, on avait recours à des expédients vulgaires : tantôt le saint parle avec un ange; tantôt quelqu'un lui tient cérémonieusement un livre, ou la palme, ou la mitre et le pastoral, ou bien encore les instruments de la passion, non pas seulement indiqués, mais les roues, les grils, les épées de grandeur naturelle, et comme ils ne peuvent contenir dans les niches, ils saillissent en dehors. On voit encore figurer d'autres motifs triviaux, la prédication, le sommeil, qu'il faut prendre pour l'extase, et l'extase jointe parfois au martyre, comme à Gênes dans le *Saint Sébastien* de Puget, et dans le *Saint Barthélemy* de David, qui a la poitrine à moitié écorchée, et dont un ange soutient la peau détachée. Ailleurs, outre les crèches, alors à la mode, on

travaux plus ou moins défectueux. Les deux façades des églises sur la place du Popolo, et celle de Saint-André de la Valle, une des meilleures d'alors, la villa Pinciana, la cathédrale de Ronciglione et le palais de l'académie de France sont dus à Charles Rainaldi, Le palais Alfieri au Jésus révèle l'habileté du Bergamasque Jean Antoine Rossi, qui pourtant ne savait pas dessiner lui-même. La porte fut ajoutée par Mathias de Rossi de Rome, qui succéda à Bernini dans toutes ses charges, et fut même appelé en France.

fait des statues dont le vêtement est dû au pinceau, comme le Maragliano de Gênes. Cet orgueil dans l'art, cette vie dramatique et pompeuse faisaient préférer les groupes, qui abondent dans les jardins et plus encore dans les sépulcres.

Les chapelles de Sixte-Quint et de Paul V à Sainte-Marie-Majeure sont des types de ce goût baroque. Des artistes de mérite très-divers, et quelques-uns d'un talent véritable, travaillèrent à la première, bien distribuée ; celle de Paul offre une richesse exubérante, comme tous les travaux commandés par ce pontife, et pour lesquels il prodigua des trésors. Le Milanais Ambroise Buonvicino voulut faire froncer les sourcils par des raccourcis, des traits saillants et des hardiesses de mécanique.

Néanmoins, pour se mettre dans la bonne voie, il leur aurait suffi de ne pas rechercher la difficulté; on raconte que le corps de sainte Cécile ayant été découvert à Transtevere, Étienne Maderino, qui fut chargé de le copier exactement, en tira cette œuvre d'une délicatesse si chaste. Il est difficile de croire que la sainte pût se trouver dans cette attitude; mais l'artiste la devina, et la simplicité la rendit originale; peut-être aucun travail moderne ne démontre d'une manière plus évidente combien l'on peut toucher les cœurs au moyen seulement des lignes et des contours, sans même avoir besoin de l'aide de la physionomie.

1583-1654. Parmi la foule nous distinguons le Bolonais Alexandre Algardi, qui ne fut pas le servile imitateur de Bernini; au Vatican, on admire de cet artiste l'*Attila*, morceau de cinq blocs réunis, haut de trente-deux palmes et large de dix-huit; c'est plutôt de la peinture que de la sculpture, avec une infinie variété de reliefs, et des figures saillantes en faux, d'autres à peine indiquées, ce qui forme un rapprochement vicieux de la vérité et de l'imitation. On loue les tombeaux de Grégoire XIII et d'Alexandre VIII, dus au Milanais Camille Rusconi, bon mais égaré par les exemples; toutefois, ils sont loin d'égaler les deux anges de la chapelle de Saint-Ignace au Jésus.

1594-1646. Fiammingo (François de Quesnoy) eut peu d'égaux dans l'art de reproduire la grâce enfantine et le moelleux des chairs; rien n'est plus charmant que ses anges dans les Saints-Apôtres de Naples. Sa *Suzanne* à Notre-Dame de Lorette, sur la place Trajane, offre des plis sobres et une douce expression; mais dans le *Saint André* du Vatican, il ne s'écarta point des ouvrages de ce temple, qu'on a comparé au palais d'Éole, à cause des nombreuses draperies qui flottent dans tous les sens. Si l'on nous objecte

qu'elles sont nécessaires dans cette vaste enceinte, nous opposerons le mausolée du pape Rezzonico.

La peinture elle-même, dans les mains d'artistes faciles et matériels, comme Nebbia, Ricci, Circignani et leurs pareils, perdait à Rome le goût du bon ; à mesure que la force intime se perdait, le fini extérieur se développait. Frédéric Baroccio d'Urbin, maniéré mais d'un sentiment vrai dans les représentations délicates et les mouvements affectueux, sut, par une molle et chaude fusion des couleurs à la manière d'André del Sarto, sortir de la maladroite imitation de Michel-Ange. Ce peintre et François Vanni, son imitateur, s'en tinrent aux sujets sacrés ; chacun d'eux, de même que Cigoli, Pastignani et Castello, fut chargé d'un tableau pour le Vatican, avec une large rémunération. La Judith d'Allori est une des œuvres les plus remarquables et les plus expressives de ce siècle. Barthélemy Schedoni de Modène est plus qu'un simple imitateur; mais, réduit à la misère par le jeu, il mourut jeune.

Le Bolonais Louis Carrache, après avoir comparé les imitateurs 1554-1619.
dégénérés avec les grands maîtres, crut qu'il suffisait, pour atteindre à la perfection de l'art, de fondre ce que tous avaient de meilleur; dès lors il fonda cette école éclectique, où l'artiste ne surpassait jamais son modèle, tandis qu'il ne pouvait en bien imiter les qualités, dérivant de certaines conditions de temps et d'esprit. Il inspira l'amour de l'art à ses deux cousins, Augustin et Annibal, enhardissant la lente circonspection de l'un et modérant l'impatience de l'autre. Avec un soin qui semblait un effort pénible aux vieux peintres, ils triomphèrent; ils ouvrirent chez eux une école de nu, de perspective, d'anatomie, avec des plâtres et des gravures ; Guido, Albani, le Dominiquin, se séparant de Calvart, qui avait jusqu'alors tenu le sceptre à Bologne, entrèrent dans cette école, où les trois Carrache enseignaient d'accord et sans intérêt; ils proposaient des sujets d'histoire et des récompenses, sans obliger à suivre une manière plutôt qu'une autre; eux-mêmes variaient de style, et, suppléant au génie par les souvenirs, faisaient une fusion parfois assez heureuse, mais qui visait à l'effet, non à l'expression.

Louis renferma dans un seul tableau cinq ou six têtes de maîtres divers. Augustin, qui écrivit même ses propres leçons (1), prévalut

(1) Il révèle sa méthode dans le fameux sonnet en l'honneur de Nicolino de l'Abate, où la poésie ne vaut pas mieux que le précepte :

Chi farsi un buon pittor brama e desia,

comme inventeur, bien qu'il ne soit jamais indépendant. Il gravait à la manière de Cornélius Cort; mais il contournait avec plus de grâce le trait et les cheveux; inférieur à Raymond pour la beauté des contours, il le surpassait par l'élégance de l'incision. Sa *Communion de saint Jérôme* resta comme un chef-d'œuvre, de même que l'*Ecce homo* de Louis et le *Saint Roch* d'Annibal. Ce dernier, dans le palais Farnèse, ressuscita le paysage, le coloris naturel, le dessin à la fois étudié et hardi, les attitudes convenables; sur les traces du Titien, il saisit bien les formes plastiques du terrain et des arbres, avec une suave tranquillité, un coloris pur, et dispose en grandes lignes et masses simples; mais le meilleur paysagiste de cette école, sans excepter l'Albani, me paraît être Jean François Grimaldi, dit le Bolonais.

1581-1641. Dominique Zampieri, de Bologne, indécis parmi les modèles, pauvre d'imagination, ne savait pas se contenter de la forme isolée de la pensée; ayant le sentiment du beau ingénu, il se mêlait au peuple afin d'apprendre « à dessiner les âmes, à colorer la vie ». Les passions qu'il voulait exprimer, il les excitait en lui-même en riant, en pleurant, en devenant furieux. Aux théatins qui le blâmaient de ne pas travailler depuis longtemps à la coupole de Saint-André du Val, il répondit : « Eh! je suis continuellemen occupé de la peindre en moi-même », parce qu'il voulait d'abord avoir dans son esprit une idée parfaite de la peinture; une fois qu'il avait mis la main à l'œuvre, il la continuait avec une telle ardeur, qu'il ne prenait pas même de nourriture. Jean-Baptiste Agucchi, amateur, le protégea contre ses nombreux rivaux, et l'introduisit auprès du cardinal Aldobrandini, qui lui fit peindre le Belvédère. Le cardinal Farnèse le chargea de représenter à Grottaferrata les miracles de saint Nile, étonnants de vérité. Dans sa *Communion*

Il disegno di Roma abbia alla mano,
La mossa coll'ombrar veneziano,
E il deguo colorir di Lombardia;
Di Michelangiol la terribil via,
Il vero natural di Tizïano,
Di Correggio lo stil puro e sovrano,
E di Raffael la vera simmetria;
Del Tibaldi il decoro e il fondamento,
Del dotto Primaticcio l'inventare,
E un po' di grazia des carmigianino:
Ma senza tanti studj e tanto stento
Si ponga solo l'opre ad imitare
Che qui lasciocci il nostro Nicolino.

de saint Jérôme, qui est restée un des trois meilleurs tableaux de Rome, il surpassa les Carrache par la variété des groupes et la finesse de l'expression (1) ; mais il faut le comparer à la *Transfiguration* de Raphaël, qui se trouve en face, pour voir combien le génie de l'étude est loin de la réflexion du génie. Il adaptait bien les physionomies aux caractères, se préoccupait de relever les âmes, et couronnait ses compositions de Gloires fort belles; il aimait à mettre les souffrances terrestres en contraste avec les joies du ciel, comme dans la Vierge du Rosario. Dans son admirable *Sainte Agnès*, il affronta le terrible, qui fut adopté par Guido dans le *Massacre des Innocents*, par Guerchin dans le *Martyre de saint Pierre*, et par d'autres de cette école.

Le Dominiquin était connu peu favorablement en Italie, tandis que le Poussin répandait en France l'admiration pour son talent. Les Carrache, dont la science contrastait avec sa naïveté, l'empêchaient d'avoir des commandes, et le mirent dans une telle défiance de lui-même, qu'il fut plus d'une fois sur le point de jeter le pinceau, et ne s'aventura souvent que sur les traces des autres. Le *Saint Jérôme* ne lui fut payé que cinquante écus (2); lorsqu'on le chargea de peindre la coupole de Saint-Janvier à Naples, avec promesse de cinquante écus pour chaque figure entière, de vingt-cinq pour les demi, de douze et demi pour les têtes, il trouva les artistes de cette ville, surtout Lanfranc et Ribera, conjurés contre lui, jusqu'à ce qu'il mourut de poison.

Son grand ami et concitoyen, François Albani, aimait aussi 1578-1660.
les sujets nobles et le dessin correct; il adaptait à ses sujets de charmantes scènes champêtres, correspondant aux drames pastoraux d'alors, et, comme eux, empreints d'une sentimentalité conventionnelle. En général, ses accessoires valent mieux

(1) Le même sujet avait été traité par le Mantouan Laurent Leonbruno, mort en 1537, rival de Jules Romain et inconnu des biographes contemporains.

(2) Selon les notes qui se conservent à la bibliothèque Ercolani de Bologne, le Guerchin toucha pour l'*Agar* soixante-dix écus une livre huit sous; pour le *Saint Bruno*, sept cent quatre-vingt-un écus; pour le *Saint Jérôme réveillé par la trompette*, deux cent quatre-vingt-quinze écus; pour une *Angélique et Médor*, trois cent cinquante-un écus; pour les portraits du duc et de la duchesse de Mantoue au naturel, six cent trente écus. Pour l'Annonciation de l'hôpital de Milan, comme le prouvent les archives de cet établissement, il reçut trois mille cent soixante-sept livres milanaises. Le *Saint Jérôme* fut payé à Corrége quarante-sept sequins par Briséide Cossa, outre la nourriture pour six mois, deux chars de bois, un porc gras et du blé. Le roi du Portugal en offrit quarante mille sequins; plus tard, le duc de Parme voulut donner un million pour que les Français ne l'enlevassent pas, et son offre fut rejetée.

que la partie historique et le coloris ; il choisissait heureusement ses modèles, savait les ennoblir, et entendait bien l'allégorie ; il écrivit encore sur son art. Envié de ses contemporains, il vit sa réputation décliner, et mourut oublié.

1575-1642. Excellent parmi les éclectiques, Guido Reni, de Bologne, préférait au coloris limpide et au dessin l'élégance, la noblesse et les allures d'une vive imagination. Étudiant avec opiniâtreté, il acceptait les conseils des gens même les plus médiocres. La beauté et la variété des visages, il les étudiait dans la nature non moins que sur les modèles antiques, dans les gravures de Dürer comme dans Raphaël ; dans les sujets faciles, il ne manque pas de conceptions originales, recherche le suave et ne dédaigne point les tons blancs comme les imitateurs des Carrache. On dit que l'Albani, ne pouvant le rabaisser, entreprit de le corrompre par le jeu ; dès lors, travaillant avec hâte et négligence, il tomba du noble dans l'idéal et le maniéré, jusqu'au moment où il mourut, pauvre et discrédité.

Jacques Cavedone de Sassuolo, exact dans le dessin, tranquille dans les poses et l'expression, vigoureux dans le coloris, mourut misérable, affligé par la mort d'un fils. Les excellentes dispositions de François Solimène furent gâtées par ses maîtres ; dans toute l'Europe, il remplit les églises et les cours d'œuvres faciles, avec des formes sans noblesse, des couleurs exagérées, une touche maniérée.

569-1609. Étudier toujours les anciens, toujours copier, n'avoir d'autre maître que la nature, et faire consister tout l'art à la copier telle qu'elle est, voilà ce que pensait Michel-Ange Morighi, qui, venu de Caravage à Rome comme maçon, se mit à peindre ; révolté par les préceptes arbitraires et l'art sottement scrupuleux, il osa fouler aux pieds les vrais principes et les bonnes traditions. Il prétendait que le tableau doit être la copie fidèle de la nature ; mais, agité par des passions qui répugnaient à tout frein, il choisit des sujets vulgaires, des lumières tranchées, des ombres qui donnent des lueurs terribles, des situations tragiques, des aventures nocturnes, des ruines, des haillons, des cadavres. Maudissant les tons bleus et rouges des maniéristes, il badigeonne en noir son atelier, dans lequel il n'introduit la lumière que par un soupirail élevé, de manière qu'il donne à ses modèles des ombres vigoureuses et tranchantes ; ainsi, au relief du modèle, ce que pratiquaient les imitateurs de Michel-Ange, il substitua les contrastes du clair-obscur : excès contre excès, dont il ne savait pas même se garantir dans les tableaux d'église.

Rude de langage et de manières, grossièrement vêtu, vagabond, manquant souvent de pain, envieux, querelleur, un meurtre l'oblige de quitter Rome pour se réfugier à Naples. De cette ville il se rend à Malte, où il est mis en prison pour avoir insulté un chevalier; il s'échappe, gagne la Sicile, mais des sicaires apostés le blessent, ce qui le force à partir pour Rome. Après avoir débarqué, il est arrêté par méprise et enfermé ; remis en liberté, il ne trouve plus la felouque sur laquelle il était venu ; furieux de ce contre-temps, il marche le long de la mer jusqu'à ce qu'il arrive à Portercole; mais les rayons brûlants du soleil lui donnent une fièvre dont il meurt, à l'âge de quarante ans. Cette violence sauvage en contraste avec la froideur éclectique, les effets de sa touche vigoureuse, sa manière d'éclairer, qui mettait en relief les figures et leur donnait presque la vie, firent pardonner ses incorrections, sa dureté, sa vulgarité ; il fut considéré comme le chef d'une école naturaliste, en opposition avec celle qu'avaient formée les Carrache, Mais il ne faut pas s'approcher de la nature avec un orgueilleux mépris de l'expérience, ni l'interroger sans choix, sans un œil exercé, sans la baguette magique au moyen de laquelle la vie se conserve dans l'imitation.

Le Bolonais Lionello Spada, partisan des Carrache, se passionna pour la peinture ; mais Guido et les autres le raillaient, et disaient qu'il ferait bien d'aller balayer ; il s'enfuit à Rome, admira le Caravage, qu'il ne quitta plus, et contracta, avec son esprit querelleur, sa manière hardie et fidèle à la nature, sans oublier son coloris exagéré ; il décora le théâtre de Parme mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et travailla mieux à Notre-Dame de Reggio avec le mélancolique et modéré Tiarini.

Jean François Barbieri, dit le Guerchin, de Cento près Bologne, 1590-1666.
commença son apprentissage d'après un tableau de Louis Carrache, dont il varia le sombre coloris. A Rome, il étudia les grands maîtres; il puisa dans les travaux de Caravage le goût pour les hardis contrastes de lumière et d'ombre, avec la manière de caractériser fortement la réalité. L'artifice du relief le fit surnommer le *magicien de la peinture;* son dessin fut plus solide que celui de cet artiste, et s'il n'atteignit point à l'élégance et à la noblesse, il pallia ses défauts par la facilité de son pinceau inépuisable ; enfin, il tomba dans un fade sentimentalisme. Homme pacifique et bon chrétien, il pardonnait les offenses, mérite qui le distinguait encore des autres artistes.

En effet, Titien travaillait la dague au côté ; Giorgione portait

la cuirasse quand il peignait en public; à Rome, la vie de Baroccio fut altérée par le poison, qui lui valut cinquante-deux ans de douleurs continuelles; on tendit plusieurs fois des guet-apens au Dominiquin, qui finit par être tué; Guido dut s'enfuir de Naples, pour échapper aux menaces des artistes de cette ville, qui réservèrent le même sort au chevalier d'Arpino. Gessi, élève de Guido, osa se rendre à Naples avec deux élèves afin de peindre la coupole de Saint-Janvier, et ces deux compagnons lui furent enlevés sur une galère, sans qu'on sût ce qu'ils devinrent. Tempesta fait égorger sa femme, ce qui lui vaut cinq ans de prison; en 1605, Georges Cozzale fut tué par son propre fils, peintre lui-même, et Augustin Tassi apprit à peindre des marines en ramant sur les galères. Simon Contarini de Pesaro, dont le coloris et le dessin se faisaient remarquer par une sage mesure, se croyait grand maître et critiquait sans égard non-seulement l'Albani et Guido, mais Jules Romain et Raphaël; aussi, détesté de ses collègues, il dut changer continuellement de pays, et l'on soupçonna qu'il était mort empoisonné, comme Élisabeth Sirani, femme peintre, le fut certainement par sa domestique.

1613-99. Matthias Preti, dit le Calabrais, de Taverna, travailla beaucoup à Naples et à Malte avec une grande promptitude et de premier jet; négligeant d'embellir le naturel, il imitait le Guerchin et préférait les sujets tragiques. Devenu chevalier de Malte, il blessa un spadassin protégé par l'empereur; il fut alors contraint de se réfugier sur les galères de l'ordre, où il frappa mortellement un chevalier, qui l'avait raillé sur son peu de noblesse. Il prend la fuite, arrive longtemps après à Rome, où il désirait terminer les peintures laissées inachevées par le Dominiquin, défie un critique, qu'il blesse gravement, et se réfugie à Naples; mais, comme une sentinelle lui refuse l'entrée, à cause de la peste qui ravageait le pays, il la tue, en désarme une autre, et les magistrats le font jeter en prison. Le vice-roi le sauve, à la condition qu'il peindra les saints patrons sur les huit portes de la cité; dans sa vieillesse, il devint doux, et ne travailla plus que pour les pauvres.

1615-73. Le père de Salvator Rosa d'Arenella le détournait de l'art, qui « l'aurait conduit à l'hôpital; » en effet, orphelin à dix-sept ans, avec une famille nombreuse et mal élevée, toutes les misères vinrent l'assaillir, au point d'altérer sa sensibilité, comme le témoignent ses tableaux âpres et sauvages, où l'on ne trouve jamais le calme et la sérénité, mais des écueils, des troncs frappés de la foudre, des chênes nus, des aquilons, des torrents, des ruines et des sor-

cières, Démocrite au milieu des ruines, Prométhée attaché à son rocher, le spectre de Samuel, la conjuration de Catilina. Toujours fantastique, il lui arriva parfois de commencer et de finir un tableau dans un seul jour. Venu à Rome, il mit tant de passion à parcourir la ville pour admirer les chefs-d'œuvre de l'art, qu'il faillit en mourir; mais comment se frayer un chemin au milieu de la foule des peintres, qui se vantaient d'être originaux tandis qu'ils imitaient le Caravage ou les Carrache, travaillant avec une hâte frénétique? Une mascarade, dans laquelle, vêtu en charlatan, il vendit des remèdes facétieux contre les infirmités morales, lui acquit de la réputation, mais plus encore la hardiesse avec laquelle il se moqua sur le théâtre des farces que Bernini faisait représenter au Vatican; alors on trouve du mérite à ses tableaux, et Salvator les multiplie, attire des élèves et gagne de l'argent qu'il prodigue. Il va faire étalage de ses triomphes dans sa ville natale, où il a pour rivaux Joseph Ribera, Correnzio Bélisaire, Jean-Baptiste Caracciolo, terrible triumvirat, ennemis entre eux, mais d'accord pour proscrire quiconque faisait ombrage à leur médiocrité.

Ce Bélisaire, Grec de naissance, chassait de Naples à coups de 1586-1656.
poignard quiconque était appelé du dehors pour un travail, et fut choisi pour peindre la chapelle de Saint-Janvier. Ribera fut surnommé l'Espagnolet, parce qu'il était né à Gallipoli, d'un soldat espagnol; esclave de la nature, il recherchait les couleurs brillantes au point de tomber dans le mauvais goût, et son influence sur l'école napolitaine ne fut pas médiocre. Gâté par l'exemple du duc d'Ossuna, il étalait tout le faste espagnol; il avait un carrosse, une livrée, et sa femme, quand elle sortait, se faisait accompagner d'un écuyer. Un officier vétéran, remplissant les fonctions de gentilhomme, lui présentait les pinceaux; lorsqu'il avait peint trois heures dans la matinée, et deux après le dîner, il lui disait : « Seigneur chevalier, c'est assez travaillé; veuillez vous promener un peu ». Le soir, il recevait dans des appartements magnifiques; mais une gaieté naturelle accompagnait cet orgueil, et il aimait à plaisanter, bien qu'il s'offensât facilement. Parmi ses filles, toutes jolies d'ailleurs, l'aînée, Marie-Rose, se distinguait par une rare beauté; mais, dans le soulèvement de Masaniello, don Juan d'Autriche, épris de ses charmes, l'attira dans son palais, puis la conduisit à Palerme; l'artiste, blessé dans son affection et son orgueil, fut atteint d'un profond désespoir, s'enfuit avec un seul serviteur, et l'on n'entendit plus parler de lui; la jeune fille mourut bientôt de chagrin.

Salvator Rosa crut lui-même à l'héroïsme de Masaniello, ce qui l'obligea de quitter son pays. Orgueilleux, il recherche non l'argent mais la renommée, « peignant pour la gloire au milieu de ses modestes désirs, et faisant des vers par distraction » ; il dénigre sans pitié les autres artistes, qui dès lors deviennent pour lui une source de tribulations. Il était peu versé dans les lettres ; mais son ami Antoine Abati, pauvre et joyeux poëte, lui inspira le désir de composer des satires bilieuses, peu variées, déclamatoires, d'une sauvagerie originale et négligée comme la touche de son pinceau. Toutefois, il ne faut pas confondre les formes étranges avec l'originalité, ni la facilité de l'improvisateur qui ébauche, avec le génie qui finit. Nous rappellerons néanmoins qu'il reproche à ses contemporains les sujets obscènes, les nudités indécentes, les modèles profanes employés pour représenter des saints (1). Le tableau de *la Fortune* qui prodigue les faveurs, et la satire de la *Babylone* l'obligèrent à quitter Rome pour se retirer à Florence. Lorsqu'il revint à Rome, la société des *Amis des arts* plaça ses tableaux parmi ceux des anciens ; aussi, dans ses dernières années, il goûta les douceurs de la gloire et de la richesse.

Les grandes voûtes des églises et des salles, genre inconnu aux anciens, exigeaient des décorations différentes, qui offraient un vaste champ à l'originalité. Jean Lanfranc de Parme, spontané et vigoureux, mais qui n'est ni savant, ni réfléchi, ni élevé, ne donne aux saints et aux vierges rien de céleste, excepté l'auréole ; mais, comme il néglige de finir certains détails, il acquiert une apparence de manière large ; il se fait remarquer par des contrastes tranchés, im-

(1) Queste pitture ignude e senza spoglia
Son libri di lascivia. Hanno i pennelli
Semi, da cui disonestà germoglia. . .
Chè nelle chiese, ove s'adora e prega,
Delle donne si fanno i ritrattini,
E la magion di Dio divien bottega. . .
E per farsi tener de' più majuscoli
Spogliando i santi, vuol mostrar che intende
I proprj siti ed il rigor de' muscoli.
Le altitudini si che son tremende !
Qual fa corvette, qual galoppa o traina
Con cento smorfie e torciture orrende. . .
Chè d'un Angelo invece et di Maria
D'Ati il velto s'adora e di Medusa,
L'effigie d'un Batillo o d'un' Arpia. . .
ROSA, *Sur la Peinture.*

provise des compositions confuses, et devient un modèle de la peinture dans le lointain. Ces *machinistes* se contentaient d'une ébauche, exécutant avec feu des peintures gigantesques, que le vulgaire admire. Chacun d'eux formait une école; mais il en sortait des sectaires, non des peintres, qui produisaient d'autant plus facilement, qu'ils avaient moins de choses à exprimer.

Pierre Berettini de Cortone eut peu de dessin, peu de couleur, peu d'entente de la sage distribution, mais une grande habileté mécanique; très-habile à rendre de bas en haut, il graduait les teintes avec intelligence; sa *Conversion de saint Paul* et les voûtes du palais Barberini à Rome et des Pitti à Florence, on peut les qualifier de belles. Moins préoccupé de l'idée que de la disposition et des contrastes de groupes avec des groupes, de certaines parties avec d'autres, il tomba de la facilité dans la négligence, du bon goût dans le genre affecté; puis il enseigna à introduire des figures nonchalantes et à leur donner de molles attitudes.

Luc Jourdain, de Naples, fut surnommé *Fapresto* (fais vite) pour la célérité qu'il mit à finir la galerie Riccardi à Florence, l'Escurial et beaucoup d'autres travaux; il contrefit la manière des divers maîtres, et nuisit à l'art comme les journalistes à la littérature, car il transforma ses grandes facultés en une déplorable habileté de main.

Le chevalier d'Arpino, peintre médiocre, mais prodigue de préceptes comme un journaliste, scandalisé des hardiesses, proclama l'*idéalisme*, et rechercha avec affectation le beau conventionnel. C'est ainsi qu'aux deux écoles des éclectiques et des naturalistes il joignit celle des maniéristes; dès lors une force intempérante, ou bien une froide fécondité remplaça le brillantisme précédent : modes vulgaires les uns et les autres, comme dans les travaux où l'homme ne voit qu'avec les yeux du corps, et cependant employés par des artistes dignes de figurer parmi les grands maîtres.

Charles Maratta, d'Ancône, ne savait que recommander Raphaël, et parut égaler le grand artiste pour la grâce touchante de quelques-unes de ses compositions religieuses, qui lui valurent le titre de Charles des Vierges; néanmoins, il est placé parmi les grands corrupteurs du bon goût, ainsi que son frère et sa fille Faustine, poëte. Louis Cardi, de Cigoli, imitateur de Corrége, joignit un dessin savant à un coloris plus vif, bien qu'il lui manque l'opposition des teintes et les gracieux raccourcis du maître. Poëte, musicien, membre de l'académie de la Crusca, anatomiste,

peintre, sculpteur, il publia un traité de perspective pratique ; à Florence, il fit les décorations pour le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, et dessina le piédestal pour la statue de ce roi à Paris ; la cour des Strozzi à Florence, et surtout le palais Rinuccini furent construits d'après ses plans, ainsi que le palais Madame à Rome, palais surchargé d'ornements. Plusieurs Florentins suivirent ses traces, entre autres Christophe Allori, qui fit peu mais très-bien. Carlin Dolce se préoccupe d'exprimer les sentiments tendres, qu'il relève par un coloris modéré, mais pas assez harmonique ; il met autant de soin à finir un homme ivre qu'un Christ, de manière qu'il tombe de la délicatesse dans la sentimentalité.

Sassoferrato (Jean-Baptiste Salvi), peu vigoureux, mais plein de charme dans ses conceptions, dessine correctement, et sait harmoniser les couleurs, bien qu'il penche vers les teintes rosées ; il est très-gracieux dans le paysage et plus encore dans les vierges. Benoît Luti, né de parents pauvres, fit son éducation lui-même, et se distingua par un dessin correct, l'harmonie et une bonne entente du coloris ; mais, étranger à l'intrigue, il fut délaissé pour des gens qui étaient bien loin de le valoir. Matthieu Rosselli s'attache au Dominiquin, étudie le naturel, et répand sur ses œuvres le calme qu'il avait dans l'âme ; on dirait que ses fresques sont d'hier. Bernardin Barbatelli, dit le Poccetti, est admiré pour ses fresques de la chartreuse de Florence, et sa *Mort de saint Bruno,* pleine de vérité, de sentiment, de chaleur. Laurent Lippi avait pour maxime d'écrire comme il parlait et de peindre comme il voyait : résolution qui ne le sauva point de certaines méthodes artificielles, surtout dans les draperies.

Dans la sculpture, Jean Gonelli, surnommé l'Aveugle de Gambassi, après avoir perdu la vue, continua de travailler, et surtout aux portraits ; mais la Toscane ne produit aucun grand maître. Les Feggini, bien supérieurs aux autres, sont au-dessous du médiocre ; Innocent Spinazzi, un peu moins mauvais, exécuta la *Foi voilée* à Sainte-Marie-Madeleine et la statue du tombeau de Machiavel. Lotti Cosimo, architecte bizarre, fit les figures mobiles à Pratolino, des jets d'eau dans la villa de Castello, et des jouets pour les fils de Cosme II. A Madrid, il exécuta une tête colossale, qui ouvrait la bouche, fronçait les sourcils et roulait les yeux ; il construisit un théâtre, admirable pour la promptitude avec laquelle s'opérait le changement de décorations.

Buontalenti Bernard fut surnommé Girandola pour avoir per-

fectionné les feux d'artifice, qu'il introduisit même en Espagne; il inventa le canon *chasse diables*, la grenade et le moyen de conserver la glace en été. Jean Boccapani, ingénieur militaire de l'empereur, construisit à Florence la villa impériale et le couvent de Sainte-Thérèse; il professa dans cette ville les mathématiques, en les appliquant même à la perspective, à l'architecture, à la mécanique. Nigetti, d'après une pensée de Don Juan d'Autriche, dessina la chapelle des princes à Saint-Laurent de Florence, et s'occupa de travaux à pierres dures. Alphonse Parigi, après avoir rempli les fonctions d'ingénieur en Allemagne, redressa, au moyen d'un artifice admiré, le palais Pitti, qui surplombait. Ghérard Silvani, qui vécut quatre-vingt-seize ans, fit plus de travaux encore, outre des palais qui sont au nombre des plus élégants de Florence.

Le Lucquois Paul Guidotti, conservateur du Capitole, c'est-à-dire premier magistrat du peuple romain, étudia, outre la peinture et la sculpture, les mathématiques, l'astronomie, la jurisprudence et la musique; par amour de l'anatomie, il fouillait dans les cimetières; il fit une *Jérusalem détruite,* dont les octaves finissaient par le même mot que celles du Tasso; ayant inventé un mécanisme pour voler, il tenta l'épreuve, mais au prix d'une jambe cassée.

Cosimo Fansaga, de Bergame, transporta à Naples le goût de l'extraordinaire et du maniéré; dans cette ville, il fit beaucoup d'églises et de façades, la belle fontaine Medina, le riche autel de la Nunziata, la somptueuse chartreuse de Saint-Martin, et la chapelle de Saint-Janvier, avec une profusion de statues, de colonnes et d'allusions; comme on voulait orner les places avec des obélisques, et que la simplicité des anciens paraissait mesquinerie, il les surchargea de trophées. Le dernier degré de la difficulté et des bizarreries peut s'admirer à Naples dans la chapelle de la Piété des Sangri à Saint-Sévère; on ne saurait censurer un *Christ mort,* œuvre de Sanmartino, couvert d'un linceul à travers lequel apparaît la figure, avec les instruments de la passion jetés confusément, et qui néanmoins est d'un seul morceau. La statue de *Jeanne de Sangro* mérite aussi d'être louée; mais les caprices de la fantaisie sont excessifs dans le *Désabusement* enveloppé dans un filet, œuvre de Guccirolo : c'est pire encore dans *l'Éducation* de Queiroli, dans la *Pudeur* du Vénitien Corradini, qui paraît nue malgré un voile; dans les figures sur le grand autel de Celebrano, et dans les anges de Paul Persico. Le Napolitain Maxime Stanzioni mérite, pour le sentiment élevé et la beauté simple, d'être compté parmi les peintres les plus distingués. Le Sicilien Ludovic del Duca

fondit la statue de l'empereur Maximilien Ier dans l'insigne mausolée qui lui fut érigé à Inspruck.

Les Campi, de Crémone, remplirent la Lombardie de travaux éclectiques. Jules et Bernardin, dont le dessin et la couleur méritent d'être loués, faisaient parfois grossièrement, ce qui arrivait toujours à Antoine et à Vincent. A Saint-Sigismond (véritable panthéon de Crémone) Bernardin, avec un effet étonnant, distribua une infinité de saints, mais sans confusion. Parmi ses élèves, travailleurs praticiens, nous citerons Jean-Baptiste Trotti, dit le Mal-Osso, dont le coloris est extrêmement clair, quoique son dessin porte l'empreinte de la gaieté; Pamphile Nuvolone, plus solide et moins vague; Sophonisbe Anguissola, comptée parmi les meilleurs portraituristes, et qui fut appelée à la cour d'Espagne.

Hercule Procaccini porta le faire bolonais à Parme, avec peu de perspective, un dessin faible, une couleur facile. Son fils Camille travailla beaucoup dans le Milanais, avec un naturel et une facilité qui plaisent au premier aspect; il mérite plus d'éloges pour son jugement à fresque dans saint Proculus de Reggio et son saint Roch, qui effrayait Annibal Carrache, invité à faire son pendant. Son frère Jules-César joignit à l'étude des Carrache celle du Corrége. Charles-Antoine s'adonna au paysage, aux fleurs et aux fruits. Hercule, fils de Camille, gâta le goût de ses nombreux élèves. Salmeggia suivit les traces de Léonard de Vinci et de Raphaël, auxquels il emprunta une touche flexible, la grâce des mouvements et de l'expression, des contours purs dans les tableaux qu'il soigna, deux par exemple à Santa-Grata de Bergame, et deux autres dans la Passion de Milan.

L'ancienne école de Luini et de Gaudenzio avait péri à Milan, au point que les deux cardinaux Borromée, qui désiraient faire servir les arts à l'éclat du culte, durent appeler des étrangers. Morazzone (Pierre-François Mazzucchelli), bon coloriste, et Jean Crespi, de Cerano, qui fut encore architecte, sculpteur, homme de lettres, étudièrent au dehors. Daniel Crespi, qui évita d'imiter les Carrache, pour étudier les artistes espagnols et vénitiens, peignait avec une grande vérité, composait avec toute l'imagination et l'énergie d'un naturaliste; quiconque n'a pas vu son Histoire de saint Bruno à la chartreuse de Carignan, ne le connaît qu'imparfaitement.

On travailla peu et mal dans la cathédrale de Milan, et déjà nous avons mentionné d'éminents architectes de cette époque. Bianchi, qui donna à Saint-François-de-Paule la forme d'un vio-

loncelle, et Croce, qui fit le Foppone à quatre segments de croix grands et quatre petits, devinrent ensuite à la mode. Martin Lunghi, tailleur de pierre de Vigiù, devenu architecte à Rome, ajouta à monte Cavallo la tour des Vents, fit beaucoup d'églises, et sa famille poursuivit la même carrière ; Onorio fit Saint-Charles au Corso et d'autres travaux dans le style d'alors; le bel escalier du palais Gaetani est de son fils Martin. La cathédrale de Salisbourg, une des plus simples imitations de Saint-Pierre, fut érigée par le Comasque Santino Solari.

A Gênes, l'école fondée par Perin de Vaga se perfectionna, et les Calvi firent de bonnes façades et représentèrent des histoires moins éloignées des usages contemporains que celles des Vénitiens. André et Octave Semini imitèrent Raphaël. Les biographies embrouillées de Raphaël Soprano mentionnent deux cent vingt peintres liguriens ; mais le seul digne de souvenir est Luc Cambiaso, d'une imagination féconde, ingénieux dans les expédients ; il fit les loges du palais Imperiali, classées parmi les plus belles, et peignit encore à l'Escurial ; il fut le rival et pourtant l'ami intime de Jean-Baptiste Castello, dit le Bergamasque.

Jean-Baptiste Paggi, noble et lettré, émigra pour cause de meurtre ; devenu célèbre à l'étranger comme peintre, il fut rappelé dans sa patrie, et devint le concurrent de Rubens et de Van Dyck ; en effet, les patriciens génois appelèrent les meilleurs artistes, et les Procaccini, Roncalli, Gentileschi, le Pisan Lomi, le Florentin Balli, Antoniano d'Urbin, Salimbeni, Sorri, Tassi, Vouet, les Flamands Rosa, Legi, Wael, Malo, l'Allemand Waals et d'autres, qui laissèrent à Gênes des travaux, recevaient des leçons de l'aveugle Sophonisbe. La jeunesse pouvait se former sur des exemples si variés ; afin que la recherche du coloris ne fit pas négliger le dessin, Paggi publia la *Définition ou la division de la peinture* (1607). Vincent Giustiniani avait formé une galerie fameuse, qui fut publiée à Rome en 1640 avec cinq cent cinquante-deux dessins, gravés par les meilleurs artistes.

Jean Carlone, dessinateur correct, fit des fresques qui se distinguent par la netteté et un caractère joyeux ; son frère Jean-Baptiste est plus grandiose et plus soigneux à la Nunziata de Guastato et dans la chapelle du palais, où l'on trouve des têtes à l'expression vive, des figures en relief, une couleur vigoureuse. Dans les travaux à l'huile, il ne valut pas moins, et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans il continua dans les deux genres sans déchoir. Le capucin Bernard Strozzi couvrit les palais génois de

fresques bien imaginées; dans les toiles, il est tout à la fois harmonique et vigoureux, bien qu'il manque de goût dans le dessin, mais surtout dans les visages d'anges et de vierges. Sans parler des nombreux portraituristes, Antoine Travi, dit le Sourd, de Sestri, et Sinibald Scorza, de Voltaggio, qu'on prendrait pour un Flamand, se distinguèrent dans le paysage; Jean-Benoît Castiglione ne le cède qu'à Bassano pour les animaux. La peste de 1657, qui parut frapper de préférence les artistes, dissipa cette école, qui se reforma plus tard, mais pour imiter Moretto; elle produisit des artistes de quelque renom, comme André Carloni, Pellegro Piola, Banchero de Sestri, Parodi, sculpteur et architecte de styles variés, et dont on admire l'antichambre Negroni.

Moncalvo (Guillaume Caccia de Montabone) est le seul artiste piémontais qui mérite d'être cité, pour les chapelles du Saint-Mont de Crea, la coupole de Saint-Paul à Novare, et ses travaux chez les conventuels de Moncalvo. Turin, entraîné dans la carrière des armes, songeait peu aux arts; toutefois, en 1665, il fonda la société de Saint-Luc, qui fut bientôt érigée en académie; mais on appela de préférence des artistes du dehors, comme Jean-Miel, d'Anvers, le Viennois Daniel Leiter, le Français Charles Dauphin, Banier et Vanloo. Guarino Guarini, théatin de Modène, bien qu'il eût étudié les meilleurs écrivains et connût la philosophie et la physique, remplit Turin de travaux détestables, comme on peut le voir dans la chapelle de Sainte-Sindone, à Saint-Laurent des théatins et surtout au palais Carignan; la chapelle de Sainte-Sindone, toute en marbre noir et à formes grandioses, se fait admirer pour les difficultés statiques et stéréotomiques vaincues par l'architecte, afin d'élever cette coupole à zones hexagonales en forme d'étoiles, disposées de manière qu'elle paraît tout à jour, et se ferme au sommet par une étoile également à jour, à travers laquelle on voit une autre voûte; les contorsions, le plan, l'élévation et les ornements forcés, les fenêtres ovales, les colonnes torses, les frontons brisés, les bizarres additions qui surchargent l'ordre dorique, ne l'empêchèrent pas d'être recherché au delà des monts et de la mer. Il est suivi de près par le jésuite André Pozzo de Trente, qui dessina l'autel de Saint-Ignace au Jésus de Rome, et celui de Gonzague à Saint-Ignace, l'un et l'autre prodiges de richesse et de mauvais goût. Dans la *Perspective des peintres et des architectes*, il donna des règles et des exemples qui sont tout l'opposé de ce que doit faire quiconque veut bien faire; lui-même exécuta beaucoup de fausses coupoles, et, dans la tribune de Frascati, il fit apparaître

tous les membres architectoniques convexes sur une superficie concave.

On abusa étrangement de pareils artifices, et surtout dans les voûtes, où toute chose devait se voir de bas en haut, hommes, maisons, arbres; cette profusion de mauvais goût se fit sentir dans la peinture à fresque, car la partie architecturale était surchargée de feuillage, de vases, de pierres précieuses, de grotesques, de monstruosités. Jérôme Curti Dentone avait restauré la perspective et les décorations théâtrales; il étudiait le relief avec tant de soin que l'on crut qu'il aidait à l'effet de ses corniches au moyen du stuc. Il inventa un procédé pour appliquer l'or sur les ouvrages à fresque. Michel-Ange Colonna, le meilleur quadraturiste, savait se conformer au style des peintres avec lesquels il travaillait ; cet artiste et Mitelli furent appelés à Madrid par Philippe IV. Jacques Torelli de Fano, habile architecte pour les théâtres, inventa à Venise un mécanisme pour changer à l'instant les décorations, artifice qui n'avait pas été employé jusqu'alors; en France, comme architecte royal, il fit des machines et des feux d'artifice, éleva dans Paris le théâtre du petit Bourbon, et son concours fut utile aux représentations des pièces de Corneille. Dans sa ville natale, il fit un théâtre qui fut considéré comme supérieur à tous les autres, au point que, celui de Vienne ayant brûlé en 1699, l'empereur ordonna qu'on le reconstruisît sur ce modèle. Ferdinand, François et Antoine Galli de Bibiena, peintres et architectes de théâtres, étaient appelés à l'envi pour organiser des fêtes, peindre des salles de spectacle et des décors.

Le Tintoret avait fait croire aux Vénitiens que faire vite était un mérite, et Jacques Palma le jeune gâtait ses excellentes dispositions par un travail hâté. Jérôme Forabosco fut un détestable portraituriste. Charles Ridolfi s'en tint aux bonnes méthodes, et voulut même écrire les vies des peintres de cette école. Dario Varotari, dans ses travaux de Saint-Égidius de Padoue, prouve qu'il a étudié les maîtres du quatorzième siècle. Son fils Alexandre, dit le Padovanino et formé sur le Titien, raccourcit avec peu d'intelligence, et sa grâce est toute conventionnelle. Sébastien Ricci de Bellune, lorsqu'il recevait une commande, rappelait à son souvenir les nombreux tableaux qu'il avait vus dans beaucoup de pays, et contrefaisait le style de chacun avec une grande facilité ; il vaut mieux dans la peinture à fresque. Marc, son élève et son neveu, fit des paysages avec une fidélité inusitée, et laissa en Angleterre ses meilleurs tableaux.

Les monstruosités sculpturales, surtout dans les mausolées, ne manquèrent pas à Venise. A Saint-Jean-et-Paul, une femme, en se regardant dans le miroir, voit un squelette qui soutient un écriteau déchiré et roulé, avec l'épitaphe ; ailleurs, l'écriteau est porté par un aigle, et dans le monument Mocenigo, par deux Morts noires ; au Valier, un immense manteau enveloppe trois statues amplement drapées par Baratta. A Saint-Pierre de Castello, la chapelle Vendremin est très-maniérée, remplie de Vertus et de Vices, avec une figure qui regarde en cachette du tombeau. Dans le mausolée Pesaro, aux Frari, quatre Maures, dont les vêtements déchirés laissent voir la peau noire, soutiennent la corniche sur leurs épaules ; on y voit des Vertus et des Vices, des squelettes qui portent des épigraphes, deux chameaux soutenant un trône, des anges, des festons, des enfants en bas-relief, fantaisies incorrectes de Longhena, tandis que la sculpture par Bartel est bonne ; la même vanité se retrouve jusque dans l'inscription.

Le Bolonais Camille Mazza fit preuve de talent dans les bas-reliefs en bronze qui représentent la vie de Saint-Dominique à Saint-Jean-et-Paul ; dans la chapelle du Rosario, qui est un type du baroque, il en exécuta d'autres, en marbre, avec peu de goût, mais une bonne distribution. Vittoria la construisit ; le Génois Campagna fit l'autel et quelques statues ; le Tintoret, Jacques Palma, François Bassano, André Vicentino, Paul Fiammingo, Léonard Corona la couvrirent de peintures, et les bois furent sculptés par l'inimitable Brustolon.

Alexandre Vittoria de Trente, fort habile dans le stuc, avec lequel il exécuta beaucoup de travaux, est noble et moelleux dans l'exécution, fécond dans les inventions, maniéré dans le dessin ; son *Saint Jérôme*, si loué par Temanza, il le contord d'une manière ignoble, à force de rechercher l'anatomie ; je préfère à ce travail le *Saint Sébastien* de Saint-Sauveur, et son propre tombeau à Saint-Zacharie, sur lequel, par allusion à ses nombreux portraits, on écrivit : *Qui vivens vivos duxit de marmore vultus.* Un autre type du baroque est l'église des jésuites, que l'on croirait tapissée, et dont la chaire est converte d'un tapis, tout en marbre, tant le naturalisme avait dépassé toute mesure ! Sur l'autel, la Trinité a pour siége une mappemonde soutenue par des anges qui s'appuient sur des nuages. Les façades des Déchaux, de Saint-Moïse, du Refuge, de Sainte-Marie Zobenigo, gâtées par ce baroque, sont partout à reliefs et à ombres. L'église du Salut, qu'on fit construire par Balthazar Longhena, pour accomplir un vœu fait durant la

peste de 1630, et dont les fondements posent sur un million cent cinquante-six mille six cent cinquante-sept poutres, est admirée à l'intérieur; mais au dehors elle se fait remarquer par une surabondance d'ornements bizarres, grandioses toutefois et en harmonie avec les édifices qui l'entourent; la coupole est élevée, et son ensemble produit un tel effet, qu'il fait pardonner aux détails de mauvais goût. L'autel est tout en marbre; des anges, dans des attitudes variées, soutiennent le tabernacle, au-dessus duquel se dresse Marie; à sa gauche, se trouve une matrone figurant Venise, qui la prie de sauver le peuple, tandis qu'à droite une vieille hideuse, symbole de la peste, s'enfuit, détachée de la base nébuleuse et poursuivie par les insultes d'un petit ange; deux saints, d'une dimension beaucoup trop grande, assis sur le marchepied de l'autel, contemplent cette scène. Le palais Rezzonico, à proportions grandioses, et le Pesaro, un des plus somptueux de l'Italie, sont également de Longhena. Joseph Benoni de Trente, qui s'occupa, comme architecte de la république, d'endiguer les lagunes, construisit sur un espace très-étroit la douane maritime, bizarre et de mauvais goût, mais pittoresque et d'une belle apparence.

Vérone, en 1718, fit sur le Champ de Mars la foire avec deux cent soixante-dix boutiques, d'un dessin meilleur que l'exécution. Le Véronais Ligozzi, plus correct que les naturalistes, dont aucun ne le surpassait pour le coloris, s'éleva peut-être au-dessus de tous les peintres à fresque dans le cloître d'Ognissanti à Florence, surtout dans le parallèle de Saint-François et de Saint-Dominique.

Dans la gravure, qui avait beaucoup progressé au dehors, l'Italie fit peu, et les peintres presque seuls s'adonnèrent à ce genre de travail. Nous distinguerons François Villamena d'Assise; Jean-Baptiste Vanni, qui conserva par des gravures à l'eau-forte beaucoup d'œuvres de Corrége; le Florentin Étienne de la Bella, condisciple de Callot, avec lequel il fit un grand nombre de vignettes pour des livres; Jean-Baptiste Falda, de Valduggia, qui exécuta les principales vues de Rome. Jacques Lauro, après un travail de vingt-cinq ans, publia *Antiquæ urbis splendor* (1612); ce sont les monuments de la grande cité, médiocres comme art, mais avec des explications en trois langues. Le Romain Pierre Sante-Bartoli sut graver avec un goût délicat des monuments anciens, dont il nous a conservé plusieurs qui périrent ensuite; toutefois, il leur imprime un caractère trop uniforme. Le Florentin Cosimo Sirles, le Napolitain Charles Costanzi, le Siennois François Chingi, dont nous avons une magnifique Vénus en améthyste, du poids de cent

quatre-vingt-une livres, gravèrent sur pierres dures. Maximilien Soldani, sculpteur florentin, fit l'histoire de la reine Christine en vingt médailles, dont le nombre devait s'élever à cent, d'autres pour Louis XIV, les magnifiques candélabres en bronze doré dans la Nunziata de Florence, un ostensoir pour Saint-Laurent.

Le Ferrarais Antoine Contri inventa un procédé pour transporter les peintures des murs sur la toile. Un certain Jacques Strada, de Mantoue, qui écrivit sur les antiquités et fit servir les médailles à l'étude de l'histoire, fut le premier qui trafiqua en grand d'une marchandise italienne, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre de l'art : à Lyon, il acheta les portefeuilles de Serlio; à Rome, ceux de Perin de Vaga, parmi lesquels il y en avait de Raphaël; à Mantoue, les cartons de Jules Romain, et il les revendit en Allemagne avec de grands bénéfices.

Les arts mêmes étaient donc en décadence dans l'Italie, et le mauvais goût se répandait dans le reste de l'Europe, grâce aux académies instituées par les étrangers à Rome pour former les jeunes gens, comme aux artistes de la Péninsule appelés au dehors. A Madrid, Sacchetti, de Turin, construisit le palais de Philippe V; le Messinois Juvara, celui de la Grâce; le Lombard Bonavia, celui d'Aranjuez. Rodrigue Vélasquez de Séville, venu en Italie avec le général Ambroise Spinola, examine tout et copie beaucoup, quoique déjà célèbre dans son pays; à Rome, il excite l'étonnement par ses portraits, qui véritablement font illusion, et commande un tableau à chacun des douze peintres qui occupaient alors le premier rang; apportés en Espagne avec d'autres et des modèles, ces tableaux ornèrent les palais royaux.

Jones, le plus grand architecte anglais, après avoir étudié la peinture en Italie, se proposa d'imiter Palladio; Wren, pour édifier Saint-Paul de Londres, ne trouvait de meilleur modèle que Saint-Pierre. Les architectes et les peintres français se fixèrent sur Michel-Ange et les Carrache. De même qu'il achetait des carrosses à Rome, des armoires marquetées d'ivoire et de pierres à Florence, des damas rouges à Milan, des miroirs à Venise, du linge et des dentelles à Gênes, Mazarin empruntait à l'Italie des scènes, des costumes, des acteurs pour ses splendides banquets, outre qu'il en faisait venir des artistes, comme le peintre Grimaldi et Romanelli, qui fit à Paris la fameuse voûte.

Nicolas Poussin, ami de Marini et des meilleurs artistes italiens, vécut presque toujours à Rome, et, au milieu de ces écarts, il mérita d'être appelé le philosophe de la peinture. Claude Lorrain

lui-même, venu à Rome enfant, étudia dans cette ville ou à Naples jusqu'à vingt-cinq ans, et, après un séjour de quelques années dans sa patrie, il revint en Italie pour ne plus en sortir. Pauvre d'abord et domestique du peintre Tassi, il se passionna pour le paysage; parcourant la campagne, il observait sans parler ni dessiner, et devint le meilleur paysagiste; sans exagération ni manière, il enchante par une puissance sereine et calme. Mignard, qui fut l'imitateur des Carrache et de Pierre de Cortone, est au contraire tout maniéré. Puget, qu'on appelle le Michel-Ange français, laissa beaucoup de travaux à Gênes. D'autres Français firent une tribune et quelques travaux étranges dans la chapelle de Saint-Ignace au Jésus de Rome. Louis XIV, ou plutôt le ministre Colbert, conseillé par Perrault, traducteur de Vitruve, envoya à Rome Desgodetz richement pourvu afin d'y copier les plus beaux édifices; ces travaux, gravés par Lepeautre, qui avait étudié les artistes italiens du seizième siècle, furent publiés avec une splendide élégance.

Divers auteurs écrivirent sur les beaux-arts, mais pour établir des systèmes faux et des théories extravagantes; Bibiena publia un *Cours d'architecture civile* et la *Direction pour les jeunes élèves*. Le jésuite François Eschinardi, de Rome, auteur d'une *Architecture civile* et d'une autre *militaire*, exposa ses propres expériences, avec des dissertations sur le choc des corps, sur les comètes et sur le percement de l'isthme de Suez, dont la difficulté consistait, non dans la différence supposée du niveau entre les deux mers, mais sur les sables accumulés. Le Siennois Théophile Gallacini (1564-1641), médecin puis mathématicien, fit un travail important sur les erreurs des architectes, travail resté inédit comme ses autres ouvrages, jusqu'au moment où il fut imprimé à Venise, en 1767 : c'est une critique d'un goût sûr. Jean-Paul Baglioni se fit le continuateur inepte de Vasari; Jean-Pierre Bellòri approuve les anciens, chez lesquels il puise un bon goût; Philippe Baldinucci divise l'histoire de l'art en siècles, et les siècles en périodes de dix ans, subdivision vicieuse, comme le classement en écoles, généralement adopté; il supplée aux nombreuses omissions de Vasari, et, dans le *Vocabulaire du dessin*, il laisse trop apercevoir qu'il n'est pas artiste. Nous avons des histoires partielles des diverses écoles : celle de Venise, par Charles Ridolfi; celle de Modène, par Vedriani; celle de Gênes, par Soprani; celle de Naples, par Bongiovanni; celle des travaux faits à Rome, par Passeri. Tous ces écrivains exaltent les contemporains,

de manière qu'il nous reste des détails sur ces artistes médiocres, tandis que les souvenirs des grands maîtres du moyen âge ont péri. Dans la *Felsina* (ancien nom de Bologne) *pittrice*, César Malvasia combat Vasari avec acharnement; mais s'étant permis d'appeler Raphaël le faiseur de bouches d'Urbin (*boccalajo*), il souleva une rumeur qui dure encore, bien qu'il se repentît et s'empressât d'effacer ces mots de tous les exemplaires.

CHAPITRE CLVII.

LITTÉRATURE.

Les mêmes causes produisaient la même altération dans la littérature, qui, elle aussi, s'était détournée de l'action depuis que la vie publique avait cessé de frapper le silex du génie pour en faire jaillir l'étincelle; une lente compression renfermait les esprits dans le cercle de froides études, dont la forme constituait le seul mérite; on abandonna donc le spontané pour se jeter dans une pâle imitation des anciens ou de bizarres nouveautés, sacrifiant le beau à l'emphatique, l'élégant au pompeux, le vrai au maniéré, à la recherche de l'effet, sauf à recourir à des tours de force là où l'inanité de la pensée contraste avec les prétentions de la forme. Personne ne sait plus tenir la plume de Machiavel, construire des périodes arrondies et correctes comme Casa, décocher les traits d'une raillerie fine et légère comme Firenzuola et Berni, tisser des strophes avec la lucide facilité de l'Arioste, faire des descriptions larges et claires comme Guicciardini. Des modèles de mauvais goût succèdent aux modèles de l'élégance; l'amour tue la tendresse avec les épigrammes, et l'inspiration se manifeste par des contorsions de possédé. Toutefois, le dix-septième siècle peut montrer de beaux noms, des productions plus originales, des sentiments plus patriotiques et plus individuels que l'âge précédent; or, puisque nous avons mentionné les tristes écrivains qui tombèrent sans mesure dans le mauvais goût, pourquoi oublierions-nous ceux qui surent le traverser sans en être souillés?

1602. Celio Magno, secrétaire du conseil des Dix, et appelé par quelques-uns le plus grand *pétrarquesque*, célébra les victoires des Vénitiens sur les Turcs, et voulait composer six *canzoni* sur chacun de ces mots, *Deus pro nobis natus mortuus resurrexit*

rediturus. Quand il eut fait la première, il la lut à une réunion de Milanais, qui, l'ayant trouvée merveilleuse, écrivirent sur elle des dissertations et des louanges; en 1597, on publia avec les productions qu'elle avait fait naître, cette « divine *canzone*, qui laisse bien loin derrière toutes les *canzoni* qu'on ait jamais écrites sur ce sujet; » à la vérité, c'est une des meilleures et des dernières œuvres du seizième siècle (1).

Le Bergamasque Torquato Tasso, né à Sorrente, de Bernard, gentilhomme et poëte, comme nous le savons, obtint une gloire plus durable. Dès son enfance il puisa dans sa famille l'amour des vers et la subordination du courtisan; or, bien que son père le détournât d'une voie qu'il avait trouvée hérissée d'épines, il résolut d'être poëte. Ses tentatives dans divers genres sans faire un choix définitif, comme l'individu qui écrit moins par besoin de créer que par suite de réflexions sur les œuvrees des autres, démontrent que la nature ne l'entraînait pas dans cette carrière avec une force invincible; en effet, il se fait tour à tour poëte lyrique, tragique, romanesque, épique, chevaleresque, descriptif et sacré. 1544-95.

(1) Marc-Antoine Magno (1550), son père, banni pour délits, voyagea beaucoup, remplit des fonctions élevées dans le royaume de Naples, et fut principalement vicomte de tous les châteaux de la maison Caraffa; comme il maniait la rime avec habileté, l'Arioste lui donna à polir un de ses chants. On frappa même des médailles en son honneur; mais voici dans cette épigramme un échantillon de ses poésies alambiquées :

Caron, Caron! — Chi è st'importun che grida?
— Gli è un amante fidel che cerca il passo. . .
— Chi è stato sto crudel, quest'omicida
Che talmente t'ha morto? — Amore, ahi lasso!
— Non varco amanti; or cercati altra guida.
— Al tuo dispetto converrà ch'io passo,
Ch'ho tanti strali al cor, tant'acqua ai lumi
Ch'io mi farò la barca, i remi e' fiumi.

Caron, Caron! — Quel est l'importun qui crie?
— C'est un amant fidèle qui désire passer. . .
— Quel est le cruel, l'homicide
Qui t'a donné la mort? — Amour, hélas!
— Je ne passe pas d'amants; cherche un autre guide.
— Malgré toi, je passerai;
Car j'ai tant de flèches au cœur, tant d'eau aux yeux
Que j'en ferai la barque, les rames et le fleuve.

Nous devons mentionner ici le pieux Jean Angelo, sculpteur et poete florentin, qui fit trente-huit discours de commentaires sur la *Vergine Bella* de Pétrarque; 1629.

Sur les traces de son père, il composa *Renaud* à dix-huit ans, alors qu'il était encore sur les bancs de l'école; il s'excuse de ne pas commencer chaque chant par le prologue, de conserver l'unité d'action et de ne pas interrompre le fil du récit. Il était réduit à de pareilles justifications! en effet, la plaintive mélancolie qui respire dans cette œuvre devait l'éloigner des ivresses de la mode et des bruyants poëmes chevaleresques; mais, quoiqu'il eût la noble ambition de rivaliser avec l'Homère ferrarais, il ne l'étudia que dans sa partie faible; du reste, trop éloigné de cette grande richesse et de cette supériorité de style et de poésie, il espéra pouvoir le surpasser au moyen de la régularité qui lui manquait.

Le Tasse ne parle même de Dante qu'assez tard (1); professant une plus grande admiration pour Camoëns, il résolut de choisir comme lui un sujet moderne et de le modeler sur le type virgilien. Le Camoëns avait chanté la gloire de son pays; le Tasse, après avoir longtemps louvoyé, choisit l'entreprise commune de la chrétienté, la première ou plutôt l'unique où toute l'Europe se fût associée afin de combattre *d'Asie et de Libye le peuple réuni*, pour protéger la sévère civilisation de la croix contre la voluptueuse barbarie de l'islam, pour décider si l'humanité devait rétrograder jusqu'à la servitude, au despotisme, à la polygamie, ou se lancer dans la voie de l'égalité et du progrès. La description de la première croisade, quelle source abondante de poésie! combien de réminiscences classiques et religieuses! quel pittoresque dans le tableau des mœurs des peuples réunis de toute l'Europe! quelle force et quelle variété dans ces barons, dont chacun avait son histoire particulière; car, de même qu'ils étaient rois dans leurs châteaux, tous agissaient avec une indépendance énergique, et non par la volonté d'un prince, dans une expédition où chacun voulait déployer toutes ses ressources et sa valeur personnelle, mais sans la soumettre aux ordres des autres. Or, cette entreprise, qui aboutissait à des résultats plus grandioses, mais tout autres que ceux qu'on avait prévus, n'avait rien perdu de son opportunité à l'époque du Tasse, puisque les Turcs menaçaient encore, et que l'Église faisait tous les jours des prières contre eux (2).

(1) Capurro a publié à Pise, en 1831, les *notes* du Tasse sur la Divine Comédie, faites avec indépendance, mais pédantesques.

(2) Urbain VIII, dans l'hymne à saint Martin, disait :

Tu natale solum protege, tu bonæ
Da pacis requiem Christiadum plagis,

Qu'un pareil sujet vienne à briller devant une intelligence poétique, elle en sentira l'incomparable élévation; néanmoins, le Tasse hésita entre ce thème grandiose et d'autres, bien inférieurs par la dignité; du reste, son hésitation entre la première et la seconde croisade serait inexplicable si l'on ne songeait pas que, selon le type virgilien, il croyait nécessaire l'unité du héros. Les rois s'armèrent dans la seconde croisade, aucun dans la première : dès lors le Tasse dut l'altérer essentiellement, en lui attribuant ce qui répugnait le plus à son caractère, c'est-à-dire un chef auquel se soumissent toutes les volontés, « pour délivrer le grand sépulcre et ramener les compagnons errants sous les saints étendards ». A l'exemple d'Énée, Godefroy doit être pieux, et non-seulement vertueux comme les héros de Bernard Tasso, mais encore religieux. Les amours forment l'intrigue de l'*Énéide;* il en sera de même dans la *Jérusalem délivrée.* Après avoir raconté dans les deux premiers chants la marche majestueuse de toute l'Europe et les préparatifs de défense de l'Asie et de l'Afrique, le voilà qu'il se rapetisse au roman des amours de Tancrède, aimé par Herminie, amoureux de Clorinde, et de Renaud épris d'Armide. Une « assemblée des dieux de l'Averne » se borne à décider l'envoi d'une jeune fille pour séduire quelques chevaliers. Un enchantement de la forêt qui fournit le bois pour la construction des machines de guerre suspend l'expédition; il faut qu'à travers l'Atlantique deux messagers, qui ne se distinguent par aucune action d'éclat, aillent arracher Renaud aux voluptés, afin qu'il vienne de si loin pour couper un arbre. Alors tout marche heureusement, Jérusalem est prise, et chacun accomplit son vœu sur le tombeau du Christ; mais la réconciliation d'Armide avec Renaud se devine seulement, et le sort d'Herminie reste incertain.

Ces amours, qui remplissent les deux tiers du poëme, donnent un caractère de mollesse à une entreprise où tout porte le cachet

Armorum strepitus et fera prælia
In fines age thracios.
Et regum socians agmina sub crucis
Vexillo, Solymas nexibus exime,
Vindexque innocui sanguinis, hostium
Robur funditus erue.

Les poésies d'Urbain VIII furent publiées un siècle plus tard, par un Anglais : *Maphæi suæ reverendissimæ eminentiæ cardinalis Barberini, postea Urbani papæ VIII, poemata; præmissis quibusdam de vita auctoris et annotationibus adjunctis; edidit Josephus Brow*; Oxon., 1736.

de l'énergie; puis, cette régularité la fait ressembler à tant d'expéditions, à tant de siéges dont les récits abondent dans l'histoire. Le Tasse, qui ne comprend rien à l'époque féodale, fausse le caractère des personnages et de l'époque; pas assez vigoureux pour sortir de sa nature, pour s'identifier avec les héros qu'il décrit, sentir comme eux, comme leur temps, il substitue au surnaturel de la pensée celui de l'imagination; aux sorcelleries de son âge, il emprunte un merveilleux vulgaire, tandis que les croisés, dans leur exaltation, voyaient partout Dieu, des saints, et des apparitions d'anges dans les phénomènes de la nature; comme l'ordre était dans son esprit, il met l'ordre dans tout, la raison à la place de la fantaisie, les calculs à la place de l'enthousiasme. Lorsque le sujet l'amène à des situations en rapport avec sa manière de sentir, le Tasse est vraiment artiste, comme dans les épisodes d'Olinde et de Sophronie, d'Herminie, d'Armide, aussi bien inventés qu'ils se trouvent hors de propos; la poésie d'aucun pays n'offre une situation mieux imaginée que la mort de Clorinde.

Mais avant de composer son poëme, le Tasse avait écrit les *Discours sur l'épopée*, étudié Aristote, analysé Homère et Virgile; il voulait connaître tous les traités sur l'art poétique que l'on publiait, et peut-être ce furent ces traités qui l'empêchèrent si longtemps de sentir le besoin d'une profonde conception (1); alors il s'efforça de combler cette lacune par une allégorie, obscure superfluité, dans laquelle il ne propose à la pensée que la psychologie, isolée de l'histoire et de la métaphysique, et sépare les idées de leur principe et de leur application. Il aurait dû apprendre de Camoëns à faire jouer un beau rôle à sa nation; mais, bien que Tancrède et Bohémond lui en offrissent l'occasion la plus heureuse, il ne parle de l'Italie que dans deux vers.

Cette suave mélancolie fait un contraste remarquable avec le genre moqueur de ses contemporains; prenant le côté noble et sérieux de la chevalerie, alors que les autres n'y voyaient que matière à railleries, il prétend refréner les procédés bizarres et licencieux de l'épopée chevaleresque par l'épopée classique, unir le Trissino et l'Arioste, le raisonnement et l'imagination. L'intérêt est toujours soutenu dans son poëme, et les obstacles grandissent toujours jusqu'à une catastrophe, qui ne cesse d'exciter la curiosité, bien qu'elle se trouve annoncée dans le titre; aussi comme art, comme roman, il est merveilleusement composé.

(1) Voir la lettre à Gonzague du 15 juin 1575.

Néanmoins, le Tasse ne s'élève jamais à la véritable grandeur; il laisse échapper les occasions poétiques, au point que les gens médiocres s'en aperçoivent. Quant il s'agit de dépeindre le paradis, il traduit le songe de Scipion, lui chrétien; les ambassades, actes et paroles, il les copie dans Tite-Live; Godefroy ne sait encourager les croisés qu'avec des phrases d'Énée; le voyage à travers la Méditerranée et l'Atlantique est calqué sur celui d'Astolphe dans l'Arioste; de l'art chevaleresque de son temps, il fait sortir la description des duels (1), comme il tire des livres de rhétorique ses discours compassés, et de ceux de morale scolastique les pompeuses sentences de son héros. Ce Godefroy se montre capitaine parfait, mais trop inaccessible aux passions; Tancrède, chevalier accompli, s'énerve dans des amours qui l'empêchent d'agir glorieusement, pour le jeter dans des lamentations de femme; Renaud, bizarre et passionné, n'est caractérisé que par la destinée qui le réserve pour donner la mort à Soliman et devenir le père des ducs d'Este.

Le Tasse en effet paya un large tribut au génie flatteur de son époque, *déployant les voiles dans la mer des louanges* (2); sacrifiant au goût de son temps, il prodigua les *concetti*, dont on le fait à tort l'inventeur; dans la grâce artificielle de son travail, il recherche les beautés de tous les écrivains qui l'ont précédé, ou les sous-entend, ou bien il les altère en les exagérant; il gâte par les arguties et l'excès les situations où domine le sentiment.

Néanmoins, cette œuvre, bien qu'elle ne soit pas plébéienne comme l'*Iliade*, mais aristocratique et monarchique comme l'*Énéide*, est la première que lit tout Italien; il la sait par cœur, et l'entend chanter sur la plage de Mergellina et dans les gondoles de Venise, tant l'harmonie poétique, qui domine d'un bout à l'autre dans ce poëme, a d'influence sur un peuple souverainement musical! Mais ce qui rend populaire le Tasse, ce sont les épisodes, preuve évidente qu'ils ne se lient pas à l'ensemble de son épopée et appartiennent à tous les temps; il faut ajouter ce tendre sentiment, cette façon élégiaque qu'il conserve même au milieu de la

(1) Le Tasse était le Justinien des duellistes de ce siècle, qui citaient ses décisions comme des oracles; c'est la preuve qu'il fut infidèle au temps qu'il décrivit.

(2) Nous avons déjà parlé ailleurs des louanges qu'il adressa à Blanche Capello. Dans une canzone, il loue le terrible Sixte-Quint, et dit qu'il cherche la clémence partout sans la trouver. Il dit encore à ce pape: *Tu sei Tifi, e la tua nave è Argo.*

volupté. Aussi, il nous devient si cher, qu'on répugne à le censurer autant qu'à dire les défauts d'un ami. Ame excellente, tendre, plaintive, il n'eut pas la force qui fait lutter contre les disgrâces et grandit dans les injustices souffertes; la sensibilité fut son mérite et son expiation; notre siècle, avec lequel la forme de son poëme ne se trouve plus en rapport, s'est intéressé à sa personne et à ses mystérieuses souffrances.

Il vécut à la cour d'Alphonse II de Ferrare, en butte à l'envie des courtisans, aimé par la duchesse Éléonore. La protection souleva parfois sa colère; dans la conviction de son mérite, il lui semblait qu'il était méprisé par les valets, contrarié dans ses amours. La défiance le poursuivait comme une idée fixe. Scipion Gonzague tient chez lui des réunions dans lesquelles on discute sur le mérite de ses œuvres, et le poëte se figure qu'on le raille; il se défie d'Horace Arioste, qui le loue, du comte Tassoni, qui, à Modène, le distrait; il se défie du cardinal de Médicis, qui lui offre un asile à Florence dans le cas où il serait abandonné par les ducs d'Este. La valetaille rit de ses bizarreries; les courtisans se plaisent à rabaisser par la compassion l'homme qui les surpasse par le talent, et le Tasse gémit, s'irrite, distribue des coups de poignard, éclate en paroles injurieuses contre le duc, qui lui défend d'écrire. Alors il part pour Mantoue, pour Turin; bien accueilli, il est sur le point d'accepter l'invitation du grand-duc; mais il retourne à Ferrare, et continue ses excentricités.

Déjà il s'était accusé à l'inquisiteur de Bologne d'avoir quelques doutes sur l'incarnation, et celui-ci l'avait congédié par les mots : *Allez en paix*. Malade, ces doutes le reprirent, et le duc lui conseilla de se présenter au saint Office, qui reconnut encore son innocence ou lui pardonna. Le duc lui-même l'assura qu'il n'avait rien contre lui; mais le Tasse avait trouvé cette assurance irrégulière dans la forme, l'examen des inquisiteurs insuffisant, et son esprit s'égarait dans des subtilités, et ses bizarreries prêtaient à rire; dès lors, comme sa raison paraissait offusquée, Alphonse le fit enfermer dans l'hôpital de Sainte-Anne. C'est là un des thèmes les plus vulgaires pour déclamer sur la tyrannie des Mécènes et les souffrances de l'homme de génie; des personnes même d'intelligence ont écrit des livres pour trouver la cause de cette disgrâce et découvrir le mystère dont il s'entourait lui-même, puisqu'il écrivait : « Ami, ne sais-tu pas qu'Ariston regardait comme le vent le « plus désagréable celui qui soulève le manteau; or, comprends « que la prudence a pour manteau le secret. »

En effet, bien qu'il parle beaucoup de lui, il nous laisse dans l'incertitude sur un grand nombre de faits qui lui sont personnels et sur la cause de ses angoisses; mais il nous fournit la preuve qu'il souffrait d'hallucinations, et lui-même avoue sa démence (1). Afin de se guérir, tantôt il consulte les médecins les plus éminents et le fameux Mercuriale (2), tantôt il faisait usage de remèdes thaumaturgiques, comme la manne de saint André ; mais si la boîte arrive ouverte, il craint qu'elle ne contienne du poison, et la refuse. Il se plaint surtout de la perte de sa mémoire, et son étonnante lettre à Scipion Gonzague, de 1579, n'est pas d'un esprit sain, bien qu'elle ne soit pas d'un fou. Il se croit persécuté; c'est là une idée fixe, mais pour quelles accusations? Dans cet examen, il passe en revue tout les faits qu'on peut lui imputer, fautes de jeunesse, hérésies, et, le plus vague de tous, le reproche de félonie. Puis, se retournant vers Dieu, il s'excuse de son incrédulité : « Je ne m'excuse pas, ô Seigneur, mais je m'accuse, tout sali et « infecté, au dedans comme au dehors, par les vices de la chair « et les ténèbres du monde, d'avoir pensé de toi ce que j'avais « coutume de penser des idées de Platon et des atomes de Dé- « mocrite ou d'autres choses semblables de philosophes, la plu- « part desquelles sont l'œuvre de leur imagination plutôt que

(1) Voir, entre autres, sa lettre à Maurice Cattaneo :« Une lettre a disparu, « et je crois que le follet l'a emportée..., et c'est là un de ces miracles que « j'ai vus très-souvent dans l'hôpital ; aussi, je suis certain qu'ils sont faits par « quelque magicien, et j'en ai beaucoup d'autres preuves... Outre ces miracles, « il y a d'effrayantes apparitions nocturnes... J'ai vu des ombres..., j'ai entendu « des bruits épouvantables... ; et au milieu de tant de terreurs et de douleurs, « l'image de la glorieuse Vierge avec son Fils sur les bras m'est apparue dans « les airs... Et bien que ce pût être une illusion, parce que je suis fou et presque « toujours troublé par des fantômes et plein de mélancolie, néanmoins, par la « grâce de Dieu, je puis *cohibere assensum* quelquefois... Si je ne me trompe, « quelques aliments que j'ai mangés il y a trois ans sont la cause de ma folie... « Depuis, le sortilége a été renouvelé une autre fois... La nature du mal est si « extraordinaire, que je pourrais tromper les médecins les plus attentifs; je « crois donc que c'est l'œuvre d'un magicien, et l'on devrait par pitié me tirer « de ce lieu, où il est donné aux enchanteurs de faire tant contre moi... Je « veux encore dire quelque chose du follet; le petit voleur m'a dérobé beau- « coup d'écus de monnaie, sans que je sache combien, parce que je n'en tiens « pas compte comme les avares ; mais peut-être le nombre est de vingt; il met « tous mes livres sens dessus dessous, ouvre les caisses, vole les clefs, et je ne « puis m'en préserver. » — 25 décembre 1585.

(2) « Je me purge; je ne veux ni ne puis désobéir aux médecins, qui m'ont « défendu d'étudier et décrire... Envoyez-moi quelque consultation de médecine, « qui ne vous coûte rien. » — A Antoine Sersale, 1585.

« celle de tes mains, ou des mains de la nature, ton agent. Il n'est « donc pas étonnant si je te connaissais seulement comme une « certaine cause de l'univers, laquelle, aimée et désirée, attire à « soi toutes les choses; je te connaissais comme un principe « éternel et immobile de tous les mouvements, et comme un « Seigneur qui pourvoit en général au salut du monde et de toutes « les espèces qu'il renferme. Mais je doutais si tu avais créé le « monde, ou si *ab æterno* il dépendait de toi; si tu avais doué « l'homme d'une âme immortelle et si tu étais descendu jusqu'à « te faire homme.

« Comment pouvais-je croire fermement aux sacrements ou à « l'autorité de ton pontife si j'avais des doutes sur l'incarnation « de ton Fils ou sur l'immortalité de l'âme?... Toutefois, le doute « m'était pénible, et, pour apaiser mon intelligence, j'aurais cru « volontiers à tout ce que la sainte Église croit de toi et pratique. « Mais cela, je ne le désirais pas, ô Seigneur, par amour pour « toi et ta bonté infinie, mais par une certaine crainte servile que « j'avais des peines de l'enfer; souvent les trompettes du grand « jour des récompenses et des châtiments retentissaient d'une « manière horrible dans mon imagination, et je te voyais assis « sur les nuages, et je t'entendais dire ces paroles remplies d'é- « pouvante : *Allez, maudits, dans le feu éternel.* Cette pensée « était si forte en moi, que j'étais quelquefois obligé de la com- « muniquer à quelque ami ou connaissance... ; vaincu par cette « frayeur, je me confessais et communiais aux époques et de la « manière que le prescrit ton Église romaine. Si parfois il me « semblait que j'avais omis quelque péché par honte ou négli- « gence, je renouvelais ma confession, et souvent je la faisais « générale. Toutefois, en manifestant mes doutes au confesseur, « je ne les exprimais pas avec autant de force que je les sentais « dans l'esprit, parce qu'il m'arrivait quelquefois d'être près du « doute... Mais je me consolais en me persuadant que tu devais « pardonner même à ceux qui n'auraient pas cru en toi, pourvu « que leur incrédulité ne fût point fomentée par l'obstination et « la malignité.

« Tu sais en effet que j'ai toujours désiré l'exaltation de ta « foi avec une ardeur incroyable, comme j'ai voulu, avec un zèle « plus mondain que spirituel, très-grand néanmoins, que le siége « de ta foi et du pontificat à Rome se conservât jusqu'à la fin du « monde; tu sais encore que le nom de luthérien et d'hérétique « était abhorré et détesté par moi comme chose pestiférée, bien

« que je n'aie pas repoussé la conversation familière de ceux qui, « comme ils disaient, par raison d'État, vacillaient dans ta foi et « se trouvaient très-près de l'entière incrédulité. »

Il souffrit ainsi pendant sept ans (1579-86), suppliant tantôt l'un et tantôt l'autre de lui faire obtenir sa liberté; en attendant, un autre publia sa *Jérusalem* non encore bién polie, et aussitôt elle se répandit dans toute l'Italie avec le succès le plus désirable, c'est-à-dire accompagnée de beaucoup d'outrages et d'une immense admiration. Torquato se défendit, ou plutôt avoua ses fautes, puisqu'il parle sans cesse de l'impossibilité où il s'est trouvé de perfectionner son poëme; bien plus, il le refondit dans la *Jérusalem conquise* (1593), ouvrage plus fidèle à l'histoire, plus châtié de style et d'inventions, mais que la postérité a répudié, bien qu'il le préférât à l'autre, dont il disait avoir honte (1). Toujours religieux, et plus encore sur la fin de sa vie, il fit encore un poëme biblique, les *Sept Journées du monde créé;* c'est une œuvre ennuyeuse comme toutes celles où manque l'action, bien que les controverses soient moindres, les peintures plus vives, et que dans cette froide énumération il ne laisse pas sentir la fatigue du poëte, pour faire entendre la voix des cieux qui racontent la gloire de Dieu. Nous avons déjà parlé de son *Aminla.* La tragédie de *Torrismondo*, amour incestueux de frère, tient des intrigues romanesques qui plaisaient alors, et des horreurs qui plaisent encore plus aujourd'hui. Ses *canzoni* et ses sonnets sont les meilleurs, dit-on, après ceux de Pétrarque; mais personne ne les lit, comme on lit peu ses ouvrages en prose, écrits sans prétension, mais sans vigueur, parce que les défauts du Tasse sont plutôt négatifs.

Du reste, c'est tomber dans l'exagération que d'en faire le type de l'injustice critique. En six mois, la *Jérusalem délivrée* eut six éditions, dix-huit en cinq ans, une en France, où le poëte était vé-

(1) Lettre à Panigarola. Voir aussi le XXIII[e] des sonnets héroïques.

La *Jérusalem conquise* fut prohibée en France par arrêt du parlement de Paris, à Cause des octaves qui se rapportent aux troubles de ce royaume; l'arrêt donne pour motifs qu'elles « contiennent des idées contraires à l'autorité du roi et au bien du royaume, et attentatoires à l'honneur de Henri III et de Henri IV ». En effet, le Tasse y soutient la suprématie du pape sur les rois :

Ei solo il re può dare al regno
E 'l regno al re, domi i tiranni e i mostri,
E placargli del cielo il grave sdegno.

« Lui seul peut donner le roi au royaume et le royaume au roi, dompter les tyrans et les monstres et apaiser le grave courroux du ciel. »

néré ; Balzac, le dispensateur de la gloire, disait : « Virgile est cause que le Tasse ne soit pas le premier, et le Tasse est cause que Virgile ne soit pas seul ; » néanmoins, il lui reproche de mêler le sacré au profane, et, comme son Ismène, « souvent il confond dans un usage impie et profane les deux lois qu'il connaît mal ». Malherbe ne se rassasiait pas d'admirer l'*Aminta*, et il aurait donné (dit Ménage) tout un monde pour en être l'auteur (1).

En Italie, il eut pour le moins autant de défenseurs que d'agresseurs. Jules Gustavini, Iseo, Nicolas des Oddi, Malatesta Porta, Alexandre Tassoni, Jean-Baptiste Marini, Camille Pellegrini, Jules Ottonelli, Paul Beni rompirent des lances en sa faveur. S'il était combattu par Salviati, même sous le nom d'Ormanozzo Rigoli, par Roland Pescetti, Jean Talentoni, Horace Arioste, Ludovic de Pellegrino, François Patrice, Jean des Bardi, Horace Lombardelli, ces écrivains le plaçaient très-haut, cependant, puisqu'ils agitaient la question de savoir qui l'emportait de lui ou de l'Arioste.

Mais l'Arioste est le poëte du libre essor, de l'imagination en apparence effrénée ; il ressasse quatre ou cinq événements contemporains, et se fait tout pardonner par sa lucide élégance et sa vive suavité. Le Tasse ne sait pas se révolter contre la Crusca, ni contre Aristote, ni contre l'opinion, et se sommet aux croyances, aux usages, aux préceptes. L'Arioste, sans s'inquiéter d'Homère ni de Virgile, n'obéit qu'à son caprice, et se moque du sujet, des auditeurs, de lui-même ; il manie la langue en maître et en maître très-riche. Le Tasse s'assujettit au désir des doctes contemporains, qui voulaient ressusciter la grammaire et la politique anciennes ; il n'ose faire un pas sans le justifier par des exemples, et n'aventure un développement que pour retarder ou précipiter l'action principale ; lorsqu'il reproduit les classiques, ce n'est pas au moyen de réminiscences, comme il arrive à Dante et à l'Arioste, mais par des imitations qui vont jusqu'au plagiat. Il chante des chevaliers et des hauts faits, mais en écartant l'ironie pour se faire sentimental et galant ; il recherche l'éclat plus que l'aventureux et l'originalité ; poëte de la grâce artificielle, de la forme plastique inaltérable, pauvre dans la langue, défec-

(1) De nos jours, on est dans l'usage de reprocher à Boileau d'avoir opposé à l'*or de Virgile le clinquant du Tasse* ; mais avant lui cette phrase avait été employée par Léonard Salviati, dans l'*Infarinato Secondo*, en se plaignant que l'on prétende « comparer à l'*Avarchide* le poëme du Tasse, comme si l'on pouvait comparer le clinquant à l'or ; » et certes, l'*Avarchide* n'a rien de commun avec l'Énéide.

tueux dans l'octave, il donne aux écrivains du dix-septième siècle l'exemple des hyperboles et de la description pour la description.

L'Arioste exprime la renaissance païenne au temps des Médicis avec cet amour de la forme extérieure et de la beauté corporelle, la fougue des sens et de la vie, la richesse des créations fantastiques; le Tasse, toujours avec un ton de conviction, bien qu'il profite de la machine chevaleresque par les duels et la magie, indique le retour de l'esprit chrétien dans l'impression devote, dans la religiosité des chevaliers, les processions, la componction, la constante dignité de héros, non encore enchantés par la baguette romanesque, et rebaptisés dans les fonts de Trente. Seulement, la mémoire et l'imagination usurpent trop souvent la place de la foi réelle; les prodiges vacillent entre le miracle et l'explication naturelle; les musulmans et les chrétiens emploient le même langage, aiment de la même manière, et l'imitation continuelle détruit l'impression d'une originalité épique : un si grand mélange de faux et de fictif, tant de douceur maladive révèlent la langueur qui envahissait la littérature, comme la nation, en la réduisant à une rhétorique bâtarde, à une poésie savante, comme il arrive quand on a perdu le sens de la poésie créatrice.

Mais si l'imagination la plus vive, les inventions les plus éblouissantes, une plus vaste conception, une plus grande liberté nous font admirer l'Arioste, nous aimons dans le Tasse cette harmonie triste et touchante, ces voix du cœur, ce goût de la symétrie, cet accord de toutes les forces chrétiennes convergeant vers une grande fin, à laquelle aboutissent les diverses aventures. Et ces sentiments sont encore de nos jours bien plus que les sombres conceptions de Dante ou le kaléidoscope de l'Arioste; la grande question qui avait pour objet de recouvrer la terre où naquit la civilisation, où la rédemption fut accomplie, n'est pas encore résolue; voilà pourquoi les sympathies durent pour le Tasse, dans lequel, s'il faut l'avouer, nous aimons aussi les défauts et les petitesses, parce que le plaisir de les découvrir nous enlève la mortification d'un parallèle écrasant.

Toutefois, les défauts du Tasse ont en partie leur source dans son caractère, un de ceux qui semblent prédestinés à souffrir. Il avait besoin de sortir de lui-même, de plaire aux femmes, à la cour, l'inspiration principale de ses chants; même après avoir recouvré la liberté, et bien qu'il eût écrit « que les bons esprits ne devaient pas s'avilir pour les injustices des hommes, mais se dis-

tinguer du vulgaire par l'élévation de l'âme et les ouvrages, sur lesquels la fortune a peu de pouvoir, et les grands aucun, » il ne se sentit pas la force d'abandonner les princes (1) et de se recueillir dans la dignité du grand homme. S'il se sentait las de ses efforts continuels pour plaire, il se trouvait sans affections domestiques, sans une patrie, sans une demeure fixe, et il errait à l'aventure, reçu partout avec distinction. Les évêques se faisaient une gloire de lui offrir l'hospitalité, et les villes enregistraient son passage dans leurs fastes (2). Gênes lui offrit, pour faire un cours de philosophie, « un traitement fixe de quatre cents écus d'or et pareille somme à titre de récompense extraordinaire ; » néanmoins, il se croyait toujours malheureux, et se plaignait de l'indiscrétion des libraires (3) ; à l'entendre, il ne pouvait satisfaire les désirs les plus innocents, et se voyait contraint de vendre ou d'engager les dons qu'il avait reçus (4).

Il continua ses plaintes et ses prières jusqu'au moment où le pape l'appela pour recevoir au Capitole la couronne qui avait honoré Pétrarque. Il se rendit à Rome, mais la santé entièrement ruinée, bien qu'il ne fût pas encore très-âgé ; il ne logea point dans le palais des Aldobrandini, mais dans le couvent de Saint-Onuphre,

(1) Cela est expliqué par les conditions sociales d'un temps où Chaudebonne disait à Voiture : *Vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie; il faut que je vous en tire.*

(2) Voir le recueil des lettres fait par Guasti, vol. V, p. 97.

(3) « Je n'ai jamais songé à faire imprimer mes œuvres à mes frais, parce que, « excepté les cent écus qui ne me suffiront pas cette année pour m'habiller et « me nourrir, j'ai peu d'argent. Je suis dépourvu de toutes les choses néces- « saires. J'aurais voulu (parce que les imprimeurs n'ont ni discrétion, ni pitié, « ni conscience) qu'un de mes amis fît la dépense, et puis recouvrât le pro- « duit. » — A Constantini, 12 septembre 1590.

(4) « A peine, cet été, j'ai acheté, pour satisfaire mon goût, deux couples de « melons; bien que j'ai été presque toujours malade, je me suis contenté souvent « de viande de bœuf pour m'épargner la dépense de poulets; j'ai mangé avec « délice, quand j'ai pu en avoir, du potage à la laitue et à la courge. » — A Constantini, 12 septembre 1590.

« A Mantoue, j'ai vendu par nécessité, au prix de vingt écus, un rubis que « la duchesse d'Urbin m'avait autrefois donné, et qu'on avait estimé soixante- « dix écus, et trente-cinq au moins... Les trente-deux écus ne m'ont pas été « donnés en payement d'un anneau, mais pour acquitter le prix d'un collier « que je lui avais donné à vendre, et qu'il a vendu quatre écus au-dessous du « poids de l'or. » A Curzio Ardizio, 1581.

« Je soussigné déclare avoir reçu de M. Abraham Lévi 25 livres, moyennant « lesquelles il garde en gage une épée de mon père, six chemises, quatre draps de « lit, deux nappes. Le 2 mars 1570. » — Torquato Tasso.

sur cette hauteur si favorable pour contempler la cité des gloires éteintes ; se sentant près de mourir, il écrivait : « Le monde a voulu se donner le plaisir de me conduire mendiant au tombeau lorsque je pensais recueillir quelque récompense de la gloire que mes écrits, malgré ceux qui ne le veulent pas, feront rejaillir sur ce siècle. Je me suis fait conduire dans ce monastère... comme pour commencer de ce lieu élevé, et grâce à la conversation des bons pères, ma conversation dans le ciel. » Il mourut comme un saint à cinquante et un ans, et le laurier ne put orner que son cercueil.

Meurs en paix, âme plaintive, et laisse la scène au grand charlatan qui, à la symétrie de Virgile et de Pétrarque, substitue la bizarrerie mêlée d'audace et de pédantesque.

Jean-Baptiste Marini de Naples, renonçant au barreau pour suivre le génie poétique, c'est-à-dire la mobilité de son caractère, imita les Espagnols dans leur style comme il les imitait dans leurs actes : il aimait le style ampoulé, pompeux, madrigalesque, et la poésie, selon lui, avait pour but d'exciter l'étonnement (1) ; du reste, des gens pour qui la pureté était tout, trouvèrent ces évolutions gymnastiques non-seulement excusables, mais belles. Ses compositions, tout afféteries et prosopopées, il les intitule *Poésies amoureuses*, *lugubres*, *maritimes*, *polyphémiques*, *risées*, *moqueries*, *baisers*, *larmes*, *dévotions*... La politique, le courage, la morale, la juste mesure dans les sentiments ou la phrase, il ne s'en inquiète pas. Courtisan joyeux, il ne songe à réformer ni l'art ni l'opinion ; il donne à son esprit la livrée du temps, et naviguant à fleur d'eau sur le courant, il trouve tous les sujets bons pour sa muse sonore et vide ; n'observant jamais le côté sérieux de la vie, il préconise une volupté systématique, sans transports de courtisane, il est vrai, mais sans pudeur. Avant tout, il sait se mettre en scène lui-même, se signaler par des amitiés et des inimitiés, escroquant la gloire, comme d'autres escroquaient un emploi. 1569-1625.

Lorsqu'on est curieux de connaître les caprices de la mode, on cherche à trouver pourquoi l'amour du futile et de l'ampoulé, dans la littérature comme dans les arts, devint alors épi-

(1) *È del poeta il fin la meraviglia :*
Chi non sa far stupir vada alla striglia.

La fin du poëte est l'étonnement ; qu'il aille prendre l'étrille, celui qui ne sait pas exciter la surprise.

démique. L'école de Lohenstein égara l'Allemagne; l'Angleterre tomba dans l'euphuisme, et l'Espagne surtout dans le style affété de Gongora. Julie Savelli, marquise Pisani, et Catherine de Vivonne, née à Rome d'un Pisani, puis devenue marquise de Rambouillet, étaient le centre des beaux esprits parisiens; dans leur palais construit et disposé à l'italienne, elles introduisirent l'art de vivre avec élégance, selon les traditions de leur pays natal; adoptant un nom particulier et un langage conventionnel, prétentieux, quintessencié, elles se firent les législatrices d'un goût frivolement cultivé, pédantesquement ingénieux. Si nous y ajoutons l'action de la reine Marie de Médicis, entourée de courtisans florentins, il est facile de comprendre la prédominance que l'italien dut acquérir dans ces réunions.

Selon les idées d'alors, on appelait pléïade l'élite des esprits français, qui se traînaient sur les traces des classiques italiens non moins que sur celles des anciens : on disait de Ronsard qu'il *pindarisait* et *pétrarquisait;* nous avons de Voiture des vers italiens; Balzac, l'auteur alors le plus renommé, est rempli de choses et de phrases italiennes; on trouve dans Racine et Boileau de fréquentes citations de vers Italiens. Ménage, le coryphée d'une réunion qui affectait d'imiter les auteurs italiens, commenta l'*Aminta* et les poésies du cardinal Della Casa; aidé par Redi et Dati, il chercha dans la langue italienne des étymologies, la plupart extravagantes et ridicules; avec Chapelain, qui faisait espérer à cet âge l'auteur épique, il envoyait à la Crusca l'interprétation de quelques vers de Pétrarque. L'abbé Reigner Desmarets italianisa Anacréon, et, sans parler d'autres travaux, fit une canzone que l'on crut de Pétrarque et qui lui valut d'être nommé membre de la Crusca; Redi, avec la complaisance d'un ami, disait : « Il écrit la prose et les vers avec tant de propriété, de finesse et de pureté, que le critique le plus clairvoyant ne pourra jamais croire qu'il ne soit pas né et n'ait pas grandi dans le centre de la Toscane. »

Sous la régence de Marie de Médicis, dans l'intervalle entre la puissance de Concini, membre de l'académie de la Crusca, et celle de Richelieu, la fureur des romans s'empara des esprits français; à la tête de ce genre d'écrits apparaît l'*Astrée* de d'Urfé, lequel avait vécu longtemps en Savoie, où il entretenait des relations avec saint François de Sales; il disait : « J'ai fait le manuel des courtisans, comme ce saint a fait celui des dévots. » Après lui, une foule d'imitateurs jouirent d'une renommée éphé-

mère, mais en exerçant une grande influence sur la société ; après avoir abandonné le vrai dans l'invention, ils s'en détachèrent facilement dans l'expression, hérissée de *concetti* et pleine d'afféterie.

Pour trouver le pire des auteurs du dix-septième siècle, il suffirait d'examiner l'un des plus célèbres, Jean-Pierre Camus, évêque de Belley ; ce prélat crut servir la piété non moins par le zèle ardent qu'il déploya pour convertir des protestants, que par la publication d'une cinquantaine de romans : de ce nombre sont les *Mémoires de Darius*, où l'on voit l'idée d'une vie dévote et d'une mort religieuse ; l'*Agathonphile ou les Martyrs siciliens*, où l'on découvre l'art de bien aimer comme antidote aux attachements déshonnêtes ; les *Spectacles d'horreur*, *l'Amphithéâtre ensanglanté*, le *Pentagone historique*, dont les cinq côtés montrent pareil nombre d'événements remarquables (1). Que dire de Bartas, qui appelle les vents *postillons d'Éole*, le soleil *duc des chandelles*? les montagnes de sa Gascogne sont *enfarinées* d'une neige éternelle.

Le Tasse était allé dans cette France, dont il avait observé les mœurs avec finesse pour les dépeindre avec vérité. Marini s'y 1615.

(1) Dans un sermon, il disait que, *après leur mort, les papes devenaient des papillons, les sires des sirons, les rois des roitelets* ; à propos du nouveau titre d'éminence donné aux cardinaux, il dit que ceux-ci avaient laissé aux évêques *l'illustrissime* et le *révérendissime*, comme ils donnaient à leurs camériers leurs vieux habits violets et leur linge sale. Le père Pasquier de Mons, prédicateur, fit le *Petit Rasoir des ornements mondains, le Fouet de l'Académie des pécheurs*, etc Voici d'autres titres de sermons : *Fusil de pénitence pour battre le caillou de l'homme ; Petit Pistolet de poche pour tirer aux hérétiques* ; *la Douce Moëlle et la sauce friande des os savoureux de l'Avent.* Parmi les Allemands, le prédicateur Abraham de Sainte-Claire, mort en 1705, est fameux par de pareilles sottises.

Gay de la Brosse, en 1628, dans la dédicace à Richelieu de son *Dessin d'un jardin royal*, disait : *Encore que le temple de votre vertu incomparable ne soit honoré que de vœux d'un grand prix, et qu'une petite offrande aurait mauvaise grâce au rang de celles de valeur ; sans vanité je ne laisse d'espérer que ces nouvelles pensées des plantes y pourront trouver quelque place sortable à leur bassesse. . . Les plantes, pour être filles de la terre ne sont tant abjectes qu'elles ne méritent la faveur des dieux : l'ambroisie, le nectar et la panacée chérie des immortels sont de leur famille. . . Ainsi que le soleil qui ne reluit pas seulement sur les hauts pins des montagnes, et sur les chênes les plus élevés des forêts, mais encore sur les plus basses, il se pourra faire que vous, soleil des esprits, après avoir dissipé par la force de votre splendeur les épais nuages de la faction rebelle, que couronné de lauriers immortels et la palme à la main, vous rayonniez sur cette œuvre des plantes, sur les fleurs et les fruits de votre humble créature*, etc.

rendit également, mais ne comprit rien à la Fronde, cette grande intrigue de mensonge et de fourberie, ni à cette société où tous les vices se voilaient de toutes les grâces; où les soulèvements étaient un intermède des galanteries; où, au milieu du profond désordre amené par le manque d'institutions, les Français se montraient insolents alors même qu'ils s'humiliaient, et respectueux jusque dans la rébellion. Marini n'y trouve que matière à des sottises de charlatan : « Je me suis entièrement adonné au langage français, dont je n'ai appris du reste, jusqu'à présent, que *huy* et *neni;* mais cela ne me semble pas peu, attendu que tout ce qu'on peut dire dans le monde consiste dans l'affirmative ou la négative. Quant au pays, qu'en dire? c'est un monde, je dis un monde, moins pour l'étendue, la population et la variété, que parce qu'il étonne par ses extravagances. Les extravagances rendent le monde beau; en effet, comme il se compose de contraires, cette opposition constitue un assemblage qui le maintient; ni plus ni moins, la France est toute remplie de contraires et de disconvenances, lesquelles forment un état de choses dissemblables mais concordantes qui la conservent : ce sont des mœurs bizarres, des furies terribles, des changements continuels, des guerres civiles perpétuelles, des désordres sans mesure, des extrêmes sans moyen, des bouleversements, des troubles, des discordes, des confusions, des choses en un mot qui devraient la détruire, et qui la tiennent debout par miracle; c'est un monde vraiment, bien plus un grand et vilain monde plus extravagant que le monde lui-même.

« Commençons d'abord par la manière de vivre : toute chose va au rebours, et les femmes sont hommes, ce qu'il faut entendre dans un bon sens; je veux dire que celles-là ont soin du gouvernement de la maison, et que ceux-ci usurpent toutes leurs broderies et tout leur luxe. Les dames recherchent la pâleur, et presque toutes paraissent journalières; afin d'être plus belles, elles se mettent sur le visage des emplâtres et des mouches; elles répandent sur leurs cheveux une certaine poudre de Zanni qui les fait devenir blancs, de telle sorte que je croyais d'abord que toutes étaient vieilles.

« Parlons des vêtements. On porte autour du corps des cercles de futaille formant bereeau, qu'on appelle vertugadins; cela regarde les femmes; quant aux hommes, ils vont en chemise, même durant les plus grands froids; mais il y a une autre extravagance plus belle, c'est que quelques-uns mettent le pourpoint sous la chemise; voyez quelle nouvelle mode de l'hypocrisie des cour-

tisans? L'échine est ouverte de haut en bas, absolument comme les tanches que l'on fend depuis la tête. Les manchettes sont plus longues que les manches, et, comme on les relève sur les bras, il semble que la chemise recouvre le pourpoint. Les hommes ont toujours des bottes avec éperons, et c'est là une des extravagances notables, parce qu'on trouve en tenue de chevalier tel individu qui n'eut jamais de cheval à l'écurie, et jamais ne chevaucha. Si ces gens sont appelés *galli*, je pense que c'est uniquement parce qu'ils ont à toute heure, comme autant de petits coqs, les éperons aux pieds; quant à moi, ils devraient être appelés *pappagalli* (perroquets) plutôt que *galli*; car, bien que la plupart portent la cape et les chausses d'écarlate, le reste de l'habillement a plus de couleurs que la palette des peintres. Outre des panaches longs commes des queues de renard, ils mettent sur la tête une autre tête postiche faite de cheveux, et qu'on appelle *perruque*.

« Pour me conformer à l'usage, j'ai dû m'affubler des mêmes habits; ô Dieu! Si vous me voyiez empêtré dans ces dépouilles de mamelouk, je sais que je vous prêterais à rire pour longtemps. D'abord la pointe de mon pourpoint, sur le ventre, confine avec les fesses; la largeur et la profondeur de mes culottes, fortifiées par des lacets, ne sauraient être calculées par Euclide; il a fallu deux pièces entières de taffetas pour me faire une paire de bandes qui me battent le corps, et me tombent jusqu'à mi-jambe, avec la musique du *tif taf*.

« L'inventeur de ces colliers eut plus de génie que celui qui fit le trou de l'aiguille; édifiés dans le style dorique, ils ont leur contrefort avec une demi-lune, et sont justes, tendus, tirés au niveau; mais il faut avoir la tête dans un bassin de faïence et tenir la fraise toujours empesée comme si elle était de stuc.

« Je porte des chaussures qui semblent être celles d'Énée, comme je l'ai vu peint dans les figures de mon vieux Virgile; pour les faire entrer, il n'est pas besoin de se fatiguer à remuer les pieds, parce qu'elles ont des deux côtés l'ouverture si large, qu'il me faut presque les traîner par terre; en guise de rubans, elles ont au-dessus certaines rosaces, ou plutôt des choux-pommés, qui me font les pieds emplumés comme les pigeons pattus : ce sont tout à la fois des souliers et des socques, et les semelles ont sous le talon un petit tabouret, pour lequel on pourrait prétendre au titre d'altesse. Puis, je ressemble à Cybèle avec sa tête surmontée d'une tour, parce que je porte un grand chapeau couleur fauve qui projetterait de l'ombre à Maroc, outre qu'il est plus

pointu que l'aiguille de San Maguto; enfin, toutes les choses ici tiennent de la forme aiguë, les chapeaux, les pourpoints, les souliers, la barbe, les cervelles, et même les toits des maisons. Peut-on imaginer de plus grandes extravagances? Les chevaliers se promènent nuit et jour, et pour chaque mouche qui les pique, ce sont des défis et des duels... Les cérémonies ordinaires entre amis sont en si grand nombre, et les compliments tels que, pour arriver à savoir faire une révérence, il faut aller à l'école de la danse afin d'apprendre les cabrioles, parce qu'on joue un ballet avant de commencer à parler.

« Les dames ne se font pas scrupule de se laisser embrasser en public, et l'on se traite avec tant de liberté, que chaque berger peut dire sans gêne son fait à sa nymphe; du reste, on ne voit que jeux, festins, et chacun se livre à la bonne chère au milieu de la danse et des banquets... L'eau se vend, et les apothicaires tiennent boutique de châtaignes, de câpres, de fromages, de caviar. L'abondance des fruits est extraordinaire; il se fait une grande consommation de vin, et l'on voit continuellement trafiquer de la bouteille à tous les coins de rue. La noblesse est splendide; mais la plèbe ne vaut rien. Il faut surtout se garder du courroux des seigneurs, créatures fort extravagantes aussi, et d'une insolence extrême; je me figure qu'ils sont une espèce de gens différente des autres hommes, par exemple comme les satyres ou les faunes...

« J'allais oublier les importuns mendiants. Oh! quels moucherons fastidieux! pour les chasser, il faut autre chose que l'éventail ou l'eau bouillante. Ces coquins sont en si grand nombre, et ils gueusent auprès des églises et dans les rues avec tant d'importunité, qu'ils en deviennent insupportables. Tout cela n'est rien en comparaison des extravagances du climat qui, pour se conformer à l'humeur des habitants, n'est jamais solide ni stable. Le soleil se montre toujours masqué, pour imiter probablement les demoiselles qui sont aussi dans l'usage de sortir avec un masque. Quand il pleut, c'est le meilleur temps qu'il puisse faire, parce qu'alors les rues se lavent; lorsqu'il ne pleut pas, la boue vous monte jusqu'aux mains, et c'est une terre plus visqueuse et plus tenace que le mal des lupanards de Paris.

« Voulez-vous autre chose? Enfin, le parler est plein d'extravagances; l'or s'appelle *argent*, et déjeuner se dit *digiunare* (jeûner); on dit encore *ville* pour cité, médecin pour *médico*, *maquereau* pour *ruffiano*, femme galante pour *meretrice* (prostituée), bouillon

pour *brodo*, comme s'il était question d'un individu de la race de Godefroy; une *bûche* signifie un morceau de bois, une *botte* un *stivale* (1).

(1) Un homme fin décrivait Paris à la même époque avec de pareilles arguties, mais avec un autre esprit d'observation; c'est messire Jean Sagredo, duquel nous parlerons ailleurs, et dont on a publié à Venise, en 1839, quelques lettres inédites. Il écrit à George Contarini :

« Me voici en France : Paris est un petit monde, ou le monde est un grand Paris; il n'y a pas de paradis sur la terre, ou Paris est le paradis terrestre. Deux grands fleuves le traversent ou plutôt l'approvisionnent; c'est une ville comparable à une province, au point que si quelqu'un commet un délit dans un quartier de cette grande métropole et s'enfuit dans un autre, il n'est pas plus connu que s'il avait passé dans un autre pays.

« Le soir, vers le coucher du soleil, je fus conduit au Cours, où vinrent leurs Majestés Royales, et qui, pour cela, est couvert d'innombrables carrosses. Avant d'y entrer, on traverse une armée de pages et de laquais avec des livrées de diverses couleurs, armée turbulente sans chefs qui la dirigent, et, pour ce motif, fort insolente.

« Le Cours est garni d'une verdoyante tapisserie naturelle, formée par un grand nombre d'arbres plantés par rangées, qui, s'étendant pendant un tiers de mille, forment des allées ombreuses et très-longues, sous lesquels on jouit d'une fraîcheur délicieuse et d'un air agréable. Que vous dirai-je des femmes qui s'y promènent? Elles font entendre leur voix et enchaînent par leurs chants, oiseaux par les sons, anges par le visage. On entend les plus beaux airs du monde, et ces femmes ont un air céleste.

« Le jour suivant, je fus introduit dans le salon d'une princesse, fréquenté par les beautés les plus distinguées; on n'y voyait qu'or et peintures, et les lumières brillaient avec tant d'abondance à travers les cristaux que la salle semblait un ciel éclairé par des étoiles.

« Que dirai-je de l'affabilité, de la liberté, de la grâce, de l'esprit vif, prompt et versatile des dames? elles parlent de tout, ont ou prétendent avoir une notion de toute chose; souvent, pour vous parler franchement, ce n'est qu'une simple teinture, et parfois elles disent des bévues, mais avec des paroles si belles qu'on les croirait de belles choses. Elles discourent sur la guerre comme si elles avaient commandé des armées, et parlent de politique comme si elles s'étaient consumées dans les cabinets. D'un autre côté, celles de la cour pénètrent dans les secrets les plus cachés, et parfois, au milieu des divertissements d'un bal, elles trament de fameuses révolutions, se forment un parti pour abattre les favoris; on en a vu même se rendre en Espagne pour demander au roi de ce pays d'appuyer leur faction.

« Il y a les femmes qu'en français on appelle *coquettes*, lesquelles veulent qu'on les amuse par de joyeux récits, que chacun soit épris de leurs charmes, et qui recherchent les louanges et la flatterie. Toutefois, rusées et raffinées, il faut être bien sur ses gardes pour résister à un mélange de vivacité et de beauté; or, malheur à qui cède à un cœur qui paraît de feu et n'est que de glace; souvent l'orgueil seul et parfois l'intérêt changent le feu en glace, la glace en feu.

« Quelques autres, plus sérieuses et plus graves dans leur maintien, sont appelées *les précieuses;* elles ne prononcent que des sentences, se donnent un air magistral et abhorrent d'entendre parler d'amour, bien que parfois elles fassent

La futilité ne pourra jamais parvenir à la grandeur ; cependant, Marini se fait admirer en France ; courtisé par la société de Rambouillet, il sait la captiver et former une école de galantes vo-

l'amour plus que les autres; chacune de leurs sentences est un aphorisme. J'ai visité, il y a peu de jours, une de ces femmes, et comme d'abord je ne savais sur quoi l'entretenir, informé d'ailleurs que son mari remplissait au camp une fonction importante, je lui demandai si elle avait de récentes nouvelles de l'armée; elle me répondit que le roi était près de ses troupes afin de provoquer les Espagnols à un engagement ; j'ajoutai que là où se trouvait le roi, entouré de sa noblesse généreuse et brillante, la victoire ne pouvait faillir à ses drapeaux. La précieuse, prenant un maintien grave, répliqua que l'issue des batailles était incertaine, que la fortune y avait une grande part, que le commencement des entreprises dépendait de la volonté de l'homme, et la fin, de Dieu. Dans une autre occasion, je lui dis : « Comment vous êtes-vous trouvée de la chaleur « excessive qu'il fait ? » Elle me répondit que, dans le théâtre du monde, chaque saison de l'année fait son carnaval, et joue le rôle que la nature lui a assigné; que si l'hiver se travestissait en été, et l'été en hiver, l'automne en printemps, et le printemps en automne, sans conserver leur caractère propre, la représentation se dérangerait, et l'architecture de l'univers se décomposerait. »

« Par cela, vous pouvez comprendre que pour ne pas être mal avec les premières, il suffit de leur débiter des compliments et d'avoir parcouru quelques romans; pour réussir auprès des secondes, il faut un bagage plus lourd, c'est-à-dire beaucoup de savoir et pas une teinture seulement. Parmi les femmes des parlementaires et des autres fonctionnaires de palais, on trouve de rares beautés et des esprits élevés; celles des marchands tiennent les écritures, trafiquent et dirigent les capitaux comme les négociants les plus habiles parmi nous. En un mot, les femmes ici ont un caractère plus viril que les nôtres, et parfois elles ne le cèdent point aux hommes.

« Les chevaliers et la noblesse s'exercent dans les académies, s'instruisent par des voyages dans des pays lointains, et il en est peu qui ne sachent dresser un cheval, jouer du luth, manier l'épée; embrasés parmi les femmes, ensanglantés au milieu des armées, leur esprit est dirigé par l'Amour et Mars; au bruit de la trompette, ils dépouillent l'Amour de ses plumes pour les mettre sur leur chapeau, et, lorsqu'ils ont pris les armes, ils oublient les délices des boudoirs ; car alors les armées et les batailles sont leurs délices.

« J'allai visiter *le Palais*, qui se trouve dans une grande salle, et qu'on peut comparer à notre *Merceria*. C'est là qu'il faut bien fermer sa bourse si l'on ne veut pas faire de dépenses. Vous êtes séduit par cent modes, attiré par mille objets charmants et bizarres, et des femmes attrayantes vous contraignent à leur acheter leurs marchandises par des assauts de courtoisie et de galanterie, à tel point que l'avarice elle-même est obligée de se rendre.

« Les divertissements ne manquent pas. Les portes sont toujours ouvertes aux visites, les réceptions et les paroles courtoises abondent, même alors qu'on se hait ou qu'on est brouillé; on ne voit que promenades, soirées, réunions, bals, violons, jolis villages autour de Paris, de manière que les femmes font toujours carnaval, et sortent toujours masquées.

« Paris est le ciel des femmes, l'enfer des chevaux, le purgatoire des bourses. Et je vous salue. »

luptés : il célèbre en six cents vers *les merveilleuses beautés corporelles de la reine; de sa fine chevelure la masse blonde; le nez, mur de confins entre deux prés de brillante pourpre et de neige purpurine; la forêt très-légère* de la lèvre supérieure, et les prunelles où *l'on voit écrit en noir, le soleil est là;* le sein, *vallée du lis où se promène avril.*

Tandis que le Tasse était parti de Paris avec le même vêtement qu'il y avait porté, n'eut pas de quoi acheter un melon, et dut se faire prêter un écu, Marie assigne à Marini deux mille écus, et arrête son carrosse quand elle le rencontre dans la rue. Concini l'ayant autorisé à se faire payer cinq cents écus, il en demande mille, et, comme le ministre lui dit : « Diable, vous êtes bien Napolitain! » il lui répondit : « Excellence, il est heureux que je n'aie pas entendu trois mille, tant je comprends mal votre 1924.
français. » Lorsqu'il revint à Naples, les lazzaroni allèrent à sa rencontre en dansant et en répandant des roses; les gentilshommes le reçurent à cheval, les dames étaient aux balcons, et on lisait sur une bannière des louanges à Marini : « Mer de l'incomparable savoir, esprit des lyres, but des plumes, matière des écritoires, d'une grande faconde, très-fécond, heureux phénix, honneur du laurier, prince émérite des cygnes paresseux. »

Charles-Emmanuel Ier de Savoie, après l'avoir d'abord fait arrêter parce qu'il se croyait insulté dans la *Cucagna*, le protégea ensuite, et lui suggéra une épopée sur les amours d'*Adonis et de Vénus*. Adieu donc à toute moralité, à tout sentiment généreux; adieu même à l'intérêt, qui ne peut naître de la douleur ou de la joie d'êtres surnaturels, ni de situations qui ne nous amènent pas à faire un retour sur nous-mêmes; il faudra tout soutenir par le talent, et, renonçant à la spontanéité instinctive, sacrifier le beau au magnifique, la pureté au brillant. Marini en fit un poëme plus long que le *Roland furieux,* puisqu'il avait quarante-cinq mille vers; chaque chant forme un tableau complet, avec un titre dis-

Ce même Sagredo, arrivé en Angleterre au moment où Cromwell avait fermé le parlement, parce que lui-même *parta e mente abbastanza* (parle et ment assez), écrit qu'on ne voit pas à Londres « de *dame* à la cour, mais des daims (*damme*) chez les chasseurs; il n'y a plus de chevaliers, mais des chevaux et des fantassins; on ne parle pas d'amour mais de Mars; la comédie a fait place à la tragédie, et il n'y a plus de mouches (*mosche*) sur les visages, mais des mousquets (*moschetti*) sur les épaules; au lieu de bals, on trouve des ministres sévères qui font danser ceux du parti contraire. En somme tout est plein de *dispetti*, de *sospetti*, de *brutissimi aspetti* (haines, soupçons, hideux aspects). »

tinct, comme le *Palais d'Amour*, la *Surprise d'Amour*, la *Tragédie*, le *Jardin*. Coloriste fluide, harmonieux, riche, ses vers sont faciles, ses cadences mélodieuses, ses phrases légères, et il a l'art d'exprimer les choses les plus rebelles; toutefois, il ne créa point une forme nouvelle, et pas un de ses vers n'est resté dans le discours. Cette trame fragile et monotone, il est obligé de la relever par de continuelles descriptions, faites uniquement pour décrire; puis, au milieu d'un labyrinthe d'amours, de voluptés, d'images, de peintures, il faut qu'il multiplie les faciles détails arbitrairement et sans choix ni pureté; cent strophes sont consacrées à décrire une partie d'échecs entre Vénus et Mercure, et le poëte fait consister le mérite dans les antithèses pour y trouver des contrastes et des jeux de mots.

A peine l'eut-il publié, et il avait cinquante-quatre ans, que l'*Adonis* fut porté au ciel; Charles-Emmanuel le fait chevalier; tous sont fascinés par cette peinture voluptueuse, et tous adorent le poëte qui avait su associer le type italien au type espagnol, l'harmonie musicale au discours : « Dans la plus pure partie de mon âme est une forte opinion que vous êtes le plus grand poëte de tous ceux qui ont vu le jour parmi les Toscans et les Latins, ou chez les Grecs, les Égyptiens, les Chaldéens, les Hébreux, » lui disait Achillini, qui sans doute avait lu les poëtes égyptiens et chaldéens; poëte lui-même des plus extravagants, il était porté aux nues, et il obtint de l'université de Bologne une inscription comme *Musagète omniscient*; Louis XIII lui donna quatorze mille écus pour une *canzone* dans laquelle il disait que *le monde sert de boulet à ses canons*, et pour le sonnet qui commence par ce vers : *Suez, ô feux, pour fondre des métaux*.

Il faut songer que, avant l'irruption des journaux, la renommée ne se répandait pas au loin; car les auteurs pensaient à bien faire plutôt qu'à se faire préconiser, et l'on ne voyait point d'individus trafiquant par profession de louanges et de critiques. Christophe Colomb ne se trouve nommé par les contemporains que dans une lettre de décembre 1493, de Pierre Martyr d'Anghera; en 1520, des Espagnols même ignoraient s'il vivait encore. Voilà pourquoi on caressait les écrivains qui élevaient la voix, comme nous l'avons vu de l'Arétin et d'autres misérables pareils; il en était de même alors de Leti, de Marini et de tous ces fanfarons de la littérature, qui se conformaient aux goûts du jour en élevant l'édifice de leur propre gloire au moyen d'une coterie dévouée, en flattant les bas instincts, en célébrant eux-mêmes leurs triom-

phes personnels, en voulant occuper le premier rang sans souci des moyens ; ils obtenaient ainsi une existence vantée, qui finissait tout entière au cercueil.

Toutefois, les outrages accompagnaient les applaudissements ; si le Tasse se contentait d'en gémir, d'autres répondaient par des critiques violentes. Des querelles bruyantes s'élevèrent entre le père Noris et le père Macedo, entre Moneglia et Magliabecchi, entre Viviani et Alexandre Marchetti, entre Borelli et d'autres ; Segardi en vint aux coups avec Gravina ; les démêlés entre Tassoni, Brusantini et Aromatari, à l'occasion d'Aristote et de Pétrarque, furent accompagnés de procès et d'emprisonnements ; le cardinal Pallavicino fut l'objet d'attaques scandaleuses ; Géminien Montanari, philosophe modenais, soutint une lutte orageuse contre Donato Rossetti à propos de la capillarité, reçut et donna plusieurs coups de poignard (1).

Marini, dans un sonnet sur les travaux d'Hercule, ayant confondu le lion de Némée avec l'hydre de Lerne, se vit reprocher cette erreur comme s'il avait péché contre un dogme, surtout par le Génois Gaspard Murtola, secrétaire de Charles-Emmanuel et auteur du *Monde créé* ; de là, des épigrammes, des sonnets, des libelles, des Murtoléides et des Marinéides, des ordures et des infamies. Murtola tira un coup d'arquebuse à son rival, et sans les démarches de Marini en sa faveur, il serait mort sur le gibet ; mais, comme le bienfait lui pesait, il le dénonca comme ayant médit du duc. Thomas Stigliani de la Basilicate, dans le *Nouveau monde*, étalage de caprices merveilleux, malmena, sous le symbole de l'*homme marin*, le poëte en renom, qui se vengea par des sonnets intitulés les *Mignardises*, et par des lettres, puis dans l'*Adonis*. Épouvanté d'une immortalité de vilenies, Stigliani s'humilia ; mais aussitôt que son adversaire fut mort, il déchira l'*Adonis* dans les

(1) Marini exprime sur ses contemporains des jugements qui portent le cachet de son extravagance ordinaire. Il fait dire à Franco qui fut pendu :

> Tentai farmi eminente,
> E in altro monte ove di rado uom sale
> E in altra pianta ove volai senz'ale
> Restai, canuto il pel, cigno dolente,
> Spettacolo pendente.

Je tentai de me faire éminent, et sur une hauteur où l'homme monte rarement, et sur un arbre où je volai sans ailes, je restai, les cheveux blancs, cygne dolent, spectacle pendant.

Lunettes, où l'on ne trouve pas même une bonne critique contre le poëte qui méritait un si grand blâme.

Tout le monde s'indigna contre Stigliani, qui osait jeter des pierres sur l'autel de l'idole ; Angélique Aprosio de Ventimiglia écrivit contre lui les *Lunettes cassées* et le *Crible* (1) ; Stigliani lui répondit par le *Moulin*, qui fut relevé par le *Blutoir* d'Aprosio. Mais ni les injures ni les éloges n'ont sauvé Marini du jugement qu'il méritait, et ce poëte est resté comme le type du goût des écrivains du dix-septième siècle ; au lieu de s'opposer à la littérature *espagnolesque*, au moins par haine contre les dominateurs, les prosateurs et les poëtes de cette époque s'efforcèrent de l'imiter, courant par calcul après l'originalité, qu'ils ne cherchaient pas dans le sentiment et le vrai, mais dans les formes et les mots, d'où naît la manière ; ce fut alors un cliquetis d'expressions oiseuses au lieu de pensées et de sentiments, une enflure continuelle, une profusion de superlatifs ; en effet, de toutes les corruptions, celle qui séduit le plus est la recherche de la pensée, et lorsqu'une fois on a pris ce goût, il devient fort difficile de s'en débarrasser.

Jean-Baptiste des Grottaglie près de Brindes, lié avec les meilleurs écrivains de l'époque, vanté pour ses *Poésies mélodieuses*, et plus encore pour les *Epicèdes* remplis d'enflure et de transpositions hardies, répondait à quelques amis qui lui conseillaient de s'en tenir à Pétrarque : « Je ne veux pas édifier sur le vieux, mais faire à ma fantaisie le style, et un style qui soit de moi seul ; il n'y aurait rien de nouveau si tous imitaient Pétrarque ; d'ailleurs, si ce grand maître eût vécu de notre temps, il aurait changé de manière pour obtenir des érudits applaudissements et gloire. »

La littérature italienne était née au quatorzième siècle, mais d'une autre déjà décrépite ; elle joignait donc à l'inexpérience des premières années les amusements frivoles d'une littérature tombée dans l'enfance. Il ne faut donc pas s'étonner si nous trouvons à cette époque le style à contrastes et l'antithèse ; on peut même signaler dans Pétrarque de pareilles afféteries soit dans le sens ou les mots. Ses imitateurs prétendirent les faire passer pour des beautés, d'autant plus que, en accumulant des vers sur des sentiments qu'ils n'éprouvaient pas, et se bornant à étudier les mots, ils devaient suppléer par des artifices de tête à la froideur du cœur. Au seizième siècle, les meilleurs écrivains nous offrent des

(1) Aprosio, dans le *Bouclier de Renaud*, critique les modes d'alors, et, dans l'*Athènes italique*, il met en scène les hommes les plus célèbres de l'Italie.

traces de ces défauts, qui abondent dans le Tasse ; mais, avec les Marinistes, l'antithèse ne fut plus un moyen, mais le but, non un ornement, mais la substance. Alors, on n'étudia la géographie, l'histoire et l'univers que pour y butiner des métaphores, chacun se préoccupant de l'éclat de l'image, non de sa finesse et de sa propriété. Dans toute chose, le terme direct fut négligé, pour faire place au mot qui exprimait son rapport ou son opposition avec d'autres ou leurs effets ; l'écrivain associait confusément deux termes de comparaison, dont il tirait des similitudes ou des dissemblances extérieures et apparentes ; prenant une expression ou un mode dans un sens métaphorique, il lui faisait produire un sens réel ; c'était donc au moyen de phrases boursouflées qu'il parvenait à remplir son maigre sujet, battant l'enclume à coups redoublés jusqu'à ce qu'elle s'échauffât.

Après le naturel, pris en horreur, après la langue, très-négligée, l'ingénieux seul resta de mode. Les grands seigneurs du style et de la métaphore, comme leurs confrères qui couraient le monde, étalaient de l'or sur leurs habits, et n'avaient pas de chemise; ils prenaient la manière pour la grâce, le boursouflé pour le sublime, l'antithèse pour l'éloquence, les jeux de mots pour la gentillesse; flottant entre une insipide affectation et des trivialités, voulant fuir le monotone au moyen du bizarre, ils regardaient comme un mérite d'associer les idées les plus disparates; or, comme la vulgarité s'accorde très-bien avec l'emphase, les images les plus extravagantes et les plus frivoles se revêtirent de métaphores. Les étoiles sont des *narcisses du ciel*, des *lucioles éternelles*, et les *lucioles* des lumignons éclatants, des chandelles rouges; le soleil est un *bourreau qui coupe avec la hache de ses rayons le cou des ombres;* l'Etna neigeux est *l'archiprêtre des montagnes qui, en tunique blanche, encense le ciel.* Pour Ciro de Pers, les calculs sont les marbres qui lui naissent dans les entrailles pour former son tombeau; Marini voit dans les crachats de sa belle de *l'écume de lait, des flocons de neige;* les insectes de la tête de son amante sont pour un autre des *chevaliers d'argent en champ d'or;* un troisième compare les âmes aux chevaux : leur course terminée, elles trouveront au ciel *une provende d'éternité, une écurie d'étoiles.*

Le ton était donné par les écoles et les académies, où l'on proposait des sujets spécieux, paradoxaux et le plus souvent ridicules : « Démontrer que le vice et la vertu ne peuvent être cachés; vaut-il mieux pour une femme vieille avoir été dans sa jeunesse

belle ou difforme? » puis venaient des harangues sur des sujets fictifs, des ambassades supposées, des accusations et des défenses de délits imaginaires, et par cela même extravagantes, des matières où l'on soutenait le pour et le coutre ; en un mot, il fallait toujours se battre les flancs pour exciter la surprise par des tours de force d'esprit.

Cet esprit devait briller dans les recueils, et même dès le titre : *Les petits ruisseaux du Parnasse, L'éclipse de la lune ottomane, Les fuggilozio* (qui fuient l'oisiveté). Le Milanais Charles Pietrasanta fit les *Avortements de Clio ;* Guasco Annibal, une *Toile changeant en madrigaux;* le Vénitien Marc Boschini écrivit en quatrains *La carte de la navigation pittoresque... divisée en huit vents... par lesquels la nef vénitienne est poussée dans la haute mer de la peinture comme dominatrice absolue, à la confusion de quiconque n'entend rien à la boussole de l'aiguille aimantée;* le Bolonais Jean François Bonomi, poëte impérial, publia les *Rejetons de laurier, divisés en feuilles, branches, graines, sucs, écorces ou racines.* Le Florentin Alexandre Adimari, indépendamment de recueils sous le nom d'autres muses, publia *La Polymnie, ou cinquante sonnets basés sur des sentences de Cornelius Tacitus, avec un sujet pour chacune d'elles, lesquels sujets unis ensemble forment un bref discours politico-moral.*

Nous avons le *Masque ïatropolitique aspirant à la monarchie du microcosme, jeu sérieux* d'Eureta Misoscolo. Le dictionnaire des pseudonymes d'Aprosio est intitulé *La visière levée, hécatoste d'écrivains qui, désireux de porter le masque hors le temps du carnaval, sont découverts par* etc. etc.; à la suite, il publia une *Pentecôte.* Bien plus, les savants eux-mêmes tombaient dans ces déplorables écarts. Toricelli dit que « *la force de la secousse porte dans la scène des merveilles la couronne de la principauté,* et que *le fameux Galilée travaillait ce joyau pour en enrichir le collier de la philosophie toscane.* Montanari mit pour titre à un traité contre l'astrologie *La chasse à la fouée;* à un sur la foudre, *Les forces d'Éole ;* à un autre sur les monnaies, *la Monnaie en conseil d'État.* Charles Moraschi fit la *Céleste anatomie des comètes ;* Conrad Confalonieri composa la *Cometa decomata* (la comète sans chevelure); Charles Manono, la *Longue vue historique, qui fait voir depuis l'année* 1668 *jusqu'au commencement du monde, et met sous les yeux les choses les plus mémorables qui sont arrivées jusqu'à ce jour.*

Les institutions canoniques de l'éminent théologien Chiericato

de Padoue portent le titre de *Voie lactée;* au *Genitus columbæ* de Bellarmin, le père Gravina opposa la *Vox turturis* pour la défense des moines; comme il lui fut répondu par le *Cave turturi male contragenitum columbæ exultanti*, il répliqua par la *Congeminata vox turturis*, réimprimée sous le titre de *Resonans turturis concentus*. Emmanuel Tesauro, le Marini de la prose, publia dans ce style un long traité de philosophie morale. Le fameux père Lana en écrivit un *De la beauté dévoilée où se découvrent les beautés de l'âme*, et chaque chapitre présente une métaphore : le sixième est *La reine au balcon*, c'est-à-dire l'âme qui fait voir ses beautés par les yeux; le dixième a pour titre *Les breuvages qui inspirent l'amour donnés à l'épouse par son serviteur pour la rendre adultère*. Enfin, le célèbre Lancisi publiait à Rome, en 1720, *De natura et præsagio Dioscurorum nautis in tempestate occurrentium ;* ces Dioscures sont les parotides critiques qui apparaissent dans les fièvres malignes.

De pareilles métaphores pullulèrent surtout dans les thèses et les dissertations académiques. A l'université de Turin, Jean-An- 1594.
dré Negro, aspirant au titre de docteur en droit, soutenait pendant quinze jours neuf cent quatre-vingt-dix-neuf thèses dialectiques, physiques, magiques, médicales, philosophiques, théologiques, morales, de droit civil et canonique, outre les mathématiques; Pio Appiani, pendant neuf jours, soutenait quatre cents propositions légales.

La chaire fut également infestée de ces charlataneries. Panigarola de Milan, qui eut pour maîtres dans sa ville natale les illustres recteurs Natale Conti et Aonio Paleario, et pour modèle Cornelio Musso, jouit d'une réputation proverbiale; après une jeunesse dissipée, il prit l'habit de franciscain et se rendit célèbre dans les chaires principales. Catherine de Médicis le fit venir à Paris; quand il arrivait dans une ville d'Italie, il était accueilli par des applaudissements, et souvent il fallait qu'il prononçât un discours avant de se reposer. Promu à l'évêché d'Asti et envoyé par Sixte-Quint en France pour assister les catholiques dans leurs querelles avec les huguenots, il publia contre les derniers les *Leçons calviniques ;* il se glorifiait d'avoir associé la prédication à la théologie, parce que celle-ci lui avait enseigné à rendre les sermons plus solides, celle-là à rendre les leçons plus claires. Le cardinal Frédéric Borromée, non content de le louer sans cesse, lui emprunte le modèle de l'orateur parfait. Sa *Retorica ecclesiastica* fut imprimée plusieurs fois, et, dans les sermons, il ne man-

que pas d'une certaine chaleur, bien qu'elle soit entretenue par des figures plutôt que par une vigueur intime; toutefois, dans le style, il flotte entre le grossier et l'affecté, et c'est en vain qu'on y chercherait cette connaissance du cœur qui découvre le vice dans ses replis cachés, et cette pratique des livres saints qui là seulement puise des beautés; personne ne lit aujourd'hui les quatre-vingt-seize ouvrages qu'il a laissés.

Bientôt, du reste, on ne crut pouvoir atteindre à cette éloquence, dont le premier mérite est la simplicité, qu'avec le bras tendu et les cheveux hérissés. Les titres même des sermons d'alors trahissent cette déplorable manie : le Milanais César Battaglia, parmi beaucoup d'autres panégyriques, composa la *Sainte Tour du Phare* pour sainte Catherine, l'*Escarboucle dans les cendres et la langue immortelle* pour saint Antoine, les *Trésors du néant* pour saint Gaétan, le *Briarée de l'Église* pour saint Nicolas, l'*Archimède sacré*, le *Modèle et le diadème du prince;* Mario des Bignoni, capucin de Venise, intitule son carême *Splendeurs séraphiques des opaques des plus célèbres académies, brillant au milieu des ombres de vagues hiéroglyphes;* Alexandre-Marie Brianto fit l'*Antiparistasis du saint amour;* Thomas Caracciolo, archevêque de Tarente, l'*Hélius clerius, c'est-à-dire le soleil du bienheureux Gaétan Tiene, composé par un serviteur dévoué du saint;* le père Épiphane, le *Baume de la renommée Mamertine,* discours pour la sainte lettre de la vierge Marie aux Messinois.

Les rapprochements offrent en outre une extrême bizarrerie; un prédicateur trouvait dans saint Antoine les métamorphoses d'Ovide, et un autre les travaux d'Hercule dans saint Dominique. Joseph-Marie Fornara, dans le *Nouveau soleil de Milan caché sous le saint clou,* prouvait en six discours que cette relique était un soleil qui naît, éclaire, réchauffe, dessèche, a son cours, se repose. Le jésuite Ignace Del Vio fit *Les luttes d'amour réciproque entre la rose virginale sainte Rosalie, les lis royaux de Philippe V, notre seigneur, et Palerme le jardin de la Sicile, composées dans la fête solennelle de sainte Rosalie* (1702). Lemène, dans l'éloge funèbre de Philippe IV, démontrait qu'il avait été *magnum pietate, et magnitudine pium.*

Nous avons du père Annibal Adami de Fermo *Le saint parmi les grands d'Espagne, grand de quatre grandeurs,* c'est-à-dire saint François Borgia, exprimant dans sa sainteté et son nom les vertus de quatre saints François, d'Assise, de Paule, Xavier et de Sales, selon les paroles de l'Ecclésiaste *Fuit magnus juxta no-*

men suum (Rome, 1672). » Jacques Lubiani publiait le *Solstice de la gloire divine, le chiffre de la divinité dans le très-auguste nom de Jésus;* dans saint Ignace, il célèbre l'*épée enflammée,* et le présente comme l'*Hercule de la Biscaye,* qui porte dans les flammes de son nom l'armure des Séraphins, l'attirail des épouvantes miraculeuses dans la foudre de son épée, sur laquelle on pourra graver plus de victoires que ne le fit Roger sur la sienne; » il s'excuse même de ne pouvoir en dire suffisamment, « parce qu'il lui manque l'algèbre de l'innombrable. » Paul Arese, auteur de sept volumes de sermons très-vantés, écrivit pour la défense de ce travail *La plume taillée* et *l'arrière-garde de soi-même.* Le Comasque, frère Joseph-Paul, commence ainsi son carême : « Pour rassembler une armée nombreuse contre les vices, légionnaires de Satan, la pénitence bat le tambour ce matin. »

Le père Emmanuel Orchi, également de Côme, fut un grand maître dans l'art d'entasser les choses les plus disparates; c'est avec des lambeaux d'érudition profane, des citations, des épigrammes, des enfilades de proverbes, des divinités païennes, de l'astrologie, qu'il soutient l'échafaudage de sa grandeur boursouflée : on trouve chez lui les *ingénieux tiriliri* d'un oiseau; les vers à soie qui *mangent et dorment avec une savoureuse saveur et une saveur savourée;* la Madeleine *sollevata di fronte, sfrontata di faccia, sfacciata d'aspetto* (hardie de front, effrontée de visage, impudente d'aspect); mais ayant entendu le Christ, *le vent pluvieux de la tendre componction se lève au midi de son cœur, et chassant les vapeurs des pensées confuses, pousse dans le ciel de l'esprit les nuages de la douleur.* Sans se respecter lui-même, ni ses auditeurs, ni Dieu (1), il est toujours préoccupé de la peinture et de l'image; il compare l'homme à l'orgue, ou bien le pécheur à la blanchisseuse : « le coude nu, le jupon retroussé, elle prend le linge sale, se met à genoux près d'un ruisseau, se courbe sur une pierre inclinée, trempe le linge dans l'eau, le frotte avec les poings, le bat avec la paume de la main, le rince, le tourne, l'enroule, le ramasse, le tord et l'exprime; puis, après l'avoir entassé dans une cuve, elle met au feu un chaudron, prépare un lessif mordant avec des cendres et le verse bouillant sur le linge; elle fait alors jouer l'échine de nouveau, et recommence le travail des

(1) — C'est maintenant, s'écrie Dieu, que tu me fais tomber dans les ornières. — Mais, Seigneur, à quel jeu jouons-nous? — O Seigneur, vous avez appris à vos dépens à faire ainsi; combien de fois vous avez été bafoué !

bras et des mains, prodigue de sueur non moins que de savon; finalement, elle passe à l'eau claire au moyen de quatre frottements, trois secousses, deux lavages, et retire son linge plus blanc et plus beau qu'il n'était auparavant. »

La foule pressée contenait à peine ses applaudissements; quant au prédicateur, en prenant congé de ses auditeurs, il parle de *son amour qui est devenu géant en peu de jours, parce que leur attention lui a servi de nourrice, l'a emmaillotté, mis au berceau; détourné du sein par l'aloès de l'amer départ, il se repaîtra, comme d'habitude, de l'aliment de sa puissante affection; le désir de les revoir est une grossesse avancée, et il restera avec les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que la grâce du ciel lui serve de Lucine pour engendrer un nouveau carême mâle.* Une fois, il entame un procès en règle contre le riche; dans un sermon, il expose le jugement universel, divisé en actes et en intermèdes; dans un autre, il édifie un monument triomphal pour la résurrection du Christ. Ainsi, le père Caminata, à Saint-Pierre du Vatican, érigea, dans son premier sermon, la statue de l'Ambition; puis, dans chacun des suivants, « il lui donnait quatre coups de marteau » pour en effacer les vices.

Albert Alberti, de Trente, justifia la Compagnie de Jésus des imputations de Gaspard Scioppius avec tant de chaleur, que celui-ci, se voyant serré de près et démasqué, en mourut, dit-on, de douleur; il écrivit encore *Actio in eloquentiæ cum profanæ tum sacræ corruptores* (Milan, 1651), abusant des formes même qu'il condamne. Frédéric Borromée, dans un opuscule qui blâme ce genre de sermons, raconte qu'un prédicateur, en expliquant la tentation de Jésus-Christ, alors que Satan lui montrait tous les royaumes de la terre, fit un cours de géographie; un autre tira un stylet de dessous sa tunique; un troisième, en s'écriant qu'il ne pouvait plus résister à tant d'horreurs, fit un mouvement pour s'en aller, dans l'espoir que le public l'arrêterait; mais, comme personne ne bougea, il dut reprendre sa place.

Dans le *Journal romain* d'un catholique austère, de 1640 à 1650, nous lisons : « Avec le carême la comédie finit dans les maisons « et les salles, pour commencer dans les églises et les chaires; « la sainte occupation de la prédication sert à satisfaire la soif « de célébrité ou l'adulation. On enseigne la métaphysique, que « le prédicateur entend peu, et l'auditoire pas du tout; au lieu « d'instruire et de corriger, on débite des panégyriques dans le « seul but d'obtenir de l'avancement. Le choix du prédicateur ne

« dépend pas du mérite, mais de la faveur. » Dans le journal napolitain de Zazzera, on lit, à la date du mois de décembre 1616 : « Son Excellence vint en carrosse avec sa femme à Saint-Laurent, où l'on dit la messe accompagnée de musique, et le père « Aqualino, capucin, fit entendre dans la chaire ses facéties habituelles. »

En un mot, il règne partout un goût licencieux, qui juge faible ce qui est simple, fait des cabrioles au lieu de marcher ; néanmoins, la mode n'aveuglait pas tellement qu'on ne s'aperçût de ce délire. Jean-Baptiste des Grottaglie écrivit la *Censure de la poésie moderne;* le jésuite Giuglaris, qui, dans ses sermons, ne recule pas devant ces énormités, écrivit avec mesure et simplicité *L'école de la vérité ouverte aux princes.* Les auteurs qui n'avaient qu'une ambition modeste, écrivaient avec pureté; car, à propos du style, on peut répéter ce qu'on a dit de la morale, qu'il est besoin de faire un effort pour se rendre mauvais.

Michel-Ange Buonarroti, le Jeune, admire Pétrarque, ce qui ne le 1646.
préserve point de la contagion; interprétant le sonnet de ce poëte *Amour qui dans ma pensée vit et règne*, il dit : « Toutefois, académiciens très-courtois, vous ne regarderez pas comme une « insulte que j'ose parler d'un sujet si élevé, et ne m'accuserez « point de folie et de trop de témérité; car, c'est pour obéir à qui « me l'a commandé, et qui pouvait justement le faire, que je « me suis embarqué pour un si grand voyage sur une mer si périlleuse, au milieu des flots d'une gloire incertaine, en butte aux « vents de l'ignorance et du blâme qui pourraient bien me submerger, moi qui navigue avec la nacelle de mon faible talent. » Voilà quel était la forme ridicule qu'il croyait devoir employer en s'adressant à des doctes; mais quand il empruntait le langage du peuple, il revenait au naturel, et l'on ne trouve pas une tache dans ses comédies de la *Tancia* et de la *Fiera* (1), qu'il fit exprès pour y insérer une foule de termes populaires qu'on ne trouvait pas dans les livres, et dont la Crusca voulait des exemples pour son dictionnaire.

L'exposition scientifique s'améliora certainement à cette époque. Galilée, s'affranchissant de l'aridité scolastique, joignait à la force la clarté, qu'il attribuait à sa lecture continuelle de l'Arioste; les académiciens du Cimento chargeaient Charles Dati de corriger leurs expériences, exposées avec une élégance philosophique; à

(1) Elle est en 25 actes, et fut représentée en cinq jours dans l'année 1611.

Florence, bon nombre d'écrivains se préservèrent de ces ambitieuses misères.

Dans cette ville, la Crusca continuait ses utiles travaux, et beaucoup d'auteurs étudiaient les classiques, Pétrarque surtout, examinaient les ouvrages nouveaux, ou donnaient des préceptes sur l'art d'écrire correctement; Léonard Salviati, écrivain mou et diffamé pour ses basses persécutions contre le Tasse, en offrit de sages dans les *Avertissements sur le Décameron.* Celso Cittadini fit des recherches érudites sur les origines de la langue toscane; nous devons les *Observations de la langue italienne* au jésuite Mambelli, sous le nom de Cinonio. Daniel Bartoli, dans le *Diritto e il torto del non si può*, soutient qu'il n'y a pas de règle de grammaire sans exemples contraires, ce qui le jette dans le scepticisme; il ne recherche pas si ces exemples proviennent de textes incorrects, ou s'il faut déduire les règles d'un principe plus large. Benoît Fioretti critiqua la Crusca et la prolixité des classiques, et, dans les *Proginnasmes* (exercices préparatoires), il montre une suffisante philosophie de style. Benoît Buonmattei avait publié la première grammaire toscane en 1643; le Bolonais Salvator Corticelli en donna une autre avec *Cent discours sur l'éloquence toscane*, déduisant les règles de l'usage, mais l'usage des classiques, et presque uniquement des auteurs du quatorzième siècle.

Le Césenate Jacques Mazzoni, dans la *Défense de Dante*, s'élève à des généralités esthétiques remarquables. Jérôme Gigli de Sienne, très-brillant dans les conversations et de petites comédies, adapta dans le *Pirlone* le sujet du *Tartufe* à la société italienne, mais avec tant de vérité qu'il suscita des plaintes officielles. A Rome, il publia les ouvrages de sainte Catherine avec un dictionnaire des locutions particulières à l'auteur, locutions dont il se servit pour railler la Crusca, et même tous les Florentins, sans épargner les princes, qui en firent une grosse affaire; le livre fut brûlé par le bourreau, mis à l'index à Rome, et Gigli se rétracta.

1053-1729. Le Florentin Anton Marie Salvini, poussé par Redi vers les connaissances agréables, fut très-recherché dans la bonne société, connut plusieurs langues et traduisit des prosateurs et des poëtes; entre autres, il fit la version littérale d'Homère, travail discrédité, mais dont firent leur profit les traducteurs postérieurs. Quand il écrit de son propre fonds, et dans ses commentaires sur la *Tancia*, la *Fiera* et le *Malmantile*, il manie la langue en maître;

non-seulement, il reproduit les belles formes des auteurs du quatorzième siècle, mais il ajoute de nouvelles richesses de classiques étrangers, et sait en recueillir plus encore de la bouche des habitants de son pays natal, au point que la Crusca adopta ses écrits comme modèles; c'est à ce point de vue seulement que l'on vante ses discours académiques, toujours légers du reste, souvent vides, rédigés avec précipitation, et qui, au lieu de raisons, s'appuient sur des autorités.

Des étrangers même s'occupèrent de la langue italienne : les Français, comme il arrive aujourd'hui des Italiens à leur égard, imitaient et traduisaient sans discernement les auteurs de la Péninsule. Malherbe, après avoir admiré le Tasse, traduisit les *Larmes de saint Pierre* de Tansillo; on imita la poésie lyrique et descriptive, le sonnet des Italiens, leur genre héroï-comique dans le *Virgile travesti* (1), dans la *Gigantomachie* et autres productions, le genre pastoral de Bembo et de Sannazaro, avec l'affectation qui est la pire de toutes, celle de la simplicité. Sur les théâtres, on reproduisait la *Sophonisbe*, la *Calandre*, l'*Orphée*, œuvres italiennes. Rabelais avait emprunté de Merlin Coccaï l'épisode des moutons de Panurge, le discours de Jeannot de Bragmard, la discussion en présence de Pantagruel, et le caractère de Gargantua était calqué sur celui de Fracasse. L'ingénieux Montaigne écrivit une partie de son voyage dans « cette langue étrangère, dont il se servait très-facilement, mais fort incorrectement. » Les personnes les plus remarquables de la belle société, comme la Longueville et l'incomparable Sévigné, employaient cet idiome de l'esprit et de la courtoisie; les lettres étaient semées de phrases italiennes, et les modes italiens menaçaient d'altérer la langue française, comme celle-ci le fait aujourd'hui à l'égard de l'italien (2).

(1) L'*Énéide travestie* de Lalli est de 1633, et le *Virgile travesti* de Scarron, et le *Virgile déguisé en langue gasconne* de Des Valles de Mountech, sont de 1648.

(2) *Entremeler souvent un petit* e così,
Et d'un son servitor *contrefaire l'honnesté.*

Henri Étienne écrivit des dialogues sur le nouveau parler français italianisé (1578), dans lesquels il introduit un Philosaune qui le parle : *Il n'y a pas longtemps qu'ayant* quelque martel en teste *et à cause de ce estant sorti après le* past *pour* spaceger, *je trouvai par la* strade *un mien ami. Or voyant qu'il se monstroit estre tout* sbigottit *de mon langage, je me mis à* ragioner *avec lui*, etc. Quelques-uns des italianismes désapprouvés par lui sont restés

A la cour d'Angleterre, on parlait communément l'italien, et Milton, qui connut Galilée à Florence et, à Naples, Manso, ami du Tasse, fit des vers dans cette langue; à Milan, il vit représenter l'*Adam* d'Andreini, auquel il emprunta, sinon l'idée de son *Paradis perdu*, mais du moins quelques scènes, comme il en puisa d'autres dans l'*Angéléide* d'Erasme de Valvasone, et notamment la malheureuse invention de l'artillerie employée par les démons (1). Le lyrique Dryden puisa beaucoup dans les auteurs italiens; le dévot Roger Ascham se plaignait qu'en Angleterre la vénération fût moindre pour la Genèse que pour les œuvres de Pétrarque, et qu'on estimât plus une nouvelle de Boccace qu'une page de la Bible. A Vienne, on prêchait en italien (2), et l'empereur Léopold établit dans cette ville une académie italienne, dont faisaient partie Raymond Montecuccoli, le marquis Maffei, François Piccolomini, Gibert Pie de Savoie, Horace Buccelini, Mathias Vertemati, l'abbé Spinola, François Dolci, François Zorzi, l'abbé Félix Marchetti; les membres se réunissaient tous les dimanches dans le cabinet même de l'empereur.

Les écrivains du dix-septième siècle ne péchaient donc ni par ignorance, ni par incurie; bien plus, on peut dire qu'alors, pour la première fois, l'art du style préoccupa les esprits, qui songèrent à donner de la modulation et de l'unité à la période, à cal-

dans le français, comme *accommoder*, *concert*, *caprice*, *contraste*, *manquer*, *réussir*, *se ressentir*, etc.

(1) Milton eut aussi de choquantes métaphores, qu'il emprunta peut-être à des auteurs italiens. Le tonnerre et la foudre sont pour lui l'*artillerie du ciel* (ch. II); l'heure du matin, l'*éventail de l'Aurore* (ib.); les saillies des ruches, *les faubourgs de la citadelle de paille des abeilles* (ch. Nous trouvons encore chez lui des arbres majestueux qui sortent en dansant du sein de la terre, et de larges blessures faites dans le sein de la montagne pour en tirer les côtes d'or, etc.

(2) Dans l'*Instruction* à monseigneur Pignatelli, nonce apostolique près de Léopold Ier, qui forme une partie des *Secrets d'État des princes d'Europe* (Cologne, 1676), on lit : — « Le défunt empereur (Ferdinand III) d'heureuse mémoire, ami de l'idiome italien, avait introduit dans la cour des Césars notre langue, de manière qu'elle était presque la seule employée; aussi, les chevaliers cherchaient à l'envi à faire un voyage à Rome pour apprendre cette langue; que Votre Seigneurie s'efforce, autant que possible, non-seulement de conserver cet usage, mais de l'étendre, en obligeant, au moyen de procédés gracieux, Sa Majesté à suivre les prédications italiennes; à cet effet, vous ferez en sorte que l'on prêche dans quelques églises, et qu'il y ait à la cour un prédicateur des plus distingués, lequel puisse se faire entendre dans les jours qui conviennent le mieux à l'empereur; il est certain qu'il résulte de cela un grand avantage, puisque les Allemands y puisent peu à peu de l'inclination pour notre pays. »

culer les cadences, à tout dire de la meilleure manière. Parmi les auteurs précédents, quelques-uns cherchaient à imiter les Latins, en donnant à la phrase des tours forcés; d'autres s'abandonnaient au naturel, sans le moindre artifice. Machiavel ne s'inquiète nullement du choix des mots; le style du Varchi est haché, celui de Bembo contourné, celui de Guicciardini haletant. Les écrivains du seizième siècle se font remarquer par des périodes entortillées, des membres de phrases rebelles, des expressions boiteuses, des images incertaines; nous excepterions à peine le majestueux de la Casa, le limpide Annibal Caro, et le charmant Firenzuola, lequel avoue avoir « toujours employé les termes et les modes d'usage journalier, dépensant la monnaie courante, et non les pièces trop usées (1) ». Mais dans le dix-septième siècle, le style devint un art, et l'on fit de la période une question capitale; les grands maîtres, dans ce genre, furent les jésuites Daniel Bartoli et Sforza Pallavicino.

Le premier, natif de Ferrare, et prédicateur renommé, fut 1608-85.
appelé à Rome, pour écrire l'histoire de la Compagnie de Jésus, qu'il divisa selon les diverses provinces, Indes, Japon, Chine, Angleterre, Italie. Il prodigue en descriptions luxuriantes et détails minutieux une étonnante richesse de termes variés à l'infini; mais ces phrases, uniformément émaillées, *tout or moulu et perles liquéfiées,* ces modes et ce nombre ambitieux où la nouveauté s'arrête à l'écorce, où l'élégance ne connaît pas la sobriété, tandis que la pensée est traînée par la phrase toujours dépourvue de spontanéité, le font répudier par quiconque ne voit point le style dans la froide prolixité; on n'aime pas non plus cette littérature brillante et toute plastique, qui ne vise qu'à plaire, et que l'on a appelée jésuitique. Un rhéteur seul peut le classer au premier rang parmi les historiens, lui qui jamais ne fait preuve de fine critique ni de sentiment profond, qui ne veut pas être cru, mais admiré. Lorsqu'il raconte, il est vrai, il vaut beaucoup mieux que dans ses traités de morale (2), dont le titre et la pensée sont alambiqués, les expressions scolastiques et déclamatoires; les mêmes défauts se rencontrent dans ses traités scientifiques sur la glace, la

(1) *Dialogue sur la beauté.*

(2) La *Récréation du sage*; l'*Homme de lettres*; les *Symboles transportés dans la morale*; la *Pauvreté contente*; l'*Éternité conseillère*, etc. Dans la *Coagulation*, VIII, 721, il dit que celle-ci « travaille, distille, rectifie, dissout, coagule, fermente, précipite, mélange, incorpore, sublime et fixe. »

tension et la pression, sur le son et l'ouïe, thèses péripatéticiennes, indignes de venir après Galilée.

1630. L'*Histoire du Concile de Trente* de Pallavicino, si l'on fait abstraction de la polémique ennuyeuse, peut servir de modèle à quiconque se contente de la médiocrité du style fleuri. Ses *Observations sur le style* sont parfois subtiles, souvent convenables. Le *Traité du bien* et celui sur la *Perfection chrétienne* se font remarquer par un style naïf, mais sont froids. Il interrompit la vie d'Alexandre VIII, quand il vit ce pape tomber dans le népotisme qu'il avait d'abord désapprouvé. Nommé cardinal, il conserva les habitudes sobres imposées par la religion; il réfuta en latin Jules Clément Scoti, qui avait porté un coup terrible aux jésuites (1), en montrant combien ils avaient dégénéré; selon Scoti, on ne pouvait, sans faire courir une grave péril à la chrétienté, s'empêcher de les réformer, d'abolir leurs priviléges et d'en répartir les charges parmi les autres religieux.

1624-94. Paul Segneri de Nettuno brillait au premier rang parmi ces écrivains; d'une rare intelligence, remarquable par le savoir et l'art, il évite dans ses sermons l'enflure comme l'aridité; avec une oreille très-délicate pour le nombre oratoire, il emploie toujours des expressions propres, parfois simples et précises, et, lorsqu'il est sobre et touchant, on peut désespérer de faire mieux. Mais il s'abandonne souvent aux défauts de l'école; il attise la vivacité par l'emphase, et prodigue les figures de rhétorique, les suspensions, les rétractations, les exclamations, les petites idées, les modes propres à la controverse; hérissé de citations, il torture les textes pour les adapter à ses allusions; il établit des propositions erronées, puériles ou contournées, et fausse l'histoire pour en tirer des exemples. Il dépasse de beaucoup ses rivaux d'Italie; mais qu'il est loin des prédicateurs français, ses contemporains, qui joignent la grandeur du sentiment religieux à la connaissance du cœur humain et au sentiment des nécessités de la vie, le style cultivé à la forme populaire! Et je parle toujours de son *Carême;* car, dans ses *Panégyriques*, l'obligation présumée d'être fleuri le précipite tête baissée dans le mauvais goût; néanmoins, dans quelques ouvrages édifiants, comme le *Chrétien instruit* et la *Manne de l'âme*, il devient un modèle de limpide catéchèse. Dans ses missions, qu'il savait rendre très-fruc-

(1) *De monarchia Solipsorum. De potestate pontificia in Societatem Jesu;* 1646.

tueuses, surtout à l'égard des réconciliations, on adopta ses méthodes et ses laudes, faciles pour le chant et l'intelligence. Devenu sourd, il continua ses prédications, mais en préférant les villages; il conserva des habitudes très-simples même à la cour de Rome; objet d'un culte populaire, on se disputait les meubles de la chambre qu'il avait habitée, et les vêtements dont il s'était servi. L'inquisition condamna son *Accord entre le travail et le repos*, et il attendit patiemment qu'elle se ravisât (1).

Beaucoup d'écrivains laïques firent des traités de morale, mais sans rien produire de neuf ni d'estimable. On vante les *Dialogues* du Tasse; mais la lecture en est fatigante et sans profit. On ne connaît plus que de nom la *Noblesse des femmes* de Domenichi, l'*Institution des femmes* de Dolci, la *Philosophie morale* d'Antoine Bruciati, les *Avertissements moraux* de Muzio, la *Ginipedia* de Vincent Nolfi etc. Les sujets ordinaires en sont l'amour et l'honneur : celui-là, traité selon la manière subtile de Platon, et dès lors sans relation avec la vie sociale, comme il n'offre aucun témoignage à l'histoire; celui-ci, considéré au point de vue de la science chevaleresque. Les *Coutumes des jeunes gens* du Siennois Horace Lombardelli peuvent offrir d'utiles comparaisons avec les usages, le luxe, les vices d'alors, et sont exposées dans un langage naïf, bien qu'il ne soit pas exempt d'affectation. Joseph Passi de Ravenne, avec les *Défauts féminins* en trente-cinq discours, excita la colère des femmes, comme il provoqua celle de l'autre sexe par la *Monstrueuse officine des vilenies des hommes*; sans parler de l'exagération et d'une fatigante érudition, on y trouve peu de chose qui soit particulier au temps et à l'auteur. A l'âge de 40 ans, las des tracasseries qu'il devait à ses travaux, il se retira chez les camaldules de Murano, où il écrivit contre l'art magique, « plutôt historiquement que scientifiquement, et cela à cause de la perversité des temps. »

Gabriel Pascoli de Ravenne, loué par le Tasse pour des vers religieux, publia un roman qui commence par la description de la bataille de Lépante, à la suite de laquelle un certain nombre de combattants vont parcourir le monde pour s'amuser; l'un d'eux arrive à Gênes, d'où il se rend en Espagne, et là, dans une forêt, il rencontre un jeune Italien, décharné et vivant comme une

(1) Paul Segneri le Jeune s'occupa des missions, et les diocèses se le disputaient; à Rome, au milieu de la foule effrayée par les tremblements de terre de 1703, il enseigna qu'il fallait craindre et espérer.

bête sauvage, qui lui raconte ce qu'une belle ingrate lui a fait souffrir. Le voyageur le détourne de la résolution de continuer cette misérable existence, et le jeune homme, revenu à la cour, se moque de celle qui l'avait joué, au point de causer sa mort. Condamné à perdre la tête pour ce fait, il parvient à s'enfuir et finit par rentrer dans sa patrie. L'éditeur loue beaucoup ce roman ; nous ne l'imiterons pas.

Beaucoup des biographies de Leti, et les *Amours de Blanche Capello* du Véronais Celio Malespini sont des romans du genre le plus détestable, et pourtant divers historiens ont puisé à ces sources. Le Génois Pierre André publia à Rome des *Discours politiques sur les deux premiers livres de Tacite;* il fut soldat, homme de loi, médecin à Anvers, où il fit imprimer *De curiosa doctrina*, le *Parfait courtisan*, *Recherches politiques*, *morales*, *théologiques*, œuvres sans profondeur. Le Milanais Octave Ferrari, professeur d'éloquence dans sa ville natale et à Padoue, consacrait son talent à louer les princes qui le payaient. Vérone lui assigna un traitement comme son historiographe ; mais peut-être, trop timide pour une tâche pareille, il ne finit rien, préférant composer des compliments académiques boursouflés. Plus heureux dans l'étude de l'antiquité, il rechercha les origines de la langue italienne, bien qu'il ne l'employât jamais.

1637-1712. Le Romain Laurent Magalotti, que l'admiration pour sa limpide intelligence fit retenir en toscane, écrivit, sans parler d'une foule de choses diverses, les relations de ses voyages et de ceux des autres, l'*Histoire de l'Académie du Cimento;* il traduisit l'épicurien Saint-Évremont, dont il imitait la philosophie spirituelle, joyeuse, toute mondaine ; néanmoins, il écrivit contre les athées et les indifférents.Le canzoniere *La Femme imaginaire* (le titre l'annonce déjà) est une œuvre de tête, non de cœur, et Filicaïa lui écrivait : « Je vois dans vos vers une telle profusion de bel esprit « et de belles idées, que je ne sais comment vous pouvez échap- « per au reproche d'un dissipateur, qui ne connaît aucune mo- « dération, veut toujours faire grandes les choses les plus petites, « et les accroître de stature à ce point qu'elles deviennent gigan- « tesques de naines qu'elles étaient. » Passionné pour les eaux de senteur, il en parlait et en écrivait avec enthousiasme. Chargé d'une ambassade, il étale un luxe grandiose ; puis, rappelé à Florence, il ne sait pas se plier à ses usages, tout lui paraissant au-dessous de son mérite ; par dépit, il se fait prêtre de l'oratoire, regrette aussitôt d'avoir pris ce parti, et, honteux de sa mobilité, il se

retire dans une villa, jusqu'au moment où il retourne à la cour.

Trajan Boccalini de Lorette, esprit fin, imagination fougueuse, 1566-1613.
fut moins extravagant dans le style que dans les inventions. Dans les *Récits du Parnasse*, il suppose qu'Apollon tient une cour, écoute les plaintes et juge : invention souvent imitée depuis, dont la monotonie est rachetée par la variété des jugements sur des livres, des hommes et des cas. Dans la *Pierre de touche politique* et dans les *Commentaires sur Tacite*, il enseigne les moyens de raccourcir « la chaîne fabriquée par les Espagnols pour l'asservissement de l'Italie ; il ne serait même pas difficile de la briser, attendu qu'ils ne réussiront jamais à se naturaliser ». De Tacite, qui lui servait de thème, comme Machiavel avait choisi Tite-Live, il contracta la manière de voir sombre ; mais il expose ses ressentiments dans un langage enjoué, blessant sans déchirer, et cherche à rendre la politique agréable, dirigé par les sentiments des libéraux de l'époque, c'est-à-dire par la haine contre l'Espagne. Il déclame contre la manie batailleuse, et vante la liberté ; Venise est l'objet de son admiration, parce qu'elle « sait conserver une liberté brillante », associant dans le doge le respect infini au pouvoir limité, travaillant pour la paix tandis qu'elle se prépare à la guerre, et, par la main rigoureuse des inquisiteurs, « ensevelissant vivants tout César et tout Pompée que l'on découvrirait ». Grâce à cette constitution, disait-il, Venise avait une noblesse inoffensive ; on ne parvenait aux emplois élevés qu'après avoir parcouru l'échelle des postes inférieurs, et chacun, en quittant les premiers, rentrait dans la vie privée ; l'emploi des deniers publics se faisait avec probité ; tous se trouvaient égaux sur la place, et la liberté était chère à la noblesse qui commandait, comme aux citoyens qui obéissaient.

Boccalini, toutefois, n'épargne pas l'arrogance de ces patriciens. Ennemi des vilains parvenus, il recommande aux nobles de protéger le peu de liberté qui survit encore. Il ne voudrait pas de disputes religieuses, ni tyrannicides, ni soulèvements populaires qui n'ont jamais qu'une fin déplorable, parce que le plus téméraire est estimé le plus sage, et qu'on regarde comme le plus dévoué à la patrie celui qui conseille les choses les plus précipitées : mais si l'animal attelé au char fait preuve d'obstination bestiale en lançant des ruades contre les roues, au risque de se casser les jambes, il ne faut pas oublier que la patience des ânes fut toujours l'aimant des coups de bâton, et chaque peuple finit par avoir le gouvernement qu'il mérite ; une fois que le désespoir s'est emparé

des populations, bien qu'elles soient désarmées, ignorantes et faibles, il fait trouver partout des armes, du courage et du jugement.

Ennemi déclaré des protestants et de la tolérance religieuse, il tourne en ridicule les réformateurs : quelques-uns, dit-il, étaient de purs moralistes, qui offraient pour remède l'amour et la charité réciproques parmi les hommes; d'autres, exclusivement politiques, recommandaient de ne donner les dignités qu'au mérite et à la vertu, d'empêcher les monarchies trop grandes, de refréner l'ambition des princes, de charger les gens de lettres de la réforme et du gouvernement; plusieurs allaient à la racine: l'un voyait tout le mal dans les femmes et le mariage; l'autre demandait un nouveau partage des biens; celui-ci voulait qu'on fît disparaître l'or et l'argent, celui-là le fer au contraire; enfin, d'autres réclamaient qu'on ruinât les ponts et les routes, avec défense de naviguer et de voyager. Toutefois, la conclusion du critique, c'est qu'il faut vivre avec le moins de mal possible, et prendre la difficile résolution de laisser le monde comme on l'a trouvé. Alors même que, sur les traces de Tacite, il évoque le passé pour expliquer le présent et signaler la voie de l'avenir, il ne montre aucune vigueur, attendu qu'il raille au lieu de maudire; néanmoins, il souleva l'indignation, et une nuit il fut battu de telle manière qu'il en mourut (1).

1565-1643. Secondo Lancellotti de Pérouse, prêtre et membre de plusieurs académies, pauvre de style, mais énergique et fort instruit, entreprit de prouver que le monde n'avait pas dégénéré moralement ni intellectuellement, et qu'il ne souffrait point de plus grandes calamités que dans le passé; il composa un livre de *Désabusements*, dans chacun desquels il combattait un préjugé par des faits et des textes accumulés. Il se moque surtout des individus qui, en parlant de l'Italie, répètent toujours *Autrefois elle était, autrefois elle fut;* il cherche à démontrer qu'elle eut toujours des imperfections et des vices, toujours des malheurs et des disgrâces, et que, néanmoins, elle fut toujours, par mille mérites, la maîtresse la plus belle, la plus noble, la plus digne de l'univers. Ailleurs, il révèle les *Bévues des anciens historiens*, devançant beaucoup de modernes dans les reproches contre l'histoire romaine, non dans la critique sensée qui abat pour réédifier.

(1) Boccalini mourut à Venise *de douleurs de colique et de fièvre*, dit le nécrologe.

Le Modenais Alexandre Tassoni avait soutenu, jeune encore, 1565-1635.
que les modernes ne sont pas inférieurs aux anciens; non content de combattre Aristote, qu'il traite de rhéteur, il s'était moqué de ceux qui croyaient *qu'on ne peut écrire droit sans le transparent de Pétrarque;* ses contemporains lui reprochaient d'être hostile à Homère et aux classiques, parce qu'il voyait leurs défauts; il écrivait : « Je veux dire des nouveautés, car tel est mon but; je demande l'opinion de mes amis, non pour me reprocher ce que j'ai dit contre Aristote, mais pour me corriger si j'ai dit des sottises (1). » Penseur original, caractère indépendant, grammairien, subtil et non pédant, il conserva, malgré son érudition, du goût et un jugement libre; bien qu'il manque de la finesse et de la décence qui constituent la grâce, il ne souilla point par des concetti sa manière facile et joyeuse. Le poëme du *Seau ravi* trouva difficilement à s'imprimer, attendu ses satires continuelles; cependant, Urbain VIII s'en éprit à la première lecture; puis, comme il avait une démangeaison poétique, il indiqua certaines corrections à l'auteur, qui, pour lui complaire, fit réimprimer les changements dans les quelques exemplaires offerts au pape. Pour se venger du comte Brusantini, dont le secrétaire, le docteur Maïolino, l'avait offensé, il le peignit dans le vaniteux et pervers comte de Culagna.

Dans ce poëme, il ne se propose qu'un exercice littéraire; de la liberté italienne, des petites guerres entre les petites républiques, il ne sait que rire, et, pour faire rire, il ne recule pas devant des peintures sales et lascives. Le poëte qui raille sur les cadavres ne saurait plaire sérieusement; néanmoins, ces haines municipales, il les ressentait lui-même, puisqu'il lança contre les Espagnols les *Philippiques,* débordant d'injures exagérées; car il les qualifie « d'étrangers rendus barbares par les coutumes africaines et mauresques, amaigris dans la longue oisiveté de l'Italie et la fièvre étique de la Flandre comme un éléphant qui a l'âme d'un poussin, comme un géant dont les bras sont attachés avec un fil : ils nous tiennent sous le joug, non parce que nous sommes gens de peu et lâches, mais parce que nous sommes désunis et divisés; ils payent la noblesse italienne afin de mieux pouvoir la mépriser et l'outrager; ils stipendient les étrangers pour avoir un pied dans les États des autres; avares et rapaces si le sujet est riche, insolents s'il est pauvre, toujours insatiables au point que l'Orient et

(1) Lettre à Camille Baldi.

l'Occident ne leur suffisent pas, ils infectent et bouleversent toute la terre pour chercher des mines d'or ; ils appellent gain les rapines, raison d'État la tyrannie, et, après avoir saccagé et dépeuplé les provinces, ils disent qu'ils les ont tranquillisées et pacifiées ». Toute leur force consiste « dans ces soldats qui, habitués à se nourrir de pain cuit au soleil, d'oignons et de racines, à dormir au serein, avec la chaussure de cordes et le bonnet de peau, viennent faire les grands seigneurs dans nos cités et semer la frayeur, non parce qu'ils sont braves, mais parce que, n'ayant jamais goûté le bien-être, ils ne s'inquiètent pas de le perdre : forts seulement lorsqu'ils sont enfermés dans les forteresses, invincibles contre les poux, lâches devant le fer, tels sont les hommes qui épouvantent l'Italie ».

Mais il n'indiquait pas que la supériorité des Espagnols consistait dans l'habitude des armes et la dure discipline. Tel était son langage, et probablement sa pensée, lorsqu'il jouissait des faveurs du duc de Savoie, auquel il ne cessait de recommander de s'unir aux autres princes d'Italie, ce qui suffirait pour expulser l'ennemi; mais « *les satrapes du savoir, et les plus doctes qui sont toujours les plus pusillanimes*, disaient que l'entreprise était impossible; les nobles et les chevaliers se montraient avides d'honneurs et de décorations, récompenses de la servitude stipulée. »

Le Génois Sozzino, un *de ces malheureux qui se réjouissent, ou du moins ne s'inquiètent pas d'être dominés par un peuple étranger*, écrivit en faveur de la domination espagnole, contre l'indépendance de l'Italie et le duc de Savoie; Tassoni lui opposa un grand panégyrique de ce duc, lequel lui promettait des pensions, qu'il ne lui donna point, ce dont il se plaignit : « Je m'aperçus, dit-il, que ni les pilules dorées, ni les paroles courtoises des princes ne doivent inspirer aucune confiance... Tous les chiens du pays aboient contre le chien étranger; les princes ont toujours les mains longues, mais rarement larges. » Afin de l'apaiser, le cardinal Maurice l'emmena avec lui à Rome; mais le voyant odieux à l'Espagne, dont il ambitionnait de se faire déclarer le protecteur, il l'évita et le renvoya, sous le prétexte que son horoscope, qu'il avait tiré, le signalait comme un hypocrite; quoi qu'il fît pour se justifier, au point de renier même les *Philippiques*, le cardinal ne se laissa point toucher, parce que *les princes, pour leur réputation, veulent soutenir même les choses mal faites*.

« Tels furent (dit-il) les résultats et les récompenses de mon dévouement envers la maison de Savoie... Et j'avoue que je man-

quai de sagesse; en effet, ayant vu le chevalier Guarino sortir très-mécontent de cette cour après lui avoir dédié sa belle pastorale, Marino, incarcéré tant de fois malgré le mérite de son panégyrique, Obigni égorgé, et plusieurs autres qui avaient fait naufrage, je devais m'aventurer avec plus de prudence sur une mer orageuse, qui finalement n'a de port que pour les navires d'une faible capacité. » Il se fit peindre avec une figue à la main, pour indiquer que c'était l'unique récompense qu'il avait obtenue des cours; cependant, il ne les abandonna point, et il passa le reste de ses jours au service du cardinal Lodovisi et du duc de Modène. 1566-1645.

De même que Tassoni se moqua des temps écoulés, ainsi François Bracciolini de Pistoie voulut tourner en ridicule les dieux, auxquels on ne croyait plus. Une grande discussion s'est élevée pour savoir lequel des deux avait inventé le genre héroï-comique; quiconque a lu le *Morgante*, le *Roland furieux* et le *Roland amoureux*, dira ni l'un ni l'autre. Bracciolini, riche de procédés et d'une verve pleine de hardiesse, composa plusieurs autres poëmes, parmi lesquels *la Croix reconquise par Héraclius*, réputé le meilleur après celui du Tasse, et que personne ne lit : on ne lit pas non plus Graziani, qui à vingt-deux ans fut applaudi pour la *Cléopâtre*, en six chants; ensuite, pour *la Conquête de Grenade*, imitation de l'Espagnol Mendoza; mais surtout, vu l'opportunité, pour sa tragédie de *Cromwell*. Ce siècle fut pauvrement riche d'épopées héroïques, morales, sacrées, comiques, aujourd'hui entièrement oubliées. Laissant aux bibliographes le soin de les compter, nous nous bornerons à mentionner un auteur qu'ils ont oublié, Jules Malmignati de Lendinara, dont le *Henri, ou France conquise* (1623), fut probablement connu de Voltaire, qui finit son poëme de la même manière; dans Lendinara, Henri IV monte également au ciel pour voir dans quel ordre sont distribués les princes illustres, et saint Louis l'exhorte à se convertir au catholicisme. 1664.

Le peintre Laurent Lippi, attaché à la cour de Claudie, archiduchesse de Bavière, composa un poëme, auquel il donna le nom d'un château en ruine que l'architecte Pâris possédait près de Florence; de ce château il fait la capitale d'un royaume dont la maîtresse est dépouillée par une courtisane, puis rétablie dans ses droits par la guerre. Il serait difficile de dire quel est le tissu et moins encore la pensée du *Malmantile reconquis*; toutefois, on le lit volontiers, comme on écoute un beau parleur florentin. Jean-Baptiste Lalli de Norcia chanta la *Jérusalem désolée*; mais, s'a-

donnant bientôt au genre facétieux, il fit les poëmes de *Domitien tue-mouches*, du *Mal français* et l'*Énéide travestie*.

1735. Le *Riciardetto* de Nicolas Fortiguerra est d'un style pur, mais dépourvu d'élégance; dans ce poëme, dont il écrivit, à la suite d'une gageure, un chant par jour, il reproduit en caricature, au milieu de folles bouffonneries, les héros de l'épopée romanesque; riant toujours, sans réflexion ni but, il se jette dans l'obscène, et abuse de sa facilité à versifier.

1694. François Redi, d'Arezzo, qui sut de tout, fit un grand nombre de bons sonnets, outre le *Bacchus en Toscane*, l'œuvre bachique la plus remarquable parmi les modernes, souvent imitée, jamais égalée.

1646. Le Modenais Fulvio Testi, d'une facilité hardie et d'une manière large qui ressemble à de la majesté, manque de ce parfum du style qui éternise les ouvrages, donne trop dans l'ingénieux et le fleuri, accumule des sentences et versifie une morale de prédicateur. Il se plaignait de la prostitution des Muses italiennes; mais l'ode à Charles-Emmanuel, qui lui valut un collier d'or et la croix de Saint-Maurice et Lazare, le fit mettre en jugement sur les instances du gouverneur de Milan. Condamné par contumace à l'exil et à une amende de deux cents ducats, il obtint d'être absous par des vers composés dans un sens contraire. Il vécut dans les cours et les ambassades, honoré et envié, jusqu'au moment où un illustre personnage, qui se croyait représenté dans sa *canzone* au *Petit ruisseau orgueilleux*, le fit égorger.

1552-1637. « La poésie est obligée de causer de la surprise; comme mon compatriote Colomb, je veux trouver un nouveau monde ou me noyer; » ainsi s'exprimait Gabriel Chiabrera de Savone. Accusant les poëtes italiens de timidité, il recherche les images grandioses, les expressions figurées, les mots composés, les mètres nouveaux, dans lesquels il montre un sens exquis des harmonies propres à la poésie italienne; mais les constructions nouvelles qu'il donne à la langue, quelquefois impropres, ne sont pas toujours empruntées au langage populaire. La nécessité de louer d'obscurs professeurs et des princes qui n'excitaient aucun enthousiasme ne fait pas excuser ses perpétuelles allusions mythologiques. Il fit un nombre infini de poésies, des discours religieux en prose, des drames à mettre en musique, cinq poëmes épiques, outre beaucoup de petits poëmes, où l'on ne trouve ni le mérite de la régularité ni celui de l'inspiration.

Ses sermons, dans le genre moyen, figurent parmi les meilleurs

d'Italie; il a certainement de nombreuses beautés, mais rien de grand, rien de profondément senti; aucune de ses odes ne vit dans les souvenirs. Chiabrera, « dans sa ville natale, fut en butte à des intrigues sans qu'il y eût de sa faute, et il fut blessé; il se vengea de ses propres mains, et les juges le condamnèrent à plusieurs mois d'exil ». Charles-Emmanuel le pria de se fixer à sa cour; Chiabrera ayant refusé, il lui donna une chaîne d'or, le fit accompagner dans un carrosse de cour à quatre chevaux, et toutes les fois qu'il retournait à Turin il le gratifiait de trois cents livres pour son voyage. Il obtint de pareilles faveurs de Vincent Gonzague, d'Urbain VIII, de la république de Gênes, au point de rester couvert quand il parlait aux sérénissimes colléges; il mourut à quatre-vingt-cinq ans, non sans mérite, après avoir joui d'une existence saine et placide.

On était bien loin sans doute de l'époque de Léon X; toutefois, les encouragements ne manquaient pas aux gens de lettres. Les pontifes, mais surtout Urbain VIII, les protégeaient, au moins par mode; les Médicis caressaient les artistes et les écrivains; Charles-Emmanuel, malgré toutes ses brigues, ne les oublia point, et souvent il les faisait discuter. Jean-Vincent Pinelli, de Naples, se procurait à tout prix les livres qu'on publiait; outre un musée de globes, de cartes, d'instruments mathématiques, de fossiles, de médailles rares, il forma une bibliothèque dont les ouvrages étaient classés par ordre de matières. Cette collection, vendue à sa mort et chargée sur un bâtiment, tomba entre les mains de corsaires, qui jetèrent à la mer ou dispersèrent sur les côtes des objets dont la valeur leur était inconnue; les pêcheurs recueillirent les feuillets pour calfeutrer leurs barques et garnir les châssis de leurs fenêtres; le reste fut acheté trois mille quatre cents écus d'or par le cardinal Frédéric Borromée, qui en fit le premier fonds de la bibliothèque Ambroisienne. Après l'avoir ouverte au public avec l'insolite commodité de tables, de papier et d'écritoires, ce cardinal y ajouta un collége de docteurs, chargés d'écouter les réclamations des gens studieux et de publier des œuvres nouvelles. Le 1620.
musée, recueilli par Jean-Antoine Soderini, fut dispersé; ce Vénitien parcourut le Levant, loué comme très-docte par Spon et Weler, voyageurs érudits, par Magni et Patin.

L'augustinien Ange de Roccacontrata, directeur de l'imprimerie du Vatican, donna à son couvent à Rome une précieuse bibliothèque, dite Angélique, sous la condition qu'elle resterait ouverte au public.

1700. Le cardinal Jérôme Casanate, de Naples, favorisa les travaux des savants, et surtout la *Collectanea* de Zacagni ; il légua aux dominicains de la Minerve à Rome sa riche bibliothèque, avec une rente de quatre mille écus.

François Marucelli, prélat florentin, en recueillit une considérable dans le palais qu'il s'était fait construire à Rome, et la laissa à Florence.

1635. Dominique Molino, gentilhomme vénitien, entretenait une correspondance avec les principaux érudits, aidait les écrivains de ses conseils, et d'argent ceux qui faisaient imprimer.

Laurent de Frédéric Strozzi, surtout lorsqu'il eut perdu la vue, accumulait dans sa maison de Florence les ouvrages les plus remarquables ; il était imité à Naples par Jean-Baptiste Manso, et à Rome par Cassiano da Pozzo, noble turinois, qui fit dessiner par le Poussin et Pierre Testa, en vingt-quatre volumes, les antiquités romaines, et réunit sa bibliothèque à celle de Clément XI.

1658. Le Napolitain Joseph Valletta recueillit et lut un grand nombre de livres, et mit ses dix-huit mille volumes à la disposition de quiconque avait besoin de les consulter ; aussi se trouvait-il en correspondance avec tous les érudits, et il passait pour être le seul à Naples qui parlât anglais.

Les papes dès les premiers temps recueillirent des manuscrits et des livres ; saint Clément chargea des notaires d'écrire les actes des martyrs, origine des archives du Vatican, à la collection desquelles saint Gélase fit mettre de l'ordre. Quelque petite qu'elle ait semblé dans d'autres temps, elle était alors la principale du monde chrétien ; de la Gaule on écrivait à Grégoire le Grand pour en obtenir les œuvres de saint Irénée, et d'Alexandrie pour le martyrologe d'Eusèbe (1). Saint Amand, évêque de Tongres, demandait à Martin I[er] des livres, et le roi Pépin quelques manuscrits grecs qu'il voulait donner à l'abbaye de Saint-Denis ; Loup, abbé de Ferrière, priait Benoît III de lui envoyer les commentaires de saint Jérôme sur Jérémie, ceux de Donat sur Térence et l'*Orateur* de Cicéron (2). Voilà ce qu'était cette bibliothèque durant l'époque la plus ténébreuse du moyen âge ; à la renaissance elle s'agrandit, et Calixte III dépensa quarante mille écus d'or pour sauver des livres de la main des Turcs quand ils dévastaient la Grèce ; à la prise de Constantinople, pareille somme fut sacrifiée par Nicolas V,

(1) GREGORIO, *Mémoires*, vol. IX, ep. 50.

(2) Baronius, à l'année 549 ; CENNI, *Codex Carolinus*, I, 148 ; *Antiquitates italicæ medii ævi*, III, 835.

qui envoyait dans toute l'Europe des érudits pour chercher des livres. Pie IV chargea de la même mission Panvinio et Avanzati ; Sixte IV et Léon X firent plus en encore, et Paul V ensuite, sur les instances de Baronius. Lorsque le duc de Bavière, dans la guerre de Trente ans, saccagea la fameuse bibliothèque d'Heidelberg, Urbain VIII, par les soins de Léon Alacci, en recueillit tout ce qu'il put, et quatre cent trente et un manuscrits grecs, mille neuf cent cinquante-huit latins, huit cent quarante-sept allemands furent apportés dans la bibliothèque du Vatican (1).

Les papes Alexandre VII et Alexandre VIII y ajoutèrent mille neuf cents manuscrits divers de Christine de Suède et de la bibliothèque ducale d'Urbin. On manquait encore de manuscrits hébraïques, syriaques, arméniens, égyptiens, éthiopiens, du Malabar et autres ; mais le Maronite Gabriel Eva, envoyé par la Propagande en Égypte, y ayant remarqué des bibliothèques riches et mal tenues, on chargea le Maronite Élie Assemani d'en recueillir quelques-uns pour la bibliothèque du Vatican ; d'autres lui furent donnés ou laissés par testament ; puis, Simon Assemani, qui compila la *Bibliothèque orientale,* à l'imitation de la bibliothèque grecque de Fabricio, qui est encore le meilleur catalogue sur la matière, en alla chercher de nouveaux.

Les reines Catherine et Marie de Médicis ouvrirent la cour de France à beaucoup d'Italiens remarquables par leur savoir ; puis un grand nombre d'autres reçurent des dons et des pensions de Louis XIV, qui ambitionnait aussi la gloire d'Auguste. Philippe IV, poëte et peintre lui-même, achetait de Palerme le *Spasimo,* ailleurs la Sainte Famille et la Vierge à la Tente, les tableaux les plus insignes de Raphaël, l'Adonis endormi sur les genoux de Vénus, de Véronèse, pour faire pendant au même sujet du Titien ; il fit des commandes au Dominiquin, comme à Guido, au Guerchin, à l'Albani qui, avec les toiles de Caravage, de Cambiaso et d'autres peintres italiens, font admirer les galeries de l'Alcazar et d'Aranjuez ; il voulut encore avoir plus de trois cents plâtres des meilleures statues d'Italie.

Christine de Suède a laissé un souvenir plus grandiose. Homme

(1) Les Français, en 1797, enlevèrent de cette bibliothèque cinq cents manuscrits, dont trente-huit grecs et latins furent restitués à Heidelberg par le traité de 1815 ; parmi ces derniers, qui provenaient de l'achat fait par Urbain VIII, se trouvaient l'unique exemplaire d'Anacréon et celui de l'Anthologie de Constantin Cefala ; on restitua en outre les huit cent quarante-sept allemands.

par les dehors et les actes, négligée dans ses vêtements, simple dans sa nourriture, insensible au froid, au chaud, au sommeil, écuyère infatigable, amante mobile, elle hérita, avec son royaume, de la gloire du grand Gustave-Adolphe ; mais elle sentit la difficulté de la soutenir. Désirant se convertir au catholicisme, bien qu'elle fût la fille de l'homme qui avait fait triompher la réforme en Allemagne, elle abdiqua, et vint en Italie. Fêtée comme le réclamait une conversion de cette importance, elle offrit en don votif, à la sainte maison de Lorette, son sceptre et sa couronne ; s'étant établie à Rome dans le plus beau palais du monde, elle partagea son temps entre l'étude, les amusements, les honneurs, dans lesquels elle surpassait la plupart des princes de son temps. Elle ne pouvait oublier qu'elle avait été reine ; de même qu'en France, par sentence privée, elle punit de mort Monaldeschi, attaché à sa maison, ainsi à Rome, quelques malfaiteurs s'étant réfugiés dans son palais, elle refusa de les livrer à la justice ; puis, quelques jours après, elle alla communier menant à sa suite, avec sa livrée, ces misérables dignes de la potence.

1654. (printed in the margin beside "meil, écuyère infatigable")

Le pape supportait ces procédés étranges et d'autres ; la pension que devait lui payer la Suède ayant éprouvé du retard, il lui assigna douze mille écus romains. Christine prodiguait l'argent aux gens de lettres et aux artistes ; elle fit déterrer les thermes de Dioclétien, fournit à Borelli les moyens de publier son ouvrage sur le mouvement des animaux, et chargea Bernini d'exécuter une tête de Salvator, dont Baldinucci, sur son invitation, écrivit la vie. Capellari de Bellune, qui la loua dans un poëme en latin, fut son secrétaire ; elle eut pour mathématicien Vitale Jourdain, de Bitonto, et Octave Ferrari pour un éloge reçut d'elle un collier de la valeur de mille sequins ; Soldani dut lui faire, en cent médailles, sa propre histoire.

L'académie qu'elle institua dans son palais comptait Noris, qui fut ensuite cardinal ; Ange de la Noce, archevêque de Rossano ; Joseph-Marie Suares, évêque de Vaisons ; Jean-François Albano, qui devint Clément XI ; Manuel Schelestrate, beaucoup d'évêques et d'autres prélats ; Étienne Gradi, bibliothécaire du Vatican ; Octave Falconiere, antiquaire ; Dati, Borelli, Menzini, Guidi, Filicaïa, qui célébrait *la grande Christine, de la volonté de qui dépend et par laquelle vit et se soutient la renommée ; elle qui appelle son royaume tout ce qui pense, tout ce qui agit et tout ce qui est doué d'intelligence.* Il faut y joindre le triste poëte Jean-Mario
1728. Crescimbeni, de Macerata, qui écrivit l'*Histoire de la poésie en*

langue vulgaire, matière confuse, exposée prolixement, avec un goût peu sûr, et qui n'a de prix que parce qu'elle met en lumière des choses nouvelles. Désespérant de parler de tous les poëtes de son temps, et craignant de mécontenter ceux qu'il omettrait, Crescimbeni mit tous leurs noms dans une urne, et tira au sort ceux dont il aurait à parler ; tout cela se fit en présence de témoins, et procès-verbal en fut rédigé.

Après la mort de Christine (1), Crescimbeni, dans la pensée de maintenir réunis ces hommes de talent, institua l'Arcadie, qui devint l'académie la plus fameuse de l'Italie par ses mérites et le ridicule. Les quatorze fondateurs se réunirent d'abord, le 5 octobre 1690, à Saint-Pierre Montorio, puis dans le jardin Farnèse sur le Palatin ; plus tard, Jean V de Portugal leur fournit les moyens d'acheter une propriété, qui fut le Bosco Parrasio, sur le Janicule. Lorsque le nombre de leurs membres et de leurs correspondants se fut accru, ils eurent des colonies dans chaque ville de l'Italie ; devant simuler une Arcadie renouvelée, ils assignaient à chacun des noms de bergers et des possessions, mêlant partout à cet effet des idées champêtres et pastorales : ils avaient pour emblême la flûte de Pan, pour grenier les archives, pour gardien le président, comptaient les années par olympiades, et Gravina rédigea les statuts de l'Académie dans le style des XII Tables (2) ; en un mot, c'était une idéalité sans aucun rapport avec le monde réel, et d'autant plus étrange qu'on choisit pour patron Jésus à la crèche. Les membres de cette académie se proposaient de réformer le mauvais goût ; mais s'il avait pour cause le désaccord entre les choses et les mots, comment espérer qu'il serait épuré par des gens qui se réunissaient pour lire des vers, et des vers faits pour être lus? L'emphase disparaissait, mais on restait dans l'artificiel au lieu de recourir à la nature. Vincent Leonio de Spolète, un des membres les plus distingués de l'Arcadie, combattit les transpositions, et remit en honneur Pétrarque ; on allait donc hors de la Porte Angélique pour le lire, et le goûter.

Les convulsions étaient remplacées par la langueur ; mais en même temps on tendait à s'améliorer, et les plus remarquables

(1) Le mausolée de Christine, œuvre de Charles Fontana, en marbre de couleur diverse et en bronze, représente son portrait dans un cartouche, où il est soutenu par une tête avec les ailes de chérubin.

(2) Dans un siècle si peu républicain, le sentiment de la souveraineté du peuple se réfugia dans ces lois, où il est écrit : *Penes commune summa potestas esto*.

parmi ceux que nous avons nommés introduisirent une manière différente de celle des écrivains du seizième siècle, et surtout plus originale.

1642-1707. Le Florentin Vincent Filicaïa l'emporte sur ses contemporains par la noblesse de la pensée, la vigueur de l'imagination, le sentiment religieux et patriotique; chez lui, c'est le cœur qui parle alors qu'il déplore le siége de Vienne (1), qu'il célèbre les victoires de Sobiesky sur les Turcs, ou gémit sur les maux de l'Italie, déchirée par la guerre de succession, et trop belle et trop peu forte. Néanmoins, en répétant certaines formules et certains passages, il manifeste le défaut d'inspiration, puis il affecte outre mesure l'harmonie, et se drape dans les haillons du dix-septième siècle; comme s'il craignait de déplaire aux peuples ou aux rois, il se renferme dans les généralités, et n'exprime jamais complétement ni la gloire des triomphes ni la joie de l'espérance. Filicaïa vécut très-modestement; il fut nommé sénateur du grand-duc, mais assez tard, et Christine de Suède fit élever deux de ses fils, en lui recommandant le secret, parce qu'elle rougissait, disait-elle, de faire si peu pour un si grand homme.

1642-1712. Alexandre Guidi, de Pavie, commença par l'enflure habituelle (2); puis à Rome, sur le conseil d'amis, il se mit à étudier Pindare, Pétrarque et Chiabrera; supérieur au dernier et à Filicaïa par l'imagination, mieux soutenu et plus habile à manier la langue, à produire le flot harmonieux, il déclare qu'il fait jaillir *les hymnes de son âme, enfantement immortel,* là où la grandeur lui apparaît. Il commence sur un ton magnifique; mais comme il ne traite pas un sujet d'intérêt réel, qu'il manque du sentiment actuel et vrai, il finit d'une manière froide, malgré son désordre dithyrambique et le désir trop manifeste de s'exhausser sur un piédestal; nous ne disons rien de sa fade idéalité de la vie pastorale, alors même qu'il chante sur la colline de Quirinus, « où les chefs altiers, dans leurs pensées, fabriquaient les freins et les chaînes de la servitude pour les Daces féroces et les orgueilleux Bretons ». Poëte

(1) Le poëme, resté populaire, de *Meo Pataca* écrit en roman par Berneri, en 1683, se rapporte au siége de Vienne. Meo, fanfaron romain, se propose de réunir une poignée d'autres braves pour affronter les Turcs, et la belle Nuccia veut le retenir en vain; son ardeur belliqueuse éclate en railleries et bravades, et la nouvelle que Sobiesky a délivré Vienne arrive en attendant. Meo a le mérite de l'héroïsme sans ses dangers, participe aux fêtes avec lesquelles Rome célèbre cet événement, et revient à ses bravades et à ses amours.

(2) Voir les *Pensées héroïques expliquées par la plume d'A. Guidi.*

d'images, il les exagère souvent; il orne et amplifie autant que Chiabrera, et prodigue les épithètes, qu'il approprie non au sens, comme celui-ci, mais à l'harmonie. Son *Endymion*, fable pastorale composée pour Christine, devint fameuse parce qu'on crut qu'elle y avait travaillé, et que Gravina en fit un commentaire, en la choisissant pour modèle des règles qu'il prescrivait. Il paraphrasa en vers six homélies du cardinal Jean-François Albano; mais les saints eux-mêmes sont affublés comme les bergers d'Arcadie.

Le Florentin Benoît Menzini se traîne encore dans les sentiers 1646-1704.
de l'Arcadie et de la mythologie. La colère donne à ses satires de la vigueur, bien qu'il ne flagelle que les vices les plus apparents et lance des invectives de carrefour; car il pense que « les mots empruntés à la plèbe valent autant pour les poëtes satiriques que les expressions nobles pour les poëtes héroïques; » mais il ne sut pas fondre le style des anciens avec le langage actuel. Dans son *Art poétique*, il censure le mauvais goût plus qu'il n'enseigne le bon. Sa vie fut agitée, jusqu'au moment où, abrité sous le manteau papal, il composa des poésies dans le genre pastoral, comme l'*Académie tusculane*.

Jean-Baptiste Zappi d'Imola, docteur à treize ans, associa les 1667-1709.
triomphes du barreau à ceux du Parnasse, mais sans sortir de la pauvreté, qu'il partagea avec Faustine Maratti, *arcades ambo*. Élégant et correct, mais sans l'étincelle divine, il fait des vers pour faire des vers, non par besoin d'obéir à l'inspiration, et se perd au milieu de puériles subtilités.

Charles Maggi, secrétaire du sénat de Milan, traduisit du grec 1630-99.
beaucoup d'épigrammes, auxquelles il ajouta des arguties, comme les sculpteurs d'alors donnaient une forme maniérée aux copies des anciennes statues; non-seulement il composait en milanais de bonnes satires, inspirées par un sentiment courageux, mais encore des comédies, dans lesquelles il créa les types du *Meneghino*, bonhomme, serviteur curieux et crédule, et de dame *Quinzia*, vieille femme orgueilleuse de son blason; beaucoup de ses bons mots sont restés comme proverbes. Dans ses drames pour célébrer l'arrivée des nouveaux gouverneurs, il n'épargnait pas les scènes lubriques, qu'il est difficile de concilier avec la grave dévotion de l'époque, et ses *mœurs irrépréhensibles*, comme dit Maffei. Quelques-uns de ses sonnets flagellent vigoureusement l'Italie, endormie dans un calme trompeur : si quelqu'un, dit-il, pourvoit aux maux imminents, il ne cherche que son propre salut, sans songer aux disgrâces des autres.

1633-1711. Alexandre Marchetti, de Pistoie, étudia diverses choses sans être satisfait d'aucune, jusqu'à ce que Borelli le fixa sur la géométrie, dont il fut professeur à Pise, où il répandit les doctrines de Galilée sur la résistance des solides; mais il fut trop inférieur aux savants qu'il avait la présomption d'égaler. Ses poésies lyriques sont médiocres comme sa traduction d'Anacréon, et celle de Lucrèce vaut encore moins, malgré l'opinion la plus répandue ou la plus vulgaire.

Toutefois, plus que dans le siècle précédent, on sentait le besoin de faire du nouveau, quoiqu'on ne suivît pas la bonne voie pour le trouver. Différents poëtes chantèrent les malheurs ou les espérances de la patrie; Guidi introduisit les *canzoni* libres, Tassoni les poëmes héroï-comiques, Redi la variété du dithyrambe, Chiabrera des mètres à la manière latine et grecque.

1665-1727. Le Bolonais Jacques Martelli, outre sept satires, trois poëmes et un déluge de poésies lyriques, fit vingt-six drames, afin de relever le théâtre, tombé dans un état misérable; et pour qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à des traductions d'auteurs français, il se rapprochait des Français jusque dans la contexture du vers, que les Italiens appellent *martelliano*, de son nom. A ce vers, dont la déclamation est déjà monotone, il ajouta des images lyriques, des similitudes artificielles, en un mot tout ce qui répugne le plus à la tragédie.

On fit alors beaucoup de tragédies, sans parler d'une foule de comédies, parmi lesquelles nous mentionnerons seulement celles
1660-1724. de Fagiuoli, faites pour l'académie des *Apathistes*, dont les membres se réunissaient chez Augustin Bollettini à Florence; Filicaïa, Salvini, Magliabecchi et d'autres en faisaient partie. Emmené en Pologne, comme secrétaire, par le cardinal Sainte-Croix, il montra de l'habileté dans les affaires, et dès ce moment il ne cessa de noter chaque soir tout ce qu'il avait vu et observé dans la journée. De retour en Italie, il vécut longuement et toujours pauvre; dans ses compositions à la manière de Berni, il évita les saletés qui semblent inséparables de ce genre.

Le théâtre, surveillé par les évêques, abandonna, au moins en grande partie, les bouffonneries du seizième siècle; mais il perdit toute originalité. La comédie italienne, qui s'était introduite à Paris en 1577, attirait un tel concours, que les autres théâtres en devinrent jaloux; en général, elle représentait des farces où devaient figurer les acteurs, au lieu des compositeurs. En 1645 l'opéra, italien fut introduit dans cette ville, par la protection de

Mazarin ; mais les Italiens n'ont rien à opposer aux illustres contemporains français, Corneille, Racine et Molière.

Jean-Vincent Gravina, de Rogliano, prétendait au titre de Sophocle italien pour cinq pauvres tragédies. Dans la *Raison poétique*, traité qui n'aurait pas déplu un siècle plus tard, il soutient, par de longs raisonnements, que la poésie consiste dans l'imitation convenable ; mais il ne sait pas même déduire de ce principe toutes ses conséquences. Orgueilleux, mordant, il s'aliéna l'Arcadie en s'attribuant tout le mérite de cette société, et devint l'objet d'attaques violentes de la part de Quinto Settano. Sous ce nom se cachait Ludovic Sergardi, jésuite siennois ; dans des satires élégantes, remplies de venin, et qui se répandirent dans toute l'Europe parce qu'elles étaient en latin, il se déchaîna contre les vices du siècle (1) et les hommes, entre autres Guidi, géant pour d'autres, et qu'il traitait de *nain*. 1664-1718.

Le Milanais Thomas Ceva, coloriste facile et soigneux, associa les mathématiques à la poésie latine ; irrésolu, il chante de préférence les anciennes erreurs, comme plus poétiques ; il attribue à l'abandon d'Aristote les hérésies de Luther et de Calvin, combat les tourbillons de Descartes, les atomes de Gassendi et le système de Copernic comme contraires à la foi, et soutient l'attraction sous le nom de sympathie. Il est plus heureux quand il se borne à la poésie, comme dans *les Forêts* et *Jésus enfant ;* mais il se complaît toujours dans l'épigramme ; alors même qu'il veut peindre un grand tableau, il le remplit de petites descriptions, gracieuses si l'on veut, mais sans ensemble, où l'on ne voit que des figures d'enfants, de bergers, d'agneaux ; jamais il ne sait s'en détacher ou s'apercevoir du manque d'à-propos, èt moins encore s'élever ; pour faire aimer Jésus et détester le diable, il ne connaît d'autres 1648-1756.

(1) Si l'on se rappelle le sermon de Joseph Zanoïa, on en trouvera l'inspiration dans ces vers :

Nec juvat argentum, cum non licet amplius uti,
Extrema in tabula superis donare, Deusque
Esto hæres, dicas. Renuunt patrimonia Divi
Fænora quæ sapiunt, quamquam fruterculus ille
Piscator cœlo adscribat, geniisque beatis,
Expiet et fœdæ quæcumque piacula vitæ
Crimine si partum moriens levaveris assem
Cælitibus. Miseri ! quantum falluntur avari !
Marmore quæ pario fabricatis templa, cruorem
Et lacrimas redolent, venis quem pauper apertis,
Expressitque olim madido provincia vultu.

moyens que la vénération, le rosaire, les prières. Dans une intention pieuse, il écrivit quelques vies, d'un style bon et tempéré comme son esprit; dans celle de Lemène, il s'élève à d'excellentes considérations sur l'art poétique.

Ajoutons aux poëtes latins le Bergamasque Publio Fontana, le Florentin Averani, Cappellari, Strozzi, qui chanta le chocolat, le jésuite Charles d'Aquin, qui, outre un *Anacreon recantatus* de sentiment pieux, fit un *Lexicon militare*, dans lequel il explique les termes de guerre avec des observations excellentes et d'érudites observations. A Rome, en 1656, on imprima sous les auspices d'Alexandre VII les *Poemata septem illustrium virorum*, dits parfois *Plejas alexandrina*, et que les Elzevier réimprimèrent en 1672: ce sont Alexandre Pollini, Natale Rondinini, Virginio Cesarini, Augustin Favoriti, Étienne Gradi, avec les étrangers Roger Torck et Ferdinand Fürstemberg; le dernier publia à Anvers les poésies du pape Alexandre sous le titre *Philomati musæ juveniles* (1654). Beaucoup de jésuites employèrent le latin, surtout dans les controverses; mais en général ils tombent dans la déclamation, défaut qu'on peut attribuer à leur habitude d'enseigner très-jeunes; ils publièrent un grand nombre de livres d'instruction, qui sont les meilleurs de cet âge.

Les difficiles puérilités d'acrostiches, d'énigmes, de vers corrélatifs ou répétés, de poëmes figurés s'introduisirent également dans ces travaux (1); Balthazar Boniface publia à Venise le *Musarum liber ad Dominicum Molinum*, qui sont vingt-six pages imprimées et vingt-deux gravées, représentant les sujets suivants : *Turris, clypeus, columna, calaria, clepsydra, fusus, organum, securis, scala, cor, tripus, cochlea, pileus, spathalion, rastrum, amphora, calix, cubus, serra, ara*. Le recueil de Caramuel publié à Rome en 1663, est plus considérable; il a pour titre : *Primus calamus ad oculos ponens metametricum, quæ variis currentium, recurrentium, adscendentium, descendentium, nec non circumvolitantium versuum ductibus, aut æri incisos, aut busso insculptos, aut plumbo infusos multiformes labyrinthos exornat :* ce sont huit cent trente-quatre pages, dont vingt-quatre gravées et qui se divisent en huit parties, *Prodromus, Apollo*

(1) Un bel anagramme fut le nom de *Evangelista Torricellius* converti en *En virescit Galileus alter*; *Antonius Magliabechius*, en *Is unus bibliotheca magna*; *civitas Cremona*, en *Ecce nos tui Maria*; *Isabella Andreini*, en *Alia blanda Sirena*.

arithmeticus, Apollo cetricus, anagrammaticus, analexius, centonarius, polyglottus, sepulchralis. Travail immense pour enfanter moins qu'une souris.

Là donc encore langueur ou futilité, et le bavardage, comme d'habitude, ornait les funérailles de la pensée et de la nation : confusion et prolixité chez la plupart, même dans les écrivains qui racontent; disette de pensées et, par suite, abondance de paroles; ceux-là même qui répugnaient aux bizarreries à la mode ne cherchaient pas à les éviter en s'élevant au sentiment, mais en recourant aux auteurs du seizième siècle, à Pétrarque, à Boccace, et pourtant la réforme avait passé par-dessus.

Les anciens écrivains de l'Italie étaient devenus des modèles pour les Français, les Anglais et les Espagnols, parce qu'ils avaient été nationaux, c'est-à-dire qu'ils avaient développé la pensée dans le sens de ceux auxquels ils s'adressaient; maintenant la spontanéité soulevait le dégoût, et chacun imitait, contrefaisait. Toutefois, quelques esprits sévères creusèrent profondément le sillon des études, et proclamèrent des vérités qui devançaient les temps; mais lorsque l'érudition réparatrice vint leur donner raison, où trouva-t-on leurs idées? Non dans les souvenirs du peuple, non dans les affaires actuelles et les applications, mais dans des livres négligés par les contemporains, oubliés par la postérité.

L'Italie, loin qu'elle fût regardée comme l'étoile polaire, vit les étrangers tourner sa manière en ridicule : Shakspeare contrefit les *concetti* des Italiens; Boileau rendit proverbial le clinquant du Tasse; le jésuite Bouhours, dans la *Manière de bien penser dans les œuvres d'esprit*, se railla des poëtes italiens et de leurs *concetti*. Le marquis Jean-Gioseffo Orsi de Bologne, grand précepteur de science chevaleresque, entreprit de le réfuter; alors naquit un litige au dedans et au dehors, mais sans que personne s'élevât à de larges pensées. Prosper Montani de Pesaro s'étonnait de voir tous ces écrivains, au lieu d'établir des règles sensées de goût, s'appuyer uniquement sur Aristote, Hermogène, Démétrius de Phalère, ce qu'il appelle « prostration d'esprit, intelligence étroite et oppressive, vile bassesse ». En effet, l'attention se tournait vers les grands écrivains, vers les grands penseurs de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Le goût et le raisonnement pour le bon et le mauvais se réglaient d'après leur mérite et leurs opinions, et l'on s'occupa de les traduire, tandis que les auteurs italiens cessaient de passer les Alpes. Dans les beaux-arts même, l'Italie fut surpassée par les étrangers, qui dans la musique

faillirent encore enlever la palme à ses compositeurs et à ses chanteurs.

Le savoir trébuche lorsqu'il ne s'appuie pas sur l'action. Or, dans la France et la Hollande, mais surtout en Angleterre, on ne trouverait pas un homme de lettres de réputation qui n'ait pris part, au moins avec la plume, aux événements de son pays. Dans la riche littérature française, sans excepter les romans, les tragédies et les comédies, l'histoire de cette nation vit et respire, au point qu'on pourrait l'écrire, je ne dis pas fidèlement, mais entièrement d'après ces divers travaux. Mais en Italie la phrase, toujours futile et molle, n'était pas une arme d'attaque ou de défense; prose ou poésie, c'était un caquetage sans sérieux, ni passion, ni grandeur, qui ne disait rien au cœur, pour s'adresser à la volupté matérielle ou bien aux caprices vulgaires. On n'aiguisait pas le style pour se faire entendre des partis, pour animer la parole par le sentiment commun. A quoi aspirait-on? A susciter l'étonnement. Que recherchait-on? Les applaudissements des académies : on n'écoutait jamais le cœur, on n'interrogeait pas les profonds mystères de la vie, les besoins de la nation, son passé, son avenir.

CHAPITRE CLVIII.

SCIENCES MORALES ET PHILOSOPHIQUES. ÉCONOMIE. HISTOIRE.

L'absence de mouvement philosophique ne fut pas une des dernières causes de la futilité littéraire. Les humanistes, les platoniciens, les nouveaux péripatéticiens, les nouveaux pythagoriciens, les mystiques, les stoïciens et les sceptiques avaient livré des assauts divers à la scolastique, qui sous l'appareil de l'argumentation cachait souvent la nullité et tournait toujours dans le même cercle.

1556. Le Modénais Mario Nizzoli (1) combattit la logique et la métaphysique du Stagirite, non moins que les idées de Platon, en désaccord avec les faits; au langage barbare des écoles il cherchait à substituer le langage commun et des étymologies claires;

(1) *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos;* Parme, 1553.

Leibniz l'offrit donc comme *exemplum dictionis philosophiæ reformatæ*.

Le Vénitien Sébastien Erizzo soutint la méthode analytique (*divisive*), appelée par Platon un don et un enseignement des dieux; mais les attaques partielles furent moins funestes à la scolastique que la réforme qui, introduisant le doute et l'examen, fit remplacer le *ipse dixit* par la discussion contradictoire des faits. Non contents de détruire, quelques-uns voulurent substituer au vieil édifice d'artificielles combinaisons de systèmes anciens et d'inventions personnelles. Le royaume de Naples fournit surtout des penseurs originaux; mais à peine affranchis de la scolastique, ils s'abandonnaient à l'enthousiasme, au goût de l'extraordinaire dans l'ordre des idées et des faits, aux aberrations ontologiques, mêlant la jactance critique à la superstition et à l'incrédulité, avec une turbulence indisciplinée, qui se manifestait même dans leur manière de vivre. 1585.

Bernardin Telesio, de Cosenza, après avoir étudié dans la retraite jusqu'à l'âge de soixante ans, publia un traité de philosophie naturelle (*De rerum natura juxta propria principia*); débarrassant la physique d'Aristote des commentaires, il réduit les principes à trois, un corporel, qui est la matière, et deux incorporels, la chaleur et le froid, non-seulement actifs, mais conscients de leurs actes et de leurs impressions réciproques. La chaleur unie à la matière la plus subtile réside dans les cieux, et le froid dans le centre de la terre, où la matière a plus de densité; l'espace intermédiaire est le champ de leurs batailles. Il émet des idées nouvelles sur le mouvement des corps, la chute des graves, l'angle d'incidence et de réflexion de la lumière, la direction des rayons dans les miroirs concaves ou sphériques. Avant Descartes et Bacon, auxquels on attribue le mérite d'avoir ramené les esprits à l'expérience et à l'induction, Telesio, interrogeant la nature et s'affranchissant des préjugés fondés sur l'autorité et des maximes *a priori* déclarait, comme les modernes, qu'il fallait étudier les sciences naturelles selon leurs principes propres; aussi Bacon l'appelle le premier des novateurs. 1599-88.

Giordano Bruno de Nola participait à ces mérites. Las de la vie de dominicain et de la tyrannie qui pesait sur l'Italie, il se rend à Genève, où il soutient une lutte contre Calvin et Théodore de Bèze, dont il embrasse les doctrines, mais sans accepter leurs restrictions. Considéré comme sceptique, il est persécuté; il quitte la chaire pour aller combattre en France, en Angleterre et dans 1550-1600.

plusieurs académies d'Allemagne les partisans d'Aristote, sans jouir dans aucun lieu de la tranquillité, peut-être à cause de son orgueil excessif (1). Intelligence très-perspicace, versé dans le grec et la philosophie ancienne, d'une imagination vigoureuse, mais effrénée, il soutient la liberté originelle de philosopher ; seulement, il ne sait pas maîtriser son sujet, ni s'arrêter à temps. Ses ouvrages sont affublés de titres étranges, comme la *Cabale du cheval Pégase*, la *Cène des cendres ;* le dernier est un dialogue sur la théorie physique du monde, dans lequel il soutient Copernic, dont il loue non moins l'érudition que le courage (2) ; toutefois, il

(1) Bruno était très-reconnaissant envers les princes ses protecteurs ; voir son *Oratio consolatoria, habita in illustri academia Julia, in fine solemnissimarum exsequiarum illustrissimi et potentissimi principis Julii ducis Brunsvicensium,* 1° *julii* 1589, *Helmstadii.* En parlant de lui-même, il dit : *In mentum ergo, in mentem, Itale, revocato, te a tua patria, honestis tuis rationibus atque studiis pro veritate exulem, hic civem ; ibi gulæ et voracitati lupi romani expositum, hic liberum ; ibi superstitioso insanissimoque cultui adstrictum, hic ad reformatiores ritus adhortatum ; illic tyrannorum violentia mortuum, hic optimi principis amænitate atque justitia vivum.* Scrive *ad excellentissimum academiæ Oxoniensis procancellarium, doctissimos doctores atque celeberrimos magistros, Philopheus Jordanus Brunus nolanus, magis laboratæ theologiæ doctor ; purioris et innocuæ sapientiæ professor* ; *in præcipuis Europæ academiis notus, probatus et honorifice exceptus philosophus ; nullibi præterquam apud barbaros et ignobiles peregrinus ; dormitantium animorum excubitor* ; *præsumptuosæ et recalcitrantis ignorantiæ domitor ; qui in actibus domitor* ; *qui in actibus universis generalem philanthropiam protestatur ; qui non magis Italum quam Britannum, marem quam fœminam, mitratum quam coronatum, togatum quam armatum, cucullatum hominem quam sine cuculla virum* ; *sed illum, cujus pacatior, civilior et utilior est conversatio, diligit ; qui non ad perunctum caput, signatum frontem, ablutas manus, et circumcisum penem, sed* (*ubi veri hominis faciem licet intueri*) *ad animum ingeniique culturam maxime respicit ; quem stultitiæ propagatores et hypocritunculi detestantur, quem probi et studiosi diligunt, et cui nobiliora plaudunt ingenia.*

(2) *Heic ego te appello, veneranda prædite mente,*
Ingenium cujus obscuri infamia sæcli
Non tetigit, et vox non est suppressa strepenti
Murmure stultorum, generose Copernice, cujus
Pulsarunt nostram teneros monumenta per annos
Mentem, cum sensu ac ratione aliena putarem,
Quæ manibus nunc attrecto teneoque reperta,
Posteaquam in dubium sensim vaga opinio vulgi
Lapsa est, et rigido reputata examine digna,
Quantumvis Stagyrita meum noctesque diesque
Græcorum cohors, italumque, arabumque sophorum

trouve quelque chose d'absurde dans l'hypothèse de la gravitation, attendu que tout mouvement est circulaire de sa nature. *Le Débit de la bête triomphante, proposé par Jupiter, effectué par le conseil, révélé par Mercure, raconté par Sophie, ouï par Saulin, enregistré par Nolanus,* fut considéré comme quelque chose de terrible contre Rome, tandis que ce n'est rien de plus qu'une allégorie pour servir d'introduction à la morale. Le monde, selon lui, est animé par une intelligence omniprésente, cause première, non de la matière, mais de toutes les formes que la matière peut revêtir, formes vivantes dans toutes les choses bien qu'elles ne semblent pas vivre (1). L'unité est l'être ; ce qui est multiple est

Vincirent animum, concorsque familia tanta;
Inde ubi judicium, ingenio instigante, aperiri
Cœperunt veri fontes, pulcherrimaque illa
Emicuit rerum species (nam me Deus altus
Vertentis sæcli melioris non mediocrem
Destinat, haud veluti media de plebe, ministrum),
Atque ubi sanxerunt rationum capere veri
Conceptam speciem, facilis natura reperta;
Tum demum licuit quoque posse favore Mathesis
Ingenio partisque tuo rationibus uti,
Ut tibi Timei sensum placuisse libenter
Accepit, Agesiæ, Nicetæ, Pythagoræque.

(1) Dans un dialogue, que nous abrégeons, il entend prouver que toutes les choses vivent:

Théophile. L'opinion commune n'est pas toujours la plus vraie ; mais il ne suffit pas pour qu'une chose soit vraie qu'on puisse la soutenir; il faut encore la démontrer, et cela ne me sera point difficile. N'y a-t il pas eu des philosophes qui ont dit que le monde est animé? Pourquoi donc ces sages ne diraient-ils pas aussi que toutes les parties du monde sont animées!

Diosono. Ils le disent en effet, mais ils le disent des principales et de celles qui sont de véritables parties du monde, chacune desquelles contient l'âme tout entière; car l'âme des animaux que nous connaissons est tout entière dans chaque partie de leur corps.

Théophile. Quelle est donc la chose que vous croyez ne pas être réellement une partie du monde?

Diosono. Les choses qui ne sont pas premiers corps, comme disent les péripatéticiens: la terre avec les eaux et les autres parties qui selon vous constituent l'animal entier, la lune, le soleil et les autres corps; en outre, j'appelle animaux principaux ceux qui ne sont pas parties premières de l'univers, et que l'on dit avoir, ceux-ci une âme végétative, ceux-là une âme sensitive, et d'autres même une âme raisonnable.

Théophile. Mais si l'âme, précisément parce qu'elle est dans le tout, se trouve encore dans les parties, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle existe pareillement dans les parties des parties?

Diosono. J'y consens, mais seulement dans les parties des choses animées.

composé; donc il n'existe que le un, et en lui se trouvent confondus le fini et l'infini, l'esprit et la matière. Prise en soi, l'unité est Dieu; en tant qu'elle se manifeste dans le nombre, elle est le monde, et le monde est encore Dieu (1). Au fond, une unité primitive réside sous l'apparente variété des objets, qui sont tous égaux par rapport à elle; en les observant, on ne voit pas de substances particulières, mais la substance en particulier. Il y a donc un principe suprême de l'existence, c'est-à-dire Dieu, qui peut être tout et est tout. La puissance et l'activité, le réel et le possible constituent en lui une unité inséparable; il est le *fondement intérieur*, et non pas seulement la *cause extérieure* de la création. Il n'y a d'idées vraies que dans l'être divin, dont l'uni-

Théophile. Quelles sont les choses non animées, ou qui ne font pas partie des choses animées?

Diosono. N'en avons-nous donc pas assez sous les yeux? Toutes celles qui n'ont pas vie.

Théophile. Et quelles sont les choses qui n'ont pas vie, ou au moins un principe vital?

Diosono. En somme, voulez-vous que chaque chose ait une âme et un principe vital?

Théophile. C'est précisément ce que je prétends.

Polymnius. Donc un corps mort a une âme? donc mes manches, mes pantoufles, mes bottes, mes éperons, mon anneau et les formes de mes souliers sont animés? ma simarre, mon manteau sont animés?

Théophile. Je dis que la table n'est pas animée comme table, pas plus que l'habit comme habit, le cuir comme cuir, le verre comme verre; mais que, en tant que choses naturelles et composées, ils ont en eux la matière et la forme. Quelque petite et chétive que soit une chose, elle contient une partie de la substance spirituelle, qui, pour peu que le sujet s'y trouve disposé, s'étend de manière à devenir une plante ou un animal, et reçoit les membres d'un corps quelconque, de ceux qu'on appelle communément animés, parce que l'âme se trouve dans toutes les choses, et qu'il n'y a pas de corpuscule si minime qui n'en contienne sa portion.

Polymnius. Ergo quidquid est animal est.

Théophile. Toutes les choses qui ont une âme ne s'appellent pas animées.

Diosono. Donc toutes les choses ont au moins une vie.

Théophile. J'accorde qu'elles ont l'âme en elles, qu'elles ont la vie, quant à la substance, et non quant à l'acte admis par les péripatéticiens et tous ceux qui définissent la vie et l'âme d'une manière trop grossière. L'opinion d'Anaxagore, que tout est dans tout, parce que l'esprit, l'âme ou la forme universelle se trouvant dans toutes les choses, tout peut être produit par tout, non-seulement est vraisemblable mais vraie, attendu que cet esprit existe dans toutes les choses, lesquelles sont animées, bien qu'elles ne soient pas des animaux; si elles ne sont pas selon l'acte sensible d'animalité et de vie, elles sont cependant selon un principe et un acte premier quelconque d'animalité et de vie.

(1) *Est animal sanctum, sacrum et venerabile mundus.* De immenso, livre v.

vers est l'effet et l'expression imparfaite; or, c'est de cet univers que nous déduisons nos connaissances, qui ne sont pas des idées, mais des ombres d'idées.

Après avoir établi le rapport de l'intelligence divine avec l'intelligence universelle et les intelligences particulières, et découvert la connexion entre la vérité divine, la vérité des choses et la vérité particulière de nos intelligences, il en déduisit l'harmonie de toutes les choses entre elles. Persuadé qu'il avait déduit l'unité absolue du lien étroit qui rattache les trois grands ordres de choses, Dieu, l'univers, les intelligences particulières, il voulut réduire l'idéal et le réel, l'être de raison et l'être existant en une seule catégorie, qui embrassât dans son universalité l'être ramené à la plus simple unité. Dans ce but, il s'appliqua sérieusement à perfectionner l'*Ars magna* de Raymond Lulle, modèle détestable.

Dans son siècle, il est le premier qui contemple le monde en pur métaphysicien, ou, comme on dirait aujourd'hui, qui se met à la recherche de l'absolu; s'écartant de l'expérience, il n'étudie pas les causes des phénomènes dans la matière même, mais il signale un espace infini, plein de mondes qui brillent de leur propre lumière, d'âmes du monde, de rapports de l'intelligence suprême avec l'univers; il a foi dans la *lumière intérieure*, dans la *raison naturelle*, dans la *hauteur de l'intelligence*, et c'est ainsi qu'il hasarde des divinations, parfois heureuses, sur les mouvements des étoiles fixes, la nature planétaire des comètes, l'imparfaite sphéréicité de la terre.

Désireux de revoir sa patrie, il arrive à Venise et reste deux ans à Padoue; mais il est pris et livré à l'inquisition romaine, qui, ne pouvant l'amener à se rétracter, l'abandonne au bras séculier, *ut quam clementissime, et citra sanguinis effusionem puniretur.* Condamné à être brûlé sur le Campo di Fiore, il dit aux juges : « Vous avez plus de peur en prononçant votre sentence que je n'en éprouve à l'entendre (1). »

(1) Le fameux Scioppius assistait au supplice de Bruno, qu'il raconte à un autre luthérien; il commence ainsi : « Je te donne ma parole qu'ici aucun « luthérien ou calviniste n'est puni de mort, ni même en péril, à moins qu'il « ne soit coupable de récidive ou de scandale. Sa Sainteté veut que tout luthé- « rien voyage librement, et obtienne bienveillance et bon accueil. Le mois der- « nier, il vint ici un Saxon, qui avait vécu un an avec Théodore de Bèze, et le « cardinal Baronius, confesseur du pape, l'accueillit très-bien, outre qu'il reçut « l'assurance de n'être point inquiété, pourvu qu'il ne causât aucun scandale. » Il continue en racontant le procès et la condamnation de Bruno, qu'il croit coupable comme athée et apôtre de doctrines absurdes.

Les Allemands, de nos jours, ont ramené dans les souvenirs Giordano Bruno, en signalant chez lui des doctrines conformes aux leurs et surtout au panthéisme de Schelling; mais ses inextricables divagations, jointes au manque de style et d'enchaînement philosophique, ont rendu le philosophe italien inaccessible, et par suite ses travaux sont restés infructueux.

1568-1639. A Stilo, vers l'extrémité de la Calabre, naquit Thomas Campanella, également dominicain et non moins hardi penseur, capable de devenir un homme supérieur s'il n'eût pas disséminé son intelligence sur un grand nombre de sciences pour les réformer. Séduit par les idées de Telesio, « autant pour la liberté de philosopher, que parce qu'il suivait la nature des choses et non les opinions des hommes (1), » il tenta de fonder une philosophie de la nature sur l'expérience, combinée toutefois avec le surnaturel, c'est-à-dire avec la révélation, qui est la base de la théologie. Ce qui est vrai en philosophie ne saurait être faux en théologie, puisque celle-ci est la science des attributs de Dieu, et celle-là la science de la science au moyen de laquelle Dieu gouverne le monde. Il est vrai que, comme théologien, il n'affronte pas avec indépendance le problème fondamental de la métaphysique, tandis qu'il raisonne trop pour un théologien.

Avant Descartes, il fournit la preuve de l'existence de l'activité intérieure (2). Il sentit et exprima le besoin de la connaissance

Botta se débarrasse de cet illustre Italien par la phrase suivante : « Nous ne nous arrêterons pas à parler de Bruno, parce que, ayant enseigné que les seuls Hébreux étaient les descendants d'Adam (?), que Moïse était un imposteur et un magicien, que les saintes Écritures sentaient la fable, et autres blasphèmes pires que ceux-là, il fut brûlé à Rome, à la manière de Rome, en 1600 : remède abominable contre des folles opinions. » Livre XV.

(1) *De libris propriis.*

(2) « Le premier principe incontestable, c'est que nous sommes et pouvons savoir et vouloir. » *Universalis philosophia*, I, 1, 4. Selon lui, l'intelligence consiste dans la faculté de sentir, c'est-à-dire de s'apercevoir des modifications de notre être; la mémoire, la réflexion et l'imagination sont des déterminations diverses de la sensibilité. La pensée est l'ensemble des connaissances placées dans la sensation, qui fait connaître seulement les objets individuels, et non leur réalité ni leurs rapports généraux. Toute la création consiste dans l'être et le non-être; le premier se compose de puissance, de sagesse et d'amour, qui ont pour but l'essence, la vérité, le bien; le néant est impuissance, haine, ignorance. Dans l'Être suprême, les trois qualités primordiales sont réunies dans une incompréhensible unité, sans mélange du néant, et unes, bien que distinctes. L'Être suprême, en tirant les choses du néant, transporte dans la matière ses idées inépuisables, sous la condition du temps et sur la base de l'espace;

rationnelle et théologique, quoiqu'il restât loin d'une solution; admirateur de Galilée, avec lequel il est toutefois en dissentiment sur quelques points, il l'exhortait à faire un cours de philosophie rationnelle. Son type est le monde, et il blâme ceux qui préfèrent à l'expérience l'autorité et le raisonnement; mais, en voyant les phénomènes de l'aiguille aimantée et le sexe des plantes, il crut devoir affirmer, au nom de l'expérience, que tout est animé (1). Il décrit avec éloquence les sympathies de la nature, la diffusion de la lumière sur le globe, dont elle pénètre les parties au moyen d'opérations infinies, qui doivent nécessairement s'accomplir avec une immense volupté.

Les corps jouissent tellement de leur contact mutuel, que le vide ne peut se former que par des moyens violents. Outre la métaphysique, la physique, la physiologie, la philosophie sociale, il offre un arbre des sciences, et pose la métaphysique comme la science capitale et universelle; au-dessous, il divise les autres en rationnelles et réelles, auxquelles correspondent les sciences actives, pratiques, l'érudition, les arts.

il communique aux êtres finis les trois qualités qui deviennent les principes de l'univers, sous la triple loi de la nécessité, de la Providence, de l'harmonie.

Il édifie sur cette métaphysique une philosophie physique, une psychologique et une sociale. Dans la philosophie physique, il considère l'univers comme un ensemble de phénomènes matériels, qui se développent dans le temps et l'espace. La matière mise en eux est un corps non construit, mais propre à la construction; elle opère au moyen de deux agent, la chaleur et le froid. Le premier forma le ciel, le second la terre, selon qu'ils dilatèrent ou condensèrent la matière, et tous les phénomènes naissent de leur combinaison. La lumière ne fait qu'un avec la chaleur, et leur dénomination ne diffère que selon qu'elles opèrent sur le toucher ou sur la vue.

Dans la physiologie, où il considère les êtres comme vivants et sensibles, Campanella distingue dans l'homme une triple vie, correspondant à une triple existence : l'intelligence; le corps, son véhicule; le corps, véhicule et organe de l'esprit et de l'intelligence. Comme les êtres tendent à se conserver, ils sont pourvus d'instincts et de la faculté de sentir à différents degrés. Si l'homme possède une intelligence immortelle, à plus forte raison le monde, qui est le plus parfait de tous les êtres créés : ses mains sont les forces expansives; ses yeux, les étoiles; son langage, les rayons mutuels qu'elles se renvoient, langage au moyen duquel, peut-être, elles communiquent entre elles, douées qu'elles sont d'une vie très-sensible. Les esprits bienheureux qui les habitent voient tout ce qui est dans la nature et les idées divines.

(1) *Inveniemus in plantis sexus masculinum et fœmineum, ut in animalibus, et fœminam non fructificari sine masculi congressu. Hoc patet in siliquis et in palmis, quarum mas fœminaque inclinantur mutuo alter in alterum, et sese osculantur, et fœmina non impregnatur nec fructificat sine mare, immo conspicitur dolens, squalida mortuaque, et pulvere illius et odore reviviscit.*

Campanella, il est vrai, affirme beaucoup plus de choses qu'il n'en prouve, et s'abandonne à son imagination, excitée par la solitude et les souîfrances. Il s'applique surtout à opposer au scepticisme un dogmatisme philosophique, en se fondant sur le besoin qu'éprouve la raison de parvenir à la vérité, besoin si grand que le sceptique même est obligé, pour le combattre, de s'appuyer sur certains postulats. Contre les partisans des doctrines de Machiavel, il défend la liberté du savoir et les droits de la raison; mais ensuite il se montre lui-même plus machiavélique que son siècle; il voudrait faire dépendre la grandeur de l'Italie de celle de l'Espagne, et faire naître cette grandeur par des moyens tyranniques et corrupteurs : périsse la patrie, pourvu que l'idée triomphe!

La philosophie réelle, il la divise en physiologie, éthique, politique, économie et *Cité du Soleil;* c'est dans la dernière surtout qu'il développe ses idées sociales; comme si le manque d'une patrie le poussait à errer dans les utopies, il se propose de réformer le genre humain en rétablissant l'intégrité et l'harmonie de la puissance, de l'amour et de la sagesse. Il trace donc une société sur le type de sa métaphysique ; comme l'intelligence l'emporte sur les autres facultés, ainsi le chef de sa république présidera à tout l'ordre politique et civil; comme l'intelligence est un rayon divin, ainsi ce chef est presque une incarnation de Dieu; comme l'intelligence est par essence bonne, sage, puissante, ainsi ce chef doit avoir trois ministres qui représentent l'amour, la sagesse, la puissance : le premier veillera sur la génération et l'éducation, le second s'occupera de propager la science, et le troisième sera chargé de l'ordre civil et de la subsistance.

Ne serait-ce pas la monarchie universelle réalisée dans le moyen âge par la foi? Comme il était moine, il prit pour type le monastère et la hiérarchie cléricale : tous les *Solaires* font vœu de frugalité et de pauvreté; quatre heures de travail quotidien suffiront pour leurs modestes besoins; ils emploieront le reste du temps à l'étude de toutes les connaissances humaines; communauté des biens et des femmes; abolition de la famille et de la servitude; le service domestique devra se transformer en fonctions publiques; que le pouvoir, ou plutôt la direction des travailleurs, à tous les degrés de la hiérarchie, soit confiée à un homme et à une femme.

Les individus qui se montrent les plus capables dans une science quelconque ou dans un art mécanique sont nommés magistrats, et chacun doit les tenir pour maîtres et juges; ils surveillent les

champs et les pâturages ; quiconque s'applique aux métiers les plus relevés et les exerce le mieux obtient une plus grande considération. Voilà donc la hiérarchie de la capacité prêchée de nos jours par les saints-simoniens, sans qu'il y manque même le père suprême, ni le pape industriel (1). Ces magistrats peuvent juger et punir même de mort, et sommairement; au pouvoir exécutif et judiciaire ils joignent l'autorité religieuse ; ils reçoivent de chaque subordonné la confession auriculaire, qu'ils transmettent aux supérieurs avec la leur propre. Le mal de la société dérive de l'amour-propre ; il faut donc l'étouffer dans l'intérêt général. Dans ce but, il supprime la propriété. Campanella ne recule devant aucune conséquence du communisme; l'acte même de la génération, il le soumet à des règles pour obtenir l'amélioration progressive de l'espèce : les femmes devront exposer leurs attraits, et les magistrats assortiront les couples, selon des règles qu'il énumère cyniquement, et d'après les combinaisons planétaires, sur lesquelles il s'étend avec une complaisance digne de pitié. Ainsi, il supprime la liberté de l'amour, afin d'obtenir cette éducation toute-puissante, qui, commencée avant la conception, doit accompagner le citoyen jusqu'à la virilité.

Grâce à cette éducation, les Solaires perfectionneront le savoir et la société, feront des charrues de labour que la voile fera mouvoir, des bâtiments qui navigueront sans antennes ni rames; ils voleront, apercevront dans les abîmes des cieux les étoiles les plus éloignées, entendront l'harmonie des sphères célestes, parviendront à une longévité, à laquelle on ne peut atteindre maintenant, et sauront même se rajeunir tous les soixante-dix ans. C'est ainsi que outre qu'il fait continuellement abstraction des conditions, de l'esprit moral, des coutumes des Italiens)

(1) Ce n'est pas même la conception des époques organiques et critiques ; en effet, en réfutant les objections, il dit que la Cité du Soleil « durera jusqu'à l'une des périodes générales des choses humaines qui donnent naissance à un siècle nouveau ». *Questions sur la meilleure république.* On trouve encore chez lui ces théories sur la nature des peuples du Nord et du Midi et sur leur mission, que l'on croit des inventions modernes. « Dieu, pour féconder les Méridionaux de population et d'armes, et les Septentrionaux de science et de religion, a coutume d'envoyer ceux-là à ceux-ci, les greffant comme des arbres afin de les rendre meilleurs. » *Aphorisme* 72. D'autre part, on pourrait dire qu'il entrevoit les cercles de Vico dans lesquels tourne l'humanité, et la Providence de Bossuet, qui fait sortir le bien des erreurs : *Religiones cunctæ atque sectæ habent proprium circulum, veluti et respublicæ. . . Illi cupiditate auri et divitiarum novas quiritant regiones; Deus autem altiorem finem intendit.*

Campanella altérait tout à la fois la nature morale et physique; étranger au sentiment de la réalité, il offre à peine ce que les communistes mystiques du moyen âge avaient déjà réalisé.

Néanmoins, au milieu de tant d'extravagances assaisonnées d'astrologie et de scolastique abstruse, il fait des observations profondes et neuves sur l'histoire et la haute politique de la cour romaine. De sa prison, il écrivait à Philippe II pour obtenir la permission de se rendre auprès de lui, afin de lui parler de choses très-importantes pour ses États; dans l'Espagne, il voit le signe de la prédilection divine, parce qu'elle est la nation la plus catholique, et que le ciel lui a donné le Nouveau Monde; il faut donc que tous s'emploient pour qu'elle obtienne l'empire de l'univers, renverse l'islam et l'hérésie, et c'est ainsi qu'elle accomplira sa mission, qui est d'assurer le triomphe de l'Église. Cela fait, et l'unité du monde rétablie, elle devra reconstruire le temple de Jérusalem.

Sans livres, et depuis dix ans confiné dans *un étroit galetas*, il devina le déclin de cette puissance, qui se trouvait alors à l'apogée. Pour première cause, il assigne l'isolement orgueilleux des Espagnols; il conseille donc d'en favoriser les mariages avec des Flamands, des Allemands et des Napolitains, qui déposeront leur répugnance et se façonneront aux usages des Espagnols, puisqu'il est impossible de plier ces orgueilleux aux coutumes étrangères. « Vos barons et comtes, appauvrissant vos sujets et vous-même « (dit-il au roi), vont remplir les fonctions de vice-rois ou de gou- « verneurs seulement pour dépenser follement l'argent, se faire « des créatures et se ruiner en plaisirs; puis, lorsque le luxe et « l'ostentation ont vidé leur bourse, ils retournent en Espagne « pour se refaire, volent à droite et à gauche, et, enrichis de « nouveau, ils recommencent cette existence, et connaissent mille « manières de pressurer les pauvres sujets (1). » Il continue en lui suggérant les moyens nécessaires pour s'agrandir : qu'il ait pour amis les ecclésiastiques; qu'il envoie des cardinaux et des évêques pour gouverner l'Amérique, les Flandres et autres lieux suspects; qu'il récompense les hommes les plus versés dans les choses divines, et place dans les conseils supérieurs des jésuites, des dominicains, des franciscains; que dans toutes les guerres chaque capitaine ait un conseiller religieux, surtout pour surveiller

(1) *Sur la monarchie espagnole*. Cet ouvrage a été réimprimé à Berlin en 1840.

la paye des soldats ; car « la ruine de l'Espagne, c'est qu'elle paye et ne sait pas à qui ; » qu'il fasse déclarer justes par le pape toutes ses entreprises.

Il veut que les Italiens soient employés dans les conseils, surtout pour les choses de guerre ; du reste, il ne pense pas autrement que ses contemporains, qui tous admettaient le pouvoir souverain et absolu du prince, et ne songeaient pas à mettre le moins d'entraves possible à la liberté individuelle.

Il est bon de rappeler à ceux qui placent Campanella parmi les victimes de l'intolérance religieuse, qu'il était lui-même fort intolérant. Avec les novateurs, il enseigne « qu'il n'est permis d'épiloguer sur les paroles sacrées qu'aux individus chargés de prêcher ». Est-ce le diable ou Dieu ? Si c'est Dieu, il faut qu'ils le démontrent par des miracles ; sinon, qu'on les brûle s'il est possible, et qu'ils soient déclarés infâmes. On ne doit jamais soulever de discussions grammaticales, ni discourir avec une logique humaine, mais au moyen de la divine, sans multiplier les paroles et prolonger le débat, ce qui est une espèce de victoire pour l'adversaire. Bien plus, il faut condamner les opposants au feu en vertu des lois impériales, puisqu'ils enlèvent biens et réputation aux hommes que Dieu a autorisés par une longue succession, par des témoignages et du sang répandu ; ces hommes sont le pape et les religieux... La première faute que l'on commit, ce fut d'épargner la vie de Luther dans les diètes de Worms et d'Augsbourg ; toutefois, quelques-uns disent que Charles ne fit cela que par raison d'État, afin que le pape eût toujours peur de Luther et fût contraint de favoriser sa cause ; il voulait ainsi, en laissant craindre au pontife qu'il pouvait élever Luther, son rival, en obtenir de l'argent et des indulgences dans les entreprises qu'il faisait pour arriver à la monarchie ; néanmoins, on voit que cette conduite a nui aux intérêts des États, puisque, la papauté une fois énervée, toute la chrétienté s'affaiblit, et tous les peuples se révoltent sous le prétexte de jouir de la liberté de conscience. (Chap. XXVII.) »

Campanella s'élève plusieurs fois contre Luther et Calvin. « La religion qui est contraire à la politique naturelle ne doit pas être tolérée. La religion de Luther et de Calvin, qui nie le libre arbitre, ne doit pas être maintenue, parce que les peuples peuvent répondre qu'ils pèchent fatalement » (*Aphorisme* 84). Quant à la puissance extérieure de l'Église, il dit : « Celui-là se trompe qui avance que le pape n'a que le glaive spirituel et non le temporel, parce que sa domination serait affaiblie, s'il n'avait pas le der-

nier; par suite, le Christ, Dieu législateur, se verrait amoindri, ce qu'on ne peut affirmer sans imprudence ni hérésie. La même constellation qui tira des effluves fétides de l'esprit cadavérique des hérétiques fit exhaler des émanations balsamiques de la droite intelligence de ceux qui fondèrent les ordres des Jésuites, des Minimes, des Capucins. » (*Aph.* 70.)

De pareilles idées surprendront à coup sûr les personnes qui jusqu'à présent l'ont jugé sur le témoignage des autres. Autrefois on traitait comme hérétique tout homme en révolte contre le gouvernement; aujourd'hui on ne voit dans ce fait qu'un dévouement généreux à l'Italie, et pourtant là encore Campanella manque aux devoirs du citoyen. En effet, voici son langage : « L'Italie a déjà donné ses fruits, et aucune nation, après avoir perdu l'empire, ne peut jamais le recouvrer, et moins encore l'Italie; car les étoiles lui sont contraires, d'autant plus qu'on ne voit que peur chez tous et peu de résolution pour le salut commun, et rien pour reconquérir l'empire, les princes n'aspirant qu'à se conserver (1). Puisqu'elle doit être assujettie, le moindre mal est qu'elle reste soumise aux Espagnols; elle doit encore désirer qu'ils grandissent, plutôt que de recevoir d'autres étrangers, source de nouveaux malheurs; d'autant plus que ceux-ci étant hérétiques, ils enlèveraient à l'Italie l'*unique gloire* qui lui reste, la papauté, et de là viendrait un affaiblissement qui l'exposerait au Turc. »

Il ne veut pas non plus que l'on touche au pape, parce que « avec la seule vénération qui l'entoure, il défend mieux ses États que les autres princes ne défendent les leurs par les armes; lorsqu'il est inquiété, tous les princes se meuvent pour l'aider, les uns par religion, les autres par raison d'État (2). La papauté constitue la véritable souveraineté des Italiens; aussi quiconque ne laisse pas d'héritiers devrait-il léguer ses États au pontife, et les républiques décréter qu'elles passent sous sa domination, si jamais un tyran les envahit; c'est ainsi qu'on verrait dans peu se former une monarchie italienne. En attendant, il faudrait établir à Rome un sénat chrétien, dans lequel tous les princes chrétiens auraient voix délibérative par l'intermédiaire de leurs agents; le pape en aurait la présidence, qu'il exercerait par un délégué; à la pluralité des voix, on statuerait sur la guerre à faire aux hérétiques et aux infidèles, sur les différends entre les princes, en contraignant par

(1) *Discours politiques*, passim.
(2) *Discours* II *sur la papauté*.

les armes quiconque refuserait de se soumettre à ses décisions. »

En parlant de son pays, il dit : « Naples est peuplée de soixante-dix mille habitants, parmi lesquels il y a seulement dix ou quinze mille travailleurs, qui sont bientôt épuisés par une fatigue excessive ; le reste est dégradé par l'oisiveté, la paresse, l'avarice, les maladies, la débauche et l'usure ; pour comble de malheur, elle souille et corrompt une foule d'hommes, en les obligeant à servir, à flatter, à participer à ses vices, au grave dommage des fonctions publiques. Sans parler de la milice, les champs et les arts sont négligés ou très-mal cultivés, et ce n'est qu'au moyen des sacrifices pénibles de quelques-uns (1). »

La grande quantité d'or apportée de l'Amérique éblouit au point de faire croire que la richesse d'un État consistait dans ce métal ; l'acquérir et le conserver fut l'unique préoccupation, mais on négligea ses sources véritables, l'agriculture, l'industrie et le commerce ; la science administrative se réduisait à trouver de nouveaux impôts, à créer des ressources fiscales. Les auteurs italiens blâment ces impôts comme exorbitants, mais ne savent pas indiquer les moyens de les suppléer par des revenus équivalents. Campanella signalait leur inique répartition : les nobles les rejetaient sur les bourgeois, qui s'en déchargeaient sur les artisans et les paysans. Il proposait un système conforme à nos impositions directes et indirectes ; excluant la capitation, il voulait qu'on soumît les objets nécessaires à des droits légers, sauf à les élever beaucoup sur ceux de luxe et d'amusement (2). Il demandait également une maison de refuge pour les invalides, une école spéciale pour les jeunes marins, un asile et des dots pour les filles des soldats, des monts-de-piété gratuits, des banques où les sujets déposeraient leurs capitaux, sous la réserve de leur en faire connaître l'emploi et de leur payer les intérêts : qu'on entretienne, disait-il, une bonne flotte, parce que la clef de la mer est la clef du monde ; qu'on n'imite pas dans les colonies et les conquêtes les Français, *qui quum multa acquiseverint nihil servaverunt*, parce qu'ils ne savent pas se modérer et qu'ils s'arrogent d'un côté trop de liberté, de l'autre en laissent trop, traitant aujourd'hui leurs sujets avec une molle bonté, demain avec des rigueurs violentes.

(1) *Cité du Soleil.* Dans le *Discours sur l'augmentation des revenus*, il avoue que « le plus grand mal de ce royaume est la disette » ; chap. III.

(2) *Vectigal exigatur pro necessariis rebus parvum, pro superfluis largius;.. non alia bona quam certa et stabilia graventur.*

Il recommande encore de ramener les esprits des subtilités théologiques vers l'histoire, la géographie, le monde réel : qu'il y ait un code uniforme, et que les emplois soient accessibles à tous les hommes capables; qu'on favorise peu la noblesse de naissance ou la richesse, et qu'on excite le sentiment de la gloire et de l'honneur; il faudrait proposer un but élevé à l'ambition, rendre les monnaies uniformes, encourager les manufactures, bien plus profitables que les mines. Voilà sans doute de nobles idées, mais elles manquent de cohérence; ses doctrines sur la liberté sont fausses ou triviales (1); quant à la science économique, il divague au point de proposer, afin d'empêcher les disettes, que le roi fasse le monopole du blé, en défende l'exportation et en fixe le prix. Il tombait dans l'astrologie, les sciences occultes et le mysticisme; d'après la conformation du corps, il prétendait non-seulement deviner les inclinations de l'esprit, mais encore les reproduire; en un mot, comme Giordano Bruno, il pressentit beaucoup de vérités, mais confondues avec trop d'erreurs, et sans cette unité raisonnée qui les rend efficaces.

Saisi par les grandes découvertes de son temps, il devina les progrès nécessaires de l'humanité : selon ses prévisions, « la réforme de la société devait s'accomplir dans le siècle à venir; il y aura destruction d'abord, puis réédification, et l'on verra une monarchie nouvelle avec un changement total des lois ». Cette confiance lui était inspirée moins par la croissante intelligence de l'homme que par la force de son caractère : « comment serait-il possible d'arrêter la marche libre du genre humain, lorsque quarante-huit heures de torture n'ont pu dompter la volonté d'un pauvre philosophe ni même lui arracher une parole contre son gré? » Nous avons déjà dit que, impliqué dans la conjuration de Stilo, il fut torturé (2), puis enfermé pendant vingt-

(1) Elles sont exposées par son admirateur dans la préface des œuvres de Campanella; Turin, Pomba, 1854.

(2) « Sur les instances du fiscal Sancez (qui vint à Rome *personaliter* pour cet objet), il fut tourmenté quarante heures avec de petites cordes *usque ad ossa*, les bras tordus et attachés; une planche aiguë et tranchante, que l'on appelle *viglia*, sur laquelle appuyait son corps, lui coupa une livre de chair, et puis il sortit de cette plaie beaucoup de pourriture; on le soigna pendant six mois en lui coupant une grande quantité de chair, et il perdit quinze livres de sang par les veines et les artères rompues... Il n'avoua ni hérésie ni rebellion, et il resta fou, mais non par feinte, comme on dit. » *Narrazione attribuita al Campanella.*

On trouve dans les *Secrets* du sénat vénitien que Giordano Bruno fut remis

sept ans. Il est toujours difficile de déterminer ce qu'il y a de vrai dans les procédures secrètes; mais, tandis que les biographes de Campanella reprochent aux moines de l'avoir persécuté pour hérésie, l'Espagne l'incarcérait parce qu'il conspirait avec les moines. En effet, un grand nombre de contemporains l'accusent d'hérésie et d'athéisme; à coup sûr, son *Atheisme vaincu* est si faible qu'on pourrait l'intituler *Athéisme triomphant;* d'autre part, il se donnait pour un réformateur de la science, envoyé par le ciel pour renverser les sophismes, la tyrannie et l'hypocrisie (1).

En attendant, il se livrait à l'étude de la politique et de la philosophie; d'abord favorable à l'Espagne, il se consacre alors tout entier à soutenir Rome (2) : il promettait, s'il était remis en liberté, de démontrer dans des livres la fin prochaine du monde; de dévoiler une grande conjuration de princes, de théologiens, de philosophes et d'astronomes contre l'Évangile; d'offrir un remède certain, sans lequel la chrétienté serait dévorée par les infidèles; d'enseigner le moyen d'augmenter de cent mille ducats les revenus du royaume de Naples au bénéfice des sujets, et d'en faire autant pour les autres États; de composer un livre pour

par Venise au saint office de Rome en 1593, et en 1594 frère Thomas Campanella, avec Jean-Baptiste Clario d'Udine et Octave Longo de Barletta, incarcérés à Padoue.

(1) Io nacqui a debellar tre mali estremi,
Tirannide, sofismi, ipocrisia;
Eletto sasso
A franger l'ignoranza e la malizia;
Stavano tutti al bujo, io accesi un lume.

Je suis né pour combattre trois maux extrêmes,
Tyrannie, sophismes, hypocrisie;
Pierre choisie
Pour briser l'ignorance et la malice;
Tous étaient dans les ténèbres, j'allumai un flambeau.

Poésies philosophiques, pages 26, 141, 116. Parmi ses lettres, on trouve des confessions explicites d'orthodoxie; il dit que le dogme de la prédestination « rend les princes pervers, les peuples séditieux et les théologiens traîtres ».

(2) *Discours sur la liberté et l'heureuse sujétion à l'état ecclésiastique.* Il voyait toujours la liberté dans la domination papale; dans la XXXIIe de ses poésies, il dit :

Vedi i tiranni e le leggi perire,
E Pietro e Paolo in Roma comandare.
Vois les tyrans et les lois périr,
Et Pierre et Paul commander dans Rome.

convertir les gentils des Indes et convaincre les luthériens, les juifs et les mahométans : lui-même, ajoutait-il, irait les prêcher, avec cinquante disciples formés dans ce but; il voulait encore réformer les sciences naturelles et morales selon la Bible et les saints Pères, qu'il enseignerait dans un an; faire une astronomie nouvelle et montrer les symptômes de la mort du monde; construire une ville inexpugnable, salubre, et telle qu'il devait suffire de la contempler pour apprendre toutes les sciences historiquement; de plus, il s'engageait à découvrir le mouvement perpétuel, à faire des vaisseaux qui navigueraient sans rames, et des chars mus par le vent. Nous trouvons encore dans ce tableau un mélange de choses élevées et puériles.

Des savants et des princes s'intéressèrent au sort de Campanella; Paul V expédia le philologue allemand Scioppius (*Shopp*) à Naples pour traiter de sa mise en liberté, mais sans succès; toutefois, il obtint qu'il pourrait lire, écrire et envoyer des lettres. Enfin, Urbain VIII, l'ayant fait transporter à Rome sous le prétexte qu'il tombait sous la juridiction du saint office pour avoir prophétisé, le remit en liberté. Il se rendit alors en France, où il eut pour amis les érudits Claude Peiresc et Gabriel Naudé, et Richelieu pour protecteur; les Français lui applaudirent, moins comme philosophe que comme persécuté par l'Espagne. Une pension de cinquante livres par mois lui fut accordée; il assistait aux séances de la Sorbonne, de l'Académie alors naissante, et même du conseil d'État. En France, il fit beaucoup de prophéties, rapportées par les contemporains; il achevait ses travaux, qu'il adressait au grand-duc, en lui disant que Dieu l'avait envoyé dans ce pays certainement pour reconstruire l'édifice des sciences.

Il avait prédit que l'éclipse de juin 1639 lui serait funeste, et, pour éviter le danger, il s'abritait derrière l'astrologie; mais il mourut septuagénaire le 21 mai.

Ces hommes sont appelés *nouveaux* par Bacon, parce qu'ils substituaient la raison à la scolastique; en effet, Patrizzi (1) assu-

(1) Selon Patrizzi, des premières monades naissent les autres, des monades les essences, de celles-ci les vies, des vies les intelligences, des intelligences les esprits, des esprits la nature, de la nature les propriétés, des propriétés les espèces, des espèces les corps. Les principes des connaissances viennent des sens, mais d'abord de la lumière; de la lumière céleste, image de Dieu, nous nous élevons à la lumière primitive qui est Dieu même; la lumière fait tout, vivifie et forme tout. Il intitula les quatre parties de sa philosophie *Panarchie*, *Pancosmie*, *Panaugie*, *Panpsychie*. Il étudia la théorie de la lumière dans le sens matériel

rait déjà « que les êtres sensibles s'acheminaient vers la plus haute philosophie, » et Campanella, que « le premier soin du philosophe était de composer l'histoire des faits ». Néanmoins, ils ne savent pas s'affranchir des préjugés invétérés; sortant de la voie du bon sens, ils s'égarent dans le paradoxe, et aucun d'eux ne fonde un système qui comprenne assez de vérités pour dominer l'intelligence, laquelle, si elle admire un moment les bizarreries, ne se repose que dans l'ordre.

Le Français René Descartes, à la vue de la masse d'erreurs ac- 1596-1656.
ceptées sur l'autorité des auteurs précédents, se proposa de tout désapprendre et de faire table rase, affirmant seulement ce qui est évident; en un mot, il posa le doute comme la clef de la science, et dans les cent pages, gravement simples, de sa *Méthode* il régénéra les écoles. La démonstration de l'existence, il la déduisit d'un fait de la conscience, en disant : *Je pense, donc j'existe* (1). Il n'y a de vrai que ce qui est reconnu évidemment

et figuré, et ce fut sur elle qu'il fonda sa philosophie : de même que les yeux du corps voient par la lumière matérielle, ainsi ceux de l'âme sont éclairés par la lumière intelligible; ce moyen universel de connaître vient de Dieu, source de toute lumière.

François Georges, minorite vénitien, adonné à la cabale associée aux livres sacrés et aux raisonnements des péripatéticiens, composa l'*Harmonie du monde et les trois mille problèmes*. De Dieu triple, qui est le ternaire le plus simple, dérivent par un ternaire carré trois *novénaires*; d'où neuf sont les chœurs des intelligences, neuf les cycles, neuf les genres des choses *générables* et corruptibles; dans le ternaire cube s'accomplissent tous les novénaires. Les anges sont distribués selon le novénaire simple, correspondant au ternaire; d'où les plus rapprochés de Dieu ressemblent au ternaire le plus simple; les autres sont contenus dans le double, puis dans le triple : au moyen de cet ordre en trois parties nous pouvons atteindre jusqu'à Dieu, et Dieu descend à nous.

BRUCKER, *De restauratione philosophiæ pytagoricæ, platon. cabbal.*, paragraphe V.

(1) Le raisonnement de Descartes, *Je pense, donc j'existe*, se trouve dans Bernardin Ochino, *Catéchisme*; Bâle, 1561.

Ministre. Je te prie, mon cher illuminé, de me dire s'il te semble que tu es ou non.

Illuminé. Il me semble que j'existe; néanmoins, je ne suis pas sûr d'être, parce que, bien qu'il me paraisse que je suis, je puis me tromper.

Ministre. Il est impossible que l'on ne soit pas, alors qu'il semble que l'on est; or, puisqu'il te semble que tu es, tu dois dire que tu es.

Illuminé. Cela est vrai.

Galilée avait annoncé la subjectivité de la sensation dans le *Saggiatore*, où il dit : « Qu'il faille dans les corps extérieurs, pour exciter en nous les saveurs, « les odeurs et les sons, autre chose que des grandeurs, des figures, des mou- « vements rapides ou lents, c'est ce que je ne crois pas; je pense que, si l'on

tel par la conscience, ou dont l'esprit se forme une certitude précise, indubitable : du simple, que l'on saisit immédiatement, il faut remonter au composé, à l'obscur, au difficile ; on doit réunir et distinguer les moyens qui mènent au vrai, en les débarrassant des obstacles interposés ; que l'on n'admette aucune idée sans raison suffisante, et qu'une chose ne soit pas réputée vraie parce que d'autres la croient telle.

Rejetant ce qui n'est pas évident ou certifié par la conscience, raison individuelle ou démonstration géométrique, il concentre donc les sciences dans l'étude des facultés intellectuelles ; comme il ne veut rien apprendre des autres, il est obligé de refaire toute la vie de la pensée, et de puiser chaque science dans son propre génie ; or, bien qu'on reste émerveillé à la vue des immenses travaux accomplis par un homme, ce fut grâce au mérite de ceux-là même qu'il repoussait que Descartes put éviter de grandes erreurs.

Ainsi, toute cause métaphysique était exclue de la formation de la société, que l'on faisait produire et organiser par une seule puissance, la liberté, le droit de l'homme. Dès le moment où elle rejetait tout principe supérieur qui explique ce que la raison ne saurait expliquer, la philosophie cartésienne, jusqu'à sa dernière manifestation avec Hegel, était la théorie de l'omnipotence de la raison ; mais le rationalisme ne peut faire que des conquêtes précaires. Du reste, ses premiers disciples sortirent des voies qu'il avait tracées ; Malebranche introduisit les causes occasionnelles, et n'acceptant pas l'existence des corps, il ne reconnut que celle des esprits ; le juif Spinosa fit une science du panthéisme, admettant un être unique, une pensée unique ; Locke popularisa la métaphysique avec des simplifications qui suppri-

« supprimait les oreilles, les langues et les nez, il resterait bien les figures, les « nombres et les mouvements, mais non les odeurs, les saveurs et les sons, « lesquels, en dehors de l'animal vivant, ne sont, à mon avis, que des noms ; « de même, je ne vois qu'un nom dans le chatouillement et la titillation, si « l'on retranche les aisselles et la peau autour du nez. »

Jean-Baptiste Vico, qui d'abord critiqua Descartes, tout en l'admirant, fait la réflexion sagace que l'axiome *je pense, donc je suis*, ne prouve que le phénomène ; or, les sceptiques ne nient pas le phénomène, mais sa réalité, et ne doutent pas de la conscience, mais de sa validité (*De nostris temporibus studiorum ratione*; 1708). Il termine en disant que ce ne fut pas sa méthode, mais son génie qui éleva Descartes à une si grande hauteur : chez lui, l'érudition apparaît à travers l'aridité affectée de sa raison ; de même, alors qu'il abolit le passé, il laisse voir combien il était l'objet de ses méditations.

maient les difficultés au lieu de les résoudre; Leibniz combattit le sensualisme, en soutenant que la foi seule peut concilier les deux termes de la connaissance, le *moi* et le *non-moi*. Les Italiens admiraient, imitant l'un ou l'autre.

Le Sicilien Michel-Ange Faldella s'éloignait en plusieurs points 1650-1718. de l'*Analyse divine* de Descartes, notamment sur la certitude, et ne croyait point que l'existence du monde extérieur fût démontrée; mais il opposait à l'idéalisme de Malebranche son propre argument, c'est-à-dire que l'existence du monde extérieur ne peut être démontrée que par la révélation. Les idées, selon lui, étaient la perception des choses; toutefois, il en admettait quelques-unes d'innées, qui n'étaient pas néanmoins des images dans l'esprit, mais une disposition de celui-ci à les exciter sans impulsion extérieure. Cependant, pouvait-il se soustraire au panthéisme, alors qu'il posait comme unique substance l'être infini, dont les autres n'étaient que des manifestations?

A Naples, l'académie des Investigateurs, protégée par le marquis d'Aversa, secoua le joug d'Aristote, s'éprit des doctrines de Gassendi, de la philosophie atomistique d'Épicure et de Lucrèce Caro, bien qu'elle fît des réserves en faveur des croyances catholiques. Plus tard, le médecin Thomas Cornelio y fit connaître Descartes, et ce philosophe devint à la mode. Les novateurs faisaient déserter les écoles des moines, qui les dénoncèrent comme dangereux à l'inquisition de Rome, laquelle commença quelques procès; l'autorité, non-seulement s'y opposa, mais lui retira la faculté d'exercer des poursuites dans le royaume. Jean-Baptiste De Benedictis, jésuite de Lecce, dans les *Lettres apologétiques pour la défense de la théologie scolastique et de la philosophie péripatéticienne,* flagella les nouveaux philosophes, et principalement Thomas Cornelio, Léonard de Capra, François d'Andrea, qui lui répondirent. Le carme Élie Astorini de Cosenza, qui abandonna le péripatétisme pour la philosophie nouvelle, fut poursuivi comme hérétique ou magicien; il s'enfuit donc à Zurich, puis à Bâle, et parcourut diverses contrées de l'Allemagne, partout honoré et recherché comme professeur; mais, en voyant tous ces maîtres de théologie se combattre et s'excommunier les uns les autres, il se persuada que l'unité catholique pouvait seule satisfaire l'esprit; il écrivit donc avec érudition et de solides raisonnements contre les luthériens et les calvinistes. Absous par l'inquisition, il fut chargé d'aller prêcher à Florence et à Pise, où il fit un cours de mathématiques, puis à Rome; enfin, fati-

gué de nouvelles persécutions, il se voua tout entier à l'étude.

Dans la science même la plus favorisée, la théologie, l'indulgent Tiraboschi avoue qu'il n'y avait pas un moraliste de renom, ni un écrivain qui figurât dignement dans les conflits de la grâce, alors que cette question agitait toute la France.

1675. Hippolyte Maracci consacra toutes ses veilles à Marie, dont il prêchait sans cesse les vertus; dans la *Bibliotheca Mariana*, il rendit compte de plus de trois mille écrivains qui avaient parlé des attributs de la Vierge. Louis, son frère, traduisit le koran avec de longs commentaires et de faibles réfutations. Étienne Menochio, jésuite de Pavie, fit un bon *Commentaire de toutes les saintes Écritures*, imprimé plusieurs fois, et des *Entretieus érudits* sur divers points de l'histoire sacrée.

1655. Le Bolonais Vincent Gotti, dominicain et cardinal, démontra, en dix volumes, la vérité du christianisme contre les athées, les mahométans, les juifs et les païens. Le père Dominique Gravina de Naples, non content de défendre l'Église contre Marc-Antoine de Dominis, fit le *Catholicæ præscriptiones adversus omnes veteres*
1695. *et nostri temporis hæreticos* (1619). Le père François Brancati, de Naples, écrivit différents ouvrages sur la théologie, l'usage du chocolat, la juridiction du saint office, et principalement sur la prédestination; dans ce dernier traité, il se déclare dévoué à la doctrine de saint Augustin.

La morale, peu distincte de la théologie, fut alors appliquée à la société entière; elle cherchait dans la science civile les règles, les causes, la légalité des changements qui s'opéraient. Le droit public cessa d'être considéré comme le simple gardien du droit privé, et son élément moral, élaboré avec plus de soin que l'élément matériel et mécanique, fut soustrait aux conceptions métaphysiques. Le droit international, d'abord appuyé sur des cas théologiques, sur les analogies du droit positif et local, sur les coutumes, les exemples et quelques réminiscences anciennes, comme le droit fécial, fut alors constitué sur une équité plus large; à la place du fait d'une conquête antichrétienne, on reconnut des droits à l'ennemi et un droit légitime.

L'usage d'avoir des ambassadeurs permanents dans les cours étrangères fut inconnu au moyen âge, alors qu'il n'existait pas de politique internationale; l'idée même de nation manquait. Quand les circonstances l'exigeaient, on expédiait des orateurs ou des messagers, qui recevaient d'ordinaire une somme pour leurs

dépenses, des présents et des priviléges. Venise, vers laquelle se dirigeait toute la politique de l'Italie, et même en partie celle des étrangers, entretenait et envoyait toujours un grand nombre d'ambassadeurs; mais lorsque la politique se compliqua, les ambassadeurs se multiplièrent outre mesure, devinrent permanents, et, le 5 janvier 1529, le grand conseil prenait cette délibération : comme il est nécessaire de diminuer les grandes dépenses par des épargnes, on n'accordera plus rien aux ambassadeurs, ni en don, ni pour leur usage, ni le prix du loyer et le mobilier de leur maison, ni barque, ni argent à titre quelconque, et ils ne jouiront plus de l'exemption des droits; à leur arrivée, on pourra dépenser environ cinquante ducats pour un dîner et un présent de confitures; au départ, on leur fera un don qui n'excèdera point cinq cents ducats pour des ambassadeurs de têtes couronnées, et deux cents pour les autres. Le fermier du vin, qui était d'abord obligé d'en fournir à la république deux cents amphores pour l'usage des ambassadeurs, payera désormais, à la place de cette quantité, cinq cents ducats à l'office des *Ragion vecchie*. Dans ce siècle, néanmoins, on dépassa de beaucoup ces limites, et l'on reçut pompeusement les ambassadeurs, auxquels on faisait de riches dons; on leur permit d'introduire de Fusina une certaine quantité de pain sans payer de droits; ils obtinrent ensuite d'autres priviléges, qui servirent à couvrir la contrebande, jusqu'au moment où ils furent abolis, mais non sans graves désordres, parce qu'on les réclamait avec instance (1). L'usage des ambassadeurs s'étant répandu, leur mission fit naître des œuvres théoriques spéciales; Charles Pasquali de Cuneo, qui servit utilement la France sous le nom de Pascal, publia le *Legatus*, le premier livre où l'on ait traité des devoirs et des attributions des ambassadeurs.

Le protestant Albéric Gentile, de la Marche d'Ancône, enseignant à Oxford, ne se bornait pas au droit romain, mais examinait la juridiction naturelle; il montrait l'importance et la sainteté des ambassades (*De legationibus*), qui ne doivent pas être empêchées par la différence de religion; les actions civiles contre les ministres publics, disait-il encore, pouvaient être déférées aux tribunaux ordinaires. Dans ce livre et dans d'autres (*De potestate regis absoluta, De vi civium in regem semper injusta*), il fonda 1551-1611.

(1) Voir la *Scritura di Marco Foscarini circa le franchigie concesse agli ambasciatori esterni residenti presso la repubblica di Venezia*, 1725.

l'école du droit public; il fut le premier qui étudia systématiquement le droit des gens en temps de guerre (*De jure belli*), jugeant avec bon sens et liberté les opinions des auteurs précédents. Il veut qu'on observe la parole donnée et blâme Charles-Quint et Louis XII; les traités d'alliance, dans sa pensée, ne sont pas *stricti juris*, mais *bonæ fidei*.

1646. Le Hollandais Hugues Grotius puisa dans son livre l'idée peut-être, mais à coup sûr l'ordre de son ouvrage; il rétablit le droit naturel qu'il distingue nettement de la morale et de la politique; le déduisant de l'instinct social, il le fonde, non plus sur des causes mystiques, le droit féodal, les coutumes de la chevalerie, les tempéraments ecclésiastiques, mais sur l'autorité au moyen d'une doctrine éthique générale, dans laquelle il confondait toutefois des éléments qui furent ensuite séparés. Hobbes et Spinosa, au contraire, basèrent sur l'égoïsme la morale publique et privée.

1694. Le Saxon Samuel Puffendorf chercha à distinguer le droit de la révélation, et à déduire le gouvernement civil des familles primitives; mais la réaction catholique se fit même sentir dans les théories sociales, et quels que fussent les faits, on ne montrait plus dans les doctrines la coupable indifférence entre le vice et la vertu, le bien et le mal, dont avaient fait parade des historiens politiques du siècle passé, mais surtout Guicciardini et Machiavel.

Donato Giannotti, qui avait succédé à ce dernier dans le poste de secrétaire de la république florentine, analysa son gouvernement et l'excita contre les Médicis. Dans son examen de la république vénitienne, il surpassa Marc-Antoine Sabellico par le bon sens, une dignité calme et judicieuse; il la comparait à une pyramide dont la base était le grand conseil, le milieu le collége avec les *pregadi*, le sommet le prince, espérant qu'elle vivrait « quelques siècles, au moins pour enseigner aux autres cités d'Italie comment elles doivent se gouverner si elles ne veulent pas être opprimées par des tyrans. » Le cardinal Gaspard Contarini admira également Venise, mais d'un autre point de vue; lui appliquant les règles des anciens, il proclamait la loi comme la chose qui se rapproche le plus de la Divinité, et vantait les constitutions mixtes.

1540-98. Le Vénitien Paul Paruta aimait surtout la liberté, laquelle étant enlevée, *tout autre bien n'est rien; bien plus, la vertu même reste inactive, et a peu de prix... la principale condition nécessaire à l'homme pour devenir heureux*, c'est, à *mon avis, de naître et de*

vivre dans une cité libre (1). Il cherchait à inspirer la terreur des tyrans : *Confier le gouvernement de la cité à la loi, c'est presque le donner à Dieu...; mais le remettre entre les mains d'un homme, c'est le laisser au pouvoir d'une bête féroce.* Dans ses *Discours politiques*, bien qu'il manque de finesse et de vigueur, il juge les Romains et les contemporains avec assez de hardiesse ; si l'on n'était pas rebuté par la grossièreté du style, on y trouverait beaucoup d'idées dont on fait honneur à Montesquieu.

Louant la prudence de Venise plus que les faits de Rome, il cherche la conservation et la défense des États, au lieu d'en vouloir, comme Machiavel, l'agrandissement par la conquête ; si Machiavel désespère des peuples, Paruta les croit capables de grandes choses, comme en accomplirent Charles-Quint et Soliman. Les jugements politiques abondent dans son *Histoire vénitienne ;* bien qu'il fût à la solde de la république, il l'écrivit en homme pratique, avec les détails et les applications dont manque Bembo, et en soumettant les faits partiels à des idées générales. Il raconta plus hardiment la guerre avec les Turcs, qui est véritablement l'épopée de la réaction catholique, dont se ressentit Paruta lui-même, comme on le voit dans un *Soliloque* sur sa propre vie, confession des orages intérieurs.

La république de Gênes fut analysée par Hubert Foglietta, qui 1518-81.
ne regardait pas comme liberté celle que Doria lui avait donnée; il voulait que les nobles et les citoyens fussent égaux devant la loi, sans autre distinction que celle du mérite, de la vertu et des services rendus. Cosimo Bartoli, dans les *Discours historiques universels*, se montre favorable aux Médicis, qui s'efforcèrent de le gagner par tous les moyens; Jean-Baptiste Guarini soutient encore plus ouvertement l'autorité des princes. Dans le *Discours des gouvernements civils*, Sébastien Erizzo paraît mieux connaître les livres que les hommes ; Barthélemy Cavalcanti, *Des républiques et de leurs espèces*, et François Sansovino, *Du gouvernement des royaumes et des républiques*, ne montrent aucune gravité instructive.

Dans cet âge, on compte par centaines les écrits sur la politique et la raison d'État, sous les noms de *Trésor politique*, de *Prince régnant*, de *Secrétaire*, de *Clef du cabinet*, d'*Ambassadeur*. Remplis de préjugés, tous recommandent le secret comme art suprême; mais au lieu d'étaler l'immoralité à l'exemple de Ma-

(1) *De la perfection de la vie civile*, livre III, p. 134.

chiavel, la réfutation de celui-ci est un lieu commun chez tous. Il est vrai qu'ils ne reculent pas devant la trahison et la perfidie quand il s'agit de mécréants, de traîtres, de rebelles; au milieu de la confusion du passé, ils n'aperçoivent aucun fil, mais trouvent des exemples pour soutenir les théories les plus opposées : ils enseignent à flatter sans paraître le faire, à désobéir tout en protestant de sa soumission, et mesurent les droits et les devoirs selon la moyenne proportionnelle d'Aristote; faisant profession de ne pas écrire pour le peuple, ils s'adressent toujours à des princes et à des ministres, qui ne les lisaient pas. Ils donnent des milliers de vains préceptes, dont ils vantent l'excellence, ou les appuient d'autorités classiques ou ecclésiastiques, et les disposent en catégories irréprochables; ou bien ils cherchent des exemples dans Tibère, Pilate, Brutus, pour justifier ou du moins pour expliquer la nuit de la Saint-Barthélemy, la conduite du duc d'Albe et de Marie la Sanguinaire; enfin, ils fondent la puissance des empires et la félicité des peuples sur les bases et les antithèses de la doctrine la plus myope, et des combinaisons les plus médiocres.

1531-1601. Scipion Ammirato de Lecce, écrivain plus sage que fin, combat plusieurs opinions de Machiavel, et défend surtout la cour de Rome; l'histoire à la main, il nie qu'elle ait été la cause du morcellement de l'Italie; il soutient que divers peuples ont prospéré sans cette unité, qui s'accorderait difficilement avec les habitudes, le courage et la sagacité des Italiens : « A moins que Dieu ne fît un miracle, cette union de l'Italie ne pourrait arriver sans la ruine de l'Italie... On désire donc voir toute chose pleine de sang et de confusion, pour que nos neveux aient le bonheur de jouir, sous un prince, Dieu sait lequel, de l'union de l'Italie, union sans base solide et fragile ? » (*Discours* v).

1540-1617. Le Piémontais Jean Botero fut d'abord secrétaire de saint Charles et de Fredéric Borromée, puis l'instituteur des fils de Charles-Emmanuel; à celle de Machiavel, il opposa une théorie complète et raisonnée de tout ce qui concerne un État en fait de législation politique, établie non sur Tite-Live ou Tacite, mais sur l'Évangile, c'est-à-dire sur la justice et l'humanité (1). Dans la *Raison d'État*, il soutient par une fine argumentation, par beaucoup d'observations puisées dans la lecture et les voyages, ainsi que par des applications opportunes, que l'honnête accompagne

(1) Seulement pour le Milanais, nous citerons les œuvres de Somaglia, d'Opizzoni, de Piazzoli, de Tridi.

toujours l'utilité véritable, et qu'on ne peut jamais dire que l'injuste soit avantageux. « L'État, dit-il, est une solide autorité sur les peuples, et la raison d'État, la connaissance des moyens propres à fonder, à conserver, à développer cette autorité. Les gouvernements doivent se conserver à tout prix. » En conséquence, il approuve le massacre de la Saint-Barthélemy, et reproche au duc d'Albe d'avoir fait périr avec éclat Egmont et Horn, au lieu « de s'en débarrasser le plus secrètement possible. » En même temps, il loue la France d'avoir accordé aux protestants la liberté du culte, blâme la croisade contre les Maures d'Espagne, et croit que les moyens pacifiques sont plus efficaces contre l'erreur.

La guerre, quand elle n'a pas une défense nécessaire pour motif, est un brigandage; les grandes armées prouvent non le talent, mais la barbarie de celui qui les emploie; il recommande de faire usage de l'infanterie plus que de la cavalerie, et de la milice nationale. Dans son opinion, les douanes ne sont pas utiles, et l'économie dans les dépenses publiques vaut mieux que l'accumulation de trésors; il veut qu'on encourage l'agriculture et les professions manuelles, mais non les mariages, parce qu'on ne doit pas craindre que le célibat partiel diminue la population, laquelle s'équilibre avec les moyens de subsistance (1) : théories de bon sens, qui furent ensuite obscurcies et dénaturées par la science.

Dans les colonies des Espagnols et des Portugais, il ne voit que des espérances chimériques et des dévastations réelles; au lieu de nouveaux mondes, on aura donc de nouveaux déserts. L'oisiveté est la gangrène d'un État, et, pour l'empêcher, il voudrait qu'on obligeât tous les pères à enseigner un métier à leurs fils; le commerce est le meilleur moyen d'utiliser les produits superflus, bien qu'il regarde comme nuisible l'exportation des matières premières. La question des impôts est celle qu'il traite le mieux; il désapprouve les taxes personnelles et mobilières, mais surtout les contributions en nature. Au lieu de pressurer et d'appauvrir les peuples, il est plus avantageux pour les princes de faire en sorte qu'ils soient riches, afin de pouvoir au besoin leur imposer des contributions extraordinaires; il demande qu'on abolisse les longues procédures, trop coûteuses, et la foule des gens de loi. Sans être hostile à la féodalité, il voudrait qu'on mît des limites aux richesses excessives des nobles et à leur orgueil; il aimerait qu'on

(1) Il ne désigne pas nominativement la théorie de Machiavel, mais il le déclare dans les *Offices du cardinal*, livre Ier, p. 64.

distribuât des terres à tous les citoyens, et des signes honorifiques à quiconque aurait bien mérité du pays, fût-il de la plus humble extraction ; dès lors, les vieux nobles empêchés de nuire, les nouveaux poussés à se rendre utiles, tous seraient mieux disposés à défendre la patrie. Les vices du clergé proviennent de son orgueil et de sa puissance, tandis que toute son autorité devrait consister dans la modération et le désintéressement. Du reste, il suppose l'homme tel qu'il devrait être, non tel qu'il est ; aussi, ses beaux conseils manquent-ils souvent d'opportunité (1).

A la vue du bouleversement politique de l'Europe d'alors, il regrettait l'équilibre qui s'était établi autrefois parmi les divers États d'Italie; il encourageait les timides à faire usage de leurs moyens personnels, et prévoyait la décadence prochaine de la Turquie et de l'Espagne. Pour démontrer la nécessité de l'équilibre politique, il dit que la nature n'a rien laissé sans contre-poids : « Aucun « animal n'est plus courageux que le lion, et pourtant il a peur de « la crête et du chant du coq; plus fort que l'éléphant, et il « tremble de tous ses membres à la vue d'une souris; plus grand « que la baleine, et il lui faut l'escorte d'un poisson très-petit; plus « véloce que le dauphin, et sa bouche est placée de telle sorte « que, bien qu'il atteigne sa proie en peu de temps, il ne peut la « saisir. Le crocodile a le dos garni d'écailles impénétrables ; mais « comme son ventre est délicat et mou, il se trouve exposé aux « attaques du dauphin, qui, l'assaillant en dessous, l'éventre. » Plus d'une monarchie, pour établir l'équilibre, aime les petits États qui se font contre-poids.

A l'exemple des hommes d'État les plus distingués, il se procure une connaissance exacte et coordonnée des choses réelles et de la variété des événements actuels. Comme tous les écrivains de son temps, il admire Venise, riche par son commerce, par sa fabrication de monnaies, par la fortune des particuliers; l'argent, dit-il, que l'on dépense ailleurs pour défrayer le roi et sa famille, est employé dans cette république pour accroître la flotte et les forteresses. En 1590, une horrible famine désola toute l'Italie, sans épargner les fertiles territoires de Parme et de Plaisance; Venise seule prit de telles mesures que personne ne souffrit, et les étrangers accoururent dans son enceinte ; les riches fournirent

(1) « Deux choses sont nécessaires pour la propagation des peuples, la génération et l'éducation ; mais si la multiplicité des mariages aide fortement l'une, elle empêche certainement l'autre. »

de l'argent aux pauvres, et furent imités dans les autres villes. A cette occasion, faisant remarquer que Venise condamne à la peine de mort moins de gens qu'ailleurs, il blâme les supplices atroces, alors usités : « A quel propos charger les gibets de pendus « et faire une boucherie incessante d'hommes ? La permanence « du gibet rend la mort ainsi donnée moins honteuse et moins « abominable, parce que les choses auxquelles les yeux sont ha« bitués ont peu de force pour exciter des émotions dans les « âmes. » Réflexions aujourd'hui communes, alors nouvelles.

Il ne croit pas que les possessions de terre ferme nuisissent à Venise; il fait la remarque judicieuse que cette république avait deux gouvernements distincts, l'un pour elle-même, et l'autre pour les sujets; de même, il voit que chez elle, comme dans toutes les républiques aristocratiques, l'impulsion guerrière ne domine pas autant que dans les républiques démocratiques; en effet, dans les premières, il faut que les gouvernants préparent les moyens, exposent leurs personnes, tandis que dans les secondes on obéit aux clameurs du peuple. « La sotte multitude crie : *Sus, sus !* et comme elle est éloignée du théâtre des événements, elle attend les nouvelles (1). »

Comme on le voit, la science des États, novice encore dans le travail qui avait pour objet la haute protection des gouvernements sur les peuples, touchait à toutes les matières, et distinguait mal les règles gouvernementales des phénomènes purement économiques. Sismondi, dans le chapitre CXXVI de son *Histoire des républiques italiennes*, chapitre souvent réfuté, assure qu'on « trouve à peine deux ou trois exemples d'écrits publics sur des choses de gouvernement, et que leurs auteurs avaient toujours la précaution de les faire imprimer dans un État étranger. » Le contraire est la vérité; sans parler d'une foule de traités contenus dans les archives, il en existe un très-grand nombre d'imprimés, dans lesquels on examinait l'état de chaque pays (2); il est vrai qu'on demandait seulement des améliorations partielles, souvent inefficaces, parfois inopportunes, et dépourvues de tout intérêt une fois l'occasion passée, attendu qu'aucun grand écrivain ne prêta

(1) Sa *Raison d'État* fut traduite dans toutes les langues; en 1635 on traduisit en anglais son ouvrage sur la *Grandeur de la cité*. La *Politia regia* de Reifenberg est un extrait de ses *Relations universelles*, et peut-être la *Politique tirée de la sainte Écriture*, de Bossuet, fut inspirée par sa *Regia sapientia*.

(2) *Relation de la république vénitienne*, 1605.

sa voix au peuple, abandonné aux tumultes et à l'usage du poignard, ressource des faibles.

Les anciens administrateurs des républiques italiennes, élevés dans la vie privée, appréciant toute l'importance du travail et de l'économie, appliquèrent à l'État les règles de la famille; pour eux, la force des États était loin de consister exclusivement dans la guerre. Plus tard, lorsque la question politique fut résolue irrévocablement, les esprits s'appliquèrent de préférence à la science économique, d'autant plus que les voies nouvelles du commerce et, par suite, le déplacement du siége des richesses invitaient à méditer sur les causes qui maintiennent ces richesses et la prospérité des États. Le système mercantile (désigné sous le nom de Colbert) qui faisait considérer les métaux comme les seules richesses véritables, et les productions naturelles comme des moyens de les obtenir, était sinon l'unique, ou moins celui qui prédominait pratiquement; la conséquence, c'est que la somme des richesses restait invariablement fixée, et qu'une nation ne pouvait accroître les siennes qu'au détriment d'une autre. De là, l'inimitié réciproque des cabinets de ce temps; de là, une idéale balance du commerce, en vertu de laquelle il importait d'augmenter ses valeurs métalliques en s'appropriant celles des autres, d'exclure les productions de l'étranger et de l'obliger à recevoir les nôtres; dans ce but, on s'entourait de priviléges, de règlements protecteurs, et l'on faisait sans cesse intervenir l'action gouvernementale.

Les Italiens, bien qu'ils aient été les premiers à discourir scientifiquement sur l'économie politique, n'avaient pas des vues plus saines. La modification introduite par l'or venu de l'Amérique, et la profusion des monnaies décriées concentrèrent l'attention sur l'argent; le comte Gaspard Scaruffi, directeur de l'hôtel des
1579. monnaies de Reggio, dans le *Discours sur les monnaies et la véritable proportion entre l'or et l'argent*, proposa une réforme générale pour les rendre uniformes par le type et la valeur : pensée qui est restée un désir jusqu'à présent. Bernard Davanzati parla des monnaies et des changes, sans profondeur. Jean Donato Turbolo disserta sur les désordres particuliers de l'argent dans le royaume de Naples, où ils étaient pires qu'ailleurs.

1687. Le Modénais Géminien Montanari, éminent astronome et physicien, traita des monnaies mieux que les précédents, avec des principes clairs, une érudition sobre, et avant que parût l'œuvre de Locke : il recommandait de conserver les proportions communes dans l'évaluation de l'or et de l'argent, afin de prévenir

les spéculations des marchands; de ne pas estimer les monnaies étrangères au-dessous de la valeur intrinsèque; quant à la monnaie de bas aloi, il voulait qu'on ne mît en circulation que la quantité nécessaire au commerce de détail. Il désapprouve l'usage de Bologne, qui maintenait la tolérance dans les monnaies (1).

Antoine Serra de Cosenza, jeté dans les prisons de la Vicairie 1599.
comme complice de Campanella, adressa au vice-roi Lemos un traité sur les *Causes qui peuvent faire abonder l'or et l'argent dans les royaumes*. De Naples, on exporte chaque année pour six millions de productions indigènes; il n'est pas permis de faire sortir l'argent du royaume, et cependant la monnaie se trouve si rare, qu'il faut vendre les denrées à très-bas prix; les changes d'argent avec d'autres places coûtent beaucoup, c'est-à-dire cinq pour cent plus qu'à Venise. L'argent abonde dans cette Venise, et les denrées y ont un prix soutenu, bien qu'elle n'en produise pas, et doive même en importer pour huit millions; elle ne défend pas la sortie de l'argent. Le change avec d'autres places est bas, et parfois sans rétribution, ce qui est précisément la cause de l'abondance du numéraire; le gouvernement de Naples devrait donc, par des lois sévères, abaisser ici le change.

Ainsi raisonnait un certain Desantis, et Serra, par des raisons concluantes, réfutait ce qu'on regardait alors comme la véritable doctrine : l'argent, disait-il, est une marchandise comme les autres et s'acquiert, comme les marchandises, au moyen du savoir faire, c'est-à-dire par le travail et l'intelligence dans l'homme, par le trafic et les sages mesures dans les gouvernements. Les sources des richesses sont naturelles, comme les mines; ou accidentelles communes qui peuvent se trouver dans tout pays, comme les manufactures, le caractère des habitants, l'extension du commerce, la sagesse du gouvernement; ou accidentelles particulières, comme la fertilité du sol et la situation avantageuse. Il était du très-petit nombre de ceux qui préféraient l'industrie à l'agriculture, parce qu'un terrain qui produit cent boisseaux de blé, dit-il, n'en donnera pas davantage si on le sème pour qu'il en fournisse cent cinquante; au contraire, les manufactures peuvent centupler leur produit, sans une augmentation proportionnée dans la dépense. Venise, dépourvue de tout, surpasse Naples en richesse, grâce à son commerce et à la sagesse d'un gouvernement stable,

(1) *Zecca in consulta di Stato; Trattato mercantile della moneta.*

tandis que, dans le royaume de Naples, on voit un changement à chaque vice-roi, et dans l'État pontifical, à chaque pape.

L'altération des monnaies restait néanmoins un des expédients financiers les plus ordinaires; les banques et les monts, création italienne, n'étendaient pas leurs opérations de manière à généraliser les avantages.

Dans l'économie sociale, toute conclusion devrait être rigoureusement subordonnée à l'observation précédente des faits. Dans la statistique, ou arithmétique politique, qu'ils avaient fondée au siècle antérieur, les Italiens se laissèrent encore surpasser par les Anglais, qui traitèrent de cette science avec un esprit philosophique. Pierre Rossini, aïeul du célèbre musicien, publia en 1700 une statistique avec le titre de *Mercure errant de la grandeur de Rome*.

La justice, dans le principe, avait un aspect de guerre, comme si les hommes se trouvaient dans cette condition antisociale où l'on voit encore les États. Les règlements de justice (pour ne citer qu'un exemple) émanés du peuple et de la commune de Florence, de 1292 à 1324, sont faits, à peu de différence, comme s'il s'agissait de deux populations distinctes à l'état de guerre, la commune et les nobles : le gonfalonier doit être secondé par mille fantassins « bons et vaillants, » dont le nombre s'accrut beaucoup dans la suite; en outre, « cent cinquante maîtres maçons et charpentiers, cinquante piquiers forts et braves, avec de bonnes piques, » alors qu'il les appelait, devaient l'accompagner pour ravager les terres ou détruire la maison du noble qui aurait offensé le peuple. Pendant ces expéditions, aucun bourgeois ne devait rester dans la maison des grands, et les boutiques étaient fermées; défense à tous les grands de se trouver là où était ce gonfalonier; on prit encore des mesures pour maintenir les trêves entre les bourgeois et les nobles; chacun pouvait sans encourir de châtiment offenser et tuer les bannis (1).

Quelque chose de plus social apparut dans les pays où l'on constitua des gouvernements forts, comme à Venise. Plus tard, on connut le droit romain; mais, comme il n'était pas en rapport avec les besoins nouveaux, beaucoup de jurisconsultes s'efforcèrent de l'adapter à la civilisation moderne, sans toutefois supprimer la férocité des peines, ni même introduire de garanties pour le prévenu et des principes d'humanité, bien que l'on ren-

(1) Publiés à la fin du premier volume de l'*Histoire des municipes italiens* de Giudici.

contre çà et là de bonnes maximes. Quelques jurisconsultes philologues, comme Émile Ferretti de Ravenne et Alciat, se servirent de leur érudition pour corriger les textes du droit romain et en éclaircir l'histoire ; toutefois, ils n'égalèrent point Goveanus (*Govea*), Antoine Augustin et Cujas; mais Averani est un interprète qui ne le cède pas aux Belges et aux Allemands.

L'histoire du droit fut fondée par Charles Sigonio et Guido Pan- 1599.
ciroli de Reggio; le dernier parcourut toutes les universités italiennes pour s'instruire, fut professeur à Padoue, à Turin, eut pour élèves le Tasse, François de Sales, Clément VIII, et laissa l'*Histoire des interprètes des lois*, riche de documents ignorés jusque alors, bien qu'ils ne soient pas toujours certains, ni passés au crible d'une bonne critique. Le Florentin Sylvestre Aldobrandini, qui émigra par aversion contre les Médicis, fut réputé le meilleur interprète de son temps.

Gaudenzio Paganini, qui, par attachement à l'antiquité, invo- 1638.
quait la loi écrite contre la loi naturelle, faisait un crime à Justinien d'avoir aboli la loi d'agnation et favorisé les droits des femmes; dans cette voie, le suivait toute cette école classique qui croyait qu'un empereur du Bas-Empire se trouvait nécessairement inférieur aux jurisconsultes du siècle d'Auguste, sans se rappeler que cet empereur était chrétien. Antoine Fabro, professeur à Turin, le seul Piémontais d'un savoir original, fut un interprète ingénieux et hardi.

Les historiens de la science ont oublié à tort Alexandre Tura- 1558.
mini de Sienne. Professeur à Rome, puis dans sa ville natale, à Naples, à Ferrare, et auditeur de la Rote florentine, il écrivit sur le titre *De legibus* des Pandectes ; comme les autres de son temps, il avait cru qu'il suffisait, pour avoir le plus de mérite, d'alléguer le plus d'autorités sur un cas particulier; mais il se convainquit que celui-là seul méritait le nom de jurisconsulte qui savait déduire une maxime générale de plusieurs lois particulières. S'écartant d'Ulpien, il appelle, avec saint Thomas, la loi de nature « une communication de la loi éternelle à la créature raisonnable, » lui donnant ainsi pour fondement la volonté du Créateur, manifestée au moyen de la saine raison; donc, elle est égale parmi tous les peuples, immuable dans ses principes, bien que diverse dans ses déductions : mais comme cette loi, appuyée seulement sur la sanction intérieure, ne suffit pas contre les passions, et n'établit ni la mesure ni les modifications des droits, il fallut une loi civile pour la suppléer, adaptée aux temps, aux climats, aux

mœurs; ainsi, les lois, même celles qui concernent des objets particuliers, sont en harmonie avec le système politique de la nation : il faut que les lois soient en petit nombre, simples, brèves, efficaces; dans les peines, c'est la balance de la loi, et non la cruauté de l'homme, qui doit apparaître. L'équité civile corrige la loi lorsque, trop générale, elle embrasse à tort un cas, ou que, trop particulière, elle le néglige; c'est l'équité qui a dicté la plupart des lois romaines, que Turimani loue en démontrant qu'elles dérivent de la loi naturelle. On trouve aussi dans cet auteur des germes de l'ouvrage de Grotius sur le droit de la guerre; il est placé avec Albéric Gentile parmi les premiers investigateurs du droit philosophique.

La seconde moitié du seizième siècle fut appelée l'âge d'or de la jurisprudence, et beaucoup d'Italiens l'enseignèrent en France, en Allemagne, en Angleterre.

1525. Jules Claro d'Alexandrie, chargé de fonctions très-importantes, publia le *Sententiarum receptarum opus* et la *Pratique civile et criminelle*.

1607. Jacques Menocchio, professeur à Pavie, dans la nouvelle université de Mondovi et dans d'autres, et président du conseil du Milanais, a laissé des ouvrages sur les possessions, les presomptions, les jugements arbitraux, qui même aujourd'hui font autorité dans les cas nombreux que le législateur ne peut prévoir, ou doit abandonner aux appréciations des juges.

1613. Le Romain Prosper Farinaccio, sévère investigateur de délits, dont il ne s'abstenait pas lui-même, se croyait si sûr de ses connaissances pratiques, qu'il acceptait les causes bonnes et mauvaises; il gagna donc beaucoup d'argent, dont il abusa pour s'abandonner à des vices pour lesquels il aurait subi de graves peines, si le pape Clément VIII ne l'avait pas gracié. Lorsque la jurisprudence se fut réformée, on le trouva pauvre d'érudition, étranger aux sources.

1573. Pierre Belli d'Alba, dans le traité *De re militari et bello*, comprend aussi beaucoup de choses relatives à l'administration civile (1); les écrits juridiques de Jean-Pierre Surdo de Casal Montferrat furent également loués. La foule naissante des écrivains

(1) *De re militari et bello tractatus, divisus in partes* II, *in quo præter ea quæ de re militari tractuntur, obiter multa quæ ad civilem administrationem pertinent attinguntur, omnibus judicibus opprime necessarius*. Il a été réimprimé dans le seizième volume de la grande collection du *Tractatus juris universi*.

spéciaux fut aidée par le *Répertoire de tous les livres de droit pontifical et impérial* (Venise, 1555) de Jean-Baptiste Zilioli, travail imparfait, bien qu'on l'ait toujours augmenté dans les éditions suivantes ; puis François Ziletti publia en vingt-huit volumes le plus grand recueil de jurisprudence sous le titre de *Tractatus juris universi* (Venise, 1584).

L'école de Cujas séparait la théorie de la pratique; les coutumes suivies dans les tribunaux se trouvaient en complet désaccord avec le droit romain; les théoriciens, négligeant la pratique, recherchaient le sens propre des lois ; c'était par le témoignage des autorités plus que par des raisons que l'on résolvait les contestations, inconvénient auquel voulurent remédier quelques États en défendant de recourir, dans les débats judiciaires, à des citations d'auteurs. Il n'existait pas de lois générales, émanées d'un pouvoir unique, ni de codes systématiques ; dans chaque pays, il y avait des ordonnances municipales, des règlements faits par les ducs, les vice-rois ou les gouverneurs, règlements qui ne duraient pas plus que leurs auteurs; il fallait donc que le successeur, avant tout autre acte, les confirmât, avec les modifications ou additions qu'il jugeait nécessaires. A cette époque furent publiés ou réimprimés les *Statuts et les Coutumes*, d'application purement locale, et parfois seulement lorsqu'ils n'étaient pas en contradiction avec ceux de la cité prédominante; mais ce travail ne fut point amélioré ni soumis à aucune idée scientifique ou révision systématique, bien que chaque nouvelle édition portât quelque variété.

Le besoin qu'a l'homme de vivre sous des règles fixes faisait donc attribuer aux jurisconsultes une autorité législative. Ce n'étaient plus de simples commentateurs du droit romain; ils composaient des ouvrages indépendants sur toute la législation criminelle pratique, ou sur quelque point spécial. Des lois expresses manquaient-elles pour certains cas, ils comblaient cette lacune par d'autres plus ou moins analogues, ou les suppléaient par des règles fondées sur l'équité ou le droit naturel ; or, comme les uns et les autres concluaient dans des sens divers, les autorités ne faisaient défaut à personne, quel que fût le sujet qu'on traitât ; les jurisconsultes pratiques s'évertuaient à trouver, à multiplier des textes, et, comme les théologiens, s'égaraient dans la casuistique et le probabilisme. Sous l'influence de cet esprit, on écrivit beaucoup de *Cautele* (précautions), c'est-à-dire des artifices légaux, indiquant les moyens d'éluder ou de violer la loi : par exemple, de ne pas payer entièrement son créancier, de conserver son bé-

néfice malgré un meurtre, de pouvoir dire impunément des injures. Cipolla, Ferrario et d'autres devinrent fameux par des travaux pareils.

Les allégations particulières, non moins que les discussions générales, étaient remplies d'indigeste érudition et de subtilités scolastiques; la science des lois tira peu de profit de ces élucubrations. Dans la pratique toutefois, si l'on n'osa point innover, on dut s'efforcer de rendre la justice civile plus équitable, et moins féroce la justice criminelle; on ne saurait, sans commettre une erreur, attribuer aux juristes les atrocités de la dernière, alors qu'ils suivaient les traces des anciens, d'autant plus que les premières émanaient de ces Romains dont on ne devait pas révoquer en doute la sagesse. Leur nom est resté couvert d'infamie, parce qu'ils s'occupèrent longtemps de jugements absurdes, de procédures barbares, et pourtant ils cherchaient à rendre plus humaine la pratique antérieure.

Les Vénitiens, sauf Ziletti, s'appliquèrent peu au droit général, obligés qu'ils étaient d'acquérir la pratique de leur droit particulier. Henri VIII aurait donné des monts d'or, accompagnés de ses bonnes grâces, si les jurisconsultes de Vérone avaient voulu défendre son divorce (1). La jurisprudence pratique et consultative prévalait dans le royaume de Naples, ce qui amena la publication de volumineux recueils, fondés sur les cas particuliers; les avocats et les juges, instruits par la pratique plutôt que par l'école, invoquaient, au lieu de raisons, une foule d'autorités. Les décisions de la cour de Sainte-Claire à Naples et plus encore celles de la Rote romaine étaient célèbres; la dernière se composait de douze auditeurs, dont un Français, un Allemand, un Aragonais, un Castillan, proposés par leur nation, un Toscan ou Pérousin, un Milanais, un Bolonais, un Ferrarais, un Vénitien et trois Romains.

De Luca, nommé cardinal en 1685, écrivit en Italien le *Doctor vulgaire*, pour que la jurisprudence fût mise à la portée de ceux qui n'enseignaient pas; des subtilités et de la chicane du barreau, il ramenait au bon sens et à la raison. Néanmoins, comme les derniers ne suffisaient pas dans les questions de droit féodal et canonique contre des applications positives, il fallait recourir à l'histoire. Ainsi commençait la jurisprudence historique, dont le Napolitain François d'Andrea peut se dire le créateur, plutôt, il

(1) MAFFEI, *Vérone illustrée*, part. II. p. 312.

est vrai, par son exemple et ses leçons que par des œuvres. Il examina longuement les travaux des jurisconsultes napolitains; outre la connaissance des lois, il introduisit l'érudition, une bonne méthode pour discuter les points légaux, un style élégant, et répandit le meilleur enseignement; ses écrits contre les prétentions de Louis XIV sur le Brabant et la succession d'Espagne servirent de modèle aux divers écrivains qui agitèrent cette question.

Les différentes parties du droit, éclaircies, discutées, élaborées 1664-1718.
distinctement, Jean-Vincent Gravina, dont nous avons déjà parlé, entreprit de les recueillir et de les employer comme matériaux pour élever un édifice grandiose. Dissertant sur l'empire romain, il voulut démontrer qu'il fut juste à l'origine, accomplissant, sous l'empire des meilleures lois, une évolution régulière, au moyen de laquelle la puissance passa du roi au peuple, de celui-ci au sénat, puis à un prince du sénat, qui équivalait à un roi. Dans l'histoire romaine il ne voit pas sans doute avec l'exactitude des modernes, mais beaucoup mieux que ses maîtres; les éloges qu'il prodigue à l'empire avaient leur source dans l'idée qu'il s'était formée d'une domination générale qui réunît tous les peuples de l'Europe sous les mêmes lois et la même puissance, domination dont il ne trouvait d'exemples que depuis Auguste. Dans ses *Institutions du droit civil,* il suivit l'ordre de celles de Justinien; dans les *Institutions du droit canonique,* il fit preuve de jugement et d'érudition, mais bien plus encore dans *l'Origine et le progrès du droit civil* (1701-13); dans ce dernier travail, il essaya de relever la jurisprudence de l'état d'abaissement où la réduisait le soin presque exclusif donné aux sciences positives, grâce au cartésianisme; il voulait encore la ramener des circonvolutions de paroles à la philosophie et aux sources anciennes.

Dans le premier livre, il trace l'histoire du droit romain où il voit un drame de la vie de toutes les nations et non des Romains seulement, un développement spontané de son essence intime, le droit naturel étant appliqué aux circonstances extérieures. Il appelle âge ancien celui qui s'appuie sur les Douze Tables et la superstition des formules; suit l'âge moyen, celui des interprètes et des magistrats, où l'équité naturelle tempère la rigueur des paroles; l'âge nouveau des temps d'Auguste est mobile, incertain; dans l'âge récent, postérieur à Justinien, le droit revêt une forme scientifique; puis il tombe et se relève dans les quatre écoles d'Irnerius, d'Accurse, de Barthole et de Cujas, interprètes et glossateurs. Après s'être étendu sur la condition du peuple romain

et les circonstances au milieu desquelles il parvint à tant de grandeur, il s'occupe des faits particuliers au milieu desquels se développa la législation ; en un mot, selon le désir de Leibniz, il trace l'histoire interne et externe. Dans le second livre, il traite de l'origine du droit naturel et des gens, qu'il rattache aux Douze Tables et aux lois de l'Attique; il expose dans le troisième cette partie surtout de lois privées défectueuse même dans les Douze Tables, et qui, soit à cause de l'obscurité ou de l'ambiguité, avait besoin de l'autorite du peuple, comme les dispositions sur la manumission, les tutelles, le mariage, les testaments, la dot, les fideicommis. Il termine en disant que les lois romaines, bien qu'elles soient en partie vieillies et hors d'usage, contiennent tant de rectitude, qu'il est impossible qu'elles périssent et ne se reproduisent pas chez tous les peuples civilisés.

Cette unité géométrique, au moyen de laquelle on voit les causes externes et internes préparer et développer le droit romain comme loi, puis comme science, lui fait défaut; mais la hardiesse de la nouveauté lui fait pardonner quelque pédanterie de principes. Du reste, il fut le premier qui écrivit systematiquement l'histoire du droit romain extérieur, en distinguant les temps et les évolutions successives, qui font mieux connaître les jurisconsultes selon l'intention de leur doctrine; mais, bien qu'il ne considère pas la formation d'un code comme un attentat à la liberté, ainsi que le fait l'école historique actuelle, il place le droit dans l'histoire. Connaissance du latin, bon raisonnement, notions exactes de l'histoire, telles sont les qualités que Gravina exige dans le jurisconsulte, et lui-même les possède, avec l'art de bien copier. Au lieu de divaguer en paroles, il ramène la jurisprudence aux sources; mais, plus historien que philosophe, toutes les fois qu'il veut remonter des faits à l'idéologie et à la métaphysique du droit, il est incomplet, vacillant, et penche vers l'inhumanité de Hobbes, puisqu'il admet le droit du plus sage, qui n'est, en définitive, que celui du plus fort. Il ne s'aperçut pas combien la jurisprudence romaine avait gagné sous l'influence du christianisme ; en outre, il ne connut pas la jurisprudence canonique et celle de la féodalité aussi bien que le droit romain. Il tourne en ridicule Barthole et Goffredo, mais après avoir puisé à pleines mains dans leurs travaux, comme il fit à l'égard de Manuce, de Cujas et d'Hoffmann ; à son tour, il devint lui-même une source pour Hugo et Terrasson ; peut-être encore inspira-t-il Vico, qui s'occupa, lui aussi, d'introduire la philosophie dans le droit, en distinguant la jurisprudence pra-

tique, historique et philosophique, sans oublier de subordonner les faits à de larges abstractions. C'est ainsi que la jurisprudence s'associait à l'histoire.

Les grands historiens de l'âge précédent n'ont pas d'imitateurs. Les chroniques disparurent dès que la vie individuelle se fut abîmée dans les douleurs communes, qui énervent silencieusement comme la malaria. Galéas Gualdo et Pierre-Jean Capriata parlèrent des faits contemporains, le premier grossièrement, l'autre avec assez d'impartialité. Natale Conti les raconta en latin correct; Casoni est bon pour le seizième siècle, mais son récit du dix-septième est un amas indigeste de notes laissées par lui, et que l'éditeur Benoît Gritta ne sut pas coordonner. Charles Botta, non-seulement mit à contribution Jérôme Brusonide Legnano, écrivain négligé, étranger à l'art de grouper et rempli de passages vulgaires, mais il copia chez lui des pages entières (1). Le Vénitien Alexandre Zilioli, érudit et jurisconsulte, continua jusqu'en 1636 les *Histoires les plus mémorables du monde* de Barthélemy de Fano, qui avait continué celles de Tarcagnota de Gaëte; il fut lui-même continué jusqu'en 1650 par le comte Majolino de Ferrare, et par le Génois Birago. Quelques *Vies des poëtes italiens* de ce même Zilioli, tissues d'anecdotes peu honorables, n'ont pas été imprimées. Pierre Norès raconta la guerre des Espagnols contre les Turcs.

Beaucoup écrivirent des histoires municipales : Emmanuel Pingone, celle de Turin et de Savoie; l'inquisiteur Cimarelli, celle d'Urbin, en s'étendant à toute l'Ombrie siennoise; Pierre Gioffredo, celle de Nice, à laquelle il ajouta des documents; le chanoine Ripamonti, celle du Milanais, avec une verbeuse fluidité latine; Ballarini et Tatti, celle de Côme, mais grossièrement; Lavizzari, celle de la Valteline. L'histoire de Ravenne de Jérôme Rossi fut publiée aux frais de la commune, qui le nomma sénateur et médecin de la ville, avec exemption de tout impôt pour le père et les enfants mâles. A l'histoire du royaume de Naples travaillèrent un très-grand nombre d'écrivains, parmi lesquels François Capecelatro, impartial et soigneux; le père Giannetasio, qui écrivit en latin; Jean-Antoine Sumonte, dont le premier volume, aussitôt qu'il parut en 1601, fut brûlé; quant à lui, arrêté et contraint de le refaire comme il plut aux censeurs, il dut encore mutiler le second et y mettre des cartons; pendant ce travail il mourut, en 1602. Camille Tutini fut aussi en butte à des vexations pour avoir

(1) Voir LANZA, *Considérations sur l'histoire de Sicile*, p. 142.

publié son *Discours sur les lois et les sept grands offices.* Inveges Augustin de Sciacca en Sicile donna les *Annales de Palerme antique, sacrée, noble;* la *Carthage sicilienne,* histoire de la ville de Carcamo, outre une histoire du paradis terrestre.

Paruta, comme historiographe de Venise, fut continué en latin par André Morosini, érudit et versé dans les affaires de gouvernement; ensuite, par Michel Foscarini. Jean-Baptiste Nani, « au mi-
1678. lieu des fatigues et des sueurs de beaucoup d'emplois, courant les pays étrangers et les cours comme chargé d'ambassades, » exposa les faits de 1613 à 1671; la guerre avec les Turcs remplit son second volume. Sa volonté, comme il s'en vante, est de dire la vérité, et « il le peut, attendu son accès auprès des princes, les négociations qu'il a suivies avec les ministres, ses entretiens avec les hommes qui ont accompli les choses les plus remarquables, la vue des lieux,... son entrée dans les archives publiques et les conseils les plus secrets, » d'autant plus que ses ancêtres et lui-même avaient en grande partie dirigé les entreprises. Il expose avec clarté, une certaine élégance, et n'est pas trop encombré d'antithèses et de métaphores; mais rarement il s'échauffe, et ses réflexions ne sortent pas de banales généralités. Les travaux de ces historiographes ne s'imprimaient qu'après leur mort; cepen-
1719. dant, la seigneurie enjoignit à Pierre Garzoni de livrer tous les deux ans ce qu'il aurait terminé. Homme d'affaires et témoin oculaire, il eut à raconter les faits glorieux contre Mahomet IV et ses successeurs. Son ouvrage fut accueilli avec faveur; mais la protection le contraignait à faire des sacrifices, comme le prouve l'ordre, trouvé naguère, de supprimer des passages relatifs à l'acquisition et à la perte de l'île de Scio, dans lesquels, « avec une exactitude dangereuse, il avait dévoilé des faits secrets et délicats ».

Les historiens d'alors enregistraient des niaiseries avec une étrange facilité; pauvres d'érudition, ils altéraient même ou supposaient des documents pour complaire à certaines familles et flatter leur vanité. Alphonse Ciccarelli, dans l'histoire de la maison Monaldesca (1580), avait inventé des chartes, délit qui le fit condamner à mort : mais d'autres se servirent de ses faux documents ou d'autres semblables, comme Sansovino dans la *Maison Orsini* et les *Familles célèbres d'Italie;* Pierre Ricordati, dans l'*Histoire monastique;* Ferrant de la Marra, dans les *Discours des familles éteintes et étrangères, non comprises dans les sieges de Naples;* Eugène Gamurri, dans les *Familles nobles toscanes et ombriennes;*

Morigia, dans les *Familles milanaises;* Pierre Crescenzi, dans la *Noblesse d'Italie;* Vedriani, dans les *Cardinaux modenais;* et d'autres, ce qui prouve combien l'art de la critique était rare.

L'ouvrage de Ludovic della Chiesa sur les *Marquis de Saluces* (Turin, 1598) contient en appendice des éloges d'illustres familles du pays, Arbazzia, Barbetti, Biandrata, Caroli, Castiglioni, Chiesa, della Torre, Gambandi, Leoni, Pevere, Romani, Saluces, Tiberga, Vacea, travail de Chiesa lui-même probablement, bien qu'on l'attribue à un certain Charles Ravano de Crémone. Antoine Filippini de Vescovato en Corse, persécuté par les diverses factions du pays, voulut transmettre à la postérité le récit des guerres de 1555 et 1564, dont il avait été le témoin; il joignit à son travail trois anciennes chroniques de Jean della Grossa, de Pierre Monteggiani et de Marc-Antoine Ciccaldi, formant ainsi une histoire de la Corse. Les derniers sont très-crédules; quant à lui, il fait preuve d'une impartialité suffisante, mais il est monotone. Pozzo di Borgo, lorsqu'il était ambassadeur de Russie en 1832, en fit faire une nouvelle édition à Pise, qui fut distribuée gratuitement à toutes les communes et familles importantes de la Corse.

Victor Siri, bénédictin de Parme, qui commença jeune encore 1685.
un récit des événements journaliers, sort de la voie commune; il se fit un nom, d'autant plus que l'italien était alors aussi répandu que le français l'est aujourd'hui. Dans les questions relatives à Mantoue et au Montferrat, qu'il discuta bien, il se montrait favorable aux Nevers et à la France; aussi Richelieu le favorisa et lui ouvrit les archives. Louis XIV le nomma aumônier et historiographe; les cours de Florence et de Modène lui faisaient des présents; des ministres et des ambassadeurs le visitaient et lui fournissaient des renseignements de leur façon, afin de tromper la postérité. Outre les quinze gros volumes du *Mercure politique* (1635-1655), les huit de *Mémoires secrets* (1601-1640) sont remplis de documents authentiques, bien que recueillis avec peu de jugement. Sa narration est prolixe, il embrouille les événements, et comme il vise aux pensions, aux colliers, aux emplois, il sacrifie la vérité; puis, selon le vent, il ne craint pas de déchirer ceux qu'il avait d'abord exaltés. Le Génois Jean-Baptiste Birago Avogadro, auteur du *Mercure véridique*, va de pair avec Siri, et d'ailleurs tous les deux en vinrent souvent aux prises. Nous avons déjà parlé de Pallavicino et de Leti.

Venise, placée entre l'Europe et le Levant et centre du commerce, se trouvait dans des conditions favorables pour apprendre

et communiquer les nouvelles; elle créa donc les journaux politiques, qui furent appelés *gazzette* du nom de la monnaie avec laquelle on les payait. Ils se répandirent, et le médecin Renaudot les imita en France en 1631 ; d'autres nations en publièrent également ; mais Voltaire racontait, comme une merveille que de son temps il paraissait à Londres douze feuilles par semaine. Le Génois Jean-Paul Marana publia à Paris *l'Espion turc*, dans lequel il suppose qu'un scrupuleux musulman visite, travesti, la capitale de la France (de 1635 à 1682), et en écrit à des compatriotes de rangs divers. Différents auteurs continuèrent cette œuvre, dont les premiers volumes furent traduits en anglais, comme les derniers de l'anglais en français. L'idée d'un Turc qui écrit tant est fausse au fond ; cependant on aimait la sérieuse indépendance avec laquelle un étranger jugeait les ridicules et les frivolités de notre société ; les observations, faites d'un point de vue différent, sur les événements, les anecdotes, la politique, les questions théologiques et métaphysiques d'alors.

En 1665 avait paru à Paris le *Journal des savants*, qui fut bientôt suivi du *Mercure galant*, puis des journaux de Trévoux et de Verdun, lesquels donnaient un résumé des nouveaux ouvrages plutôt qu'ils n'en faisaient l'examen critique. A leur imitation, le Bergamasque François Nazzari commença à Rome, en 1668, le *Journal des gens de lettres;* interrompu en 1679, il fut repris en 1686 par Benoît Bacchini de San-Donnino, qui le remplissait presque en entier lui-même, bien que les matières fussent très-diverses.

Alors on comprit l'importance des vieux écrits : Jean-Pierre Puricelli compulse les archives milanaises et publie *Ambrosianæ basilicæ monumenta;* Félix Osio, également Milanais, met au jour les chroniques d'Albertin Mussato, de Rolandino, des Morena, des Cortusi et d'autres. Camille Pellegrino en fait paraître beaucoup d'autres concernant le royaume de Naples; Caruso Jean-Baptiste, qui avait abandonné les scolastiques pour l'école de Descartes et de Gassendi, se rendit à Paris, où il connut les écrivains les plus distingués; sur les conseils de Mabillon, il se livra aux recherches historiques, et les étendit jusqu'à sa patrie (1).

L'histoire ecclésiastique devint l'objet d'études remarquables, surtout de la part de Baronius. Ses *Annales* furent commentées

(1) *Mémoires de la Sicile; Historiæ saracenosiculæ varia monumenta; Bibliotheca historiæ siciliæ.*

par le franciscain Antoine Pagi, qui en corrigeait les erreurs année par année. Oderigo Rinaldi, Trévisan de l'Oratoire, les continua de 1198 à 1565, puis les résuma dans un style plus correct que celui dont alors on faisait usage. Les *Vies des papes et des cardinaux* de Ciacconio furent continuées par le père Augustin Oldoini et André Vittorelli. Le Polonais Abraham Bzovius, venu en Italie comme dominicain, continua les vies des papes et Baronius (1), auquel peuvent servir d'introduction les *Annales de l'Ancien Testament* du Navarais Augustin Tornielli. L'*Histoire générale des conciles* de monseigneur Marc Battaglini est prolixe et de critique inexacte, comme celle des *Hérésies* de Bernini, fils du sculpteur.

Ferdinand Ughelli, cistercien de Florence, donna la série des évêques d'Italie, classés selon ses vingt-six provinces, en l'accompagnant de documents. Mazarin lui envoya une riche horloge, et poussa les Français à l'imiter dans la *Gaule chrétienne*, dont le premier volume parut douze ans après la mort d'Ughelli. Le Vénitien Nicolas Coleti le continua jusqu'en 1733 ; Rocco Pirro y ajouta la *Sicile sacrée,* et César Caracciolo, la *Naples sacrée.* La *Mer océanienne de toutes les religions du monde* de Sylvestre Maurolico (Messine, 1613) mérite à peine d'être nommée.

Henri Noris, de Vérone, épris de saint Augustin, entra dans son 1704.
ordre et écrivit l'*Histoire du Pélagianisme.* Les jésuites l'attaquèrent avec un éclat scandaleux, comme tombant dans les erreurs courantes relativement à la grâce; mais Rome le soutint, et le grand-duc Cosme III le fit venir à Pise pour une chaire d'histoire ecclésiastique; dans cette ville, il publia des travaux sur les cénotaphes de Caïus et Lucius, fils de Vipsanius Agrippa, sur les origines de la colonie pisane, puis sur les ères de quelques villes de l'Asie. Innocent XII le nomma gardien de la bibliothèque du Vatican, puis cardinal ; loin d'être détourné de ses études par les distractions et les occupations de sa nouvelle dignité, il écrivit encore l'histoire des donatistes et celle des investitures. Anselme Banduri, bénédictin de Raguse, élevé dans l'Italie qu'il ne quitta jamais, publia différents ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, l'*Imperium orientale,* les *Numismata imperatorum romanorum.*

Le père Fortuné Scacchi, d'Ancône, écrivit sur les saintes huiles

(1) Le 18 juillet, Pignoria écrivait : « Pour écrire l'histoire, il faut autre chose « que de la vivacité de tête, et le père Bzovius aura beaucoup à faire pour con- « tinuer Baronius, à l'égard duquel *longe erit a primo quisque secundus erit.* »

(*Sacrorum oleochrismatum myrothecium sacroprophanum*, 1625); Octave Ferrari, sur les épîtres ecclésiastiques (1612), et les discours sacrés; Galanti, de Monza, et le Bassanais André Vittorelli, sur d'autres points de liturgie. Jean Macario fit une *Hagioglypta* sur les peintures et les sculptures chrétiennes, publiée naguère. Le cardinal Querini mit au jour des livres liturgiques grecs; Alexandre Zaccagni tira de la bibliothèque du Vatican des docu-
1704. ments sur les premiers âges de l'Église; le cistercien Jean Bona, de Mondovi, prieur d'Asti, puis cardinal, fit le remarquable ouvrage *Rerum liturgicarum*, la *Divine psalmodie*, explication de l'office avec de curieuses recherches sur sa signification, et les *Principes de la vie chrétienne*, livre comparé à l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Joseph-Marie Tommasi, fils du duc de Palma et prince de Lampedousa, avait trois sœurs religieuses et un oncle moine; il se fit lui-même théatin et parvint au cardinalat; après avoir étudié les langues orientales sous le juif Moïse de Calvi, il publia beaucoup de choses liturgiques fort rares (*Codices sacramentorum nongentis annis vetustiores*, 1680), des responciers et des antiphonaires; sa grande charité lui valut d'être béatifié. Clément Galano, de Sorrento, qui passa douze ans dans l'Arménie, occupé de missions et de la recherche de documents historiques, fit paraître, en latin et en arménien, la *Conciliation* de cette Église avec celle
1698. de Rome. Le Romain Jean Justin Ciampini fonda une académie pour l'histoire ecclésiastique, puis une autre pour les sciences naturelles, sous les auspices de la reine Christine; il recueillit une riche bibliothèque, des statues, des antiquités, et laissa trop de dissertations pour qu'elles puissent avoir un grand mérite; parmi ces dissertations, dont beaucoup roulent sur des matières ecclésiastiques, la plus importante est celle des *Édifices sacrés de Constantin*, avec les *Vetera monumenta*, travaux où il donne l'origine des premières églises, la manière dont elles étaient construites et ornées de mosaïques; il discute même le point de savoir si dans le principe on employait le pain azyme, question pour laquelle Bona et Mabillon avaient déjà engagé une lutte; en outre, il examine le *Livre pontifical* et les *Vies des papes* d'Anastase le Bibliothécaire.

Le Messinois Jean-Antoine Viperano, évêque de Giovenazzo, avait dès 1569 publié *De scribenda historia*, avec de bons préceptes; puis le Ferrarais Ducci fit paraître, en 1604, un *Ars historica*, qui n'est guère qu'une traduction l'*Art historique* d'Au-

gustin Mascardi de Sarzane (1630), si vanté par Tiraboschi. Selon lui, il ne faut pas que le style en soit plus élevé que dans le genre délibératif; puis, comme les guerres y jouent le rôle principal, la tragédie ne doit point être rapetissée par des récits détaillés ni par la minutieuse exactitude de la chronologie et de la géographie; il exige la vérité, mais avec beaucoup d'égards pour les grands, auxquels, il est vrai, il conseille d'être bons, comme l'unique moyen d'obtenir l'indulgence des historiens. Les écrivains qui racontent leurs faits personnels lui inspirent peu de confiance; il voudrait que l'historien fût philosophe, versé dans la science sociale, et digne d'exercer les arts éducateurs des peuples, qui sont la peinture, la poésie, l'instruction morale et historique; comme tous les rhéteurs, ses pareils, il approuve les discours, mais à la condition qu'ils seront amenés par le sujet; il veut que le *style historique* soit tel qu'il conserve les images et l'harmonie de la poésie, non ses fictions et sa mesure.

Si l'on veut apprendre cet art, il faut recourir aux historiens eux-mêmes et plus encore aux hommes, au lieu de consulter cet écrivain et surtout les exemples qu'il a donnés dans sa *Conjuration de Fiesque*.

Le Mantouan Antoine Possevino, dans la *Bibliotheca selecta*, 1534-1611.
offrit, avec les règles principales et un jugement souvent sensé sur les écrivains des sciences, une espèce d'encyclopédie et une méthode pour étudier chacune d'elles. Ce travail est complété par l'*Apparatus sacer*, catalogue raisonné d'environ six mille auteurs de choses ecclésiastiques, avec beaucoup de manuscrits. Après avoir servi dans les cours, il se fit jésuite, et fut employé dans les affaires, surtout contre les protestants du Nord; sa description de la Moscovie (1586) est le premier livre qui nous fait connaître cette nation, encore isolée.

La *Mappemonde historique* du père Antoine Foresti, jésuite (Parme 1600), doit être mentionnée comme le premier essai d'une histoire universelle. Il publia six volumes; Apostolo Zeno en ajouta quatre, dans lesquels il traitait de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Suède, du Danemark, du Holstein et de la Gueldre : dans le onzième, Dominique Suarez parla des khalifes; dans le douzième, Silvio Grandi, de la Chine.

D'autres Italiens s'occupèrent de pays étrangers. Antoine-Marie Graziani de Borgo Saint-Sépulcre, accompagné du cardinal Commendone, parcourut pendant vingt-cinq ans l'Allemagne et la Pologne, fut nommé secrétaire par Sixte-Quint et, par Clé-

ment VIII, évêque d'Amelia ; outre la guerre de Chypre, il raconta (*De scriptis invita Minerva*) les voyages de son frère Louis dans toute l'Europe, en Palestine, en Égypte, sans négliger de faire connaître les événements et les mœurs de ces pays ; puis il exposa les faits qui lui étaient personnels, en s'étendant beaucoup sur la Pologne. Le Véronais Alexandre Guagnini combattit pour ce pays, où il fut naturalisé ; il écrivit *Rerum Polonicarum libri tres*, œuvre capitale par le style et les faits.

Le jésuite Pierre Maffei, de Bergame, sollicité par le prince Henri de Portugal, décrivit en latin très-pur les choses des Indes orientales. Jean-François Abela publia sur Malte, en 1647, des travaux remplis d'érudition. Le Vicentin Gualdo Priorato, après avoir combattu longtemps dans les guerres de l'Allemagne, puis servi dans la diplomatie, fut nommé historiographe par Léopold Ier : il écrivit les histoires de Ferdinand II et III, de Waldstein, de Mazarin, des princes de Savoie, toutes remplies de vanité et de passion. Le Ferrarais Jérôme Falletti (*De bello sicambrico*) raconta les guerres de Charles-Quint avec les Français dans les Pays Bas, et contre la ligue de Smalkalde.

1579-1644. Le faste et la générosité du cardinal Guido Bentivoglio, de Ferrare, l'avaient contraint à se charger de dettes ; pour les éteindre, il ne rougit pas de vendre son palais et de restreindre ses dépenses. Nonce apostolique dans les Pays-Bas pendant neuf ans, il en raconta les guerres dans un italien dépourvu de finesse et de grâce, avec des remplissages inutiles, des phrases décolorées, des allures symétriques, une harmonie forcée, à laquelle il sacrifie la simplicité et la brièveté ; lorsqu'il veut être ingénieux, ce qui lui arrive rarement, il tombe dans des antithèses et de fades jeux de mots ; mais ses mémoires et ses relations des cours de la Flandre et de la France sont précieux, et il caractérise bien les hommes ; toutefois, dans le dessein peut-être de se montrer impartial, il s'arrête à la surface, et se complaît dans la partie la plus futile de l'histoire, la description des faits d'armes. Les six livres des guerres de Flandre de Pompée Giustiniani (1609) n'ont de valeur que par ces mêmes faits; don François Lanario, fils du duc de Carpi (1615), qui, bien que soldat, n'assista point aux batailles, a résumé, dans un style faible, les guerres de Flandre.

Le Bolonais Guillaume Dondini, jésuite, raconta en latin les expéditions d'Alexandre Farnèse ; mais, pour les choses de Bel-
1572-1649. gique, le père Famiano Strada, de Rome, obtint une plus grande renommée. Le cabinet de Madrid lui fournit beaucoup de docu-

ments; néanmoins, il ignore les faits relatifs aux protestants. Étranger à la politique et à l'art militaire, il y supplée par une morale sévère mais générale, comme dans un livre destiné aux écoles. Admirateur de Tite-Live, il le surpasse en prolixité, et fait des digressions à tout propos, ce qui faisait dire à Bentivoglio : « Le défaut de Strada est de sortir de strada (*chemin*). » Il est vrai qu'avec ces digressions il nous a conservé beaucoup de particularités sur les personnages qu'il décrit. Il n'acheva que deux décades ; à partir de 1590 jusqu'à la trêve de 1609 il fut continué par un autre jésuite, Ange Galluccio, de Macerata (1).

Gaspard Scioppius, auteur d'une *Grammatica philosophica*, brouillé avec les protestants, qu'il avait laissés, avec les jésuites, dont il repoussait les doctrines, avec les gens de lettres, qu'il censurait, lança contre Strada l'*Infamia Famiani*, où il signalait beaucoup d'expressions barbares, qui du reste l'offensaient encore dans les écrivains les plus corrects, dans Manuce et Maffei. Cependant, Strada fit preuve d'une grande connaissance du latin dans les *Prolusiones*, préceptes et exemples de rhétorique ; dans cette œuvre, entre autres épreuves, il imagine, chose très-difficile à réaliser, une académie où quelques écrivains fameux du siècle précédent lisent chacun une composition, en reproduisant la manière d'un des plus grands poëtes latins : Lucain est imité par Bembo, Claudien par Castiglione, Ovide par Hercule Strozzi, Virgile par André Navagero, tandis que Querno, « instrument d'érudite volupté, » improvise à Léon X des choses étranges. Quel qu'ait été le résultat de cette tentative, il faut être bien familiarisé avec les classiques pour avoir la prétention de contrefaire chacun d'eux.

Le Padouan Davila prit les noms de Henri Caterino du roi et 1576-1631.
de la reine de France, qui avaient comblé de bienfaits son père après son expulsion de Chypre, où il était connétable. Il décrit les guerres civiles de la France, auxquelles il prit part, avec l'art et souvent l'esprit des anciens, avec une sage disposition et perspicacité ; exact dans les faits, ayant la connaissance des lieux, des mœurs, du caractère, il ne se laisse point égarer par les hypocrisies familières aux partis ; réaliste plus que catholique, et apologiste de Catherine de Médicis, il considère la politique

(1) Nous avons encore *Guerre de la Germanie inférieure*, de Jérome Conestaggio, de Gênes, 1634 ; *Entreprise de Flandre d'Alexandre Farnese*, de César Campana, 1595 ; etc., etc.

comme un jeu des forts et des fourbes, et ne condamne le massacre de la Saint-Barthélemy que parce qu'il n'a pas atteint le but. On a dit qu'il faut se défier de Davila quand il loue la cour, et de De Thou quand il la blâme. D'un style incorrect, étranger à l'art de la période, il écrit avec un abandon prolixe, et se complaît aux minuties comme celui qui s'est habitué à observer dans les antichambres. Insulté par Thomas Stigliani, homme de lettres de Parme, il le défie et le tue; alors il se met à la solde des Vénitiens, pour lesquels il combattit dans le Levant; puis il fut nommé gouverneur de Brescia, où il publia son ouvrage; quelque temps après, tandis qu'il se rendait à Crême, dont il avait obtenu le gouvernement, il périt assassiné sur la route.

Les rapports des ambassadeurs, dont l'Italie offre une large moisson, surtout Venise et Florence, sont d'excellents matériaux pour l'histoire; simples avec gravité, marqués au coin d'un jugement solide comme émanés de personnes exercées aux affaires, ils apprécient les temps sans les idées préconçues des historiens.

Les résultats des voyages ne répondent pas à l'attente. Le Florentin Cosimo Brunetti, Jean-Baptiste Jérôme et Vecchietti de Cosenza firent des voyages et observèrent, mais sans publier leurs relations. Le Romain Pierre de la Valle décrivit, après 1614, la Turquie, la Perse et l'Inde dans des lettres prolixes, futiles, et se montre accessible aux fables; mais il offre d'érudites comparaisons et s'appuie sur des documents. Scipion Amato, jurisconsulte romain, donna l'histoire du Japon, où il avait pénétré comme secrétaire d'ambassadeur. Le Bolonais Hercule Zani, parti en 1669 pour un long voyage, dont la relation fut publiée après sa mort, trouva à Moscou beaucoup d'Italiens, occupés principalement à la fabrication du verre. Le Napolitain François Gemelli Carreri fit par terre le *tour du monde* en 1698, et sa relation, disposée avec méthode, fut traduite en plusieurs langues. Il ne connaissait pas les idiomes des pays qu'il visita, et s'en rapportait parfois aux relations des autres, fussent-elles d'un missionnaire qui lui parlât d'hommes pourvus d'une queue; s'il est encore vrai qu'il donna comme vu ce qu'il avait seulement ouï dire, les récentes investigations ont démontré son exactitude sur beaucoup de particularités; en effet, alors que des écrivains affirmaient légèrement qu'il n'était jamais sorti de Naples, Humboldt reconnaissait que Gemelli ne pouvait avoir décrit, sans les avoir vus, les pays visités par ce même savant, surtout le Mexique et les Philippines.

Le Vénitien Livio Sanuto, aspirant à être le Ptolémée de sa ville natale, inventa des instruments afin de préciser les observations astronomiques, lut des voyageurs, des historiens et des journaux pour rendre les cartes plus exactes, et publia la *Géographie* en douze livres (1588), en divisant la terre en trois continents, Ptolémaïque, Atlantique et Australie; mais il n'acheva point son ouvrage. Sa description de l'Afrique est surtout importante; il croit encore nécessaire de s'étendre longuement sur les preuves qu'il donne pour démontrer que le Mexique n'est pas le Cathay. Le père Vincent Coronelli, qui écrivit une foule de livres, fut appelé à Paris pour faire deux globes de douze pieds de diamètre, plus fameux par les inscriptions dont il les orna en l'honneur de Louis XIV.

Le jésuite Jean-Baptiste Riccioli, de Ferrare, dans la *Geographia* 1598-1671.
et hydrographia reformatæ, se proposa de faire mieux que les anciens; il commença donc par comparer les diverses mesures, dont il se fit envoyer les types par ses confrères de tous les pays; mais comme il les rapporta au pied romain, dont la longueur est incertaine, son travail resta sans fruit. Il tenta une mesure de la terre avec des méthodes qui ne pouvaient alors, à cause des illusions de la réfraction horizontale, donner un résultat rigoureux. Sa géographie contient environ deux mille sept cents positions, dans les longitudes desquelles il ne se trompe que de huit degrés; Delisle (1) commit donc une bévue inqualifiable en raccourcissant la Méditerranée de trois cents lieues, et l'Asie de cinq cents, tandis que, quarante ans auparavant, Riccioli avait réduit la Méditerranée de douze cent soixante lieues à huit cent quatre-vingt-deux, mesure qui ne diffère de la véritable que de quarante-cinq. Voulant encore réformer la chronologie, il exposa les faits particuliers à chaque peuple; après avoir examiné jusqu'à soixante-dix systèmes sur l'année de la naissance du Christ, il préféra l'année 5634, selon les Septante; puis, il forma une Chronique des principaux

(1) Cette assertion provient de l'éloge de Fontenelle, et on la répète généralement; la *Biographie universelle* convient elle-même des mérites de Riccioli. Les cartes de Delisle parurent en 1699, et l'ouvrage de Riccioli en 1666. Ce géographe place entre Gibraltar et Jérusalem la différence de 47° 37′ qui sous ce parallèle valent 714 lieues marines, ou bien neuf cent quatre-vingt-trois lieues de vingt au degré. La différence n'est donc que de 40° 25′ 40″, équivalant à six cent six lieues marines, ou huit cent quarante-huit lieues communes. Si l'on supprime les onze lieues qui séparent Jérusalem de Jaffa, prise pour l'extrémité orientale de la Méditerranée, on aura huit cent quatre-vingt-deux lieues selon Riccioli, et huit cent trente-sept, qui sont la mesure véritable.

événements du monde, depuis la création jusqu'en 1668, et les Tables chronologiques des rois, des conciles, des hérésies. Toutefois, ni lui ni Vecchietti, *De anno primitivo*, ni Léon Allacci, *De mensura temporum* n'atteignirent au mérite chronologique de Petau ou de Scaliger.

La littérature orientale fut l'objet d'études sérieuses, mais toujours au point de vue exclusif de la Bible. Frère Mario, de Calusio dans les Abruzzes, outre la Grammaire et le Dictionnaire hébraïques, fit les *Concordances bibliques*, dans lesquelles il adopta la méthode suivie par le rabbin Isaac Nathan dans un ouvrage semblable, imprimé à Venise en 1524 ; mais il corrige beaucoup d'erreurs de l'auteur juif, et signale l'identité de plusieurs mots hébreux avec ceux d'autres langues orientales. Les *concordances* furent imprimées après sa mort (1621).

Le Crémonais Jean-Baptiste Raimondi, dans un long séjour en Asie, se familiarisa avec les langues du pays ; le cardinal Ferdinand de Médicis lui confia la direction de son imprimerie, dans laquelle furent imprimés, avec quatre caractères arabes, les Évangiles en 1591, la *Géographie* d'Edrisi en 1592, Avicenne en 1593, Euclide en 1594, impressions bien supérieures à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il mettait en ordre tous les livres orientaux que l'on envoyait à Rome ; il prépara une Grammaire arabe et une Bible polyglotte, qui fut interrompue lorsque Ferdinand devint duc.

Philippe Sassetti, marchand florentin, versé dans les lettres, rempli d'allusions aux poëtes et à l'histoire de sa patrie, voyagea dans les Indes de 1578 à 1588, et décrivit ces pays dans de bonnes lettres, pleines d'utiles renseignements, bien qu'il crût lui-même aux vertus mystérieuses des corps. Il parle souvent de l'ananas ; le premier, il fit connaître à l'Europe le sanscrit, et trouva dans cette langue de la ressemblance avec nos idiomes (1). Le missionnaire Robert Nobili connut si bien cette langue, qu'on lui attribua la contrefaçon des livres védiques. Le père Paulin, allemand d'origine (Jean-Philippe Werdin de Hoff), italien d'adoption, s'appuyant de l'opinion de Marc de la Tomba, versé dans les choses sanscrites, niait l'existence des Védas. Frère Basile de

(1) « La langue est agréable par elle-même et d'un beau son, à cause de ses nombreux éléments qui vont jusqu'à cinquante-trois, et tous sont justifiés ; on les fait tous naître des divers mouvements de la bouche et de la langue... Dans cette langue, il y a beaucoup de nos mots, Dieu, serpent, et une foule d'autres, et, parmi les nombres, le 6, le 7, le 8 et le 9... »

Glemona, orientaliste de première force, qui aplanit la voie à l'étude scientifique du chinois en Europe, fut regardé comme Portugais; mais il est démontré aujourd'hui que c'était Basile Brollo, né en 1648, à Glemona, dans le Frioul. Après être entré dans l'ordre des Mineurs observants, il partit comme missionnaire en 1680, et pénétra dans le royaume de Siam, où il se mit à étudier le chinois; nommé par Clément XI vicaire apostolique de Chen-si, il y mourut, en 1704 (1).

François Negri, de Ravenne, surnommé le père des pauvres et le protecteur des orphelins, amena le pape et le cardinal Rasponi à fonder l'hospice des Catéchumènes; la lecture d'Olaüs Magnus lui ayant inspiré le désir de visiter les terres d'Europe les plus septentrionales, il arriva en 1666 jusqu'au cap Nord, à travers des périls qui étaient alors cent fois plus redoutables qu'aujourd'hui; il écrivit sur ces pays huit lettres (imprimées après sa mort), avec un style assez bon, des faits d'histoire, de nature et de politique conformes à la vérité, sans négliger de corriger les erreurs des autres. Néanmoins, de nos jours, un Italien s'est vanté d'avoir le premier visité cette partie extrême de l'Europe; mais il laisse grandement soupçonner qu'il n'a fait ce voyage qu'en songe. Negri fut curé de Sainte-Marie *in Cœlo eo*, où il montra à Montfaucon, qui était allé le visiter, un rosier sous lequel quarante personnes pouvaient s'abriter.

L'érudition, en s'appliquant à l'étude des antiquités, péchait encore par sa futilité minutieuse, mais elle faisait preuve d'une sagacité plus judicieuse; si, dans le siècle précédent, on avait cru à Annius de Viterbe, alors on convainquit de mensonge les *Etruscarum antiquitatum fragmenta*, publiés en 1632 par Curzio Inghirami, trompé ou trompeur. Jean-Dominique Bertoli d'Udine traita, en 1676, des antiquités d'Aquilée, qu'il fut le premier à recueillir, en empêchant qu'on les employât à des constructions ou bien à des fours. Lazare-Augustin Cotta, d'Orta, organisa le musée de Novare (1719), fit la description du lac Majeur et d'autres travaux d'érudition suffisante, en puisant dans la bibliothèque Ambroisienne.

Philippe Paruta appliqua la numismatique à l'histoire dans la *Sicile décrite avec des médailles* (1612), ouvrage accru par d'autres, surtout par Torremuzza. Vincent Mirabella démontra la

(1) *Mémoires du père Basile de Glemona par l'abbé Pierre de la Slua*; Udine, 1775.

haute antiquité de Syracuse, et Prosper Parisio celle des plus rares médailles de la Grande Grèce.

D'autres se fixèrent sur les inscriptions relatives à chaque pays, bien que la critique, encore faible, fît tomber dans des erreurs, qui étaient ensuite copiées de confiance par les numismates postérieurs (1).

1618-1700. Raphaël Fabretti d'Urbin, auditeur du nonce en Espagne, se plongea dans les études classiques; il connut les savants de son temps, Ménage, Montfaucon, Hardouin, Mabillon. De retour à Rome, avec un riche emploi, il traita des eaux et des aqueducs romains, monuments qui offrent autant de merveilles aux curieux que de problèmes aux savants. Au-dessous des belles gravures de la colonne Trajane de Bartoli, Bellori avait placé des descriptions remplies d'erreurs, non moins que les éclaircissements latins de l'Espagnol Chaccon. Fabretti, corrigeant et suppléant, fit sur cette colonne (1683) un des travaux d'archéologie les plus érudits et les plus sages; il fut l'un des premiers à établir des comparaisons entre les figures des divers monuments pour en déduire le caractère et la signification. Dans ses travaux sur la *Table iliaque* du Capitole, il se servit de ces comparaisons avec les monuments et leurs descriptions; en parcourant la campagne de Rome avec un cheval qui avait contracté l'habitude de s'arrêter partout où se montrait une antiquité, il avait décrit un grand nombre de nouvelles épigraphes. Le cardinal Carpegna l'avait chargé de l'inspection des catacombes, et lui donnait toutes les inscriptions qu'il en retirait; il en tapissa sa maison, et en acheta beaucoup d'autres, toujours favorisé par les pontifes Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII.

Il publia en huit classes quatre cent trente inscriptions, fruit

(1) Voici une preuve de l'état d'enfance où se trouvait la philologie. Il y avait une inscription sur l'église de Saint-Georges in Pallazzo à Milan; comme les Italiens ne savaient pas la lire, elle fut envoyée par Jean-Pierre Puricelli à Luc Holstenius (*Holste*), à Rome, où l'apporta Léon Allaci; Puricelli croyait qu'elle était arménienne, russe, esclavone ou gothique, « langues qui ont des caractères semblables au grec ». Luc s'aperçut qu'elle était latine avec des lettres grecques très-grossières (*Lettre* du 2 août 1647, dans le *Catalogue* de Crevenna). Un autre savant milanais, Castiglioni, affirmait qu'il y avait eu à Saint-Vincent in Prato un temple de Jupiter, parce qu'on y trouva une pierre avec cette inscription D. IOVI ET PROBO V. Holstenius déclara que ce devait être un fragment, qu'il fallait compléter ainsi : *arca*DIO. VI. ET. PROBO. V... *con.*; c'est-à-dire Arcadius étant consul pour la sixième fois, et Probus pour la cinquième.

de ces études et recherches; puis, continuant ses travaux, il en fit paraître quatre mille six cents avec des notes érudites et sobres. C'est le premier recueil qui ne fourmille pas d'inscriptions bâtardes; outre la correction typographique, chose de la plus haute importance en pareille matière, les épigraphes sont disposées de manière à s'aider réciproquement. Gronovio, dont il avait signalé beaucoup de bévues, lui répondit aigrement, et Fabretti lui répliqua dans un langage aussi peu mesuré.

Rome fut toujours le champ des plus grandes recherches, et Falconieri compila dans cette ville les *Inscriptiones athleticæ*. Laurent Pignoria, l'un des hommes de l'érudition la plus vaste, qui tenta de soulever le voile des hiéroglyphes égyptiens et d'expliquer la *Table isiaque*, écrivit sur les antiquités de Padoue (1). La plupart des érudits qui traitèrent de quelque partie des antiquités ont perdu toute valeur depuis les récentes découvertes.

Le Véronais François Bianchini, bibliothécaire de la maison 1662-1729.
Ottoboni, tenta un mode particulier d'histoire universelle (1697) : là où les écrivains se taisent il a recours aux monuments pour déterminer la chronologie; il explique beaucoup de symboles, et s'aperçoit que plusieurs regardés comme des faits, ne sont que des mythes; la guerre de Troie, il lui donne pour cause le commerce, dont Hélène personnifie la liberté, et c'est ainsi qu'il poursuit l'explication de la mythologie. Il n'arrive que jusqu'à la fondation de la monarchie assyrienne, et les découvertes postérieures lui ont fait perdre sa valeur. Très-versé dans les mathématiques, il fit diverses découvertes sur Vénus, et, après avoir tracé un méridien dans la Chartreuse de Rome, il se proposait de le prolonger jusqu'à l'Adriatique et à la mer Tyrrhénienne. Ces travaux ne le détournèrent pas de l'archéologie; traitant du columbarium de la famille d'Auguste, alors découvert sur la voie Appienne, il jette des lumières sur les habitudes romaines, et signale dans la

(1) *Characteres ægyptii*, Venise, 1605; *Mensa isiaca*, 1669. Le plus insigne document égyptien que l'on possédât avant les récentes découvertes était la *Table isiaque* de bronze, longue de cinq pieds et large de six, couverte d'un émail noir, sur lequel sont dessinées des figures à contours d'argent. Après le sac de Rome, un forgeron la vendit au cardinal Bembo, du musée duquel elle passa à celui de Mantoue. Dans le sac de 1630, elle fut volée, et l'on ne sut pas ce qu'elle était devenue, jusqu'au moment où, un siècle après, on la trouva dans le musée de Turin; c'est encore là qu'elle se conserve (après avoir été dans le musée Napoléon à Paris). Les principaux antiquaires l'ont étudiée, bien que l'on croie aujourd'hui qu'elle n'est pas un travail original, mais des temps de l'empereur Adrien.

maison de ce prince environ six mille esclaves, dont le travail était très-subdivisé : un ne faisait que peser la laine filée par l'impératrice ; un autre gardait ses boucles d'oreille, un troisième soignait sa petite chienne.

Bien que ces études auxiliaires étendissent les connaissances de l'histoire plutôt que ses points de vue, le monde se connaissait mieux lui-même, et devenait toujours plus apte à comprendre cette continuité d'événements qui relie les générations anciennes
1668-1744. à celles d'aujourd'hui. L'histoire fit donc un grand pas; car elle s'élevait de l'art pur ou de la narration à la dignité de la philosophie, en dégageant du drame des événements la moralité supérieure, en considérant les hommes comme une seule famille, en soumettant les faits à une seule idée qui aidât à deviner ceux de l'avenir.

Dans cette voie figure au premier rang le Napolitain Jean-Baptiste Vico, auteur de livres dans lesquels on lit beaucoup plus que ce qui est écrit, et dont tous parlent avec admiration, bien que très-peu les connaissent. Né d'une famille pauvre, élevé comme on le faisait alors, à seize ans il prononce un discours pour défendre son père, et déploie tant de connaissances qu'il excite l'étonnement. Renonçant au barreau, il va enseigner la jurisprudence aux neveux de l'évêque d'Ischia dans le château solitaire de Vatolla, où il passe à méditer sur quelques livres les neuf ans de sa jeunesse la plus splendide. « La manière dont on versifiait alors » lui inspire du dégoût; mais il réussit peu dans la géométrie et la physique, et les questions sociales appliquées à l'antiquité deviennent pour lui l'objet d'une étude approfondie. « Il se félicite de ne pas avoir eu de maître, et remercie ces forêts au milieu desquelles, guidé par son bon génie, il avait achevé son instruction sans être troublé par les factions, au lieu de suivre des cours dans la ville, où, comme des vêtements, on changeait de goût littéraire tous les deux ou trois ans. »

Vico en effet s'obstine à marcher dans une voie tout opposée à celle que suivaient les esprits de son temps : ils négligeaient la bonne prose latine, et il la cultive assidûment; chacun tournait son attention vers la France, et il ne voulut pas même en savoir la langue; aussi se trouva-t-il « comme étranger dans sa patrie, où non-seulement il était reçu comme étranger, mais encore méconnu. » En effet, il demanda le poste de secrétaire municipal, et un autre lui fut préféré; toutefois, il eut une chaire de rhétorique avec cent écus de traitement, et l'occupa quarante ans;

puis, à l'âge de soixante-dix ans, il obtint le titre d'historien du royaume. Là il faisait des vers au besoin, des panégyriques pour les vice-rois, des diatribes contre les opprimés qui s'insurgeaient; cependant, il s'élevait aux plus hautes conceptions, non pas en suivant un plan arrêté, mais à tâtons; il se posait des problèmes, de chacun desquels il en germait de nouveaux, qui l'amenaient à de nouveaux modes de solution; c'est ainsi que, par des efforts isolés, il agrandissait la sphère de ses propres connaissances et sa méthode, non pas au moyen des hardiesses aventureuses de ses compatriotes, mais en prenant son point de départ dans l'érudition religieuse.

Il se livre à une étude approfondie des anciens : il apprend de Platon les abstractions générales et les aspirations du sentiment, l'homme philosophique; de Tacite, le langage concret, qui l'habitue à réfléchir sur cette manière de s'exprimer; d'Hérodote, *un passage d'or*, qui fait luire à ses yeux une histoire idéale en trois âges. Il admire Dante, Leibniz, Newton et le *trois fois très-grand* Bacon; mais, au lieu d'adopter pleinement leurs idées, il les mêle aux siennes, toujours occupé d'atteindre le *certain* de la philologie par le *vrai* de la philosophie. Grotius et Descartes, vénérés alors comme les restaurateurs de la philosophie et de la jurisprudence, devinrent principalement l'objet de sa critique; au premier, qui explique l'histoire par l'individu et cherche à fonder un droit universel au moyen des faits particuliers et du langage, il reproche d'avoir entassé des abstractions isolées des faits; donc il est le jurisconsulte des philosophes, mais non de l'histoire. Descartes, en tirant du phénomène de la conscience la série entière des connaissances humaines, néglige également le passé pour se concentrer dans la superbe évidence de la méthode mathématique; Vico l'accuse d'avoir mutilé l'histoire, les langues, l'érudition, pour les réduire à des lignes géométriques, et d'inspirer, par le mepris de l'érudition, le mépris des hommes; en répudiant les moyens et les secours que les traditions de l'âge écoulé offrent à la pensée, il avait prétendu à une évidence mathématique pour des vérités qui n'en sont pas susceptibles; aussi, dit-il, sa méthode pouvait produire des critiques, mais aucune grande decouverte (1).

L'homme n'est ni une machine ni un chiffre; l'histoire, la politique, la morale, l'éloquence ne se fondent pas sur de purs calculs, mais ont besoin de conjectures, d'inductions, de ressem-

(1) *De nostri temporis studiorum ratione*; 1708.

blances; le témoignage de la conscience, l'immédiate perception ne suffit pas pour prouver l'existence, et le *je pense, donc je suis*, se réduit à une perception qui ne comble nullement l'abîme entre la conscience et l'univers. Vico alors, combattant Descartes pour le motif qui faisait combattre à Cicéron les stoïciens, abandonne le procédé géométrique pour se jeter dans l'expérience historique et les libres inductions; afin de remettre la tradition en honneur, il répudie le sentiment individuel; par contraste à cette négligence des anciens, il élève la philologie à la hauteur d'une science, et en fait la philosophie de l'autorité, de l'ordre et de la raison des faits, afin qu'elle féconde les idées lointaines en les rapprochant; non-seulement il embrasse les langues, mais les mœurs et les actions des hommes, et, au moyen d'une critique qu'il appelle *architecte*, il entreprend de *recomposer, de suppléer, de corriger, de mettre en lumière et à leur place les fragments de l'antiquité*. En conséquence, il recherche les vestiges de la sagesse italique dans la langue (1), et attribue la métaphysique aux anciens Italiens.

Quelque disciple de Sigonio lui objecta dans le *Journal des gens de lettres* qu'il aurait fallu chercher les traces de la sagesse italienne dans l'Étrurie et les sociétés pythagoriciennes de la Grande Grèce plutôt que parmi les patriciens du Latium, lesquels avaient constitué par la violence un droit féodal qui tenait la multitude sous la domination d'un petit nombre. Vico comprit la force de cette objection mieux que le critique lui-même, et y appliqua la distinction qu'il avait déjà signalée entre l'homme des philosophes et celui des politiques, entre le sentiment commun des peuples et les vérités absolues des écoles, entre la tyrannie des patriciens et l'équité des jurisconsultes, desquels était dérivé le droit moderne des gens, exposé par Grotius.

Vico se mit donc alors à étudier l'histoire de Rome dans ses lois successives, et comme la sagesse des Italiens, affirmée par lui, répugnait à la sévérité des Douze Tables, il recourut, afin d'accorder l'autorité avec la raison, le droit romain avec le droit rationnel, à une harmonie préétablie en Dieu entre la matière et l'esprit : la justice et la vertu émanent de Dieu; la nécessité et l'utilité, ou, comme nous disons aujourd'hui, les intérêts dégagent de la matière les idées de justice; ainsi, tandis que les hommes

(1) *De antiquissima Italorum sapientia et originibus linguæ latinæ eruend.*; 1710.

travaillent à satisfaire les besoins corporels, la Providence les amène à réaliser le type éternel de la justice.

L'histoire humaine conçue comme une conquête progressive de l'équité, il résout les problèmes et répond aux objections des écrivains antérieurs, conciliant d'une manière inusitée le droit idéal de Platon et le droit politique de Machiavel; mais, comme l'histoire ne commença point avec Rome, il dut chercher les causes qui, de l'état *ex lege*, avaient fait naître les aristocraties féodales; il imagina que l'homme, abruti dans le cours des deux siècles qui suivirent le déluge, au point d'oublier toutes les traditions et le langage, fut réveillé de sa torpeur par les éclats de la foudre, et qu'alors il soupçonna l'existence d'un Dieu. Aux bois incendiés par le feu céleste il ravit une étincelle pour ses besoins, pour les arts et pour brûler les cadavres; honteux de la promiscuité, il enlève une femme et la transporte dans quelque caverne; telle fut l'origine de la famille, des refuges, de l'agriculture et de *la pudeur du ciel, des vivants, des morts;* les pères se confédèrent, et le patriciat s'établit en conservant les priviléges de la famille et des rites (1). Les faibles recherchent la protection des forts, qui en font leurs serviteurs; mais, comme ils les tyrannisent, les faibles se soulèvent pour les contraindre à leur céder la possession bonitaire des champs, sauf à leur laisser le *dominium optimum* et les auspices qui sont indispensables pour rendre les actes légaux. Alors se fonde la cité héroïque, composée de patriciens *éducables* et de plébéiens *inéducables*, lesquels commencent des luttes interminables afin de participer au droit civil; ce droit triomphe, et produit l'âge humain des républiques libres, c'est-à-dire l'époque où l'on ne voit que la domination de la loi, domination suprême confiée aux libres opinions des jurisconsultes, qui au nom de la raison se substituent à l'arbitraire du privilége et de la force. C'est ainsi que les *intérêts*, qui sont tout dans Machiavel, et la *raison*, exaltée par Grotius, viennent à se concilier dans le fait, qui efface l'antinomie et la philosophie.

Tous les faits partiels sont donc soumis à une vaste conception; tous les actes violents, toutes les iniquités trouvent une explication ou une place dans cet optimisme. Cette trame, où la simplicité s'allie au sublime, Vico l'embarrasse de dissertations et de divagations, au milieu desquelles il répand des trésors de nou-

(1) *De universi juris principio et fine uno*, 1714; *De constantia philologiæ*, 1721.

veautés historiques, philosophiques, philologiques. La chronologie commune des événements est due à l'orgueil des nations et des érudits. Vico reconnut le premier dans la mythologie un sens caché, et dans la poésie, fruit de vives imaginations, la clef de l'histoire primitive. Dans les traditions populaires, il y a des motifs publics de vérité; les idiomes sont les témoignages les plus solennels des anciens usages. Le développement des peuples et celui des facultés humaines s'effectuent parallèlement, de telle sorte que celles-ci sont toujours en rapport avec l'histoire de ceux-là. Il est dans la nature des plèbes de prétendre que l'univers leur ressemble, d'imposer à tous les peuples leur propre origine; l'esprit humain, qui aime l'uniformité, aux premières choses connues rattache les nouvelles, et les effets particuliers à des causes communes. Au moyen de ces *axiomes*, on arrive à découvrir que les philosophes, comme le voudrait Grotius, n'ont pas présidé à la civilisation ; Hercule, Thésée, Pythagore, Dracon, Solon, Ésope sont des personnifications de leur temps, et des centres autour desquels la tradition agglomère la vie et les actes de plusieurs; en un mot, c'est la signification collective des personnages éminents, puisque le sentiment commun précède et domine le sentiment individuel. Homère lui-même, qu'il avait d'abord accepté comme un poëte aveugle, ses méditations postérieures l'*entraînèrent*, le *forcèrent* à le croire un mythe, non un poëte, mais la poésie; jamais il n'a été surpassé, parce qu'on ne surpasse pas l'inspiration spontanée de tout un peuple. Les sept rois de Rome, il les décompose même en caractères politiques, à chacun desquels le peuple attribua les effets de lentes révolutions, comme il fit remonter jusqu'aux Douze Tables des lois plébéiennes, obtenues plus tard par le triomphe de la démocratie.

Si les peuples à l'origine sont sauvages, l'idée de l'ancienne sagesse des Italiens s'évanouit, alors même qu'il serait établi que les langues sont faites par les peuples, non par les philosophes, et que Rome ne fut pas gouvernée au commencement par un sénat de sages; ainsi, à mesure qu'il avance, Vico démolit cet édifice, dans lequel beaucoup d'Italiens, sans le connaître, idolâtrent encore l'orgueil national.

Voyant toujours des similitudes, Vico croyait que, à l'égal des Romains, tous les peuples avaient passé par trois formes de gouvernement : monarchie aristocratique fondée sur l'autorité divine, république aristocratique, république populaire, qui aboutit à une monarchie populaire ; dès lors, on va d'un seul à quel-

ques-uns, de quelques-uns à beaucoup, de beaucoup à un seul.

Il agrandit ces théorèmes : la civilisation n'est pas l'œuvre de la philosophie; au contraire, celle-ci jaillit avec le temps de celle-là ; l'histoire positive ne peut raconter les commencements du genre humain, parce qu'ils ont précédé l'art d'écrire et tous les monuments ; mais si toutes les nations sont parvenues de la barbarie à l'équité, il y a une histoire idéale, éternelle, commune à toutes ces nations, qui ne sont que des manifestations particulières; avec l'histoire idéale, on peut reconstruire la civilisation de chaque nation, trouver les commencements des histoires qui en manquent, et les faits particuliers de Rome, d'Athènes, de Sparte, des hommes, des temps, des lieux sont absorbés en lois immortelles de raison. Dans cette histoire le droit se réalise ; d'abord, il commence par la violence, qu'il sait ensuite voiler sous des formules solennelles, et s'embellit de fictions qui les éludent ; enfin, il devient équitable, toujours sous l'impulsion préétablie de la nécessité et de l'utilité, des passions et des intérêts, depuis la grotte où le sauvage cherche un abri contre la foudre, jusqu'au trône sur lequel le peuple assied, comme son représentant, l'empereur qui nivelle le droit.

C'est donc là une *science nouvelle* de l'humanité entière. La Providence, que l'on avait démontrée jusqu'alors par la merveilleuse architecture du monde, Vico veut la reconnaître aussi dans le monde des nations, non pas fait par les hommes, mais par Dieu lui-même; il réduit tout à l'unité générale d'une Providence divine, qui donne au monde des nations la forme et la vie.

A cette histoire idéale, découverte par la méditation, il ajuste tous les faits humains, dans lesquels, après l'élimination des particularités des lieux et des hommes, apparaît toujours un conseil éternel, qui ordonne les choses les plus grandes et les plus petites. La nature humaine, dans ses manifestations, procède en vertu de certains principes communs ; les éléments de la vie morale, c'est-à-dire la religion, la justice, l'utilité, le beau, la philosophie se manifestent collectivement sous certaines formes de rapports dans les diverses phases de l'humanité ; c'est pourquoi le mythe, l'étymologie, la tradition, le langage se prêtent un mutuel concours pour expliquer la manifestation du droit dans l'histoire et pour démontrer que les faits de celle de Rome se reproduisent partout. L'érudition ne possédant pas encore de données suffisantes pour le démentir laissait le champ libre à ses conjectures sur la mythologie, expression lyrique de l'histoire primitive ; sur le vo-

cabulaire, dépôt des conquêtes de la vérité et du droit, faites sous l'impulsion de la nécessité ; ainsi, au moyen de la poésie, qui est le langage héroïque, et des phrases exprimées par des faits, il lut chez tous les peuples l'histoire de Rome : cette dernière fut conservée par les lois ; il existe à peine quelques fragments des autres, mais elles pourront se reconstruire par analogie avec celle-là. Du reste, il n'y a pas de tradition qu'il ne se propose de ramener à la distribution systématique de son histoire romaine.

La narration biblique s'opposerait à cette marche de tous les peuples, qui agissent également dans des circonstances égales, au milieu de la famille, de la cité, de la nation. Vico, n'osant pas la remanier, la met à l'écart, et reconnaît dans le peuple hébreu un développement particulier et indiscutable. Homère aussi offre un témoignage contraire, puisqu'il chante des mœurs corrompues, de longs voyages, des divinités avilies qui n'ont aucun rapport avec le patriciat romain. Vico, pour expliquer ces différences, agrandit le cercle de son histoire ; il découvre alors un âge divin, un autre héroïque et humain, les caractères doubles, et les poëtes d'époque corrompue qui se posent eux-mêmes comme les guides de l'univers, attribuant aux pays lointains les noms des lieux où ils sont nés, et supposant des voyages absolument impossibles dans ces temps grossiers.

Dans la civilisation grecque, comme dans celle de Rome, la Providence fut adorée dès l'origine ; puis vint la fantaisie, enfin le raisonnement ; de là découlent l'âge divin, l'âge héroïque et l'âge humain, chacun doué d'idées et d'un langage propres. A ces âges correspondent trois espèces de mœurs, religieuses, violentes, humaines ; trois jurisprudences, la mystique, la prudente, qui fait consister l'efficacité de la loi dans sa forme matérielle, à laquelle elle s'attache pour sa défense, et la jurisprudence humaine ; trois espèces de langues, de caractères, de mœurs, d'autorité ; trois temps, religieux, ergoteurs, sociaux ; trois gouvernements, divin, héroïque, populaire libre, soit monarchie ou république, dans lequel pourtant les citoyens sont tous égaux.

Le hasard est donc banni de l'histoire, comme l'omnipotence des grands hommes, puisque tout est providentiel et déterminé, non-seulement pour notre monde, mais pour les *mondes infinis possibles*. Il en trouve la preuve dans le renouvellement de la barbarie au moyen âge, où renaissent les symboles, le langage figuré, les clientèles, et un Homère de la seconde civilisation,

comme il qualifie hardiment ce Dante que Gravina avait jugé comme lui. Le monde, qui a repris sa marche ancienne, retombera dans la barbarie à une époque plus ou moins éloignée.

Bien que la science et la beauté fussent pour lui une même chose, qu'il admirât les classiques et leur style historique *moitié vers et moitié prose* et fût loué par les contemporains comme humaniste, il s'enveloppa d'une forme confuse et raboteuse, qui nuit beaucoup à son intelligence ; en outre, cette histoire, dont le système se reproduit dans la littérature, le langage, la géographie, l'astronomie, la cosmogonie, pouvait bien être embrassée par un génie puissant, mais elle ne devait pas se trouver accessible aux esprits habitués à la règle; les contemporains ne le comprirent donc pas, et sa pensée ne fut entendue qu'au moment où d'autres arrivèrent au même point que lui, et plus loin.

Toutefois, loin d'être un phénomène isolé au milieu d'un monde trop inférieur à son intelligence, Vico puisa son instruction dans la sagesse de son temps ; n'étant pas distrait par la cour et la mode comme les Français, ni par les intérêts politiques comme les Anglais, il méditait les livres que d'autres se contentent de parcourir. Il réfuta Descartes et Grotius dans un langage respectueux, et le dernier lui fournit la justice abstraite ; peut-être le *Novum organum* de Bacon lui suggéra l'idée d'une science nouvelle; il mit à profit Gravina et Sigonio, mais surtout le platonisme de Leibniz; mais en critiquant le génie, il fit preuve de génie.

Les quelques pages qu'il appelle *passages d'or*, c'est-à-dire les vérités échappées aux anciens, un esprit comme le sien pouvait seul les apercevoir, et pourtant il sut encore les interpréter et en déduire des lois générales. Machiavel, penseur si vigoureux, avait accepté l'histoire de Tite-Live comme indubitable et dans le sens vulgaire; Boccalini, Annibal Scoti et d'autres commentateurs de Tacite ne faisaient que délayer ses fortes réflexions dans des paraphrases languissantes et des explications qui n'apprenaient rien de plus que l'original ; Grotius, Sigonio, Gravina, comme les interprètes médiocres, ne voyaient que des faits dans la législation romaine; Vico, au contraire, creuse en révélateur dans l'histoire comme dans la jurisprudence ; jamais aucun écrivain ne réunit autant de vérités et de principes nouveaux, et ne sut comme lui convertir les faits en idées sans s'égarer dans les abstractions.

Dans tous ces travaux, il déployait une érudition, merveilleuse pour son temps, mais dont les découvertes postérieures ont dé-

montré l'insuffisance. S'il avait su que le dieu des sauvages est le complice des crimes et l'ennemi d'une civilisation qui enchaîne les instincts, il n'aurait pas fait dériver la religion de la crainte. Il montra dans les formules du droit romain la marche de la civilisation; mais il ne s'aperçut pas qu'elle était traditionnelle et non spontanée, évolution et non passage de la barbarie à la civilisation, puisque le grand peuple s'élevait au milieu des cités italiques. Aux commencements de sa société improvisée, il transporte les connaissances des sociétés déjà constituées, les besoins de propriété, de famille, de religion, d'esclavage. Substituant le sentiment commun au sentiment individuel de Descartes, il ne voit pas que souvent l'erreur domine des générations entières, et que les améliorations naissent d'une raison individuelle qui précède la raison générale; d'où il suit que le sentiment commun est l'expression d'une phase sociale, non de la vérité et de la raison. Il attribue la puissance de Rome à sa situation, et pourtant il avoue que les peuples ont les idées et les désirs que l'éducation leur donne.

L'érudition, qui l'avait porté à une si grande hauteur, fut aussi sa pierre d'achoppement, puisqu'elle le rejeta vers le passé, au point de lui faire renier dix-sept siècles de progrès, l'indéfectibilité du christianisme et l'irrévocable émancipation de l'esclave. L'admiration pour les siècles écoulés l'empêcha de comprendre les âges modernes, et lui persuada que le *monde de fer* était en pleine décadence; en voyant l'Italie décliner après tant d'éclat, il étendit cet exemple à toute l'humanité, dont il regardait, après l'élévation, la chute comme inévitable, et il chercha les causes du dépérissement général dans les événements partiels de la nation qui dominait sur la sienne. Mais le progrès des sciences physiques et la connaissance plus grande du monde vinrent ensuite attester que les lois de l'univers ne sont pas celles de Rome et de la Grèce; les prudentes inductions de nos jours, en prouvant la parenté des idiomes, ont démontré que les langues ne naissent pas spontanément et isolément par un effort uniforme de la nature humaine; le grand nombre des peuples restés immobiles dans leur état de primitive sauvagerie, ou qui faisaient à peine les premiers pas dans la voie de la civilisation, et les nations stationnaires ont brisé le cercle, dans lequel il enfermait inévitablement l'humanité : témoignage évident que le catholicisme, l'affranchissement de l'homme, les grandes découvertes empêchent de rétrograder pour recommencer le fatal *corso e ricorso*.

Toutefois, au milieu de tant d'erreurs qu'un Italien appelle le somnambulisme du génie, de merveilleuses conquêtes furent accomplies par cet homme ignoré; dominé par cette *mélancolie qui donne de la grandeur,* il se fit entièrement ancien, *planta* la philosophie dans les fables, et peupla les déserts antéhistoriques des fils de ses pensées, dominant le présent et l'avenir; renouvelant la méthode des recherches historiques, et son plus grand mérite consiste en cela, il fut le premier qui édifia l'histoire selon l'idée qu'elle est soumise à une loi certaine, à une haute moralité, indépendante des nations et du temps, et il chercha cette loi. Peu de temps avant, Bossuet, l'insigne évêque de Meaux, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, avait publié une philosophie de l'histoire, lui donnant pour centre le calvaire, comme si toutes les vicissitudes du monde fussent réglées d'avance de manière à converger vers le Rédempteur à venir ou venu. Vico, qui probablement n'en eut pas connaissance, considéra les nations en elles-mêmes, et les faits comme des phases de la vie, de manière qu'il n'en prenait que ce qui était propre à mettre en relief les desseins de Dieu. Il trouva les types rationnels, et posa les langues comme étant une partie intime de l'histoire civile. S'il erra souvent en cherchant dans les racines des mots les racines des pensées, il ouvrit la route à de nobles hardiesses, et devina ce que d'autres découvrirent ensuite; il agrandit le cercle de la philologie, en la considérant comme une méditation de la parole en tant qu'elle exprime la pensée des peuples, et qu'elle est interprétée par les faits bien plus que par les commentateurs; la distinction entre le peuple et la plèbe n'échappa point à son esprit.

Le fameux passage de Clément d'Alexandrie sur l'écriture égyptienne, il en donna l'interprétation, dont se glorifient nos contemporains; il réduisit à leur valeur les merveilles de la Chine, et pressentit l'importance des races scythiques; en donnant quelques règles pour guider la raison, en soulevant le doute sur quelques préjugés, en posant beaucoup de questions, dont il résout quelques-unes, en découvrant souvent, en mettant plus souvent sur la voie de découvrir, il devança de plus d'un siècle les hardiesses de la critique et la création d'une histoire idéale de l'humanité, où les siècles fugitifs se contemplent dans la lumière de l'éternelle sagesse. La lutte de l'intelligence avec la nécessité, de l'Orient avec l'Occident, de l'un avec le multiple, l'idée se faisant objective dans l'histoire, la manifestation de l'absolu, les autres formes humanitaires de Schelling, de Hegel, de Fichte, de Cousin

se renferment toujours dans la conception de Vico, l'homme le plus à l'abri de l'humiliant corollaire de l'inévitable décadence.

N'oublions pas que, blâmant les investigations oiseuses, Vico dit que la philosophie nous est donnée « pour comprendre ce qui est digne et vrai dans ce que l'homme doit faire durant sa vie ; » à la différence des individus, si nombreux, qui ne s'occupent qu'à exagérer la dégradation, il déclare que « la philosophie, pour être utile au genre humain, doit relever et soutenir l'homme tombé et faible, au lieu de mutiler sa nature et de l'abandonner à sa corruption ».

CHAPITRE CLIX.

SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES.

Les sciences positives, dont l'éclat rachète de la décadence des lettres et du caractère national, furent mieux cultivées que les sciences morales.

L'intelligence humaine ne peut atteindre à l'origine des choses, et pourtant la recherche de cette origine est l'unique mobile de son activité. Cette curiosité, jointe à son impuissance relative, fait jouer à l'imagination un grand rôle dans les sciences qui, comme les mathématiques, ne se réduisent pas à une pure méthode. Les sciences naturelles, dans l'âge précédent, s'étaient donc égarées : au lieu de comparer les jugements des maîtres avec le manuscrit original de Dieu, c'est-à-dire le monde et la nature ; au lieu de se livrer à l'observation des phénomènes moléculaires pour découvrir l'action des corps dans leur plus grande division, elles étouffaient les faits sous les argumentations, fondaient les assertions sur l'autorité, ou bien sur des expériences suggérées par des opinions dérivées d'un système préconçu d'idées, qui dominait alors toutes les connaissances.

On comprenait la nécessité de l'expérience et de l'observation, mais on suivait une mauvaise voie. Léonard Dandolo et Zacharie Contarini, sur les traces d'Averrhoès (1), comptaient les poils de

(1) Rossi lui-même, dans le *Dictionnaire historique des auteurs arabes*, fait d'Averrhoès le premier traducteur d'Aristote ; mais aujourd'hui il est certain que trois siècles auparavant il avait été traduit en arabe, non du grec, mais du syriaque, et qu'Averrhoès ni tout autre Arabe d'Espagne ne connaissaient le

la tête du lion, les plumes de la queue du vautour, et s'amusaient à constater que les abeilles manquent du sens de l'ouïe, et que les taupes ne voient pas. *A quoi cela sert-il ? cela est-il vrai?* Ces demandes, les naturalistes ne se les faisaient pas ; car il leur suffisait de les lire dans les compilations d'Athénée, d'Oppien, d'Élien, de Pline, à la suite desquels, au lieu d'étudier les lois communes, ils se livraient à des recherches de choses étranges et monstrueuses, comme si la nature était une succession irrationnelle de prodiges. Les particularités ne font pas science, disaient les écoles, et le savant aurait cru se rapetisser en étudiant la chute d'une pierre, l'éclosion d'un petit pois, les métamorphoses d'un papillon : on eût regardé comme un fou quiconque se fût hasardé à soutenir que les causes des phénomènes particuliers se découvrent par l'examen des faits habituels ; que des lois uniformes régissent notre planète et les autres, la rotation du soleil et la pulsation de l'artère, l'explosion du tonnerre et les sautillements d'un morceau de papier à côté de l'ambre.

En conséquence, les sciences occultes prévalaient, et les premières éditions des livres sur cette matière sont presque introuvables, tant l'usage assidu les détruisait promptement. La *Magie naturelle* du Napolitain Jean-Baptiste della Porta peut nous en offrir un modèle : dans le premier livre, il traite *a priori* des 1540-1615.
causes ; dans le second, des opérations, c'est-à-dire des moyens de faire des choses étranges et des prodiges, comme de découvrir par l'aiguille aimantée si une femme est chaste, de fabriquer une chandelle qui montre les hommes avec la tête de cheval ; dans le troisième, il s'occupe d'alchimie, non sans de bonnes observations, surtout pour raffiner les métaux ; dans le quatrième, il est question de l'optique, et l'on y trouve la description de la chambre obscure. Non content de recueillir chez les anciens tout ce qu'ils avaient de merveilleux, il fit lui-même des expériences ; puis, après des lectures et des expériences nouvelles, fortifiées par des voyages, il refondit son ouvrage en vingt livres, avec un plus grand souci de la vérité. Toutefois, il est certain que beaucoup de choses ne furent pas vérifiées par lui ; il se donne comme l'inventeur d'un certain nombre d'autres, tandis qu'il ne fit que les com-

grec. Au contraire, il existait une version d'Aristote en latin ; l'averrhoïsme, si cultivé dans l'école de Padoue et même par Pomponace, qui néanmoins le réfute continuellement, ne dérive qu'indirectement d'Aristote ; du reste, on y mêlait les doctrines néoplatoniciennes et les interprétations des nestoriens.

piler ou les hasarder ; en outre, quelques bonnes observations ne suffisent pas pour le mettre au rang des rénovateurs, bien qu'il fût alors admiré et traduit.

Néanmoins, la magie et la médecine thaumaturgique, tout en recherchant les parties les plus cachées et les plus étranges des animaux et des plantes, se trouvaient entraînées par l'erreur même à l'analyse et à l'observation. Les musées où l'on voyait des objets rares, et pour lesquels les charlatans fabriquaient des animaux fantastiques, aidaient à l'étude de l'histoire naturelle en en mettant sous les yeux les exemplaires ; en outre, les nombreux voyages dans des régions inexplorées persuadaient que tout n'avait pas été dit sur ce sujet. Ainsi, à la science, faite *a priori* ou sur les livres, succédait celle qui se constitue sur l'expérience et l'observation ; au lieu d'entasser des raisonnements, on recueillait des faits ; on commençait à élever des doutes sur les assertions, à faire l'aveu de son ignorance, à ne pas croire que celui qui parle de tout sait tout, à substituer le phénomène évident à la conjecture hasardée.

Quelques naturalistes italiens concentrèrent leur attention sur des points spéciaux, véritable méthode pour perfectionner les sciences : Fabio Colonna, érudit et pourtant observateur, traita des coquillages et de la pourpre ; Pierre Olina, d'Orta, des oiseaux, avec des particularités fort intéressantes (1) ; Salviani de Civita de Castello, des poissons. Fabrice d'Aquapendente, avec une méthode scolastique, mais non sans quelques bonnes observations, agita les questions suivantes : Les animaux ont-ils un langage, et lequel ? A quel point diffère-t-il de celui de l'homme et des autres espèces ? A quoi est-il employé ? Comment peut-on le comprendre, et quel en est l'organe (2) ? Quant à savoir s'ils peuvent, récipro-

(1) *Uccelleria, ovvero discorso della natura e proprietà de' diversi uccelli, e in particolare di quelli che cantano* ; Rome, 1622, avec des figures de Tempesta et de Villamene.

(2) D'écrivains et de l'expérience, surtout de chasseurs et de bergers, il déduit que les animaux, en variant l'émission des sons, font ce que nous faisons nous-mêmes avec les sons littéraux, et en forment d'élémentaires de temps déterminé. Pour manifester certaines émotions, ils se servent du geste, du regard, du son, du cri, du langage. Ainsi, un chien qui veut en chasser un autre d'un endroit où il désire se mettre commence à le regarder de travers, puis fait des mouvements significatifs, puis grince des dents, et finit par aboyer. Les vers et autres animaux inférieurs ne possèdent que les deux premiers modes ; certains poissons produisent un son au moyen des nageoires et des branchies. Fabrice refuse la voix aux insectes, bien qu'ils expriment les sentiments par des sons ; les bœufs, les cerfs et autres quadrupèdes ont plutôt une voix qu'un

quement, se communiquer des faits particuliers, et jusqu'à quel point ils associent des idées au langage de l'homme, il ne toucha pas à ces problèmes, que les philosophes modernes n'ont pas encore résolus.

Les catalogues des végétaux destinés à l'usage des apothicaires se faisaient par ordre alphabétique; mais, en 1559, Maranta publiait une méthode pour étudier les plantes médicinales. Dans la bibliothèque Marcienne, on admire quelques traités de botanique, parmi lesquels le *Liber de simplicibus* du Vénitien Benoît Rinio, de 1415, avec quatre cent trente-deux plantes très-bien dessinées par André Amadio, et les noms latins, grecs, arabes, slaves, allemands; une *Histoire générale des plantes* de Pierre-Antoine Michiel, en cinq volumes, avec un millier d'espèces dessinées et coloriées, les noms en diverses langues, de bonnes descriptions, et une distribution systématique en trois séries, déduites de la structure des racines, des feuilles, des semences. Le poëme *De viribus plantarum* d'Émile Marc, de 1480, reçut les premières planches botaniques; puis, en 1493, on en inséra dans l'ouvrage de Pierre Crescenzi.

Georges Valla, Marcel Virgilio, Ermolaüs Barbaro, noble vénitien, Fausto de Longiano, Nicolas Léonicène, Jean Manardo, se bornèrent à traduire ou à commenter les anciens botanistes. Le Siennois André Mattioli, qui, caressé et applaudi, voyagea beaucoup comme médecin de princes, enrichit Dioscoride d'un grand nombre d'observations personnelles, accompagnées de renseignements et de dessins d'Allemands et d'Italiens; aussi son ouvrage, très-vanté, fut-il recherché même dans les royaumes de l'Orient.

Antoine Musa Brasavola, qui forme le passage entre les com- 1577.
mentateurs et les observateurs, conseilla au duc de Ferrare d'établir un jardin élégant, qui fut appelé le Belvédère, mais que l'on

langage; mais les chats, les chiens, les oiseaux ont un véritable langage, quoiqu'ils soient inférieurs à l'homme, qui articule plus clairement et plus distinctement.

Les bêtes comprennent ce que nous leur disons; donc, à plus forte raison, nous devons les comprendre. Des quatre passions, joie, désir, douleur, et peur, Fabrice examine l'expression sur le chien et la poule, en avouant qu'il n'a pas appris grand'chose. Notre parole est plus complexe, parce qu'elle se compose d'éléments plus rapides et plus nombreux; en outre, comme nous avons des lèvres et une langue plus flexibles, il en naît la variété et la complication qui constituent le parler. Aucun animal ne pourra rivaliser avec l'homme, attendu que le gosier, qui ne nous sert que pour les voyelles, est le principal instrument des bêtes.

croit à tort le premier, puisque Venise en possédait un dès 1330, et qu'elle en créa un autre à Padoue en 1545 ; puis, en 1564, elle fonda la première chaire pour les simples, outre qu'elle comptait dans ses provinces autant de jardins botaniques que tout le reste de l'Italie. Louis Anguillara, fameux pour la composition de la thériaque et directeur du jardin de Padoue, voyagea et entretint des relations avec les savants, auxquels il envoyait des réponses et des descriptions, qui formèrent sa gloire malgré tout le mal qu'en disait Mattioli, blessé de se voir reproché quelques erreurs. Florence eut aussi un jardin ; celui de Pise, don du Bolonais Luc Ghini, fut enrichi par le grand-duc Ferdinand de plantes d'Asie et d'Amérique, surtout par les soins de Michel-Ange Tilli, bon observateur et qui avait une correspondance étendue ; appelé par le bey et le Grand-Turc pour être médecin, il fut le premier qui fit cultiver avec succès dans ces pays l'aloès et le café.

Le Bolonais Jean-Baptiste Trionfetti fonda le jardin botanique de Rome, où l'on comptait environ six mille espèces (1). Les botanistes y rencontraient de beaux sujets, mais surtout dans les jardins de la république vénitienne : Brasavola trouvait la mauve arborée et la casse dans celui des Cornaro à Murano ; le pistachier de Syrie dans celui de Morosini. Bacchino voyait dans le même jardin des Cornaro le groseillier et l'iris fétide ; la hyacinthe orientale, l'érythrône, la galanthe dans celui de Laurent Priuli, qui cultiva le premier la scamonée d'Alep, et possédait le caroubier avec le leucoion ; dans celui de Bembo, le pois américain, etc. Anguillara trouvait l'alibousier et l'amome dans celui des Michiel ; dans celui des Pasqualigo, le thuya, le pistachier sauvage et la larme de Job. Prosper Alpino voyait le laserpitium dans celui des Bembo ; dans celui des Contarini, le stramonium d'Égypte, qu'il dé-

(1) Des particuliers en formèrent aussi, comme Priuli, Molin, Michel, Jean-François Morosini, loué par Linné, et d'autres à Venise, Jules Moderato à Rimini, Vincent Montecatino à Lucques, Sinibaldo Fieschi à Gênes, Vincent Pinelli à Naples, Gaspard Gabrielli à Padoue, Scipion Simonetta à Milan Voir *Viviani, Delle benemerenze de Veneti nella botanica*. Le 26 décembre 1614, Pignoria écrivait de Padoue à Paul Gualdo à Rome : « Il n'est pas besoin que j'aie envie des raretés que l'on voit ici ; car, hier au soir, au dîner de Lucullus du seigneur Sandelli, j'ai mangé des asperges belles, vertes et fraîches ; imagine-toi le reste. » Le 10 janvier 1610, Welser avait écrit d'Augsbourg à ce même Gualdo : « Si Padoue et Vicence se mettent à demander des semences et des plantes de ces pays, on peut dire que *ipsi fontes sitiunt*. Les fritillaires d'ici sont en petit nombre, et viennent toutes de l'Italie ou de la Flandre ; il est vrai que celles de Flandre semblent mieux réussir. »

nomma Contarenia; dans celui de Rannusio, la rhubarbe; dans celui des Moro, le baumier qu'il avait apporté de La Mecque.

Les nobles favorisaient les botanistes : les Calergi, seigneurs du mont Ida en Crète, donnaient l'hospitalité aux hommes qui voyageaient pour se livrer à l'étude des plantes; Marin Cavallo, ambassadeur à Constantinople, secondait les voyages de Guilandino en Orient; Jérôme Cappello, provéditeur à Candie, envoyait des plantes, venait en aide aux recherches de Prosper Alpino et favorisait les voyages de Joseph Benincasa; George Emo conduisit au Caire cet Alpino, dont Nicolas Contarini fit imprimer l'ouvrage posthume sur les plantes exotiques; Alvise Corner et Jean Dona, consuls au Caire, exploraient l'Égypte avec Veslingio.

Le Bolonais Ulysse Aldrovandi s'enfuit à douze ans de la maison 1522-1605.
paternelle pour aller voir Rome, et accompagne un pèlerin qui se rendait à Saint-Jacques de Galice; soupçonné d'irréligion, il retourne à Rome pour se justifier. Rondelezio et Ghini lui ayant inspiré le goût des études naturelles, il devient professeur dans sa ville natale; puis il dépense son riche patrimoine soit pour faire des voyages, entretenir pendant trente et un ans, avec un traitement de deux cents ducats, un peintre d'animaux, outre divers dessinateurs et graveurs, soit pour réunir des objets rares, des livres, des chefs-d'œuvre, et doter Bologne d'un jardin botanique. Le sénat de sa patrie, auquel il légua son riche musée avec sa bibliothèque, lui vint généreusement en aide, et employa de fortes sommes pour terminer sa compilation et l'impression en treize volumes de son *Histoire naturelle*. Les parties achevées par l'auteur, et de beaucoup les meilleures, sont l'ornithologie et l'entomologie, auxquelles se trouvent jointes de belles gravures sur bois, avec des descriptions exactes et brèves. Malheureusement, pour se conformer au goût de l'époque, il accumule les citations poétiques, mythologiques, héraldiques; à ses observations, il mêle les réminiscences, à des vérités naturelles les inventions des hommes et toutes les espèces imaginées par la fantaisie : aussi Buffon disait-il que tout l'ouvrage pourrait se réduire à un dixième, mais que ce dixième ne serait pas à dédaigner.

Jean Ciassi de Trévise observa bien les principaux phénomènes de la végétation, et le Messinois Paul Boccone, le mode de la fécondation; Jacques Zenoni perfectionna la manière de disséquer et de conserver les végétaux, et décrivit ceux du Bolonais : ceux de la Sicile furent décrits par frère François Cupani, ceux du littoral de Venise, par les Maltais Philippe et Antoine

Donati; d'autres en firent autant pour chaque pays de l'Italie.

Quelques-uns, après avoir décrit, dénommé, dessiné, marchaient vers l'anatomie botanique, pressentant qu'une structure uniforme se cachait sous la différente apparence des êtres organisés. André Cesalpino, d'Arezzo, classa les plantes selon la forme
1519-1603. et la disposition des organes de la fructification, mais surtout pour les cotylédons, première ébauche d'un système carpologique. Il signala la conformité des graines avec les œufs des animaux, et remarqua souvent le sexe des plantes, appelant mâles les sujets pourvus d'étamines, et femelles ceux qui portent les fruits; considérant la moelle des plantes comme leur cœur, il en fait le siége de la force vitale et la source du fruit, tandis que les autres parties de la fleur proviennent du bois ou de l'écorce; selon lui, la fleur n'est donc qu'une expansion des parties internes : conception adoptée par Linnée, et développée dans la *Prolepsis plantarum*.

Après avoir, dans le premier livre *De plantis*, établi la conformation des végétaux, base de l'anatomie et de la physiologie, il les classe dans les quinze autres comme arbres ou comme plantes selon la durée, selon la position du hile dans les semences, selon le nombre des graines et les racines, ou bien selon l'absence des fleurs et des fruits; puis il subdivise les classes en quarante-sept sections, souvent d'après le caractère de groupes importants, reconnus aujourd'hui comme familles naturelles. Chaque chapitre reçut le nom d'une des plantes qui s'y trouvaient décrites; toutefois, il n'en avait pas réuni assez d'espèces pour constituer des genres, tels qu'ils sont établis de nos jours. Il eut le génie qui découvre et ordonne ; mais, à cause de son style raboteux et de son enveloppe scolastique, il obtint une réputation tardive ; en outre, sa vénération pour Aristote l'arrêtait dans ses conséquences, et l'amenait à se contredire pour concilier les découvertes nouvelles avec les assertions des anciens (1).

Fabio Colonna (*Ecphrasis*, 1606), profitant des idées incomplètes de Cesalpino, distingua les genres dans la botanique, et fut le premier qui substitua les gravures sur cuivre aux gravures sur bois. Micheli, qui fonda un jardin botanique à Florence en 1737, signala la semence des champignons, dont Jean-Baptiste Della Porta avait eu déjà l'idée (2). Joseph Aromatori d'Assise, dans

(1) Voir Du Petit Thouars, qui en fait un grand éloge.

(2) Dans le second chapitre du cinquième livre de la *Phyllognomica*, Della Porta écrit, *contra antiquorum opinionem, plantas omnes semine donatas esse*, et dit : *E fungis semen perbelle collegimus exiguum et nigrum, in*

une lettre de quatre pages (Venise, 1625) sur la génération des plantes, mit hors de débat l'analogie entre les semences et les œufs, puis la destination des cotylédons; mais la doctrine des sexes de Cesalpino fut posée clairement par Crew, et mieux encore par Camerario.

Marcel Malpighi de Crevalcore éleva la botanique à la hauteur d'une science, appliquée aux progrès de l'anatomie et de la physiologie animales; dans l'*Anatomes plantarum idea*, imprimée en 1671 aux frais de l'académie de Londres, il traita de la structure et du développement des semences avec un meilleur ordre et plus de concision que Crew. Comme il était nouveau, il dut analyser chaque partie dans les classes et les espèces diverses, l'écorce, puis le tronc, les rameaux, le bourgeon, les feuilles, les fruits et les fleurs, les racines, la germination, les monstruosités, les avortons. 1628-94.

Nardo Antoine Recchi de Montecorvo, archiatre de Naples, ayant obtenu de Philippe II les notes manuscrites de Hernandez sur la botanique du Mexique, en fit un ouvrage que l'académie des Lincei entreprit de compléter, mais qui ne fut imprimé qu'en 1615, au Mexique. Le point culminant de la botanique d'alors peut se voir dans les *Tables philosophiques* du prince Frédéric de Cesi, avec le sexe des plantes, le double système de leurs vaisseaux, les phénomènes des météoriques et des héliotropes, et les noms techniques qui leur sont restés; elles servirent de fondement aux systèmes de Linnée, de Trembley et de leurs partisans.

Octave Brembati, comte de Bergame, étudia la structure des fleurs et l'influence que l'atmosphère exerce sur elles; dans l'*Anthérologie* et l'*Architecture des fleurs*, il enseigna de bizarres dis-

oblongis præsepiolis vel liris latens e pediculo ad pili circumferentiam protensis, et præcipue ex illis qui in saxis proveniunt (entend-il les lichens?), *ubi decidente semine, feracitate seritur et pullulat, etc.* Page 367 de l'édition de Francfort, 1591.

Porta a devancé Lavater et Gall en enseignant que le corps reçoit l'empreinte des mouvements de l'âme, et que les mœurs dérivent du caractère et du tempérament; selon lui encore, les dispositions intérieures peuvent se modifier en corrigeant la conformation extérieure; *De humana physionomia.* Il dit même que *varii sunt plantarum bulbi qui animalium testes mentiuntur, præsertim luxuriosorum... Natura, hominum generationi satagens, hac testiculorum imagine ad vires venereas, ad conceptum, ad prolem eas valere significavit.* Liv. IV, c. 18. Et ch. I : *Plantarum partes scorpionem integrum præsentantes, ad ejus morsus valere.* Et liv. III. c. 51 : *Fructus uterum referentes et fructuum involucra, a t secundinas valere.* Il s'exprime ainsi à chaque instant.

positions pour les jardins. Il publia également une *Manière d'exploiter les mines* (1663). Camille Léonard de Pesaro (*Speculum lapidum*, 1502) et le Siennois Vanuccio Biringuccio (*Pyrotechnie*, 1546) ne savent guère plus que les anciens, bien que le premier défende les alchimistes, et que l'autre les combatte; mais si l'Italie avait fait les premières recherches minéralogiques, l'Allemagne, grâce à ses plus grandes richesses en ce genre, l'eut bientôt surpassée.

Sixte-Quint, qui voulait entourer son pontificat de tous les genres d'illustration, décréta la formation d'une métallothèque au Vatican, riche déjà d'une bibliothèque et d'une imprimerie; il
1541-93. en confia la direction à Michel Mercati de San-Miniato, qui la divisa en deux parties, *orycta et metalleuta*, c'est-à-dire métaux propres et métallifères. La première comprenait treize divisions, terres, sel et nitre, allumine, sucs âcres, sucs gras, substances marines, pierres semblables à la terre, pierres produites dans l'intérieur des animaux, pierres idiomorphes, pétrifications, marbres, silex et fluor, pierres précieuses. Les six armoires de l'autre comprenaient : 1° l'or et l'argent, 2° le cuivre, 3° le plomb et l'étain, 4° le fer et l'acier, 5° les substances qui se rapprochent des métaux et naissent d'elles-mêmes, 6° les substances qui se rapprochent des métaux et qu'on trouve dans les fours. La salle consacrée à la collection était somptueuse, et la description ordonnée par le pape devait être aussi magnifique, mais plus utile; Mercati, dans ce travail, suivit la division des armoires en exposant les opinions courantes et les vertus de chaque corps, avec des planches d'une exquise finesse. Après la mort de Sixte-Quint, Clément VIII, ami particulier de Mercati, fit continuer l'ouvrage, qui fut oublié quand l'auteur lui-même eut cessé de vivre. En 1710, dans la bibliothèque Dati à Florence, on trouva le manuscrit de Mercati; Clément XI l'ayant acheté, chargea le médecin Lancisi de l'achever et de le publier. Lancisi eut de la peine à trouver dans l'immensité du Vatican la métallothèque de Mercati; mais la collection avait été dispersée, et lorsque l'ouvrage parut, en 1717, il devenait inutile à cause des progrès accomplis à ce moment.

Les Italiens furent les premiers qui observèrent la merveilleuse structure de l'écorce du globe terrestre : la plupart, préoccupés des causes finales, croyaient que le monde avait été créé tel qu'il est, par la raison qu'il s'adapte le mieux possible aux habitants; mais ses irrégularités, signes évidents d'une altération violente de l'uniformité antérieure, n'échappaient pas aux observateurs. Les

fossiles, restes d'animaux marins, éloignés de la mer, d'où provenaient-ils? du déluge mosaïque, répondait-on. Quelques savants les regardaient comme des jeux de la nature, et Mercati lui-même les réunit dans une armoire distincte, comme un « innocent amusement de la nature, qui voulut nous donner les premières leçons de sculpture et de peinture; » à ceux qui les tenaient pour des débris d'animaux, il demandait triomphalement comment ils auraient pu être accumulés dans les abîmes et sur la cime des montagnes. Mais Cesalpino réfuta Mercati, son élève, et posa les premières bases des systèmes qui se fondèrent sur la composition; car il distingua les fossiles en terres, sels et substances solubles dans l'eau, établissant ensuite des subdivisions selon les caractères les moins importants: par exemple, les terres en grasses, maigres, colorées, médicinales; les pierres en roches, marbres, pierres précieuses et pierres produites par des corps organisés ou des plantes. Il suppose que les coquillages fossiles ont été abandonnés par la mer, en se retirant, et que les eaux thermales sont dues à la chaleur que les combinaisons chimiques et les combustions développent dans le sein de la terre; il croit tous les minéraux susceptibles de se cristalliser en formes géométriques; l'oxyde de plomb, il le fait venir d'une substance aérienne, qui augmente le poids du métal; c'est ainsi qu'il devinait les découvertes postérieures de Haüy et de Lavoisier, comme il devança Harvey en indiquant la circulation du sang (1).

Déjà le Véronais Jérôme Fracastor, portant son attention sur 1553.
le gisement des coquillages fossiles et les empreintes organiques du mont Bolca, avait déclaré qu'ils ne pouvaient être d'une même époque. Léonard de Vinci et Cardan partageaient cette opinion,

(1) Au mois de février de 1856, l'ingénieur Quintino Sella produisait devant l'académie des sciences de Turin un passage d'un discours, lu en 1688 par le docteur Dominique Guglielmini de Padoue: dans ce passage, le docteur reconnaissait que les cristaux ne sont pas des jeux de la nature, mais un effet de forces molléculaires, soumises à des lois constantes, invariables; que les cristaux de la même substance sont des polyèdres, dont les angles dièdres restent toujours les mêmes, de manière qu'il ne leur manque que la proportionnalité des côtés pour être des polyèdres semblables; que tout cristal est un aggrégat de molécules ayant la même forme que le cristal; que de la forme unique primitive des molécules dérivent celles qu'une substance peut revêtir, et qui sont déterminées par conséquent. S'il avait songé à faire l'application du calcul à l'étude des cristaux, il aurait devancé Romé de l'Isle et Haüy.

Jean Pona fit aussi une description des objets rares de Montebaldo. Imperato (*Historia naturale*, 1599) soutient que les polypes calcaires n'étaient pas des pierres végétales, comme on le croyait généralement.

qui était combattue par Mattioli et Fallope; Majolo supposait qu'ils avaient été lancés par des volcans, comme le soutenait ensuite Lazare Moro. Fabio Colonna distinguait déjà les coquillages fluviatiles de ceux de mer.

1639-1700. Le Messinois Augustin Scilla, peintre de l'école d'André Sacco et numismate zélé, observant dans la Calabre ces grandioses couches de testacés en partie déjà pétrifiés, en fit l'objet d'une étude opiniâtre, et les trouva identiques avec les coquilles actuelles des mers voisines de la Sicile; il exposa le fruit de ses recherches dans la *Vaine spéculation détrompée par le sens*, avec vingt-huit planches qui représentent les principaux fossiles de la Sicile et de Malte, coraux, nacres de perles, huîtres, serpules, vertèbres, dents, en les comparant aux espèces vivantes. Naturaliste inexpérimenté, « Je sais peu (dit-il) et reconnais la faiblesse de mon « mérite; mais je ne veux pas vivre au hasard. J'ai pensé que le « meilleur moyen de connaître les choses avec la plus grande « probabilité, c'est de commencer par les révoquer en doute. » On ne lit plus son livre; mais alors il eut du retentissement. Plusieurs savants s'occupèrent ensuite des « corps marins qui se trouvent sur les montagnes; » tels furent, entre autres, Vallisnieri, Stelluto et le jésuite Cesi, mais sans poser de théories satisfaisantes.

L'Allemand Kircher vint étudier la géologie en Italie, et se fit même descendre dans le cratère du Vésuve (1); c'était un de ces talents universels qui ont besoin d'embrasser des idées complexes, telles que l'unité des nations, l'écriture universelle, la sténographie; mais il sema ses livres de conceptions bizarres et futiles. Sa renommée s'étendit au loin, et des princes même protestants lui envoyaient de l'argent pour faire des expériences, outre des objets rares pour enrichir le fameux musée du collége Romain. Le Suédois Sténon, qui s'était fait catholique, s'occupa de la structure des terrains toscans avec un esprit plus scientifique; après en avoir le premier observé la stratification (2), il établit que c'étaient des dépôts horizontaux du fluide, divers dans leurs compositions, que l'exhalaison de vapeurs souterraines, ou l'ébranlement des lits supérieurs souleva en forme de montagnes et avec des inclinaisons diverses. Il trouva que le sol toscan fut deux fois

(1) *Mundus subterraneus;* 1662.

(2) *De solido intra solidum naturaliter contento.* Il est antérieur d'une année à l'ouvrage de Schiller; la *Protogea* de Leibniz est de 1683.

à surface plane et sec, deux fois inégal et montueux, deux fois couvert d'eau. C'est ainsi qu'il fondait la géologie et la cristallographie.

Bernardin Ramazzini de Carpi, dans les *Éphémérides barométriques*, soutenait l'influence des changements atmosphériques sur la santé; parlant des fontaines modénaises, il donne comme en usage depuis une époque très-reculée les puits qu'on appelle aujourd'hui artésiens : creusant la terre avec une *grande tarière*, « l'eau jaillit tout à coup avec impétuosité, entraînant des pierres et du sable; presque aussitôt le puits entier se remplit d'eau, et reste ainsi constamment. » Il remarque la température élevée de ces eaux jaillissantes, qu'il suppose venir de la mer par des couches de terrains, et dont il explique l'ascension au moyen des lois ordinaires de l'hydraulique (1). 1633-1714.

Philippe Bonanni fit une collection de testacés, écrivit sur les limaçons et leurs œufs, et, comme on le faisait généralement à la suite des anciens, il soutient la génération équivoque. Mais il fut réfuté par l'Arétin François Redi, qui appliquait à l'étude des insectes une sage incrédulité; ainsi firent Swammerdam et la plupart des zoologues, et ce n'est que de nos jours qu'on a tenté, avec étalage de science et d'observations, de réhabiliter la théorie combattue, bien qu'elle soit restreinte aux infusoires. 1626-94.

Redi découvrit le siége du venin dans la vipère; sa méthode pour rechercher les vérités, qu'il démontre avec soin, bonne foi et discussion tempérée, est plus remarquable que les vérités elles-mêmes. Dans ses expériences, il ne se laisse pas égarer par les préjugés au milieu desquels il avait grandi, et pourtant il respecte les opinions différentes des siennes. Comparant de la viande exposée à l'air avec d'autre placée dans la terre ou sous cloche, il acquiert

(1) *De fontium mutinensium admiranda scaturigine.* Selon Jean François Rambelli (*Lettres sur les inventions et les découvertes italiennes*, Modène, 1844), la première mention des puits forés à Modène remonte à 1479; en effet, dans les *Souvenirs de Gaspard Nardi*, on lit que Jean Bentivoglio commença à faire une fontaine à Bologne, où se rendit « un maître de Reggio qui forait avec une tarière au bout d'une pièce de bois de sapin; ajustant une pièce de bois à l'autre, il pénétrait aussi avant qu'il le voulait, et de cette manière il parvint à cent soixante-deux pieds; l'instrument dont il se servait se rompit dans l'intérieur. » Jean Agazzari, dans la Chronique inédite de Plaisance, écrivait en 1478 : *Nota quod hoc anno repertus est quidam novus modus fodendi et faciendi fontes vivos et salientes super terram per quosdam parmenses, et res mira et grandis valde, argumento cujusdam physici regini.* Ap. PEZZANA, *Storia di Parma*, IV, 23.

la certitude que les vers qui se développent sur la première sont déposés par des insectes ; mais il se contente de dire qu'il lui paraît *vraisemblable* que les viandes putréfiées n'offrent qu'un lieu favorable à l'éclosion des œufs, et un aliment aux nouveaux êtres. Il ne croit pas superflu de réfuter l'opinion qui faisait naître les abeilles des viscères d'un taureau : les Grecs l'avaient affirmé, et Virgile l'avait merveilleusement chanté ; c'était donc une vérité pour la foule des individus, dans l'opinion desquels la science se réduisait à une série d'actes de foi. Les savants opposaient aux sciences d'autres inductions, et quelques-uns prétendaient même s'appuyer sur l'expérience. Kircher affirmait avoir fait lui-même l'expérience suivante : prendre de la poudre de serpents, la semer dans un terrain gras et humide, arroser un peu avec de l'eau pluviale, et puis exposer au soleil de printemps ; au bout de huit jours, on y verra fourmiller de petits vers qui, nourris avec de l'eau et du lait, deviendront de petits serpents parfaits, capables de perpétuer l'espèce. Redi ne raille pas son adversaire ; seulement, il déclare avoir fait plusieurs fois l'expérience, et toujours en vain.

Il fut encore bon poëte et bon médecin ; venu dans un temps où l'on appliquait à chaque viscère un remède propre, un spécifique aux divers symptômes, dont la multiplicité entraînait des mélanges très-compliqués, il se propose d'éviter les expérimentations hasardées, afin de ne pas nuire par des remèdes trompeurs ; mais comme il n'était pas sûr de connaître les bons, il n'en employa presque aucun, s'en tenant à la médecine expectante. « Je « me réjouis (écrivait-il à Lenzoni) que vous soyez du nombre « des professeurs qui n'inquiètent pas les pauvres malades par « des remèdes nombreux et divers ; car la nature aime le peu « et le bon, et on la soulage au moyen de médicaments simples « et par une diète bien réglée ; au contraire, on aggrave beau- « coup les maladies par tous ces sirops, pillules, électuaires et « autres compositions galéniques, inventées, je crois, dans le but « unique d'engraisser l'avidité des apothicaires. »

Bonomo, Lorenzini, Castoni, Sangallo et Del Papa furent des élèves dignes de lui ; Lorenzini donna la première description exacte de la torpille, en signalant l'organe excitateur. Au moyen du microscope, qui pourtant ne consistait qu'en une seule lentille, Malpighi, Leuwenhoek et d'autres avançaient la connaissance des animaux infusoires, qui semblaient dérober aux sens le mystère de leur organisme.

Le Vénitien Jean-André Della Croce, dans la *Chirurgie universelle*, exposa les découvertes faites jusqu'alors dans l'anatomie. 1575.
On doit à Benoît Alexandre de Legnano qui, comme médecin en chef des armées vénitiennes, décrivit les batailles contre Charles VIII, la première institution d'un théâtre anatomique, et les premières notions de l'anatomie pathologique et de la lithotripsie (1). Benivieni de Florence exécuta, bien avant Ambroise Paré, la ligature des vaisseaux, et fit des opérations difficiles avec prudence et bonheur; il analysa pathologiquement un squirrhe à l'estomac, l'ulcération de l'omentum, les polypes sanguins, les calculs biliaires (2). Cependant l'anatomie était si peu avancée, que l'on traitait avec des drogues et des sirops des contusions et des luxations. Les découvertes, à mesure qu'elles étaient faites, on les ajoutait en forme de commentaire à l'ouvrage du Bolonais Mondino, qui fut l'unique texte pendant trois siècles. Berengario de Carpi, professeur à Bologne, recommandait à ses élèves de ne pas se contenter des assertions des autres, mais d'observer par eux-mêmes; il put disséquer une centaine de cadavres, audace alors sans exemple hors de l'Italie, et fit beaucoup de découvertes, entre autres celle de la membrane placée devant la rétine (3).

André Vésale de Bruxelles, disséquant tout animal qui lui tom- 1514-64.
bait sous la main, puis des hommes dans les écoles et les cimetières, signala les erreurs des anciens, et découvrit que les observations de Galien avaient été faites sur des singes. Il enseigna à

(1) *Aliqui intus in vescica sine plaga lapidem conterunt ferreis instrumentis.* Benivieni raconte que, ne trouvant pas le moyen d'extraire à une femme un calcul volumineux, *insolitum sed tamen opportunum consilium capiens... ferramento priori parte retuso calculum ipsum percutio, donec sæpius ictus, in frusta comminuitur.* Le premier moderne qui écrivit sur l'extraction de la pierre fut Mariano Scotto; mais l'enflure et l'astrologie gâtent son travail; pour opérer, il tient compte des saisons et de la conjonction des étoiles.

(2) *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum*, etc.

(3) Qu'il ait employé le premier le mercure contre la Syphilis, on ne peut plus le croire depuis qu'on a lu dans la *Chronique de Pérouse* de Matarazzo : « Comme les Français étaient venus récemment en Italie, les Italiens croyaient que cette maladie venait de la France; de leur côté, les Français croyaient que c'était une maladie ordinaire en Italie, parce qu'ils en eurent leur part. Les Italiens l'appelaient le mal français, et les Francais, le mal italien, dont ils emportèrent la semence en France. » Après avoir décrit longuement cette maladie, il indique le remède jugé le plus efficace, dont la base est le *vif argent*, deux onces. Benvenuto Cellini reproche à Berengario d'avoir, « avec son onguent soutiré plusieurs milliers de ducats à des seigneurs, qu'il a estropiés et réduits à un état pitoyable. »

Pavie, à Bologne, à Pise, et publia à Venise des planches anatomiques, qui excitèrent l'admiration comme s'il eût révélé un nouveau monde; mais ses opérations paraissaient des assassinats, et banni de sa patrie, il se rendit à Venise; s'étant embarqué comme médecin militaire, avec Jean Malatesta de Rimini, pour Chypre et Jérusalem, il fit naufrage, à son retour, sur les côtes de Zante, et mourut de faim.

1523-62. Le Modénais Gabriel Fallope, sans cesser de le respecter, le convainquit de quelques erreurs, surtout à l'égard des muscles abdominaux; avec une fine sagacité, il distingua l'admirable système acoustique et la texture des fosses nasales, de la mandibule, du sternum, du sacrum; il laissa son nom aux trompes de la matrice. Avec Galien, il crut que les nerfs dérivaient du cœur, et que les artères conduisaient les esprits vitaux de cet organe dans tout le corps; mais il le corrigea quant au cœcum et à la fibre musculaire, dont il exclut les nerfs, et démontra que leur action cesse là où les fibres sont tranchées par le travers, ce qui n'a pas lieu si l'incision se fait en long. Il décrivit exactement l'épiploon, le pylore, et fit connaître la médiastine, la plèvre et la glande lacrymale. Chaque année, il pouvait disposer de six ou sept cadavres, et le duc de Toscane lui offrait de temps à autre un condamné à mort, *quem interficimus modo nostro et anatomizamus*. Le médecin devenu bourreau (1)!

De la découverte de l'étrier de l'oreille, Fallope cède le mérite au Sicilien Jean-Philippe Ingrassia, qui restaura l'anatomie dans l'université de Naples, se signala dans la peste de 1575, et fut le premier qui établit des conseils de salubrité publique. Asselio de Crémone indiqua les vaisseaux lactés.

1510-74. Barthélemy Eustache de Sanseverino, professeur à la Sapienza de Rome, fit des études sur les reins, la veine azygos et la structure de l'oreille et des dents; il détermina la direction de quelques nerfs, inconnue jusqu'alors, et vit l'origine du grand sympathique. Faute de ressources, il laissa inédites quarante-six grandes planches; lorsque Clément XI les fit publier par Lancisi en 1714, on acquit la preuve que, si elles avaient été connues, elles eussent réservé à leur auteur la gloire des Bartolini, des Bellini, des Pecquet, des Lavater et d'autres encore.

(1) On prétend que ce passage fut interpolé quarante ans après sa mort. Nous avons vu que la faculté de Pavie demandait souvent les cadavres des suppliciés dans le Milanais.

De l'étude anatomique des parties, on passa à l'étude physiologique de leurs fonctions et de leurs rapports, travaux où se distinguèrent Redi, Liceti, Baglivi, Pacchioni, De Marchettis. Jean-Baptiste Carcano Léon, professeur à Padoue de 1573 à 1600, mérita un éloge de Scarpa. Au moyen du microscope et des injections, on connut l'anastomose des extrémités vasculaires, le passage du sang des artères dans les veines, l'action de l'air sur le sang, l'absorption chylifère, la digestion, la génération et autres phénomènes, expliqués diversement par les ïatrochimiques et les ïatromécaniques.

Le Bolonais Jules César Aranzi étudia le fœtus et ses capsules, ouvrant la voie à cette organogénie, qui est née à notre époque; profitant des découvertes de Realdo Colomb sur la circulation, il fit passer le sang dans les poumons, non plus par les pores du diaphragme, mais par la veine artérielle : toutefois, comme Realdo lui-même, il s'arrêtait à l'opinion générale que le foie était l'organe de la sanguification.

Jérôme Fabrice d'Aquapendente continua la tâche de Vésale 1537-1619. en généralisant les observations anatomiques de l'homme par la comparaison avec d'autres animaux; il tirait encore les conséquences des similitudes et des diversités entre les espèces. Ses traités, qui sont des fragments d'un *Totius animalis fabricæ theatrum*, il les divise chacun en trois parties : description de l'organe, son action, son usage. Étudiant les veines avec un soin particulier, il observa que les valvules se dirigent vers le cœur; il paraît donc que cette découverte lui est due plutôt qu'à Sarpi, auquel on attribue le mérite d'avoir signalé la contraction et la dilatation de l'uvée. Refusant tout salaire des grands auxquels il donnait ses soins, il reçut de riches présents qu'il disposa dans un cabinet avec ces mots : *Lucri neglecti lucrum.* Les grandes richesses qu'il avait gagnées excitaient la cupidité de ses parents; lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans il tomba malade et guérit, ils ne dissimulèrent pas leur déplaisir; l'illustre vieillard en fut désolé, fit une rechute, et déclara qu'on l'avait empoisonné.

Il eut pour élève à Padoue, jusqu'en 1602, l'Anglais Harvey, auquel on attribue le mérite d'avoir découvert la circulation du sang, bien qu'elle fût déjà connue en Italie, et qu'il ait appris d'Eustache et de Rudio, qu'il copie sans les citer, les véritables fonctions du système vasculaire (1); seulement, mettant à profit les

(1) Sprengel prétend que Berengario niait la transsudation du sang à travers

progrès de l'anatomie expérimentale, il écarta les phrases vicieuses des anatomistes précédents, détermina plus clairement le mécanisme général de la circulation, et sut exposer avec cette précision d'idées et de mots qui avait manqué aux Italiens.

Le système de Harvey fut encore favorisé par la transfusion du sang, déjà mentionnée par Marsile Ficin et Cardan, et mise en pratique, avant qu'elle ne le fût à Londres, par Fracassati, Montanari, Manfredi, mais avec plus d'éclat par François Poppi, qui parvint à s'en faire croire l'inventeur; puis, en 1661, Malpighi, dont nous avons déjà parlé, confirma, au moyen du microscope, la circulation dans les petits vaisseaux et les anastomoses des artères et des veines. Ce Malpighi analysa mieux le sang, découvrit la structure du poumon et du foie, vit la langue et toute la peau couverte de papilles animées par des fils nerveux; il révéla la substance du cerveau et l'ensemble de ses circonvolutions, la structure glandulaire des viscères, et celle du nerf optique, ce qui renversait la théorie de Descartes, selon laquelle les rayons lumineux arrivaient au cerveau par ce nerf; il déroula les spires du cœur, que Borelli (six ans avant Sténon) avait démontré être de structure musculaire; bien avant Albino, il annonça que la couleur des nègres ne réside pas dans l'épiderme, mais dans la secrétion du tissu muqueux qui se trouve entre l'épiderme et la peau. Il suivit l'incubation de l'œuf avec une patience admirable; mais il soutint fermement les préexistences et le développement centrifuge, bien qu'il cherchât un tissu primitif, dont les organismes ne fussent que des modifications; du reste, les *pepins* ou follicules glanduleux dans leur structure intime lui semblaient réunir ces conditions. Il combattit ses adversaires, parmi lesquels Sbaraglia, en écrivant sa vie; malheureusement, appelé par Innocent XII pour être archiatre, il interrompit ses observations, qu'on peut regarder comme autant de découvertes.

1723 Antoine-Marie Valsalva d'Imola, son élève, analysa le cerveau, le cœur, l'appareil respiratoire, et mieux l'oreille, étudiée soixante ans auparavant par Jules Casserio de Plaisance; il améliora les hôpitaux et les instruments de chirurgie, et mérita d'être loué et défendu par Morgagni.

le diaphragme; mais, bien que Berengario la dise *satis notabilis substantiæ, quæ est etiam satis densa*, il admet les petits trous de Galien. Sprengel, au contraire, veut que Colomb ait supposé ce passage, tandis qu'il dit évidemment que c'est errer que d'assurer cela : *longa errant via.* Voir De Renzi, *Histoire de la médecine*, vol. III, p. 307.

Les analogies entre la structure du corps et la puissance des fonctions de la vie animale furent aussi admirées par les savants, qui s'appuyèrent sur la théorie des causes finales. Le Napolitain Marcaurelio Sanseverino donna, dans un style barbare, le premier traité d'anatomie comparée, en établissant que les organes des divers corps ne diffèrent que proportionnellement aux espèces. Tous ces travaux avaient pour résultat l'amélioration de la médecine : or, comme il fallait du courage pour combattre des erreurs séculaires, nous ne voulons pas être trop sévère si l'on trouvait dans les bagages de quelques-uns des restes de méthodes scolastiques, de qualités élémentaires ; si l'on préférait les cas étranges ; si la cure avait pour objet les symptômes ; si l'on attribuait une importance excessive aux urines et aux cas critiques, sur lesquels Fracastor donna une théorie très-ingénieuse, mais toute spéculative.

Les progrès des mathématiques firent naître la prétention d'expliquer les phénomènes de la vie par les lois de la statique et de l'hydraulique, d'où l'école des ïatromathématiciens. On peut dire
que Santorio Santori de Capodistria passa trente ans sur les balances 1608-79.
pour évaluer la transpiration cutanée. Le Napolitain Alphonse Borelli traita des mouvements animaux, soit externes volontaires, soit (étude plus subtile et moins certaine) internes spontanés, créant la partie la plus belle et la plus solide de la physique animale ; mais il soumettait à des formules algébriques non-seulement la contraction musculaire, mais tous les phénomènes de la vie, prétendant établir une similitude entre l'équilibre des leviers et les mystères de la physiologie.

Le Romain Jean-Marie Lancisi, archiatre et l'oracle de son 1720.
temps, traita du mouvement du cœur, de l'anévrisme et des morts subites, qui, au commencement du dix-huitième siècle, parurent devenir plus fréquentes ; mais il réussit mieux dans l'observation pratique, et rédigea pour ses élèves, dans l'archigymnase
de sa patrie, un bon résumé d'anatomie. Le Florentin Laurent 1704.
Bellini publiait, avant l'âge de vingt ans, l'exercice anatomique sur la structure des reins, puis de la langue ; mais, comme il ne sut pas dissimuler la haute opinion qu'il avait de son mérite, il s'attira des inimitiés qui remplirent sa vie d'amertume.

George Baglivi de Raguse, propagateur de la médecine obser- 1706.
vante, surtout dans les cas épidémiques, nia que les maladies dépendissent seulement des solides viciés ; en soupçonnant l'existence d'une force vitale, il ouvrit la voie qui devait conduire à

associer la physique au vitalisme. Le système ïatrophysique introduit par lui et Pacchioni de Reggio, est certainement celui qui contenait le plus grand nombre de vérités. Divers savants, mais surtout Fracastor, Massa et André Trévisio traitèrent de la fièvre pourprée, qui désola l'Italie en 1505, et que Jérôme Cardan avait le premier décrite avec exactitude; d'autres examinèrent la toux convulsive, le catarrhe épidémique et le scorbut, qui s'était propagé. La raphanie fut classée comme une maladie particulière. Les occasions d'observer la peste bubonique ne furent que trop fréquentes, et les causes qu'on lui assigna feraient rire, si notre époque, en les ressuscitant, ne nous avait pas appris à user d'indulgence.

1576. Joseph Daciano de Tolmezzo, bon observateur, traita de la peste et des pétéchies, avec beaucoup de sages observations toutes personnelles; il fut un des premiers à distinguer la peste bubonique des fièvres contagieuses, avec lesquelles on la confondait. Les plus intelligents considéraient les maladies non plus comme des êtres abstraits, mais comme des modes de l'organisme; dès lors, ils étudiaient les rapports entre la machine humaine et les agents extérieurs, dont la puissance se déduisait non de théories déterminées, mais des effets; puis, on acquérait la certitude que les lois de la matière inerte ne sont pas applicables à celles de la vie, et que l'expérience est l'unique système vrai.

1572. Jean-Baptiste Montano et le Véronais Marsile Cognati restaurèrent, par leurs écrits et la pratique, l'école d'Hippocrate. Jean Argentieri de Chieri combattit Galien et les admirateurs des anciens (1), bannissant les raisons sophistiques, et les nombreux esprits auxquels recourait l'école pour expliquer les fonctions. Il enleva à la volonté de l'âme la force médiatrice, pour l'attribuer aux lois de la nature, et discourut sur le sommeil avec bon sens; il nia que les veines naissent du foie, et que chaque faculté intellectuelle réside dans une partie distincte du cerveau. Cornelio Ghirardelli (2) avait devancé Gall en soutenant la localisation des

(1) *De erroribus veterum medicorum*, 1553; *In artem medicinalem Galeni*, 1566 : « *Oportet* (écrit-il) *de scriptoribus ita sentire ut eos homines agnoscamus, et non tanquam deos veneremur; nobiscum antiquam libertatem relinquamus... probationes ex nostris sensibus nostroque ingenio ducamus. Nemini credamus, sed liberi contra omnes quod putemus verum proferamus. Eorum opiniones refellamus qui in magno sunt precio, quorum authoritas infirmis ingeniis obesse potest.*

(2) *Cefalogia fisionomica*, 1673.

facultés, et la correspondance de leurs organes avec les protubérances du crâne.

Jérôme Capodivacca, professant à Padoue, combattit également Galien, mais ne sut pas toujours s'en détacher. Fortuné Fedeli signala beaucoup d'erreurs courantes, établit des règles de philosophie médicale, et recommandait de songer à conserver ou à rétablir la santé, en laissant le reste à la philosophie abstraite; il disait encore qu'il fallait employer peu de remèdes, ne pas s'inquiéter des prétendues facultés naturelles des médicaments, et bien moins des paroles mystérieuses et des amulettes.

En effet, les demi-savants, blâmant ces réformateurs qui méconnaissaient la sagesse de Galien et des Arabes, niaient les vérités nouvelles parce qu'elles répugnaient aux observations des anciens (1), et persévéraient dans les vieilles prescriptions. On fit boire à Grégoire XIV pour quinze mille écus d'or potable. L'individu atteint d'une maladie cutanée était introduit, après qu'on l'avait purgé, dans une grotte près de Bracciano; là, on l'étendait nu sur le sol pour l'endormir au moyen de soporifiques, et les couleuvres, attirées par l'exhalaison de la sueur, s'enroulaient par centaines autour de son corps, qu'elles léchaient sans lui faire de mal; au bout de trois ou quatre heures, on le retirait de la caverne, et l'on continuait ainsi jusqu'à la tardive guérison (2).

(1) On trouve dans la bibliothèque de Parme un exemplaire de la *Zelotypia veritatis in veterum fallacias*, ouvrage de Jean Paul Ferrari de 1690. A côté des mots, page 26, *quod evenit etiam in quibusdam antiquioribus, cædentibus colaphis alumnos qui veritatem neotericam convincere videbantur*, se trouve manuscrite cette note : « Le seigneur docteur Antoine Zanella, pro-« fesseur à Parme, donna un soufflet à Jean-Baptiste Pedana de Parme, qui « suivait le cours public, parce qu'il l'obligea, par la force des arguments, à « reconnaître la circulation du sang, que ledit professeur niait aigrement; puis, « il alla lui demander pardon chez lui, etc. L'an écoulé 1690. »

(2) KIRCHER, *De arte magnetica*, livre III, part. 7. Il suffira de citer le titre d'un ouvrage de Marc-Antoine Zamara de Galatina du territoire d'Otrante, professeur de Padoue : *Antrum magico-medicum, in quo arcanorum magico-physicorum, sigillorum, signaturarum et imaginum magicarum, secundum Dei nomina et constellationes astrorum, cum signatura planetarum, constitutarum, ut et curacionum magneticarum et characteristicarum ad omnes corporis humani affectus curandos thesaurus locupletissimus, novus reconditus; cui medicamenta etiam varia chimica ex mineralibus et vegetabilibus conficiendi modus, tractatus item de rebus quæ humano corpori eximiam et venustam formam inducunt, de variis etiam metallorum et mineralium præparationibus et experimentis plurimis tractatio subjungitur : accessit motus perpetui mechanichi, absque ullo quæ vel ponderis*

Il était d'un usage plus fréquent d'associer à la médecine des recherches et des observations astrologiques. Le Napolitain Luc Guarico, évêque, écrivit sur cette science, et beaucoup d'autres la mêlèrent à la pratique de la médecine. L'illustre Fracastor fait dériver d'influences d'étoiles les sympathies et les antipathies; le Milanais Ludovic Settala met en rapport avec les planètes tous les organes, et même les lignes faciales, les rides, les signes, et prétend que le soleil agit sur la force vitale, la lune sur la végétative, Mercure sur l'imaginative, Vénus sur l'appétitive, Mars sur la répulsive, Jupiter sur la naturelle, Saturne sur celle de la mémoire (1). Nous ne rappellerons pas la longue série des *secrétistes* et des alchimistes, parmi lesquels Pierre de la Platea de Trapani, recherché même hors de l'Italie, donnait ses secrets gratuitement.

1640. Jérôme Chiaramonti, auteur du *Phénix de la médecine*, inventa la poudre de *Baïda*, spécifique qui lui fit gagner beaucoup d'argent, après que le duc d'Ossuna l'eut fait expérimenter sur douze malades pris au hasard dans l'hôpital de l'Amunziata, et qui tous guérirent. Le prince des remèdes était le quinquina, alors apporté du Pérou, et répandu en Italie par le cardinal de Lugo et des jésuites; il fut défendu par les praticiens italiens, plus attentifs à consulter l'effet qu'à en étudier la nature; après le Génevois Sébastien Bado, François Torti de Modène le proclama et l'employa même dans les fièvres pernicieuses; puis, il fut appliqué à d'autres maladies, surtout de langueur.

Les médecins français répugnaient à la saignée; par antipathie contre eux, Léon Botalli d'Asti la préconisait à l'aide de ce dilemme : Plus on tire de mauvaise eau d'une source, plus il en vient de bonne; plus on suce de lait, plus celui qui se prépare

adminiculo conficiendi documentum. Francfort 1625. *Antri magico-medici pars secunda, in qua arcana naturæ, sympathiæ et antipathiæ rerum in plantis... omniumque corporis humani morborum, imprimis podagræ, hydropis, pestis, epidemiæ et cancri exulcerati cura hermetica, specifica, characteristica et magnetica continentur : accesserunt portæ intelligentiarum... et canones hermetici de spiritu, anima et corpore majoris et minoris mundi.* Ibid. 1626.

(1) Très-rare est son ouvrage *De ratione instituendæ et gubernandæ familiæ.* Son fils Manfred connut les mathématiques et plusieurs langues, voyagea longtemps, s'occupa de construire des machines, surtout des microscopes et des miroirs ardents; il fonda même un musée où il réunit toute sorte de raretés naturelles et des objets d'arts, dont une portion fut placée dans la bibliothèque ambroisienne.

dans les mamelles est bon ; ses disciples saignaient donc dans toutes les maladies et pour remédier à la corruption des humeurs. D'autres, au contraire, attendaient des miracles des eaux minérales, dont l'usage s'améliora, et des bains, sur lesquels, en 1553, on imprima à Venise un recueil fameux. Les traitements par l'eau glacée devinrent de mode à Naples, en Sicile, à Malte (1).

Le chirurgien, peu considéré encore, faisait son apprentissage sous les barbiers, balayant la boutique, coiffant, arrachant les cors. Dès 1400, on connaissait en Sicile la greffe des nez et des lèvres, ressuscitée par Gaspard Tagliacozzi (2). L'usage des armes à feu contraignit à faire de nouvelles recherches ; le traité du Napolitain Alphonse Ferri (*De sclopetorum vulneribus*, Lyon 1554), bien que peu connu, est une œuvre capitale. Un médecin turinois avait un secret pour guérir ces blessures ; il le vendit à Ambroise Paré, célèbre praticien, qui lui attribuait une valeur plus en rapport avec le prix d'achat qu'avec son efficacité réelle. César Magatti de Scandiano s'appliqua à simplifier la chirurgie. Jérôme Mercuri, auteur de la *Commère* et des *Erreurs populaires en Italie*, quitta l'habit de dominicain parce que le peuple s'en moquait, et, sous le nom de Scipion, parcourut toute l'Europe; mais, dans sa vieillesse, il rentra dans son ordre. 1615.

Horace-Monti (*Du gouvernement des armées et des navigateurs*, 1627) et, avec plus d'étendue, Luc-Antoine Ponce (*De militum in castris sanitate tuenda*, 1685), cherchèrent à améliorer le sort des soldats, que la société condamne à tant de souffrances, auxquelles personne ne compatit. Bernardin Ramazzini écrivit sur les maladies des artisans et des religieuses, ainsi que sur la conservation des princes.

Jean-Baptiste Selvatico, de Lodi, voulait que l'expérience fût toujours accompagnée de l'étude des médecins antérieurs ; il se moque de l'emploi des pierres fines comme remède, et (*Sur le moyen de découvrir ceux qui feignent des maladies*) il parle des grossesses simulées ou cachées, des possédés, de la fascination, de l'impuissance, de la virginité feinte et d'autres choses supposées, qu'il appuie d'historiettes curieuses. Le Sicilien Fortuné Fedeli, profitant des travaux partiels d'Ingrassia et de Selvatico,

(1) Voir Renzi, *Hist. de la médecine*, vol. III, p. 68. Turre de Padoue, sous le titre de *Junonis et Nerei vires in humanæ salutis obsequium traductæ* (Padoue 1668), traite des eaux minérales.

(2) Voir la *Vie de Camille Porzio*, écrite par Augustin Gervais, 1832.

toucha à tous les points de la médecine légale (1), et à quelques-uns qui appartenaient spécialement à son temps, comme les sortiléges et la torture. Le Romain Paul Zacchia (*Quæstiones medico-legales*, 1621) agita ces questions avec plus de savoir et de sens pratique.

Il n'existait pas un étranger illustre qui ne fût élève des universités de l'Italie, ce qui prouve que, en fait de médecine, elle passait encore pour la plus avancée. Paracelse étudia à Bologne, à Rome, à Padoue; Solemander, à Rome, à Pise, à Ferrare. Langius se fit recevoir docteur à Pise, après avoir suivi les cours de Léonicène et de Vigo : Heurnius (*Van Heurn*) étudia à Padoue et à Pavie; Théodore, Jacques et Boniface Zwinger, à l'université de Pavie et d'autres de l'Italie; Linacre, à Florence et à Rome, comme Brucée; à Padoue, Struzius Dessinius, le premier qui réfuta Paracelse; Éraste suivit les cours de cette école, puis se rendit à Bologne, où l'on vit également Monavius, de Pratis, Servet. Cornélius Agrippa combattit sept ans en Italie, et enseigna même à Turin et à Pavie. Volcher Coitée fut disciple de Fallope et d'Eustache; Joubert, d'Argentieri à Turin; Bahuin, d'Aquapendente, et son frère Jean étudia à Padoue, ainsi que Dodoens, qui revint plusieurs fois visiter les écoles d'Italie. Amato Lusitano fut élève et professeur à Padoue; Rodrigue de Fonzeca, à Pise et à Padoue; Guilandin, délivré par Fallope de l'esclavage algérien, fut élève et puis maître dans l'université de Padoue, où étudièrent aussi Jean Schenk, Spigel, Gaspard Hoffmann et Fyens, disciple de Mercuriale, d'Aranzi, d'Aldrovandi, de Tagliacozzi. L'affluence des étrangers ne cessa point avec le siècle, et la seule université de Padoue compta parmi ses élèves Maurice Hoffmann, Posthius Gaspard le vieux, Thomas et Gaspard le jeune, Bartholin, Meibom, Rolfink, Sennert, Wepser, Jean George Wesling, etc., etc.

La chimie, au milieu de ses vains travaux pour trouver de l'or et le moyen de prolonger la vie, était parvenue à d'heureux résultats. Les Italiens préparaient des médicaments, le sublimé corrosif, les savons médicinaux; les eaux distillées et les quintessences sortaient exclusivement de Florence, comme la thériaque de Venise. Quelques savants fixèrent leur attention sur la chimie organique : Servio de Spolète, sur le lait; Barbato de Padoue, sur

(1) *De relationibus medicorum libri* IV, *in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent plenissime traduntur;* Palerme 1602.

le sang, ainsi que Bavigli et Malpighi; sans parler des autres, les Vicentins Ange Sala et Jean François Vigani brillèrent, le premier 1639.
en Allemagne, et l'autre en Angleterre. Sala combattit le charla- 1683.
tanisme, les remèdes universels, la transmutation; en traitant du sucre, du tartre, de la distillation, de l'antimoine, il se montre manipulateur soigneux et fin observateur, et il touche aux confins de la science moderne, quand il dit que l'huile de vitriol n'est que « la vapeur sulfureuse qui a pris *quelque chose* à l'air ambiant. » Vigani, qui n'avance, lui aussi, qu'à l'aide d'expériences, comprit qu'un composé déterminé (sel) résulte de la combinaison d'une quantité égale d'un même acide avec une chaux métallique (oxyde).

Quant aux applications, Antoine Neri, prêtre florentin, dans l'*Art du verre* (1612), offrit d'excellents préceptes sur la fabrication des émaux, des verres colorés, des pierres artificielles et des miroirs métalliques. Martin Poli de Lucques inventa un moyen pour rendre les batailles très-meurtrières, et Louis XIV, auquel il présenta son secret, le comblait d'éloges et de dons, mais lui faisait promettre de ne jamais le divulguer. Vincent Casciarolo de Bologne, étudiant les pierres blanches qui se trouvent dans les environs de cette ville, et les calcinant avec le blanc d'œuf et d'autres matières organiques, obtint, dès 1602, un produit nouveau qui éclairait même pendant la nuit, et qu'il appela *pierre solaire;* il devançait ainsi d'un demi siècle la découverte du phosphore par Brandt.

Dans les mathématiques, quelques-uns s'occupaient des travaux de l'antiquité pour en donner la synthèse, et d'autres perfectionnaient l'algèbre. Parmi les premiers, nous nommerons Frédéric Comandino d'Urbin, qui ne fit aucune découverte, mais 1509-75.
hâta grandement les progrès de la science, en traduisant et commentant d'anciens auteurs. Sans lui peut-être, les *Collections mathématiques* de Pappus seraient perdues, et avec elles tous les renseignements sur l'état de cette science chez les anciens; il traduisit les *Corps flottants* d'Archimède, les *Sections coniques* d'Apollonius, les *Éléments* d'Euclide, le *Planisphère* et l'*Analemme* de Ptolémée, en rétablissant et corrigeant les textes. Dans cette voie, il fut suivi par François Galigaï qui, dans la *Somme d'arithmétique*, résolut les équations de second degré indéterminées difficiles; par Jean-Baptiste Benedetti, de Venise, qui, à vingt-trois ans, publia la *Solution de tous les problèmes d'Euclide avec une seule ouverture de compas* (1553), condition difficile dont

il triompha avec une grande sagacité. Patrizio voulait introduire la métaphysique dans la géométrie, et démontrer les axiomes.

1494-1575. Le Messinois François Maurolico commença une encyclopédie des mathématiques pures et appliquées ; traduisant et commentant Archimède, Apollonius, Diophante, il produisit des résultats nouveaux. On savait que le cinquième livre d'Apollonius sur les sections coniques, traitait des lignes droites qui se terminent aux circonférences de ces sections, et Maurolico le refit avec de sages aperçus. Une belle application fut de découvrir que les courbes tracées par le style du gnomon solaire sont toujours des sections coniques, variées selon la nature du plan sur lequel elles se projettent ; c'était la première fois que l'on considérait la gnomonique sous un point de vue géométrique. Observateur attentif et philologue ingénieux, il écrivit des poésies italiennes et siciliennes, traita de philosophie, de grammaire, de théologie et surtout d'optique, et détermina le centre de gravité de plusieurs solides. Sa ville natale, qu'il entoura de fortifications, lui assigna cent écus d'or pour qu'il continuât ses travaux et l'histoire de sa patrie ; Charles-Quint et son bâtard, don Juan, le comblèrent d'honneurs pour ses talents astronomiques, au moyen desquels il avait prédit leur victoire sur les Turcs.

Bernardin Baldi, élève de Comandino, traduisit les *Automates de Hiéron*, traita de la gnomonique avec intelligence, composa des paradoxes mathématiques, et préparait une biographie des mathématiciens. Nous l'avons déjà mentionné parmi les poëtes ; en outre, il fit un recueil d'inscriptions, et tenta d'expliquer les Tables eugubines. Afin de comprendre la Bible, il étudia l'hébreu et le chaldéen, puis l'arabe et l'illyrien sous Raimondi, chargé de la direction de la typographie orientale des Médicis ; il posséda seize langues, et laissa quatre-vingt-dix ouvrages remarquables à différents titres (1).

Le dominicain Ignace Danti, évêque d'Alatri, traduisit la perspective d'Euclide et d'Héliodore, la sphère de Proclus, avec des notes de quelque valeur, comme celles qu'il fit sur Vignole et le traité du rayon d'Orsini. Dans les *Sciences mathématiques ré-*

(1) Affò, *Vie de Baldi*. Dans l'ouvrage *Delle macchine semoventi*, page 8, il parle d'un certain Barthélemy Campi de Pesaro, qui « osa entreprendre de retirer du fond de la mer la masse énorme du galion de Venise ; bien qu'il échouât, il fut reconnu comme un inventeur judicieux de la machine propre par sa nature à soulever le poids le plus grand. » Elle est donc italienne l'invention dont les Anglais sont aujourd'hui si fiers.

duites à des tables, il donna leur généalogie; il signala la diminution de l'obliquité de l'écliptique, déduite de la comparaison des mesures anciennes avec les nouvelles. Le grand duc Cosme, voulant joindre la Méditerranée avec l'Adriatique, le chargea d'étudier ce projet, et lui fit exécuter de grandes cartes géographiques et tracer le méridien à Sainte-Marie Nouvelle de Florence.

Le langage algébrique était encore dans l'enfance; on ne savait résoudre que les équations déterminées des deux premiers degrés et quelques-unes qui en dérivaient; l'attention ne s'était pas encore portée sur les racines négatives ou imaginaires. Scipion del Ferro, de Bologne, trouva la solution d'un cas partiel d'équation cubique ($x^3 \times px = q$), dont il communiqua le secret à Antoine Marie del Fiore, qui défia publiquement à Venise Nicolas 1535.
Tartaglia. Ce mathématicien, qui était déjà sorti victorieux d'un défi de Jean de Tonini, confondit son nouveau rival par une solution plus générale; puis, il l'enseigna, sous serment, au Milanais Jérôme Cardan, qui la publia dans son *Ars magna* (1545), en lui appliquant son propre nom, qui lui est resté. Tartaglia s'étant plaint de cette infidélité, il en résulta entre lui et del Ferro un défi sur trente et un problèmes; Tartaglia en proposa de plus ardus, où il se montra algébriste supérieur. Ces défis et neuf livres de réponses que Tartaglia donnait aux questions qui lui étaient adressées par des princes, des moines, des ambassadeurs, des architectes, attestent avec quelle ardeur on poursuivait alors les études de ce genre.

Tartaglia était fils d'un muletier; lors du siége de Brescia, il 1550-57.
eut la langue coupée, ce qui lui valut son surnom. Il vécut pauvre et se livra tout entier aux mathématiques; il appliqua la géométrie à la détermination du mouvement curviligne et de la chute des corps graves, essaya de reconstruire la mécanique, et s'occupa beaucoup de balistique et de problèmes d'artillerie; dans les *Questions et inventions diverses,* il donne la dimension des pièces de guerre, avec la manière de s'en servir et d'en déterminer la capacité. Le moyen de mesurer l'aire d'un triangle à côtés connus sans chercher la perpendiculaire, est une découverte ingénieuse qui lui appartient, ainsi que l'*invention laborieuse* (travagliata) pour remettre à flot, quel qu'en soit le poids, un navire submergé.

Cardan, que nous connaissons déjà comme un singulier mélange de savoir et d'extravagance, traita de tout à l'aide d'analyses inventives; il fit sur la mécanique des observations judi-

cieuses, évalua la pesanteur et la résistance de l'air, et chercha une mesure du temps dans la pulsation de l'artère; on lui dut encore un cadenas à combinaisons variables, qui se fermait sous le mot *serpens*, invention que les Français s'attribuent à tort (1). Il reconnut la plupart des propriétés des racines, indiqua les racines négatives dans les équations carrées, et découvrit que toute équation cubique avait une ou trois racines réelles; il savait trouver ces dernières par approximation, en signaler le nombre et la nature, soit d'après les signes, soit d'après les coefficients, et transformer une équation cubique parfaite en une autre manquant du second terme. Le calcul des racines imaginaires, si utile pour l'analyse, c'est encore lui qui l'inventa; il publia aussi la méthode pour résoudre les équations bicarrées, trouvée par Ferrari; avant Viète et Descartes, il appliquait l'algèbre à la construction géométrique des problèmes; avant Harriot, à qui Montucla en attribue le mérite, il égala l'équation à zéro. Dans un temps ou Tartaglia plaçait très-haut le mérite d'avoir découvert le cube de $p + p$ et l'équation entre le cube et une ligne, et entre deux portions de celle-ci, il découvrit sa belle formule, fondement des travaux les plus insignes et de l'élégante généralisation de Harriot; il est même à remarquer que, depuis ce dernier, il n'a pas été fait un pas dans la solution complète des équations littérales.

Le Bolonais Raphaël Bombelli (*Traité d'Arithmétique*, 1572), fut le premier qui donna des règles pour calculer les quantités radicales imaginaires, avec une méthode pour résoudre les équations de troisième et quatrième degré. Pierre Antoine Cataldi, professeur à Bologne, s'occupa de l'analyse indéterminée et des nombres parfaits; dans la *Méthode très-brève pour trouver la racine carrée,* il enseigne le moyen de s'en rapprocher par les séries infinies à l'aide d'un procédé uniforme; dans l'usage des fractions continues, dont on attribue le mérite à d'autres, il indique le premier passage du fini à l'infini. Le Vénitien François Barozzi s'occupa de tracer les asymptotes; en 1587, il fut traduit devant l'inquisition pour des livres prohibés et des arts magiques. Le Piémontais Peverone calcula les probabilités. Thomas Guerrino, probablement Milanais, fut un bon mathématicien;

(1) *De subtilitate*, Bâle, 1607, livre XVIII, p. 1074 : *Serra, quæ sub quocumque nomine claudi potest.* Cossali (*Histoire critique de l'Algèbre*, 1797) consacre presque un volume à démontrer le mérite de Cardan, en lui restituant les découvertes que Montucla attribuait à d'autres, et surtout à Viète.

mais la pauvreté lui fit accepter l'emploi de hallebardier de la ville; nous avons de cet auteur l'*Euclide in campagna* (1663), et des traités de gnomonique, de stéréométrie, de géodésie.

Profiter de toutes les découvertes, éclairer la route, réduire l'hypothèse en science, fut le mérite de Képler, qui, par des hypothèses hardies, découvrit les véritables lois du monde; Galileo Galilei eut également ce mérite (1). Tandis qu'il étudiait la médecine et la philosophie dans l'université de sa patrie, il se passionna pour les mathématiques, et, à 21 ans, il était l'un des géomètres les plus distingués. Dans une église, la vue d'une lampe qui se balance l'amène à conclure que les oscillations grandes ou petites se succèdent en des temps égaux, et qu'elles peuvent dès lors servir à mesurer le temps. Afin d'accroître la force et la précision des sens, il invente le compas de proportion, le microscope (2), le thermomètre, et bien que cet instrument n'offrît pas, au moyen d'un point fixe de départ, des degrés de comparaison, jamais jusqu'alors on n'avait employé un phénomène physique pour mesurer l'intensité d'une cause; en traitant de la statique et de la dynamique, il affermit les principes de la mécanique, stationnaire depuis Aristote; grâce à son théorème de l'équilibre des poids inégaux ou des vélocités virtuelles, il pourvut à l'insuffisance ou à l'excès des forces.

De ces règles du mouvement accéléré ou retardé, il déduisit des corollaires importants. Sur les traces d'Aristote, on imprimait cette puérilité, que le boulet, en sortant du canon, décrit deux côtés d'un parallélogramme : « Ce n'est pas vrai, disait Tartaglia; mais la ligne droite décrite à son départ, et celle qu'il suit en tombant sont les tangentes d'un arc de cercle. » Cardan voyant que la force nécessaire pour soutenir un poids sur un plan incliné, devient zéro sur un plan horizontal, tandis qu'elle est égale au poids sur un

(1) Il naquit à Pise le 18 février 1591, à neuf heures du soir; vers les onze heures avant minuit du même jour, Michel-Ange mourut à Rome. Mais il n'est pas vrai que Galilée soit mort le jour où naquit Newton, puisque celui-ci vint au monde le 25 décembre 1642, date qui correspond au 5 janvier 1643 de la réforme grégorienne, tandis que Galilée mourut le 8 janvier 1642.

(2) Barthélemi Imperiali, le 5 septembre 1624, remerciait de Gênes Galilée de lui avoir fait don d'un microscope : « ce qu'il révèle est très-certain, parce que j'aperçois dans certains petits animaux des choses qui étonnent et ouvrent un large champ à de nouvelles spéculations philosophiques. Je suis fier, et le tiens en grande estime, d'avoir été le premier, à Gênes, favorisé de cet instrument. Beaucoup en désirent, et le portent aux nues; je n'ai pas peu à faire pour donner satisfaction à tant de gens. »

plan perpendiculaire, en concluait que cette force variait en raison directe de l'angle que le plan fait avec l'horizon. Benedetti avait une idée un peu meilleure, en attribuant la force centrifuge des corps à leur tendance à se mouvoir en ligne droite.

Aristote indique le mouvement composé, et d'autres écrivains sur la mécanique en parlent d'une manière implicite ; toutefois, aucun moderne ne paraît en avoir fait un usage raisonné, avant que Galilée démontrât que le mouvement des projectiles est parabolique ; de là, il fut amené à comprendre que la déflexion curviligne est produite par des forces agissant dans des temps infiniment petits. Avec Aristote, on disait que la chute des corps graves s'accélère en raison directe du poids et en raison inverse de la densité du milieu ; mais Galilée démontra par l'expérience que le coton et le plomb tombent dans le vide avec une égale vitesse ; en outre, il donna la loi de l'accéleration des corps graves et de leur descente sur des plans inclinés, et enseigna que, pour mouvoir un poids, il fallait employer une plus grande force que l'obstacle, ou y suppléer par une plus grande vélocité. Au moyen de raisonnements, il établit que les espaces parcourus dans la chute, sont comme les carrés des temps et croissent suivant les nombres impairs ; que l'espace entier est la moitié de celui qui aurait été parcouru uniformément dès le principe avec la vitesse finale. Sur la résistance des solides à la fracture de leurs parties, il exposa des principes acceptés aujourd'hui, bien que Descartes s'en soit moqué. Dans le traité *Des choses qui sont dans l'eau*, il établit ce que l'on appelle le paradoxe hydrostatique, qu'il connût ou non les travaux de Stewin, et démontra que la forme des corps ne contribue nullement à les rendre plus ou moins flottants.

Le médecin Fracastor, l'un des premiers qui substitua aux causes occultes l'action des atomes, considérait les corps comme s'attirant l'un l'autre, et assignait un principe impondérable aux phénomènes électriques, magnétiques et physiologiques ; en combattant les épicycles, il ouvrit la voie au système de Copernic, comme il se servit le premier de lentilles astroscopiques (1). Cette invention resta stérile jusqu'au moment où l'on apprit qu'en

(1) Il raconte que, pour observer les étoiles, on se servait de certains verres, grâce auxquels la lune et les étoiles ne paraissaient pas plus élevées que de hautes tours (sec. I, ch. 23) ; il ajoute, « si l'on regarde avec deux de ces verres oculaires, en les plaçant l'un sur l'autre, on voit tous les objets plus grands et plus rapprochés (sec. II, ch. 8). »

Hollande on avait inventé une sorte d'instrument qui grossissait le volume des objets éloignés. Galilée étudia les lois de la réfraction, et découvrit qu'on pouvait grossir jusqu'à trente fois le volume d'un objet; il fit don d'un instrument de ce genre au sénat de Venise, qui le récompensa libéralement. Tout le monde alors voulut appliquer l'œil à cet instrument, qui fut appelé télescope par Demissiano. Venise se remplit aussitôt de fabricants de lunettes d'approche, recherchées partout; mais, dans les mains de Galilée, elles servaient à autre chose qu'à satisfaire la curiosité.

Son télescope se composait simplement d'un objectif convexe et d'un oculaire concave, de sorte qu'il donnait à peine un agrandissement linéaire de trente-deux fois, outre qu'il embrassait un champ fort étroit; il est donc plus étonnant qu'il ait suffi à des découvertes plus magnifiques que celles qu'on a jamais faites avec des instruments très-perfectionnés, découvertes qui furent publiées dans le *Nuntius Sidereus* (1) dix mois après la découverte de cet 1610.
instrument. En observant le globe de la lune, il en trouve la surface et les contours raboteux, et suppose qu'il y a des montagnes, dont quelques-unes sont plus élevées que les nôtres; il est amené à cette hypothèse, parce qu'elles réfléchissent les rayons solaires dans des temps et à des degrés divers; il attribue la couleur cendrée de sa partie obscure à la lumière du soleil répercutée par la terre. Les planètes lui paraissent des corps ronds comme la lune, tandis qu'il ne voit dans les étoiles fixes que des corps scintillants. Dans la pléïade, il ne compte pas moins de quarante étoiles; la voie lactée et la nébuleuse Orion sont pour lui un amas d'étoiles. Il signale les phases de Vénus, et Saturne lui semble avoir des ailes, qui sont ensuite reconnues pour être l'anneau de cette planète. Le soleil, que l'on regardait comme une masse de flamme très-pure, il le déclare susceptible de se corrompre et soumis à un mouvement de rotation, ce qu'il déduit de ses taches. Il aperçoit autour de Jupiter quatre astres plus petits, qui le lendemain ont changé de place, et il affirme que ce sont des lunes; c'est ainsi qu'il découvre (2) ce beau système qui offre en petit

(1) Dans le collége Romain, on trouve manuscrites (*Codice* B, *f.* 15) quelques lettres de Galilée à Christophe Clavius de Bamberg, mathématicien illustre et théologien jésuite, un des réformateurs du calendrier; celle du 17 septembre 1610, montre qu'il avait des moyens très-imparfaits pour ses observations.

(2) *Nescio quo facto doctus*, dit-il. L'ingénieuse idée, que leurs occultations pourraient servir à déterminer la longitude, brilla bientôt à l'esprit de Peiresc;

l'image du système solaire dont il fait partie, et présente à l'œil, tout d'une fois, des parties que, dans le système solaire, le raisonnement seul peut réunir.

Il s'étonnait, et le monde s'étonnait avec lui de découvertes si nouvelles, et c'était en vain que l'envie croyait les discréditer en les dissimulant; lui-même ne se hâtait pas de les publier, ou les annonçait couvertes d'un voile obscur, ce qui fit naître plus tard des contestations de priorité (1).

Ses raisonnements, cet enchaînement dans les idées qu'il expose avec une rare clarté, bien que prolixe parfois, les méthodes qu'il enseigne et les erreurs dont il affranchit, tout cela est encore plus admirable que ses inventions : ne pas s'arrêter à l'autorité, négliger les recherches sur l'essence des choses, les démonstrations à *priori*, les abstractions prises comme des réalités, les hypothèses adoptées comme des théories; regarder le doute *comme le père des inventions* et le chemin de la vérité; vouloir la vérité toute seule, et la contrôler au moyen de la scrupuleuse observation (2), du calcul, de l'examen géométrique, au lieu de se fier à la dialectique, laquelle peut bien démontrer ce qui est trouvé, mais ne sait rien trouver; ne pas combattre une autorité par une autre, mais opposer aux assertions des philosophes le grand livre de la nature, laquelle « fait beaucoup avec peu, et ses opérations sont toujours merveilleuses au même degré, » telle est la méthode de

ceux qui attribuent à Harriott la découverte des satellites de Jupiter et des taches solaires ont été réfutés depuis longtemps.

(1) Galilée, dans la crainte que d'autres lui ravissent la découverte des phases de Vénus, et n'ayant pas néanmoins assez d'observations pour la certifier, la publia avec cet anagramme : *Hæc immatura a me jam frustra leguntur. o. y.* Personne ne put déchiffrer cette énigme, jusqu'au moment où, sur la demande de l'empereur, il l'expliqua par cette autre, ayant les mêmes lettres : *Cinthyæ figuras emulatur mater amorum.*

On sait que Newton inventa le calcul des fluxions en 1665, dont il ne dit rien durant onze ans; mais ayant appris que Leibniz possédait une analyse semblable, il lui envoya un anagramme, dans lequel il exprimait la base de la sienne.

(2) Galilée, dans une lettre à la duchesse de Toscane, cherchait à déterminer les limites de l'autorité : « Je me figure que l'autorité des saintes écritures a eu pour objet de persuader les hommes des articles et des propositions qui, étant au-dessus de toute intelligence humaine, ne peuvent se rendre croyables que par la bouche de l'Esprit-Saint lui-même... Mais que Dieu, qui nous a dotés de sens, de parole et d'intelligence, ait voulu, rejetant leur usage, nous donner par un autre moyen les connaissances que nous pouvons acquérir avec leur aide, au point que nous devions répudier ce qui est démontré par l'expérience et la raison, c'est ce qu'il ne me paraît pas nécessaire de croire... »

Galilée, grâce à laquelle il mettait déjà en pratique ce que Bacon devait ensuite réduire en théorie. Il mérite donc mieux que le savant anglais (1) le titre de restaurateur de la philosophie et de la science, et nous comprenons la signification de ses paroles, lorsqu'il disait avoir consumé plus d'années dans la philosophie que de mois dans les mathématiques ; en outre, si Bacon donne le programme des découvertes futures, il n'en fait aucune, dépourvu qu'il est de l'esprit inventif; sans doute, il possède une méthode admirable, mais il n'en fait aucun usage insigne, bien qu'il décrive avec précision, exalte la science avec enthousiasme, et prêche avec toute l'éloquence d'un apôtre. Galilée, néanmoins, exerça moins d'influence que Descartes et Bacon, parce qu'il eut moins en vue de convaincre les autres ou de les pousser aux découvertes que de s'éclairer lui-même et de faire des applications. En effet, il employa l'isochronisme du pendule à mesurer les pulsations de l'artère et le temps; il établissait les lois de la consonnance et de la dissonnance, ainsi que celles des couleurs dans le traité *De visu et coloribus*, qui est perdu; il écrivit sur les fortifications un ouvrage, resté inédit jusqu'à nos jours; il connut que les satellites de Jupiter pourraient servir à déterminer les longitudes, et il offrit cette application à l'Espagne qui n'en devina point l'importance (2).

Pour comprendre la grandeur de Galilée, il faut le comparer avec ses contradicteurs. Les platoniciens croyaient le ciel gouverné par des forces spéciales, qui n'avaient rien de commun avec la terre; les péripatéticiens avaient édifié une astronomie *à priori ;* lorsque le savant jésuite Clavius apprit la découverte des satellites de Jupiter, il dit que pour les voir il faudrait d'abord inventer

(1) Bacon connut les ouvrages de Galilée; voir l'*Organum*, livre II, aph. 39; *Sylva sylvarum*, n° 791. — Bien que les Anglais idolâtrent par patriotisme Bacon et Harriott, ils rendent un témoignage éclatant à Galilée, comme on peut le voir dans sa vie qu'a écrite naguère Drinkwater Béthune, dans l'*Introduction of the literature of Europe* etc., de Hallam; dans la *Preliminary dissertation to Encyclop. britan.* de Playfair, lequel dit que « de tous les écrivains qui vécurent dans le temps où l'esprit humain brisait à peine les entraves de l'ignorance et de la barbarie, Galilée, plus que tout autre, parla le langage de la véritable philosophie, et resta pur de la souillure de l'époque quant au goût, aux pensées, aux opinions. »

(2) Galilée dut être affligé de n'en recevoir aucune réponse; mais on sait aujourd'hui que le grand-duc Cosme écrivit à Philippe III qu'il n'aurait pas laissé partir Galilée, s'il n'avait obtenu de lui l'autorisation d'envoyer chaque année, du port de Livourne aux Indes espagnoles, deux navires affranchis de tous droits. NELLI, *Vie de Galilée*.

un instrument afin de les fabriquer. Sizzi, astronome de Florence, niait qu'il pût y avoir plus de sept planètes, attendu que le candélabre hébraïque n'a que sept branches, et que le fœtus est parfait à sept mois; on faisait des mascarades pour se moquer des satellites de Jupiter; la cour de France offrait des dons à Galilée pour que, s'il trouvait des astres, il les nommât Bourbonniens, comme il avait appelé les autres Médicéens. En laissant tomber un corps de la tour inclinée de Pise, il convainquit d'erreur le théorème d'Aristote qui proportionnait la vitesse à la pesanteur; mais il souleva une telle rumeur, qu'il dut passer de cette université à celle de Padoue, pour vivre sous un gouvernement qui, dans les opinions philosophiques, tolérait la liberté proscrite dans le domaine politique (1).

Bien que la plupart des savants, avec Ptolémée, enseignassent l'immobilité de la terre, autour de laquelle ils faisaient tourner les planètes, Nicolas de Cusa avait préconisé le système pythagorique (2), qui donne le soleil pour centre immobile; il fut nommé cardinal, et lorsqu'il mourut à Todi, on déposa ses restes à Saint-Pierre-ès-Liens à Rome.

1473-1543. Nicolas Copernic, Prussien de Thorn, fut élève de l'université de Bologne et professeur dans celle de Rome; à l'aide de cet argument métaphysique, que la nature emploie toujours les moyens les plus simples, et que la simplicité jointe a la beauté se révèle mieux dans le système de Pythagore, il soutint que la terre, comme les autres planètes, tourne autour du soleil. D'insignes prélats l'excitaient à publier ce système; dans ses *Révolutions des globes célestes* dédiées à Paul III, il traite d'absurde l'immobilité de la terre : « Si jamais des plaisants, étrangers aux mathématiques, « prétendaient condamner mon livre, en vertu de quelques pas- « sages de l'Écriture, torturés pour servir leur intention, je mé- « priserai leurs vaines attaques... Lactance a dit des niaiseries « sur la forme de la terre, et dans des matières mathématiques,

(1) Il y fut d'abord appelé avec un traitement de cent florins. Fabroni raconte qu'un malveillant dénonça Galilée au sénat vénitien comme vivant en concubinage avec Marina Gamba; le sénat répondit que si la chose était vraie, il devait avoir de plus grands besoins pour nourrir sa famille, et porta dès lors son traitement à trois cent vingt florins. En effet, Galilée eut deux garçons et une fille naturels; enfin on lui assigna mille florins.

(2) En outre, il croyait que la terre avec le soleil se mouvait autour du pôle du monde, qui est incessamment variable. Voir Clemens, *Giordano Bruno et Nicol von Cusa;* 1847, p. 97.

« ou écrit pour des mathématiciens. » Pour se mettre à l'abri des faux jugements et des calomnies, il réclama la protection du chef de l'Église, d'autant plus que celle-ci peut tirer quelque avantage de ces recherches sur la durée de l'année et les mouvements de la lune. Copernic mourut lorsque cet ouvrage venait à peine de paraître; mais, cette même année, Celio Calcagnini avait soutenu *quod cœlum stet, terra autem moveatur.*

Avant ces astronomes, Jean-Albert Widmanstadt, se trouvant à Rome en 1533, soutint le système pythagorique en présence de Clément VII, de deux cardinaux et d'illustres personnages; il obtint en don du pape le beau manuscrit de l'ouvrage grec *Du sens et du sensible* d'Alexandre d'Aphrodisie, que l'on conserve aujourd'hui à Munich, et sur lequel il nota lui-même ce fait. Le père Antoine Foscarini, carme de Naples, à son départ pour aller prêcher à Rome, écrivit au général de son ordre une lettre, dans laquelle il cherchait à concilier les systèmes de Pythagore et de Copernic avec les passages de l'Écriture qui semblent y répugner : lettre longue, non dépourvue d'élégance, et débarrassée des subtilités que l'on trouve d'ordinaire chez l'écrivain qui entreprend exprès de défendre ou de condamner (1). C'est donc à tort qu'on attribue à l'Église de l'hostilité contre une doctrine qui ne l'offensait pas; qu'on dise plutôt qu'elle était contrariée chez le vulgaire par le témoignage des sens, et par les préjugés chez les savants, qui regrettaient de désapprendre ce qu'ils avaient appris, et de renier leur foi en Ptolémée et Aristote.

Chiaramonti de Césène, dans un ouvrage de 1632, raisonnait ainsi sur cette doctrine : « Les animaux qui se meuvent ont des « membres et des flexions; la terre n'en a pas, donc elle ne se « meut pas... Les planètes, le soleil, les fixes, sont tous d'un même « genre, qui est celui d'*étoiles;* donc, ou tous se meuvent, ou « tous sont immobiles. C'est un grave dommage de mettre parmi « les corps célestes, si purs et divins, la terre qui est un cloaque « des matières les plus impures. » D'autres invoquaient l'expérience, en disant : une pierre lancée en haut irait tomber à la distance d'autant de milles que la terre en aurait parcouru dans cet instant; l'oiseau sorti de son nid ne saurait plus le retrouver, si la terre tournait sous lui; il est positif que la lune tourne autour de la terre, et pourquoi celle-ci aurait-elle seule une telle propriété? Alexandre Tassoni, penseur aussi fin qu'indépendant, faisait cette

(1) Elle est imprimée parmi les œuvres de Galilée à Florence, t. V, 1854.

objection, ridicule aujourd'hui, mais qui alors séduisit beaucoup d'individus : « Qu'une personne se place sans bouger au milieu d'une chambre, et regarde le soleil d'une fenêtre donnant sur le midi. Si le soleil reste immobile au centre, et si la fenêtre tourne avec cette immense vitesse, il est certain que le soleil disparaîtra en un instant à ses regards (1). » Viète, qui perfectionna l'algèbre, intelligence éminemment philosophique, dans l'*Harmonicum cœleste* que l'on trouve autographe à la bibliothèque Magliabechiana, soutient que le système de Copernic dérive d'une fausse géométrie ; Descartes lui est contraire dans quelques endroits, Gassendi n'ose point le proclamer, et Bacon le tourne en dérision comme répugnant à la philosophie naturelle ; le Français Claude Bérigard, professeur à Pise et à Padoue, auteur des *Cercles pisans*, et renommé parmi les penseurs et les novateurs en philosophie les plus ingénieux, le réfute dans les *Doutes à l'occasion de l'immobilité de la terre.*

Ce n'étaient donc pas seulement des ignorants et des moines qui combattaient une vérité, imparfaitement annoncée, et ne s'appuyant pas, comme aujourd'hui, sur un grand nombre de preuves. Il est vrai que les phases de Vénus et de Mercure attestaient que ces planètes tournent autour du soleil ; la découverte des satellites de Jupiter et de Saturne, la rotation certaine de Mars et de Jupiter amenaient à conclure qu'il en était de même de la terre ; en effet, les mêmes phénomènes dont nous sommes frappés s'offriraient à un observateur placé sur ces planètes ; mais il restait trop de doutes, parce qu'on n'avait pas encore mis en évidence l'aberration, la dépression de la terre aux pôles, le gonflement des eaux sous l'équateur, les variations du pendule à mesure qu'on change de latitude. Une grande difficulté naissait encore de la distance des étoiles fixes, distance incalculable, à cause du manque de tout parallaxe annuel. Copernic croyait l'orbite des astres *nécessairement circulaire ;* dès lors, s'il expliquait le changement alternatif des saisons au moyen du parallélisme que l'axe de la terre conserve toute l'année, il était contraint d'attribuer cette manière d'être à un troisième mouvement.

Galilée lui-même s'exprimait ainsi : « J'avais terminé la philo-
« sophie, lorsqu'il arriva de Rostock en Italie un certain Christian
« Würsten, disciple de Copernic, qui, dans une académie et de-
« vant un nombreux auditoire, donna quelques leçons de son

(1) *Pensées diverses.*

« système. Je pensai que la plupart cédaient au charme de la « nouveauté, et, convaincu que ce système était d'un fou avide « de célébrité, je ne voulus pas même y assister. J'interrogeai « quelques auditeurs, et tous me dirent qu'ils y allaient pour s'en « moquer. Un seul m'assura que la chose n'était pas ridicule, et, « comme je le savais homme calme et réservé, je regrettai d'avoir « négligé les leçons de Christian ; toutes les fois que je rencontrais « un partisan de Copernic, je lui demandais s'il avait toujours « professé cette opinion. Quelques-uns m'assuraient qu'ils avaient « eu longtemps la croyance contraire, et que la seule force des « arguments les en avait éloignés. Je présentai à chacun les ob- « jections du parti contraire, et d'après les réponses de tous, je « me convainquis qu'ils n'avaient pas adopté ce sentiment par « ignorance ni légèreté. D'un autre côté, lorsque je demandais « aux péripatéticiens et aux partisans de Ptolémée s'ils avaient lu « Copernic, je m'apercevais que non, ou qu'ils ne l'avaient pas « compris. En conséquence, je commençai à croire que, si un « homme répudie une opinion sucée avec le lait et commune au « plus grand nombre, pour en accepter de quelques prosélytes « une autre, anathématisée par les écoles, tenue pour un paradoxe, « il faut qu'il y ait été poussé par des arguments irrésistibles (1). » Galilée, même après qu'il eut adopté le système véritable, n'osait pas le proclamer ouvertement, dans la crainte d'être en butte aux railleries dont les esprits vulgaires, alors comme aujourd'hui, assaillent quiconque s'élève au-dessus d'eux.

Il ne faut pas se dissimuler que Galilée s'était fait une foule d'ennemis, en partie à cause de la malveillance instinctive du beau monde contre les talents supérieurs, en partie par sa faute ; en effet, oubliant que l'erreur est parfois le chemin de la vérité, et que,

(1) *Systema cosmicum*, dial. II. p. 121. En 1597, il écrivait à Képler : *Multas conscripsi et rationes et argumentorum in contrarium eversiones, quas tamen in lucem hucusque proferre non sum ausus, fortuna ipsius Copernici præceptoris nostri perterritus, qui, licet sibi apud aliquos immortalem famam paraverit, apud infinitos tamen (tantus enim est stultorum numerus) ridendus et explodendus prodiit.* KEPLERI, *Opera*, tom. II, p. 69; Leipzig, 1718. J'ai lu dans les riches archives Rinuccini à Florence un autographe de Galilée, des dernières années de sa vie, dans lequel, quel qu'en soit le motif, il revient à sa première opinion contre la théorie de Copernic, et met en évidence les arguments physiques qui la repoussent. Ces arguments, il est vrai, étaient tels qu'un savant ne pouvait alors adopter complétement ce système, comme il serait impossible aujourd'hui de le révoquer en doute, après les arguments d'évidence irrésistible qu'ignoraient les contemporains de Galilée.

pour défendre une idée fausse des anciens, on n'est pas toujours stupide ni vil, attendu la force d'inertie inhérente aux esprits comme à la matière, il flagella sans pitié les partisans d'Aristote, repoussa les attaques avec de cruels sarcasmes, et parfois se fit agresseur sans respect pour le génie et les malheurs. Puis, les êtres rampants, qui suivent les pas de tout homme illustre pour le frapper traîtreusement, commencèrent à effrayer la conscience contre son système, jusqu'alors réputé inoffensif; de sots prédicateurs l'accusèrent d'hérésie (1). Dans des temps de nouveautés controversables, Rome ne pouvait rester indécise quand il s'agissait de proclamer la vérité; elle devait donc prendre ombrage d'un philosophe qui, dans les opérations de l'intelligence, acceptait pour règle unique les lois de la nature; or, ces lois bouleversées, on avait à craindre également pour les vérités métaphysiques et morales.

Tant que le mouvement de la terre restait à l'état d'hypothèse, elle ne voyait pas la nécessité de le faire concorder avec divers passages des saintes Écritures, comme alors qu'il fut démontré d'une manière certaine. Galilée lui-même prétendit enseigner dans quel sens il fallait l'entendre, et il appuya sur des passages de Pères des théorèmes qui ne pouvaient être démontrés que par le calcul et l'expérience. Il disait que, « dans l'Écriture, on trouve des propositions fausses quant au sens nu des expressions; qu'il fallait,

(1) *Viri Galilæi, quid statis aspiciens in cœlum*, fut le texte choisi par un prédicateur à Florence. Dans une lettre de Pignoria, 26 septembre 1610, je trouve une autre application heureuse de texte : « Je vous informe qu'en Allemagne Képler a observé quatre nouvelles planètes, et qu'en les voyant il s'est écrié comme Julien l'Apostat : *Galilee, vicisti.* »

Guillaume Libri, qui dénigre le plus qu'il peut la conduite de l'Église dans cette affaire, avoue cependant que, lorsque le dominicain Caccini déclama contre Galilée, Maruffi, général de cet ordre, en écrivit des excuses à Galilée, en lui exprimant le regret d'être obligé de participer à toutes les sottises que pouvaient faire trente ou quarante mille moines. Dans l'Angleterre, non catholique, la patrie des grands penseurs, et beaucoup plus tard, lorsque Newton enseigna la méthode des fluxions, des docteurs du haut de la chaire mettaient en garde contre ces « novateurs, gens perdus qui tombaient dans les chimères, » exhortant à éviter leur commerce « pernicieux pour l'esprit et la foi. » *Savérien, Dictionnaire des mathématiques*, tome I.

La lettre de Galilée au père Ranieri, dans laquelle il raconte son procès avec étendue, et que Tiraboschi a donnée comme authentique, est tenue pour apocryphe. Le procès original de Galilée apporté en France en 1809 ne fut point restitué en 1815. Pie IX put enfin l'obtenir, et le replaça dans la bibliothèque du Vatican en 1850. Monsignor Marini en a parlé longuement dans l'opuscule *Galilée et l'inquisition*. Il comprend aussi le procès de 1615.

dans les discussions sur les faits naturels, ne l'invoquer qu'en dernier lieu ; que c'est dans le but unique de s'accommoder à l'ignorance du peuple, que l'Écriture s'est abstenue de bouleverser les principaux dogmes; que l'argument philosophique, dans les choses naturelles, prévaut sur l'argument sacré. » De là naquit la persécution dont notre siècle a fait tant de bruit, comme s'il n'avait pas vu persécuter les hautes intelligences.

Cette manière d'envisager les saintes Écritures dans des questions scientifiques déplut, et Galilée fut dénoncé au saint office. Les inquisiteurs avaient l'habitude de remettre l'examen du fait à des *qualificateurs*, espèce de jurés qui prononçaient sur des matières à eux connues; mais, comme les astronomes espagnols avaient contredit Colomb, comme les académiciens de Napoléon ont dédaigné les bateaux à vapeur, de même ces qualificateurs déclarèrent *fausse et contraire aux divines Écritures* la doctrine de la mobilité de la terre. La réponse que Clavius et trois autres jésuites adressèrent au cardinal Bellarmin atteste qu'ils acceptaient avec respect les nouvelles observations; pourtant on trouvait qu'il y avait de l'audace à soutenir cette doctrine, non comme hypothétique, mais comme une vérité absolue, et les inquisiteurs s'attribuèrent le droit de condamner, sur les informations des autres, des opinions déjà proclamées à l'ombre de la papauté.

La congrégation de l'Index enjoignit donc à Galilée, mais sans 1616.
qu'on lui infligeât ni châtiment ni pénitence, de ne plus parler du système de Copernic (1); toutefois, dans Rome, il ne cesse d'en discuter, et couvre ses adversaires de ridicule. Paul V l'assura

(1) — Nous, Robert, cardinal Bellarmin, informé que le seigneur Galilée a été calomnié, et accusé d'avoir fait une abjuration entre nos mains et de s'être vu condamné à subir une pénitence; après des recherches à cette occasion, nous affirmons, conformément à la vérité, que ledit Galilée n'a fait ni entre nos mains ni entre celles d'autres personnes, autant qu'il est à notre connaissance, aucune sorte d'abjuration, ni à Rome ni ailleurs, d'aucune de ses opinions et de ses doctrines; qu'il n'a été soumis à aucune espèce de pénitence; seulement, on lui a notifié la déclaration de notre saint Père, publiée par la Congrégation de l'Index, déclaration portant que la doctrine attribuée à Copernic, que la terre tourne autour du soleil, et que le soleil occupe le centre du monde sans se mouvoir de l'orient à l'occident, est contraire à la sainte Écriture, et qu'en conséquence, il n'est pas permis de la défendre et de la soutenir. En foi de quoi, nous avons écrit et signé la présente de notre propre main, ce jour 26 mai 1616. Robert, cardinal Bellarmin.

Il n'est pas inutile de répéter que l'ouvrage de ce même Bellarmin, *De romano pontifice*, fut mis à l'index pour quelque temps. L'Église n'a jamais considéré comme infaillibles les décrets des congrégations.

que, lui vivant, il ne serait point molesté. Les membres de l'académie des *Lincei* firent imprimer l'Expérimentateur (*Saggiatore*, 1629) et le dédièrent à Urbain VIII, qui, étant cardinal, avait loué en vers Galilée; non content de le recommander chaudement au grand duc (1), ce pape lui assigna une pension, ainsi qu'à son fils. Muni de l'approbation du maître du sacré palais, approbation sinon ravie, du moins obtenue au moyen de ces artifices que n'ignorent pas ceux qui ont affaire avec la censure, Galilée publia en 1632 le *Dialogue sur les deux plus grands systèmes du monde, selon Ptolémée et Copernic;* dans ce travail, il donne sur le système du dernier des explications insuffisantes ou fausses, attribue au mouvement de la terre le flux et le reflux (2), et ne sait pas écarter les conséquences absurdes, ce qui lui attira des réfutations de la part d'un grand nombre d'hommes éminents.

(1) *Dilecte fili, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Tributorum vi et legionum robore formidolosam esse Etrusci principatus potentiam, Italia quidem omnis fatetur : at etenim remotissimæ etiam nationes felicem vocant nobilitatem tuam ob subditorum gloriam ac Florentinorum ingenia. Illi enim novos mundos animo complexi, et oceani arcana patefacientes potuerunt quartam terrarum partem relinquere nominis sui monumentum. Nuper autem dilectus filius Galilæus æthereas plagas ingressus ignota sidera illuminavit, et planetarum penetralia reclusit. Quare, dum beneficum Jovis astrum micabit in cœlo quatuor novis asseclis comitatum, comitem ævi sui laudem Galilæi trahet. Nos tantum virum, cujus fama in cœlo lucet et terras peragrat, jamdiu paterna charitate complectimur. Novimus enim in eo non modo literarum gloriam, sed etiam pietatis studium; iisque artibus pollet, quibus pontificia voluntas facile demeretur. Nunc autem, cum illum in urbem pontificatus nostri gratulatus reduxerit, peramanter ipsum complexi sumus, atque jucunde identidem audivimus florentinæ eloquentiæ decora doctis disputationibus augentem. Nunc autem non patimur eum sine amplo pontificiæ charitatis commeatu in patriam redire quo illum nobilitatis tuæ beneficentia revocat. Exploratum est quibus præmiis magni duces remunerentur admiranda ejus ingenii reperta, qui Medicei nominis gloriam inter sidera collocavit. Quinimo non pauci ob id dictitant, se minime mirari tam uberem in ista civitate virtutum esse proventum, ubi eas dominantium magnanimitas tam eximiis beneficiis alit Tum ut scias quam charus pontificiæ menti ille sit, honorificum hoc ei dare voluimus virtutis et pietatis testimonium. Porro autem significamus solatia nostra fore omnia beneficia, quibus eum ornans nobilitas tua paternam munificentiam non modo imitabitur, sed etiam augebit.*

On trouve les preuves de ces faits dans Jean-Baptiste Venturi, *Memorie e lettere inedite e disperse di Galileo Galilei.* Modène, 1818.

(2) Mais dans une lettre à frère Micanzio, de 1637, il écrit : « Que direz-vous en comparant ces trois périodes lunaires avec trois périodes, diurne, mensuelle et annuelle, dans les mouvements de la mer, desquels, selon l'opinion générale, la lune est l'arbitre et la surintendante? »

Tandis que Galilée et les savants se livraient, sur cette matière, à une polémique utile, les envieux excitaient Urbain VIII; Galilée, lui disaient-ils, après avoir été si bien traité, non-seulement manquait à sa promesse, mais le représentait lui-même dans ce dialogue sous les traits du grossier Simplicius. Ce pontife renvoya l'examen de l'affaire à une congrégation de cardinaux, qui le déféra à l'inquisition. Galilée avait reçu l'intimation, et la viola (1); le tribunal procéda selon les formes usitées alors.

Galilée, cité à comparaître devant les inquisiteurs, fut enfermé 1633.
« avec une latitude et une commodité insolites; on lui assigna trois chambres, avec entière faculté de se promener dans de vastes espaces, et permission d'avoir un serviteur, de jouir des rares avantages de la société de la courtoise maison de l'ambassadeur et de l'ambassadrice (2) » de Florence, Nicolini. Il pouvait aller dans des maisons de campagne éloignées et faire des promenades à pied; puis on le mit dans la maison même de cet ambassadeur. Les sophistes ont imaginé des actes cruels exercés contre sa personne; laissons-leur cette triste tâche (3). Ce grand

(1) L'ordre était de 1616, et nous avons de 1624 une lettre dans laquelle le système de Copernic est appuyé de raisons mathématiques. L'ambassadeur Nicolini informe le grand-duc que l'accusation consiste en ceci : « Bien que Galilée déclare vouloir traiter hypothétiquement du mouvement de la terre, néanmoins, dans les arguments qu'il rapporte à ce sujet, il parle et discourt ensuite d'une manière positive et concluante; il a donc contrevenu à la notification que le cardinal Bellarmin, par l'ordre de la congrégation de l'Index, lui a transmise en 1616. » (27 février 1633). Au moment même où Galilée était en état d'arrestation, le père Castelli lui écrivait qu'il avait lui-même un frère injustement incarcéré et condamné à Brescia, et se plaignait que *inter hos judices vivendum, moriendum, et quod est durius, tacendum.* 23 juillet 1633; dans les *Opere di Galileo Galilei*, tome IX, Florence, 1854.

(2) Lettre de Geri Bocchinieri. L'ambassadeur Nicolini « lui fit assigner, non les chambres secrètes où l'on mettait d'ordinaire les délinquants, mais celles mêmes du fiscal de ce tribunal; ainsi, non-seulement il habite parmi les employés, mais il est encore libre d'aller dans la cour... Dans cette cause, on a procédé d'une manière insolite et généreuse... Néanmoins on sait que d'autres, bien qu'évêques, prélats ou pourvus de hauts grades, aussitôt qu'ils arrivent à Rome, sont enfermés dans le château ou les palais de l'inquisition, et tenus avec une grande rigueur. » 16 avril 1633.

(3) Bernini, dans l'*Histoire des hérésies*, fait rester Galilée cinq ans en prison; Pontécoulant dit que, même dans les cachots de l'inquisition, il soutint la rotation de la terre, et Brewster, qu'il fut retenu prisonnier un an. Montucla cite d'autres écrivains qui prétendent qu'on lui arracha les yeux. Libri a cherché récemment à raviver ces accusations, que les *Mémoires et les lettres publiés* par Venturi avaient fait disparaître. L'Italie a bien assez de torts réels envers ses grands hommes, sans lui en imputer de faux.

homme dut assez souffrir de se voir contraint à démontrer ses opinions devant des gens incapables de le comprendre. La persécution, comme à l'ordinaire, eut des effets immoraux : les juges se déshonorèrent par leur présomption, et Galilée se déshonora en abjurant des opinions dont il était convaincu, d'autant plus que sa rétractation faisait regarder la persécution comme légitime. Il fut « condamné à l'emprisonnement pour tout le temps qu'il plairait; » mais Urbain commua cette peine en une relégation dans le jardin des Médicis sur le délicieux Pincio, avec obligation de lire, une fois par semaine, les psaumes de la pénitence. Il fut soulagé de cette tâche par sa fille, sœur Marie-Céleste, dont les lettres, qu'elle lui écrivait du couvent de Saint-Matthieu à Arcetri, remplies de tendresse et de piété, sont comme un charmant port de refuge au milieu des orages de l'époque et des siens. Rome savait donc respecter un grand homme, dont elle croyait devoir condamner les enseignements. Notre siècle a fourni bien d'autres exemples, sans même que la persécution fût justifiée par la conviction d'un avantage public. Galilée fut bientôt transféré à Sienne, dans le palais de l'archevêque, son ami intime; aussitôt que la peste eut cessé à Florence, il retourna dans sa villa d'Arcetri, où il poursuivit ses travaux jusqu'au moment où il perdit la vue (1).

(1) Joseph Toaldo, professeur à Padoue, publia en 1748 le *Dialogue sur le système de Copernic,* qui était manuscrit dans cette université; il crut devoir le faire précéder de la protestation de l'auteur, accompagnée de la déclaration qu'on ne peut soutenir le mouvement de la terre que comme une hypothèse, et corrigea les passages où il est donné comme un fait absolu. Jusqu'en 1835, on trouve dans l'index des livres prohibés Copernic et Astunica *donec corrigantur*; Foscarini, Képler, *Epitome astronomiæ copernicanæ; Galilée, Dialogue, et omnes alios libros pariter idem docentes;* mais en 1820 on avait permis de traiter de la mobilité de la terre, même sans recourir à l'hypothèse.

Benoît Castelli, le 16 mars 1630, écrivait à Galilée : « Le père Campanella, en s'entretenant ces jours derniers avec notre seigneur, lui dit qu'il avait eu certains gentilshommes allemands pour les convertir à la foi catholique, et qu'ils se montraient assez bien disposés; mais qu'ayant appris la prohibition de Copernic, ils étaient restés si scandalisés, qu'il n'avait pu en rien faire; notre seigneur lui répondit exactement les paroles suivantes : « *Ce ne fut jamais notre intention, et si cela nous eût regardé, on n'aurait pas fait ce décret.* » *Le Opere di Galileo Galilei*, tome IX, p. 196.

Le 26 juillet 1636, Galilée écrivait d'Arcetri à frère Fulgence Micanzio : « J'apprends de Rome que l'éminentissime cardinal Antoine et l'ambassadeur « de France ont parlé à Sa Sainteté pour l'assurer que jamais je n'avais eu la « basse pensée de la vilipender, comme les scélérats de mes ennemis le lui « avaient persuadé, ce qui fut la première cause de tous mes chagrins; à cette

Le grand-duc, qui n'avait pu le sauver des vexations, traitait Galilée avec la vénération dont l'entouraient tous les hommes, de près comme de loin. Ses doctrines se répandaient, et, ce qui était plus important, sa méthode; Rome, une des premières, chargea de l'enseigner Benoît Castelli, son élève, qui, au moyen du calcul et de l'expérience, fortifia quelques-unes des vérités découvertes par le maître, en éclaircit d'autres ou les appliqua. Avant Hévélius, il montra l'avantage des diaphragmes dans les instruments d'optique; il reconnut que les corps, selon leur couleur, s'échauffent diversement au soleil, et il créa la science du mouvement des eaux. Il excitait les jeunes gens à étudier de préférence la géométrie, et put entraîner dans cette voie Cavalieri, Michel Ricci, Nardi, Maggiotti, Toricelli, qui faisaient progresser à Rome la philosophie expérimentale. Ces derniers, qu'il appelait *mon triumvirat*, et Peri, Aggiunti, Soldani, faisaient le bonheur du vieux Galilée, qui, expirant dans les bras de Toricelli et de Viviani, leur laissa l'héritage de sa doctrine et de sa 1642.
mission.

L'astronomie grandissait; la nature, comme si elle avait voulu solliciter le désir de l'étudier, étalait des merveilles inaccoutumées. Le jésuite Grossi (*De tribus cometis*) étudia le premier les comètes comme des planètes décrivant une immense ellipse autour du soleil. Ignace Dati, déjà mentionné, un des réformateurs du calendrier, découvrit (*Traité de l'astrolabe*, 1568) les variations de l'inclinaison de l'écliptique, quatre ans avant que fût publié le *De nova stella* de Tycho-Brahé, à qui l'on attribue le mérite de cette découverte.

Alphonse Borelli, que nous avons rencontré parmi les méde-

« disculpation, il a répondu : *Nous le croyons, nous le croyons*, en ajoutant « néanmoins que la lecture de mon dialogue avait fait beaucoup de mal à la « chrétienté. »

Un *post-scriptum* à cette lettre dit : « Depuis huit jours, je jouis de la très-« douce conversation du très-révérend père Bonaventure Cavalieri, mathémati-« cien de l'université de Bologne, *alter Archimedes*, qui vous salue avec un « respect affectueux et vous présente ses civilités. »

Le 16 août, il écrivait au même : « Quant au père mathématicien de Bologne, « c'est vraiment un génie admirable, et je crois qu'il vous donnera la preuve « du cas qu'il fait de votre estime et de votre bienveillance. »

Puis, le 18 octobre : « J'éprouve un grand plaisir que vous soyez satisfait de « mes rapports affectueux avec le père mathématicien de Bologne. »

Cela peut suffire pour réfuter Libri, qui fait de Cavalieri un ennemi et un plagiaire de Galilée, uniquement, à ce qu'il paraît, parce qu'il le croyait jésuite, tandis qu'il était jésuale.

cins, et qui réduisit les éléments de l'ancienne géométrie à deux cents propositions (*Euclides restitutus*), indiquait déjà que les planètes et les satellites, dans leur mouvement, les premières autour du soleil, et les autres autour des planètes, obéissent à une loi générale (1); que cette loi, dont le soleil est la source, les assujettit de telle sorte qu'ils ne peuvent s'éloigner de leur centre d'action. Il soumit au calcul l'apparence et les mouvements des comètes, regardés comme anomaux : sur celle de décembre 1664, il écrivait au père Étienne De Angeli, professeur de mathématiques à Padoue, qu'on n'en pouvait représenter le mouvement ni par le système de Tycho-Brahé, ni par celui de Ptolémée, mais seulement par celui de Pythagore; qu'il avait compris par le calcul qu'elles décrivent autour du soleil une parabole, et que, si l'on pouvait l'observer longtemps, on reconnaîtrait une orbite elliptique (2).

Nous n'avons pas les démonstrations qu'il promettait; mais il est certain qu'il devança Newton de trois lustres, et mit en lumière ce qui paraissait obscur à Dörfel. Dans la *Théorie des planètes Médicéennes*, il s'abandonna aux hypothèses; mais, en comparant les satellites à la lune, il fut le premier qui fit usage de la loi de l'attraction réciproque, la plus féconde que l'on pût appliquer à l'astronomie. Malheureusement, il ternissait sa gloire par une envie maligne; banni à la suite du soulèvement de Messine de 1676, il se réfugia à Rome, où la protection de Christine ne l'empêcha pas de souffrir de la faim, jusqu'à ce qu'il trouva un asile dans les Écoles Pies.

L'hydraulique, si importante en Italie, était abandonnée à de simples praticiens; aussi, dans les grands besoins, on recourait à des astronomes et à des mathématiciens, qui se trompaient d'abord par amour de la théorie, mais qui acquéraient bientôt de
1650. l'expérience et devenaient très habiles. Le Ferrarais Nicolas Cabei écrivit sur cette science à la manière antique, bien qu'il énonçât des vérités nouvelles; il enleva à Galilée, pour l'attribuer au Génois Jean-Baptiste Bulliani, la démonstration de la vitesse
1710. croissante des corps graves. Dominique Guglielmini fut employé, par les Bolonais, ses compatriotes, dans le conflit avec Ferrare pour le cours du Reno; il traita de la nature des fleuves et donna un procédé nouveau pour mesurer les eaux courantes. Mais les

(1) *Sur les satellites de Jupiter*, 1666.

(2) Dans une autre lettre du 4 mai 1665, au grand-duc, il répète que les comètes ne suivent pas une ligne droite, mais une courbe semblable à la parabole. ZACH, *Zeitschrift für Astronomie*, vol. VIII, p. 379, année 1827.

créateurs de la science hydraulique furent Castelli et Toricelli, élèves de Galilée. Le premier ouvrit une issue aux eaux stagnantes de l'Arno; dans la *Mesure des eaux courantes* (1628), il fait la vitesse des fluides proportionnée à la hauteur dont ils descendent, tandis que Toricelli prouva qu'elle est comme la racine de cette hauteur.

Évangéliste Toricelli de Faenza, professeur à l'université de 1608-47.
Florence, mort à trente-neuf ans, eut la première idée de la loi ingénieuse et utile, que deux poutres conjointes, de telle sorte que le centre de gravité ne s'élève ni ne s'abaisse pour changer de situation, restent toujours en équilibre. Il reconnut que l'eau sort d'un orifice avec la vitesse qu'acquerrait un corps tombant du niveau de la superficie à celui de cet orifice : théorème fondamental pour le mouvement des fluides. Par de longs calculs, il détermina la courbe la plus favorable aux lentilles des lunettes d'approche; il simplifia le microscope de Galilée, et peut-être aida-t-il à perfectionner le thermomètre, dont le grand-duc Ferdinand se servit le premier pour mesurer la variation de la température journalière.

Pourquoi l'eau, dans le siphon et la pompe aspirante, ne s'élève-t-elle pas au delà de trente-deux pieds? Les péripatéticiens se contentaient d'une phrase, l'*horreur du vide*, et Galilée avait cherché vainement une raison; Toricelli, par la force de l'induction, attribua ce phénomène à la pression de la colonne atmosphérique sur le liquide, qui s'élève en proportion de ce poids. Il en fit la contre-épreuve en substituant à l'eau le mercure qui, treize fois plus pesant que l'eau, s'arrêta à un treizième de sa hauteur. Cette hauteur variera donc proportionnellement à la pesanteur de l'air, et le baromètre est dès lors inventé. Toricelli, informant Ricci de cette découverte, lui écrivait « qu'il pouvait avec son instrument, arriver à connaître quand l'air est plus léger ou plus pesant; » que l'air, « plus pesant à la surface de la terre, devient plus léger et plus pur à mesure que nous nous élevons sur la cime des plus hautes montagnes. » Claude Bérigard employa cet instrument pour mesurer la hauteur de la tour de Pise, cinq années avant que Perrier et Pascal mesurassent celle du Puy de Dôme (1). « Ah! pourquoi le sort n'a-t-il pas réservé à mon maître le bonheur de s'apercevoir des effets de la pression atmosphérique? » s'écriait le bon Toricelli.

(1) En l'honneur de cette invention, l'université de Vittemberg, un siècle après, institua les fêtes appelées *Sæcularia Toricelliana*.

Le grand-duc Ferdinand et son frère Léopold, afin de parvenir à la véritable explication des phénomènes naturels, travaillaient sans cesse à trouver de nouveaux instruments, amélioraient ou appliquaient les anciens. Le premier inventa un hygromètre et un hydrostamme, combattit les influences lunaires, connut que le calorique tend à l'équilibre, et que les corps le transmettent dans une mesure différente; il trouva le moyen de condenser la vapeur contenue dans l'air ambiant, et celle des divers esprits sans en élever la température, ce qu'on appela distiller à froid. Les vers du vinaigre n'échappèrent pas à ses observations, et il vit que l'argent devient plus pesant après la coupellation, tandis que les sels dissous dans l'eau ne changent pas de nature quand le liquide s'évapore; ses longues observations sur les pendules aidèrent à déterminer l'échelle de la propagation de la lumière et du son, et favorisèrent les expériences balistiques.

Léopold, entouré des hommes les plus distingués, cultivait toutes les branches des connaissances; de même que le marquis
1622-1703. Frédéric-Cesi avait institué, à Rome, dès 1603, l'académie des *Lincei*, il créa l'académie du Cimento, qui se proposait de *prouver et de reprouver*. Outre Borelli et Redi déjà mentionnés, un des membres principaux fut Vincent Viviani. Ne le cédant à personne pour l'intelligence géométrique et la recherche sincère de la vérité, il traita de la résistance des solides, agrandit le cercle des faits relatifs aux corps flottants, et entrevit la théorie des ondulations, qui, d'abord appliquée à l'acoustique, puis généralisée, nous a révélé tant de mystères de la nature. Il suppléa le cinquième livre perdu d'Apollonius de Perga sur les sections coniques, et, lorsque l'ancien manuscrit fut retrouvé, on reconnut que l'écrivain moderne l'avait non-seulement deviné, mais encore surpassé. Viviani proposa ce problème à toute l'Europe : « Parmi les anciens monuments de la Grèce se trouve un temple consacré à la géométrie : plan circulaire, couronné d'une voûte hémisphérique, laquelle est percée de quatre fenêtres égales, avec tant d'art, que l'on peut réduire en carré parfait le reste de la voûte. Comment cela s'est-il fait? » Aussitôt les savants se mirent à étudier ce problème; mais Leibniz, l'Hôpital, Bernouilli, Wallis et Gregori, au moyen de la géométrie nouvelle, en donnèrent des solutions différentes, au grand étonnement de Viviani, qui néanmoins le résolvait tout autrement (1).

(1) *Ænigma geometricum a D. Pio Lisci pusillo geometra*, qui est l'anagramme de *A postremo Galileo discipulo*.

Le Comasque Michel-Ange Ricci, qui fut ensuite cardinal, répandit au delà des Alpes les découvertes de Toricelli et les travaux de l'académie du Cimento, dont il était correspondant; il donna aux Allemands une meilleure idée des algébristes italiens, et partout on le recherchait comme un juge compétent du savoir contemporain.

Les *Essais* des principales expériences de l'académie furent écrits par Laurent Magalatti, qui fit usage d'une langue et d'un style bien supérieurs à la forme habituelle. Ils restent donc comme un monument littéraire, même alors que toute l'Europe ne les aurait pas accueillis comme le premier modèle de recherches expérimentales (1) : car ils offrent d'ingénieux travaux sur la pression de l'air, les effets du vide, les propriétés du chaud et du froid, la propagation du son, de la lumière, du calorique, sur les phénomènes magnétiques, les attractions électriques, la légèreté positive, les projectiles, la digestion, la phosphorescence, sans négliger non plus les observations astronomiques. Des membres de cette académie essayèrent de comprimer l'eau en l'enfermant dans une boule d'or, qu'ils soumirent à une forte pression; mais, voyant le liquide suinter par les pores du métal, ils déclarèrent que l'eau était incompressible. Du reste on n'a pu démontrer le contraire jusqu'aux récentes expériences de Canton, de Perkins et d'Oersted.

Malheureusement, des rivalités entre Viviani et Borelli décomposèrent l'académie du Cimento; le prince Léopold passa à Rome en qualité de cardinal, et ceux que la lumière offusque furent heureux de la voir s'éteindre au bout de dix ans. Mais l'exemple

Voir le *Journal de l'Institut lombard*, novembre 1853. Galilée, au mois de novembre 1637, écrivait à frère Micanzio : « Dans ce moment, je m'occupe de rédiger un catalogue des plus importantes opérations astronomiques, lesquelles je réduis à une précision si parfaite que, grâce à la qualité des instruments pour les observations de la vue et de ceux qui me servent à mesurer le temps, j'obtiens la plus grande exactitude quant à la mesure, *non-seulement de degrés et minutes, mais de secondes, de tierces et quartes encore;* quant au temps également, on a les heures, les minutes et les tierces, et *plus si l'on veut;* ces inventions font obtenir dans la science astronomique cette certitude que les moyens habituels n'avaient pu procurer jusqu'à présent. »

Il y a là évidente exagération, puisqu'aujourd'hui nous sommes encore fort loin de cette grande précision d'instruments, bien qu'on les ait beaucoup améliorés. A l'exposition universelle de 1855 à Paris, on avait exposé un pendule appliqué à la mesure du temps, selon une lettre de Galilée; mais il n'offrait pas, à beaucoup près, la précision que l'on obtient de nos jours.

(1) Ils furent réimprimés à l'occasion du congrès scientifique de 1841, avec une histoire de cette académie, par Vincent Antinori.

fructifia. La société de Londres fut fondée en 1645, et l'académie de Paris en 1666; par l'intermédiaire de Thévenot, qui avait connu les savants italiens, l'académie de Paris se mit en correspondance avec celle du Cimento, malgré Borelli, lequel craignit que, « selon l'ancienne coutume, on n'attribuât à des étrangers les inventions et les spéculations des maîtres d'Italie et celles qui leur appartiendraient à eux-mêmes. » Gabrielli avait fondé à Sienne les Physiocritiques, et le père Lana et Bernardin Boni, à Brescia en 1686, les Philoexotiques (*Academia Philoexoticorum naturæ et artis*).

Viète avait perfectionné le langage algébrique; Napier, trouvé les logarithmes; Harriott, complété la génération des équations. Galilée, en traitant d'un cylindre taillé dans un hémisphère, s'était rapproché des infinitésimaux (*Dialogue premier sur la mécanique*). Il s'occupa même spécialement des indivisibles dans les *Dialogues sur les sciences nouvelles*; mais il supposa la quantité divisible composée d'indivisibles sans étendue. Aussi, n'osant affirmer ni nier que les infinis sont égaux entre eux, il se contenta de dire que les termes indiquant égalité ou différence ne peuvent s'appliquer qu'à des quantités fixes, et il revint à la méthode d'exhaustion d'Archimède.

1598-1647. Le Milanais Bonaventure Cavalieri, frère jésuite, professeur de mathématiques à Bologne, faisant usage d'un théorème qui donne la quadrature de tout triangle sphérique, résolut le problème proposé par Fermat : déterminer la moindre distance de trois points donnés. Dès 1626, il avait achevé sa *Géométrie des indivisibles* dans laquelle il considérait les solides comme étant composés d'une infinité de surfaces superposées, les surfaces comme une réunion de lignes, et celles-ci comme une réunion de points. On savait additionner une série indéfinie de termes en progression arithmétique, comme est celle des diamètres des cercles décroissants dans le cône, cercles qui sont comme leurs carrés. Cavalieri trouva que, dans les termes infinis, la somme des carrés décrits sur des lignes croissantes en progression arithmétique, répond au tiers du plus grand carré multiplié par le nombre des termes; dans un autre langage, que le cône est le tiers d'un cylindre de même base et de même hauteur, ce qui peut s'appliquer à d'autres solides. C'était la première fois qu'on introduisait, sous forme systématique, l'infini dans la géométrie. Cavalieri s'aperçut que son corollaire dérivait de la méthode d'exhaustion, et il avouait qu'il ne pouvait en donner une démonstration rigoureuse;

néanmoins, en ce qu'il considérait la ligne, la surface et le solide comme engendrés par le point, par la ligne et la surface, il devança Képler et fournit à Newton l'idée et le nom du calcul des fluxions.

Ces travaux signalaient de nouvelles hardiesses dans la géométrie, qu'on appliquait aussi d'une manière générale à des recherches difficiles. L'aire de la cycloïde était prise pour un segment de cercle. Galilée, en 1639, disait y avoir pensé quarante ans de suite sans trouver la solution; puis Toricelli l'égala à trois fois la surface du cercle générateur, invention que Roberval lui disputa vainement. Ce Roberval, Descartes, Fermat, Wallis et Bernouilli firent marcher la géométrie à pas de géant, jusqu'à ce qu'elle put atteindre à la plus grande découverte, celle du calcul différentiel. L'Allemand Leibniz et l'Anglais Newton se la disputèrent, et, pour juger le débat, ils choisirent l'abbé Antoine Conti, de Padoue. Cet abbé, savant remarquable, réunit des connaissances très-diverses, et s'efforça de concilier des esprits opposés. Il commença plusieurs ouvrages, entre autres l'histoire de la philosophie à partir du quinzième siècle; puis il la restreignit aux opinions émises sur l'origine du monde et l'immortalité de l'âme; enfin, à celles qui avaient pour objet les choses incorporelles. Mais il ne termina rien, et les fragments qu'en a publiés Toaldo le font placer à regret parmi ces intelligences qui, pour s'appliquer à trop de matières, ne finissent rien.

Amontons, Leibniz et Huygens faisaient de la mécanique une science. En optique, Maurolico avait donné une explication très-ingénieuse de la manière dont se voient les objets (*De lumine et umbra*); il fit aussi connaître comment l'humeur cristalline concentre les rayons sur la rétine, et, par ce phénomène, il expliqua la conformation différente de l'organe chez les presbytes et les myopes. Il était donc sur le point d'apercevoir les petites images qui se peignent au fond de l'œil, d'autant plus qu'il explique ailleurs la formation des images dans un miroir concave; mais peut-être fut-il arrêté par la difficulté d'expliquer comment nous les voyons dans leur position naturelle, bien qu'elles se peignent renversées.

Jean-Baptiste Porta traita des divers phénomènes de la vision dans la *Magia naturalis;* mais, en admettant qu'elle s'effectuait dans l'œil comme dans la chambre obscure (1), il ne sut pas dé-

(1) Léon Alberti avait déjà trouvé la chambre optique; mais, avant Porta,

terminer la partie où les objets se peignent, et supposa que l'humeur cristalline était l'organe principal de la vue. Il s'occupa également beaucoup des miroirs plans, concaves, convexes, ardents. Le jésuite François Grimaldi, en 1665, publia à Bologne divers faits d'optique très-importants, parmi lesquels l'inflexion de la lumière et la diffraction produite par le rayon solaire qui tombe sur le prisme : problème qu'il expliquait par une condensation et une expansion alternatives, au lieu d'en déduire la réfrangibilité de la lumière; or, bien qu'il excitât peu la curiosité, Newton sut en tirer profit. Enfin Antoine Dedominis, évêque de Spalatro (*De radiis lucis in vitreis perspectis et iride*), découvrit que les couleurs de l'arc-en-ciel provenaient de la réfraction, comme il le démontrait en exposant au soleil une carafe d'eau, à travers laquelle le rayon arrivait aux yeux peint de couleurs diverses selon l'angle sous lequel il y entrait : sagacité surprenante chez un homme qui n'en donna aucune autre preuve.

Huygens offrit bientôt la théorie de la lumière au moyen des ondulations, et Newton au moyen des émanations; mais, vingt-six ans avant la publication de l'*Optique* du dernier, Joseph-Antoine Barbari de Savignano, mort en odeur de sainteté, répudiant l'opinion d'Aristote, entreprit d'examiner les couleurs des deux arcs-en-ciel, sans omettre qu'elles sont renversées dans le second. Leur forme constamment circulaire, et leur position par rapport au soleil furent également l'objet de ses études, comme il expliqua pourquoi, à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, une plus grande section de cet astre est visible : « Pour qu'il y ait arc-en-ciel, il faut, dit-il, que le nuage, décomposé en goutelettes infiniment petites, soit frappé de face par le soleil ; cet effet se produit encore dans les pluies artificielles, les fontaines, les carafes d'eau exposées au soleil, dans lesquelles on voit distinctement les couleurs de l'iris, jusqu'à la déclinaison de quarante-deux degrés du rayon visuel sur la ligne qui passe par le centre solaire, tandis qu'à l'inclinaison de cinquante-deux degrés, elles apparaissent en sens inverse. « Toutes ces démonstrations sont données au moyen de la géométrie et de la trigonométrie (1), et pourtant il resta

Léonard de Vinci et Cardan avaient encore décrit la chambre obscure (voir Libri, *Hist. des mathématiques en Italie*, n° du quatrième volume), et surtout Cesariano (*Commentaires sur Vitruve*) dans lequel (au feuillet XXIII) est décrite la machine à vapeur éolipyle.

(1) L'*Arc-en-ciel, ouvrage physique mathématique;* Bologne, 1678. Aux pages 28 et 29, il annonce clairement la réfraction.

inconnu non-seulement aux étrangers, mais encore aux Italiens.

On étudia la perspective afin de la faire servir aux beaux-arts, et les Italiens furent les seuls qui en traitèrent, comme Pierre de la Francesca de Borgo san Sepulcro et Luc Paciolo, mais d'une manière plus complète le Vénitien Daniel Barbaro (1568), puis Barozzi et d'autres. Les principes géométriques en furent généralisés et bien exposés par Guidubaldo, marquis del Monte ; appliquant toujours la géométrie à la mécanique, ce savant, dans un traité de celle-ci, indiqua pour la première fois le principe des célérités virtuelles dans le levier et la poulie.

La mécanique pratique occupa un grand nombre d'intelligences. Ramelli n'a rien de nouveau dans son traité des machines; Fausto Veranzio, Vénitien de Sebenico (*Machinæ novæ*), offre quelques inventions, parmi lesquelles un pont suspendu avec des chaînes, et le parachute; il essaya de faire à Venise des fontaines jaillissantes, fut évêque de Hongrie, et nous lui devons un traité de logique et un dictionnaire polyglotte.

Le père Lana Terzi examina la constitution des monts brescians, 1687. cherchâ à imiter avec les sels les cristallisations de la nature, bien que ce fût par des théories répudiées ensuite, et inventa un semeur avant l'Anglais Tull. Dans la préface de l'*Arte maestra* (1670), il indique le moyen d'extraire la racine carrée par l'addition et la soustraction ; d'enseigner aux sourds-muets à écrire et même à parler, aux aveugles-nés à écrire et à exprimer leurs pensées sous la forme de chiffres mystérieux. Il essaya de construire des horloges perpétuelles à sable, et d'autres à huile qui s'abaisse à la chaleur d'une lampe; sans parler d'oiseaux qui devaient voler, il s'occupa d'une foule d'inventions plus vagues que fondées, qui le préoccupaient davantage que le soin d'établir de solides règles scientifiques. La pierre philosophale figure même dans ses travaux ; mais sa découverte la plus vantée est celle d'une barque enlevée dans l'air par quatre ballons métalliques, dans lesquels il opérait le vide; les calculs en furent trouvés justes par Leibniz, mais Lana n'eut pas les moyens d'en faire l'expérience.

Le Crémonais Jean Torriano, mécanicien de Charles-Quint, reconstruisit à Tolède la machine, œuvre des Arabes, qui distribuait dans la ville l'eau du Tage. Il songeait à rendre ce fleuve navigable jusqu'à la mer, et, bien que Philippe II préférât employer à la construction de l'Escurial l'argent nécessaire à ces travaux, les Tolédains l'honorèrent d'un buste en marbre et d'une

médaille. La proposition fut renouvelée, en 1641, par Jules Martelli et Louis Carduchi; mais Philippe IV ne comprit pas que c'était le véritable moyen de recouvrer le Portugal, que l'Espagne avait perdu (1). Dans les *Machines de Jean Branca* (Rome 1629) se trouvent le dessin et l'explication d'une machine, où l'on voit une chaudière bouillante à forme de tête lançant par la bouche la vapeur, qui frappe une roue ailée et met en mouvement les engins de deux auges; c'est la première application de la vapeur à un but pratique, bien qu'elle agisse directement sur la roue, non par la tension, comme dans les machines actuelles. Dans le *Nouveau Théâtre de machines* du Padouan Zanca, un tournebroche est mu par l'air que le feu raréfie.

Aidée par toutes ces sciences et les meilleurs instruments (2), l'astronomie voyait triompher le véritable système du monde. Toutefois quelques-uns essayaient de faire concorder l'opinion
1593-1671. nouvelle avec celle de l'Église, soit en pliant le fait à la Bible, comme l'avait pratiqué Tycho-Brahé, soit la Bible au fait, comme Foscarini. Jean-Baptiste Riccioli, jésuite ferrarais, qui avait recueilli dans l'*Almagestum novum* les opinions de tous les astronomes jusqu'à lui, en y ajoutant ses propres observations, trouvait le système de Copernic bien imaginé, mais faux. Ne voulant pas accepter les grandes découvertes de Képler, parce qu'il niait l'éclipse arrivée à la naissance du Christ, ni s'en tenir aux systèmes de Tycho-Brahé et de Rhéita, il en produisit un nouveau qui ne heurtât point les préjugés; il faisait tourner autour de la terre : la lune, le soleil, Saturne et Jupiter; mais Mercure, Vénus et Mars étaient des satellites du soleil. Avec une lunette de quinze pieds, il compta dans la lune jusqu'à six cents taches, c'est-à-dire cinquante de plus qu'Hévélius, sur la nomenclature duquel prévalut la sienne, comme aussi sa théorie des vibrations. Aidé par Grimaldi, il porta le catalogue de Képler à trois cent cinquante étoiles; il dut subir une pénitence parce qu'il avait préféré le calcul de la version des Septante. Le jésuite français Fabre, pour avoir publié que, une fois le mouvement de la terre démontré, l'Église aurait dû faire connaître la manière dont il fallait entendre figurément les passages de l'Écriture, fut envoyé devant le saint office et condamné à cinquante jours de prison.

(1) Voir Ford's *Handbook*.

(2) Joseph Campani de Bologne, en 1650, fabriquait les lentilles les plus recherchées, et faisait des observations avec Cassini.

Le Bolonais Cornelio Malvasia (1664), et les Modénais Géminien Montanari (1687) et Gaétan Fontana (1719) publièrent des éphémérides, des chronologies et d'autres ouvrages astronomiques. Montanari donna aussi l'hydrographie de la mer Adriatique et ses courants; le premier, il soupçonna la chaleur de la lune, mise à peine hors de doute par les récentes expériences de Melloni. Bianchini fit de bonnes observations sur Vénus, et traça le gnomon de Sainte-Marie des Anges. Le Padouan Antoine Magini, professeur à Bologne, écrivit beaucoup sur la géographie et l'astronomie, sans adopter le système de Copernic; mais il développa des théorèmes que l'on a crus découverts seulement de nos jours. Il était en correspondance avec Tycho-Brahé et Képler, qui faisait grand cas de son savoir, et que l'université de Bologne invita à lui succéder.

Une erreur nouvelle, nous voulons parler des tourbillons de Descartes, prônés dans les écoles, même en Italie, servit beaucoup à débarrasser des erreurs anciennes. Enfin prévalut Newton, qui posa la loi générale de la gravitation, modifiant la mécanique, l'optique et l'astronomie. Les Italiens n'ont aucun savant à lui opposer; mais ils peuvent citer une famille entière d'hommes illustres.

Jean-Dominique Cassini, d'une riche famille de Nice, élevé par 1625-1712.
les jésuites, s'appliqua secrètement à l'astrologie, qui lui inspira le désir de connaître l'astronomie. A vingt-cinq ans, après avoir succédé à Cavalieri, il enseignait cette science à Bologne, et son examen de la comète de 1652, bien qu'erroné, fut loué grandement. Il résolut, ce que Képler et Bouillaud n'avaient pu faire, le problème : « Étant donnés deux intervalles entre la position vraie et la position moyenne d'une planète, déterminer géométriquement son apogée et son excentricité. » Au moyen des taches, il détermina la rotation de diverses planètes, et, en 1668, donna des éphémérides des satellites de Jupiter, admirables pour son temps. Ainsi se complétait la découverte de Galilée, et les navigateurs avaient un moyen de connaître les longitudes. Le spectacle d'un autre système planétaire, qui représente le nôtre en petit, confirmait l'enseignement de Pythagore et de Copernic, en offrant la contre-épreuve des lois qu'on avait assignées aux mouvements de la terre. Cassini améliora les tables de réfraction, et construisit le méridien de Saint-Pétrone de Bologne, un des plus grands instruments, afin de préciser la loi des déplacements diurnes du soleil. Cassini étudia ce problème pour vérifier un point

fondamental de la théorie de Képler, à savoir, que le mouvement de la terre se ralentit à mesure qu'elle s'éloigne du soleil, et qu'il s'accélère quand elle s'en rapproche; il réussit. Il confirma également l'importante loi des réfractions, indiquée déjà par Tycho-Brahé; mais, tandis que cet astronome croyait qu'elle cessait dès que l'astre s'élevait à plus de quarante-cinq degrés au-dessus de l'horizon, Cassini démontra que cette loi n'était interrompue à aucune hauteur. L'astronomie put alors être soumise aux mesures les plus délicates, et ses tables du soleil, qu'il intitula *Oracle d'Apollon*, à la manière des écrivains du dix-septième siècle, parurent une merveille. Il fit connaître la libration de la lune, et trouva ou perfectionna le moyen de calculer, pour tous les pays, les éclipses solaires par la projection de l'ombre de la lune sur le disque de la terre, et d'en déduire les longitudes terrestres.

Pour déterminer les confins entre la Toscane et l'État pontifical, il étudia avec Viviani le cours du Pô et de la Chiana, les gisements des Apennins et les coquillages fossiles qui s'y trouvent. Le pape, en récompense, le nomma inspecteur des eaux; il devint correspondant de l'Académie des sciences française; puis, appelé par Louis XIV, il fut naturalisé en France. Avec Picard, il fut l'un des promoteurs du voyage à Cayenne, afin d'observer la parallaxe de Mars et celle du soleil, qui se trouva précisément de dix secondes, comme il l'avait conjecturé.

Pendant ce temps, il méditait sur la lumière zodiacale, indiquée par Képler d'une manière fugitive; il établit que le soleil est entouré d'une espèce de nébuleuses, prolongées, dans le sens de son équateur, jusqu'au delà de Vénus. Dès que Huygens eut découvert le premier satellite de Saturne, il en observa quatre autres, sans apercevoir les deux qui s'offrirent à Herschell en 1789, et le huitième signalé en 1848 par Lassen. Bien qu'il ne fît aucune découverte capitale, la nature des siennes popularisa son nom de telle sorte qu'il fut regardé par beaucoup comme le créateur de l'astronomie en France, et par tous comme un des plus beaux ornements du règne de Louis XIV.

1677-1756. Le génie pour l'astronomie parut héréditaire dans sa famille. Jacques, son fils, agrégé à dix-sept ans à l'Académie des sciences, et, à dix-neuf, à l'Académie royale de Londres, parcourut l'Europe; à son retour, il aidait son père à prolonger le fameux méridien de l'observatoire de Paris, commencé en 1669 par Picard, et poussé maintenant jusqu'au Roussillon et à Dunkerque. Le voyage

au pôle fit obtenir des mesures plus exactes des méridiens ; alors César-François Cassini corrigea les travaux de son père, et porta le méridien à une exactitude suffisante pour devenir la base de la grande opération géométrique dont s'étaient occupées trois générations de cette famille.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.





Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

